NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08190144 3

Digitized by Google

021

Revue
KDM

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

78125

# REVUE
# GERMANIQUE ET FRANÇAISE

TOME VINGTIÈME

MERCANTILE LIBRARY NEW YORK

DONATED BY THE MERCANTILE LIBRARY ASSOCIATION NEW YORK CITY

PARIS
BUREAUX DE LA REVUE GERMANIQUE ET FRANÇAISE
41, RUE DE TRÉVISE

1862

R

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
971653
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

Digitized by Google

# LA SCIENCE

## DANS SES NOTIONS FONDAMENTALES

---

*Traité de l'enchaînement des idées fondamentales dans les sciences et dans l'histoire*, par M. Cournot, ancien inspecteur général des études, recteur de l'Académie de Dijon. — Paris, Hachette et Cᵉ, 1861, 2 vol. in-8.

---

Dresser un tableau systématique des rapports réciproques entre les différentes parties de la connaissance humaine, ce n'est pas satisfaire une simple curiosité de notre esprit, c'est répondre à un de ses besoins les plus réels. Nous sommes ainsi faits, que nous aspirons à suivre dans leur harmonieuse unité l'infinie variété de nos conceptions diverses; et quand, en présence d'un tableau encyclopédique tracé d'après des principes logiques, nous pouvons saisir d'un coup d'œil comment des sciences qui, considérées à part, semblent trop souvent n'avoir rien de commun et même se contredire en plus d'un point, se rattachent les unes aux autres et forment un édifice bien ordonné, notre raison en éprouve une vive satisfaction.

Ce n'est pas là l'unique utilité d'une bonne classification de nos diverses connaissances. Nous ne pouvons voir les rapports de ressemblance et de différence des sciences rapprochées ainsi les unes des autres et comparées entre elles, sans nous faire une idée, à la fois plus claire et plus vraie, du caractère spécifique de chacune d'elles, et, par suite, du champ qui lui est propre, des problèmes qui lui sont particuliers, de la méthode qui lui convient. Par là on sera mis en garde contre les tenta-

Digitized by Google

tives si fréquentes dans l'histoire de l'esprit humain, de confondre ensemble les domaines respectifs des sciences différentes. On ne sera plus tenté de prendre, avec Paracelse, Jacob Bœhme, van Helmont et tous les naturalistes mystiques, les phénomènes du monde inorganique pour le jeu d'esprits vivants et intelligents, ni d'expliquer avec Descartes les mouvements spontanés des animaux par l'action de ressorts mécaniques, ni de chercher, avec les philosophes organiciens, dans les actes de l'intelligence, uniquement des effets de lois physiques et des combinaisons chimiques.

Ajoutez qu'un tableau encyclopédique de nos diverses connaissances devient d'autant plus nécessaire, que le savoir gagne en étendue et en profondeur. Quand le développement immense des sciences et de l'érudition force chaque homme à se cantonner dans une partie comparativement fort restreinte de la connaissance humaine, un tableau de ce genre, s'il est fait d'après des principes logiques, est un élément indispensable pour maintenir, du moins en partie, cet esprit encyclopédique sans lequel l'intelligence resterait enfermée dans un horizon étroit et perdrait toute véritable grandeur.

Le besoin de saisir dans leur ensemble et dans leur unité les différentes parties de la connaissance humaine s'est fait sentir de bonne heure. Les sciences avaient à peine pris quelque consistance, qu'on essaya de les comparer, d'en marquer les rapports, de les grouper en un faisceau étroitement lié. Speusippe, on le conjecture du moins, en esquissa le premier une sorte de tableau encyclopédique. Ce qui est certain, c'est qu'Aristote[1] nous en a laissé une classification, bien imparfaite sans doute, si on la compare à ce qu'il a été possible de faire dans les temps modernes, mais fondée sur une appréciation fort ingénieuse du lien logique de nos idées et de la marche par laquelle l'esprit procède à leur acquisition; ce besoin d'une vue d'ensemble sur les divers éléments de la connaissance ne fut pas étranger au moyen âge. Mais on manquait à la fois alors et de principes philosophiques et de sentiment critique; on fit plutôt des catalogues sans lien logique des différentes sciences, que de véritables classifications. Depuis la renaissance des lettres, on s'est trouvé dans des conditions plus favorables sous tous les rapports, et on a essayé à plusieurs reprises de ranger dans un cadre encyclopédique les différentes branches du savoir humain.

De ces classifications, la plupart sont tombées dans un oubli mérité;

[1] Aristote, *Métaphys.* VI, 1. *Ethic. Nicom.*, V, 3. — Ravaisson, *Essai sur la Métaphysique d'Aristote*, t. I, p. 251-252. — La *Métaphysique d'Aristote*, trad. en français par A. Pierron et Ch. Zévort, t. I, p. 210, *la note*.

Digitized by Google

les autres soulèvent de graves objections. Celles de Bacon, de d'Alembert, de Bentham et d'Ampère, les seules dont on parle encore et qu'on discute, offrent chacune des traits heureusement tracés, mais dans leur ensemble elles sont arbitraires, ne reposant pas sur une exacte détermination des vrais rapports entre les diverses branches de la connaissance humaine et présentant un tableau des sciences plus artificiel que conforme à l'ordre même des choses.

Une classification doit avoir pour but essentiel de faire connaître l'enchaînement de nos connaissances, ainsi que s'exprimait Diderot. C'est à ce but que vise avant tout la nouvelle classification que propose M. Cournot; il l'a marqué nettement par le titre même qu'il a donné à son ouvrage. Dans ce dessein, il a commencé par rechercher le principe qui forme le lien logique de nos diverses connaissances. Ce principe, il l'exposa, il y a dix ans, dans son *Essai sur les fondements de nos connaissances*. Le *Traité de l'enchaînement des idées fondamentales dans les sciences et dans l'histoire* a son point de départ dans le chap. xx de cet ouvrage.

Quelques considérations fort simples, et d'une évidence manifeste, feront comprendre au lecteur le principe qui a dirigé M. Cournot dans la détermination de l'enchaînement qui unit les différents groupes de nos connaissances.

Personne n'ignore que la connaissance de l'histoire naturelle, par exemple, n'est pas nécessaire au physicien qui étudie les propriétés générales des corps, et qui recherche les lois de la nature inorganique, tandis qu'au contraire la connaissance des propriétés générales des corps et des lois qui régissent la matière est indispensable à celui qui fait de la nature organisée et vivante, végétaux et animaux, l'objet de ses études. C'est que la physique n'a pas à s'occuper des êtres vivants, et le savant qui la cultive à tenir compte des phénomènes particuliers qu'ils présentent; mais dans les êtres vivants, à côté des lois spéciales qui les régissent, on retrouve l'action des lois qui se font sentir dans la nature inorganique. L'histoire naturelle suppose donc la physique, et, dans un certain sens, elle est dans sa dépendance, tandis que la physique est complétement indépendante de l'histoire naturelle.

Si l'on compare maintenant les sciences physiques aux sciences mathématiques, on verra que les premières supposent les secondes, et que celles-ci sont absolument indépendantes de celles-là. Il n'existerait ni monde sensible, ni apparence de corps, que les mathématiques pourraient encore constituer un système de sciences: il suffirait pour

Digitized by Google

cela d'une raison pure. Mais les sciences physiques ne seraient tout au plus qu'un recueil informe d'observations mal comprises, si l'on ne pouvait mesurer mathématiquement et soumettre au calcul les forces qui agissent sur les corps, et les mettent en mouvement pour produire les phénomènes variés du monde inorganique.

S'il y a des sciences qui dans l'ordre logique sont supposées par d'autres auxquelles elles servent d'antécédents, il convient de classer les diverses connaissances humaines, non point comme des branches sortant d'un tronc commun, mais comme des couches se superposant l'une au-dessus de l'autre, dans l'ordre de leur dépendance et de leur subordination. On se représentera par conséquent leur ensemble comme un édifice à plusieurs étages, chaque groupe de sciences reposant immédiatement sur le groupe qu'il suppose et dont il dépend. En ayant égard à ce mode de subordination et d'enchaînement des faits, des lois et des phénomènes, et en allant des plus fondamentaux aux plus spéciaux, des plus simples aux plus complexes, M. Cournot classe les différentes connaissances en cinq groupes, distribués dans l'ordre suivant :

Le premier comprend les sciences logiques et les sciences mathématiques; le second, les sciences physiques et les sciences cosmologiques; le troisième, les sciences naturelles proprement dites; le quatrième, les sciences anthropologiques, ethnologiques, politiques et économiques; le cinquième, enfin, les sciences historiques.

Reprenons maintenant chacune de ces cinq classes, soit pour en justifier la place dans la classification générale, soit pour en marquer les caractères essentiels.

La première assise de nos connaissances, celle qui se compose des sciences qui, indépendantes de toutes les autres, les tiennent au contraire sous leur dépendance, comprend les sciences logiques et les sciences mathématiques. Sur quelque objet que portent nos observations et nos études, ce qui nous frappe d'abord, ce que nous en saisissons le mieux et le plus vite, c'est la forme. A ce titre seul, la forme aurait dû, selon M. Cournot, être inscrite par les philosophes en tête de toutes les listes qu'ils ont dressées des *catégories* ou des rubriques sous lesquelles on peut ranger les idées fondamentales ou constitutives de l'entendement. Non-seulement elle précède les autres catégories, mais encore elle les domine toutes. L'idée de la forme, qui se confond avec l'idée de l'ordre, s'applique aussi bien aux objets qui ne tombent que sous l'œil de l'entendement

Digitized by Google

qu'aux objets corporels, visibles et palpables. Or les mathématiques tout entières portent sur les idées de forme et d'ordre et sur celles qui s'y rattachent par des liens d'étroite parenté. Les mathématiques sont des sciences absolument et éminemment rationnelles, parce que les principes d'où elles procèdent sont des vérités d'intuition, des axiomes de la raison, dont l'esprit n'éprouve pas le besoin de se rendre compte, puisqu'ils sont clairs par eux-mêmes et qu'ils s'imposent nécessairement ; elles n'ont besoin de faire aucun emprunt à l'expérience, puisque tout s'y démontre par le raisonnement seul ; elles ne dépendent par conséquent d'aucune connaissance antérieurement acquise, tandis que toutes les autres sciences dépendent d'elles en un certain sens, ou du moins les supposent.

Les sciences logiques sont dans le même cas. Elles s'attaquent pareillement aux idées d'ordre et de forme, en les envisageant surtout du point de vue de la classification. Elles traitent d'une manière plus spéciale des conséquences que l'on peut tirer de la classification des objets du raisonnement, pour la classification des formes mêmes du raisonnement. Elles reposent sur des principes d'une vérité intuitive et nécessaire. Elles ont donc, au même degré que les mathématiques, le caractère de sciences rationnelles.

Au-dessus de cette première assise s'élève l'étage des sciences physiques et des sciences cosmologiques. En outre des idées d'ordre et de forme, ces sciences ont encore à tenir compte de l'idée de force et de l'idée corrélative de corps. Le champ de la connaissance embrasse donc ici deux idées nouvelles, dont ni les mathématiques ni la logique n'avaient à s'occuper. Mais ces idées nouvelles ne sauraient être convenablement étudiées qu'avec le secours des sciences mathématiques et des sciences logiques ; car la force se mesure et le corps se pèse, et la mesure et le poids rentrent dans le domaine de la logique et des mathématiques. Dans l'ordre de la construction scientifique, le second groupe suppose donc le premier, qui lui sert à la fois d'antécédent, de base et d'instrument.

Il y a cependant dans cette seconde assise une distinction à établir. Les sciences physiques et les sciences cosmologiques se tiennent de très-près ; elles ont une foule de points communs ; mais il y a dans celles-ci un élément de plus que dans celles-là : je veux parler de la question d'origine, de l'idée de succession. Pas de question d'origine, tant que l'on reste sur le terrain des sciences logiques et mathématiques, de celles qui ont pour objet de pures idées ou les formes gé-

Digitized by Google

nérales des phénomènes : la raison universelle ne connaît ni commencement ni fin. La mécanique, les sciences physiques proprement dites, l'optique, la chimie n'ont pas plus à s'occuper des questions d'origine ; elles ont pour objet des lois que l'esprit humain conçoit comme permanentes, des propriétés qu'il regarde comme indélébiles. La question d'origine apparaît, lorsque l'on passe des sciences physiques proprement dites aux sciences cosmologiques, et, en premier lieu, lorsqu'il s'agit d'expliquer la constitution des grands systèmes astronomiques.

Il convient ici de faire connaître l'idée ingénieuse que M. Cournot[1] se fait de l'histoire ; on n'aurait sans cela qu'une notion confuse du rôle qu'il assigne à la donnée historique et de l'importance qu'il lui attribue, non-seulement dans les sciences cosmologiques, mais encore dans les sciences naturelles et dans les sociétés humaines, où elle tient une plus grande place encore. L'idée de succession est loin d'épuiser l'idée complète d'histoire, comme on se le figure d'ordinaire. L'histoire suppose sans doute la succession ; mais elle contient encore autre chose, car il se trouve des successions autre part que dans l'histoire. Il est des phénomènes physiques qui ne s'opèrent pas en entier instantanément ; ces phénomènes présentent une série d'effets se rattachant les uns aux autres ; ce n'est pas là cependant de l'histoire. Il y a même une succession entre les diverses parties d'un raisonnement ; on ne s'est jamais avisé d'appliquer le mot d'histoire aux procédés discursifs de la démonstration.

Il n'y a pas d'histoire proprement dite là où tous les événements dérivent nécessairement et régulièrement les uns des autres, en vertu des lois constantes par lesquelles le système est régi, et sans concours accidentel d'influences étrangères au système que la théorie embrasse. D'un autre côté, il n'y a pas non plus d'histoire, dans le vrai sens du mot, pour une suite d'événements qui seraient sans aucune liaison entre eux. Ainsi les registres d'une loterie publique pourraient offrir une succession de coups singuliers, quelquefois piquants pour la curiosité ; ils ne constitueraient pas une histoire, car les coups se succèdent sans s'enchaîner, sans que les premiers exercent aucune influence sur ceux qui les suivent, à peu près comme dans les annales où les prêtres de l'antiquité avaient soin de consigner les monstruosités et les prodiges à mesure qu'ils venaient à leur connaissance. Tous ces événements merveilleux, sans liaison les uns avec les

[1] *Traité de l'enchaînement des idées fondamentales*, t. II, p. 316.

Digitized by Google

autres, ne peuvent former une histoire, dans le vrai sens du mot, quoiqu'ils se succèdent suivant un certain ordre chronologique [1].

On peut conclure déjà de ces considérations que, pour M. Cournot, le mot d'histoire ne convient qu'à une série d'événements liés entre eux par des rapports réels, mais qui auraient pu ne pas être ou être autrement qu'ils se sont produits. Il y a par conséquent dans les choses historiques une part laissée à l'influence de faits antérieurs, produits du hasard ou des combinaisons accidentelles entre diverses séries de causes indépendantes les unes des autres [2], à l'action de faits accidentels ou de forces tout individuelles, qui sont de nature à exercer une influence sensible sur tous les âges suivants, ou dont l'influence exigerait, pour s'effacer, des périodes de temps dont nous n'avons pas à nous occuper [3]. C'est l'influence mutuelle, la pénétration réciproque de diverses séries d'événements qui ont chacune leurs principes, leurs fins, leurs lois de développement, et, pour ainsi dire, leur compte ouvert au livre des destinées [4], qui forment le tissu complet de l'histoire.

Qu'on ne prétende pas que nous n'invoquons le hasard que pour couvrir notre ignorance. Non ; pour M. Cournot, la notion du hasard a son fondement dans la nature et n'est pas seulement relative à la faiblesse de l'esprit humain ; et, pour le prouver, il en appelle aux faits qui ont donné lieu au calcul des probabilités [5]. Je ne m'arrêterai pas à discuter cette notion du hasard, qu'on pourrait peut-être accuser d'être en un certain sens un cercle vicieux ; je demanderai seulement ce que devient, avec cette large part faite au hasard, l'idée de la finalité que M. Cournot constate, pour le moins dans les choses qui font l'objet des sciences cosmologiques, et vraisemblablement aussi dans l'histoire de l'humanité, puisque, comme on le verra plus loin, il admet la théorie du progrès continu. On ne saurait, ce me semble, maintenir cette idée qu'en supposant ou que les événements fortuits qui adviennent dans l'histoire n'appartiennent qu'à un ordre de choses accessoires et de mince importance, incapables de troubler au fond la marche générale, ou qu'ils se contre-balancent mutuellement, de manière que leurs résultats soient en définitive annihilés, ou enfin qu'ils ne sont que des variantes insignifiantes des faits que l'en-

[1] *Essai sur les fondements de nos connaissances*, t. II, p. 201-202.
[2] *Ibid.*, t. II, p. 199-200.
[3] *Ibid.*, t. II, p. 211-212.
[4] *Ibid.*, t. II, p. 203.
[5] *Ibid.*, ch. III.

Digitized by Google

chaînement logique devait amener. M. Cournot repousse évidemment toutes ces suppositions; il accorde aux accidents qui se produisent dans le temps une influence considérable sur ce qui les suit; il assure qu'il s'en faut de beaucoup que l'influence des particularités individuelles et accidentelles soit de nature à s'affaiblir graduellement, et finalement, à disparaître pour ne plus laisser d'influence sensible qu'aux conditions permanentes, prises dans la nature intrinsèque de l'objet auquel s'applique la science ou la théorie; il n'admet pas non plus que les particularités individuelles ou accidentelles agissant en divers sens, leurs effets se compensent et se détruisent en ce qui touche aux résultats moyens et généraux [1]; et il ajoute qu'une variété individuelle, due originairement à un concours fortuit de causes extérieures, a pu se consolider en se transmettant d'une génération à l'autre, devenir un caractère de race, ou peut-être même acquérir la valeur d'un caractère spécifique, et se perpétuer indépendamment de l'influence des causes extérieures, ou même en vertu d'une force propre qui résiste à l'action des forces extérieures [2].

Si le hasard gouverne le monde, ou même, en restreignant cette proposition, comme le propose M. Cournot, si le hasard a seulement une part notable dans le gouvernement du monde [3], il faut renoncer à chercher un plan dans le monde. C'est en vain que M. Cournot nous assure qu'il n'y a rien dans cette manière de voir qui répugne à l'idée qu'on doit se faire d'une direction suprême et providentielle; soit que la direction providentielle soit présumée ne porter que sur les résultats moyens et généraux, que les lois mêmes du hasard ont pour résultat d'assurer, soit que l'intelligence suprême dispose des détails et des faits particuliers pour les coordonner à des vues qui surpassent nos sciences et nos théories. Et, en effet, M. Cournot nous dit, comme on l'a déjà vu, que les effets des particularités individuelles ou accidentelles ne sont pas toujours de nature, il s'en faut de beaucoup, à se compenser et à se détruire les uns les autres, en ce qui touche aux résultats moyens et généraux. Parler d'ailleurs de lois du hasard ayant pour résultat d'assurer une conséquence générale quelconque, c'est nier le hasard. Et enfin représenter l'intelligence suprême comme disposant des faits fortuits, pour les coordonner à des vues qui dépassent l'horizon de notre faculté de connaître, c'est subordonner la pensée

[1] *Essai sur les fondements de nos connaissances*, t. II, p. 197-198.
[2] *Ibid.*, t. II, p. 199.
[3] *Ibid.*, t. I, p. 64.

Digitized by Google

et l'action de cette intelligence suprême aux accidents des choses contingentes, quand notre sentiment intime nous invite à subordonner au contraire le contingent au nécessaire, le monde à son créateur.

Je sais bien que le système opposé à celui que défend M. Cournot n'offre pas de moindres difficultés, et je ne suis nullement disposé à conclure des erreurs que je crois trouver dans celui-ci à la vérité de celui-là. Nous sommes ici en présence d'une de ces antinomies qui ont été jusqu'à ce moment, qui seront peut-être toujours les écueils sur lesquels la philosophie vient échouer. Ces antinomies sont bien connues; il n'est point aujourd'hui d'esprit quelque peu versé dans les études philosophiques qui ne sache très-pertinemment que chacun des deux termes, pris pour unique guide, conduit inévitablement à des conséquences prévues. Un peu plus ou un peu moins d'habileté dans l'analyse logique, un peu plus ou un peu moins d'étendue dans la connaissance des faits, un peu plus ou un peu moins d'art à les grouper, à les faire valoir, rien n'y fait; deux systèmes opposés sortent des deux termes de chacune de ces antinomies, et en vérité c'est peine perdue que d'entreprendre de subordonner l'un à l'autre, d'expliquer l'un par l'autre. Que reste-t-il à faire dans un tel état de choses? tout simplement à chercher un terme moyen qui concilie les deux termes contraires, qui, par exemple, dans le cas dont il est ici question, sauve à la fois l'action libre des causes contingentes et l'immutabilité de l'idée qui se manifeste dans la finalité, et qui montre que le hasard ne gouverne pas le monde, sans réduire les particularités individuelles ou accidentelles à n'être que les instruments aveugles du destin.

M. Cournot n'a pas tenu, ce me semble, la balance égale entre les deux systèmes. Il a reconnu, il est vrai, l'idée de finalité à côté de ce qu'il appelle la donnée historique; mais tout en assurant que sa théorie du hasard ne répugne pas à l'idée d'une direction suprême et providentielle, il ne me paraît pas avoir réussi à les mettre d'accord, je crois l'avoir déjà prouvé; et il incline évidemment d'une manière très-sensible plus d'un côté que de l'autre. Je dois ajouter qu'il en est à peu près de même pour les autres antinomies qu'il a rencontrées nécessairement sur sa route. En traitant des sciences physiques, il a eu à parler de l'opposition du dynamisme et du mécanisme, et dans la partie consacrée aux êtres vivants et organisés, de l'opposition du vitalisme et de l'organisme. Les vues ingénieuses et les aperçus piquants ne lui ont certes pas manqué à l'occasion de chacune de ces deux antinomies; tout ce qu'il a écrit sur ces deux points se lit

Digitized by Google

avec un intérêt soutenu. Mais il n'a pas concilié les oppositions, et chaque fois il a sacrifié l'un des deux termes à l'autre. En présence des difficultés de ces questions, je ne me permettrai certes pas de reprocher à M. Cournot de n'avoir pas assez tenu compte des objections du système opposé à celui qu'il soutient. Cependant, quand je considère que ses études l'ont mis dans cette position exceptionnelle, privilégiée, unique peut-être, de posséder les connaissances scientifiques qui manquent le plus souvent aux philosophes, et les connaissances philosophiques qui sont d'ordinaire étrangères aux savants, je ne puis m'empêcher de manifester le regret qu'il n'ait pas tenté de s'ouvrir une carriere entre les deux camps, qu'il n'ait pas du moins discuté à fond les deux systèmes contraires, ne fût-ce que pour marquer les limites exactes des deux points de vue opposés.

Nous pouvons maintenant nous faire une idée claire de ce qui distingue les sciences cosmologiques des sciences physiques. On vient de voir que, d'après M. Cournot, il y a, à côté des événements dont la série est déterminée par les lois et par la constitution propre du système, des perturbations accidentelles, adventices, dont la cause est en dehors de ce système. A ces influences externes, irrégulières et fortuites, il convient de donner le nom de données historiques, par opposition avec ce qui est pour nous le résultat régulier des lois permanentes et de la constitution du système, et qu'on peut désigner du nom de donnée théorique [1]; or on ne peut parler d'histoire dans les sciences rationnelles, où tout est régi par des lois immuables, ni même dans les sciences physiques proprement dites, où tout s'accomplit d'après des lois constantes. Les sciences cosmologiques ne sont plus dans le même cas. L'accident y joue un certain rôle. A côté des lois générales qui règlent les rapports des parties de l'univers entre elles et de celles qui président à la manière dont s'opèrent leurs mouvements particuliers, il se produit en elles tel effet qui aurait pu avoir lieu d'une autre façon, ou ne pas avoir lieu du tout, et qui a entraîné après lui un ordre de faits qui aurait été différent dans un autre concours de circonstances. Et, en effet, ce que les sciences cosmologiques nous apprennent sur la constitution du monde ou de quelques-unes de ses parties, est le résultat, dit M. Cournot, non-seulement de certaines lois générales et permanentes, mais encore de certains faits historiquement enchaînés les uns aux autres, quoique nul témoin ne nous en ait laissé l'histoire écrite, et que nous soyons

[1] *Essai sur les fondements de nos connaissances*, t. II, p. 185.

Digitized by Google

obligés de tirer de l'interprétation critique de quelques vestiges le peu que nous savons sur ces antiques événements. Ce sont des faits de ce genre qui sont cause que la terre a un satellite, tandis que Vénus et Mars n'en ont pas; que Jupiter a quatre satellites, plutôt que trois, plutôt que cinq, et ainsi de suite. La direction des chaînes de montagnes, la dissémination des bouches ignées, la distribution et la découpure des continents et des mers offrent des exemples non moins frappants, mais bien plus nombreux, de cette influence des faits antérieurs sur l'état présent des choses, et de l'intervention de la donnée historique dans un corps de doctrine scientifique[1].

Au-dessus de l'étage des sciences physiques et des sciences cosmologiques s'élèvent les sciences de la troisième série. Ce sont celles qui ont pour objet la nature vivante. Ces sciences supposent la connaissance des propriétés générales des corps et de l'économie générale du monde, et par conséquent les sciences des deux étages précédents; mais elles s'en distinguent ou, pour mieux dire, les dépassent, d'un côté, en ce qu'elles ont à tenir compte de l'idée de force dans son application aux phénomènes de la vie, et d'un autre côté, en ce que, en outre de la donnée théorique, elles ont à faire une large part à la donnée historique.

Les lois de la forme s'appliquent encore aux êtres vivants; les forces physiques sont loin de n'avoir aucune action sur eux; mais le jeu combiné de ces lois ne suffit pas à l'explication des phénomènes de la nature vivante. Les formes organiques ont un caractère propre; leur étude soulève des questions nouvelles, telles que celles d'unité, d'individualité, de type organique, etc. L'harmonie des organes et des fonctions nous montre que les instruments ont été coordonnés en vue d'une fin. D'où une idée nouvelle, celle de finalité, qu'on a voulu en vain bannir de la construction scientifique de l'histoire naturelle. D'un autre côté, les êtres vivants sont régis, en outre de l'action des forces physiques, par des forces qui leur sont particulières. Il y a un dynamisme vital dont il faut approfondir les principes et dont il importe d'étudier les manifestations à leur origine, dans le passage des phénomènes physiques aux phénomènes vitaux, dans l'acte de la génération, qui est la cause active, efficiente, physiologique de la constitution des espèces vivantes, de l'établissement des races, de la succession des variétés individuelles, des phénomènes d'hybridité et de monstruosité.

[1] *Traité de l'enchaînem. des idées fondam.*, t. II, p. 319.

Digitized by Google

La donnée historique prévaut bien plus, selon M. Cournot, dans les sciences qui traitent des êtres organisés que dans les sciences cosmologiques. Tout à l'heure, dit-il, nous avions une physique, une chimie parfaitement indépendantes de toute cosmologie ; on pouvait établir les lois générales auxquelles obéissent la matière et les forces, sans s'occuper du rôle auquel avaient été destinées, dans le laps des siècles, les molécules matérielles individuellement soumises à l'expérience ; il s'en faut bien que l'on puisse aussi nettement isoler une physiologie, une anatomie générales, valables pour toutes les espèces possibles, et dès lors ne dépendant en rien des faits, des données historiques auxquels sont imputables l'origine et la constitution des espèces actuelles. En physiologie, en anatomie générales, les choses sont trop complexes pour que nous ayons des moyens sûrs de distinguer les lois vraiment générales dont la raison tient à l'essence permanente des choses, d'avec les faits auxquels nous ne voyons pas d'exception parmi les espèces connues, et qui pourtant ne seraient que la suite d'accidents historiques. Il arrive donc que l'élément historique, qui apparaît dans le passage de l'étage des sciences rationnelles à l'étage des sciences physiques, devient nécessairement dominant dans le passage des sciences physiques à l'étage des sciences naturelles. Aussi le nom d'*histoire naturelle* a-t-il été choisi de bonne heure pour désigner l'ensemble de nos connaissances sur les êtres vivants, connaissances en effet plus historiques que théoriques [1].

Il est possible que le nom d'*histoire naturelle* ait été choisi par la raison que donne M. Cournot. Mais ce n'était pas seulement dans les sciences relatives aux êtres vivants que les anciens faisaient une grande part au hasard ; c'était aussi dans les sciences relatives à la nature inorganique. Tout phénomène qu'ils ne savaient pas expliquer était pour eux l'effet du hasard. Ils reconnaissaient bien que la nature, autant la nature inorganique que la nature organique et vivante, était régie par des lois ; mais le résultat de ces lois était non pas ce qui arrivait toujours, mais ce qui arrivait le plus souvent [2]. Cette large part laissée par eux au hasard, à l'accident, était la conséquence de leur ignorance des véritables lois de la nature, et à mesure que ces lois ont été plus parfaitement connues, le champ du hasard s'est rétréci. Les monstruosités elles-mêmes ne sont des anomalies que dans le sens qu'un certain concours de circonstances a empêché l'action régulière de lois immuables ; mais ou ces monstruosités ne se reproduisent pas, ce qui est le

[1] *Traité de l'enchaînem. des idées fondam.*, t. II, p. 32).
[2] Aristot., *De part. anim.*, III, 2.

Digitized by Google

cas le plus ordinaire, et alors elles n'ont aucune conséquence historique, ou elles se reproduisent, comme par exemple dans cette famille dont tous les membres naissaient avec six doigts à chaque main ; mais, dans ce cas, elles ne portent que sur des détails d'une importance fort accessoire et incapables de troubler l'économie générale ou de lui donner un cours différent. Ce ne sont guère que des faits de ce genre que cite M. Cournot comme exemples de l'action de la donnée historique dans l'organisation des plantes et des animaux. Et encore, est-il bien certain que ces faits aient une origine historique plutôt qu'une origine théorique? Si les singes du nouveau continent ont trente-six dents, tandis que tous ceux de l'ancien continent en ont trente-deux comme l'homme, faut-il chercher la raison de cette différence dans le fait qu'un accident donna trente-six dents au couple de singes duquel sont descendus tous les singes de l'Amérique, de même qu'il y aurait une peuplade d'hommes à six doigts pour chaque main, si la famille qui se distinguait par cette particularité anatomique, poussée dans quelque île déserte, l'avait peuplée de ses rejetons? Rien n'est moins certain que cette explication; une foule d'autres hypothèses peuvent rendre raison du fait signalé, et il en est probablement de même, sinon de tous les autres faits cités par M. Cournot [1], du moins de la plupart d'entre eux.

Passons aux sciences de la quatrième assise. La physiologie qui, en une foule de points, tient de si près à la psychologie, nous amène naturellement au seuil de cet étage. Ces sciences sont celles qui étudient les sociétés humaines. Je dis les sociétés humaines et non pas l'homme; on comprend en effet que, dans un ouvrage où il est question non des individus, mais des espèces, non des détails de chaque science, mais des caractères généraux de chacune d'elles, on doit s'attacher à considérer moins l'homme que l'humanité, ou, pour mieux dire, que les sociétés humaines qui sont la manifestation de la partie active et vivante de l'humanité! D'un autre côté, ce n'est que dans la vie sociale que l'homme trouve occasion de donner essor à ses aptitudes et de développer sa nature spirituelle. D'ailleurs, comme dit M. Cournot, « la perfectibilité de l'homme implique surtout l'idée du perfectionnement progressif des générations successives; elle n'est donc que la suite et le résultat indirect de la perfectibilité des sociétés humaines; de sorte que pour en étudier convenablement le principe et les conditions essentielles, il faudra s'attacher, non à l'organisme individuel, non aux vertus

[1] *Traité de l'enchaînem. des idées fondam.*, t. I, p. 340-341.



Digitized by Google

cachées du principe de la vie individuelle, mais à l'organisation sociale et aux conditions beaucoup plus apparentes de son développement [1]. »

Rien de mieux assurément : c'est plutôt dans l'histoire que dans une analyse psychologique que l'on apprend à connaître l'homme, parce que c'est dans l'histoire qu'il se dévoile de plus en plus, qu'il se montre ce qu'il est réellement, qu'on le voit devenir peu à peu tout ce qu'il peut être, tandis que l'analyse psychologique, quelque bien conduite qu'on la suppose, ne porte que sur un individu qui n'est jamais le véritable représentant complet de l'espèce. Il y a cependant, dans le passage qui vient d'être cité, une vue sur laquelle il me semble important de faire quelques réserves. En donnant la perfectibilité de l'homme pour la suite et le résultat indirect de la perfectibilité des sociétés humaines, M. Cournot me semble non-seulement étendre outre mesure l'action du milieu social, mais encore lui attribuer une sorte d'existence propre, de *séité*, si je puis ainsi dire, que je ne saurais lui reconnaître. Que le milieu social soit nécessaire au perfectionnement de l'homme, disons mieux, à la manifestation et à l'action de ses facultés, c'est sans doute un fait incontestable. Sans la vie commune qui anime les races et les peuples, les aptitudes de l'individu, du moins les plus précieuses et les plus puissantes d'entre elles, resteraient, jusqu'à un certain point, à l'état latent. Cette vie commune, ces rapports de tous les jours, ces communications incessantes entre les hommes les plus diversement doués, sont pour les plus hautes facultés humaines ce que la terre, l'air, l'eau et la lumière sont pour les semences des plantes, c'est-à-dire à la fois la condition, sinon de leur éclosion, du moins de leur développement, les excitants qui les provoquent, la nourriture qui les entretient. Mais il y a loin de là à cette proposition de M. Cournot que « l'homme tel que les philosophes le conçoivent est le produit de la culture sociale, comme nos races domestiques, animaux et plantes, sont le produit des hommes vivant en société [2]. »

La société humaine serait-elle donc un être intelligent, volontaire, saisissant avec discernement et au moment favorable certaines particularités d'une race, d'un peuple, d'un individu, pour en tirer le meilleur parti, à peu près comme l'éleveur le fait pour ses bestiaux? N'est-il pas évident, au contraire, que ce qu'on appelle métaphysiquement l'action de la société sur l'homme n'est, en définitive, que l'action de l'homme sur son semblable, et que la société n'est en réalité que le produit du jeu combiné des facultés humaines? Il n'y a en

[1] *Traité de l'enchaînem. des idées fondam.*, t. II, p. 3.
[2] *Ibid.*, préface, p. IV, et t. II, p. 3.

Digitized by Google

elle que ce qu'y met l'homme, et par conséquent que ce qu'il y a en l'homme, rien de plus ni rien de moins.

Qu'on ne me parle pas de « l'homme modifié par la société, » si on veut prendre dans un sens littéral cette locution qui n'est qu'une métaphore. C'est de l'homme se développant lui-même par suite des rapports qu'il soutient avec ses semblables, par son commerce avec l'ensemble ou avec une partie plus ou moins considérable du genre humain, qu'il faut me parler. Ne prenons pas des figures de langage pour des réalités. Je puis bien dire du milieu social qu'il est une atmosphère morale, favorable, nécessaire à la croissance spirituelle de l'homme; mais j'entends seulement par là que les hommes réunis en société s'instruisent mutuellement, se forment les uns les autres par la communication de leur expérience, de leurs réflexions; à mesure que les connaissances s'étendent, que des hommes de génie pénètrent plus avant dans les secrets de la nature ou dissipent les obscurités de l'histoire, que des hommes de conscience donnent des exemples d'une moralité plus haute et plus pure, il y a une action exercée sur les masses; le milieu social s'élève, et le progrès pourra servir à l'éducation et au perfectionnement des générations suivantes, si elles savent en profiter, de même que la fortune amassée par un habile financier pourra devenir entre les mains de son héritier, si cet héritier possède une capacité suffisante, la source de nouvelles richesses. Mais tous ces résultats sont les effets des efforts individuels, du travail de l'homme. Si la continuité de l'enseignement qui se transmet, en grandissant plus ou moins, d'une génération à une génération suivante, venait à s'interrompre sans que la société cessât d'exister, ainsi que cela eut lieu après l'invasion des barbares en Europe, on demanderait en vain au milieu social de produire des hommes semblables à ceux des siècles précédents. Pour revenir à la même hauteur, il faudrait attendre que la chaîne de la tradition intellectuelle se renouât, ou que les efforts constants d'une longue suite de générations eussent formé une nouvelle éducation sociale.

J'avoue que je n'ai jamais rien compris à ces expressions d'*homme de la nature*, d'*état de nature*, et ce n'est pas sans quelque étonnement que je les ai trouvées sous la plume d'un penseur aussi ingénieux, aussi exact que M. Cournot. Au siècle dernier, on entendait par l'*homme de la nature* le sauvage, qu'on opposait à l'homme civilisé. Cela avait un sens très-clair, et l'on sait très-bien quel sentiment, généreux au fond, mais peu réfléchi, avait donné naissance et à cette locution et à la comparaison pour laquelle on l'avait créée.

Digitized by Google

Mais il n'est pas aussi facile de saisir le sens précis que M. Cournot attache à cette expression. Qu'est-ce que cet « état social dans lequel l'homme se rapproche davantage des conditions de la nature[1]? » Est-ce l'état social du sauvage? Mais de cet état social du sauvage à celui de l'homme civilisé, il n'y a, à tout prendre, qu'une différence de degré. Les peuplades sauvages n'ont pas, à vrai dire, « une ville d'un million d'habitants, avec des places, des rues, des quais, des promenades, des marchés, des édifices, des fontaines, des égouts, des becs de gaz, des magistrats et des agents de police[2]; » mais elles ont des huttes, des ustensiles de ménage, des chefs, de certaines institutions; et tout cela ne diffère pas plus d'une société bien policée qu'un chêne rabougri d'un chêne qui a pris tout son majestueux développement. Toutes les peuplades sauvages ne sont pas devenues des nations florissantes et puissantes, mais il n'est aucune des nations qui ont marqué dans l'histoire qui n'ait commencé par être une pauvre peuplade de sauvages. Comment est-elle sortie de son infériorité primitive? Est-ce par l'action d'un milieu social? En aucune façon; elle a pris son essor sous l'énergique impulsion de quelque grand chef qui l'a entraînée dans la vie civilisée.

De quelle nature d'ailleurs veut parler M. Cournot, quand il assure que « l'idée d'un *état de nature* n'est pas chimérique? » Est-ce de cet ordre de faits dont le naturaliste s'occupe[3]? Mais jamais aucun homme, sauvage ou non, n'y a vécu uniquement. Dans l'ordre de faits dont s'occupe le naturaliste, il ne peut être question du langage, et l'homme, en quelque état qu'on le rencontre, est un être parlant; ni de droit et de morale, et l'homme, si bas qu'on le suppose dans l'échelle sociale, n'est point sans quelque idée de morale et de droit; ni de sentiment religieux, et il n'est pas de peuplade, si sauvage qu'elle soit, qui n'ait quelque crainte d'une certaine puissance divine. Par le fait seul qu'il est homme, l'homme est au-dessus de l'ordre de faits dont le naturaliste s'occupe.

Au reste, réussît-on à nous montrer clairement ce qu'est cet *état de nature*, où, quand et comment il a existé, il faudrait bien encore accorder que l'humanité, ou au moins une partie de l'humanité, en est sortie par un effort, par un travail des facultés que Dieu a données à l'homme. Et on reviendrait toujours à notre thèse, que le développement et le progrès sont les effets non d'une entité imper-

[1] *Traité de l'enchaînem. des idées fondam.*, t. II, p. 5.
[2] *Ibid.*, t. II, p. 6.
[3] *Ibid.*, t. II, p. 5-6.

Digitized by Google

sonnelle qu'on appelle le milieu social, la société humaine, mais d'une énergie des hommes, ou du moins d'un certain nombre d'hommes qui en ont entraîné d'autres à leur suite. L'histoire nous en est d'ailleurs un sûr garant. Dans les temps qui nous sont connus, nous voyons que tous les grands mouvements qui se sont accomplis pour le bien d'une race ou d'un peuple ont été préparés par un travail individuel, et conduits par des hommes qui s'étaient faits les représentants des principes qui allaient triompher. Les noms de tous les ouvriers de la culture générale de l'humanité ne nous ont pas été conservés; on n'a inscrit dans les annales de l'histoire que ceux des plus éminents d'entre eux; mais c'est aux réflexions, au courage des hommes qui nous ont précédés dans la carrière de la vie que nous devons d'être ce que nous sommes, et nous ne pouvons mieux leur en témoigner notre reconnaissance qu'en marchant sur leurs traces et qu'en augmentant, en maintenant du moins la civilisation dont ils sont les pères.

Chose étrange et bien propre à nous convaincre de la fausseté de la théorie qui assigne une origine impersonnelle à la civilisation, les héros de l'humanité, loin d'être le produit du milieu social, sont précisément des hommes qui ont lutté contre lui pour arracher leurs contemporains à la routine, aux préjugés, aux erreurs, dans lesquels leur inertie et leur lâcheté les retenaient. Ils ont souffert, ils ont péri pour la cause de la vérité dont leur conscience leur rendait témoignage. L'avant-garde de la civilisation a été ainsi formée, dans tous les temps et dans tous les lieux, par des novateurs, des dissidents, des hérétiques. On ne pourrait prétendre sans doute que ces hommes d'élite n'aient rien dû aux travaux antérieurs de leur race ou de leur peuple; mais ce qu'ils en ont reçu, ils ont eu à le dégager eux-mêmes de la masse d'erreurs qui en cachait la vérité et les conséquences; ils se le sont approprié, l'ont marqué du sceau de leur génie, l'ont fécondé de leur travail personnel; ce n'est qu'à ces conditions qu'ils ont pu élever la société humaine au-dessus des conditions sous lesquelles elle végétait.

Ces réserves faites, je dois reconnaître que ce quatrième livre de l'ouvrage de M. Cournot est du plus haut intérêt. Il y examine successivement les questions qui ont trait à la diversité des races humaines, aux principes de cette diversité et à la valeur des caractères différentiels qui les séparent; les questions analogues qui concernent la formation des langues et les lois de leur développement; celles qui se rapportent aux instincts religieux et à l'histoire des idées religieuses; celles qui

Digitized by Google

regardent les mœurs et les idées qui sont le fond de la morale proprement dite ; ce qui tient au sentiment et à l'idée du droit, d'où découlent les institutions juridiques et les principes du gouvernement, lien, au moins extérieur, de l'unité sociale; enfin l'apparition d'une idée nouvelle, celle d'une administration des intérêts sociaux, indépendante des formes politiques et désignée communément sous le nom d'économie politique.

Il serait difficile de condenser en moins de pages, avec une plus grande sûreté de jugement, une aussi grande masse de faits, et des faits d'une importance si considérable. Aussi suis-je obligé de me borner à cette sèche indication. Je ne dois pas cependant passer outre sans faire remarquer que l'idée que M. Cournot se fait de la donnée historique et celle qu'il se fait de la nature et de l'action des sociétés humaines ne semblent pas concourir au même but et se concilier ensemble. L'idée de la donnée historique tend à relever, peut-être outre mesure, l'influence des choses contingentes et la liberté individuelle, tandis que celle de la nature et de l'action des sociétés humaines, telle qu'elle est ici présentée, va à rabaisser l'initiative de l'individu et à faire bon marché de la liberté politique.

Le cinquième livre est consacré à la description de la vie générale de l'humanité, ou du moins de cette partie de l'humanité qui a vécu, parce qu'elle s'est développée spirituellement; en d'autres termes, des différents peuples qui ont joué un rôle dans ces développements divers. C'est véritablement une philosophie de l'histoire que M. Cournot esquisse ici à grands traits. Cette partie abonde en aperçus ingénieux et en vues profondes. Je citerai, entre autres, la division des religions en hiératiques et en prosélytiques, division à laquelle sont rattachées des considérations du plus grand intérêt.

Le problème que s'est posé M. Cournot est, pour me servir de ses propres expressions, de montrer comment la civilisation générale chemine à travers les civilisations particulières qui brillent et s'éclipsent. Poser ainsi la question, c'est déclarer déjà que l'on reconnaît un progrès continu, et c'est en effet cette doctrine qui est exposée dans ce livre. M. Cournot fait ressortir, par de brillants rapprochements des diverses civilisations qui se sont produites dans l'histoire, qu'il s'est opéré un perfectionnement continu dans l'état social depuis l'aurore de la civilisation jusqu'à nos jours. Certains esprits, et j'avoue que je suis de ce nombre, pourraient bien ne pas être entièrement satisfaits de la manière dont il conçoit ce perfectionnement, qu'il semble dis-

Digitized by Google

posé à voir plus dans l'industrie que dans l'art, plus dans le côté pratique de la vie que dans le champ des idées [1]. Mais on ne peut qu'applaudir à la réserve avec laquelle il procède dans un sujet qui se prête avec une si grande facilité à la déclamation et aux hypothèses.

Dans l'analyse que je viens de présenter du *Traité de l'enchaînement des idées fondamentales dans la science et dans l'histoire*, j'ai dû forcément laisser de côté une foule de détails intéressants et de discussions importantes. Quoiqu'il ne s'agisse dans cet ouvrage que d'une carte métaphysique de nos connaissances scientifiques et historiques, ainsi que s'exprime l'auteur, quoique le cadre ait été le principal objet qu'il a eu en vue, et que la toile ait été faite pour le cadre et non le cadre pour la toile, on comprend qu'il n'est pas un seul des problèmes essentiels des sciences et de l'histoire qui n'ait été, sinon résolu, du moins indiqué. Je n'ai insisté que sur les points qui m'ont paru sujets à contestation. Pour le reste, M. Cournot n'avait que faire de mon approbation et de mes éloges.

Un mot encore, et je finis, sur le caractère de la classification proposée dans cet ouvrage. Il n'a pas échappé au lecteur que les connaissances humaines y sont disposées selon une série ascendante, en passant graduellement, comme je l'ai déjà dit en me servant des propres paroles de M. Cournot, des faits plus simples, plus généraux, plus fondamentaux, plus permanents, aux faits plus complexes, plus spéciaux, moins stables, plus délicats et plus relevés. Or il est clair qu'en suivant cette série, on suit l'ordre même des faits, et l'on se conforme à la nature des choses et au mode d'après lequel les phénomènes naturels s'entent les uns sur les autres. Et c'est précisément ce qui fait le principal mérite de cette classification.

Que si l'on trouvait étrange qu'elle ne correspondît pas à ce qu'on pourrait appeler l'ordre chronologique de la formation de nos connaissances, il faudrait répondre que les sciences ne se produisent pas d'après le degré de clarté des idées fondamentales dont elles sont le développement, mais d'après des nécessités historiques, c'est-à-dire d'après les besoins sociaux qu'elles sont propres à satisfaire. « Les sciences économiques, dit M. Cournot, ont beau reposer sur des idées plus claires que celles qui servent de fondement aux sciences médicales : on ne pouvait y songer, tant que le mécanisme social n'avait pas atteint un certain degré de perfection, qu'il n'a atteint que bien après l'invention de la plupart des autres sciences; et les besoins d'une pratique

[1] *Traité de l'enchainem. des idées fondam.*, t. II, p. 287-289, 432-334, 342.

Digitized by Google

médicale, qui commencent avec les premiers rudiments de civilisation, devaient suggérer des théories médicales quelconques, bien avant l'époque de maturité scientifique. Si l'astronomie a été perfectionnée quand les autres sciences étaient encore dans l'enfance, ce n'est pas seulement à cause de la simplicité géométrique des phénomènes qu'elle a pour objet d'expliquer, et du degré de précision que les observations y comportent; c'est principalement parce que ces grands phénomènes devaient de préférence exciter l'intérêt, frapper l'imagination, et à ce double titre attirer l'attention des hommes, en se liant à leurs institutions civiles, à leurs croyances religieuses, à leurs superstitions fatalistes. Mais, du reste, nonobstant des anomalies facilement explicables dans l'ordre des premières apparitions de la lueur scientifique aux divers étages de la connaissance humaine, si l'attention se reporte, ainsi qu'elle doit le faire, sur l'époque où une science est, comme on dit, *constituée*, où sa langue se fixe, où ses cadres s'arrêtent, il devient facile de se convaincre qu'en effet ces époques de maturité scientifique s'arrangent suivant un ordre tout à fait en rapport avec ce qui a été dit de la disposition des idées fondamentales en série, et de la distribution de la lumière dans l'étendue de la série [1]. »

MICHEL NICOLAS.

[1] *Traité de l'enchaînement des idées fondam*, t. II, p. 307-308.

Digitized by Google

# VIE, GESTES ET GUERRES PRIVÉES

DU CHEVALIER

# GOETZ DE BERLICHINGEN

SURNOMMÉ A LA MAIN DE FER

ÉCRITS PAR LUI-MÊME

---

Les mémoires de Gœtz de Berlichingen, publiés pour la première fois en 1731, étaient à peu près oubliés, lorsque Gœthe en tira le sujet de son premier drame et fit du chevalier à la Main de fer une des figures les plus populaires de l'Allemagne.

Un descendant direct de Gœtz, le comte Frédéric-Wolfgang Gœtz de Berlichingen-Rossach, vient de réunir dans un volume in-8 de 778 pages [1] tous les matériaux qui peuvent le faire connaître. On me saura peut-être quelque gré de prendre occasion de cette publication, faite avec cette surabondance de détails qui ne répugne pas trop à nos voisins d'outre-Rhin, pour mettre les lecteurs de la *Revue germanique* en état de se faire par eux-mêmes une opinion sur le héros, sur le temps où il a vécu, sur la manière dont le poëte l'a compris et transformé.

Gœtz de Berlichingen appartient à cette noblesse de Franconie qui avait su se prévaloir de son *immédiateté* pour se maintenir à peu près indépendante entre les grands feudataires et les grandes communes de l'Empire, à une époque où le pouvoir de l'empereur

[1] Histoire du chevalier Gœtz de Berlichingen à la Main de fer et de sa famille. — Leipzig, F. A. Brockhaus, 1861, en allemand.

Digitized by Google

était bien plus nominal que réel. Elle produisit, en même temps que Gœtz, Franz de Sickingen et Ulrich de Utten, aussi connus que lui et plus dignes de l'être. C'est elle qui, l'année même de la grande diète de Worms, protesta qu'elle devait à l'Empire son sang et non son argent, et refusa de prendre part à la contribution votée sans son aveu, quoique ce fût la base la plus sûre de la paix publique que la diète voulait établir. C'est elle qui, lors de la création des armées permanentes, se mit en possession de fournir d'officiers de fortune la plupart des pays allemands.

Les Berlichingen tenaient leur rang parmi cette chevalerie indomptable. Ils tiraient leur nom d'un village situé dans le plus joli canton de la vallée de la Jagst, un des principaux affluents du Necker. C'est là que se trouvait leur château patrimonial, encore debout en partie et habité aujourd'hui. Mais la famille cessa depuis le xv^e siècle d'en faire sa résidence, et se fixa à Jagsthausen, à un quart de mille de là. Le comte de Berlichingen a publié une vue de ce dernier manoir. Sur une petite hauteur dont les pentes descendent doucement vers la rivière, se dresse un groupe considérable de constructions, d'un aspect assez peu féodal, et qui ne devaient recevoir qu'une médiocre protection de deux tours octogones, ou pigeonniers, qui en couvraient le flanc. Le château était d'habitude indivis entre plusieurs branches de la famille, qui y demeuraient simultanément.

Comme toutes les vieilles races, les Berlichingen ont leur légende avant de figurer dans l'histoire. Selon la légende, ils datent du commencement du x^e siècle: en 927, un Arnold de Berlichingen doit avoir fondé un anniversaire dans le couvent d'Eberacto. Un Bérenger de Berlichingen fut de la première croisade, suivit Godefroy de Bouillon à l'assaut de Jérusalem et sauva la femme d'un Arménien et son enfant à la mamelle de la fureur de deux croisés. Une crèche d'argent, religieusement conservée jusqu'à la fin du xv^e siècle dans la famille, qui en faisait un trophée et une sorte de palladium, passe pour avoir transmis le souvenir de cette généreuse action à la postérité.

Les derniers personnages de la légende sont des environs de l'année 1090. A partir de cette date, il y a dans l'arbre généalogique une solution de continuité jusqu'au milieu du xn^e siècle, où commence l'histoire proprement dite.

Telle que M. de Berlichingen l'esquisse à propos de sa généalogie, cette histoire ne manque pas d'une certaine portée. Il est curieux de voir, au milieu des petits faits qui constituent les annales privées des Ber-

Digitized by Google

lichingen, au milieu des achats, des ventes, des partages, des inféodations, des fondations pieuses, surgir des personnages dont les qualités ou les défauts font la prospérité ou la ruine de la famille, sa gloire ou son abaissement. L'étude de ce passé que le noble éditeur croit pouvoir faire remonter à onze siècles en arrière, même au delà de la légende, peut avoir son intérêt. Si la famille n'a jamais rien eu de princier, elle était de noblesse immédiate, équestre, chapitrale, admissible aux tournois, et tenait des empereurs Frédéric III et Maximilien Ier le droit de sceller ses actes de cire rouge. M. de Berlichingen fait ressortir, comme il convient, la grandeur de cette dernière distinction.

Les Berlichingen portent « de sable à la roue d'argent à cinq rayons, l'écu surmonté d'un heaume de face ayant pour cimier un loup d'argent tourné à droite, tenant dans sa gueule un mouton tourné de même. Les lambrequins sont d'argent avec revers de sable. »

Pour Gœtz, son histoire se trouve dans les mémoires qui suivent. En les traduisant, je me suis borné à faire précéder dans ces lignes ou à ajouter en note les éclaircissements nécessaires pour bien faire comprendre l'ensemble d'un tableau dont les détails, si vifs qu'ils soient, sont mal coordonnés.

Les hommes de la trempe de notre chevalier se rencontrent fréquemment, même parmi les membres de sa famille, dans les siècles qui l'ont précédé, alors que la force était tout naïvement l'unique sanction du droit. Les seuls points par où ils diffèrent de lui, c'est qu'ils n'ont pas laissé de mémoires pour tenter l'imagination d'un grand poëte, et qu'ils n'ont pas vécu aux abords d'une époque de transition où la souveraineté de l'individu dût enfin s'accommoder à celle de tous. L'enfance et la jeunesse de Gœtz coïncident avec les premiers pas de l'Allemagne dans cette voie nouvelle. L'établissement de la ligue de Souabe, fondée en vue d'assurer la paix de la province et qu'il devait rencontrer si obstinément dans son chemin, remonte au 19 février 1488. Il suivit comme page un de ses parents aux diètes de Worms et de Lindau, où les états de l'Empire, en leurs grands jours, tentèrent d'instituer définitivement la paix publique, en lui donnant pour base une chambre impériale sédentaire, une contribution commune, des réunions périodiques de la diète, la création d'une armée permanente. La dernière heure de la chevalerie errante avait sonné quand Gœtz de Berlichingen osa en arborer la

Digitized by Google

bannière; mieux avisé cependant et plus positif que l'illustre héros de Cervantes, il n'eut garde de prendre l'Amadis pour son modèle et son idéal.

La première fois que nous voyons Gœtz jouer un rôle sérieux dans les affaires du temps, c'est en 1514. Jusque-là, il avait servi en sous-ordre ou guerroyé pour son compte. En 1514, il conduisit ses gendarmes au fameux duc Ulrich de Wurtemberg pour l'aider à réprimer le soulèvement du pauvre Kunz, qui se déclarait, à peu près comme les paysans de 1525, le champion du droit et de la justice de Dieu. Le duc Ulrich était fort mal disposé pour la ligue de Souabe. Il ne lui seyait pas de ne figurer dans ses diètes que pour le tiers des voix: sept sur vingt et un. Aussi, au moment du renouvellement de la ligue, en 1512, s'était-il opiniâtrément refusé à y rentrer. Voilà le prince auquel Gœtz se rallia. Ulrich se mit mal avec la ligue, avec l'empereur; Gœtz lui demeura fidèle. C'est à peine s'il songea à le quitter après le meurtre de Jean de Hutten, assassiné par le prince adultère, quand, inspirée par Ulrich de Hutten et poussée par l'empereur lui-même, la ligue de Souabe entreprit de venger la victime et de punir le tyran. Cela ne révèle-t-il point le sens politique du chevalier à la Main de fer? Il fallait en avoir peu pour faire cause commune avec le duc Ulrich dans une circonstance semblable, contre la ligue, seul instrument de l'ordre dans son pays et dans ce temps, contre ses amis les plus dévoués, ses compagnons de guerre et de jeux chevaleresques. Du reste, Gœtz paya chèrement cette erreur: elle lui valut sa première disgrâce et trois ans et demi de captivité.

Il dut sa seconde disgrâce au soulèvement des paysans et à la part qu'il y prit. Tout le monde, en France autant qu'ailleurs, connaît ce remarquable mouvement qui ne parut d'abord qu'une de ces explosions isolées, comme l'oppression inouïe des populations rurales en avait déjà produit sur plusieurs points, mais qui bientôt s'organisa et s'étendit de la forêt Noire à toute la Souabe, à l'Alsace, à la Franconie. Les prédications de l'Évangile renouvelé avaient déjà fortement ébranlé les consciences, si longtemps endormies dans le sommeil du moyen âge. Les idées d'affranchissement reçurent l'empreinte des idées religieuses. Les paysans eurent leur programme, fort habilement rédigé au témoignage de M. Ranke. Ils y résumèrent leurs griefs et les répandirent partout. Ils voulaient la chasse et la

Digitized by Google

pêche, la forêt et les eaux libres; l'abolition des peines, des charges et des principes de droit nouvellement établis; la restitution aux communes de leur patrimoine usurpé par certaines seigneuries. Après cela ils se refusaient à rester de mainmorte, serfs attachés à la glèbe, « attendu que le Christ avait racheté les uns et les autres de son sang précieux, » ne consentaient à payer que la grande dîme, la seule, croyaient-ils, « que Dieu eût instituée dans l'ancienne alliance; » et par-dessus tout, ils réclamaient le droit de choisir eux-mêmes leurs prédicateurs, pour être instruits par eux de la véritable parole de Dieu, sans laquelle « ils ne pouvaient être que de la chair et du sang, sans être bons à rien. »

Quand le mouvement atteignit l'Odenwald, dans le proche voisinage de Gœtz, les plus puissants seigneurs du pays, le commandeur de l'ordre Teutonique à Mergentheim, les comtes de Lœwenstein et de Hohenlohe, se résignèrent à souscrire aux conditions que la « claire bande » de Georges Metzler de Ballenberg leur proposa. Quand les comtes Georges et Albert de Hohenlohe se présentèrent devant les paysans, un de ceux-ci leur cria : « Frère Georges et frère Albert, approchez et jurez aux rustauds de leur rester attachés comme des frères, car vous n'êtes plus seigneurs, mais paysans. » Les révoltés parlaient de mettre à mort « tout ce qui portait bottes et éperons, » et malheur à qui leur résistait! Le comte de Helfenstein à Weinsberg, qui avait essayé de se défendre, tomba entre leurs mains. Ce fut en vain que sa femme, fille naturelle de l'empereur Maximilien, portant son fils dans ses bras, se jeta aux pieds des chefs : le comte, mené par un joueur de fifre à travers deux rangs d'hommes armés, dut s'offrir lui-même aux piques de ses vassaux, au son des tambours et des chalumeaux.

L'adhésion des uns, la mort violente des autres, le soin de sa propre sûreté, les principes religieux que les paysans invoquaient et auxquels il s'était lui-même converti, mirent l'âme de Gœtz de Berlichingen à la torture. Il s'en explique naïvement. On ne peut que renvoyer à l'autobiographie pour tout ce qui concerne son funeste commandement. C'est par cet épisode que le chevalier à la Main de fer appartient réellement à l'histoire. Il réduit lui-même tant qu'il peut l'importance de son rôle, et Gœthe, après avoir suivi dans son drame le récit des mémoires, semble avouer, dans *Fiction et vérité*, que son héros ne lui paraissait plus sur ce point aussi facilement excusable qu'au premier abord [1]. Zimmermann, dans sa grande

T. IV, liv. XVII.

Digitized by Google

*Histoire du soulèvement des paysans* [1], s'appuyant sur les aveux forcés de l'un des chefs, fait résolûment de Gœtz un des meneurs, pour l'accuser ensuite d'avoir abandonné et trahi la cause qu'il avait embrassée. M. Ranke, dans son *Histoire de l'Allemagne au temps de la Réforme* [2], prétend que Berlichingen, tout en ne se soumettant qu'à la force, ne laissait pas d'être séduit par cette favorable occasion de guerroyer et de se venger de ses anciens ennemis de la ligue de Souabe.

Il existe un document qui répond victorieusement à ces doutes, à ces suppositions, à ces accusations : c'est le dossier du procès intenté plus tard à Gœtz par l'archevêque de Mayence, en répétition des dommages causés par les paysans, publié par le comte de Berlichingen et savamment analysé par M. Zœpfl, l'éminent professeur de Heidelberg. A la plainte portée contre lui, le brave chevalier répond en produisant de nombreuses pièces et les dépositions de trente-trois témoins, qui mettent l'exactitude des mémoires hors de doute. On peut dire que le plaignant ne trouva rien à opposer aux détails que Gœtz fit connaître, et qui paraissent dès lors établis contradictoirement. On y trouve pleinement confirmées la suppression, par la femme et la belle-mère de Gœtz, de la lettre qu'il attendait de la cour palatine, les instances dont il fut l'objet de la part d''un bailli de l'archevêque de Mayence, la résistance, les apostrophes, les larmes qu'il opposa à la requête des paysans, la violence qui emporta son consentement. On peut le suivre pendant ce long mois qu'il demeura auprès de la « claire bande, » ainsi nommée pour la distinguer de la « bande noire » qui désolait la même contrée, retenant et modérant ses soldats indisciplinés, arrêtant le pillage, s'opposant le plus qu'il pouvait au meurtre et à l'incendie, et perdant bientôt par cette attitude toute autorité en campagne, tout crédit dans le conseil.

Ce minutieux débat révèle d'autres faits que Gœtz passe sous silence dans ses mémoires. Ainsi l'on voit dans quel sens il essaya de faire modifier les fameux douze articles; on le voit obligé d'admettre l'abolition de la mainmorte et l'extension du droit de chasse, obtenant sur quelques autres points le maintien de l'ancien usage, jusqu'à ce qu'il fût statué par les réformes ou les compromis à venir. On y trouve encore la démarche qu'il fit faire par le fils d'un baigneur, son vassal, auprès de la ligue de Souabe, pour l'informer du commandement qu'il avait été forcé d'accepter; on peut lire les

[1] T. II, p. 497.
[2] Troisième édition, t. II, p. 161.

Digitized by Google

aveux que Berlichingen arracha au jeune homme par la torture, et qui constatent que, d'après le conseil de ses parents, ce dernier s'était débarrassé des lettres de son seigneur sans accomplir sa mission. On voit que le chevalier à la Main de fer, en s'associant à la fortune des paysans, fit suspecter toute la noblesse inférieure, et qu'on lui reprocha notamment de s'être fait fort d'attirer ses pairs dans le camp des révoltés, en haine des princes et des seigneurs qui écrasaient indistinctement les uns et les autres.

Ces documents présentent le plus vif intérêt, et, en les comparant au récit de Gœtz, si candide, si sincère, si convaincu, empreint d'un tel air de vérité, pur de tout artifice, on est heureux de se dire que la droiture et la loyauté du pauvre chevalier ne peuvent être mises ici en question.

Ce n'est pas à dire pour cela que le héros soit de tout point admirable. Comment en effet le justifier d'avoir été, comme un bourgeois moderne, la dupe de femmelettes effrayées, le jouet d'un infime baigneur? Peut-on le voir sans regret parler et agir sous l'impression que les massacres de Weinsberg lui avaient fait éprouver? Quelle illusion nous reste-t-il, quand nous surprenons le chevalier à la Main de fer accessible à la terreur?

Les suites de la révolte des paysans furent rudes pour Berlichingen. Échappé au danger des poursuites criminelles devant la chambre impériale, il fut moins heureux auprès de la ligue de Souabe, qui lui fit subir un nouvel emprisonnement de deux ans, après lequel il fut consigné dans son château et ses domaines de Hornberg, avec défense de se remettre jamais en selle.

Il ne fut relevé de cette peine qu'à la condition de prendre du service dans l'armée impériale. Il fit encore avec elle, à l'âge de soixante-quatre ans, la campagne de France en 1544, terminée par la paix du 15 septembre de la même année. Rentré chez lui, il s'occupa, à la demande de quelques amis, d'écrire ou plutôt de dicter ses mémoires, car il n'écrivait lui-même de la main gauche que des lettres ou d'autres pièces de peu d'étendue, presque indéchiffrables, même pour ses contemporains. On ne sait pas au juste à quelle époque il entreprit ce travail. Il dit quelque part qu'il a fait la guerre pendant près de soixante ans avec sa main de fer, ce qui reporterait la rédaction de l'autobiographie à ses dernières années.

Gœtz de Berlichingen était né en 1480, a Jagsthausen; il mourut le 22 juillet 1552, dans son château de Hornberg, et fut enterré

Digitized by Google

dans le couvent de Schœnthal, de l'ordre de Cîteaux, fondé et enrichi par sa famille. Sa tombe s'y trouve encore, ainsi que celles de vingt autres Berlichingen, les plus anciennes appartenant à la seconde moitié du XIVe siècle. Il est représenté en haut-relief, armé de toutes pièces, la tête nue, à genoux devant un Christ, auquel s'adresse une prière gravée sur la pierre et pleine de ces redites qu'affectionnait le vieux chevalier :

« O mon Dieu et mon père, j'espère en toi ; sois-moi miséricordieux. Je te recommande aujourd'hui ma pauvre âme ; reçois-la dans ton sein. Sois mon rocher, ma citadelle, mon bouclier, ma tour, mon fort, ma protection, ma confiance, mon aide, mon refuge, ma défense et mon bien en cette grande nécessité. Seigneur, je remets mon âme en tes mains. Seigneur, Dieu fidèle, délivre ma pauvre âme du cruel ennemi ! »

Plus bas :

« Il attend ici une bienheureuse résurrection. »

Il existe deux portraits originaux de Gœtz de Berlichingen, que le noble éditeur de son histoire a fait lithographier.

Le premier est une peinture sur bois de 1535. Gœtz y est représenté en buste, vêtu de la robe garnie de fourrures en usage de son temps, telle qu'on la voit, par exemple, dans le portrait de Bilibald Pirkheimer, gravé par Albert Durer. C'est un homme de bonne mine, dans la vigueur de l'âge, l'air bienveillant, le regard fin et assuré, les yeux assez peu ouverts pour former une petite patte-d'oie au bas des tempes ; la barbe et les cheveux taillés court, de couleur foncée. La tête, couverte d'une toque plate garnie de chaque côté d'une petite cordelière double, paraît un peu dégarnie, à en juger par la hauteur du front. L'ensemble de la physionomie rappelle fortement le type espagnol, et l'on dirait un de ces conseillers qui avaient suivi Charles-Quint en Allemagne, plutôt qu'un rude homme de guerre.

Le second est peint sur verre et évidemment postérieur au premier. Gœtz est couvert de son armure, le sommet de la tête presque nu, les cheveux et la barbe retombant sur le hausse-col en larges boucles carrées ; tandis que la lourde pelisse du premier portrait fait pencher la tête en avant, ici le harnais la redresse et lui donne un air de fierté remarquable, trop sauvage cependant pour ennoblir les traits. C'est presque la figure de l'imprimeur Froben, tel que le représente le portrait de Holbein, conservé au musée de Bâle. Les yeux sont grands ouverts, le regard perçant semble chercher au loin dans la campagne l'ennemi

Digitized by Google

qu'on doit rencontrer ou éviter. Les narines relevées rappellent le chien de chasse en quête d'une piste. Le front est profondément sillonné de deux ou trois plis parallèles. Des fronces entre les sourcils complètent l'ensemble d'une physionomie où tout exprime la pénétration, l'application de l'homme de guerre aux choses de son métier.

Le premier portrait représente Berlichingen à l'âge de cinquante-cinq ans. Le second, peut-être contemporain de la campagne de France, est celui du vieillard qui rajeunit un instant en reprenant les habitudes et les exercices de sa jeunesse.

En comparant le drame aux mémoires, il est aisé de constater les emprunts de Gœthe. On peut dire qu'il y puise la contexture et la corrélation des faits, un certain nombre d'épisodes, les réminiscences qu'il met dans la bouche de Gœtz, souvent ses propres expressions ; et tel est le charme et le naturel de l'original, que souvent quand le poëte s'en écarte, on sent la vérité, le mouvement et la vie se retirer de son œuvre. On dirait alors un tableau dont les premiers plans auraient été curieusement étudiés sur la nature, tandis que les fonds se seraient échappés dans un moment de fatigue du pinceau inattentif du maître.

Ma première pensée avait été de noter fidèlement les passages du drame qui se rapportent aux mémoires. J'y ai renoncé, quand j'ai vu que plus de la moitié du texte de Gœthe aurait figuré sous forme de commentaire perpétuel au-dessous de ma traduction.

Est-il nécessaire de dire que, malgré l'attention la plus scrupuleuse, malgré le concours d'amis qui possèdent autant que personne les secrets du vieux langage allemand, il y a quelques passages où le traducteur n'est rien moins que sûr du sens qu'il adopte? Il ne faut point oublier, en lisant ces mémoires, qu'on ne les doit pas à la plume d'un écrivain ; la pensée de l'auteur n'a jamais été tournée que vers l'action et vers les difficultés matérielles qu'il a rencontrées dans son aventureuse carrière. Elle ne s'est jamais repliée sur elle-même de manière à voir nettement l'expression, la tournure, l'ordre à donner au récit. Aussi que de redites, que de pléonasmes, que d'interversions dans les faits et les idées ! Berlichingen est aussi pesamment armé pour écrire que pour combattre. Ce n'est pas de frapper qui l'embarrasse, c'est de se mettre en mouvement. Il est même amusant de le voir manœuvrer aux abords d'un souvenir qui lui vient, la plume en arrêt, si j'ose le dire, jusqu'à ce qu'il ait pratiqué la



Digitized by Google

brèche qui lui donne accès dans ses idées et lui permet de les coucher l'une après l'autre sur le papier.

N'oublions pas davantage qu'il s'agit de mœurs et d'usages déjà bien éloignés de nous, qui avaient créé une sorte de langue technique ou d'argot, qu'aucune étude exclusivement philologique n'explique suffisamment. Je puis me tromper, mais il me semble qu'en Allemagne même, on éprouve quelque difficulté à comprendre le parler de Gœtz. Je n'en veux pour preuve que certaines leçons échappées à la sagacité de M. de Berlichingen et à celle d'un autre éditeur de l'autobiographie, dont le texte m'a servi, M. le pasteur Ottmar F. H. Schœnhuth ; plus d'une fois, un mot lu différemment, un simple changement de lettres permettent de serrer de plus près ce que Gœtz a voulu exprimer. C'est au texte de M. Schœnhuth que j'ai emprunté les divisions avec leurs intitulés, tels que je les reproduis. C'est une véritable amélioration au texte, un soulagement pour le lecteur, ajoutés sans doute peu après la rédaction des mémoires, peut-être sur les indications de Gœtz lui-même. Cependant M. de Berlichingen, tout en reconnaissant la valeur du manuscrit qui a servi à son prédécesseur, n'a point voulu tenir compte de ces utiles additions.

Si je me rends bien compte de certaines expressions laudatives, bien naturelles, du reste, sous la plume de M. de Berlichingen, de quelques pièces de vers en l'honneur de son ancêtre dont il a enrichi son recueil, il me semble que plus d'un patriote a cru voir dans le chevalier à la Main de fer un héros dont l'Allemagne peut se glorifier à l'égal de ses grands hommes. On lui applique assez facilement le beau nom de Bayard germanique. Je ne veux pas accumuler ici des griefs que le lecteur relèvera de reste ; mais assurément personne en France ne comparera Gœtz de Berlichingen à notre Chevalier sans peur et sans reproche. Comment reconnaître dans le condottiere allemand ce sentiment du devoir, cette fidélité au prince, cette générosité, ce désintéressement qui honorent le caractère du chevalier français? Réservons à Franz de Sickingen la gloire d'être le dernier, le véritable représentant de la chevalerie de son pays. Qu'il suffise à l'Allemagne que Berlichingen lui ait laissé un des plus remarquables tableaux de mœurs qu'aucune littérature possède, et qui jette sur la société guerrière du XVI^e siècle autant de lumière que les Mémoires du professeur Thomas Platter, nouvellement traduits et publiés par la *Libre Recherche* de Bruxelles, en fournissent sur la société lettrée.

Digitized by Google

Ce n'est pas un médiocre sujet d'étonnement pour nous de voir ce que le milieu et les habitudes avaient fait de Gœtz, de voir le sang-froid et le sans-gêne qu'il met à raconter cette suite d'aventures et de coups de main. Le bon chevalier ne comprenait rien à la transformation qui s'accomplissait autour de lui. La société, en s'ordonnant, lui faisait tort. Quoi qu'il entreprît contre elle, il se croyait dans son droit, du moment qu'il sauvegardait les règles du point d'honneur. Il ne voyait pas que la société de son temps avait par-dessus tout soif de justice. Il ne songeait pas que l'honneur même a besoin du soutien de l'opinion, qui avait cessé en se démocratisant d'être favorable aux exploits de grands chemins. Il est certain, en effet, que tous ceux de ses contemporains qui n'appartenaient pas à sa caste lui donnaient tort. Même parmi les paysans qui avaient fait de lui leur chef, il entendit l'épithète de brigand frapper un jour son oreille. A plus forte raison les bourgeois des villes qu'il molestait, les hommes des nouvelles institutions civiles devaient-ils lui porter une haine vigoureuse. Il n'en obtint pas toujours des procédés d'une réciprocité parfaitement loyale, et il faut reconnaître qu'il y avait peu de droits, en se mettant volontairement hors la loi nouvelle.

Ses mémoires mêmes témoignent de la répulsion qu'il soulevait. A y regarder de près, ils ne sont qu'une longue apologie, habile et naïve à la fois. L'auteur sait très-bien plaider les circonstances atténuantes. Il se prévaut de l'instinct qu'il apporta en naissant, de l'influence de l'éducation, de la contagion des exemples, de l'attrait des aventures, de son manque de fortune qui le condamnait à faire son métier. Homme d'un autre âge, il ne sent pas que le régime nouveau doit exclure la liberté primitive de la forêt germanique; que les mœurs se sont adoucies; que le droit est indépendant de la force et qu'il lui est supérieur.

Combien je lui préfère son contemporain et son compatriote Ulrich de Hutten, tel que nous le fait connaître M. V. Chauffour-Kestner dans ses *Études sur les réformateurs*, noble et sérieux fruit de l'exil! Ce n'est pas Hutten qui prendrait le change sur les nécessités de son siècle. Il sent que le règne de la violence est passé, que la société humaine n'est pas un parc de bêtes furieuses éternellement en guerre entre elles, que l'individu doit abdiquer une part de sa souveraineté au profit de l'État, et ne garder intacts que les droits de sa conscience. Les libertés qu'il revendique, ce sont celles de l'esprit humain : la lutte qu'il comprend, c'est celle de l'homme contre l'erreur, contre

Digitized by Google

le mal, où il le trouve, en lui-même et hors de lui. Les armes qu'il lui faut, c'est la vigueur de la raison et la confiance en Dieu.

La main de fer qui donne à la physionomie de notre héros quelque chose de fantastique, et qui a contribué pour beaucoup à sa popularité, existe encore. C'est le chef-d'œuvre d'un artiste inconnu, né dans les domaines de Berlichingen, son armurier, qui le confectionna d'après les indications de son maître et seigneur. Cette relique avait passé, par suite de mariages, en des mains étrangères ; en 1788, le baron de Hornstein s'en dessaisit en faveur de la baronne de Berlichingen, née comtesse de Hadik, épouse d'un colonel au service de l'Empire. Elle la déposa dix ans après à Jagsthausen, où les curieux peuvent la voir. Le conseiller aulique Chr. de Mechel avait précédemment ouvert et démonté cette curieuse pièce pour en étudier le mécanisme. Il en prit le dessin, et, y joignant une description, il en fit en 1815 l'objet d'une splendide publication, dédiée aux trois souverains réunis alors à Vienne, l'empereur François d'Autriche, l'empereur Alexandre de Russie et le roi Frédéric-Guillaume III de Prusse.

Le comte de Berlichingen-Rossach a reproduit ce travail dans son recueil. Nous pouvons donc nous faire une idée de la construction de la main.

C'est une manière de gantelet fixé sur l'avant-bras d'un brassard. S'il faut juger de la main de Gœtz par la dimension de la pièce qui lui en tenait lieu, elle a dû être plus mignonne que celle de plus d'une jolie femme.

La main de fer avait trois systèmes d'articulation : celui du poignet, celui des doigts, celui du pouce, parfaitement indépendants l'un de l'autre. On devine que le mécanisme n'était pas automatique; il fallait un point d'appui ou le secours de la main gauche pour déterminer les flexions nécessaires. On les réglait à l'aide de ressorts intérieurs s'arc-boutant dans des crans d'arrêt, à peu près comme le grand ressort d'une arme à feu moderne dans les crans du chien ou du marteau. Le pouce était opposable, mais il n'avait qu'une articulation. Trois boutons, pressant de véritables détentes, au dos de la main pour l'articulation du poignet, sur la tranche pour celles des doigts, sous la paume pour celle du pouce, remettaient instantanément les ressorts au repos et redressaient les flexions.

La baronne de Berlichingen joignit à ce curieux débris un album dont le noble éditeur de l'histoire publie de nombreux extraits, et

Digitized by Google

qui a suivi la main de fer à Jagsthausen. Outre les signatures nues et simples des archiducs et des archiduchesses d'Autriche, de Marie-Thérèse de France, de Kaunitz, de Colloredo, de Cobenzl, du prince Adam Czartoryski, du comte de Bellegarde, beaucoup d'autres figurent au bas de vers, de sentences, d'impressions de toute sorte. Je remarque, dans le nombre des vers de Blumauer, de Pfeffel, de Kotzebue, etc. Voici un quatrain portant la fine signature du prince de Ligne :

Puissé-je, ainsi que ce héros,
Perdre une main au sein de la victoire,
Et ne jouir d'un agréable repos
Qu'après avoir vécu dans les bras de la gloire !

La rime n'est pas riche et la pensée n'est pas forte ; la mesure est à l'avenant. C'est que l'homme le plus spirituel, mis en demeure de montrer de l'esprit, peut ne pas rencontrer juste.

X. MOSSMANN.

## I

### AUX SEIGNEURS JEAN HOFFMANN, BOURGMESTRE A HEILBRONN, ET ÉTIENNE FEYERABEND [1], LICENCIÉ EN DROIT ET SYNDIC AUDIT LIEU.

Très-chers seigneurs, mes bienfaiteurs et mes bons amis, beaucoup d'autres de mes bons seigneurs et amis m'ont sollicité avant vous, il y a de cela pas mal d'années, d'écrire et transmettre par la plume, pour l'honneur et le profit de mes hoirs, enfants et descendants, le récit des batteries et des querelles que j'ai soutenues ma vie durant à la guerre, avec gens de haute et basse condition, comme jeune chevalier noble et comme gendarme, auprès de Sa Majesté Impériale et Romaine, d'électeurs et autres princes, pour mon compte et pour celui de bons seigneurs et amis, dans mes propres affaires et les leurs ; et voilà que vous m'en priez pareillement tous les deux.

Sur quoi je me suis déterminé, pour autant que Dieu m'assistera

[1] C'est au même Etienne Feyerabend que Gœtz de Berlichingen donna son armure avant de mourir. Elle demeura dans cette famille jusqu'en 1816. A cette époque elle passa entr les mains du possesseur du château de Hornberg, où cet intéressant débris est conservé aujourd'hui. La famille Feyerabend compte encore des représentants à Heilbronn.

Digitized by Google

de sa grâce, à me rendre à votre demande, pour l'honneur et la satisfaction de moi-même, de mes hoirs et descendants, ainsi que de mes bons seigneurs et amis, et à résumer brièvement et transcrire autant qu'il m'en souvient mes gestes et querelles passées. C'est ce que je vais entreprendre aujourd'hui du mieux que je puis, non dans la pensée de chercher à gagner par là quelque gloire ou renom, mais dans le seul but qui me touche, à savoir, d'expliquer et mettre au jour le vrai sens de mes actions, et de répondre à mes détracteurs qui, par haine et envie, ou peut-être par ignorance, ne demanderaient pas mieux que de les interpréter au plus mal. Je ne veux donc écrire ou marquer ici que le cours véritable de toutes mes affaires et actions à partir de mon enfance, dans la consolante persuasion que personne ne s'en offusquera et que tout au contraire chacun accueillera et comprendra au mieux mon dessein, mon sentiment et ma pensée. C'est aussi ce que je me propose à mon tour d'obtenir et mériter d'un chacun par ma prud'homie et mon zèle.

Et d'abord je ne suis pas sans avoir souvent ouï dire à mon père et à ma mère[1], à mes frères et à mes sœurs (plus âgés que moi), ainsi qu'à d'anciens domestiques, valets ou servantes à leurs gages, que je fus un singulier petit garçon, et qu'en mon enfance je me conduisis et comportai de telle sorte, que plusieurs devinèrent et déduisirent de là que je deviendrais un soldat et un gendarme, pour beaucoup de raisons qui seraient trop longues et inutiles à raconter ici. C'est ce que je n'aurais pas su moi-même, si cela ne m'avait été dit et raconté tout au long. Cependant, je sais par mes propres souvenirs que j'ai souvent prié feu ma mère de m'envoyer au dehors parmi les étrangers, pour m'instruire quelque peu chez eux; ce qui fut fait par la suite, et je fus dans ma jeunesse fort employé çà et là, comme il sera dit.

C'est ainsi que, pour commencer, j'allai toute une année à l'école à Nidernhall sur le Kocher et demeurai chez mon cousin, qui s'appelait Cuntz de Neuenstein, fixé à Nidernhall, où il s'était bâti une maison. Mais comme je montrais peu de goût pour l'école, et bien plus pour les chevaux et l'équitation, où je payais de ma personne, je fus bientôt retiré de là et passai chez le seigneur Conrad de Berlichingen, chevalier, mon cousin défunt[2], chez qui je restai trois ans, faisant le service de page.

[1] Le père de Gœtz était Kilian de Berlichingen; sa mère, Marguerite de Thüngen. Kilian de Berlichingen eut de trois lits cinq garçons et autant de filles.

[2] Conrad de Berlichingen, de la branche de Bavière, le personnage le plus considérable de la famille après Gœtz, dont il était l'oncle à la mode de Bretagne.

Digitized by Google

Et la première sortie que je fis, étant chez mon cousin, eut lieu quand le margrave Frédéric de Brandebourg à Onolzbach [1] lui manda de se rendre en qualité de conseiller princier à la grande diète de Worms, l'année que l'on comptait et écrivait 1495. Je l'accompagnai donc en ma jeunesse jusqu'à cette diète et eus un cheval tout ce temps-là. Nous dûmes arriver à Worms dans la première semaine de carême, et la première étape fut d'Onolzbach à Schrotzberg, la demeure de mon cousin; la seconde, de Schrotzberg en un jour jusqu'à Mossbach: puis de Mossbach à Heidelberg, où nous déjeunâmes à l'hôtellerie du Cerf, et après la collation nous chevauchâmes encore le même jour jusqu'à Worms. Cela fait, à mon compte, huit ou neuf milles de chemin par jour; et me semblait, alors que je n'étais qu'un jeune garçon, que ce fussent longues et rudes traites. Mais je m'habituai dans la suite à rester plus longtemps en selle, et j'ai fait depuis en quelques jours et quelques nuits de longs voyages, ne mangeant et ne buvant que par absolue nécessité et à la dernière extrémité.

Quand nous arrivâmes à Worms, mon seigneur défunt s'y trouva l'un des premiers, et il y demeura jusqu'à ce que tous les électeurs et princes et autres membres de la diète, de haute et basse condition, parussent à cette assemblée de l'Empire, en personnes ou par leurs députés. Et pendant les trois années que je demeurai, comme il est dit ci-dessus, chez mon cousin le chevalier Conrad de Berlichingen, il y eut çà et là beaucoup de diètes tenues à Worms, Ulm, Augsbourg et autres lieux, où électeurs et princes, et même Sa Majesté Impériale, se rencontrèrent en dehors de la grande diète de Worms. Feu mon cousin y fut grandement employé, et c'est à peine si dans toute une année il pouvait passer deux mois dans ses maisons (il en avait trois, s'il m'en souvient); puis, quand il revenait chez lui, il se trouvait sur les bras tant de choses et d'affaires, si longues et si embrouillées, pour son compte et celui de ses bons amis, même de la chevalerie de Franconie, que le vieux chevalier n'avait guère de repos; en tout quoi je ne manquais pas de le suivre et d'être partout employé comme jeune garçon et damoiseau.

[1] Le margrave Frédéric de Brandebourg, à Anspach ou Onolzbach (*Onoldinium*) était le second fils d'Albert l'Achille. Il était né le 2 mai 1460; il mourut le 4 avril 1536.

Digitized by Google

## II

### S'ENSUIT LA DIÈTE DE LINDAU.

Et la dernière diète où je me trouvai avec lui eut lieu à Lindau, sur le lac de Constance, et il y mourut. Nous y étions arrivés à la Saint-Laurent, et c'est dans les environs du carnaval qu'il décéda [1]. Ses valets et moi, comme page, nous conduisîmes le corps jusqu'au couvent de Schœnthal. L'évêque de Mayence, qui s'appelait alors l'évêque Berthold de Henneberg [2], de louable mémoire, accompagna le cercueil depuis la porte de Lindau jusqu'au delà du pont qui traverse le lac de Constance et qui est très-long. Il n'y avait alors aucun prince présent à la diète, excepté l'évêque de Mayence qui représentait l'empereur en sa qualité d'archichancelier, mais les autres états de l'Empire y figuraient par leurs conseillers et députés. Nous partîmes donc avec le corps pour Heilbronn, et nous passâmes la nuit à l'auberge du Miroir, à telles enseignes qu'il y eut un incendie cette nuit-là à Heilbronn, dès le soir même après notre souper, et que nous fûmes obligés de rester à l'auberge sans pouvoir en sortir. Le lendemain nous parvînmes avec le corps à Schœnthal où, comme je l'ai marqué, mon cousin fut enterré.

## III

### S'ENSUIT COMMENT IL ARRIVA A LA COUR DU MARGRAVE ET PRIT PART A UNE EXPÉDITION EN BOURGOGNE.

Et peu après la Pentecôte, je me rendis auprès du susdit margrave Frédéric, de louable mémoire; le garde des portes du margrave, Jean Berlin de Heilbronn, était alors gouverneur des pages, moi compris.

[1] La diète de Lindau s'ouvrit pendant l'été de 1496 et finit le 10 février de l'année suivante. Conrad de Berlichingen atteignit presque la fin de la session, il mourut aux environs de la Quinquagésime (5 février).

[2] L'archevêque Berthold de Mayence, de la famille des comtes de Henneberg, né en 1442, mort le 21 décembre 1504, l'un des hommes d'État les plus éminents de son temps, était à la tête des électeurs qui voulaient instituer en Allemagne une sorte d'oligarchie pour servir de régulateur au pouvoir impérial. C'est lui qui émit le premier l'idée d'une confédération provinciale chargée de maintenir la paix publique en Souabe.

Digitized by Google

Il se prépara bientôt pour la haute Bourgogne une expédition où le seigneur Guy de Lentersheim devait conduire quelques lances. J'obtins de mon gracieux prince et seigneur la permission de me mettre au service de Guy de Lentersheim. Il y avait alors une grande diète à Fribourg en Brisgau, où nous fûmes obligés de nous arrêter pendant quinze jours. Ensuite toutes les bandes à pied et à cheval, rassemblées à Ensisheim dans la haute Alsace, passèrent la montre. De là nous nous rendîmes en haute Bourgogne, où nous prîmes quelques châteaux. Nous ne quittions le harnais ni jour ni nuit, et ne cessions de marcher. Enfin nous arrivâmes devant Langres. La veille de la Saint-Jacques nous campâmes, et le même jour nous perdîmes, étouffés par la grande chaleur, trois cuirassiers bourguignons et quelques gendarmes de la compagnie de mon seigneur; ils tombèrent sous leurs chevaux comme s'ils étaient ivres, quoiqu'ils n'eussent pas vu de vin de la journée. Comme nous allions nous remettre en selle, le matin de la Saint-Jacques, il survint un grand orage qui lançait des grêlons gros comme des œufs de poule, et quand un lansquenet courait sur la route, si un grêlon l'atteignait il le portait par terre. Nous fûmes donc obligés d'attendre la fin de l'orage, et une fois partis et arrivés à plus d'un mille et demi de là, nous voyions encore la route couverte çà et là de ces grêlons, quoiqu'il fît un temps très-chaud et que la chaleur nous eût étouffé plusieurs varlets, comme il a été marqué.

Cependant nous avancions nuit et jour, et nous parvînmes, ainsi que je l'ai dit, devant Langres, où nous aurions bien aimé rencontrer l'ennemi et lui livrer bataille. Mais cela ne voulut point arriver et nous l'attendîmes en vain dans un petit bois depuis l'entrée de la nuit jusque bien avant dans le jour. Nos capitaines croyaient que l'ennemi sortirait de Langres et que nous en profiterions pour le battre; mais il ne parut point, ayant sans doute, comme on dit, senti la mèche. Alors nous nous décidâmes à passer devant Langres, à travers une grande plaine ouverte. La ville et le château de Langres sont situés sur une haute montagne que nous laissâmes à notre gauche, et d'où l'ennemi dut facilement nous apercevoir; aussi nos capitaines firent-ils allonger notre ordre de marche et espacer davantage les sections, afin de donner plus d'apparence à la colonne. Nous étions très-faibles, n'ayant pas plus de sept cents chevaux et deux mille lansquenets. Nous avions bien quelques autres compagnies, mais qui ne se trouvaient pas avec nous alors que nous passions sous les murs de Langres. Nous prîmes pied dans un village à peu de distance de la ville, où nous eûmes une vive alerte qui nous obligea à nous remettre lestement en selle. Mon

Digitized by Google

seigneur avait un valet ou goujat qui avait bien trente ans, et qui avait déjà fait deux ou trois expéditions avec le seigneur Guy de Lentersheim. Il était néanmoins si lent et si maladroit, qu'il ne sut harnacher et brider qu'un seul cheval pendant que je sellais et bridais tous les autres. Alors je donnai à mon seigneur son cheval de bataille, son heaume et sa lance ; je le suivis le premier, et nous abandonnâmes ainsi notre quartier pour marcher encore jusque bien avant dans la nuit. Nous trouvâmes enfin un autre campement auprès d'un châtelet et d'une écluse. C'était toujours en pays français. Nous n'y trouvâmes rien à manger pour nous, mais bien du fourrage pour nos montures, car c'était la saison où toutes les granges étaient pleines. Cependant Dieu nous envoya la nuit des poules et du poisson, que nous fîmes rôtir au matin dans l'espérance de faire chère lie. Mais à peine la cuisine faite et le festin prêt, survint l'ordre de se retirer en toute hâte, parce qu'on voulait mettre le feu au village et le brûler. Nous menâmes bien vite les chevaux et les attachâmes à une haie ; puis nous emportâmes nos harnais et les déposâmes aussi près de la haie. A peine avions-nous pu sauver nos chevaux et notre équipement, que la maison, la grange et tout le village se trouvèrent en flammes. Les chevaux attachés à la haie sautaient comme des cabris, à cause de la chaleur du feu. Il fallut se remettre en selle sans plus tarder et continuer de marcher, et, pendant trois jours et deux nuits, nous n'eûmes pas grand'chose à manger ni pour nous ni pour nos chevaux.

Ensuite nous revînmes à Thann, dans le Sungau, où nous demeurâmes quelque temps pour nous refaire. De là nous passâmes par la Lorraine, et l'empereur Maximilien nous rejoignit avec quelques centaines de chevaux, parmi lesquels le duc Frédéric et le duc Jean de Saxe [1], qui étaient frères et qui venaient de Fribourg avec l'empereur Maximilien. Ils se dirigèrent sur Toul et Metz, et nous à leur suite, par une marche assez rapide, car on signalait la présence en cette province du seigneur Robert d'Arnberg, à la tête de quelques troupes. Aussi l'empereur se hâtait-il fort, et Sa Majesté était persuadée qu'elle devancerait l'ennemi et le battrait ; mais nous fûmes un peu trop lents, en sorte que Robert d'Arnberg conserva toujours quelque demi-journée d'avance sur nous. Puis nous marchâmes du côté de Metz, où nous restâmes pendant une quinzaine de jours. Au bout de ce temps, nous reprîmes la campagne et nous entrâmes dans le Brabant wallon,

[1] Frédéric le Sage, né le 17 janvier 1463, mort le 5 mai 1525, et Jean le Constant, né le 23 juin 1469, mort le 13 août 1532, fils de l'électeur Ernest, chef de la branche ernestine de la maison de Saxe.

Digitized by Google

non sans nous y attarder aussi un peu ; puis on nous fit aller à Namur, qui est aussi en Brabant. C'était à l'entrée de l'hiver, et mon seigneur nous fit faire dans cette ville nos habits pour la saison, de sorte que nous y demeurâmes également quelques jours, et vers la Saint-Martin ou peu après nous rentrâmes chez nous, à Onolzbach. Et cette expédition eut lieu avant la guerre de Suisse.

A notre retour, je demandai à mon seigneur congé d'aller à Jagsthausen, car feu mon père était mort cet été[1], et je tenais à voir comment ma mère, mes frères et mes sœurs gouvernaient la maison. J'y allai donc et passai cet hiver jusqu'au carnaval à Jagsthausen, auprès de mes amis. Après cela je fus élevé comme page chez le margrave Frédéric, de louable mémoire; et, quand Sa Grâce se mettait à table, j'étais tenu de la servir avec beaucoup d'autres pages, à quoi je ne manquais pas. Il advint une fois que je m'assis à table à côté d'un Polonais qui s'était enduit les cheveux avec des œufs. Je portais par malheur la grande robe wallonne que le seigneur Guy de Lentersheim m'avait fait faire à Namur en Brabant. Or, en quittant brusquement ma place, ma robe accrocha la belle chevelure de mon voisin le Polonais et la brouilla. Tout en courant, je m'aperçois par hasard qu'il me porte un coup avec un couteau de table, mais il me manqua. Cela me mit dans une juste colère. J'avais une épée et une courte dague : je pris ma dague et j'en portai à mon Polonais un grand coup sur la tête. Je n'en continuai pas moins à faire mon service comme à l'ordinaire, et la nuit je demeurai au château comme si de rien n'était.

Le lendemain, de bonne heure, le margrave, qui était un prince craignant Dieu, alla entendre la messe à l'église paroissiale. A notre retour au château, on en ferme la porte derrière moi; et le sous-maréchal, s'avançant vers moi, me dit de me rendre prisonnier. Je lui répondis : « Ne me touche pas; je ne donne pas ma parole; il faut que je monte auprès des jeunes seigneurs. » Bref, je lui donne peu de bonnes paroles. Le digne homme se montra plus sage que moi, car il me laissa aller. S'il avait mis la main sur moi, je me serais certainement défendu; et Dieu sait dans quel grand malheur je me serais précipité. Là-dessus, je montai auprès des jeunes seigneurs et leur racontai comment cela s'était passé, et ce qui venait de m'arriver avec le maréchal et le Polonais. Ils allaient se mettre à table pour déjeuner. Ils me dirent de rester là, d'entrer dans leur chambre, et, si

[1] Le 29 mai 1498.

Digitized by Google

quelqu'un venait, de me cacher dans le retrait que je pourrais verrouiller à l'intérieur. C'est ce que je fis, et j'attendis mes excellents seigneurs jusqu'à leur sortie de table. Il me parut qu'ils avaient parlé de moi au vieux prince leur père et à la reine leur mère [1], sollicitant de ne pas me laisser punir à cause du Polonais, mais ils n'avaient pu l'obtenir; pour ne point mettre sa femme de mauvaise humeur, pour conserver aux jeunes seigneurs les bonnes grâces de leur mère, le vieux margrave dut consentir à m'infliger la peine de la prison dans la tour. Les deux jeunes princes m'engagèrent à me soumettre, en me promettant de ne pas m'y laisser plus d'un quart d'heure. « Que dois-je aller faire dans la tour? leur répondis-je. Le Polonais ne m'a-t-il pas provoqué? » Ils m'assurèrent derechef qu'ils ne m'y laisseraient pas plus d'un quart d'heure. Je me laissai persuader et mener en prison de bonne volonté. Le margrave Georges, de louable mémoire, avait voulu me donner un pourpoint de velours doublé de martre zibeline pour m'en couvrir et m'y coucher; mais je lui dis: « Qu'en dois-je faire? je risquerais, tant la tour est sombre, de m'étendre en pleine ordure avec votre pourpoint, et puisque ma captivité doit être si courte, je n'en ai pas besoin, et je vais de bon gré m'enfermer dans la tour. » C'est ce que je fis, et les braves jeunes princes me tinrent si bien parole, que le quart d'heure expiré, mon vaillant capitaine Paul d'Apsperg vint me délivrer. Il me fit raconter la chose et la cause par le menu. Là-dessus il me conduisit devant les conseillers, et le brave chevalier prit ma défense devant eux. J'étais entouré de tous les pages et nobles damoiseaux qui se trouvaient alors à la cour du margrave; il y en avait bien cinquante ou soixante. Paul d'Apsperg ne s'épargna pas pour faire mettre à son tour le Polonais en prison; mais cela ne lui réussit point.

Environ trois mois après, il arriva qu'un autre Polonais dut jouter avec un Wolmershausen. Ce Wolmershausen était Zeissolff, ami intime de feu de Rosemberg. Ils s'échauffèrent à tel point l'un contre l'autre, que la joute tourna en batterie à armes affilées. Je m'y trouvai, en méchant page que j'étais. Zeissolff s'était avancé tout contre son côté de la barrière, et le Polonais mettait sa lance en arrêt pour le charger, quand je me jette tout à coup entre la lance et le Polonais, l'apostrophe et lui crie: « Si tu piques, je te casse la tête! » Et il ne put achever de porter son coup de lance. Là-dessus les

[1] Sophie, fille de Casimir, roi de Pologne, morte le 4 octobre 1512.

Digitized by Google

épées se choquèrent, et je m'effaçai, ne songeant plus qu'à me comporter dans les règles, de peur de m'attirer encore quelque mauvaise affaire comme avec mon autre fat de Polonais, quand accourt précisément, seul de sa personne, ce même Polonais, celui que j'avais frappé à la cour. Il voulait prendre sa revanche sur moi. J'étais également seul et nous avions le champ libre, n'ayant ni l'un ni l'autre de second. Aussi sans balancer longtemps je courus droit sur lui, et le poussai si rudement qu'il prit la fuite et se sauva dans le logis du duc de Lithuanie, à qui il appartenait. Ce fut aussi son salut; autrement je n'aurais pas manqué de lui porter encore un ou plusieurs coups. Et nous menions un tel bruit, qu'il y avait bien, je crois, une centaine de personnes aux fenêtres et sur la place à nous regarder.

Lorsque le landgrave Guillaume, père du landgrave actuel, épousa sa première femme à Cassel, mon gracieux prince et seigneur le margrave Frédéric me mit au service de son fils le margrave Georges. Un jour, que j'étais en ville avec un de mes compagnons qui s'appelait Joachim d'Arnu, et que nous songions à retourner ensemble à la cour, comme nous fîmes, mon camarade se prit de querelle avec un tambour devant une hôtellerie, avant d'entrer au château, à la nuit tombante. Je les regarde et les vois mettre flamberge au vent. Ce tambour avait tout récemment poignardé un homme, et à un autre, à un noble de Seckendorf, il avait crevé la vessie, et tout le monde le croyait perdu. Dès que le tambour eut tiré l'épée, je m'élançai sur lui et lui saisis son arme. Nous tombâmes en roulant l'un sur l'autre; mais je parvins néanmoins à le désarmer, et n'y reçus qu'une légère blessure, je ne sais de qui, du tambour ou peut-être de mon camarade. C'était une entaille à la tête de la longueur d'un doigt. Pour le coup cela me mit en fureur, et je voulus revenir à la charge; mais mon adversaire se sauva dans son auberge. La nuit était close, et il faisait tellement sombre que je ne pus me retrouver dans la maison, sans quoi le tambour ne m'aurait pas si aisément échappé; je lui eusse fait porter de mes marques à tout le moins sur le dos. Le jour des noces approchait et nous devions être prêts dans huit ou dix jours à partir pour Cassel; je craignais que ma blessure ne pût guérir en si peu de temps, et j'essayais tous les jours de mettre le pot en tête pour voir si je le supporterais. Enfin je m'avisai de garnir le morion, de manière que je pus partir avec les autres.

*(La suite à un prochain numéro.)*

Digitized by Google

# LETTRES D'UN VOYAGEUR

PAR

## FELIX MENDELSSOHN BARTHOLDY[1]

1830 à 1832

---

La critique musicale française et italienne passe en Allemagne pour avoir plutôt rabaissé que surfait le mérite et la valeur des compositions de Félix Mendelssohn. C'est tout au moins un talent hors ligne, si ce n'est pas un génie du premier ordre. L'Angleterre, qui a la prétention de n'avoir pas le goût mauvais, trancherait hardiment la question dans le dernier sens. Mendelssohn avait tout au moins l'amour sincère et passionné du beau dans tous les arts. Il l'admira franchement chez les autres, le cultiva et le poursuivit lui-même de toutes ses forces. Il y consacra sa vie. Riche, affranchi ou plutôt privé de l'aiguillon de la nécessité, il est mort de travail à trente-huit ans. Quel exemple et combien rarement donné! Victime volontaire de l'art, comme Jacquemont de la science, il est de cette race d'âmes fortes qui ont droit à notre respect et à notre affection.

Né à Berlin, le 3 février 1809, d'un négociant israélite, et petit-fils du fameux Mosès Mendelssohn[2], il eut pour maîtres le pianiste Louis Berger et le compositeur Charles-Frédéric Zelter. Pianiste à neuf ans, distingué à cet âge par Cherubini, auteur à quatorze ans d'une symphonie qui fit sensation au Théâtre royal de Berlin, à dix-huit d'un

[1] 1 vol. in-8. Leipzig, H. Mendelssohn, 1861.
[2] Le nom de Bartholdy lui venait de sa mère.

Digitized by Google

opéra-comique; choisi en 1840, malgré sa qualité d'israélite [1], par le roi de Prusse pour diriger sa chapelle, nommé inspecteur général de la musique religieuse du royaume, auteur des deux grands oratorios de *Paulus* et d'*Élias*, de la musique de l'*Antigone* et de l'*Œdipe à Colone* de Sophocle, des chœurs et des entr'actes de l'*Athalie* de Racine, il fut enlevé, à Leipzig, le 4 novembre 1846, par une affection cérébrale « au » plus fort de son rayonnement et dans toute la splendeur de sa » gloire [2]. »

Son frère Paul travaille à recueillir toute sa correspondance. Il a fait paraître cette année un volume à part, formant un tout. Ce sont les impressions de trois années de voyage en Italie, en Suisse, en France et en Angleterre (1830 à 1832). Félix avait vingt et un ans et c'était déjà un homme. Aussi est-ce l'homme plus encore que l'artiste que ces lettres mettent en relief.

---

Munich, le 6 juin 1830 [3].
Neuf heures.

... Je sors du théâtre. Voilà *Fidelio* joué, et je vous écris quelques mots en attendant le souper. La Schechner a vraiment beaucoup perdu. Sa voix s'est voilée, et elle a dû descendre à plusieurs reprises fort au-dessous du ton. Cela ne l'a pas empêchée de mettre plus d'une fois beaucoup de cœur dans son rôle et de redevenir touchante au point que j'en ai pleuré en cachette. Tous les autres acteurs sont mauvais, et l'exécution est loin d'être irréprochable. Il y a cependant des parties excellentes dans l'orchestre, et l'ouverture a très-bien marché, à la manière dont ils prétendaient la rendre. Mais quel singulier pays que ma chère Allemagne! Elle abonde en grands chanteurs, en compositeurs de génie; elle n'a point d'artistes secondaires dévoués et disposés à rendre les maîtres fidèlement et sans prétention. *Marceline* enjolive son rôle, *Jaquino* est un balourd, *le Ministre* un mouton. Et quand un Allemand, comme Beethoven, a écrit un opéra, un autre Allemand, comme Stuntz ou Poiszl, ou comme Pierre ou Paul, efface la ritournelle ou quelque autre superfluité; un second ajoute des timbales à

[1] Biographie Michaud. La Nouvelle Biographie générale de M. le docteur Hœfer le fait protestant.

[2] Maurice Bourges.

[3] P. 13.

Digitized by Google

l'ouverture; un troisième s'écrie que Beethoven est indigeste : et voilà un grand homme enterré.

Adieu. Portez-vous bien. Soyez gais et contents, et puissent s'accomplir tous les vœux que mon cœur fait pour vous!

FÉLIX.

---

Linz, le 11 août 1830 [1].

Chère mère,

*« Comment le musicien ambulant eut à Salzbourg un jour de grand guignon. »*

**Fragment du journal inédit du comte F. M. B. (Félix Mendelssohn Bartholdy).**

Je venais de fermer ma dernière lettre à votre adresse, quand le guignon commença à se déchaîner. Je pris mon crayon pour dessiner, et je gâtai si bien deux de mes esquisses favorites (c'étaient des vues de montagnes prises en Bavière), qu'il fallut les déchirer et les jeter par la fenêtre. Cela me mit de mauvaise humeur, et pour me distraire je m'en allai à la montagne des Capucins. Il va sans dire que je me perdis en chemin. Comme j'arrivais en haut, il commença à pleuvoir à verse; il fallut ouvrir mon parapluie et redescendre en courant. Une fois en bas, je voulus du moins visiter le couvent, et je sonnai. Je me souvins alors que je n'avais pas sur moi assez d'argent pour contenter le moine qui sert de cicerone; et, comme ils ont la réputation de prendre fort mal la chose, je fis demi-tour sans plus répondre au portier. De retour au logis, je fermai mes paquets pour Leipzig et les portai à la poste. Il faut d'abord, me dit-on, les faire visiter à la douane. J'y vais; messieurs de la douane me font attendre une heure pour expédier un permis de trois lignes, et se conduisent si poliment qu'il faut encore me prendre de querelle avec eux. Au diantre Salzbourg! me dis-je; et je commande des chevaux pour Ischl, où je comptais me reposer de tous ces contretemps.—Vous ne pouvez pas avoir de chevaux sans une autorisation de la police.—J'y cours.—Point d'autorisation avant que votre passeport soit revenu de chez le concierge de la poste.—Bref, après force allées et venues, après avoir envoyé de tous les côtés, arrive la chaise de poste

[1] P. 16.

Digitized by Google

tant désirée. J'ai dîné, je fais charger mes malles, je crois être au bout; la carte est payée et les pourboires distribués. Comme je mettais le pied sur le seuil de la porte, entrent au pas deux élégantes voitures de voyage découvertes. Les gens de l'hôtel se précipitent au-devant des maîtres, qui suivaient à pied. Je ne m'en embarrasse pas autrement et monte dans ma chaise. Je remarque pourtant qu'une des deux voitures s'arrête à deux pas de la mienne et qu'il y a dedans une dame. Quelle dame! N'allez pas croire que j'en devins amoureux et que ce fut là le comble du guignon. Je m'empresse de vous dire que c'était une dame d'un certain âge; mais elle avait l'air très-aimable et très-affable. Elle était vêtue de noir, avec une grosse chaîne d'or. Elle mit le pourboire dans la main du postillon en souriant avec beaucoup de grâce. Dieu sait pourquoi je restai à rectifier la position de ma malle, sans donner l'ordre de partir; je continuais à regarder dans l'autre voiture, et, quelque inconnue qu'elle me fût, je me sentais une violente envie de l'apostropher de prime abord. Fatuité, si vous voulez, mais personne ne m'ôtera de la tête qu'elle regardait aussi de mon côté, examinant ma tenue fort négligée et ma casquette d'étudiant. Elle descend de mon côté, s'appuie même familièrement sur la portière de ma voiture et s'arrête une minute, la main toujours tranquillement posée sur ma portière. Oh! pour le coup j'eus besoin de tout mon savoir-vivre et de tout le sang-froid que je dois à mon expérience de touriste pour ne point descendre aussi et lui dire : « Belle dame, comment donc vous nommez-vous? » Mais le savoir-vivre eut le dessus (il n'en fait pas d'autres), et je criai au postillon du ton le plus comme il faut : « En route, camarade! » La dame retira promptement sa main, et me voilà parti. J'étais contrarié de tout; je me mis à méditer et je m'endormis. Une voiture qui nous croisa avec deux messieurs me réveilla, et il s'établit entre mon camarade le postillon et moi le dialogue suivant :

Moi. — Ces gens-là viennent aussi d'Ischl, et je ne trouverai plus de chevaux...

Lui. — Oh! les deux voitures qui se sont arrêtées à Salzbourg en venaient aussi, et vous aurez des chevaux de reste.

Moi. — Comment! c'était du monde d'Ischl?

Lui. — Eh! sans doute. Ils y viennent tous les ans. Ils y sont bien venus l'année dernière. C'est moi qui les ai conduits. C'est une baronne de Vienne (Mon Dieu! fis-je), très-riche et qui a de bien belles filles. Quand ses deux filles sont allées voir les mines de Bertholsgaden, c'est moi qui les ai conduites. Fallait voir comme elles étaient jolies avec leurs



Digitized by Google

habits de mineurs. Elles ont aussi de quoi et n'en sont pas plus fières avec nous autres.

Moi. — Halte! Comment s'appellent-elles?

Lui. — C'est pas moi qui vous le dirai.

Moi. — Pereira[1]?

Lui. — Je ne crois pas.

Moi, *d'un ton résolu.* — Tourne bride!

Lui. — Alors, vous n'arriverez plus à Ischl pour la nuit. Ce serait dommage. Nous venons d'avaler la côte la plus rude. On vous dira la chose au relais.

Voilà mes doutes qui me reprennent. Je passe outre. Au relais, pas moyen de savoir le nom. De même au suivant. Enfin, après sept mortelles heures, j'arrive; je demande avant de descendre de voiture: « Qui est-ce qui est parti ce matin avec deux chaises de poste pour Salzbourg?» Et on me répond avec flegme: « La baronne Pereira. Elle va demain matin à Gastein, mais elle reviendra dans quatre ou cinq jours. » Trop sûr dès lors de mon fait, je vais encore relancer le cocher de la baronne. Pas une personne de la famille n'était restée au logis. Les deux messieurs de la voiture qui courait après les autres étaient les deux fils (précisément ceux que je ne connais pas). Pour m'achever, je me rappelai encore un malheureux portrait qu'on m'a montré, je ne sais plus quand, chez la tante H..., et je jugeai par comparaison que la dame en noir était bien la baronne Pereira. Dieu sait quand il me sera donné à présent de la revoir. Je ne crois pas qu'elle eût jamais pu faire sur moi une impression plus agréable, et assurément je n'oublierai pas de sitôt ce maintien gracieux et cet air aimable. Quelle fatalité que ces pressentiments! On a bientôt fait de les avoir, mais on ne devine qu'après coup de quoi il retournait. Je serais bien revenu immédiatement sur mes pas et j'aurais volontiers roulé toute la nuit; mais je réfléchis que je ne les rattraperais guère qu'au moment de leur départ, qu'ils ne seraient peut-être plus à Salzbourg, que si je poussais jusqu'à Gastein (car j'y avais aussi songé) tout mon plan de voyage et mon séjour à Vienne tomberaient dans l'eau, enfin que Salzbourg avait fort mal mérité de moi: sur quoi je lui dis un adieu définitif et gagnai mon lit dans un accès de misanthropie. Le lendemain je me fis montrer leur maison vide et la dessinai pour toi, chère mère. La mauvaise chance n'était pas entièrement conjurée. Impossible de trouver un bon point de vue; à l'auberge, on me demanda pour une seule nuit plus d'un ducat, et

[1] Famille alliée aux Mendelssohn.

Digitized by Google

autres misères. Je jurai en anglais et en allemand, je pris la poste et laissai derrière moi Ischl, Salzbourg, les Pereira, le lac de Traun, et me voici à Linz, où je me suis reposé aujourd'hui. Je compte en partir demain, et, s'il plaît à Dieu, coucher après demain soir à Vienne. C'est de là que je vous donnerai de plus amples détails. Ainsi s'est terminé le plus grand jour de guignon de ma vie. Je ne vous ai marqué que la pure vérité, je n'ai rien embelli. Cette main même appuyée sur ma portière n'est point une addition, tout est exact à la lettre, comme dans un procès-verbal. Ce qui m'en paraît incompréhensible, c'est que je n'aie pas aperçu Flora qui en était; car la vieille dame en manteau écossais qui entra dans l'auberge était M^me^ de W..., et le vieux monsieur en lunettes vertes qui la suivait ne pouvait pas être Flora. Bref, quand les choses vont une fois de travers, il n'y a plus de remède. Décidément, je ne sortirai pas aujourd'hui de mes lamentations. C'est que la contrariété est trop fraîche encore. Je vous parlerai la prochaine fois des salines domaniales, je vous dirai quels jolis paysages j'ai traversés hier et combien Devrient avait raison de me recommander ce chemin. La pierre et les chutes de la Traun sont également d'une beauté merveilleuse. En somme, ce monde a beaucoup de bon. La bonne chose, entre autres, de vous y avoir et de pouvoir compter pour après-demain sur des lettres de vous. Chère Fanny[1], je vais me mettre à composer mon *Non nobis* et ma symphonie en *la mineur*. Chère Rebecca[2], si tu m'entendais chanter en détonnant :

*Im warmen Thal*
(Dans la vallée brûlante),

tu me prendrais en pitié. Tu t'en tires bien mieux que moi. O Paul[3]! est-ce que tu entends quelque chose aux florins papier, aux florins W.W., aux florins lourds, aux florins légers, aux florins de convention, aux florins du diable et de sa grand'mère? Moi, non. C'est pourquoi je voudrais l'avoir avec moi, pour cette raison et pour d'autres peut-être.

Portez-vous bien.

FÉLIX.

[1] Sœur de Félix.
[2] Deuxième sœur.
[3] Son frère.

Digitized by Google

Presbourg, le 27 septembre 1830 [1].

Monsieur mon frère,

J'entends les cloches, les tambours et la musique; les équipages se croisent, la foule va et vient; c'est un pêle-mêle des plus variés: je ne trouve pas de meilleur terme pour te peindre la scène qui m'entoure. C'est que c'est le couronnement du roi. Toute la ville est en attente depuis hier et supplie le ciel de s'éclaircir et de se rasséréner. La grande cérémonie devait avoir lieu hier, et il a fallu la remettre à cause d'une pluie battante et persistante. A présent, le ciel est bleu et beau depuis l'après-midi; la lune brille paisiblement sur le vacarme de la ville, et c'est demain de très-bon matin que le prince royal doit prêter serment comme roi de Hongrie, sur la grande place du Marché. De là, il doit aller à l'église avec tout le cortége des évêques et des grands du royaume, et enfin gravir à cheval le Königsberg (*Montagne du Roi*), que j'ai ici devant ma fenêtre, pour sabrer l'air de là-haut, au bord du Danube, dans la direction des quatre vents, et prendre ainsi possession de son nouveau royaume. Ce petit voyage m'a fait faire connaissance avec tout un pays, car on peut voir ici la Hongrie avec ses magnats, avec ses chefs de comitat, avec son luxe oriental et sa barbarie en regard; et les rues offrent à mes yeux un aspect tout à fait inattendu et nouveau. Vrai, on se rapproche ici de l'Orient: paysans ou esclaves effroyablement stupides; laquais et équipages surchargés d'or et de pierres précieuses, car, pour les seigneurs mêmes, on ne les voit guère que par la fenêtre de la portière; bandes de Bohémiens; puis ce costume national coquet et pimpant, ce teint jaune, ces longues moustaches, cette langue étrangère et douce, tout cela cause une impression la plus complexe du monde. Je parcourais seul les rues hier matin: je rencontrai d'abord une longue colonne de gars militaires sur leurs petits chevaux si vifs; derrière, une troupe de Bohémiens, et vive la musique! entre-deux, des élégants de Vienne avec des lunettes et des gants, arrêtés à causer avec un capucin; puis une couple de ces petits paysans barbares, en longues robes blanches, le chapeau enfoncé sur les yeux, avec des cheveux noirs et plats, coupés en rond à longueur égale, la peau d'un brun-rouge, la démarche lente avec une expression indescriptible d'indifférence et de stupidité sauvage; puis une couple d'étudiants en théologie à l'air éveillé et fin,

[1] P. 21.

Digitized by Google

dans leurs longues robes bleues, bras dessus, bras dessous; des propriétaires hongrois en tenue nationale d'un bleu foncé; des valets de la cour; des arrivants, des voitures de voyage couvertes de boue. Je suivis la foule qui montait lentement la rue en pente, et j'arrivai enfin au vieux château, d'où l'on a une vue très-étendue sur la ville entière et sur le Danube. Partout, sur les vieilles murailles blanches, sur les tours et les balcons, des hommes qui regardaient à leurs pieds. A chaque coin, des gamins qui barbouillaient leur nom sur les murs à l'intention de la postérité. Dans un petit recoin (qui fut peut-être une chapelle ou une chambre à coucher quelconque), un bœuf entier qui rôtissait à la broche : et le peuple de jubiler à cette vue. Devant le château, une longue rangée de canons prêts à tonner comme il faut pendant la cérémonie du couronnement. En bas, amarré au bord du Danube, qui coule ici avec une fureur folle et passe avec la vitesse d'une flèche sous le pont de bateaux, le nouveau vapeur qui vient d'arriver chargé d'étrangers; puis la vue, qui se porte au loin sur un pays plat et buissonneux, sur les prairies que le Danube inonde, sur les hommes dont fourmillent les digues et les routes, sur les montagnes plantées du haut en bas de vignes qui produisent les fameux vins de Hongrie: tout cela fait qu'on se sent en terre lointaine et étrangère. Et, par un charmant contraste, j'y suis sous le même toit que des amis que j'aime, et je jouis doublement avec eux de la surprise de la nouveauté. Oui, monsieur et cher frère, ce sont encore là de ces jours de bonheur que la bonté du ciel m'accorde si souvent et si généreusement.

*Le 28, à une heure.* — Voilà le roi marié à la Hongrie. Quelle magnificence! Je n'ai guère le temps de te la décrire. Nous repartons tous dans une heure pour Vienne, qui ne sera pour moi qu'un relais. C'est sous ma fenêtre un vacarme à tout rompre, et la garde bourgeoise accourt, mais c'est seulement pour crier vivat. Je me suis fait bousculer dans la foule, tandis que nos dames regardaient le spectacle de leurs fenêtres. Le souvenir de cette pompe, d'un incroyable éclat, ne s'effacera jamais en moi. Les gens du peuple se pressaient comme des fous sur la grande place des Frères de la Miséricorde, car c'est là que le roi devait prêter son serment sur une tribune tendue d'étoffes, après quoi il est permis au peuple d'arracher les étoffes pour s'en vêtir. Il y avait aussi dans le voisinage une fontaine d'où jaillissait du vin de Hongrie, rouge et blanc. Les grenadiers étaient impuissants à contenir la foule qui s'y portait. Un malheureux fiacre qui s'arrêta un instant fut aussitôt couvert

Digitized by Google

d'hommes qui s'élançaient sur les rayons des roues, sur l'impériale, sur le siége. Il disparut comme sous une invasion de fourmis. Le cocher, ne pouvant plus avancer sans se rendre coupable de meurtre, dut attendre tranquillement la fin. A l'approche du cortége, devant lequel on se découvrait, j'eus une peine extrême à ôter mon chapeau et à le tenir en l'air. Un vieux Hongrois, à qui je bouchais ainsi la vue, n'en fit pas à deux fois : il empoigna sans cérémonie le malheureux chapeau, et rien qu'en fermant la main il l'aplatit comme un bonnet de nuit. Puis ce furent des cris comme de gens empalés, puis on arracha les étoffes..., enfin c'était la populace. Mais mes beaux Hongrois ! ces gaillards ont l'air d'être nés pour être nobles, pour ne rien faire et pour avoir le spleen, d'où vient sans doute qu'à cheval ce sont des casse-cou. Le cortége redescendit la colline, précédé par les valets galonnés, les trompettes et les timbaliers, les hérauts et autres gens de service. Tout à coup un cavalier, seul, effrayant de témérité, bondit à pleine carrière jusqu'au bas de la rue. C'est un comte, le comte Sandor. La bride du cheval est d'or. Le cavalier est couvert de diamants, de vraies plumes de héron, de broderies de velours, et encore est-il en tenue de cheval, non en costume de cérémonie. Il tient à la main un sceptre d'ivoire dont il se sert pour exciter son coursier, qui se cabre et s'élance. Après lui, c'est une bande d'environ soixante autres magnats, tous vêtus avec la même magnificence fantastique, avec leurs beaux turbans de couleur, leurs moustaches pittoresques et leur œil noir. L'un monte un cheval blanc qu'il a paré d'un filet d'or; l'autre, un cheval gris avec des diamants sur toutes les rênes; le troisième, un cheval noir avec une housse de pourpre. L'un est en bleu de ciel des pieds à la tête, avec d'épaisses broderies d'or. Celui-ci a un turban blanc et un long dolman blanc; celui-ci est en brocart d'or, avec un dolman pourpre. C'est une lutte de richesse et de variété. Quels cavaliers ! quelle hardiesse ! quelle aisance ! quelle crânerie ! C'est une fête pour les yeux. Et puis la garde hongroise, Esterhazy en tête, resplendissant de brillants et de perles brodées. Comment raconter cela ? Il faut avoir vu cette splendeur, ce cortége répandu et arrêté dans la vaste place, ces diamants, ces couleurs, les hautes mitres d'or des évêques et les crucifix qui étincelaient par un beau soleil comme des milliers d'étoiles !

... Eh bien, monsieur mon frère, est-ce ici une lettre comme tu les aimes ? Écris-moi bientôt à ton tour et marque-moi comment tu vas... Adieu. Ton FÉLIX.

Digitized by Google

Rome, le 23 novembre 1830 [1].

Comme j'allais travailler aux *Hébrides*, survient M. B..., musicien de Magdebourg, qui me joue tout un recueil de cantiques, plus un *Ave Maria*, et me demande mon avis pour son instruction. Je me donne des airs de Nestor en robe de chambre et lui débite un discours qui ne coulait pas de source. Je n'en ai pas moins perdu une de mes matinées de Rome, et c'est dommage. Le choral

*Mitten wir im Leben sind*
(Pendant que nous sommes en vie)

est achevé, et c'est bien un des meilleurs morceaux d'église que j'aie faits. Les *Hébrides* enlevées, je pense me mettre au *Salomon* de Hændel et l'accommoder pour une future exécution, avec des abréviations et le reste. Puis je compte écrire le cantique de Noël

*Vom Himmel hoch*
(Du haut du ciel)

et la symphonie en *la mineur;* peut-être quelques petites choses pour piano, et un concerto, etc., comme cela se présentera. C'est pour moi une rude privation de n'avoir sous la main aucune figure familière à qui communiquer mes nouveautés, qui s'entende à jeter avec moi un coup d'œil sur la partition, à m'accompagner avec une basse ou une flûte. A mesure que je termine un morceau, il faut le mettre de côté, le serrer, sans en donner le plaisir à personne. J'ai été gâté à Londres [2]. Je ne retrouverai guère une réunion d'amis comme ceux-là. Ici, je mets toujours un frein à ma langue, parce que je dois taire ce que j'aurais de mieux à dire; à Londres, je pouvais parler à demi-mot parce que l'autre savait le reste d'avance.

Rome n'en est pas moins un superbe séjour. Nous sommes allés dernièrement à Albano. Nous étions une bande de jeunes gens. Nous partîmes en voiture, de bonne heure, par le plus beau temps du monde. La route longeait, jusqu'à Frascati, le grand aqueduc qui se détachait vivement en brun sombre sur un ciel éclatant; de là nous allâmes à un couvent de Grotta-Ferrata, où il y a de belles fresques du Dominiquin; puis à Marino, qui est sur une colline, dans un site très-pitto-

[1] P. 61.
[2] Dans un premier voyage, en 1829.

Digitized by Google

resque ; et nous arrivâmes ainsi à Castel-Gandolfo, au bord de la mer. Je retrouve dans tous ces paysages ma première impression d'Italie. Ce n'est point la beauté frappante, saisissante qu'on imagine. C'est une beauté bienfaisante qui satisfait, un ensemble parfait de nuances, de lumière et de détails. Il faut que vous me permettiez ici de me lancer dans un panégyrique de mes moines. Il n'est gens comme eux pour achever un tableau, pour lui donner du caractère et de la couleur, avec leurs costumes variés, avec leur démarche pieuse et lente, avec leur mine sombre. De Castel-Gandolfo à Albano, une belle allée, pleine d'ombre et de chênes verts, court le long de la mer. Elle fourmille de moines de toute espèce qui animent la scène ou lui donnent aussi un air de solitude. Près de la ville, c'étaient deux moines mendiants à la promenade; plus loin, toute une troupe de petits jésuites ; puis un jeune et élégant abbé couché sous un buisson et lisant ; ailleurs deux autres abbés dans le bois, armés de fusils et guettant les oiseaux ; ensuite un couvent entouré d'une multitude de petites chapelles. Ce dernier point était d'abord désert, quand un sot et sale capucin sortit du couvent, tout chargé de gros bouquets de fleurs. Il alla les planter à la ronde devant les saintes images, s'agenouillant d'abord devant chacune, avant de la parer. Nous passons et nous rencontrons deux vieux prélats engagés dans une conversation qui paraissait fort vive. Au couvent d'Albano on sonnait vêpres. Sur la plus haute montagne même s'élève un couvent de religieux de la Passion. Il est interdit aux frères de parler plus d'une heure par jour, et l'histoire de la Passion est leur unique et perpétuelle occupation. Nous éprouvâmes une singulière impression à rencontrer dans Albano, au milieu des jeunes filles qui portaient leurs cruches sur la tête, au milieu des marchands de légumes et de fleurs, de la foule et du bruit, un de ces moines muets, noir comme un charbonnier, qui s'en retournait au Monte-Cavo. C'est ainsi qu'ils ont pris possession de tout ce beau pays, où ils forment, pour ainsi dire, l'ombre du tableau, ombre bizarre et peut-être trop noire en face de tant de gaieté, de liberté et de verve, en face de la sérénité éternelle de la nature. On dirait que par ici les hommes ont besoin d'un contre-poids. Pour moi, je n'y tiens pas et n'ai que faire d'aucun contraste pour me réjouir de ce que je possède.

Je vais souvent chez Bunsen. Comme il aime à faire tomber la conversation sur sa liturgie et sur la partie musicale d'icelle, que je trouve très-défectueuse, je ne me gêne pas pour lui en dire franchement mon avis, et c'est, je crois, la seule bonne manière de se rapprocher des hommes. Nous avons déjà eu deux ou trois entretiens longs et sérieux.

Digitized by Google

et j'espère que nous ferons plus ample connaissance. On joua hier chez lui, comme tous les lundis, de la musique de Palestrina, et je débutai pour la première fois devant les musiciens romains *in corpore*. Je sais parfaitement tout ce qu'il m'en coûte d'abord de peine, dans une ville étrangère, pour faire goûter mon jeu : aussi ai-je toujours un peu peur, et ce fut le cas hier. Les chanteurs du pape en avaient fini avec Palestrina et c'était mon tour de jouer quelque chose. Du brillant, c'eût été déplacé ; du sérieux, ils en avaient par-dessus la tête. Je priai donc le directeur Astolfi de m'indiquer un thème, et il me montra du doigt en souriant la phrase suivante :

Les abbés en robes noires se placèrent autour de moi et parurent y prendre beaucoup de plaisir. Je m'en aperçus, cela m'excita et je finis par m'en tirer fort bien. Ils applaudirent comme des enragés. Bunsen me dit que j'avais ensorcelé tous ces gens d'Église. Bref, ce fut joli. On n'a guère occasion de jouer et de se montrer ici en public. Il faut s'en tenir aux réunions de société et pêcher en eau trouble.

Votre FÉLIX.

---

Rome, le 30 novembre 1830 [1].

... Le pape est mourant ou déjà mort. « Nous allons donc avoir bien-» tôt un nouveau pape, » disent les Italiens du ton le plus indifférent. Et comme sa mort ne fait point tort au carnaval, comme les fêtes religieuses continuent avec leur pompe, leur appareil et leur belle musique, comme ils auront enfin par-dessus le marché les solennités des messes à dire pour l'âme du pape et l'exposition du corps à Saint-Pierre, les voilà tout consolés, pourvu que l'événement ne s'avise pas de tomber en février...

[1] P. 66.

---

Digitized by Google

Rome, le 11 décembre 1830 [1].

Mon cher père,

... Quelles terribles gens que les peintres, quand ils sont attablés dans leur café *Greco!* Je n'y vais presque jamais, ayant horreur de ces messieurs et de leur repaire favori. C'est une pièce petite et sombre, de huit pas de large environ; il est défendu de fumer d'un côté de la chambre, mais non de l'autre. Ils sont là, assis sur leurs bancs, avec leurs larges chapeaux, avec leurs chiens de boucher, le cou, les joues, la figure entière couverte de poil, faisant (d'un côté seulement) une épouvantable fumée, se disant force grossièretés. Les chiens pourvoient à la propagation de la vermine. Une cravate, un habit seraient ici des énormités. La partie du visage que la barbe n'envahit pas est cachée par des lunettes. Ils avalent leurs demi-tasses, et parlent du Titien et du Pordenone comme si ces deux grands maîtres étaient assis pêle-mêle avec eux et portaient comme eux la barbe et des chapeaux à grands bords. Ce n'est pas là ce qui les empêche de faire des madones maladives, des saints phthisiques, des blancs-becs de héros sur lesquels il vous prend parfois des envies de tomber à coups de bâton. Le tableau même du Titien au Vatican, celui dont tu me demandes des nouvelles, n'impose point à ces Minos et à ces Rhadamanthes. Il n'y a là, disent-ils, ni sujet, ni sens. Qu'un maître qui s'est occupé longtemps d'un tableau avec amour et ferveur ait, après tout, dû y voir aussi loin qu'eux avec leurs lunettes bleues et vertes, c'est une idée qui du premier au dernier ne leur viendra jamais. Ah! si je n'étais bon tout le long de ma vie qu'à brutaliser de tout mon cœur et tout au moins en paroles ceux qui ne savent pas respecter leurs maîtres, eh bien! ce serait encore une œuvre utile. Ils vont se planter devant, ils voient ces magnificences de l'art dont ils n'ont pas le moindre instinct, et ils osent les juger! Le tableau comporte trois zones, trois bandes, je me servirai du nom que tu voudras, comme dans celui de la Transfiguration. En bas, ce sont des martyrs et des saints qui souffrent avec résignation, mais qui sont bien accablés. Toutes les physionomies expriment une émotion pénible et presque de l'impatience. L'un d'eux, en riche costume d'évêque, lève même au ciel des yeux pleins d'un désir si vif qu'il en devient douloureux. Il ne saurait voir pourtant ce qui se passe au-dessus de lui et ce que nous voyons, nous qui sommes devant le tableau. Au-dessus

[1] P. 77.

Digitized by Google

d'eux, en effet, c'est la Vierge assise dans un nuage avec son enfant, pleine de sérénité, environnée d'anges qui ont tressé une foule de couronnes. L'enfant Jésus en tient une. Il semble qu'il veuille descendre à l'instant même pour aller couronner les saints, et que sa mère le retienne encore pour un peu de temps. Le contraste des douleurs et des souffrances d'en bas, de ce saint Sébastien qui semble se détacher de la toile pour vous regarder d'un air si sombre et presque désespéré, avec le calme majestueux et inaltérable qui règne dans les nuages où sa couronne l'attend, est quelque chose de magnifique. Fort au-dessus du groupe de Marie plane un Saint-Esprit d'où sort une vive et rayonnante lumière, et qui forme ainsi la clef de voûte de l'édifice. Je me souviens en ce moment que Gœthe décrit et admire ce tableau au commencement du récit de son premier séjour à Rome; mais je n'ai pas son livre sous la main et ne puis le relire pour voir à quel point il est d'accord avec ce que j'en dis [1]. Il en parle fort en détail; le tableau était alors au Quirinal et n'a été transporté que plus tard au Vatican. Qu'il ait été fait sur commande, comme l'affirment mes Aristarques, ou par inspiration, peu m'importe. Le Titien y a mis son âme et sa poésie; il en a fait une œuvre à lui. Schadow, que je vois souvent et que j'aime à voir parce que c'est en général, et surtout dans sa spécialité, un juge indulgent, précis et impartial, qui s'incline modestement

[1] Ma surprise redoubla devant un tableau du Titien. Il efface à mes yeux tous ceux que j'ai vus. Est-ce mon goût qui est déjà plus exercé? Est-ce une supériorité réelle d'excellence? C'est un point que je ne démêle pas. Une monstrueuse chasuble, raide de broderies, surchargée même de figures d'or en repoussé, affuble un évêque d'une mine imposante. Il tient de la main gauche un lourd bâton pastoral et lève les yeux vers le ciel avec ravissement. Il a dans la main droite un livre où il semble qu'il vienne de puiser à l'instant une inspiration divine. Derrière lui, une belle jeune fille regarde le livre ouvert avec une aimable attention. A droite, un vieillard austère placé tout près du livre, mais qui semble au contraire ne pas se douter qu'il y ait un livre là : c'est qu'il tient à la main des clefs qui lui permettent sans doute d'ouvrir lui-même la porte de tous les secrets. En face de ce groupe, un jeune homme nu, bien fait, chargé de liens, percé de flèches, qui regarde devant lui avec autant de modestie que de résignation. Dans l'intervalle, deux moines, portant une croix et des lis, tournés avec dévotion vers les hôtes du ciel qui sont tous rassemblés au-dessus, dans un hémicycle ouvert. C'est là qu'apparaît dans toute sa gloire une Mère de miséricorde qui daigne abaisser les yeux vers la terre. L'enfant alerte et vif qui repose sur son sein montre d'un geste joyeux une couronne qu'il semble même vouloir lancer en bas. Des deux côtés voltigent des anges qui tiennent prête une provision de couronnes. Plus haut encore, au-dessus d'un triple cercle de rayons, plane la céleste colombe qui est à la fois le centre et la clef de voûte de la composition.

Il faut, nous disons-nous, qu'il y ait au fond de tout ceci une sainte et antique tradition. C'est la seule manière d'expliquer, dans sa portée et dans son art infini, la réunion de tant de personnages divers, peu faits pour être ensemble. Nous n'avons garde de nous informer du comment et du pourquoi : nous laissons faire et nous admirons cette merveille de l'art.

GŒTHE, *lettre de Rome du 3 novembre 1786.*

Digitized by Google

devant toutes les grandeurs, me disait dernièrement que le Titien n'a pas un seul tableau froid ou ennuyeux. Je le crois : car la vie, l'inspiration, la force sûre d'elle-même respirent dans tout ce qu'il a composé, et ces qualités données, tout est pour le mieux. En quoi Rome est belle et unique, c'est qu'on y voit mille choses qui ont été cent fois décrites, détaillées, examinées, jugées à tort et à travers, par les plus grands maitres comme par les moindres écoliers, en bien ou en mal ; et ces mêmes choses font néanmoins sur vous une impression si fraîche et si vive, que la secousse diffère suivant le caractère de chacun. Ici, tout au rebours de Berlin, les monuments et les environs consolent souvent des hommes.

... Je suis allé aujourd'hui à Saint-Pierre, où ont commencé, pour le pape, les grandes cérémonies appelées absolutions, qui continueront jusqu'à mardi, jour de l'entrée en conclave des cardinaux. On ne se représente pas un pareil édifice. Il me fait toujours l'effet de quelque œuvre grandiose de la nature, forêt, masse de rochers, ou autre, car l'idée que ce puisse être une œuvre de l'homme m'abandonne toujours quand j'y suis. On s'y perd, on s'y promène et on a bientôt fait de se fatiguer. On songe tout aussi peu à lever ici les yeux vers la voûte, qu'ailleurs vers le ciel. Le culte divin se célèbre, les chants se font entendre ; on ne s'en aperçoit qu'en approchant. Les anges des baptistères sont des géants d'une taille démesurée ; les colombes, des oiseaux de proie d'une envergure colossale ; on perd ici toute idée de mesure et de proportion, et néanmoins le cœur se dilate chaque fois qu'on revient sous la coupole et qu'on regarde jusqu'en haut. Il y a aujourd'hui un énorme catafalque dressé dans la nef et fait à peu près comme ceci [1]. Le cercueil est au milieu entre les colonnes ; cela n'a pas de goût et cela fait pourtant un prodigieux effet. C'est que le rond supérieur est garni d'une multitude de lumières ; de même les ornements qui le décorent, de même le rond inférieur ; et au-dessus du cercueil est suspendue une lampe qui brûle ; autour des colonnes brûlent encore d'innombrables cierges. En outre, le tout a plus de cent pieds de haut, et on tombe droit dessus en entrant. Les gardes-nobles et les suisses montent la garde aux quatre faces ; à chaque angle vient se placer un cardinal en grand deuil, avec ses serviteurs qui tiennent de gros cierges allumés, et puis le chant commence avec les répons, simple et monotone, comme vous savez. C'est la seule et unique fois qu'on chante au milieu de l'église, et cela produit un mer-

[1] Suit ici dans la lettre un petit dessin du catafalque.

Digitized by Google

veilleux effet. Pour peu qu'on soit seulement au milieu des chanteurs (cela m'est permis), et qu'on les voie, l'impression est superbe. Ils sont tous là, debout autour du livre colossal dans lequel ils chantent, et le livre à son tour est éclairé par un flambeau colossal qui brûle par devant. Ils se pressent tous, avec leurs beaux ornements, pour mieux voir et mieux chanter. Baïni, avec sa figure de moine, marque la mesure avec la main, et de temps à autre sa voix puissante éclate et mugit. Et puis toutes ces figures italiennes à observer, c'est une fête. Et comme en ce pays on peut toujours courir d'une jouissance à l'autre, il en est de même dans leurs églises, surtout à Saint-Pierre, où quelques pas suffisent à transformer aussitôt la scène entière. J'allai à l'extrémité opposée et j'eus de là un coup d'œil original. A travers les colonnes torses du maitre-autel, haut, vous le savez, comme le château de Berlin, par delà le diamètre de la coupole, on voyait, rapetissés suivant les lois de la perspective, le grand catafalque avec ses rangées de lumières et la foule de petits bonshommes qui se pressent tout autour. La musique recommence et les sons arrivent beaucoup plus tard jusqu'à moi. Ils se dissipent, ils se perdent dans l'espace immense, en sorte que l'oreille perçoit les harmonies les plus bizarres et les moins définissables. Changeons encore de place et posons-nous sur le devant du catafalque : on aperçoit alors derrière la flamme des innombrables cierges, et derrière toute cette splendide magnificence, dans une sorte de crépuscule, la coupole pleine de vapeurs d'azur, et voilà pour le coup ce que je renonce de plus belle à décrire. — C'est Rome !

FÉLIX.

---

Rome, le 15 mars 1831 [1].

... Tu t'informes d'Horace Vernet. A la bonne heure, voilà un sujet gai à traiter. Je crois pouvoir dire que j'ai appris quelque chose à son école et qu'elle peut devenir instructive pour tout le monde. Il compose avec une aisance et une naïveté extrêmes. Voit-il un objet qui lui plaise, il le dessine, et tandis que nous délibérons pour savoir si la chose est belle, s'il y a lieu de louer ou de critiquer, il a depuis longtemps créé une œuvre nouvelle, et il brouille et confond toutes nos méthodes,

[1] P. 116.

Digitized by Google

toutes nos échelles d'esthétique. Je sais bien que cette facilité n'est point chose qui s'apprenne, mais le principe est admirable, et rien ne remplace les qualités qui en découlent, je veux dire la sérénité d'esprit et une éternelle fraicheur au travail. Dans des allées d'arbres verts qui sont en fleur et qui embaument, au milieu des fourrés du jardin de la villa Médicis, s'élève une petite maison dans laquelle on entend de loin retentir quelque bruit, cris ou querelles, air de trompette, aboiements de chien : c'est l'atelier. Il y règne un beau désordre: fusils, cor de chasse, guenon, palettes, lièvres tirés, lapins pris au lacet; aux murailles, les tableaux en train ou terminés. L'*Adoption de la cocarde nationale* (tableau risqué qui ne me plaît pas du tout), des portraits commencés de Thorwaldsen, d'Eynard, de la Tour-Maubourg, quelques chevaux, l'esquisse de la *Judith* avec des études assorties ; le portrait du pape, deux têtes d'Arabes, des pifferari, des soldats du pape, *Caïn et Abel*, enfin l'*Atelier* même, sont accrochés dans l'atelier. Il était dernièrement surchargé de portraits commandés; tout à coup, il avise dans la rue un de ces paysans de la Campagne romaine que le gouvernement vient d'armer et qui chevauchent par la ville. Ce costume picaresque l'amuse. Le lendemain, voilà un tableau commencé, qui représente un de ces rustres, arrêté sur son cheval, dans la campagne, par le mauvais temps, et qui porte la main à son fusil pour faire quelque mauvais coup; dans le fond, un petit corps de troupes, et puis la plaine déserte. Les menus détails de l'armement qui sentent leur paysan, ce méchant cheval avec ses guenilles de harnais, l'air empêtré de l'homme et de la bête, le calme italien de ce gaillard barbu, font un ravissant petit tableau, et quand on le voit peindre avec délices, se promener sur la toile, ajouter ici un petit ruisseau, là deux ou trois soldats, ailleurs un bouton à la selle, bourrer de vert le manteau du drôle, vraiment c'est à lui porter envie. Aussi tout le monde vient-il le voir. A ma première audience, j'ai vu se succéder plus de vingt personnes. La comtesse E... avait demandé des premières la permission de le voir travailler. Quand il se jeta sur ses pinceaux et ses couleurs comme un affamé sur un morceau de pain, elle eut peine à revenir de son étonnement. Le reste de la famille n'est pas mal, et quand le vieux Carle se met à parler de son père Joseph, on se sent pénétré de respect pour ces gens-là, et je vous garantis que c'est une noble race.

Adieu. Il est tard et il faut que ma lettre aille à la poste.

FÉLIX.

Digitized by Google

Rome, le 4 avril 1831 [1].

La semaine sainte est passée. J'ai mon passeport pour Naples, ma chambre commence à se vider, et mon hiver de Rome est de l'histoire ancienne. Je compte partir sous peu de jours et, s'il plaît à Dieu, ma prochaine lettre sera datée de Naples. Cet hiver si gai et si agréable s'est terminé par une semaine que je n'oublierai point : car ce que j'ai vu et entendu a de beaucoup surpassé mon attente, et puisque c'était la fin, je vais essayer de vous la décrire dans ma dernière lettre de Rome.

On a beaucoup loué, beaucoup critiqué les cérémonies de la semaine sainte et, comme il arrive souvent, on n'a jamais manqué d'oublier le point capital, faute de songer à dire qu'elles forment un tout. C'est uniquement pour insister sur ce point que je me mêle de vous en parler. Autrement, je tomberais dans des descriptions qui rappelleraient à mon cher père cette bonne madame de R.... Eh! mon Dieu, quand elle voulait nous donner à table, avec sa voix enrouée et prosaïque, une idée de ce chœur si limpide et si beau dans la chapelle du pape, elle n'était pas plus sotte que la plupart des gens qui se permettent de parler musique ou d'en écrire. Beaucoup d'autres ont imaginé de prendre à part la musique seule, et ils lui ont reproché d'avoir besoin, pour produire son effet, de la pompe extérieure du culte. Ceux-ci pourraient bien avoir raison ; mais, après tout, pourvu que cette pompe indispensable ne nous manque pas (et qu'elle est parfaite!), l'effet est produit. Autant je suis convaincu que le lieu, le temps, le bel ordre, la foule immense qui attend la première note dans le plus profond silence, contribuent pour leur part à l'impression générale, autant je déteste cette manie de disséquer à dessein ce qui est fait pour être pris ensemble. Et pourquoi, sinon pour attraper un lambeau qu'on puisse déprécier? Je plaindrais l'homme chez qui la dévotion et le respect d'une assemblée nombreuse ne feraient pas vibrer aussi la corde de la piété et du respect. Traitez-les, si vous voulez, d'adorateurs du veau d'or, mais laissez-les faire. Celui-là seul a le droit de briser l'idole qui a mieux à offrir. Qu'on se répète de l'un à l'autre une sorte de mot d'ordre, qu'il y ait là quelque écho d'une réputation faite, que l'imagination même soit en jeu, peu m'importe : j'ai devant moi une œuvre d'ensemble parfaite, qui a produit depuis des siècles

[1] P. 122.

Digitized by Google

une prodigieuse impression, qui la produit encore à tout coup, et voilà devant quoi je m'incline, comme je le fais en général devant toute supériorité réelle. Quant à juger de la portée de la chose [1], c'est un soin que j'abandonne volontiers aux théologiens ; car, pour les remarques que j'entends faire au courant de la conversation, je n'y trouve point beaucoup de profondeur. Je ne me laisse point leurrer par les gens qui prétendent que c'est une pure cérémonie ; pour moi, comme je l'ai dit, il me suffit qu'en une sphère quelconque, on mette tout son zèle, toute sa conscience, toutes ses forces à exécuter quelque chose en perfection, pour que je m'incline et que j'aie du plaisir. N'attendez donc point de moi une critique méthodique du chant. Ne comptez point que je vous marque si les intonations, si les chutes étaient justes ou fausses, les compositions belles. J'aime mieux essayer de vous conter comment l'ensemble cause une forte impression à laquelle concourent tous les détails. Je n'ai point songé la semaine dernière à séparer la musique des cérémonies, des pompes et du spectacle ; j'ai joui de tout à la fois. Je ne veux pas me conduire autrement dans ces lignes, et, quant à la partie technique, à laquelle je n'ai pas laissé naturellement d'être très-attentif, j'en ferai l'objet d'une lettre spéciale à Zelter.

La première cérémonie a eu lieu le dimanche des Rameaux. Le concours de monde était si considérable, que je ne pus arriver jusqu'au *banc des prélats*, où est ma place ordinaire. Il fallut rester au milieu des gardes-nobles. Je voyais encore bien la solennité, mais je ne pouvais pas bien suivre le chant, parce qu'ils ne prononçaient pas les paroles très-distinctement et que je n'avais pas encore de livret ce jour-là. C'est ainsi que, ce premier jour, les diverses antiennes, le récitatif des évangiles, les psalmodies, la manière de lire en chantant, qui se pratiquent en tout ici suivant la méthode primitive, firent sur moi l'impression la plus complexe et la plus singulière. Impossible de me faire une idée nette de la règle à laquelle étaient soumises ces singulières cadences, initiales ou finales. Je me donnai de la peine pour la démêler peu à peu, et j'y réussis si bien qu'à la fin de la semaine sainte j'aurais pu chanter avec les autres. J'échappai par ce moyen à l'ennui dont tout le monde se plaignait pendant les psaumes interminables du *Miserere*. Attentif à saisir la diversité dans la monotonie, à mesure que je discernais nettement une cadence, je

[1] La philosophie laisse à la religion tout ce qui s'adresse à l'imagination, les symboles, les fêtes, les temples. C'est lui laisser l'homme, qui n'est pas seulement raison et conscience, mais aussi imagination et sensibilité. HEGEL.

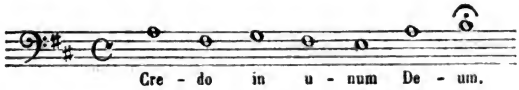
Digitized by Google

l'écrivais aussitôt, et je finis par avoir, comme de juste, huit psalmodies. Je notais aussi les antiennes et autres détails, en sorte que je me trouvai constamment occupé et tenu en haleine. Mais, comme je vous l'ai dit, je ne sus point trouver tout cela le premier dimanche. Je me souviens seulement qu'ils chantèrent aussi le chœur : *Hosanna in excelsis*, et qu'ils entonnèrent plusieurs hymnes tandis qu'on présentait au pape les palmes richement enguirlandées qu'il distribuait aux cardinaux. Ce sont de longs bâtons couverts d'ornements, de boutons, de croix et de couronnes dont l'unique matière est la feuille sèche du palmier, ce qui les fait reluire comme de l'or. Les cardinaux, assis le long des quatre côtés de la chapelle avec les abbés à leurs pieds, défilent un à un pour recevoir leur palme, avec laquelle ils retournent à leur place; puis viennent les évêques, les moines, les abbés, tous les autres ecclésiastiques, les chanteurs du pape, les gardes-nobles et autres personnages de marque, qui reçoivent chacun une branche d'olivier festonnée de feuille de palmier. Cela fait une longue procession pendant laquelle le chœur continue toujours de chanter. Les abbés, au port d'armes, tiennent les longues palmes de leurs cardinaux, comme des sentinelles feraient de leurs lances, puis ils les posent toutes à terre devant eux, et à l'instant c'est dans la chapelle une magnificence de couleurs que je n'ai jamais vue en aucune cérémonie : les cardinaux dans leurs amples robes brodées en or, avec leurs barrettes rouges; devant eux les abbés violets avec leurs palmes d'or à la main; plus loin la livrée bigarrée du pape; les prêtres grecs, les patriarches splendides; les capucins avec de longues barbes blanches; tous les autres moines; puis les suisses avec leurs uniformes de perroquet, ayant tous à la main des rameaux verts d'olivier; puis le chant: en vérité, on ne distingue guère ce qu'ils chantent, et c'est l'oreille seule qui se plaît à l'harmonie. On apporte au pape le fauteuil à bras où il est porté à toutes les processions et sur lequel j'avais vu trôner Pie VIII le jour de mon arrivée à Rome (voir l'*Héliodore* de Raphaël, où il figure). Les cardinaux, deux à deux, avec leurs palmes, commencent la marche; les portes de la chapelle s'ouvrent à deux battants, et on sort avec lenteur. Le chant dans lequel on s'est trouvé jusque-là plongé, pour ainsi dire, comme dans un élément, devient de plus en plus faible, car les chanteurs suivent le cortége, et enfin on l'entend à peine dans le lointain: ce n'est plus qu'un léger murmure. Tout à coup, un chœur resté dans la chapelle débute sur un ton très-élevé, le chœur éloigné répond, et cela dure quelque temps, jusqu'à ce que



Digitized by Google

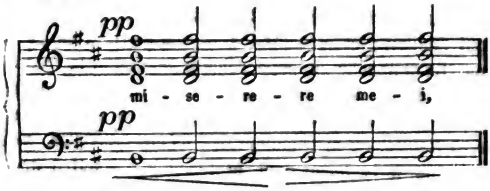
la procession se rapproche et que les deux chœurs se confondent. Ici encore ils peuvent chanter ce qu'ils veulent et comme ils veulent; l'effet n'en est pas moins magique. J'accorde que ce sont des hymnes très-monotones et même informes, *all' unisono*, sans véritable accord, et toujours *fortissimo*, mais j'en appelle à l'impression produite, à laquelle personne n'échappe. Après la procession, vient l'évangile récité sur un mode très-original, et puis la messe. Je ne résiste pas à l'envie de vous citer encore ici mon passage favori : c'est le *Credo*. Le prêtre se place pour la première fois au milieu de l'autel, et après une courte pause, il entonne de sa voix enrouée et cassée le *Credo* de Sébastien Bach. Dès qu'il a fini, tous les ecclésiastiques se lèvent, les cardinaux quittent leur siége, forment le cercle, et tout ce monde dit tout haut la suite : *Patrem omnipotentem*, etc. En même temps, le chœur se joint à eux et chante les mêmes paroles. Lorsque j'entendis pour la première fois mon passage si connu :




et que tous ces moines à mine austère, dont j'étais entouré, commencèrent à parler si vivement et si haut, j'eus un véritable saisissement, et c'est encore toujours mon endroit favori. Après la cérémonie, Santini me donna son rameau d'olivier, avec lequel je me promenai ensuite toute la journée, car il faisait beau. Le *Stabat mater*, qu'ils intercalèrent après le *Credo*, fit très-peu d'effet; ils le chantèrent sans sûreté, à faux, en le mutilant : l'Académie de chant s'en acquitte incomparablement mieux. Lundi et mardi, rien; le mercredi, à quatre heures et demie, commencèrent les nocturnes. Deux chœurs chantent les Psaumes verset par verset, mais il n'y a chaque fois qu'une seule espèce de voix, basses ou ténors. C'est ainsi qu'on entend pendant une heure et demie de suite la musique la plus monotone; les Psaumes ne sont interrompus qu'une fois par les Lamentations, et c'est la première fois depuis longtemps qu'on retrouve un accord parfait. Cet accord débute très-doucement et on chante en général le morceau entier *pp.*, tandis qu'il faut crier les Psaumes aussi fort que possible, mais toujours sur un seul ton, en dépêchant les mots avec une grande rapidité et en ajoutant au bout de chaque verset une cadence finale qui fait le trait de séparation des différentes mélodies. Je ne m'étonne point dès lors de me sentir attendri sur-le-champ

Digitized by Google

par le son doux *(sol majeur)* de la première Lamentation. Puis le chant monotone recommence. A chaque verset de Psaume on éteint un cierge, en sorte qu'au bout d'une heure et demie les quinze cierges qui brûlaient autour de l'autel sont éteints. Restent six gros cierges qui continuent de brûler fort au-dessus de l'entrée; le chœur entier avec altos, soprani, etc., entonne *fortissimo* et *unisono* une nouvelle psalmodie, le *Canticum Zachariæ* en *ré mineur*, et il la chante avec beaucoup de lenteur et de solennité au milieu d'une obscurité presque complète. Les derniers cierges s'éteignent. Le pape quitte son trône et se jette à genoux devant l'autel avec tout le monde. Ils disent ce qu'on appelle un *Pater noster sub silentio*, c'est-à-dire qu'il y a là une pause pendant laquelle on sait que chaque catholique dit mentalement l'*Oraison dominicale*. Immédiatement après, le *Miserere* commence *pianissimo*, comme ceci :




C'est là, pour moi, le plus beau moment. Ce qui suit, vous pouvez aisément vous en faire une idée ; mais, de ce début, non. La suite du *Miserere* d'Allegri est une simple série d'accords sur laquelle la tradition ou bien, ce qui me paraît plus vraisemblable, quelque habile *maestro* a greffé des fioritures pour quelques belles voix et notamment pour un soprano très-élevé qu'il avait. Ces fioritures reviennent uniformément à propos des mêmes accords, et, comme elles sont très-bien imaginées et parfaitement appropriées à la voix, on éprouve toujours un nouveau plaisir à les entendre. Je ne sais rien découvrir en tout cela d'inconcevable ou de surnaturel, mais je me contente fort bien d'une beauté intelligible et terrestre. Pour toi, ma chère Fanny, je te renvoie à ma lettre à Zelter. Ils chantèrent le premier jour le *Miserere* de Baïni. Le jeudi, vers neuf heures du matin, la cérémonie recommença et dura jusqu'à une heure. Il y eut grand'-messe, ensuite procession. Le pape donna sa bénédiction de la loge du Quirinal, puis il lava les pieds à treize prêtres, qui représentaient des pèlerins en robes blanches, assis à la file ; après quoi on leur donna l'eucharistie. Il y avait foule et presse d'Anglaises; en somme,

Digitized by Google

cela ne me plut pas. L'après-midi, les Psaumes recommencèrent, et cela dura cette fois jusqu'à sept heures et demie. Quelques morceaux du *Miserere* étaient de Baïni, la plupart d'Allegri. Il faisait déjà tout à fait sombre dans la chapelle quand le *Miserere* commença; je grimpai sur une grande échelle qui se trouvait là par hasard, et j'eus alors à mes pieds la chapelle entière pleine de monde, le pape agenouillé avec ses cardinaux, et la musique. C'était superbe. Dans la matinée du vendredi, la chapelle était dépouillée de tous ses ornements; le pape et les cardinaux en deuil. On chante l'histoire de la Passion composée par Vittoria, d'après l'évangéliste saint Jean. Puis viennent les *Impropéries* de Palestrina, pendant lesquelles le pape et tous les autres vont adorer la croix pieds nus. Le soir, ce fut le *Miserere* de Baïni qu'ils chantèrent avec le plus de succès. Le samedi soir, mais d'assez bonne heure, on baptisa aux fonts du Latran des païens, des juifs et des mahométans, tous représentés par un petit enfant qui piaillait; et on donna à de jeunes prêtres la première ordination. Le dimanche, le pape célébra lui-même la messe au Quirinal, puis il donna au peuple sa bénédiction, et ce fut la fin. Me voici donc arrivé au samedi 9 avril. Je monte demain en voiture pour aller à Naples, où m'attendent des scènes nouvelles. Vous devez vous apercevoir à la façon dont je termine ma lettre que je suis pressé. C'est mon dernier jour et j'ai encore bien des choses sur les bras. Je n'achève donc point ma lettre à Zelter et ne la lui expédierai que de Naples. Il faut que ma description soit raisonnable, et mon départ me donne trop de distractions. Va donc pour Naples; le temps s'éclaircit, le soleil reparaît pour la première fois depuis plusieurs jours; mon passeport est là, la voiture est commandée, et je cours au-devant du printemps. Adieu.

FÉLIX.

---

Charney, le 6 août 1831 [1].

Chères sœurs,

Vous avez lu d'un bout à l'autre l'*Afrique* de Ritter, mais ce n'est pas une raison pour savoir où gît Charney. Cherchez donc la vieille carte routière de Keller, car je veux que vous puissiez m'accompagner

[1] P. 214.

Digitized by Google

dans mon pèlerinage. Suivez du doigt la ligne qui va de Vevay à Clarens, et de là à la Dent de Jamant. Cette ligne représente un sentier. Vous le parcourez du doigt. J'y ai passé ce matin à pied. Il n'est que sept heures et demie et je suis encore à jeun. C'est ici que je vais déjeuner et je vous écris dans une jolie chambre lambrissée en attendant que mon lait soit chaud. Je guigne d'ici le lac[1] limpide et bleu; je commence mon journal de voyage et je me propose de le continuer tant bien que mal, chemin faisant.

*Après déjeuner.* — Dieu! quel malheur! l'hôtelière me dit de l'air le plus désespéré qu'il ne reste pas un seul homme au village pour me montrer le chemin au delà de la Dent, et pour porter mon paquet. Il faudra me contenter d'une jeune et jolie fille. Les hommes sont tous occupés. Je vous dirai que j'ai coutume de décamper seul chaque matin, de bonne heure, le sac au dos et le manteau sur l'épaule, parce que je trouve les guides des auberges chers et ennuyeux. Au bout de deux ou trois heures je loue le premier jeune garçon dont la mine honnête me séduit, et je n'en marche que mieux. Je n'essaye point de vous décrire les charmes du lac et du chemin. Rappelez-vous vos beaux souvenirs d'autrefois. Le sentier, toujours ombragé par des noyers, grimpe aux flancs des collines, passe devant des chalets et des châteaux, longe le lac qui étincelle à travers le feuillage. Partout des villages, où les fontaines et les sources murmurent à chaque pas. Puis ces jolis chalets. Ah! que cela est beau et qu'on se sent libre et heureux! Voilà ma jeune fille qui arrive avec son chapeau en bouteille. Elle est, ma foi, merveilleusement jolie et s'appelle Pauline. Elle charge mes effets dans sa petite hotte de vendange, et nous partons pour la montagne. Adieu.

*Le soir, au château d'Oex, à la lumière.* — J'ai fait une course ravissante. Que ne donnerais-je point pour vous procurer une pareille journée! Mais il faudrait d'abord, mesdemoiselles mes sœurs, vous transformer en jeunes gens, savoir grimper comme il faut, ne vous soucier ni de la chaleur, ni des pierres, ni des trous du chemin, ni de plus de trous encore à vos bottes. J'ai bien peur que vous ne soyez trop mondaines. Mais que c'était beau! Je n'oublierai jamais mon voyage avec Pauline. C'est un des plus charmants minois que j'aie rencontrés dans ma vie, fraîche et jolie. Quelle santé et que de bon sens naturel! Elle me conta des histoires de son village et écouta mes histoires d'Italie. Mais je sais bien qui des deux a le plus amusé

[1] Le Léman.

Digitized by Google

l'autre. Dimanche dernier, tous les jeunes gens de marque de son village allèrent fort loin dans les montagnes pour danser l'après-midi. Ils partirent aussitôt après minuit, gagnèrent les montagnes avant la fin de la nuit, allumèrent un grand feu et firent le café! Le matin, les messieurs se disputèrent devant les dames le prix du saut. Nous passâmes devant la haie brisée qui en rendait encore témoignage. Puis ils dansèrent, et le dimanche soir ils étaient tous de retour au logis. Dieu me pardonne, il me prenait une furieuse envie de me faire paysan vaudois, tandis que j'écoutais son babil et qu'elle me montrait à nos pieds les villages où l'on danse quand les cerises sont mûres, d'autres où on danse quand les vaches vont au pâturage et qu'il y a du lait. Savez-vous qu'on danse demain à Saint-Gengoulph? Ils y vont par eau en traversant le lac, et quiconque est musicien emporte son instrument. Elle n'y va pas. Sa mère le lui a défendu, ayant peur de la largeur du lac; et beaucoup d'autres jeunes filles n'iront point davantage, parce qu'elles restent ensemble. Plus loin, elle me demanda la permission d'aller donner le bonjour à sa cousine et descendit au chalet, dans la prairie; bientôt les deux jeunes filles revinrent, s'assirent sur le banc, et jasèrent. En haut, au col de Jamant, je vis même ses cousins, qui fauchaient et gardaient les vaches. Ce furent des appels et des cris! Ceux d'en haut chantèrent à tue-tête, puis tout le monde se mit à rire. Je ne comprenais pas un mot de leur patois, hors ce commencement : *Adieu, Pierrot!* Ajoutez un écho gai et folâtre qui criait, riait et chantait avec les autres. C'est ainsi que nous arrivâmes vers midi à Allière. Après m'y être reposé, je pris moi-même mon bagage sur le dos, agacé que j'étais par un gros valet qui s'offrait à le porter. On se donna la main et on se dit adieu. Je descendis à travers les prairies, et si Pauline vous déplaît, ou si elle vous a ennuyées, ce n'est pas ma faute, ce doit être celle de ma description. Vrai! c'était gentil. Même agrément le reste du voyage. J'arrivai à un cerisier dont les gens faisaient la cueillette, je m'assis avec eux sur l'herbe et mangeai de leurs fruits. Grande halte à Latine, dans une coquette maison de bois. Le tourneur qui l'a bâtie m'aida à faire honneur à une épaule de mouton; il me montrait avec orgueil ses tables, son buffet et ses chaises. Enfin je suis arrivé ici le soir à travers des prairies d'une verdure éblouissante, parsemées de chalets, de sapins et de sources. L'église s'élève sur une petite colline de velours vert. Au bout de l'horizon, des chalets, plus loin des huttes et des rochers, dans un ravin encore un peu de neige sur l'herbe. Vrai paysage d'idylle dans le genre de

Digitized by Google

celui que nous avons vu ensemble à Wattwyl, mais le village est plus petit, les montagnes plus larges et plus vertes. Il faut que je termine ma journée par un panégyrique du canton de Vaud. De tous les pays que je connais, c'est le plus beau, et celui où j'aimerais à vivre si Dieu m'accordait une longue vieillesse. Quelles bonnes gens, quelles figures avenantes, quel aimable pays! Quand on revient d'Italie, on se sent presque attendri jusqu'aux larmes de voir ce coin de monde, où règne encore tant d'honnêteté. Rien que des figures riantes; point de mendiants, point de fonctionnaires bourrus. C'est un contraste achevé. Je remercie Dieu d'avoir fait tant de belles choses. Puisse-t-il nous accorder à tous, à Berlin, en Angleterre[1] et au château d'Oex, une joyeuse soirée et une bonne nuit!

FÉLIX.

---

Munich, le 18 octobre 1831[2].

Cher père,

Pardonne-moi d'être resté si longtemps sans t'écrire. C'est que j'ai été fort occupé et fort dérangé pendant les derniers jours qui ont précédé le concert; je n'ai pas eu un instant de repos, et puis j'aimais mieux ne vous écrire qu'après, pour vous raconter le tout à la fois, de là ce long intervalle entre cette lettre et la dernière. C'est à toi que j'écris, parce que voilà bien longtemps que je n'ai pas reçu une seule ligne de ta main, et je voulais te prier de m'envoyer bientôt quelques mots, la moindre chose, ce que tu voudras, comme quoi tu te portes bien et me donnes le bonjour. Tu sais combien cela me ranime et me rend heureux. Ne trouve donc point mauvais que je t'adresse cette lettre, consacrée aux menus détails de mon concert. C'est ma mère et mes sœurs qui me les demandent, et pour toi tout ce que je voulais te dire aujourd'hui, c'est la grande envie que j'ai de revoir un échantillon de ton écriture. Exécute-toi, je t'en prie; voilà si longtemps que tu me négliges!

C'est donc hier que mon concert a eu lieu. J'ai brillé, j'ai eu plus de succès que je ne pensais. L'ensemble était animé et l'harmonie satisfaisante. L'orchestre a merveilleusement joué, et les pauvres auront fait une bonne recette. Deux jours après ma dernière lettre,

[1] Où Paul Mendelssohn s'était établi.
[2] P. 279.

Digitized by Google

j'allai à une répétition générale où le personnel entier était réuni. L'orchestre avait déjà reçu les instructions de l'autorité compétente, mais je devais lui adresser par-dessus le marché un *speech* du haut du théâtre. C'était pour moi la plus rude partie du concert entier. Je ne boudai point cependant, car je n'étais pas fâché d'apprendre une fois pour toutes ce que c'est que de donner soi-même un concert, et il paraît que cela fait partie du programme. J'allai donc prendre place auprès du trou du souffleur et fis une harangue très-polie. L'orchestre ôta son chapeau et accueillit par un murmure d'approbation mes fleurs de rhétorique. Le lendemain, je comptais déjà sur ma liste plus de soixante-dix souscripteurs. J'eus, immédiatement après, la joie de voir le chœur me députer un de ses coryphées pour me demander si je n'avais point composé un chœur que je voulusse faire chanter; tous les choristes s'offraient à me prêter leur voix gratuitement. Je ne voulais absolument pas donner plus de trois morceaux de ma composition, mais la proposition ne m'en fit pas moins beaucoup de plaisir, et je suis en général enchanté de la sympathie que j'ai rencontrée. Les hautbois même, que j'étais réduit à employer pour remplacer les trompettes et les cors anglais, refusèrent d'accepter un liard, et nous avions à l'orchestre plus de quatre-vingts instrumentistes.

Me voyez-vous accablé de tous les menus ennuis des affiches, des annonces, des billets, des répétitions, etc.? Songez que j'étais en pleine semaine de la fête d'octobre. Les jours et le temps passent vite à Munich; on se demande comment on est arrivé au samedi. Ils coulent bien plus vite encore pendant la fête d'octobre. C'est alors que chaque après-midi, le dimanche, le lundi et le mardi, plus de quatre-vingt mille personnes se portent, vers trois heures, aux vastes pelouses de la *Theresienwiese* (prairie de Thérèse), qui fourmille de monde. On n'en revient pas avant le soir. Partout des personnes de connaissance à qui parler, ou des curiosités à voir : un bœuf miraculeux, un tir à la cible, une course de sacs, des pigeons à trois pattes, etc. On y fait fort bien ses affaires, car toute la ville y est, et le brouillard se lève avant que la foule reprenne le chemin de la Tour ou Porte des Dames. Tout le monde s'agite et court. A l'horizon, les montagnes neigeuses se dessinent nettement, et c'est signe de beau temps pour le lendemain. Ce signe n'est pas trompeur et, ce qui vaut mieux encore, on ne voit autour de soi que des figures gaies et contentes, hors celles de deux ou trois députés qui prennent leur café en plein vent et se lamentent sur la misère du pays, tandis que le pays s'amuse. Quand le

Digitized by Google

roi distribue lui-même les prix le premier jour, qu'il tire un coup de chapeau à tous les lauréats, qu'il donne la main aux paysans ou qu'il les prend et les secoue par le bras, je n'y vois rien qui ne me plaise et j'avoue que le mélange des classes est parfait ici. Si ces belles façons ont beaucoup de portée, c'est de quoi nous parlerons entre nous. Suffit, je m'entends. Somme toute, c'est toujours un progrès que de rejeter en public les chaînes ridicules de l'étiquette.

Ma première répétition eut lieu samedi soir. Nous avions à peu près trente-deux violons, six contre-basses, les instruments à vent en double. Dieu sait pourquoi, la répétition alla tout de travers; j'en eus pour deux heures, rien qu'à faire répéter ma symphonie en *ut mineur*. Mon concert ne voulait point marcher. Nous ne pûmes essayer qu'une seule fois, à la hâte, le *Songe d'une nuit d'été;* je songeais à le retirer de l'affiche, mais Baermann n'y voulut point consentir et m'assura que cela irait mieux. J'attendais avec inquiétude la seconde répétition. Par bonheur, il y eut le dimanche soir un grand bal, très-brillant, où je m'égayai; en sorte que le lendemain matin j'étais encore sous le charme quand j'allai à la répétition générale. Je ne me gênai point du tout et commençai sur-le-champ par l'ouverture, que je fis reprendre indéfiniment jusqu'à parfaite exécution. De même pour mon concert, en sorte que la répétition entière marcha fort bien. Le soir, le roulement des voitures qui arrivaient l'une après l'autre me mit en verve. La cour parut à six heures et demie. Je pris mon petit bâton anglais et dirigeai ma symphonie. L'orchestre joua magnifiquement, avec un zèle et un feu que je n'avais encore jamais obtenus; les *forte* furent tous étourdissants et le *scherzo* très-fin et très-léger. Le morceau eut beaucoup de succès, et le roi fut toujours le premier à battre des mains. Après cela, mon gros ami Breiting chanta l'ariette d'*Euryanthe* en *la bémol majeur;* le public cria: *Da capo!* se dérida et fit preuve de bon goût. Breiting, heureux et électrisé, chanta admirablement. Quand je reparus pour mon concerto, je fus accueilli par des applaudissements nourris et prolongés. L'orchestre accompagna fort bien, et la composition ne manquait pas de caractère. Elle fit beaucoup de plaisir. On voulut me rappeler, comme c'est la mode ici, mais je m'y refusai modestement. Dans l'entr'acte, le roi s'empara de moi, me loua fort, me fit mille questions : par exemple, si j'étais parent de Bartholdy, dont il visite toujours la maison à Rome parce qu'elle est le berceau de l'art nouveau, etc.

La seconde partie commença par le *Songe d'une nuit d'été*, qui marcha parfaitement et fit sensation. Puis Baermann joua, puis vint

Digitized by Google

le finale de *Lodoïska* en *la majeur;* je n'ai entendu ni l'un ni l'autre, parce que je reprenais haleine dans la pièce à côté.

Quand je revins pour la fantaisie, je fus encore fort applaudi. Le roi m'avait donné pour thème *Non piu andrai*. Il fallait broder là-dessus. Je me suis confirmé dans ma vieille opinion, que c'est une vraie sottise d'improviser des fantaisies en public. J'étais tenté de me prendre pour un fou, quand je me présentai là pour jeter de la poudre aux yeux du public. On fut très-satisfait; les applaudissements ne finissaient pas; on me rappela. La reine me dit mille choses flatteuses; mais j'étais de mauvaise humeur, mécontent de moi-même, et on ne m'y reprendra pas en public : c'est un abus et de plus une sottise.

Tel a été mon concert du 17, et m'en voilà débarrassé. Il y avait près de onze cents personnes, et les pauvres doivent être contents. Mais c'est assez en parler. Portez-vous tous bien et soyez heureux.

FÉLIX.

---

Paris, le 20 décembre 1831 [1].

Chère Rebecca,

Je suis allé hier à la Chambre des députés. Il faut que je t'en parle. Mais non, que t'importe la Chambre et les députés? C'est de la politique, et tu aimes mieux savoir si je n'ai point composé quelques airs nouveaux. Hélas! on ne fabrique ici que des chansons politiques. Amour, fiançailles et noces n'en inspirent aucune. Je crois que je n'ai jamais passé dans ma vie deux semaines aussi peu musicales. Il me semblait que je ne pourrais jamais me remettre à composer. C'est la faute du *juste milieu*, et quand on vit avec des musiciens, c'est alors qu'on s'en aperçoit. S'ils se bornaient à se quereller à propos de politique ; mais elle leur arrache de vraies lamentations. A l'un, on a pris sa place; à l'autre, son titre; au troisième, son argent : et tout cela, comme ils disent, par la faute du *milieu*. J'ai donc vu hier le *milieu;* il avait un pardessus vert clair, l'air noble, et il occupait la première place au banc des ministres; mais il fut rudement entrepris par M. Mauguin, qui a un grand nez. Tu ne tiens guère à de pareilles nouvelles? Que veux-tu? je tiens à causer avec toi, et de même que

[1] P. 289.

Digitized by Google

j'étais paresseux en Italie, rustre en Suisse, buveur de bière et mangeur de fromage à Munich, de même à Paris je donne tête baissée dans la politique. J'ai voulu écrire une foule de symphonies, composer des airs pour toutes les dames de Francfort, de Dusseldorf et de Berlin. Il a fallu y renoncer jusqu'à présent. Paris s'impose, et comme je suis avant tout ici pour voir Paris, eh bien ! je le vois et reste muet. Je gèle d'ailleurs, et c'est encore un empêchement. Impossible de chauffer ma petite chambre, et je n'en aurai une autre, une chaude, qu'au nouvel an. Dans un pareil trou de souffleur, étroit et sombre, qui plonge sur un bout de jardin humide, qui diantre ferait de la musique ? Il fait un froid perçant, doublement sensible pour un Italien comme moi, et, dans la rue, un guitariste ambulant m'assassine d'une chanson politique. Je mène, d'ailleurs, une vraie vie de dissipation : je sors le soir et l'après-midi ; aujourd'hui chez Baillot, demain chez une famille de la connaissance des Bigot, après-demain chez Valentin, lundi chez Fould, mardi chez Hiller, mercredi chez Gérard. Même train la semaine dernière. Le matin, je cours au Louvre, où je couve des yeux les Raphaël et mon Titien ; on se souhaiterait une douzaine d'yeux de plus pour mieux dévorer une toile pareille. Hier, j'étais à la Chambre des pairs, qui avaient à voter sur l'hérédité de la pairie, et je vis la perruque de M. Pasquier. Avant-hier, j'ai fait des visites musicales : à Cherubini, qui gronde ; à Herz, qui est tout sucre et tout miel. J'avais vu à la maison une grande enseigne où il m'avait semblé lire :

MANUFACTURE DE PIANOS PAR HENRI HERZ
MARCHAND DE MODES ET DE NOUVEAUTÉS

Je crus que cela ne faisait qu'un ; je ne m'aperçus point que c'étaient deux enseignes différentes, et j'entrai au rez-de-chaussée, où je tombai sur des cartons de tulle, de blondes et de dentelles, très-effarouché de ne point trouver de pianos. Au premier, nombre d'écolières, plus sérieuses les unes que les autres. Je me plaçai près de la cheminée, je lus vos chères nouvelles sur l'anniversaire de la naissance du père, et le reste. Arrive l'ami Herz, qui donne audience à ses écolières. Nous nous faisons mille amitiés, nous parlons du bon vieux temps, nous nous accablons mutuellement d'éloges. Il y a sur ses pianos : *Médaille d'or. Exposition de* 1827 ; cela me parut imposant. J'allai de là chez Erard ; j'essayai ses instruments et remarquai qu'il y a dessus en grosses lettres : *Médaille d'or. Exposition de* 1827. Voilà mon respect affaibli. Chez moi, j'ouvre mon piano de Pleyel... que vois-je,

Digitized by Google

en grandes lettres : *Médaille d'or. Exposition de* 1827! Cela ressemble à notre titre allemand de conseiller de cour; mais c'est une distinction. On dit que la Chambre va discuter prochainement la proposition suivante : *Tous les Français du sexe masculin ont, dès leur naissance, le droit de porter l'ordre de la Légion d'honneur*, et qu'il faudra un mérite hors ligne pour avoir le droit de paraître dans les rues sans les insignes de l'ordre. De fait, on n'y voit guère d'hommes qui n'aient quelque bout de ruban. Que devient la distinction?

... Adieu. Mille compliments de Bertin de Vaux, Girod de l'Ain, Dupont de l'Eure, Tracy, Sacy, Passy et autres bonnes connaissances. Je m'étais proposé de te raconter dans cette lettre comment Salverte attaquait les ministres pendant qu'il y avait une petite émeute sur le Pont-Neuf, comment je me suis trouvé englobé à la Chambre, avec Franck, entre des voisins qui étaient tous saint-simoniens; mais il n'est plus temps. Ce sera pour une autre fois. Soyez heureuses et contentes ce soir, petites sœurs, et pensez aussi à vos frères.

FÉLIX.

---

## A CARL IMMERMANN, A DUSSELDORF

Paris, le 11 janvier 1832 [1].

... Où j'aime surtout à passer mes soirées, c'est aux petits théâtres, qui sont un miroir fidèle de la vie française et du peuple français. Je goûte surtout le *Gymnase-Dramatique*, où l'on ne donne que de petits *vaudevilles*. C'est une chose curieuse que l'amertume et la rancune qui règnent à présent dans toutes ces pièces gaies, déguisées, il est vrai, sous les allusions les plus spirituelles et sauvées par le jeu le plus leste et le plus habile, mais peut-être d'autant plus visibles. Le premier rôle appartient toujours à la politique, qui serait capable de me faire prendre le théâtre en horreur, car elle m'assomme de reste ailleurs; mais au *Gymnase*, c'est une politique légère et moqueuse qui met à contribution tous les petits événements du jour et tous les journaux pour faire rire et applaudir. A la fin, il faut, bon gré, mal gré, rire et battre des mains comme les autres. La politique et la galanterie sont les deux grands ressorts qui font tout marcher, et je n'ai

[1] P. 301.

Digitized by Google

point encore vu de pièce qui ne contienne sa scène de séduction et sa sortie contre les ministres. Rien de plus éminemment français du reste et de plus conventionnel que ce genre du *vaudeville*, qui veut dans toutes les pièces un air de musique à la fin de la scène, à propos de quelques *couplets* moitié chantés, moitié parlés par les acteurs, et aiguisés chacun d'une pointe. Nous n'aurons jamais ni l'aptitude ni la volonté d'apprendre à en faire autant. Cet art de coudre chaque fois au refrain un nouveau trait d'esprit manque à notre conversation et à nos idées. L'effet est saisissant, et je n'imagine rien néanmoins qui soit plus prosaïque. Une nouvelle pièce qui fait fureur au Gymnase, c'est le *Luthier de Lisbonne :* le public en fait ses délices. L'affiche annonce un personnage inconnu ; mais il est à peine entré en scène que tout le monde bat des mains et rit, et on apprend que l'acteur imite à s'y méprendre par ses gestes, son costume et ses airs, devinez qui ? Don Miguel. Il donne de plus à entendre, à plus d'un signe, qu'il est roi, et voilà une pièce bâtie et bâclée. Plus l'inconnu se comporte d'une manière barbare, sotte et méchante, et plus est grande la joie du public, qui ne perd ni un geste ni une parole. Il a fui devant une sédition populaire et s'est réfugié dans la maison de ce facteur d'instruments qui est le plus fidèle royaliste du monde, mais qui a le malheur d'être le mari d'une très-jolie femme. Un des favoris de don Miguel a forcé la pauvre femme à lui accorder un rendez-vous pour la nuit suivante ; et, quand le roi survient, il le prie de lui venir en aide, ne fût-ce qu'en faisant couper la tête au mari. — *Très-volontiers !* répond don Miguel, et tandis que le luthier, qui l'a reconnu, tombe à ses pieds, ravi de son bonheur, il signe un premier arrêt de mort pour le compte du luthier, et un second pour le compte du favori, qu'il se propose de supplanter auprès de la jolie femme. A chaque nouvelle cruauté, nous battons des mains, nous rions et nous nous amusons extrêmement des sottises de ce don Miguel de théâtre. Ainsi finit le premier acte. Au second, il est minuit. La luthière est seule, fort inquiète. Don Miguel entre par la fenêtre et se donne toutes les peines du monde pour gagner en plein théâtre l'amour de la jolie bourgeoise. Il la fait chanter et danser devant lui ; mais elle ne peut pas le souffrir et le prie d'un ton aigre-doux de l'épargner. Là-dessus il l'empoigne, la traîne et la porte à plusieurs reprises d'un bout de la scène à l'autre. Cela pourrait finir mal, si elle n'attrapait pas un couteau et si on n'entendait pas en même temps frapper au dehors. Au dénoûment, le bon luthier sauve le roi des mains des soldats français, qui viennent d'arriver, et dont la bravoure et la pas-

Digitized by Google

sion pour la liberté font au roi une peur épouvantable. C'est ainsi que la pièce finit de la manière la plus satisfaisante. Puis arrive une comédie où la femme est infidèle à son mari et entretient un amant; puis une autre où le mari est infidèle à sa femme et se fait entretenir par sa maîtresse; puis une satire contre les nouvelles constructions des Tuileries et contre le ministère entier, et ainsi de suite. Où en est l'*Opéra français*, je n'en sais rien. Il a fait banqueroute et on n'y a rien joué depuis que je suis ici. A l'*Académie royale*, on donne, sans discontinuer, *Robert le Diable*, de Meyerbeer, avec beaucoup de succès. Il y a toujours salle comble et la musique plaît généralement. C'est un luxe de décors et de mise en scène qui surpasse tout ce que j'ai jamais vu. Tout ce que Paris renferme de chanteurs, de danseurs et d'acteurs y chante, y danse et y joue. Le sujet est *romantique*, ce qui veut dire que le diable y figure. Il n'en faut pas plus à satisfaire le goût des Parisiens pour le romantisme et la fantaisie. La chose n'en est pas moins très-mauvaise et, sans deux scènes brillantes de séduction, elle ne produirait même pas d'effet. Le diable est un bonhomme de diable, qui emprunte un costume de chevalier pour venir tenter son fils Robert, chevalier normand, amoureux d'une princesse sicilienne. Il le pousse à perdre aux dés son argent et sa fortune mobilière, laquelle consiste en une rapière. Il lui fait ensuite commettre un sacrilége et lui donne un rameau enchanté qui le transporte dans la chambre à coucher de la susdite princesse et le rend irrésistible. Le fils, de son côté, se prête volontiers à ces fredaines. Vers la fin il est sur le point de vendre son âme à son père, qui lui a déclaré qu'il l'aime trop pour vivre sans lui. Mais alors le diable ou le poëte, M. Scribe, amène une paysanne qui possède un testament de la défunte, mère de Robert, qui le lui lit et le jette par ce moyen dans une si belle indécision, qu'à minuit le diable est réduit à plonger dans une trappe, sans avoir rien fait. Là-dessus, Robert épouse la princesse, et la paysanne s'est tirée à son honneur de son rôle de bon principe. Le diable s'appelle Bertram. Ce n'est pas moi qui me chargerais de composer aucune musique sur une donnée aussi glaciale, et l'opéra ne me satisfait point. Je le trouve froid et inanimé d'un bout à l'autre et ne me sens nullement remué. Les gens louent la musique, mais où me manque la chaleur et la vérité, je n'ai plus de point de repère...

Votre FÉLIX MENDELSSOHN BARTHOLDY.

---

Digitized by Google

Paris, le 14 janvier 1832 [1].

Je commence seulement à me faire ici et à connaître Paris. C'est le séjour le plus étourdissant et le plus gai du monde, mais qui perd la moitié de son charme pour un homme qui ne se mêlerait point de politique. Aussi me suis-je fait *doctrinaire :* je lis mon journal le matin, j'ai mon opinion sur la guerre et la paix, et n'avoue qu'aux intimes que je n'y entends rien.

... A... vient de quitter la maison de ses parents pour la rue Monsigny [2], où il vit à présent corps et âme. P... m'a envoyé un Appel à tous les hommes, dans lequel il fait sa profession de foi et veut que chacun envoie aux saint-simoniens une part, si petite qu'elle soit, de sa fortune. L'Appel s'adresse aussi aux artistes et les somme de consacrer dorénavant leur art à cette religion; de faire de meilleure musique que Rossini et Beethoven; de bâtir des temples de la paix; de peindre comme Raphaël et David. J'ai vingt exemplaires de ce morceau que P... me charge de t'expédier, mon cher père. Passe pour un, et encore si je trouve une occasion. Tu en auras bien vite assez. C'est un signe fâcheux de l'état des esprits à Paris, qu'une idée aussi monstrueuse, habillée en prose rebutante, ait pu se produire et s'étendre au point de recruter, par exemple, beaucoup de partisans parmi les élèves de l'École polytechnique. On ne conçoit pas où ces braves gens veulent en venir quand on les voit s'aider ainsi de moyens matériels et grossiers, promettre à l'un des honneurs, à l'autre de la gloire, à moi un public et des bravos, aux pauvres de l'argent; quand ils tuent toute initiative et toute aspiration par leur froide estimation de la capacité. Et que dire de leurs idées de philanthropie universelle, de scepticisme au sujet de l'enfer, du diable et de la damnation, de l'égoïsme qu'il faut réprimer : toutes idées qu'on a chez nous en venant au monde, qu'on retrouve partout dans le christianisme, sans lesquelles je ne voudrais pas vivre, mais qu'ils ont le talent de considérer comme une invention et une découverte des plus neuves, avec lesquelles ils se vantent de renouveler la face du monde, avec lesquelles ils se proposent de faire le bonheur des hommes ! Quand A... me dit d'un air posé qu'il n'est point appelé à se corriger, mais à corriger les autres, qu'il n'a aucune imperfection, qu'il est au contraire tout parfait; quand

[1] P. 308.
[2] Où s'étaient établis les saint-simoniens.

Digitized by Google

ces messieurs n'ont que compliments et éloges pour eux-mêmes et pour tous ceux qu'ils veulent gagner à leur cause, quand ils admirent votre capacité et votre génie, quand ils déplorent que de si merveilleux talents soient annihilés par toutes ces sottes idées de devoir, de vocation et de travail, telles qu'on les entendait ci-devant, en vérité on est tenté de croire à une méchante mystification. J'ai assisté dimanche dernier à une réunion où les pères étaient assis en cercle. Survint le père suprême, qui se fit rendre des comptes, qui leur distribua l'éloge et le blâme, qui parla au peuple assemblé et donna ses ordres. J'en éprouvai presque une sainte horreur. Il a planté là aussi ses parents pour vivre auprès des pères ses subordonnés, et il cherche à contracter un emprunt pour eux. En avez-vous assez? Moi, oui. Il y aura la semaine prochaine un concert donné par un Polonais. J'y joue un sextuor avec Kalkbrenner, Hiller et compagnie. Ne vous effrayez donc pas si vous voyez mon nom massacré dans les feuilles à la façon du *Messager*, qui annonçait l'autre jour, sous la rubrique de *Berlin*, la mort du professeur *Flegel*[1]; tous les journaux l'ont répété. Je me suis remis au travail et vis content. Je ne vous ai encore rien dit des théâtres, quoiqu'ils m'occupent beaucoup. L'esprit de rancune et de révolte perce dans les moindres pièces. Ce sont des allusions perpétuelles à la politique. Le romantisme (c'est lui qui s'est baptisé de ce nom) a infecté tous les Parisiens, qui ne souffrent plus sur le théâtre que pestiférés et pendus, diables et femmes en couche. C'est à qui surpassera l'autre en atrocités et en libéralisme. Et au milieu de toutes ces misères et de toutes ces extravagances, un talent comme celui de Léontine Fay, la grâce et l'amabilité mêmes, trouve moyen de se préserver de la contagion des sottises qu'elle est forcée de débiter et de jouer. Singuliers contrastes! J'y reviendrai.

FÉLIX.

---

Londres, le 11 mai 1832[2].

Je n'essaye pas de vous décrire le bonheur que j'ai goûté ici dans ces premières semaines de mon séjour. Je suis dans un pays que j'aime, j'y retrouve mes amis et un monde qui me veut du bien,

[1] Hegel.
[2] P. 332.

Digitized by Google

je jouis avec délices du retour de ma santé. Il fait chaud, le seringat est en fleur, et j'ai de la musique à faire : vous concevez ma félicité. Il faut pourtant que je vous retrace une de mes heureuses matinées de la semaine dernière. C'est de tous les témoignages du dehors que j'ai reçus jusqu'ici celui qui m'a causé le plus de joie et d'attendrissement, et c'est peut-être le seul auquel je songerai toujours avec un nouveau plaisir. Il y avait samedi matin répétition au *Philharmonic;* on ne donnait rien de moi, parce que mon ouverture n'est pas encore recopiée. Après la Symphonie pastorale de Beethoven, pendant laquelle j'étais dans une loge, j'allai dans la salle pour saluer quelques vieux amis. J'étais à peine descendu, à peine entré, qu'un musicien crie de l'orchestre : — *There is Mendelssohn!* (Voici Mendelssohn !) Et là-dessus ils se mettent tous à crier et à battre des mains. Je demeurai un instant interdit. Ce bruit fini, un autre s'écrie : — *Welcome to him!* (Qu'il soit le bienvenu !) Le vacarme recommence, et me voilà obligé de traverser la salle et de grimper à l'orchestre pour les remercier. C'est un accueil que je n'oublierai jamais et qui m'a été plus agréable que tous les honneurs du monde. J'ai vu que je suis aimé de mes confrères, qu'ils se réjouissaient de mon arrivée, et j'en ai éprouvé un sentiment de joie que je ne saurais rendre.



Digitized by Google

## HISTOIRE

# D'UN CURÉ ET D'UN ANE[1]

---

Nous croyons utile de donner sur l'œuvre dont nous avons extrait le fragment qu'on va lire, ainsi que sur son auteur, quelques éclaircissements préalables.

La *Beatrice Cenci* parut en Italie à une époque où toute la Péninsule se trouvait, directement ou indirectement, sous la double domination étrangère et cléricale. L'édition — la dernière, je crois — qui a servi à mon travail a été publiée à Pise en 1854. Je ne pense pas qu'elle ait jamais été traduite en français d'une manière complète. Guerrazzi parle vaguement d'une traduction dont il ne paraît pas très-satisfait. J'ai cherché cette traduction. Il m'a été impossible de me la procurer; les personnes que j'ai consultées à ce sujet n'ont pu me donner aucun renseignement. Donc, en France, cette œuvre de Guerrazzi est à peu près inconnue. En Italie elle fit grande sensation. Tous les Italiens l'admirèrent; les prêtres l'eurent en horreur. Cela devait être : l'ouvrage était spécialement à leur adresse.

La *Beatrice Cenci* n'est pas un roman dans le sens vulgaire du mot, ni une histoire proprement dite non plus, encore moins un pamphlet. C'est une vaste composition littéraire ayant le caractère du drame, surtout du drame à intentions politiques et sociales. Le sujet principal est historique, le fait générateur de la composition parfaitement vrai. Le voici.

Vers la fin du XVIe siècle, vivait à Rome une puissante famille italienne de haute noblesse : elle descendait de la *gens Cincia*, et possédait une immense fortune. Tout à coup, le chef de cette famille — un vieillard dont on disait beaucoup de bien en public et beaucoup de mal dans les entretiens privés — est tué dans un de ses châteaux, sur la frontière de Naples. Immédiatement, sa femme, ses enfants sont accusés de parricide, arrêtés, lestement soumis à la question ordinaire et extraordinaire, plus lestement jugés et condamnés à être tenaillés, roués

[1] Extrait d'une composition littéraire de Guerrazzi, la *Beatrice Cenci*; — traduction inédite de Raphaël Podesta.

Digitized by Google

vifs et écartelés. On les exécuta à Rome, sur la place Saint-Ange. Leurs biens furent confisqués en bloc, au profit de la Chambre apostolique. La plupart de ces biens auraient dû cependant échapper à la confiscation, étant frappés d'inaliénabilité absolue comme fidéicommis. La cour pontificale n'y regarda pas de si près. Les biens confisqués passèrent de la Chambre apostolique dans les mains du pape Clément VIII, et de là, à l'aide de ventes simulées, dans celles des neveux du saint-père. Au nombre des condamnés, il y avait un enfant de douze ans et une jeune fille de seize, Beatrice Cenci, fille du décédé, d'une beauté rare, d'une intelligence précoce, et qui, dans toute cette tragédie judiciaire, fit preuve d'une fermeté de caractère remarquable. Les poëtes du temps chantèrent la beauté, les vertus et les malheurs de cette enfant. Le peuple en a fait le sujet d'une de ses légendes les plus chères.

Sur le moment, à Rome, en Italie, on crut un peu à la culpabilité des Cenci. Plus tard, on fut porté à les croire innocents. Les Cenci avaient le tort d'être trop riches, et Clément VIII passait pour un homme très-avare, d'une rapacité féroce. Clément VIII seulement? Les plus grands patriotes italiens, Dante tout le premier, appellent Rome et la cour des papes : une louve affamée et insatiable ; et l'avarice n'a pas toujours été son unique défaut.

Guerrazzi a pris ce fait dans toute sa raideur historique et en a fait le pivot d'une action dramatique vigoureuse. Pour lui, l'affaire des Cenci est un assassinat, un massacre, *una strage* avec préméditation, accompagné de quelque chose ayant tous les caractères d'un vol; dans tous les cas, d'une spoliation. On arrête les Cenci, la nuit ; on les juge rapidement, sans trop les regarder. Il y a un enfant, une jeune fille; on torture la jeune fille et l'enfant; on les condamne tous, on les exécute, et on empoche l'argent. La tragédie des Cenci, c'est Rome vue du côté du coffre-fort; ce sont des robes rouges avec la croix de saint Pierre sur un monceau d'écus souillés de sang.

Autour de cette action dramatique ainsi comprise, Guerrazzi a déroulé une série de tableaux de mœurs italiennes, — la noblesse et le clergé, la magistrature et la papauté au XVIe siècle. Il a peint, il a mis en scène l'iniquité et la corruption de l'une et de l'autre; il a été plus loin, il a fouetté la papauté et la magistrature de toutes les époques en Italie, et peut-être aussi d'ailleurs. Le prêtre et le magistrat ont été, pendant longtemps, des instruments terribles de compression de tout sentiment national en Italie et dans presque tous les pays latins profondément catholiques.

Il y a dans la *Beatrice Cenci* une originalité puissante, désordonnée parfois, qui fait oublier quelques légers défauts de composition. Guerrazzi perd souvent de vue, dans l'exécution de ses conceptions littéraires, l'unité philosophique de son œuvre. Il manque de cette entente soutenue de l'harmonie qui doit exister entre tous les éléments constitutifs d'un travail esthétique, et qui fait d'un roman, d'un drame, d'une composition artistique quelconque une grande synthèse. Mais ce défaut ne lui est pas particulier; il tient au tempérament des race latines, essentiellement impressionnables, d'une vivacité de sentiment extrême — aux conditions politiques dans lesquelles ce tempérament a vécu en Italie ; —

Digitized by Google

un curé de campagne... Mon église ressemble littéralement à un crible... l'eau filtre à travers la voûte et vient se mêler au vin des burettes... Comparée à mon presbytère, une grenade cuite au four ressemblerait à une pomme de pin toute verte... Quelquefois, lorsqu'il pleut, je suis forcé de me tenir dans mon lit, un parapluie ouvert à la main. Son Excellence sait-elle avec quoi il me faut essuyer mon visage?... le sait-elle?

— Non certainement.

— Avec Rodomont!

— Et qu'est-ce que c'est que Rodomont?

— Le chat de la cure. Au moins, il va, lui, chercher fortune sur les toits; mais Marco et votre serviteur, qui ne peuvent courir les gouttières, n'ont pas toujours à dîner ni à souper... je soupire, et Marco se met à braire. — Je n'ai qu'une soutane... ou plutôt je ne saurais dire si je l'ai encore ou si je ne l'ai plus: elle est usée, elle reluit si bien que je peux m'y voir; et ce n'est qu'à force de reprises qu'elle pourra me servir jusqu'à la fin de décembre.

Et le pauvre prêtre montra sa robe presque diaphane, toute déchirée, et en parlant sa voix prit le ton du *Stabat mater dolorosa*.

— N'avez-vous pas fait vœu de pauvreté? pourquoi vous plaignez-vous d'un état qui se rapproche si bien de l'état de perfection? Ah! cet état de perfection ne vous plaît point; vous aimeriez mieux, n'est-ce pas, un revenu d'un millier d'écus, et être imparfaits, plus qu'imparfaits? Prenez-vous-en à l'auteur d'une pareille grammaire, grammaire que vous ne voulez pas comprendre, vous autres prêtres. Jésus-Christ vous a déclaré que vos biens ne sont pas de ce monde. Regardez là-haut, le ciel, et choisissez votre immeuble; le terrain, grâce à Dieu, ne manque pas. Mais vous faites la sourde oreille; vous dites, à part vous: La pistole, c'est le Père; la demi-pistole, le Fils; et le tiers de pistole, le Saint-Esprit: et nous croyons fermement qu'elles procèdent l'une de l'autre...

> Réjouissez-vous, prêtres, car votre Dieu
> Contre les Turcs et les conciles vous défend [1].

C'est une honte, révérend! c'est une honte d'avoir sans cesse l'esprit occupé de choses mondaines! Lorsque l'Église employait pour le service divin des calices de bois, elle avait des ministres précieux. C'est ce que dit saint Clément d'Alexandrie. Aujourd'hui, elle a des calices d'or; ses prêtres sont de bois. Et savez-vous, révérend, de quel bois ils sont

[1] Poésies de Francesco Berni, chanoine florentin du XVIe siècle.

Digitized by Google

faits? d'un bois que l'Évangile déclare devoir être coupé et jeté au feu parce qu'il est infécond...

Le pauvre curé reçut cette averse de dures paroles comme un vieux soldat reçoit la décharge de l'ennemi. Il poussa un soupir, puis il dit :

— Ah! saint Clément d'Alexandrie était un saint très-profond ; mais je ne crois pas qu'il ait jamais été obligé de rester dans son lit, par un temps de pluie, une ombrelle à la main.

— Soit ; vous manquez des choses nécessaires à la vie ; eh bien, adressez-vous aux riches prélats. N'ont-ils pas le superflu? Que nous demandez-vous donc? La dernière goutte de notre sang? Allez, allez dans les palais des évêques; frappez à la porte des abbés... frappez, vous dis-je, et l'on vous ouvrira, demandez et l'on vous donnera... *Pulsate et aperietur vobis*, a dit celui qui ne peut mentir.

— Il paraît que ces hauts dignitaires sont, la plupart du temps, hors de chez eux, pour affaires. J'ai frappé à leurs portes, toujours inutilement. Reconnaissant que je courais le risque de me briser les jointures des doigts avant que quelqu'un vînt m'ouvrir, je me suis résigné à les laisser tranquilles.

— Bas clergé, vous êtes vraiment un troupeau ; c'est le nom qu'ont l'habitude de vous donner les prélats gras et bien portants, car ils se conduisent envers vous comme de véritables pasteurs. En effet, pour tous ceux qui ont la vue saine, quels sont les droits du pasteur, du berger, qu'ils n'exercent pas sur vous? se gênent-ils pour vous traire, pour vous tondre, pour vous écorcher, vous griller et vous manger? — Levez-vous enfin contre cette inique hiérarchie! Allez, dévoilez au monde le procédé qu'ils emploient — la simonie, la débauche et autres moyens plus infâmes — pour concentrer sur une seule tête bénéfices, prébendes, abbayes, qui produisent, d'un côté, des prêtres paresseux, orgueilleux, vicieux et traîtres ; de l'autre, des prêtres pauvres, avilis, lâches, et traîtres aussi! Allez, publiez partout que les décisions réformatrices des conciles n'ont rien réformé du tout ; dites à haute voix, à qui veut ou peut vous entendre, que cet abominable collége d'hypocrites pharisiens ne tend à rien moins qu'à faire du pain avec la farine du diable ; forcez tous ces parasites à vous donner une place au banquet somptueux devant lequel ils sont assis depuis longtemps, et que pendant longtemps encore l'ignorance et la bêtise humaines leur serviront.

Le curé courba la tête sous cet orage gros d'hérésies, regarda, épouvanté, autour de lui, et baissant la voix :

— Excellence, murmura-t-il, pour l'amour de Dieu, veuillez vous rap-

Digitized by Google

peler qu'il y a ici, à Rome, quelque chose comme le saint-office et le château Saint-Ange.

— Vous avez peur? c'est bien; mais alors, puisque vous avez appris à trembler, sachez souffrir. La brebis lèche la main de celui qui l'égorge; — exemple sublime, digne d'éloges, de parfaite obéissance. Ou plutôt, pourquoi désertez-vous la bannière de la nature? pourquoi jetez-vous loin de vous la bêche de vos pères, et aimez-vous mieux commander à la poussière? Prêtres, lorsque vous quittez vos campagnes, derrière vous les vignes pleurent et les sillons gémissent. Allez labourer les terres, esclaves fugitifs. Il n'y a pas de mère plus tendre que la nature. La nature vous nourrit, vous habille, vous ensevelit. Qu'exigez-vous de plus, importuns? Vous vous plaignez d'être les déshérités de la nature; vous mentez. Est-ce que la terre vous a jamais manqué? Où sont les générations qui vous ont précédés? sous terre. Auquel de vous, en naissant, la mère nature a-t-elle refusé trois brasses de terre et même davantage? — Cette histoire ne vous plaît pas. Je le conçois. Le bréviaire est moins lourd que la pioche. Vous voulez jouir ici-bas, par anticipation, du paradis que vous nous promettez de l'autre côté de la tombe. Il vous plaît goûter le miel que les abeilles ont eu tant de peine à recueillir! les abeilles, au moins, possèdent un aiguillon dont elles se servent pour chasser les voleurs. L'homme ne sait pas se servir de sa raison pour s'arracher de vos mains. Dites-moi, révérend, ne vous semble-t-il pas que l'aiguillon de l'abeille a bien plus de valeur que la raison de l'homme? — Allons, vivez, mourez comme vous l'entendez; mais sortez de ma présence; vous n'aurez pas un écu de moi. Il vous a été donné de vivre. Je n'ai pas d'argent pour entretenir votre paresse; je ne peux payer vos vices, qui sont plus nombreux que les fils de Jacob et dont un seul coûte trois fois autant qu'un enfant!

> Croyez-vous, cependant, Sardanapales,
> Pouvoir être tantôt femmes, tantôt maris,
> Et de l'Église faire tantôt un repaire, tantôt une taverne?
> Et faire encore bien d'autres infamies,
> Et satisfaire de si nombreux et de si étranges appétits
> Sans soulever la colère de la Bonté suprême [1]?

Le pauvre prêtre se trouvait dans la position de l'homme qui, loin de chez lui, surpris en rase campagne par une averse, courbe le

[1] Pétrarque, Sonnets.

Digitized by Google

dos et se résigne à recevoir toute la pluie que Dieu veut bien faire tomber sur lui. Toutefois, profondément blessé par les dernières paroles du comte, il leva les yeux au ciel et ne put s'empêcher de dire :

— Quant à ce qui regarde Verdiana, ma domestique, je jure, Excellence, par celui qui ne veut pas que l'on jure, qu'elle n'est pas jeune. Elle est si vieille, si vieille, qu'on pourrait affirmer qu'elle a dû porter les pierres aux maçons qui ont construit le Colisée. Comment donc Son Excellence peut-elle supposer qu'un homme de mon âge, de mon caractère, soit capable de pareilles habitudes? oh!...

— Pourquoi pas? Les vieux os et le bois sec s'enflamment facilement :

**Et je brûlerai**
**D'autant mieux que je serai moins vert,**

disait messire Francesco Petrarca. Sur les choses d'amour, le chanoine Petrarca s'entendait mieux qu'il ne veut nous le faire croire, le vieux pécheur, car il était des vôtres.

Le prêtre leva au plafond ses mains et ses yeux, et s'écria piteusement :

— Que me faut-il entendre, mon Dieu!

Le comte fit, avec le doigt indicateur de la main droite, un signe horizontal sur le front comme s'il eût voulu changer le registre d'un instrument de musique, et, d'une voix plus douce, il reprit :

— Oh! je ne parlais pas pour vous, pauvre prêtre. Vous êtes tellement exténué par les privations, que vous ressemblez à saint Basile. Si un jour il me prenait envie de dire mes affaires à quelqu'un, vous pouvez être sûr que je vous choisirais pour mon confesseur. Allons, trêve de paroles, curé, mon ami cher. Combien vous faut-il pour restaurer votre église et le presbytère, pour vous acheter une soutane neuve et une demi-douzaine d'essuie-mains?

— Ma foi... nous avons fait le compte, Verdiana et moi, plus de mille fois; elle, sur la couverture de l'almanach; moi, sur les marges du bréviaire; nous n'avons jamais pu nous mettre d'accord : elle prétend que c'est tant; j'affirme que c'est moins. Cependant je serais porté à croire qu'avec deux cents ducats, on pourrait joindre les deux bouts.

— Deux cents ducats! miséricorde! Prenez-vous les ducats pour des prunes?

— Il n'y a pas moyen de faire autrement, répondit le prêtre en

Digitized by Google

se croisant les mains sur le ventre; et notez que je serai obligé d'ajouter une quarantaine d'écus que j'ai gagnés en m'imposant quarante mille jeûnes non obligatoires.

— Écoutez-moi, révérend : je ne suis pas assez riche pour avoir la prétention de restaurer la maison de Dieu. Dieu fait le bon et le mauvais temps; s'il laisse pleuvoir chez lui, il est certain que l'eau de pluie ne lui déplaît pas. Je vous donnerai cent ducats, mais à une condition.

— Laquelle, Excellence?

— C'est qu'avec ces cent ducats, et les quarante que vous avez, vous restaurerez le presbytère, et vous vous procurerez tout ce qui vous est nécessaire, des essuie-mains, une soutane pour vous et une robe pour Verdiana...

— Jamais, Excellence, non, jamais. La maison restaurée, c'est bien; c'est bien, du linge neuf; une robe pour Verdiana, c'est bien aussi, c'est mieux qu'une soutane pour moi; mais, avant toute chose, il nous faut songer à la maison du Seigneur. Verdiana et moi avons sur ce point les mêmes idées, et nous n'aurions pas le courage de toucher, dans notre intérêt, au plus mince liard, si tout d'abord nous n'avions terminé ce qui regarde la maison de Dieu.

— Que parlez-vous de maison de Dieu! mais c'est un blasphème. Est-ce que Dieu a besoin d'une maison pour être à l'abri de la pluie et de la fraicheur de la nuit? La maison de Dieu, c'est l'univers; ce sont les étoiles, le soleil, la lune, et tout ce qui vit, tout ce qui pousse, tout ce qui croît ici-bas. La substance divine est dans tout, elle émane de tout; Dieu, c'est tout! On doit l'adorer dans sa manifestation, dans les œuvres de l'intelligence, dans les magnificences de la nature, dans la pureté et dans les affections de l'homme.

— Seigneur comte, répondit le curé en plaçant une de ses mains sur son cœur et avec une simplicité pleine de dignité, je suis pauvre d'intelligence; je crois à ce que nos pères ont cru, et je ne cherche pas au delà. Je sais cependant que l'esprit humain, souvent, va plus loin, s'égare et ne comprend plus. Entre le doute qui torture et la foi qui console, il me paraît sage de m'en tenir à la foi.

Ce langage net et ferme piqua le comte au vif. Celui-ci chercha à couvrir sa plaie par de nouveaux propos impies, et s'empressa de répliquer:

— Vous voilà! vous faites comme les sophistes, vous battez la campagne. Je ne vous empêche pas de croire en Dieu; c'est la manière de manifester votre croyance que je vous conteste. Comment

Digitized by Google

voulez-vous que l'eau de pluie qui tombe dans votre église puisse déplaire à Dieu? Si elle lui déplaisait, n'a-t-il pas le pouvoir de faire en sorte qu'elle ne tombe pas? Il a créé l'eau, le feu aussi; or si, lorsqu'il se sent mouillé, il éprouve le besoin de se sécher, il n'a qu'à prendre, avec des pincettes, un de ces nombreux soleils qui brillent dans le ciel et à le mettre dans la cheminée. A-t-il à craindre l'eau, celui qui marche dessus comme sur une chaussée; celui qui ouvre et qui ferme les écluses du ciel aussi aisément que j'ouvre ce tiroir? — Allons, allons, cher curé, accordez-moi au moins ceci, qu'un temps nuageux ou serein lui importe peu. Tenez, voici des ducats; ils brillent comme du feu... Et en disant ces mots il prit une poignée de pièces d'or et les mit sous les yeux du prêtre. — Ils sont à vous, à la condition que vous vous en servirez dans votre intérêt et dans celui de Verdiana. Dieu est assez riche pour faire lui-même les frais de son entretien.

Et, en parlant ainsi, son visage avait l'air tentateur du diable de saint Antoine. Le prêtre couvait de l'œil tout cet or; il suait par tous les pores la convoitise ardente que donne la misère. Un terrible combat se livrait dans cette pauvre conscience. Le comte, voyant le prêtre branler dans le manche, ajouta gaiement :

— Que ce dernier argument vous décide, c'est que, si vous n'acceptez pas la condition, je remets l'argent dans le tiroir.

— Excellence!...

— Enfin, voyons, mettons de côté les raisons que je vous ai données; elles ne vous vont pas, et je ne veux point vous fermer les portes des limbes où vous êtes attendu. N'est-il pas vrai que vous devez songer à deux choses : à l'église et au presbytère? Admettons que l'église soit une chose sacrée; vous ne nierez pas que le presbytère l'est aussi un peu; or prouvez-moi, maintenant, que vous pouvez commettre un grand péché en vous occupant d'abord du presbytère, et de l'église ensuite? — Vous aurez déjà fait un si bon bout de chemin dans l'accomplissement de vos devoirs! Ne vous entêtez pas; rappelez-vous qu'il est tel juste qui succombe par trop de justice; c'est le roi Salomon qui l'a dit...

— Excellence... vraiment... de cette façon... il semblerait... et cependant...

— Allons... allons, acceptez les ducats et promettez-moi de vous en servir uniquement dans votre intérêt. Considérez, de grâce, ceci encore : si Dieu est éternel, comme nous le croyons tous les deux, il ne se fâchera pas d'attendre cinq ou six ans, quelques siècles,

Digitized by Google

pourrais-je dire, la restauration de sa petite chapelle. Si vous n'étiez pas l'homme que je crois, je vous dirais... imitons un peu son exemple, oublions-le un instant, lui qui ne pense jamais à nous. — Ainsi donc, voulez-vous les ducats ou ne les voulez-vous pas?

— Ah! la tentation est grande; mais je crains de commettre un péché bien grave.

— Les voulez-vous ou ne les voulez-vous pas?

— Laissez-moi réfléchir. Ce n'est pas une petite affaire qu'un cas de conscience pour un curé qui a charge d'âmes...

— Eh bien! mettez tout sur mon compte.

— Ah! j'accepte...

— Voici l'argent; ainsi vous promettez de remplir la condition?

— Je vous le promets.

— Maintenant, songez à tenir votre parole. J'irai m'assurer par moi-même de l'accomplissement de votre engagement.

Le curé, moitié triste et moitié content, empocha l'argent, fit d'humbles remerciments et se retira avec force révérences.

## II

Verdiana avait été vingt fois déjà à la fenêtre, elle avait autant de fois mesuré mentalement la distance qui séparait Rome de la cure. Elle descendit dans le pré; ses jambes tremblaient; elle se jeta par terre, approcha son oreille du sol afin d'entendre le bruit lointain qui lui annoncerait le retour du curé : — rien. Elle se leva, chanta à mi-voix les litanies, le *Stabat mater*, dit son chapelet dix fois, puis perdit patience.

— Mais voyez donc, marmottait-elle entre ses dents, comme cet homme-là se fait attendre ce matin!... Comment, ce matin ? les vêpres sont sonnées, et le potage n'est plus qu'une gelée épaisse. Je ne sais ce qui me retient de dîner toute seule. Et s'il allait venir ensuite, il ne pourrait souper; il en souffrirait... Mais peut-être quelque affaire l'aura retenu; peut-être il sera arrivé quelque malheur à Marco (Marco, c'était l'âne que montait le curé), et au pauvre révérend aussi. Malheur à moi! à quoi vais-je rêver maintenant? Après tout, pourquoi cela ne serait-il pas? si un mauvais coup peut tomber sur Marco, il n'y a pas de raison pour qu'il n'en arrive pas autant au curé! Sainte Vierge!...

Digitized by Google

Il n'est que trop vrai, le malheur n'établit aucune différence entre Marco et le curé; il attend également les hommes et les bêtes; il est prêt pour tout le monde, comme la table de l'hôtelier.

Elle prit ses aiguilles à tricoter, auxquelles pendait un bas à moitié terminé, et se mit à l'achever activement. Celui qui l'aurait examinée aurait reconnu sans peine qu'il se formait, dans la tête de la brave femme, une pensée pénible, et aurait vu deux larmes grossir, peu à peu, dans ses yeux. Les larmes et la pensée partirent à la fois. Verdiana, agitée, mit de côté les aiguilles et le bas, en s'écriant:

— C'est sûr, eh! si un malheur lui était arrivé, le pauvre homme n'aurait plus besoin de chaussettes ni de semelles de bas... Et pourquoi n'en aurait-il plus besoin? Est-ce que toutes sortes de mésaventures rendent les bas inutiles?

Elle allongea les mains, reprit ses aiguilles à tricoter, en enfonça une dans l'étui passé à sa ceinture, et continua:

— Du reste, qu'il soit mort ou vivant, les bas serviront toujours bien à quelqu'un.

Et elle remit la pelote de coton dans sa poche.

— Oui, ils serviront à quelque pauvre du bon Dieu... et à moi aussi.

Disons-le en l'honneur de la vérité: Verdiana n'avait songé à elle-même qu'après le curé, sa monture, le prochain, après tout le monde. Son esprit de charité avait été aussi loin que possible. Il revenait maintenant de la périphérie au centre. D'autre part, notre amour de l'impartialité nous fait un devoir d'ajouter que Verdiana ne mit jamais plus d'ardeur à tricoter que lorsqu'elle se douta que les bas pourraient bien lui rester.

Tout à coup, l'air retentit des braiments de Marco. Verdiana courut à la fenêtre et vit apparaître au-dessus de la haie du jardin les chères têtes du curé et de l'âne. Bien entendu, elle n'établissait aucun rapprochement entre la tête de l'un et celle de l'autre; Dieu nous garde de penser le contraire. Mais enfin, si l'on ne pouvait refuser de grandes qualités au curé, Marco avait aussi son mérite. Du reste, le curé n'avait pas bu la lune, comme Marco.

Marco avait bu la lune! C'est du moins ce que l'on crut pendant quelque temps dans la maison du curé et dans le voisinage. Plus tard, grâce aux raisonnements du curé, Verdiana commença à en concevoir quelques doutes; mais quant à Giannicchio, il ne fut pas possible de le dissuader; Giannicchio aurait soutenu le fait au pied même de la potence.

Digitized by Google

Giannicchio était un garçon plus pauvre que Lazare. Il portait des vêtements formés en partie d'une couche de boue, en partie de morceaux d'étoffes de toutes nuances, de toutes dimensions, les uns sur les autres, comme le tas de gueux qui, à la porte du couvent où le capucin fait la distribution de la soupe, se dressent sur la pointe des pieds en tendant leurs marmites. Giannicchio était un de ces malheureux enfants auxquels la mère nature n'a donné, pour toute bénédiction, qu'un soufflet. Tout ce qu'il faisait, il le faisait de travers : s'il prenait une pièce de vaisselle, il la brisait ; s'il courait au secours de quelqu'un, il allait se cogner contre un mur, ou contre le nez de la personne qu'il voulait assister ; on lui aurait demandé de l'eau, qu'il aurait apporté du feu. Le curé déclara plusieurs fois que ce garçon avait dû servir les maçons dans la tour de Babel. Malgré tout cela, Giannicchio *Malheur* — tel était le sobriquet qu'on lui avait donné — était de si bonne pâte, si serviable, si affectueux, qu'il ne quittait pas la maison du curé et tâchait d'y vivre le mieux qu'il pouvait.

Il faut savoir maintenant qu'à côté du presbytère se trouvait un puits, et à côté du puits une auge où les bêtes venaient boire et où on lavait le linge. Un soir, Marco revint tard à la maison; le curé l'avait prêté au médecin de l'endroit, dont la jument boitait ce jour-là à ne pouvoir porter personne sans danger de la vie. Marco revint donc très-tard à la maison, il était éreinté. « La lune dans son plein souriait dans le ciel serein, » comme dit Dante, et regardait complaisamment son disque dans l'eau qui restait au fond de l'auge, comme une riche dame qui, faute de mieux, se regarde dans un miroir de quatre sous. Giannicchio conduisit Marco à l'auge. En jetant les yeux dedans, il vit la lune. L'âne, mourant de soif, but jusqu'à la dernière goutte l'eau qui était dans l'auge, et la lune disparut. Giannicchio, émerveillé et épouvanté, se mit à crier que Marco avait bu la lune. Tel était Giannicchio.

— O mes bien-aimés !... s'écria la bonne Verdiana ; et elle courut, toute joyeuse, vers l'âne et le curé, prit Marco par le cou, l'embrassa avec effusion comme l'aurait fait, ni plus ni moins, Sancho Pança ; baisa les mains du curé et l'aida à mettre pied à terre. Mais chez les pauvres gens, la douleur causée par la perte d'un objet quelconque est plus vive que la joie que pourrait produire l'espérance d'un gain ; aussi me serait-il difficile de décrire les nombreuses manifestations du chagrin qu'éprouva Verdiana en voyant la soutane du curé en lambeaux, et le linge de dessous en mauvais état. Son chagrin devint plus profond encore lorsque, en considérant le front nuageux du curé, elle put se douter que le voyage avait été sans résultat heureux.

Digitized by Google

— Bon! je suis sûre, commença à dire Verdiana, qu'aujourd'hui encore la promesse: *Demandez et l'on vous donnera*, n'aura pas été réalisée... — Et pendant qu'elle enlevait la poussière de dessus les vêtements du curé, elle continuait ainsi: — Le saint Évangile a entendu parler probablement de la grâce, *gratis data*, et non des écus au soleil.

— Taisez-vous, Verdiana, ne calomniez pas la Providence, c'est un péché. J'ai frappé et l'on m'a ouvert; j'ai demandé et l'on m'a donné cent écus.

— Cent écus! oh! alors nous allons faire des feux de joie...

Le curé poussa un soupir, se mit à table, mangea peu, but encore moins, et ne fit que des réponses rares et tronquées aux questions multipliées de Verdiana, qui, tournant autour de lui, ne finissait pas de l'interroger de la manière suivante:

— Vous sentiriez-vous malade, révérend? — Vous est-il arrivé quelque accident en route? — Avez-vous eu peur? Mais parlez donc! Voulez-vous que je vous fasse une infusion de sauge avec du miel?... un bon verre de vin chaud... des compresses de vinaigre sur les tempes? Voulez-vous un sinapisme?... un bain de pieds?... un bain de siége?... un lavement?

— Ouf! souffla le curé; puis il dit: — Faites tout cela pour vous, si vous en avez besoin. Je me porte bien, grâce à Dieu. Voici les cent ducats.

— Oh! qu'ils sont beaux! ceux qui en ont n'ont pas tort de les bien garder.

— Écoutez-moi, Verdiana: ce sont là cent ducats, mais il s'en faut de beaucoup qu'il y en ait assez pour la maison, pour le linge de ménage, et pour l'église...

— Un moment! Réparons d'abord l'église. Quant au reste, le bon Jésus y pourvoira.

— Pourvoira, oui; mais remarquez, ma chère Verdiana, que si nous négligeons la maison, un jour ou l'autre nous serons obligés de nager chez nous.

— Il vaut mieux que nous soyons dans l'eau chez nous, que le Christ noyé dans son église.

— Sans doute; mais si le prêtre se noie, le service divin est interrompu, au grand dam des paroissiens.

— D'abord, le service divin n'est pas interrompu du tout; car — Dieu vous fasse vivre mille ans! — lorsqu'un pape est mort, il est remplacé par un autre, dit le proverbe. Puis, s'il pleut à la maison, on n'y nage pas, on ne s'y noie pas, que je sache...

Digitized by Google

— Oui ; mais le sage Hippocrate nous enseigne : *Principiis obsta. sero medicina paratur...* Savez-vous ce que cela veut dire, Verdiana ? cela veut dire que si on ne bouche pas à temps un trou, ce trou peut devenir un fossé. D'un autre côté, un vilain habit fait tomber dans l'avilissement la personne qui le porte. Souvent, un domestique salement mis fait mépriser son maître.

— Mais c'est bien pis, lorsqu'on a horreur d'un serviteur à cause de son ingratitude pour son maître ; et vous savez de quel maître il est ici question !...

Le curé croyait être sur le gril de saint Laurent. Il soupira, se disant : — Comment diantre se fait-il que Verdiana ait tant d'esprit aujourd'hui ? — Et Verdiana continuait :

— J'ai dit tout à l'heure que les écus étaient bien beaux, parce qu'en effet je ne les trouve pas laids ; mais ils ne sont pas aussi précieux que ma conscience, que mon devoir, et surtout que mon Jésus. Si je me doutais tant soit peu qu'ils dussent vous perdre, voyez ce que j'en ferais !

Verdiana prit deux poignées d'écus, et, faisant le geste de vouloir les jeter par la fenêtre, elle ajouta : — Je les donnerais aux poules en guise de maïs...

— Verdiana ! Verdiana ! — cria le curé en saisissant vivement la domestique par le milieu du corps et en la repoussant en arrière, — avez-vous perdu la tête ?

Je ne répéterai pas tout ce que répondit Verdiana, et je ne dirai point combien ses paroles blessèrent amèrement le curé ; il suffit de savoir que celui-ci baissa la tête et pria mentalement le Seigneur d'éloigner de lui ce calice, c'est-à-dire Verdiana ; il soupira, il eut quelques regrets, récita vingt fois l'acte de contrition, et songea à rendre les ducats. — Tout à coup, ayant jeté les yeux sur cet argent, il crut voir devant lui les trente deniers de Judas ; il eut peur de la destinée de ce traître, regarda en frissonnant le figuier du jardin du presbytère et s'éloigna de la fenêtre. Au moment où il allait se livrer au désespoir, une idée traversa, comme un éclair, son esprit ; il tressaillit de joie comme Archimède lorsqu'il avait trouvé le moyen de découvrir le cuivre mêlé à l'or d'une couronne ; il se serait même donné un baiser, tant il était content, si de ses lèvres il avait pu effleurer ses joues. Il releva la tête comme un cerf qui, ayant repris haleine, continue sa course vagabonde, et il dit :

— Écoutez-moi, Verdiana : vous avez dit beaucoup de choses, et des choses mauvaises ; que Dieu vous pardonne. Mais qui donc vous a appris

Digitized by Google

à mal penser de votre prochain... d'un curé... de moi? Vous ai-je jamais semblé, depuis le temps que vous êtes avec moi, mériter de pareilles réprimandes? Si cela n'est pas, comment, en un instant, le vin a-t-il pu se changer en vinaigre? Écoutez-moi : c'est de notre champ que nous devons tirer la terre pour combler le fossé. Moi et Giannicchio, nous enlèverons du toit du presbytère les briques et les tuiles en bon état, et nous les placerons sur le toit de l'église; nous en mettrons de toutes neuves sur celui de la maison. Nous pourrons faire nos chemises un peu longues; lorsque nous devrons nous en servir pour les besoins du culte, nous y ajouterons une bande de dentelle, et elles tiendront lieu d'aubes. Nous tirerons du couvre-pied deux chasubles, une jaune, et nous ferons teindre l'autre en rouge. Les lampes, les burettes seront à deux fins, pour la maison et pour l'église. Je ferai aussi nettoyer, repeindre, reclouer le crucifix qui est au chevet de mon lit, et les jours de fête nous le mettrons sur l'autel.

Le bon prêtre avait fait, dans son cerveau, le raisonnement suivant : « Je me suis engagé à ne pas employer un seul écu pour l'église. Maudit engagement! Mais si je fais usage des briques et des tuiles du presbytère, j'empêche qu'il ne pleuve dans l'église, et je tiens ma parole. Il est vrai que de cette manière il me faudra refaire le toit de la maison; soit : je pourrai toujours soutenir que pour l'église je n'ai pas dépensé un *papetto*. »

Ces fines et subtiles transactions à l'aide desquelles les natures faibles, quoique honnêtes, ont l'habitude de capituler avec leur conscience, choquèrent le gros bon sens de Verdiana, qui fit les objections suivantes :

— Qu'importe ce triage de briques, ce déménagement de tuiles? A quoi rêvasserez-vous sur les toits, vous et Giannicchio, à la façon des chats qui font l'amour? Qu'est-ce que cette histoire de chemises, d'aubes? et cette injustice de reclouer le crucifix de la maison, tandis que vous laisseriez celui de l'église les bras ballants? Que signifient ces jongleries, cette confusion, ce galimatias? Non, monsieur, on doit commencer par le commencement, — j'entends, par l'église; — s'il en reste, bon; sinon, nous attendrons. Le corbeau qui tous les matins apportait dans le désert du pain frais à saint Jérôme viendra aussi chez nous.

— Il paraît, ma bonne Verdiana, que, depuis cette époque, les corbeaux ont oublié leur métier de boulangers.

— Quant à ce qui est de nous habiller, ne m'avez-vous pas lu cent fois le passage de l'Évangile qui dit : « Ne vous souciez pas trop de vos vêtements; regardez le lis des champs; Salomon, dans toute sa splendeur, ne fut jamais aussi beau que cette fleur. »



Digitized by Google

— Sans doute, Verdiana, sans doute; tout cela est vrai; ça se trouve dans l'Évangile; mais il ne faut pas prendre ces métaphores à la lettre. Les lis ont un vêtement qui leur est propre. Mais avez-vous jamais vu un prêtre habillé comme un lis, et un lis avec une soutane de prêtre?

— *Misericordia Domini!* est-ce bien vous qui parlez ainsi? Il me semble que vous êtes devenu luthérien.

— Verdiana!... s'écria le curé, près de perdre patience.

— Le Malin, quelquefois, se jette sur les hommes pieux, comme s'il allait en villégiature; aussi...

— Que voulez-vous faire, Verdiana? demanda le prêtre en voyant Verdiana prendre le bassin à l'eau bénite et y plonger le goupillon.

— Vos paroles sentent l'hérétique. Ce n'est pas là de la farine de votre sac. Laissez-moi faire... Si vous n'êtes pas possédé, une sainte aspersion ne peut vous nuire; si vous l'êtes un peu... vous comprenez... le démon déménagera de votre corps.

Le curé eut beau crier: — Verdiana, tenez-vous tranquille! Verdiana! Verdiana! ne me mettez pas en colère!... — La bonne fut sans pitié; elle l'arrosa d'eau bénite des pieds à la tête. Cependant le curé était plus inquiet qu'il ne le voulait paraître; au fond, il ne croyait pas avoir de motifs sérieux pour se soustraire à la persécution logique de Verdiana. Pourtant il dit d'une voix impatiente:

— Or sus, donnez-moi la lumière; je veux aller me coucher. — Il ramassa son argent, et, le visage troublé, il se dirigea vers sa chambre.

Verdiana le suivit sans dire mot, mais sans être apaisée. Le curé ouvrit le prie-Dieu et y jeta les écus; puis, avec un geste à faire honte à Agamemnon disant à Egiste:

Va, et que le soleil de demain ne te revoie pas dans Argos!

il dit à la domestique:

— Bonne nuit!

Verdiana, au ton dont ces mots furent prononcés, comprit parfaitement qu'il fallait les traduire par ceux-ci: — Va-t'en tout de suite! — Elle se retira; mais elle ne put s'empêcher de répondre à travers la porte entre-bâillée:

— Bonne nuit, révérend, bonne nuit... Rappelez-vous que la farine du diable se change en son; et prenez garde que l'argent du démon ne gâte l'argent qui vous vient de Dieu; car, en vérité, les écus que vous avez apportés à la maison sentent le soufre à un mille à la ronde.

Le curé lui ferma la porte au nez, se déshabilla prestement, se coucha,

Digitized by Google

et, s'étant mis sur le côté droit, commença à réfléchir de la sorte : — Je voudrais bien savoir celui qui oserait me blâmer ! Je ne manque pas vraiment à mon engagement; je n'emploie pas un seul écu du comte à la restauration de mon église, et personne ne peut m'empêcher de donner à l'église tout ce que j'ai à la maison. Peut-être aurait-il mieux valu ne pas entrer dans cette bauge et refuser l'argent, tout net. Mais non... si je n'avais pas accepté les écus, je n'aurais pu dégarnir la maison pour arranger l'église. Lorsque les draps du lit sont trop courts, les pieds et la tête doivent rester à découvert. Donc j'ai bien fait...

Enchanté de lui-même, il se retourna sur le côté gauche. O chose curieuse ! de ce côté le raisonnement fut tout autre. Une voix, qui semblait sortir de dessous l'oreiller, le rembourra de la manière suivante : — Bavard, brouillon, chicaneur ! tu voudrais servir à la fois Dieu et Mammon. Non, monsieur ; tout pour Dieu, ou tout pour Mammon, il n'y a pas de milieu. Sont-ce là les leçons que t'ont données le prophète Élisée et saint Pierre ? Tu finiras comme Simon le Magicien, qui s'éleva dans les airs par le pouvoir du démon et qui tomba à terre et se cassa les jambes, par la grâce de Dieu ; ou bien tu auras le sort de Gheliazzi, que la lèpre couvrit d'un manteau blanc des pieds à la tête. Tu serais vraiment beau, en chaire, avec la figure de maître Biagio le meunier ! Que dirait Verdiana ? L'offrande présentée par des mains impures n'est pas acceptée au ciel. L'histoire de Caïn le prouve ; et tu sais que tu as reçu l'argent à la condition de ne pas l'employer au service de Dieu. C'est pis que la simonie. Celui qui n'adore pas Dieu est déjà l'esclave du Malin. Lève-toi... lève-toi ! va dans la chambre de Verdiana, et demande-lui pardon ; cette sainte femme a assez de religion et assez de charité pour t'en vendre. Lève-toi, retourne à Rome, en chemise, s'il le faut ; rends les ducats au comte, et dis-lui : « Laisse-moi avec ma pauvreté et mon honnêteté ; richesse et péché ne me vont pas. » — Ouf ! qu'il fait chaud, dit à haute voix le curé. Je ne peux dormir cette nuit. — Il se retourna vivement et se remit sur le côté droit. De ce côté, son bon génie l'attendait. — Console-toi, lui murmura-t-il très-agréablement à l'oreille ; l'intention justifie le fait ; le sage se conduit suivant le vent et le courant. Si Verdiana continuait à t'ennuyer, raconte-lui l'histoire des Hébreux qui, avant de sortir de l'Égypte, empruntèrent aux Égyptiens leur vaisselle d'or et d'argent, — qui servit probablement à la construction de l'arche. Tu pourras lui citer encore le cas des fils de Jacob qui, voulant tirer vengeance de l'enlèvement de leur sœur, engagèrent les Semites à se couper... Non... non... de pareilles histoires ne se doivent point raconter à Verdiana... Tu en choi-

97 1033
Digitized by Google

siras de plus convenables. Enfin, l'intention justifie le fait, sinon au regard des hommes, du moins à celui de Dieu. — Donc, j'ai bien fait... très-bien fait ; et celui qui n'est pas content me le dira. — Et il s'endormit.

Il dormait depuis un bon moment, lorsque son sommeil fut interrompu par je ne sais quel bruit inusité. Il se mit sur son séant et il crut entendre un léger bruit de pas sur le carreau. Il songea au chat. Il pensa que le chat était embarrassé dans quelques effets. Il allongea le bras, prit un lourd soulier aux gros clous et aux agrafes d'acier, et le lança de toutes ses forces contre l'endroit d'où il supposait que venait le bruit. Le soulier donna en plein contre l'armoire qui, étant vide, résonna comme un tambour. Verdiana se réveilla et se mit à crier de la chambre voisine : — Révérend ! révérend ! c'est une monnaie de mauvais aloi que celle qui a le pouvoir de troubler le sommeil d'un chrétien. Lorsque vous étiez pauvre, vous dormiez tranquillement jusqu'au matin. Maintenant vous ne dormez point, et vous ne laissez pas dormir les autres.

Le curé s'enfonça dans ses draps, et se boucha les oreilles avec la couverture afin d'échapper à cette terrible persécution.

Le lendemain, s'étant levé, dom Cirillo regarda d'abord le ciel, puis, en dessous, Verdiana. Le ciel lui promettait une excellente journée ; la domestique, une journée détestable. Il se mit à chanter à mi-voix les matines et les laudes, et fit tout pour amener sur les lèvres de la bonne de douces paroles. Peine perdue ! A déjeuner, comme pour rompre la glace, il demanda, d'un ton dégagé, le prix de ceci, de cela ; puis, résolûment, d'un air à faire envie au diplomate le plus consommé, il fit lentement remarquer que cent cinquante ducats lui paraissaient insuffisants à acheter toutes ces choses. Verdiana, attaquée à l'improviste sur la question de la lingerie, — objet de prédilection pour toute bonne ménagère, — ne songea plus à l'origine des écus et se mit à faire le compte avec dom Cirillo. L'abbé n'était pas complétement ignorant, mais il n'entendait rien à l'arithmétique. Il ne put jamais venir à bout de faire l'addition. Verdiana eut beau compter avec ses doigts sur ses lèvres, elle ne réussit pas davantage. Le curé eut alors l'idée de prendre les ducats, de les partager en autant de tas qu'il y avait, à vue d'œil, d'objets à acheter ; enfin il proposa de construire une espèce d'échiquier ; méthode qui n'est pas neuve, mais qui n'exige nullement la connaissance des quatre règles pour savoir compter.

Dom Cirillo se félicita de son invention. Son procédé adoucit l'hu-

Digitized by Google

meur de Verdiana; et lui-même se sentit soulagé, car la vue de l'argent réjouit le cœur de l'homme. C'est ce que prouvent les testons de Clément XII, qui portent la légende: *Videant pauperes et lætentur*. Les pauvres voudraient aujourd'hui modifier quelque peu cette légende, au sujet de laquelle ils ne se sont pas encore entendus avec les riches et ne semblent pas vouloir s'entendre de longtemps. La modification consisterait à substituer le mot *habeant* au mot *videant*. Il faut avouer que, malgré la légende de Sa Sainteté, les pauvres n'ont pas tout à fait tort de ne point se livrer à une folle joie rien qu'à la vue de l'argent.

Le curé, voulant mettre son idée à exécution, se dirigea vers sa chambre, suivi de Verdiana, qui marmottait:

— Vous verrez, il nous manquera toujours dix ou vingt ducats.

— Je soutiens que nous en aurons assez. — Il se baissa pour soulever le couvercle du prie-Dieu; mais il se releva presque aussitôt.

— Que me disiez-vous donc, hier soir? demanda-t-il à Verdiana; la farine du diable se change en son?

— Oui, dans ma jeunesse j'entendis un frère prêcheur raconter que le diable avait fait un jour un pacte avec un paysan. Il lui achetait son âme pour mille écus. L'acte fut signé et l'argent livré. Le paysan rentra chez lui avec son sac. Le lendemain, on trouva l'homme mort dans son lit. Le sac était plein de charbons. Le paysan perdit ainsi son âme et son argent.

— Soyez tranquille, Verdiana, cet argent ne me vient pas du diable. C'est un gentilhomme, la fleur des gentilshommes romains qui me l'a donné. Moi je sais une histoire d'écus volés sans l'intermédiaire du démon. Voulez-vous l'entendre?

— Bon! j'ai le temps d'entendre des sornettes. Il est bientôt midi et je n'ai pas encore mis le pot au feu!

— Il s'en faut d'une bonne heure qu'il soit midi, Verdiana. Puis, l'histoire, entendez-vous... une histoire et non une sornette... n'est pas longue.

— Voyons, dépêchez-vous... je vous écoute.

Le curé appuya les reins à la paillasse du lit et ses pieds, l'un sur l'autre, au plancher. A quelques pas, devant lui, Verdiana se tenait debout, attentive. Entre eux il y avait le prie-Dieu.

— Vous devez donc savoir, commença dom Cirillo, qu'il y avait une fois un vieil avare qui croyait livrer son argent en pur don lorsqu'il le prêtait à cinquante pour cent. Ne voulant pas, par avarice,

Digitized by Google

faire la dépense d'un coffre-fort, il acheta un cercueil, le cercla, comme il put, de bandes de fer, et y adapta une vieille serrure; puis il plaça cette caisse sous son lit, et, chaque jour, il allait y enfouir son argent mal acquis. Il n'avait pas à craindre les voleurs; sa maison était bien gardée. Cependant, désirant, dans le cas où l'on s'introduirait chez lui, éloigner tout soupçon qu'il pouvait posséder un trésor, il écrivit sur la caisse: *Hic est Christus Dominus meus*, comme s'il avait voulu donner à entendre qu'il y avait là une relique. Il espérait ainsi substituer à la faiblesse de la serrure la force d'inviolabilité qu'imprime aux objets le respect que l'on porte aux choses sacrées. La Providence, probablement pour le punir de son impiété, lui avait accordé un fils prodigue, autant qu'il était, lui, avare, — buveur à défier les éponges, — joueur à ponter au lansquenet sur des charbons ardents, — sans compter d'autres petits défauts que vous devinez bien, ma chère Verdiana, et qu'il est inutile de décrire, *honestatis causa et cætera*... Il n'est pas nécessaire d'ajouter que le vieil hypocrite tenait son fils à court, et que le garçon s'en affligeait beaucoup. Le fils, qui épiait son père, vit un jour celui-ci entrer dans sa chambre et s'y enfermer. Il mit l'œil au trou de la serrure et aperçut le vieux ouvrir la caisse et y jeter une grande quantité d'argent. Le joueur eut dans le dos des sueurs chaudes et froides à la fois. Dès que le vieillard fut sorti, le mauvais garnement se mit à travailler avec des pinces et des crochets la serrure du coffre, il l'ouvrit, emplit ses poches de pièces de monnaie, et se sauva en toute hâte, après avoir écrit au-dessous de la caisse: *Resurrexit, et non est hic*. Ainsi le triste vieillard apprit à ses dépens à ne point profaner les textes sacrés.

— Et encore, si tout était terminé ici-bas! le pire nous attend de l'autre côté de la tombe, et il y a peu de gens qui y songent.

— Certainement; et lorsqu'ils y songeront, ce sera trop tard. — Donc vous persistez à soutenir que nous aurons encore besoin d'une vingtaine de ducats?

— Dix ou vingt.

— Nous allons le savoir... Je tiens pour sûr que ce que nous avons doit suffire.

Il souleva le couvercle du prie-Dieu. L'argent avait disparu!

Dom Cirillo ne bougea pas; il resta courbé sur le prie-Dieu, le couvercle soulevé d'une main, le visage légèrement tourné du côté de Verdiana. Verdiana ferma les yeux et joignit les mains au-dessus de sa tête, à angle aigu. Ils semblaient tous les deux frappés de

Digitized by Google

catalepsie. Ils gardèrent cette position un bon moment, sans dire mot, sans remuer les paupières. Dom Cirillo soutenait en lui-même un rude combat. En proie à des sentiments divers, il regrettait beaucoup l'argent qu'il n'avait plus, s'étonnait davantage de sa disparition; mais son désespoir de l'avoir accepté à des conditions évidemment impies dépassait toutes les bornes. Il se redressa lentement. Il paraissait avoir vécu dix ans en une minute. Pourtant il dit à sa domestique sans aucune amertume :

— Ma bonne Verdiana, vous avez prédit juste.

— Oh! malheureuse, j'aurais dû ne rien dire!

— Et maintenant, qu'allons-nous faire? reprit le curé en se frappant le front.

— Nous soumettre à la volonté de Dieu.

— Femme, vous venez de parler sagement. Cependant, notez bien, Verdiana, que le diable n'est pour rien en ceci. Ces traces poudreuses de pas sur le plancher, la fenêtre qui donne sur le jardin brisée et le bruit qui nous a réveillés cette nuit prouvent clairement qu'un petit voleur des environs a fait le coup. Que Dieu lui pardonne, et que cet argent lui soit plus profitable qu'il ne l'a été à moi!

La douleur de ces pauvres gens fut à son comble lorsqu'ils descendirent à l'écurie et qu'ils n'y trouvèrent plus Marco. — Marco avait disparu lui aussi, probablement avec le larron. — De quels pleurs, de quels gémissements le presbytère ne retentit-il pas! Ils appelèrent Marco, en lui donnant les noms les plus chers; ils le demandèrent au ciel, à tout le monde, et l'on entendit dans les campagnes d'alentour l'écho répéter: Marco! Marco!

Giannicchio, à son tour, mêla sa voix à ce chœur plaintif, et chercha à porter quelque adoucissement à ce profond désespoir. Dans cette intention, il se passa au cou le licou de l'âne et, se plaçant devant le râtelier, juste à l'endroit occupé naguère par Marco, il dit:

— Dom Cirillo, ne pleurez pas; ma bonne Verdiana, essuyez vos larmes : je vous tiendrai lieu de Marco, je vous servirai comme Marco. Révérend, lorsque vous voudrez aller à Rome, je vous porterai sur mes épaules, et vous y serez aussi commodément que sur Marco.

La douleur devint moins bruyante, plus concentrée, comme cela arrive souvent à la suite des manifestations éclatantes du désespoir. Les consolations de Giannicchio ne firent aucun effet sur dom Cirillo et sur Verdiana. Il ne fut plus question de manger, bien que Verdiana n'eût pas oublié de mettre le couvert. Le curé, en servant à table, tournait de temps en temps la tête de côté pour ne point faire

Digitized by Google

voir les larmes qui s'échappaient de ses yeux. Il regardait fixement le plat et n'y touchait pas. S'il prenait un morceau avec la fourchette, il laissait tomber son bras à moitié chemin, et, avec un gros soupir, repoussait l'assiette. Dom Cirillo se leva, descendit au jardin, s'assit sur un petit banc de pierre, à droite de la porte de la maison; et, pour avoir l'air de s'occuper de quelque chose, il se mit à tracer des lignes sur le sol avec une baguette. On voyait bien que ses mouvements étaient purement mécaniques; sa pensée galopait au loin, à plusieurs lieues de là. Soit que les émotions de l'âme n'aient pas un siége unique, soit que nos membres continuent instinctivement le mouvement que leur a imprimé, tout d'abord, une vive sensation intérieure, le fait est que le curé traça sur la poussière le profil de Marco. Verdiana, sur le petit banc de pierre à gauche, les mains dans les poches de son tablier, regardait les poules et n'entendait point leurs petits cris, avec lesquels elles avaient l'habitude de lui demander leur pitance journalière. Giannicchio, accroupi sur leur pailler, pleurait et mordait son pain avec une fureur à faire trembler le pailler lui-même, dans le cas où le pain aurait manqué.

La pensée du prêtre, après avoir parcouru différentes régions, s'arrêta enfin sur le saint homme Job. Il se dit, tout d'abord, qu'il n'était pas marié; premier sujet de consolation. Il se rappela ensuite qu'il n'attendait personne, pas un ami, surtout des amis comme ceux du patriarche de la Bible. Libre de toutes préoccupations personnelles, sa conscience lui dit, cette fois, nettement et sans détour, qu'il avait commis une grande faute, et qu'il devait remercier Dieu, du fond du cœur, de l'avoir soumis à une peine aussi légère. Il se leva, le visage à la fois triste et serein, mais éprouvant encore un certain embarras. Il se sentait humilié. Si nous voulions décomposer en ses éléments premiers le sentiment productif de cet état moral, nous le trouverions constitué, pour un quart, du regret d'avoir accepté l'argent du comte; pour un autre quart, de la honte d'avoir adressé des paroles inconvenantes à Verdiana; et pour la moitié, du chagrin d'avoir perdu le pauvre Marco.

— Dieu me l'avait donné, dit en soupirant dom Cirillo, Dieu me l'a pris: que sa volonté soit faite! Ta main, Seigneur, me punit bien légèrement du péché que j'ai commis.

Comme si la Providence, satisfaite, eût voulu lui ouvrir de nouveau la fontaine de sa miséricorde, à peine le bon curé avait-il achevé de prononcer ces mots qu'on entendit retentir dans la vallée et sur les collines d'alentour la voix sonore et triomphante de Marco. Presque

Digitized by Google

aussitôt, Marco franchit d'un bond la haie du jardin, et, suivant son habitude, courut comme un trait vers son maître...

Embrassements, baisers, douces caresses [1],

rires, larmes de joie, paroles confuses, ce fut une folie. Marco se sentit ému. Je ne dirai pas qu'il pleurait, qu'il souriait, quoique je pusse le soutenir, en m'appuyant sur l'autorité d'écrivains sérieux. J'aime mieux affirmer que Marco manifesta la satisfaction qu'il éprouvait d'une voix forte, capable de dominer tous les cris possibles. Dom Cirillo débarrassa Marco de la selle et des sacoches, sans faire attention si celles-ci étaient pleines ou vides. Giannicchio, lui, l'embrassa d'abord, puis l'étrilla, le lava, le bouchonna. Verdiana lui prépara de la paille fraiche, de la bonne avoine verte. Jetant un regard autour d'elle, dans le jardin, elle aperçut un beau chou cabus qui se prélassait dans un coin comme un sénateur sur son fauteuil. Elle se demanda deux fois si elle devait le garder pour le potage au riz du curé, ou si elle devait le donner à Marco. Son affection pour l'âne eut le dessus. Elle arracha le chou, le lava, l'émietta dans le râtelier de Marco. C'était le retour de l'Enfant prodigue; on tuait le veau gras. On peut dire que ce jour-là, Marco célébra la fête de Pâques.

Il faut ajouter que Marco, un âne, reçut, dans ce jour de grande fête, à peu près les mêmes honneurs que Boniface VIII au banquet de son couronnement. Le pape fut servi par deux rois, le roi de Hongrie et celui de Sicile, tous deux couverts de manteaux de pourpre et la couronne en tête. Le curé et Verdiana servirent Marco. Il est vrai que le curé ne portait pas la chape des fêtes carillonnées; mais, en revanche, Giannicchio remplit auprès de Marco les fonctions d'échanson : il le conduisit à l'auge où il avait bu la lune. Rassasié, mais non fatigué de manger, Marco sentit enfin le besoin de prendre du repos. Il ne dit pas : *Bonne nuit*, mais il le fit assez comprendre en s'étendant tout de son long sur la litière fraiche, en fermant les yeux et en penchant tout doucement la tête.

Le curé sortit de la crèche et prit les besaces. Rien ne troublait son âme. Il remarqua que les sacs étaient lourds. Il y enfonça la main. Puissances de la terre! rêvait-il ou était-il éveillé? Il s'imagina qu'il tâtait de l'argent. Il renversa les sacoches... que d'écus! que de ducats!... Le curé et Verdiana s'assirent par terre, ramassèrent l'argent, en firent un tas; et ce tas-là leur parut cinq fois plus

[1] Tassoni, *Secchia rapita*.

Digitized by Google

gros que celui du matin. De l'or, de l'argent, de quoi tourner la tête d'un homme bien portant. Ils comptèrent les pièces une fois... deux fois, et parvinrent à trouver qu'il y avait au moins quatre cent cinquante ducats.

— Il me semble maintenant que tout peut s'arranger parfaitement, dit dom Cirillo. Mais Verdiana leva le doigt et répondit :

— Est-il bien à nous, ce trésor ? Prenons garde, révérend ! prenons garde que Dieu ne nous l'ait envoyé pour nous éprouver une seconde fois.

— Verdiana, j'ai eu la même pensée, d'abord. J'ai réfléchi, et je suis persuadé que cet argent doit appartenir à notre voleur. Le coquin n'est pas du pays ; ce doit être un de ces bandits qui tiennent la campagne dans les environs. Vous comprenez que nous ne pouvons lui rendre cet argent sans commettre un péché. Le remettre à ceux auxquels il a été volé est chose impossible. Je serais d'avis — et il hésita un peu — que nous gardassions pour nos affaires cent cinquante ducats, et que nous consacrassions le reste à l'église et aux pauvres. De cette façon, nous ferons restaurer les deux crucifix, celui de la maison et celui de l'église.

Il faut croire que cette proposition fut du goût de Verdiana, car celle-ci répondit aussitôt :

— Nous ne toucherons pas au couvre-pied, et nous achèterons des chasubles en beau damas tout neuf.

— Et nous ne transformerons plus les chemises en aubes.

— Et les tuiles de la maison resteront sur le toit de la maison, et celles de l'église sur le toit de l'église.

— C'est juste ; il faut laisser à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.

— Mais il n'en était pas ainsi hier.

— N'y songeons plus, voyons ; le Seigneur a pardonné, et vous voudriez avoir de la rancune ! Verdiana, seriez-vous moins indulgente que Dieu ?

— Que la très-sainte Vierge Marie m'en préserve ! Vous aurez deux soutanes neuves, une de camelot pour l'été, l'autre de drap pour l'hiver ; et aussi deux paires de culottes ; car il m'a semblé voir... celles que vous avez... dans un triste état.

— Et vous deux jupes, une de fil, l'autre de laine.

— Et la vaisselle ?

— Et les essuie-mains ?

— La vaisselle est vraiment de toute nécessité, — je puis vous

Digitized by Google

l'avouer maintenant sans vous faire de la peine : depuis longtemps vous mangiez dans la même assiette ; lorsque j'allais à la cuisine, je la lavais promptement, et je la remettais sur la table sans que vous vous en doutiez.

— Nous aurons des essuie-mains et nous laisserons le chat tranquille.

— Mon Dieu, comme nous sommes pauvres ! Je ne m'en étais jamais si bien aperçue. J'ai de l'argent à dépenser, et je vois tout ce qui nous manque.

— C'est vrai : l'argent est comme le soleil, il découvre la misère et la réjouit. On voit clair dans sa pauvreté.

— Nous n'avons que trop pensé à nous-mêmes.

— Giannicchio aura, pour la première fois de sa vie, une veste neuve, tout entière de la même étoffe.

— Et Marco un licou tout neuf.

— Bien plus... Marco, ce cher animal béni du bon Dieu, et vous, Verdiana, la sainte chrétienne, me fournissez tous les deux l'occasion de faire une bonne œuvre. Veronica, la pauvre blanchisseuse, a perdu son âne ; elle est toute triste, ne sait à quel saint se vouer. Elle ne peut aller à Rome porter son linge ; ses garçons ne gagnent plus rien avec leur charrette. Allons, donnez-moi vingt ducats : j'irai, sans perdre de temps, consoler la pauvre affligée, et je ramènerai avec moi ses deux fils et un chien pour nous garder la maison cette nuit. Vous comprenez, Verdiana, que si le voleur est venu me visiter pour me prendre mon argent, à plus forte raison reviendra-t-il pour ravoir le sien et le mien. Il est nécessaire qu'il sache qu'il ne fait pas bon pour lui chez nous.

Et le bon Cirillo fit comme il l'avait dit. Il n'eut pas tort d'avoir été prudent. Le chien ne cessa de grogner et d'aboyer toute la nuit ; il ne se tint tranquille qu'au jour.

## III

Marco devint vieux. Il est à croire que le curé et Verdiana ne rajeunirent point. Un soir le curé, après souper, leva la main. C'était son habitude lorsqu'il avait une grande nouvelle à annoncer. Verdiana se croisa les bras sur la poitrine et se recueillit pour mieux écouter. Giannicchio s'arrêta au milieu de la chambre, une assiette d'une main, le corps tourné vers la cuisine où il allait se rendre, la tête penchée un

Digitized by Google

peu en arrière vers le curé pour ne pas perdre le moindre mot. Dom Cirillo commença ainsi :

— Nos ancêtres, dans les temps les plus reculés...

— Combien y a-t-il d'années ?

— Plus de mille ans... Mais ne m'interrompez pas, Giannicchio... Nos ancêtres donc envoyèrent en Grèce des hommes instruits et avisés, chargés de prendre connaissance des lois qui régissaient les peuples de ces pays-là, lois que l'on disait très-équitables, inspirées par un esprit vraiment religieux, et capables de diriger les habitants de notre contrée.

— Mais la Grèce, n'est-ce pas le pays des Turcs ?

— Verdiana, ne m'interrompez pas. Il n'y avait pas de Turcs en ces temps-là ; ne savez-vous pas que je parle de l'époque où Virginius tua sa fille *honestatis causa ?* Les Grecs donc, qui firent connaître à nos ancêtres des lois parfaites, nous disent aussi comment nous devons nous conduire à l'égard de notre vieil ami Marco. Les Athéniens, après avoir élevé un temple magnifique, appelé *Hécatompedon*, à Minerve, qui était alors comme qui dirait aujourd'hui une sainte...

— Et maintenant, qu'en a-t-on fait de cette sainte ?

— Giannicchio, ne m'interrompez pas... Après avoir construit le temple, les Grecs affranchirent de tout travail les ânes et les mulets dont ils s'étaient servis pour cette édification, leur donnant le droit de vaquer et de brouter partout où bon leur semblerait. On lit dans un livre imprimé qu'un de ces ânes vécut quatre-vingts ans.

— Presque autant que nous !

— Quel détestable défaut ! mais Verdiana, ne...

— Ce devait être un miracle de sainte Minerve ?

— Mais, Giannicchio, ne m'interrompez pas ! Minerve ne pouvait faire des miracles, car elle serait aujourd'hui comme qui dirait un diable.

— Comment, un diable ? Mais n'y a-t-il pas à Rome Sainte-Marie de la Minerve ? Possible que, selon vous, il y ait maintenant Sainte-Marie du Diable...

— Mais, Verdiana, pour l'amour de Dieu, laissez-moi parler ; je vous expliquerai tout cela en son temps, de point en point...

— Pourvu que vous ne soyez pas long !

— *Omnia tempus habent*, ma chère ; chaque fruit vient en son temps.

— Sans doute ; mais mettez-vous bien dans la tête que nous avons l'âge de l'âne d'Athènes.

Dom Cirillo, pour se soustraire à ces fatigantes interruptions, — ma-

Digitized by Google

ladie désormais incurable dans sa maison, — passa plusieurs points en son discours, et conclut ainsi :

— D'après toutes ces considérations et tous ces exemples, je propose de donner du bon temps à Marco, et de lui faire les frais de son entretien tant qu'il plaira à Dieu de le laisser parmi nous.

Et Verdiana, à son tour :

— Écoutez-moi, dom Cirillo. Je ne lis pas, comme vous, les livres imprimés, mais je raisonne ainsi : nous sommes vieux, nous aussi, et, grâce à Dieu, nullement empêchés dans aucun de nos membres ni dans aucune des fonctions de notre corps. Donc, tant que la Providence nous maintiendra en bonne santé, cela signifie que, selon nos forces, nous devons faire quelque chose encore. Nous avons tout le temps de nous reposer, révérend, lorsque nous serons couchés dans la fosse, au cimetière. Contrairement à l'opinion de Votre Révérence, je déclare que Marco, étant vieux, peut se livrer aux travaux qui conviennent aux vieillards. Il ne doit plus porter ni des pierres, ni des briques, ni de la chaux, ni des sacs de blé au moulin, ni des charges de vin au marché, ni le docteur qui est plus lourd que tout cela ; mais il aura assez de forces pour porter les légumes à Rome, et pour revenir chargé de petits objets dont nous pourrions avoir besoin. Ce genre de vie le conservera en bonne santé, et il sera toujours bien accueilli par nous. En le voyant vivre dans l'oisiveté, s'engraisser, qui sait, nous pourrions ne plus l'aimer, et ne voir en lui qu'un propre à rien, mangeant notre pain sans le gagner.

— Verdiana, vous êtes vraiment l'unique héritière de la sibylle de Cumes.

Digitized by Google

# BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE

## BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE

### HISTOIRE

*Marie la Sanglante*, Histoire de la grande réaction politique sous Marie Tudor, par M. E. Hamel. (Poulet-Malassis, éditeur.)

Si M. E. Hamel eût donné tout simplement à son livre le titre d'*Histoire de Marie Tudor*, nous croyons que cela n'eût nui en rien à son succès. Nous craignons au contraire que le titre effrayant de *Marie la Sanglante* ne paraisse un peu trop mélodramatique à beaucoup de bons esprits, et ne leur donne lieu de penser *à priori* que l'œuvre de M. Hamel est moins une œuvre sérieuse sévèrement historique qu'une œuvre de polémique. Nous le regretterions d'autant plus que ce serait une injuste prévention. Le livre de M. Hamel est véritablement un livre sérieux, étudié, sévèrement conçu, plein de recherches, un livre d'histoire, quoique écrit dans un style un peu trop chaleureux, défaut justifié d'ailleurs par la nature des événements que raconte l'auteur.

Le livre de M. Hamel se divise en deux parties : la première, qui n'est qu'une vaste introduction tracée à grands traits, raconte l'établissement du protestantisme en Angleterre, par Henri VIII ; la seconde raconte avec plus de détails la réaction catholique de la fille de Henri VIII, Marie Tudor. La première, il faut l'avouer, ne fait pas plus d'honneur au protestantisme que la seconde n'en fait au catholicisme. C'est par la terreur, la spoliation, les échafauds et les proscriptions que Henri VIII fonda une nouvelle Église. Il est vrai que la Réforme peut se refuser à accepter la responsabilité des procédés du Néron anglais. Elle peut prétendre que Henri VIII ne voulait pas fonder une religion, mais seulement une théologie à lui particulière, une Église politique à lui fort avantageuse, et qu'en dehors de ce système personnel conçu en vue de ses intérêts de mari et de roi, il se montra ennemi violent et sanguinaire des vrais réformateurs. Il poursuivit en effet avec le même acharnement et les

Digitized by Google

luthériens et les catholiques, et fit brûler avec une égale impartialité et ceux qui croyaient à la primauté du pape et ceux qui ne croyaient pas à la présence réelle. Aussi M. Hamel a-t-il raison de dire que si Henri VIII aida à abaisser le catholicisme en Angleterre, il ne peut être regardé comme un des pères de la réformation.

Si les réformateurs n'acceptent pas sans réserve Henri VIII, les catholiques ont-ils le droit de répudier complétement Marie Tudor? Ils ne le sauraient faire sans critiquer indirectement l'Église romaine, qui approuva la politique de Marie Tudor, qui l'encouragea dans sa réaction et la remercia de ses auto-da-fé. Rome ne protesta pas davantage contre les bûchers de Londres qu'elle ne protesta contre la Saint-Barthélemy et contre l'Inquisition d'Espagne; elle a donné à ses adversaires prétexte de lui appliquer l'hémistiche du fabuliste : « Tous moyens lui sont bons. » Il faut lire, si on en a le courage, dans le livre de M. Hamel les moyens qu'employa Marie Tudor pour relever la foi de ses pères. Nous disons : si on en a le courage, car il est difficile en effet de ne pas se soulever au récit d'une persécution si froide, si persévérante, si persistante. Rien qu'à ce point de vue, nous devons de la reconnaissance à l'écrivain qui a eu la force de la retracer dans ses détails et son horreur; il est bon que de temps à autre on nous rappelle des faits que nous sommes trop souvent portés à oublier, et qu'on nous force, pour ainsi dire, à l'indignation en nous peignant le crime dans toute sa laideur.

Cependant, nous le répétons en finissant, qu'on ne cherche pas seulement dans *Marie la Sanglante* un intérêt dramatique et de polémique. Ce livre soulève et permet de résoudre des questions purement historiques d'une très-grande importance, entre autres celles-ci : que serait devenue l'Angleterre, si la politique de Marie Tudor eût triomphé? Que serait devenue la France, si, lors des guerres de religion et de la Ligue, l'Angleterre eût été catholique et gouvernée par la femme fanatique du roi Philippe II d'Espagne?

E. M.

---

## LITTÉRATURE

*Les grands écrivains de la France*, nouvelles éditions publiées sous la direction de M. Ad. Regnier, membre de l'Institut, sur les manuscrits, les copies les plus authentiques et les plus anciennes impressions, avec variantes, notes, notices, portraits, etc. *Madame de Sévigné*, t. I et II, 1862, Paris, Hachette.

La critique philologique est décidément une chose bien nouvelle. Nous constations dernièrement que l'Allemagne elle-même ne possède pas encore une édition vraiment pure et complète des œuvres de son grand poëte Schiller : quoi d'étonnant dès lors qu'il en soit de même pour les grands écrivains de la France?

C'est cette lacune que la librairie Hachette entreprend de combler, au moins pour la période essentiellement classique du XVII^e siècle. Plus d'un admirateur

Digitized by Google

exclusif de cette littérature ne s'imagine pas que les objets de son culte, tels qu'il les a entre les mains, sont en plus d'un endroit altérés et frelatés, et qu'il lui arrive quelquefois de se passionner pour des fautes et des contre-sens. C'est pourtant ce que prouve jusqu'à l'évidence l'histoire des Pensées de Pascal, et cette histoire est un peu celle de tous les livres publiés à cette époque, et même plus tard.

Les plus mutilés assurément ont été les livres qui ne furent pas publiés par leurs auteurs, mais après leur mort, par des mains étrangères. Dans les meilleures intentions du monde, les éditeurs se crurent tout permis pour les corriger, les mettre au goût du jour, et éviter les scandales littéraires ou autres. Mais les livres publiés par leurs auteurs n'ont pas été à l'abri de l'altération. Les éditeurs « de bon goût » du siècle dernier y ont encore porté leur main malfaisante; ils ont gratté, poli tant qu'ils ont pu, effaçant toutes les aspérités jusqu'à parvenir, s'il n'avait tenu qu'à eux, à la parfaite platitude. Ils ont tout sacrifié à un idéal de prétendue correction grammaticale qu'on prend aujourd'hui pour la littérature du XVII^e siècle, lorsqu'en réalité, à part deux hommes, Racine et Boileau [1], le XVII^e siècle n'était rien moins que correct, et préférait la vigueur sobre des touches à trop d'égalité dans le ton.

Cela paraît une idée bien simple et d'une réalisation facile, que de donner le texte des auteurs tel qu'ils l'ont écrit et non tel que des gens sans aveu littéraire se sont ingérés de le corriger. Comment se fait-il donc que cette idée ait attendu jusqu'à nos jours, jusqu'aux études de M. Cousin sur les Pensées de Pascal, pour recevoir une application rigoureuse? C'est que la publication des classiques a toujours été entre les mains des littérateurs et non des érudits. Or les littérateurs ont beaucoup de talent quand ils écrivent pour leur propre compte, mais ils ont été jusqu'ici de pitoyables éditeurs, manquant de critique au point de vue de l'histoire, comme à celui de la philologie. L'établissement des textes a toujours été le moindre de leurs soucis, et ils se sont contentés de les copier dans quelque édition précédente, sans remonter aux origines, ou en se bornant à une collation superficielle. C'était pour le commentaire qu'ils réservaient leurs forces, et en effet les œuvres du temps passé en ont besoin, tant pour la langue, qui a vieilli, que pour les allusions à des choses qui n'existent plus, et que le lecteur a besoin de connaître pour comprendre ce qu'il lit. Mais des éclaircissements de ce genre auraient été encore affaire d'érudition, et les éditeurs de qui nous parlons les ont invariablement remplacés par des commentaires de rhétorique, admirant les bons endroits et blâmant les fautes de goût et de composition, le tout bien souvent à tort et à travers. Quant à la langue, ces fins critiques, prenant le vocabulaire et la syntaxe de leur temps pour le vocabulaire et la syntaxe universels, n'ont su que relever les archaïsmes comme autant de fautes, sans s'apercevoir que toute couleur s'effaçait et que toute originalité disparaissait sous leurs remarques ineptes. On peut citer, comme des types en ce genre, les commentaires sur

[1] Et encore la correspondance de ces deux écrivains a-t-elle été corrigée aussi, dans les endroits où elle semblait trop naturelle.

Digitized by Google

Molière par Bret et par Auger, et, hélas ! le commentaire hargneux de Voltaire sur Corneille.

Quelques imprudents, cherchant une occupation pour les loisirs de l'Académie française, avaient imaginé, dans ces derniers temps, de lui demander des éditions définitives, et pour ainsi dire officielles, des grands classiques. L'Académie, mieux avisée, n'a pas accepté le cadeau qu'on lui offrait. Félicitons-nous-en, car elle n'aime guère l'érudition, et, à coup sûr, ses éditions, roulant dans la vieille ornière et encombrant la route, l'auraient barrée aux tentatives meilleures; le public, qui juge trop souvent des livres par leur titre, en aurait saturé ses bibliothèques, et la concurrence serait devenue impossible d'ici à longtemps pour des publications plus intelligentes et plus conformes aux principes de la saine critique.

Heureusement l'Académie, soit prudence, soit paresse, a laissé la place libre aux travaux individuels. Attentifs à l'esprit du temps, qui souffle du côté de la science érudite, même en fait de littérature, MM. Hachette ont entamé une entreprise qui contraste bien honorablement avec les travaux de pacotille si communs aujourd'hui. Leur ambition est grande : ils veulent donner une édition des Classiques français qui soit égale et même supérieure aux Classiques latins de Lemaire ; et pour être sûrs de réussir, ils en ont confié la direction, non pas à un admirateur patenté, mais à un érudit préparé de longue main à l'appréciation et à la restitution des textes par de fortes études philologiques, en un mot à M. Adolphe Regnier, de l'Institut, le digne élève et successeur d'Eugène Burnouf. Habitué à manier ces textes sanscrits si délicats, où chaque syllabe a droit au respect, il va appliquer la même méthode aux chefs-d'œuvre du XVII^e siècle, et nous les rendre tels qu'ils sortirent de la plume de leurs auteurs. La restitution n'en est pas possible partout; plus d'une œuvre est à jamais gâtée par le zèle mal entendu des premiers éditeurs, sans possibilité de recours à des originaux perdus. Mais tout ce qui est faisable encore sera fait, et le lecteur acceptera avec confiance ces textes vérifiés et authentiques; d'ailleurs il saura toujours sur quel terrain il marche et quelle est la leçon suivie.

On objectera peut-être que le procédé si rigoureux que nous préconisons ici n'a pas été suivi, même pour la publication des textes anciens, et qu'ils ont été sans cesse amendés et corrigés depuis le XVI^e sciècle. Mais la différence est grande. En publiant les anciens, les bons éditeurs ont toujours eu soin de donner les leçons et les variantes des manuscrits, et, quand ils proposaient des corrections, ils n'ont pas manqué d'en avertir le lecteur. D'ailleurs on ne doit pas perdre de vue qu'ils n'ont eu que bien rarement affaire à des manuscrits d'une valeur authentique. Leurs sources étaient des copies du moyen âge, œuvres, pour la plupart, de scribes ineptes qui avaient écrit sans comprendre, lisant mal, interpolant, confondant les gloses avec les textes, abrégeant arbitrairement quand ils ne falsifiaient pas sciemment. En un mot, il s'agissait le plus souvent de ramener à la santé des textes malades; en ce cas, toutes les opérations étaient permises, et le seul devoir de l'éditeur était d'avertir quand il s'écartait des manuscrits. Mais quand, par bonne fortune, on a eu affaire, non pas même à un original, mais



Digitized by Google

simplement à un manuscrit vraiment ancien, comme le palimpseste des Institutes de Gaius à Vérone, on sait avec quel respect on l'a copié lettre par lettre. Au reste, si l'on veut avoir un modèle exact de la manière parfaite de publier les manuscrits originaux, qu'on voie quelles règles sont suivies dans la publication des inscriptions, qui sont des originaux à leur façon, et qu'on songe de quels sifflets serait accueilli le téméraire qui s'aviserait d'y changer un iota. Tels sont les vrais principes, et les éditions *princeps* des comédies de Molière (ce sont des originaux, puisque les épreuves ont été revues par l'auteur), les lettres originales de Mme de Sévigné, sont bien aussi dignes de voir le jour sans modification indiscrète qu'une inscription votive ou sépulcrale des anciens Romains.

M. Regnier n'a pas suivi d'autre méthode dans la publication des Lettres de Mme de Sévigné qu'il entame aujourd'hui. Au siècle dernier, un chevalier Perrin, grand admirateur de la dame, avait cru rendre service à sa mémoire en mutilant ses lettres et en les arrangeant à la mode du jour, pour les faire accepter par ce goût étroit qu'on appelait en ce temps-là « le bon goût. » Les éditions subséquentes ont copié, sans plus d'embarras, celle du chevalier Perrin. On conçoit dès lors que tout était à reprendre en sous-œuvre. A force de chercher, de recourir aux publications partielles antérieures au malencontreux chevalier, aux anciennes copies qui avaient couru en manuscrit, et aux originaux quand ils existent, M. Regnier est parvenu à rendre à leur pureté et à leur naturel primitifs une bonne partie, peut-être une moitié de ces lettres. Pour le reste où il n'y a plus de remède, que la mémoire du chevalier Perrin, qui a détruit ou laissé perdre les originaux, en porte à jamais la responsabilité !

En somme et telle qu'elle est, l'édition que donne aujourd'hui M. Regnier peut à bon droit être nommée l'Édition *princeps* des Lettres de Mme de Sévigné. A partir de ce jour, toutes les éditions précédentes sont annulées ou, du moins, pour ne rien exagérer, elles ne peuvent être estimées que comme des à-peu-près, dont la critique littéraire n'a plus à tenir compte.

En un seul point, les éditeurs se sont dispensés du respect absolu qu'on doit aux originaux : ils ont cru devoir s'écarter de leur orthographe et suivre celle qui est adoptée depuis longtemps pour la transcription des œuvres du XVIIe siècle. Les puristes sévères n'approuveront pas cette concession, et leurs reproches ne seront pas sans fondement. Pourquoi, demanderont-ils, ne pas pousser jusqu'au bout le principe de la fidélité, et enlever aux auteurs une partie de leur physionomie en adoptant une orthographe de convention, qui a été inventée au commencement du XIXe siècle par les Didot et les Lefèvre, et qui ne diffère guère de la nôtre que par la conservation des *oi* pour *ai?* Les réponses ne manquent pas non plus. Cette orthographe est un usage établi maintenant, et accepté par le public. Celle que suivait réellement le XVIIe siècle était irrégulière et livrée au caprice des imprimeurs, sans grand intérêt linguistique. On conçoit l'importance d'imprimer exactement les manuscrits du moyen âge, car l'orthographe y différencie les dialectes divers au sein d'une langue non centralisée. Mais ici, que gagneront Molière et La Fontaine à ce qu'on leur fasse écrire *je sçay*, *je voids*, que d'autres n'écrivaient déjà plus ainsi à côté d'eux? Si quelques savants y trouvent

Digitized by Google

un sujet d'études, les bibliothèques publiques sont pleines, pour les contenter, de livres imprimés entre 1600 et 1700. Pourquoi encombrer de lettres parasites une édition qui ne s'adresse pas seulement à quelques initiés, et créer ainsi une difficulté à la majorité des lecteurs? Les Classiques s'éloignent assez de nous, sans qu'on les vieillisse encore par un appareil d'écriture sans importance sérieuse, et qui ne change rien au fond des choses.

La solution complète de cette difficulté eût été sans doute de donner deux textes, l'un absolument conforme à l'ancienne orthographe pour les initiés et les curieux; l'autre, avec l'orthographe courante, pour le commun des martyrs. Mais cette solution, faite pour satisfaire tous les goûts, aurait eu l'inconvénient de doubler les frais, et la charge d'une publication soignée, qui se montera peut-être à trois cents volumes, est assez lourde pour qu'on ne soit pas étonné si les éditeurs ont reculé devant ce surcroît. Obligés de choisir, on ne peut leur en vouloir d'avoir choisi le parti qui leur attirera le plus d'acheteurs, et qui, en mettant de côté une difficulté de lecture, contribuera à répandre plus largement la connaissance et le goût de nos richesses littéraires.

F. Baudry.

---

## ASTRONOMIE

*Revue des sciences. — La constitution du système solaire. — Discussions de MM. Leverrier et Delaunay.*

La théorie et les observations sont suffisamment d'accord pour que la loi de l'attraction soit à l'abri de toute suspicion, pas assez pour qu'on puisse être assuré de connaître avec une parfaite exactitude tous les éléments du système solaire. M. Leverrier a naguère rétabli l'accord entre les faits et les théories, dans les régions supérieures du système planétaire, par sa belle découverte de Neptune; les perturbations qui auparavant demeuraient inexpliquées trouvent aujourd'hui leur raison toute naturelle. Le directeur de l'Observatoire de Paris s'est occupé pendant ces années dernières de rétablir l'harmonie entre les théories et les faits dans le système des quatre planètes inférieures, Mercure, Vénus, la Terre et Mars.

Disons d'abord en quoi consiste la discordance entre les résultats de l'observation et ceux que la théorie indique. Comme l'indique M. Leverrier, les difficultés sérieuses qu'on rencontre dans les mouvements des quatre planètes inférieures se réduisent à trois principales, savoir : 1° l'excès du mouvement du périhélie de Mars; 2° l'excès du mouvement du nœud de l'orbite de Mars; 3° l'excès du mouvement du périhélie de Mercure. De ces phénomènes, les deux premiers paraissent, d'après M. Leverrier, devoir se rapporter à la même cause. « L'un et l'autre, dit-il, semblent accuser la nécessité d'un accroissement dans la masse de la Terre, qui indiquerait que la cause perturbatrice serait placée entre

Digitized by Google

les deux planètes qui en éprouvent l'effet. Mais s'ensuit-il qu'il faille en réalité augmenter la masse de la Terre? ou bien faut-il détacher d'elle la matière dont l'action a paru, jusqu'à un certain point, conforme à celle d'une masse égale au dixième environ de la Terre? Et, dans ce dernier cas, comment serait distribuée cette matière étrangère à la Terre? »

Toutes les difficultés d'explication semblent disparaître, si l'on admet que la matière perturbatrice soit formée par un nombre considérable d'astéroïdes, tels que ceux qui existent entre Jupiter et Mars, et dont on n'aperçoit sans doute que les plus gros, ou tels que ceux dont l'observation de chaque jour constate la présence à une distance du Soleil sensiblement égale à celle de la Terre. Dans l'hypothèse où tout l'excès du mouvement du périhélie de Mars devait être attribué à un anneau de très-faibles astéroïdes situés à une distance du Soleil égale à celle de la Terre, la somme des masses de ces astéroïdes, d'après les calculs de M. Leverrier, surpasserait un peu la masse de Mars, et serait égale à la fraction 0,138 de la masse de la Terre. Si l'excès du mouvement du périhélie de Mars était dû à l'action des astéroïdes situés entre Mars et Jupiter, M. Leverrier estime que la masse totale de ce groupe de petites planètes serait environ le tiers de la masse terrestre. Les perturbations du mouvement de Mercure peuvent s'expliquer par des considérations toutes semblables.

« Il reste acquis aujourd'hui, dit M. Leverrier, qu'il n'est pas possible de représenter toutes les observations faites sur le système des quatre planètes inférieures, en ne tenant compte que de leurs actions mutuelles et de celle du Soleil; mais du moins on a reconnu les difficultés et on les a circonscrites de telle manière, que leur solution ne pourra pas se faire attendre, les astronomes sachant où ils doivent porter leurs efforts. » Pour rendre compte des anomalies du mouvement de Mercure et de Vénus, M. Leverrier a recours à l'action d'une cause étrangère; et il croit trouver cette cause dans l'existence d'anneaux d'astéroïdes dont il va jusqu'à assigner la position hypothétique et à calculer la masse. M. Delaunay n'a pas voulu suivre le directeur de l'Observatoire de Paris dans toutes ses conclusions.

Il a contesté même les données sur lesquelles repose l'édifice du raisonnement de M. Leverrier. Pour faire comprendre la portée du différend qui sépare ces deux savants, on ne peut mieux faire que d'emprunter les expressions mêmes de M. Delaunay. « M. Leverrier, dit-il, après avoir effectué une nouvelle détermination théorique des inégalités du mouvement de Mercure autour du Soleil, en a déduit des tables du mouvement de cette planète. Malgré tous ses efforts, ces tables théoriques ne s'accordaient pas complétement avec les observations dont il disposait; et il a trouvé qu'il pouvait faire disparaître le désaccord en augmentant de 38″ le mouvement séculaire du périhélie de Mercure. Voilà le fait. Que faudrait-il pour qu'on pût regarder l'équation empirique ainsi introduite comme étant l'expression de la réalité, c'est-à-dire comme représentant un phénomène réel qui se serait manifesté par la comparaison des tables théoriques avec les observations? Il faudrait d'abord que l'on fût assuré que les recherches théoriques de M. Leverrier et les tables qu'il en a déduites ne laissent absolument rien à désirer; il faudrait ensuite qu'il fût bien établi qu'il n'y a pas d'autre moyen de

Digitized by Google

faire disparaître le désaccord entre ces tables théoriques, reconnues parfaites, et les résultats de l'observation que d'accroître le mouvement séculaire de la planète. » Il est difficile aux simples spectateurs de ce débat scientifique de se former une opinion définitive sur d'aussi délicates questions; tout ce que, pour le moment, ils peuvent conclure de la discussion même, c'est que l'existence de divers anneaux d'astéroïdes circulant autour du Soleil, à diverses distances de cet astre, demeure à l'état d'hypothèse et ne peut encore être acceptée par la science astronomique.

A. L.

---

## PÉRIODIQUES FRANÇAIS

*Revue archéologique.* Février.

*Louis Moland,* Calendrier français du XIIIe siècle, d'après les manuscrits de la bibliothèque de l'Arsenal et de la bibliothèque impériale. — Le général *Creuly,* le Musée de Dijon. — Extrait d'une lettre de M. *Perrot* à M. A. Maury sur les monuments de la Ptérie. M. Perrot est chargé d'une mission archéologique en Asie Mineure, en vue d'y étudier les localités signalées par les guerres du temps de César. Il a pu relever et copier les bas-reliefs et les autres restes d'antiquités de la Ptérie, soit au moyen de la photographie, soit par des moulages ou des dessins, d'une manière plus complète qu'on ne l'avait fait jusqu'à présent. Il ne croit pas, comme le docteur Barth (qui a vu ces localités après son voyage d'Afrique), que les figures sculptées sur les rochers se rapportent au culte des mages; il y verrait plutôt un produit des cultes syriens. Il y a reconnu l'image du phallus. Au village d'Uyuk, les restes d'une construction antique révèlent une origine, ou tout au moins une imitation égyptienne, non-seulement dans l'attitude, le dessin et les ornements des personnages encore reconnaissables, mais dans les vestiges d'une avenue de sphinx en avant du monument. La lettre de M. Perrot est datée du 1er décembre 1861. — *Vivien de Saint-Martin,* Note sur quelques points de la chronologie assyrienne. Cette note a pour objet d'exposer, en les accompagnant des développements nécessaires et des autorités, deux points principaux déjà signalés par l'auteur dans son travail sur les fouilles de Ninive, d'une part l'existence dans Bérose d'une ère historique qu'il faut nommer l'ère babylonienne, et qui ne diffère pas de l'époque astronomique mentionnée dans le fragment de Callisthène au sujet des observations chaldéennes remontant à 1903 ans avant la prise de Babylone par Alexandre (et qui partaient conséquemment de l'an 2234 avant l'ère chrétienne); et d'autre part la coïncidence extrêmement probable de la conquête de l'Egypte par le Tiglath-Pilésèr de la grande inscription cunéiforme de Kalah-Cherghat avec le commencement de la vingt-deuxième dynastie égyptienne, dont on a remarqué depuis longtemps le caractère tout assyrien.

---

Digitized by Google

## BIBLIOGRAPHIE ALLEMANDE

### THÉOLOGIE

*Manuel exégétique de l'Ancien Testament* (Kurzgefasstes exegetisches handbuch zum Alten Testament). XIII^e livraison : *Les Nombres, le Deutéronome* et *Josué*, expliqués par Dr August Knobel. Leipzig, S. Hirzel, 1861, in-8, xvi-606 pages.

Un nouveau commentaire général sur l'Ancien Testament semblera peut-être à bon nombre de nos lecteurs ne pas répondre précisément à un besoin très-urgent ni combler une fort sensible lacune. Voilà bien des siècles, en effet, nous le reconnaissons sans peine, que, sous prétexte d'interpréter et d'expliquer la Bible, des flots d'encre inondent des montagnes de papier. Mais que de pauvreté au milieu de cette apparente abondance! Si quelques perles se trouvent contenues dans ce fumier d'Ennius, elles sont si profondément enfouies qu'on ne saurait, à moins d'y être particulièrement intéressé, perdre son temps à les chercher. Il faut avoir été forcé de parcourir ces volumineuses et indigestes compilations pour pouvoir se faire une idée des forces, du zèle, de l'érudition même qui s'y trouvent dépensés en pure perte ou sans autre résultat que d'embrouiller les choses les plus simples et d'obscurcir les plus claires. Ne paraissant écrites, pour la plupart, que dans le but de dissimuler les difficultés et d'en détourner l'attention, elles ont, lorsqu'on les consulte, le singulier talent de vous parler de tout, hormis de ce qu'on voudrait savoir. Ce n'est guère que vers le commencement de notre siècle que la critique parvint à mettre le pied sur le terrain de la littérature hébraïque, d'où le dogme l'avait jusque-là exclue. Mais dès qu'elle s'y fut établie, elle l'eut bientôt déblayé, sondé et creusé dans tous les sens. On ne tarda pas à voir s'y produire des travaux spéciaux d'un grand mérite, des monographies remarquables. Des livres particuliers de la Bible furent savamment commentés et élucidés. Presque toutes les questions auxquelles celle-ci peut donner lieu furent enfin successivement soulevées et soumises à des débats aussi vifs que féconds. Le moment sembla donc venu de profiter de ces diverses recherches, de les résumer, de les relier comme en un faisceau, de les développer encore, et de leur donner ainsi une nouvelle et dernière consécration. Dans ce but et pour l'atteindre plus sûrement, quelques-uns des exégètes les plus distingués de l'Allemagne se décidèrent à mettre en commun leurs efforts et leurs lumières, et à se partager la tâche. Leur œuvre, à la fois collective et individuelle, fut inaugurée brillamment il y a quelques années, et elle se poursuit depuis lors sans interruption avec cette persévérance toute germanique qui, dans ce pays des vastes entreprises littéraires, a déjà produit de si beaux et de si nobles fruits. C'est ainsi qu'on a vu paraître successivement : — *les Douze Petits Prophètes*, par Hitzig, 1838; 2e édition, 1852; — *Job*, par L. Hirzel, 1839;

Digitized by Google

2e édition revue par J. Olshausen, 1852; — *Jérémie*, par Hitzig, 1841; — *Samuel*, par Thénius, 1842; — *Isaïe*, par A. Knobel, 1843; 2e édition, 1854; 3e édition, 1861; — *les Juges* et *Ruth*, par E. Bertheau, 1845; — *les Proverbes de Salomon*, par Bertheau, 1847; — *l'Ecclésiaste de Salomon*, par Hitzig, 1847; — *le Prophète Ezéchiel*, par Hitzig, 1847; — *les livres des Rois*, par O. Thénius, 1849; — *le livre de Daniel*, par Hitzig, 1850; — *la Genèse*, par A. Knobel, 1852; 2e édition 1860; — *les Psaumes*, par J. Olshausen, 1853; — *les livres des Chroniques*, par E. Bertheau, 1854; — *le Cantique des cantiques*, par F. Hitzig, 1855; — *les Lamentations*, par O. Thenius, 1855; — *l'Exode* et *le Lévitique*, par A. Knobel, 1857. — Enfin, la livraison dont nous avons écrit le titre en tête de ces lignes, jointe à celle de Bertheau sur *Esra*, *Néhémie* et *Esther*, qui va paraître ou qui a peut-être déjà vu le jour, termine la série et la complète.

Le *Manuel exégétique de l'Ancien Testament*, qu'on peut donc considérer dès à présent comme achevé, constitue, de l'aveu même de ceux qui partagent le moins la manière de voir de ses rédacteurs, un inappréciable trésor de science et d'érudition (Comp. Kurtz, *Geschichte des Alten Bundes*, IIe Aufl. t. I, p. 23; Delitzsch, *Die Genesis*, IIe Ausg, p. IX). La Bible possède aujourd'hui, grâce à lui, un commentaire qui ne le cède à celui d'aucun autre livre, et qui est tout à fait digne de figurer à côté des travaux les plus importants de la critique moderne. Les auteurs, quoiqu'ils ne se soient pas bornés à être de simples rapporteurs et qu'ils aient partout contribué puissamment eux-mêmes aux progrès de la science, se sont imposé d'abord, comme l'indique le titre (*Kurzgefasst*), le devoir d'être brefs et concis; l'indispensable seul a trouvé grâce à leurs yeux, et même si quelque chose était à désirer sous ce rapport, ce serait parfois peut-être un peu plus de développements et de détails. Ils se sont efforcés ensuite de se dépouiller de tout préjugé dogmatique et religieux : les *livres saints* de la nation juive y sont généralement traités comme l'étaient depuis longtemps ceux de tout autre peuple, des Égyptiens, des Indiens ou des Perses; ils ne jouissent plus d'aucun privilége; le même principe et les mêmes règles servent à les juger. La plupart des volumes s'ouvrent par une courte introduction, où les questions relatives au sujet, au but, au mode de composition, à l'âge, à l'auteur, etc., du livre qui s'y trouve expliqué sont passés rapidement en revue. Vient ensuite le commentaire proprement dit. Celui-ci contient tout ce qui est nécessaire pour arriver à une intelligence réelle et entière du texte; il commence donc par en fixer la leçon et le sens véritables; puis il présente, à mesure que la nécessité s'en fait sentir, les éclaircissements qui concernent la chronologie, l'archéologie, la géographie, l'histoire, etc. La théologie n'entre point dans son cadre; on comprend pourtant qu'il y touche indirectement à chaque pas. Comment s'en prendre, en effet, à des livres que tant de sectes religieuses pressurent depuis si longtemps pour en faire sortir la justification de leurs dogmes particuliers [1], comment y rectifier une

[1] On se rappelle ce distique qu'un libre penseur du moyen âge avait inscrit au premier feuillet de sa Bible :

*Hic liber est in quo sua quærit dogmata quisque,*
*Invenit atque iterum dogmata quisque sua.*

Digitized by Google

traduction ou une date, sans se prononcer implicitement pour l'une ou l'autre opinion théologique, sans renverser quelque article de foi, sans ébranler quelque pieuse croyance? La tâche était délicate, mais elle a été accomplie sans hostilité comme sans faiblesse; les droits de la critique et de l'histoire ont été seuls consultés.

Quelque supérieur que soit dans son ensemble le *Manuel exégétique de l'Ancien Testament*, on comprend cependant que, dans une telle diversité d'auteurs et de matières, il puisse y avoir des distinctions à faire entre plusieurs de ses parties, que toutes ne soient pas également mûres, également satisfaisantes. Parmi celles qui méritent d'être citées en première ligne, il faut placer incontestablement le commentaire de M. Knobel sur les livres de Moïse et de Josué, et notamment sur *les Nombres*, *le Deutéronome* et *Josué*, que contient le présent volume. Cette publication, d'une valeur inestimable, est d'autant plus précieuse qu'elle porte sur des livres qui, à part la Genèse, n'avaient été que très-imparfaitement explorés jusqu'ici et n'avaient encore donné lieu à aucun travail réellement sérieux de ce genre. Le savant professeur de l'université de Giessen a accompli sa tâche avec une patience et un courage qui n'ont d'égales que son érudition et sa sagacité. Rien n'a échappé à son attention; et plus il restait à faire, comme dans la partie littérale et géographique, plus il y a consacré de temps et de soin. Nous voudrions pouvoir faire passer devant les yeux du lecteur ces pages remarquables, l'arrêter au moins devant quelques-unes des plus saillantes, devant celles notamment qui parlent de Bileam (*Nombres*, XXII-XXIV, p. 121 sqq.), du lieu d'origine des Kaphtorites (*Deutéronome*, II, 23, p. 215 sqq.), du caractère général de la législation deutéronomique (*ibid.*, XII-XXVI, p. 255 sqq.), du cantique et de la bénédiction de Moïse (*Ibid.*, XXXII et XXXIII, p. 323 sqq., 337 sqq.), du prétendu droit de conquête et d'extermination que les Hébreux auraient eu sur le pays de Kanaan et sur ses habitants (*Josué*, I-V, p. 362 sqq.), du partage de la terre promise entre les tribus d'Israël (*ibid.*, XIII-XXI, p. 404 sqq.), etc. Mais rien ici n'est susceptible de résumé, et la place nous ferait défaut.

M. Knobel consacre la dernière partie de son volume (p. 491-606), à indiquer à grands traits les résultats principaux de ses recherches au sujet de l'origine et de la composition du Pentateuque et de Josué. Cette analyse, qu'il présente à bon droit comme une critique générale de ces livres, est faite avec une netteté remarquable, et fourmille de renseignements de toute nature. Qu'on veuille bien nous permettre de nous y arrêter un instant; ce ne sera que continuer en quelque sorte une étude commencée ici même, et à laquelle nos lecteurs sont déjà initiés (V. *Revue germanique*, t. VI, p. 5 sqq.; t. XIV, p. 652 sqq.).

Après avoir donné un aperçu raisonné des travaux de ses devanciers (p. 491 sqq.), l'auteur récapitule succinctement les contradictions, les répétitions, les incohérences, les différences d'idées, de style et de langage, en un mot tous les caractères intrinsèques qui témoignent, dans les six premiers livres de la Bible, d'une grande diversité d'époques et d'écrivains (p. 497-503). Il passe ensuite à l'exposé de ses propres vues par rapport à ces questions. La tradition, dit M. Knobel, désigne Moïse comme celui qui tira Israël de l'Égypte, qui en forma

Digitized by Google

un peuple et qui lui donna ses institutions. Cela est vrai en général. Moïse érigea en effet le tabernacle qui devait servir de demeure à Jéhovah et être le lieu de son culte (*Exode*, xxv-xxxi). Il remit aux Aaronides et aux lévites la charge de toutes les fonctions sacerdotales (*Lévitique*, viii-x). Il ordonna des offrandes et des sacrifices (*ibid.*, i-vii), fonda des fêtes (*ibid.*, xiii) et promulgua des lois, celles notamment qui concernent les purifications (*ibid.*, xi-xv). Il mit aussi par écrit quelques prescriptions, comme par exemple le *Décalogue* (*Exode*, xx, 2-17); mais on n'en connaît ni le nombre ni l'importance. Notre Pentateuque ne contient plus aucune pièce, en effet, que, dans sa forme actuelle, on puisse faire remonter jusqu'à lui, pas même *Exode*, xxv-xxxi, *Lévitique*, i-vii, xi-xvii, *Nombres*, x, 1-8, xix, que Bleek lui attribue sans motifs suffisants, et qui portent, comme le reste, des traces évidentes d'une époque plus récente.

Le *livre de la Loi*, le plus ancien qu'ait possédé Israël, fut composé, selon toute apparence, dans la Palestine, par un prêtre du temps de Saül (xi^e siècle avant Jésus-Christ). Celui-ci eut à sa disposition, pour la rédaction de son ouvrage, un certain nombre de documents écrits, tels que le journal des campements du désert (*Nombres*, xxxi), des dénombrements de tribus et de familles (*ibid.*, i, iii, xxvi), des tables généalogiques (*Exode*, vi, 14 sqq.), la liste des villes dont les Israélites se trouvèrent en possession lors de leur premier établissement dans le pays de Kanaan (*Josué*, xiii-xxi), etc. Quelques-unes des lois qu'il rapporte appartiennent peut-être aussi à cette catégorie. Existait-il quelque pièce d'origine mosaïque, il n'aura pas manqué non plus de la recueillir. En général, cependant, il semble avoir calqué sa législation sur les institutions et les coutumes existantes à son époque. La partie narrative ou historique est prise dans la tradition orale, ce qui n'empêche pas qu'elle ne soit d'ordinaire plus digne de foi et moins chargée de merveilleux que le récit des écrivains postérieurs. En somme, l'œuvre entière offre depuis le début jusqu'à la fin le même caractère littéraire, et des marques palpables d'unité. Elle comprenait notamment : *Genèse*, i-ii, 4a; v-vi, 9-22; vii, 4-24; viii, 1-19; ix, 1-17; x, 1-7, 1-32; etc. etc.; *Deutéronome*, xxxii, 48-52; xxxiv, 1-3, 7-9; *Josué*, iv, 15-19; v, 10-12, etc. Cet écrit a servi de base au Pentateuque, ou plus exactement à l'*Hexateuque*, puisque *Josué* en fait nécessairement partie. A ce point de vue, on peut l'appeler le *Livre fondamental*; il est aussi généralement connu sous le nom de Document *élohiste*.

Ce premier recueil de législation n'eut pas un caractère officiel ni force de loi. En effet, plusieurs de ces dispositions ne furent point mises en pratique dans les temps qui le suivirent, celles, entre autres, concernant le mode de la célébration de la pâque, la dîme, la fête solennelle des Expiations (*Lévitique*, xvi), les années sabbatique et jubilaire (*ibid.*, xxv, 2-7, 8 sqq.), etc. Ce fait explique que d'autres travaux du même genre aient pu se produire encore plus tard. Ainsi, nous avons d'abord le *livre des Guerres* ספר מלחמות (cité *Nombres*, xxi, 14), qui, commencé du temps de David, fut repris et terminé, sous le règne de Josaphat (914-890 avant Jésus-Christ), par un lévite du royaume de Juda. On lui doit notamment *Genèse*, xiv, xv, xxv, 21-34, xlix, *Exode*, ii, 11-22, etc. Le *livre du Droit* (ספר תישר), que *Josué* (x, 13) nous fait connaître, vient ensuite. Celui-ci, dont la partie primi-

Digitized by Google

tive remonte au règne de Salomon, fut rédigé par un lévite du royaume du Nord, dans les premières années d'Hiskias, c'est-à-dire vers 725. Il faut lui rapporter: *Genèse* XX, 1-17, XXVIII, 10-12, 15-22, etc., XXXVIII, la plus grande partie de XLI à L, beaucoup de passages dans l'*Exode*, le *Lévitique* et les *Nombres*, enfin, *Deutéronome*, IV, 44-41, 46-49, etc., XXXIII, *Josué*, II, etc.

Les trois livres que nous venons de passer en revue existaient ainsi à part, jouissant chacun d'une considération plus ou moins grande, lorsque les réformes d'Hiskias inspirèrent à un écrivain originaire du royaume d'Israël, et qu'on nomme le *Jéhoviste*, l'idée de les fondre ensemble et de contribuer par ce remaniement à l'établissement de la loi théocratique. Il prit, comme nous l'avons dit, pour base de son travail le *Livre fondamental*, dont il adopta le plan et qu'il reproduisit tout entier, en y intercalant de nombreux extraits du *livre des Guerres* et du *livre du Droit*. Quoique usant librement de ses sources, il en respecte généralement le texte, qui semble avoir pour lui quelque chose de sacré. Visiblement préoccupé, et souvent avec succès, de les concilier entre elles, il n'y réussit pas toujours, et laisse percer à chaque instant la main du compilateur. Un grand nombre de morceaux, tantôt forgés de toutes pièces, tantôt recueillis ailleurs, lui appartiennent aussi en propre; ce sont notamment : *Genèse*, II, 42; IV, 26; VI, 1-8; XXII, 1-19; XVIII, 1-45; XXXII, 8-13, 21-33; XXXIII, 1-17; *Exode*, IV, 1-17; *Deutéronome*, XXXII, 44 sqq.; *Josué*, VI, 22, 23, 25 et quelques autres versets. Des marques certaines permettent de fixer très-approximativement l'âge de cette composition. Elle connaît la défection des Édomites (*Genèse*, XXVII, 40); elle s'intéresse à Ninive et à Babylone, et en parle en connaissance de cause (*ibid.*, X, 8 sqq.); elle met à contribution les mythes religieux de l'Asie orientale, ceux de l'Éden, du jardin de Dieu, des fleuves du paradis, du figuier et des griffons, etc. (*ibid.*, II, sqq.); son récit au sujet des Kaïnites (*ibid.*, IV) révèle même quelques données sur les contrées et les populations de l'extrême Orient. Des notions de ce genre ne s'expliquent chez les Hébreux que par leur contact avec les Assyriens. L'auteur n'a donc pu écrire avant le VIIIe siècle, ni, selon d'autres signes, avant les dernières années du règne d'Hiskias.

L'œuvre jéhoviste ne paraît pas avoir eu au début un succès bien éclatant. Tout au moins fut-elle bientôt oubliée, ainsi que les trois écrits antérieurs, au milieu de l'impiété croissante des règnes de Manassé et d'Amon. Ce ne fut que dans la dix-huitième année de Josias, au moment de la grande réforme religieuse qui signala ce règne, qu'elle reparut augmentée de presque tout le *Deutéronome* et de quelques fragments de *Josué*. Dès lors le grand travail séculaire se trouva terminé, et le Pentateuque demeura irrévocablement fixé. Sauvé par des prêtres lors de la ruine de Jérusalem, il sortit avec eux de l'exil, et fut déclaré enfin solennellement la loi suprême et immuable d'Israël (*Néhémie*, X).

Le système de M. Knobel relativement à l'origine et à la composition des six premiers livres de la Bible, que nous venons d'esquisser, est, comme on le voit, un peu plus compliqué que celui de la plupart de ses devanciers; il l'est moins, toutefois, que celui d'Ewald, et il s'appuie surtout sur des considérations d'un ordre beaucoup plus scientifique. Nous ne savons trop, pourtant, si l'auteur ne

Digitized by Google

s'est pas encore flatté d'atteindre ici parfois une précision plus grande que celle dont ces matières sont susceptibles. Comment ne pas le croire, lorsqu'on le voit forcé, par exemple, de rapporter lui-même à des époques aussi éloignées les unes des autres les passages dans lesquels il prétend retrouver, au moyen de rapprochements et de distinctions d'une subtilité extrême, le *livre du Droit* et le *livre des Guerres?* Puis, l'application qu'il fait de ces titres est-elle bien suffisamment justifiée? Les matières qu'il range sous le second (voyez pag. 547 sqq.) pourraient porter à en douter, tout au moins pour celui-ci. On ne comprendrait point non plus sans quelque peine que le Jéhoviste, du moment qu'il voulait donner à connaître le document auquel il faisait de si fréquents emprunts, ne l'eût cité qu'une seule fois et dans un passage si secondaire (*Nombres*, XXI, 14, 15). A cet égard, nous continuons donc, quant à nous, à tenir pour vraisemblable l'opinion de ceux qui considèrent ces deux livres comme composés, au moins en grande partie, d'anciens chants populaires relatifs à des traditions ou à des événements nationaux (V. notamment Bleek, *Einleitung in das A. Test.*, p. 150). Quoi qu'il en soit de ces détails, le mérite des recherches de notre éminent exégète n'en est point diminué. Celles-ci ont établi ou confirmé bien des points dont la critique devra désormais tenir compte, comme, par exemple, l'impossibilité de s'arrêter encore, dans l'analyse du Pentateuque, à des éléments élohistes, jéhovistes et deutéronomistes. En somme, M. Knobel a rendu un service considérable à la science biblique, et produit une œuvre dont l'Allemagne peut à bon droit se glorifier.

A. STAP.

---

## POÉSIE

*Aus dem Elsasse.* — GEDICHTE VON FRIEDRICH OTTE. — Saint-Gall. 1862. — Curiosités d'Alsace. — 2e livraison. — 1re année. — Colmar.

Ceux qui ont cultivé avec quelque assiduité la poésie allemande contemporaine connaissent au moins le nom de M. Frédéric Otte. Ce pseudonyme couvre un talent poétique incontestable et que le présent volume suffirait à révéler. M. Otte appartient à ce petit groupe d'écrivains qui, nés en Allemagne, habitent l'Alsace, sans cesser de rester, par leurs tendances et leurs sentiments littéraires, en communauté intime avec la mère patrie de leur esprit. A côté de M. Frédéric Otte, il faudrait citer les deux frères Stœber, dont l'un a récolté, avec un zèle que Jacob Grimm a su apprécier, les légendes et contes dont la tradition alsacienne a déposé les empreintes dans la mémoire du peuple.

Nous recommandons particulièrement, dans le volume de M. Otte, les livres II et III, renfermant les sonnets et les ballades; l'auteur nous paraît avoir cultivé ce genre avec une prédilection que justifie le résultat. Ces petits poëmes sont marqués au bon coin, et l'on en citerait plusieurs qui, pour le sentiment, la pensée et la forme, laissent peu de chose à désirer.

Les négligences et l'abandon de l'improvisation ont cédé devant un travail qui

Digitized by Google

arrive au fini sans aller jusqu'à la sécheresse. Ce qui caractérise la poésie de l'auteur, c'est un accent de vérité, un sentiment sévère et concentré, mais qui n'exclut pas, à l'occasion, les notes tendres et délicates de la pitié ou de l'amour.

C. D.

---

## GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

*Das Gebiet des Weissen Flusses und dessen Bewohner* (Le fleuve Blanc et ses habitants), von A. Kaufmann. Brixen, 1861; 1 vol. petit in-8 de 208 pages, avec une carte.

M. Kaufmann appartenait à la mission autrichienne qui fut fondée près de Gondokoro, au point le plus avancé des reconnaissances européennes sur le haut fleuve Blanc (vers le quatrième degré et demi de latitude N.), peu de temps après l'expédition franco-égyptienne de 1840, expédition qui a ouvert à l'Europe l'accès de cette région inconnue. Le volume actuel est le résultat de trois années de séjour dans la mission (on sait qu'elle est abandonnée depuis 1860); c'est en même temps le résumé complet des notions que les missionnaires y avaient acquises sur les pays que traverse le fleuve Blanc au-dessus de Khartoum, et sur les populations qui l'habitent. Ce mince volume, qui, dans son petit format et avec ses apparences des plus modestes, a quelque chose de l'humilité monastique, n'en est pas moins un des plus substantiels et des plus instructifs qu'on ait, depuis vingt ans, publiés sur ces contrées intérieures; il ajoute bon nombre de faits nouveaux et d'un réel intérêt même à l'importante relation du Dr Werne. La courte analyse que nous en allons faire peut être regardée comme renfermant la substance des informations que l'on possède aujourd'hui sur cette région, vers laquelle les expéditions engagées en ce moment pour la recherche des sources du Nil tournent les regards de l'Europe.

Le voyageur qui part de Khartoum,— par 15° et demi environ de latitude nord, au point où le Bahr-el-Abyad, ou fleuve Blanc, reçoit le Bahr-el-Azrek, ou fleuve Bleu, qui vient d'Abyssinie, — celui qui part de Khartoum, disons-nous, et qui se porte au sud en remontant le fleuve Blanc, arrive, après avoir parcouru un espace de trois degrés, à une montagne isolée qui se dresse non loin de la rive droite ou orientale du fleuve, et que l'on nomme Djébel-Nyémati, et aussi Djébel-Dinka. C'est là que finit le territoire des tribus arabes (les Hassanièh), qui, depuis Khartoum, borde la gauche du fleuve, et que commencent les territoires nègres. Tout le pays, à partir de Khartoum en remontant jusqu'à Gondokoro, n'est qu'une suite de plaines immenses, à peine interrompues çà et là par quelques monticules insignifiants, à travers lesquelles le Nil roule lentement ses eaux blanchâtres. Depuis le Djébel-Dinka, en remontant jusqu'au confluent du Sobat (par 9° lat.), les bords du fleuve se couvrent de bois d'un bel aspect, au fond desquels se cachent toutes sortes d'animaux sauvages; après le Sobat, les rives deviennent

Digitized by Google

très-basses, les bois disparaissent presque complétement, et l'œil fatigué n'aperçoit plus que des steppes herbeuses ou des marais sans fin. Ces marais, qui suivent les bords du fleuve, se prolongent jusqu'à l'entrée du territoire des Bor, environ par six degrés et demi de latitude, sur une longueur de près de quatre degrés ou cent de nos lieues communes. Au temps des crues, la rivière couvre à droite et à gauche ces plaines riveraines, où elle laisse, en se retirant, des lagunes et des marécages couverts de roseaux. Dans tout cet espace, il serait difficile de trouver un seul point de débarquement. A partir du territoire des Bor, le pays s'élève et prend un aspect plus diversifié.

Dans l'intervalle de quatre cents lieues que le fleuve Blanc parcourt entre Khartoum et Gondokoro, il ne reçoit que trois affluents. Le premier est le Yal, qui vient de l'est et se perd dans le côté droit du fleuve, aux environs du dixième degré de latitude. Le second, beaucoup plus considérable, est le Sobat, dont le confluent est d'un degré plus au sud : celui-ci vient du massif de montagnes qui couvre le sud de l'Abyssinie, et se forme de plusieurs branches supérieures dont aucune n'a été jusqu'à présent explorée : on n'en a reconnu encore que la partie inférieure. Le troisième affluent est le Bahr-el-Ghazal, ou Eau-des-Gazelles; celui-ci appartient au côté gauche ou occidental du bassin du fleuve, auquel il se réunit à vingt ou vingt-deux lieues au-dessus du Sobat, au commencement de la région des marais. Il forme, immédiatement avant son confluent, un lac ou plutôt une lagune marécageuse en partie cachée sous les roseaux, et dont l'étendue varie selon les saisons. Plusieurs branches, jusqu'à présent peu connues ou tout à fait inexplorées, lui viennent du sud, de l'ouest et du nord-ouest. Plus haut, le cours du fleuve Blanc (que les indigènes nomment Kir) forme plusieurs canaux parallèles qui se détachent du courant principal, et retournent s'y réunir après un plus ou moins long intervalle.

Dans tout le bassin du fleuve Blanc, la végétation dépend uniquement de l'eau du ciel, car les nègres ne savent pas ce que c'est que l'irrigation. Les pluies tombent périodiquement, et d'autant plus tôt qu'on se rapproche davantage de l'équateur. A Gondokoro, les premières pluies arrivent généralement à la fin de février et ne cessent qu'au commencement de décembre ; elles durent ainsi neuf mois pleins, sauf quelques intermittences. Les pluies les plus fortes sont tantôt en avril et mai, tantôt en août et septembre.

Naturellement, les crues du fleuve se règlent sur les pluies. A Gondokoro, la rivière commence à grossir vers la fin de février, et elle atteint sa plus grande hauteur en mai, parfois en août. Comme le fleuve y est très-large et assez rapide, la différence entre les hautes et les basses eaux n'est guère que de cinq pieds à cinq pieds et demi.

L'année se partage ainsi en deux saisons : la saison des pluies et la saison sèche. Les vents ne sont pas moins réguliers que les pluies. Les vents régnants durant les trois mois de la saison sèche sont ceux du nord ; durant la saison des pluies, ce sont ceux du sud, sauf deux mois de vents d'est, au commencement de cette dernière saison, et deux mois de vents d'ouest à la fin.

Plusieurs indices signalent le territoire où est situé Gondokoro comme l'extré-

Digitized by Google

mité d'une région volcanique. Non-seulement on y ressent d'assez fréquents tremblements de terre, et les secousses sont parfois violentes, mais on trouve aussi sur le sol, mêlés à d'autres pierres, des fragments de basalte. Les Baris, indigènes de ces cantons, ont à ce sujet une légende où il est question de combats de montagnes entre elles, de montagnes déplacées, etc. C'est ainsi qu'autrefois les Pélasges transmirent aux premiers Hellènes leurs récits légendaires de la lutte des Titans contre les dieux, et de l'entassement d'Ossa sur Pélion.

Il est remarquable que les températures extrêmes sont beaucoup moins élevées à Gondokoro qu'à Khartoum. Dans la première de ces deux places (à quatre degrés et demi au nord de l'équateur, ainsi que nous l'avons dit), le thermomètre Réaumur n'a jamais dépassé 30 à 31 degrés (de janvier à mars, dans la saison sèche); à Khartoum, il monte jusqu'à 44 degrés à l'ombre. Par contre, le plus bas où l'on a vu descendre le thermomètre à Gondokoro est 16 ou 17 degrés (en juillet et août, au milieu de la saison des pluies), tandis qu'à Khartoum la température *minima* tombe à 8 degrés. Il est vrai que, même au plus fort de la saison chaude, on éprouve après le coucher du soleil une sensation de froid assez vive; il résulte de cette transition, contrairement aux idées reçues sur le climat africain, que la saison sèche engendre ici plus de maladies que les neuf mois de la saison pluvieuse.

On se figure aisément quelle doit être, sous un ciel à la fois aussi chaud et aussi humide, la vigueur de la végétation. Les forêts se composent principalement d'acacias et de mimosas. L'ébénier et l'*euphorbia gigantea* commencent à devenir fréquents à partir du septième parallèle, et ils le sont d'autant plus qu'on s'avance davantage au sud. Le palmier-doum, si fréquent en Nubie, ne dépasse guère le neuvième degré; le palmier-doleb est au contraire très-commun dans les territoires plus méridionaux. Les premiers baobabs se montrent à la hauteur de Gondokoro. Partout l'herbe prend des proportions telles, que les buffles eux-mêmes y disparaissent; et dans les lagunes qui bordent le fleuve, les roseaux atteignent une hauteur de vingt à vingt-cinq pieds. Quand on s'éloigne de la vallée, à droite ou à gauche, et que le terrain s'élève, la végétation prend un aspect infiniment plus varié; des arbres d'une très-grande hauteur sont si étroitement liés entre eux par d'inextricables réseaux de plantes grimpantes, qu'il est bien difficile de se frayer une route au milieu de ces sombres labyrinthes, domaines éternels d'innombrables tribus d'oiseaux et de singes. Telle est la beauté de ces forêts vierges, dit l'auteur dans son enthousiasme, que les forêts si célèbres de l'Amérique ne sauraient leur être comparées. Là se trouve l'arbre à beurre, ainsi nommé à cause de la pulpe butyreuse de son fruit, dont la saveur est très-agréable; là croît le bienfaisant tamarix, dont les propriétés fébrifuges sont bien connues des nègres.

De même que la vie végétale, la vie animale se distingue par une expansion prodigieuse et une variété infinie; mais aussi, comme dans toutes les contrées équatoriales, elle se fait remarquer plus par la masse et la vigueur que par la délicatesse et la grâce. Les eaux abondent en poissons, ressource principale des

Digitized by Google

riverains, et quelques-uns ont des proportions énormes. Le lourd hippopotame, le redoutable crocodile et des lézards amphibies de quatre pieds et plus de longueur infestent les fleuves et les lagunes, d'où semblent surgir des myriades d'insectes malfaisants, fléau de ces chaudes contrées; dans les hautes herbes et sous le couvert des forêts, ce sont comme des fourmilières de reptiles. Certains serpents ont jusqu'à vingt pieds de longueur. Sauf le loup, l'Afrique n'a pas d'animaux de proie qu'on ne trouve ici. Il y a deux espèces de lions. L'éléphant va par troupes de plusieurs centaines d'individus. La girafe aux habitudes inoffensives erre aussi par troupes de trente à quarante. Le rhinocéros, au contraire, vit isolé, ainsi que le zèbre. Un des animaux qui tourmentent le plus les nègres est le buffle; il diffère beaucoup du buffle d'Égypte. On distingue plusieurs espèces d'antilopes et de gazelles. Ici comme partout, l'autruche est difficile à chasser. Sa chair est très-estimée, moins cependant que sa graisse, que les nègres regardent comme un spécifique souverain contre les douleurs rhumatismales. Parmi les oiseaux de proie, il suffit de mentionner l'aigle et le vautour.

Cette vaste région des peuples noirs, qui commence vers le 12e degré de latitude (là où finit le domaine des tribus arabes), et qui se prolonge au sud jusqu'au 4e degré, où s'arrêtent actuellement les reconnaissances européennes; cette grande région, disons-nous, ne renferme pas une aussi nombreuse population qu'on pourrait le supposer: cela tient, outre la nature insalubre d'une partie considérable de la vallée du fleuve, à ce que les tribus noires sont très-faibles numériquement, ce qui est une suite nécessaire de leur genre de vie; car, à l'exception des Chillouk et des Bari, toutes sont nomades. Comme elles possèdent de nombreux troupeaux, il leur faut changer de place selon les saisons, et elles ont ainsi besoin d'avoir devant elles de vastes étendues de pâturages. Il est bien connu que la vie purement pastorale, à plus forte raison la vie errante des peuples chasseurs, est contraire au développement de la population.

Lorsque commence la saison des pluies, on voit toutes les tribus se diriger vers l'intérieur, où elles trouveront des places favorables pour y semer un peu de doura, où les forêts fourniront des fruits sauvages en abondance, où les troupeaux auront de l'herbe à satiété. Aussi cette époque de l'année est-elle pour les nègres un temps de liesse, comme pour les pâtres de la Suisse et du Tyrol ce qu'ils nomment l'*Alpenzeit*, le temps du pâturage. Et ils nomadisent ainsi dans les hautes terres jusqu'à ce que la sécheresse les oblige de se rapprocher du fleuve, où ils se construisent, avec des roseaux et de la bouse de vache, des huttes qui sont leurs abris temporaires.

Prise dans son ensemble, la population noire du haut Nil, à partir du 12e degré de latitude où nous en avons marqué la limite, forme quatre grandes divisions distinguées par leurs idiomes, quoique ces idiomes paraissent être sortis originairement d'une même souche.

1° Les Chillouk, race purement nègre qui habite sur la rive gauche ou occidentale du fleuve, depuis le voisinage du Djébel-Dinka jusqu'au Bahr-el-Ghazal. A l'ouest, ils confinent au Kordofan et aux Arabes nomades. Physiquement, ils sont fort inférieurs aux peuples du Sud; mais, seuls de toutes les populations du haut

Digitized by Google

Nil, ils sont réunis sous l'autorité d'un *mak* ou chef unique, et cette unité leur donne une force que ne possède aucun de leurs voisins. Aussi se sont-ils fait respecter des Turks égyptiens. Ils sont à la fois pasteurs et agricoles. Leur langue, quoique distincte, a beaucoup de rapports avec celle des Dinka.

2° Les Nouèr habitent au sud des Chillouk, en grande partie à la droite du fleuve Blanc, bien qu'ils possèdent aussi une certaine portion de la rive gauche au-dessous du Bahr-el-Ghazal. Leur territoire commence au Sobat inférieur, dont ils occupent les deux rives. C'est une race belliqueuse que tous ses voisins redoutent, et où les Turks n'osent pas venir chercher des esclaves. Ils cultivent beaucoup de doura. Ils sont grands, vigoureux, bien découplés, et beaucoup d'entre eux présentent une coupe de physionomie tout à fait européenne. Leur organisation est patriarcale au plus haut degré; chaque famille forme un village distinct, dont le chef a le titre de *Beng-did*, ce qui signifie « le grand seigneur. » Chez eux comme chez tous les autres peuples de ces cantons, les hommes vont à peu près nus; les jeunes filles, et surtout les femmes, sont un peu plus vêtues, bien qu'au total elles soient beaucoup plus soucieuses de parures que de vêtements. Une de leurs grandes idées de la beauté féminine, indépendamment du tatouage, est de se percer la lèvre inférieure, ou même les deux lèvres, et d'y fixer un cylindre de bois d'un demi-pouce de diamètre. La langue des Nouèr, comme celle des Chillouk, a de nombreux rapports avec le dinka, et la plupart comprennent ce dernier idiome.

3° Les Dinka. Des diverses nations du haut fleuve Blanc, celle-ci est la plus étendue. Au nord, son territoire commence au Djébel-Dinka, vers le 12e degré de latitude, et il remonte au sud jusqu'aux environs du 5e degré. Depuis le Djébel-Dinka jusqu'aux approches du Sobat, ils bordent la droite du fleuve Blanc, qui les sépare des Chillouk; depuis le Sobat jusqu'à une trentaine de lieues au-dessus du lac Bahr-el-Ghazal, récipient de la rivière du même nom, ce sont les Nouèr qui bordent le fleuve, et le territoire dinka est plus avant dans les terres; au-dessus des Nouèr, les Dinka reprennent possession de la vallée du fleuve et en occupent les deux rives.

Les Dinka se partagent en un grand nombre de peuplades particulières, qui se rattachent entre elles par une langue commune. La plus septentrionale de ces peuplades est celle des Abyalang; viennent ensuite, en avançant au sud, les Aghèr, les Abouyo, les Donghiol, les Touïk, les Bor, les Elyab, les Kyèk, les Djanghi, les Rek, les Arol, les Ghok, les Laou, les Atouot et les Mandari. Plusieurs de ces tribus, sur lesquelles le missionnaire a recueilli d'intéressants détails, n'avaient pas été mentionnées par les précédents voyageurs.

La race est très-belle et de haute stature; les tailles de six pieds sont très-ordinaires. Ceci rappelle ce que disent plusieurs auteurs anciens de la stature élevée des Éthiopiens. Leurs traits, quoique marqués du type nègre, sont comparativement réguliers, et leur physionomie est prévenante. Leur caractère est moins sauvage et leurs habitudes moins rudes que chez la plupart de leurs voisins. M. Kaufmann donne sur la langue dinka des détails particuliers. Près de la moitié de la relation du missionnaire est consacrée à ce peuple, le plus

Digitized by Google

intéressant, en effet, de tous ceux du haut fleuve Blanc, en même temps qu'il est le plus connu, parce qu'une station des missionnaires (*Heilige Kreuz* ou Sainte-Croix) était établie sur son territoire.

4° Les *Bari* occupent les deux côtés de la vallée au-dessus des Bor et des Elyab, les deux tribus les plus méridionales des Dinka. Ici, le pays s'est élevé et les marais ont tout à fait disparu. De belles forêts règnent aux deux côtés du fleuve. Les Bari ont des habitations fixes et vivent principalement des produits qu'ils tirent du sol. C'est là qu'est situé Gondokoro (par 4 degrés 42' 42'', selon l'auteur), dont les relations européennes ont fait un des noms les plus connus de l'Afrique. A sept ou huit heures de Gondokoro, le fleuve forme une grande île dans laquelle se dresse le mont Logvek ; et bientôt après commence une suite de rapides que jusqu'à présent les Européens n'ont pas dépassés.

La langue des Bari, dont M. Kaufmann donne un aperçu grammatical, est sonore et nettement articulée; sous ce rapport elle est supérieure à la langue dinka. Parmi leurs tribus, on distingue les Cir, les Laouci et les Laouda.

A l'est des Bari est le territoire des Béri, dont les premiers sont à trois journées de Gondokoro vers le sud-est. Leur langue paraît être un dialecte du dinka. A l'ouest des Bari sont les Yang-Bara, à six jours de Gondokoro vers le sud-ouest. Le premier Européen qui les a visités est le missionnaire Morlang, en 1859. Ils parlent une langue particulière. Le pays est montueux et a de beaux sites. Plus à l'ouest encore sont les Makara, que l'on désigne comme *nyam-nyams* ou anthropophages.

Ces derniers peuples, les Bari, les Béri et les Yang-Bara, sont les plus avancés dans le Sud que, jusqu'à ce moment, les Européens connaissent. Tout porte à croire que les prochaines nouvelles que l'on recevra de ces contrées extrêmes nous apporteront de nouvelles notions.

V. S. M.

---

## PÉRIODIQUES ALLEMANDS

*Zeitschrift für allgemeine Erdkunde.* Berlin, novembre.

*J. G. Kohl*, Ancienne histoire des courants de l'Atlantique, et en particulier du Gulfstream, jusqu'à Benjamin Franklin. Étude d'un grand intérêt pour l'histoire des anciennes navigations. Elle est accompagnée d'une carte. — *Wilh. Strecker*, officier d'artillerie, instructeur de l'armée d'Anatolie, Notes topographiques sur la haute Arménie (suite). N° 4. Topographie des routes d'Erzindjian à Gumuckhanèh et à Baibourt. N° 5. Le cours du Kelkit-tchaï, depuis sa source près de Karahissar et d'Endérès. Les communications du capitaine Strecker sont suivies de quelques remarques de M. Blau, consul de Prusse à Trébizonde, et d'une note complémentaire de M. Kiepert sur la carte où sont rapportés les levés topographiques du capitaine. — Extrait de deux lettres de M. le baron *Carl de Decken* au docteur Barth. Dans la première de ces lettres, datée de Zanzibar, 22 mai 1861,



Digitized by Google

M. de Decken, tout à fait remis des fièvres qui l'avaient malmené, annonce l'intention où il est de partir sous quatre jours pour se rendre à Mombaz, où il se propose de consacrer quatre mois à l'étude de la langue ouanika, étant déjà passablement familier avec le saouâhéli; après quoi il se dirigerait sur le Kilimandjaro, d'où, selon les circonstances, il continuerait son voyage soit dans la direction du nord, soit vers le nord-ouest. M. Thornton, qui avait précédemment accompagné le docteur Livingstone comme géologue, s'était joint à lui. La seconde lettre est de Mombaz, à la date du 25 juin. M. de Decken avait organisé une petite caravane d'une soixantaine d'hommes pour son voyage au Kilimandjaro. Il y indique la marche qu'il se propose de suivre jusqu'aux grandes montagnes neigeuses. Il craint malheureusement de trouver les populations peu favorablement disposées. — Appendice aux nouvelles du voyage de Burke dans l'intérieur de l'Australie. Dès qu'on a connu à Melbourne (Australie méridionale), la malheureuse issue du voyage de M. Burke, l'*Exploration Committee* a organisé une expédition, sous la conduite de M. Howitt, pour aller à la recherche du voyageur, ou tout au moins retrouver ses vestiges et suivre ses traces. M. Howitt laissera un dépôt d'hommes et de provisions au Cooper's Creek (point de départ de Burke), et de là se portera directement au nord, vers le fond du golfe de Carpentarie. Cette ligne de route, qui est celle que Burke avait choisie, est de quatre à cinq degrés plus orientale que celle de Mac Douall Stuart. En même temps, plusieurs bateaux à vapeur partent de différents points de la côte orientale pour le golfe de Carpentarie. Le rendez-vous général est à l'embouchure de la rivière Albert, d'où une troupe choisie à cet effet se portera au sud dans l'intérieur, à la rencontre de l'expédition partie de Melbourne. Cet ensemble d'expéditions, qu'elles aient ou non pour résultat de retrouver Burke ou ses traces, ne peuvent manquer d'ajouter considérablement aux notions acquises sur le continent australien. Une autre nouvelle, plus importante encore, a été apportée en Europe par un numéro de l'*Adelaide Observer* du 21 septembre dernier. Mac Douall Stuart, à peine reposé de son précédent voyage, était reparti au commencement de l'année (1861) pour reprendre son entreprise, et on annonce que cette fois elle a été couronnée d'un plein succès. L'intrépide explorateur, après une marche de huit mois entiers en suivant la même ligne que dans son dernier voyage, était arrivé à une distance du golfe de Carpentarie qu'il évaluait à 90 milles, à un petit lac qu'il a nommé Newcastle Water: là, les attaques des indigènes l'avaient obligé de changer sa direction, mais il n'en était pas moins arrivé au Port Augusta, en bon état de santé et sans avoir éprouvé aucune perte. Ainsi la grande entreprise est accomplie; le continent australien a été traversé dans toute sa largeur d'une côte à l'autre. On aura prochainement les détails de ce mémorable voyage. — Sur l'établissement d'une ligne télégraphique entre l'Europe et l'Asie orientale. Extrait et traduit d'une note (russe) de M. *Vénioukoff*. — Le tremblement de terre de Mendoza. Les détails donnés ici sur la terrible catastrophe qui, le 20 mars 1861, a renversé de fond en comble la ville de Mendoza, sont tirés des journaux de l'Amérique du Sud. — Sur la pêche du grindwale aux îles Feroë.

V. S. M.

Digitized by Google

## BIBLIOGRAPHIE ANGLAISE

### BIOGRAPHIE

*The autobiography of miss Cornelia Knight, lady companion of the Princess Charlotte of Wales* (Autobiographie de mademoiselle Cornélie Knight, dame de compagnie de la princesse Charlotte de Galles). 2 volumes, Londres, 1861.

Cette autobiographie est un fort long commérage, parfois amusant, mais rarement instructif. Cette vie prolongée, dont on raconte les épisodes les plus minutieux, s'étend depuis le règne de George II jusqu'à celui de la reine Victoria, puisque Cornélie Knight vint au monde en 1757 et mourut en 1837. Ce livre effleure tout : les salons de Paris et les boudoirs de Rome avant la Révolution française, les amours scandaleuses de Nelson et de lady Hamilton, la cour de George III avant qu'il fût atteint d'aliénation mentale, les habitudes ignobles du régent d'Angleterre, la vie malheureuse et cloîtrée de sa fille; des anecdotes piquantes, mais plus ou moins apocryphes, sur tous les personnages remarquables de cette époque féconde. Miss Knight a vécu, pendant tout le cours de sa longue existence, dans l'intimité de personnes royales, et l'on peut dire qu'elle emporta dans sa tombe la foi dans la divinité réelle des couronnes, culte dont elle fut sans doute le dernier croyant sincère.

L'éditeur de ces mémoires désigne Mlle Knight comme « un exemple brillant de tout ce qu'il y a de meilleur dans la femme. » Tant pis s'il en est ainsi, car il nous semble que le trait prédominant de son caractère est une excessive prudence mêlée à un charmant égoïsme. Certes, elle savait sur le bout du doigt toutes les règles des bienséances, tous les détails de l'étiquette la plus scrupuleuse : c'est Dangeau en jupons, si vous voulez ; mais Dangeau n'a jamais, que nous sachions du moins, été cité comme modèle de tout ce qu'il y a de meilleur dans l'homme.

La dame de compagnie a coudoyé dans sa vie bien des hommes distingués. Pendant qu'elle est encore à l'école, elle rencontre Marat et parle de ses « traits repoussants. » Chez sir Joshua Reynolds, elle se trouve avec Johnson, Burke et Goldsmith; Burke surtout lui plaît, parce qu'il « daignait s'occuper d'elle. » Est-ce déjà, dans la précoce jeune fille, un exemple de ce qu'il devait y avoir de meilleur dans la femme?

En France, miss Knight est admise dans les brillants cercles de la noblesse; éblouie ou plutôt étourdie par la société frivole qu'elle fréquente, elle ne remarque pas les signes précurseurs de l'orage. Elle dit en passant, des membres du haut clergé, « qu'ils ne se conformaient pas strictement aux règles de la moralité qu'on était en droit d'attendre de leur profession, »

Digitized by Google

et raconte comme quoi monseigneur l'archevêque de Toulouse, dans une petite parodie d'un chant sur Henri IV, préférait *sa mie* à la mitre de Paris.

A Rome, elle est introduite chez le cardinal de Bernis, pour lequel elle affecte une admiration excessive. Parmi différentes anecdotes sur les mœurs du clergé papal se trouve la suivante : « Le cuisinier d'un cardinal ayant, pendant le carême, accommodé ses plats maigres au jus de viande, alla à confesse et entre autres péchés, il mentionna celui-ci. Le confesseur refusa de lui donner l'absolution, à moins qu'il ne promit de ne plus faire violer le carême à son maître. Fidèle à cette promesse, le cuisinier changea ses sauces; sur quoi le cardinal se plaignit amèrement de ce que ses diners n'étaient plus aussi bons que par le passé. Le cuisinier fut appelé, et forcé de raconter le fait. Le cardinal s'enquit du nom du confesseur, le fit venir et lui reprocha de se mêler de l'administration de sa maison. Le moine répliqua que le salut du cuisinier était en péril s'il continuait à donner à son maître du gras au lieu de maigre. « Eh bien ! s'écria le cardinal, trouvez-vous raisonnable, pour sauver l'âme de ce maraud, d'exposer Mon Éminence au désagrément de jeûner? »

Après avoir rencontré à Rome le prétendant anglais, l'empereur Joseph et le roi de Suède Gustave III, de funèbre mémoire, miss Knight revient en France, en 1787, constate les effets de l'esprit d'innovation et déplore vivement l'impopularité de Marie-Antoinette. Elle retourne ensuite à Rome, et y reste jusqu'en 1798, quand elle fuit jusqu'à Naples devant les soldats de la république française. Dans cette ville, elle fait la connaissance de la maîtresse éhontée de Nelson, de cette fameuse intrigante, lady Hamilton, qui a couvert de taches ineffaçables la mémoire glorieuse du héros britannique. Il faut dire que, tout en parlant de cette liaison coupable avec une extrême légèreté, elle jette l'illustre marin un peu rudement à bas de son piédestal, et l'Angleterre s'est tellement émue de ses révélations, que les journaux ont récemment inséré de nombreuses réclamations et explications apologétiques. L'enthousiaste aristocrate ne vit sans doute rien de fort répréhensible dans ce double adultère, puisqu'elle accompagna les amants dans un long voyage et ne les quitta qu'à Londres, après que la femme légitime du célèbre amiral se fût évanouie en plein théâtre, en voyant son mari s'afficher devant le public.

En 1805, M^lle^ Knight fut attachée à la cour; elle donne, dans un langage quelque peu béat, des détails curieux sur l'étiquette qui y remplaçait la morale, et le décorum pharisaïque qui tenait lieu de sentiment. Du reste, « les mauvaises mœurs de Windsor » étaient devenues proverbiales. Sept ans plus tard, l'auteur devint dame de compagnie de la princesse Charlotte, auprès de laquelle elle resta deux ans environ. Les mémoires fourmillent d'anecdotes scandaleuses sur la régence, et « le premier *gentleman* de l'Europe, » comme des flatteurs se plaisaient à qualifier le futur George IV, y joue un triste rôle; la conduite qu'il tint envers sa femme et sa fille est vraiment infâme. Miss Knight perdit sa place avant le mariage de la princesse avec Léopold, aujourd'hui roi des Belges.

Vers la fin de sa carrière, la dame eut l'occasion de voir la révolution de 1830 « et toutes ses *horreurs*. » Elle déteste Louis-Philippe et exalte Charles X et la

Digitized by Google

duchesse d'Angoulême, « qui daignaient la traiter avec courtoisie » : la vieille fille est restée fidèle aux traditions de la jeune poupée. Elle raconte sur le roi des barricades des *mots* qu'on aurait peine à pardonner à l'esprit de parti le plus haineux; décidément, pendant dix-huit ans le faubourg Saint-Germain ne brillait pas par le sel attique. Voici une anecdote qui, du moins, possède une base historique : « Le prince de Talleyrand écrivit l'autre jour à Louis-Philippe, qui avait intrigué pour obtenir le trône de Belgique pour son second fils, le duc de Nemours : « Il faut que Votre Majesté se rappelle qu'avant de mettre le » pied en Brabant il faut avoir le pied en Europe. »

Pauvre Louis-Philippe! il n'a jamais osé mettre carrément le pied en Europe, témoin la lettre, citée par Varnhagen von Ense, qu'il écrivit à Metternich après 1840 : « Laissez-moi faire, et je réduirai les Français à l'impossibilité d'entre- » prendre une grande guerre d'ici à trente ans. »

---

## PÉRIODIQUES

### *Westminster Review.* — Janvier 1862.

Le principal article de cette Revue est intitulé : « Hérésies religieuses des classes ouvrières, » et produit une sensation immense par la hardiesse de ses conclusions. L'auteur constate ouvertement un fait qu'on ne saurait nier sans une insigne mauvaise foi : c'est que « la masse des ouvriers est indifférente en matière de religion ; et parmi ceux qui ne le sont pas, ce sont les moins intelligents qui croient et les plus intelligents nient ou doutent. » En effet, des sociétés et des missionnaires sans nombre s'occupent des pauvres ; les couches inférieures de la classe moyenne sont devenues la proie facile des méthodistes : mais il est incontestable que la forte classe des véritables travailleurs se tient, en Angleterre, en dehors du giron des communautés. Une religion libre demande, de nos jours, sa place au soleil et dans la vie. « La vieille théologie, » dit la Revue, « est dogmatique et présomptueuse ; elle assume l'infaillibilité et lance ses foudres au hasard. La religion nouvelle (l'hérésie) est modeste et franche ; elle donne généreusement à tous et reçoit avec reconnaissance de tous ; elle ne prétend pas tout savoir. » L'écrivain se déclare, par suite, pour les hérétiques, quoiqu'ils ne soient pas toujours conséquents et n'aient pas toujours le courage de dire toute leur pensée. Il se prononce pour le droit de la pensée et s'écrie : « Ce serait amusant, si ce n'était pas si triste, de récapituler toutes les tentatives d'assassinat contre la pensée commises par ceux qui, dans la crainte de perdre leur prestige, réclament la Bible et la vérité comme un héritage exclusif. » Pour démontrer que l'erreur ne saurait définitivement prévaloir, l'auteur fait remarquer que « la géologie a été trop puissante pour Moïse, et que l'astronomie a laissé loin derrière elle le soleil hébraïque et guerrier de Josué, le cadran rétrograde d'Achaz

Digitized by Google

et l'étoile inclinée des mages de l'Orient. » — On voit que dans un pays libre tout devient libre, même la théologie.

Les autres articles de la Revue traitent des lois pour l'Inde; de la poésie dramatique d'Œhlenschläger, dont on donne de nombreux extraits; de la réforme de l'impôt sur le revenu; de l'amiral sir Charles Napier; des traductions d'Homère (à propos de deux imitations de l'Odyssée, l'une en vers décasyllabiques, par le doyen de Cantorbéry, l'autre en stances *spensériennes*, par Worsley); de l'éducation populaire en Prusse, et des droits des neutres et des puissances belligérantes. Ensuite viennent un article court, mais bien senti, sur la mort du prince Albert, et le résumé, toujours si philosophique et si lucide, de la littérature contemporaine.

---

*British Quarterly Review*. Janvier 1862.

1. — *La révision de la liturgie*. Cet article est une véritable histoire du livre des Pères de l'Église anglicane, et l'auteur conclut qu'il est urgent d'y introduire des changements, en faisant observer que dans les derniers douze mois, plus de quarante publications ont paru sur ce sujet, émanant presque toutes d'ecclésiastiques. — 2. *L'autobiographie de Mlle Knight* (un excellent résumé des mémoires dont nous parlons plus haut). — 3. *Les mémoires de Tocqueville*, « un livre parfait et une noble vie. » — 4. *Goldwin Smith, Sur l'Irlande*. — 5. *La biographie quatre fois racontée*. Il s'agit des quatre Évangiles, pour lesquels l'auteur affecte un enthousiasme plus lyrique que réfléchi. Selon lui, « la naissance du Christ fut le commencement de l'histoire moderne, et sa vie a été la source de tout ce qu'il y a de plus élevé et de plus heureux dans tous les siècles subséquents; au moment de sa venue, le monde avait atteint une condition qui demandait l'assistance directe du ciel; la terre avait besoin d'un rédempteur, d'un précepteur et d'un roi, et il arriva, lui, dont c'était le droit de régner. » Pour l'auteur, il n'existe pas de contradiction entre les quatre biographies; il répond par le mysticisme le plus ineffable aux critiques exégétiques, qu'il prétend dédaigner et que dans tous les cas il ne comprend pas. Il caractérise les évangélistes selon la manière de saint Augustin, en désignant saint Matthieu par le lion, saint Luc par le veau, saint Marc par l'homme, et saint Jean par l'aigle « qui plane au-dessus des nuages des infirmités humaines... » — 6. *Les Œuvres de Charles Dickens*. — 7. *Faits concernant les chemins de fer*. — 8. *Histoire du mormonisme*. — 9. *Les églises libres de l'Angleterre*. Par « églises libres, » l'auteur entend « les communautés religieuses qui se supportent elles-mêmes et se gouvernent elles-mêmes, » et passe en revue les principales sectes anglaises que nous avons nous-mêmes caractérisées ailleurs. — 10. *L'épilogue* (usuel) *sur les affaires et les livres* du trimestre.

---

*National Review*. Janvier 1862.

1. *La littérature anglaise au moyen âge : Chaucer;* Geoffroi Chaucer, générale-

Digitized by Google

ment regardé comme « le père de la poésie et de la langue anglaises. » Cet essai cherche à prouver que du moins il fut le premier poëte anglais qui se servit des différentes formes de construction poétique, et introduisit le récit et l'action dans ses vers. — 2. *Lucius Cornelius Sylla.* L'auteur s'élève avec vivacité contre les réhabilitations historiques, que notre époque a mises à la mode, et dit du féroce dictateur de Rome : « Si jamais la Providence envoie des instruments humains pour châtier un monde coupable, nous pouvons voir dans le parfait aristocrate romain, non moins que dans le sauvage Scythe, un homme qui fut énergiquement, pour tous ses contemporains, le vrai fléau de Dieu. » 3. *Le clergé italien et le pape.* — 4. *La question légale entre l'évêque de Sarum et M. Williams* (discussion sur le procès dont il a été question dans notre dernier bulletin). — 5. *Les planteurs et les ryots du Bengale. Les romans de M. Charles Reade, le Cloître et le Foyer.* — 7. L'*Ecclésiaste.* Étude intéressante sur les commentaires de Hitzig et de Vaihinger; c'est une nouvelle preuve d'un fait qui ne doit pas trop nous surprendre: les Anglais, chez lesquels la Bible forme la base de l'éducation, n'en ont généralement aucune connaissance critique. 8. *Le Catulle de M. Martin.* (Théodore Martin, connu par ses traductions métriques d'Horace, de Gœthe et de Schiller, a publié récemment une imitation fort heureuse du charmant poëte latin.) — 9. *Lady Mary Wortley Montaigu.* — 10. *Les méthodes d'étude historique* (à propos d'une discussion envenimée entre la *Revue de Westminster* et M. Smith). 11. *Paix ou guerre avec l'Amérique.* — La livraison se termine par la liste habituelle de livres du trimestre qui conviennent à des sociétés de lecture.

---

### *Edinburgh Review.* Janvier 1862.

1. *Vie et écrits de Williams Paterson* (fondateur de la Banque d'Angleterre). — 2. *L'Epreuve du travail libre, de Sewell,* (une étude fort intéressante sur l'esclavage). — 3. *Max Muller, Sur la science des langues.* Le cours que le savant linguiste allemand, attaché à l'université d'Oxford, a professé l'année dernière à Londres, fut une véritable révélation pour le public anglais. Cet article en fait un éloge pompeux, mais l'analyse manque de clarté et est, sous ce rapport, de beaucoup inférieure au résumé lucide publié dans le *Times.* — 4. *Dépense militaire des colonies.* — 5. *Les Lettres de Félix Mendelssohn.* Les Anglais en sont arrivés à presque réclamer le grand musicien comme un des leurs ; ils ont d'ailleurs, pour le faire, un précédent dans Hændel, qu'ils regardent comme un compatriote à force d'entendre ses oratorios. Tout en n'ayant jamais produit d'artistes éminents, ils se disent la nation musicale par excellence, parce qu'ils croient seuls apprécier les maîtres. — 6. *Naufrages, canots de sauvetage, et phares.* — 7. *La cité des saints, par Burton* (description d'Utah). — 8. *L'Histoire constitutionnelle de l'Angleterre, par May.* — 9. *La dame de la Garaye* (étude sur le poëme exquis de mistress Norton). — 10. *Les puissances belligérantes et les neutres.*

---

Digitized by Google

*Quarterly Review*. Janvier 1862.

1. *Contrôle des chemins de fer*. — 2. *La Princesse Charlotte* (critique de l'autobiographie de miss Knight). — 3. *Education populaire, le Nouveau Code*. Cet article est une diatribe acerbe contre le nouveau règlement publié par le Conseil d'éducation, règlement qui doit avoir du bon, puisqu'il soulève tant de haines cléricales. — 4. *L'Islande*. « *Le Changement de foi*. » — 5. *Le feu prince-époux*. — 6. *L'Espagne telle qu'elle est*. — 7. *Lord Castlereagh*. Critique de parti, c'est-à-dire par trop bienveillante, du dernier livre publié par le plus boursouflé des historiens tories, sir Archibald Alison, le vicomte d'Arlincourt de l'Angleterre. — 8. *La Crise américaine*. Cet odieux cri de haine et de menace contre les États du Nord est digne de l'inimitié furieuse que cette Revue a constamment affectée pour la démocratie américaine.

THÉODORE KARCHER.

---

## BIBLIOGRAPHIE ESPAGNOLE

### LITTÉRATURE

*Cuentos campesinos por Don Antonio de Trueba*. Madrid, 1860, 1 vol. in-12 de 221 pages.

Voici un petit livret, de chétive apparence, d'un format plus que modeste, d'une impression plus correcte que belle, dépourvu de toute séduction pour les yeux de l'amateur, et qui vaut néanmoins son pesant d'or. Bienheureux ceux qui le liront et bienheureux celui qui l'a fait, sans se douter peut-être de la richesse de son trésor. Car ce n'est pas un auteur qui travaille de son métier, mais un écrivain charmant et un délicieux poëte. Quoiqu'il ne fasse pas autant de bruit que bien d'autres qui passeront, il vivra dans l'avenir, par la grâce, et la fraicheur, et le naturel, et ce je ne sais quoi d'éternellement beau qui naît de l'âme des vrais artistes, comme de la fleur émane le parfum.

Au milieu des agitations stériles de la littérature contemporaine, et de mille théories ambitieuses et vides, Trueba est apparu comme un régénérateur, le mot n'est que juste; car cet homme naïf et sans culture raffinée, sujet au labeur ingrat d'une vie obscure, répand à flots la poésie, et dans ses écrits en vers ou en prose, il parle une langue merveilleusement pure et correcte. Cet ignorant en sait plus que tous ces docteurs et pédants d'académie qui régentent de nos jours les lettres espagnoles. C'est qu'il est naturellement doué des qualités les plus rares de l'esprit, d'une âme noble et tendre, d'un cœur généreux et du plus solide bon sens : une éducation vicieuse n'a pas

Digitized by Google

gaté ces précieuses facultés, la vocation a parlé et Trueba a répondu par des œuvres excellentes et durables.

Sa réputation a commencé par un recueil de fables, accessibles aux intelligences les plus neuves, et profitables à tous. Puis est venu le « Livre des chants, » *el Libro de los Cantares*, recueil de fraîches et ravissantes poésies, qui sont comme un bouquet de fleurs entouré d'une couronne d'immortelles. Tous ont compris cette langue harmonieuse et simple, interprète fidèle de ces sentiments vrais qui sont le fond même et la source intarissable de la poésie populaire. Dans cent ans et plus on redira ces chants, comme on redit les meilleurs du romancero.

Et de même qu'on redira les chants du poëte, on redemandera les récits du conteur, car dans ses contes, tout ainsi que dans ses vers, Trueba a mis ce qu'il y a de meilleur dans sa riche nature : la bonté et la sympathie, l'amour des classes qui travaillent et dont la vie s'écoule obscure et pénible. Ouvrier laborieux dans la grande famille des prolétaires, il connaît bien ce qu'on appelle insolemment le peuple, en faussant le sens véritable du mot; car, qui dit peuple veut dire tout le monde, sans distinctions offensantes; et il serait temps, en vérité, de rectifier le sens d'un terme dont on n'abuse que trop dans un siècle éminemment démocratique.

Trueba est heureusement dans le grand courant, et ses succès d'écrivain ne lui ont pas fait tourner la tête. Issu d'une famille de travailleurs, noble par conséquent d'origine, car travail c'est noblesse, il n'a pas consenti, comme la plupart de ses confrères, à se nourrir d'encens et de fumée; il ne s'est mis aux gages d'aucun parti ni à l'ombre d'aucun drapeau; aussi n'est-il ni classique ni romantique; mais il est resté en revanche ce qu'il était par nature, un homme libre et toujours indépendant, fidèle aux espérances de sa jeunesse, jusqu'en ses plus mauvais jours, d'une âme saine et d'un cœur chaud, sans cette insolence de prétentions que les plus chétifs ne peuvent contenir, quand ils prennent une plume pour rimailler.

La vanité qui s'étale ne fait que trahir une médiocrité incurable, tandis que la force paraît, quoi qu'elle fasse pour n'être pas aperçue. Dans ses « Contes couleur de rose, » *Cuentos de color de rosa*, Trueba ne voulait que raconter la vie ignorée de ses compatriotes, les paysans montagnards des pays basques; et non-seulement il a réussi à reproduire la réalité des choses en un vivant tableau, mais de plus il a montré, sans le vouloir, combien son esprit et son cœur sont ingénieux et féconds, et comment de simples souvenirs, narrés naturellement, sont capables de renouveler les eaux dormantes de la littérature contemporaine, sans agiter les bas-fonds, mais en détournant simplement d'une source vive un frais ruisseau, pur et limpide.

« Les Récits champêtres, » *Cuentos campesinos*, sont de même nature; avec cette différence que la scène a été transportée des montagnes et vallées des Asturies dans les plaines de la Castille, plaines arides et monotones, mais pourtant poétiques pour les poëtes qui ne cherchent point la poésie dans l'extraordinaire. Le génie de Cervantes n'a point dédaigné ce pays plat; Trueba, très-

Digitized by Google

modeste d'ailleurs, a marché sur les traces du grand homme, et il a gagné, à suivre un tel modèle, quelque chose de son incomparable bon sens et de son élocution inimitable. Ses histoires naïves de campagnards et gens de village sont autant de tableaux de mœurs qu'on ne trouve guère dans les relations de voyages en Espagne, non plus que dans ces romanciers à la douzaine dont la graine a vigoureusement poussé au delà des Pyrénées.

Fernan Caballero, l'astre le plus brillant de cette pléiade *romanesque*, est en vérité un bien pauvre sire, en comparaison de cet excellent Trueba, petit employé et rédacteur subalterne dans les bureaux de la *Correspondencia*. Les récits de Trueba sont achevés; les personnages se présentent sans effort, paraissent et disparaissent naturellement, parlent une langue que tout le monde entend, quoiqu'elle ait une forte saveur de terroir; et il semble que l'on assiste à ces petits drames intimes, tant l'illusion est forte, sans qu'il y ait pourtant nulle recherche de couleur locale. Quoique Trueba ne prêche pas volontiers, comme Fernan Caballero et d'autres, ses histoires sont fort édifiantes et jamais la morale n'en est niaise.

Quant à la forme, elle est de tout point digne de la matière, et après avoir lu avec un vif intérêt les récits champêtres, je crois dire vrai en affirmant qu'il n'y a pas aujourd'hui, en Espagne, deux auteurs capables d'écrire quelque chose de ressemblant au premier morceau : « Semailles et moisson, » *las Siembras y las Cosechas*, ni même au second, intitulé : « le Bonheur domestique, » *la Felicidad doméstica*. Je ne sais, en vérité, lequel mérite la préférence de ces deux récits merveilleux : ce sont deux idylles d'un charme infini, où l'on trouve la peinture saisissante de la réalité, sans ce germe de corruption inhérent à certaines œuvres de même nature, comme un mauvais ferment qui gâte les plus belles conceptions de l'esprit. Les trois récits qui suivent, de proportions plus restreintes, ne sont pas indignes des premiers, et tous ensemble forment un volume d'un prix inestimable. Trueba dit, dans une note, qu'il a écrit un recueil de « Souvenirs » *Recuerdos*. Souhaitons que ces souvenirs ne tardent pas à paraître, car les lettres espagnoles ont grandement besoin de bons exemples, et rien de vulgaire ne saurait sortir de la plume d'un écrivain dont les preuves sont faites.

J. M. Guardia.

Digitized by Google

# CHRONIQUE LITTÉRAIRE D'ALLEMAGNE

Si la philosophie ne jouit plus en Allemagne de la même faveur qu'autrefois, elle n'est cependant pas encore tombée dans le même discrédit qu'en France. Elle ne voit plus sans doute éclore dans son sein de ces systèmes qui passionnent toute une époque, et font croire un moment au monde inquiet qu'il a enfin trouvé son point d'appui; mais elle provoque encore çà et là des essais métaphysiques ou des recherches historiques qui témoignent de sa vitalité et font espérer pour elle des jours meilleurs. Parmi les travaux de cette seconde espèce, auxquels elle a donné lieu dans ces derniers temps, il en est un qui fixe l'attention du monde savant par de rares et solides qualités : c'est l'*Histoire de la logique en Occident* du docteur *Prantl* [1]. Elle forme la seconde partie d'une histoire générale de la logique dont la première, consacrée à l'antiquité, a déjà paru, il y a quelques années, et dont la troisième, appliquée aux temps modernes, paraîtra bientôt. Elle se trouve ainsi réservée à l'examen du moyen âge et se divise en quatre sections, dont les deux premières s'occupent des écrivains latins du VIIe au XIIIe siècle, et dont les deux autres apprécient le rôle et les écrits des auteurs byzantins et arabes qui ont exercé une certaine influence en Occident. L'auteur a consulté les historiens qui ont déjà traité cette époque, et il aime à citer les beaux travaux de Cousin, de Jourdain et d'Hauréau, qu'il complète souvent et contredit rarement. Mais, ainsi qu'on doit s'y attendre de la part d'un Allemand, il n'a eu garde de négliger l'étude des sources; il en a rapporté, avec une connaissance approfondie des auteurs du moyen âge, des extraits et des citations de leurs ouvrages qui permettent au lecteur de vérifier ses jugements et d'étudier à fond cette époque obscure. Cependant, malgré le temps et les soins qu'il a consacrés à cette étude, M. Prantl ne se fait pas illusion sur la valeur interne de son sujet; il semble même vouloir mettre le lecteur en garde contre tout enthousiasme, en l'avertissant dès la préface « que dans tout le moyen âge, sans exception, il n'y a pas un seul auteur qui ait tiré de lui-même une pensée propre, et que toute la littérature de cette époque a été soumise à une tradition. » La grande question des universaux, qui passionne et divise alors les esprits, est traitée avec un soin tout particulier;

[1] *Histoire de la logique en Occident*, par le Dr Charles Prantl, professeur à l'université et membre de l'Académie de Munich. 2 vol., Leipzig, Hirzel, 1861, 8 fr. 75.

Digitized by Google

jamais, même dans les ouvrages français, elle n'a été exposée avec plus d'exactitude et plus de lucidité. On avait l'habitude de n'en présenter que trois solutions, celle des réalistes, celle des nominaux et celle des conceptualistes ; M. Prantl en expose dix autres encore, et cette variété d'opinions fait comprendre aux esprits les moins perspicaces toute la gravité du problème. Le rôle philosophique et les travaux dialectiques des écrivains de cette époque sont analysés avec la même pénétration et la même exactitude ; ils en souffrent un peu dans leur réputation, mais leur physionomie apparaît nettement aux regards du lecteur, et c'est là l'essentiel. Ainsi on s'est habitué à se représenter Anselme de Cantorbéry et Abélard comme des penseurs originaux et profonds; M. Prantl fait voir au contraire que, sur le terrain de la logique, ils n'ont montré ni originalité ni profondeur. La sévérité qu'il déploie à l'égard du dernier contraste vivement avec l'indulgence ou plutôt avec l'enthousiasme de M. de Rémusat : « Tandis que dans l'éthique, nous reconnaissons avec joie en Abélard un hérétique d'alors, et que dans la théologie nous devons laisser les services qu'il a rendus à l'appréciation de l'histoire ecclésiastique, nous verrons que dans le domaine de la logique il n'a pas fait preuve de plus d'indépendance qu'une centaine d'autres de ses contemporains. Il possédait sans doute une grande vivacité d'esprit et surtout une habileté extraordinaire dans l'art de la parole; il se jeta sur la dialectique avec l'ardeur passionnée qu'il portait dans tout ce qu'il entreprenait, et parut aussitôt comme un des professeurs les plus distingués et les plus entraînants; son but principal dans son enseignement était de se faire comprendre facilement; il s'accommodait même aux exigences des élèves dans le choix de son sujet, et l'on comprenait ainsi qu'il eût été obligé de prouver son talent de professeur de logique au profit d'autrui. Ce n'est qu'à ce talent tout extérieur qu'il doit son surnom de *peripateticus Palatinus*, car, d'un côté, pour ses contemporains qui ne connaissaient rien d'Aristote si ce n'est l'*Organon*, l'expression de *péripatéticien* était synonyme de celle de *logicien* et ne désignait qu'une occupation très-relative (*einlässlich*), sans éveiller le moins du monde l'idée d'une fidèle application des principes philosophiques d'Aristote; et, d'un autre côté, quoiqu'il ait fait une heureuse découverte, d'après laquelle il aurait pu rattacher la justification de la doctrine aristotélicienne du jugement à un passage de Boëce, il ne s'appuie pas sur les principes d'Aristote et comprend l'ontologie tout à fait dans le sens de Platon. Bien plus, Abélard nous offre un exemple de l'obscurité qui s'attachait alors à toutes les questions de principes qu'on cherchait, pour ainsi dire, à personnifier dans d'élégantes figures de rhétorique : ainsi en théologie, il se présente à nous comme un aspirant trinitaire; en métaphysique, comme un platonicien; en logique, comme un aristotélicien, et en rhétorique, comme un cicéronien : étrange spectacle et bizarre mélange qui n'offraient rien de monstrueux à ses contemporains et servaient au contraire à rehausser sa gloire. »

Bien qu'il froisse ainsi quelques opinions reçues, cet ouvrage savant et consciencieux deviendra pour tout professeur de philosophie un manuel complet d'histoire de la logique, qu'il consultera avec intérêt et avec utilité sur toutes les questions ardues de cette branche de son enseignement.

Digitized by Google

Un autre professeur de philosophie de Munich, M. Frohschammer, entreprend la publication d'une nouvelle revue philosophique, qui paraîtra tous les trois mois, sous le titre d'*Athenæum*[1]; en présence de l'indifférence du public, cette entreprise ne manque pas de hardiesse. M. Frohschammer, du reste, est peu connu dans le monde philosophique; il n'a encore publié jusqu'à présent qu'un ouvrage sur la philosophie de la nature[2] qui a passé presque inaperçu, et un discours sur la liberté de la science[3], qui a fait un peu plus de bruit; prononcé l'année dernière, à Munich, au sein du congrès catholique, il établissait, avec une certaine verve éloquente et dialectique, que la liberté philosophique consiste dans le droit de ne suivre que les lois de la pensée et de la connaissance, et de ne se laisser déterminer que par elle dans ses recherches, sans jamais se soumettre à d'autres considérations ni à d'autres déterminations Ce discours scandalisa bon nombre d'auditeurs, et le *Catholique*, journal du parti, y répondit avec aigreur. M. Frohschammer cependant ne s'est laissé ni intimider ni convertir, et il place aujourd'hui son journal sous la sauvegarde des mêmes principes. « Notre point de départ, dit-il, n'est ni le dogmatisme, ni le formalisme clérical ou panthéistique, ni la construction *à priori*, ni enfin le scepticisme maladif, mais la nature saine et normale de l'homme, avec les organes et les lois qui la rendent capable d'une connaissance claire et nette des choses. Nous ne pouvons ni nous fixer d'une manière dogmatique, ni nous laisser imposer par une habitude ou par une autorité extérieure le point de départ ainsi que le principe et la méthode de nos recherches; mais nous ne pouvons pas non plus nous laisser dicter à l'avance les résultats auxquels nous arriverons, car s'ils étaient obtenus à la suite d'un ordre ou d'une contrainte, ce ne seraient plus des résultats scientifiques; d'ailleurs, en admettant même que, s'ils étaient acquis de cette manière, ils conservassent encore un caractère vraiment scientifique, ils seraient toujours exposés au soupçon d'avoir été obtenus en conséquence d'un ordre ou d'un préjugé. » — Cette déclaration émanant d'une plume catholique est très-franche et très-libérale; reste à savoir comment elle sera accueillie du public catholique auquel elle est spécialement adressée. « En tout, dit le directeur de la nouvelle revue, nous chercherons à donner à notre journal une direction qui l'accommode aux besoins des catholiques et en particulier des catholiques allemands. Ceci ne contredit en rien, comme on le verra, le point de vue scientifique indépendant et non dogmatique que nous avons adopté. La philosophie, en tant que science indépendante et soumise seulement à ses propres lois et à ses propres conditions, n'est naturellement ni protestante ni catholique, puisqu'elle ne procède pas de la foi, mais de la raison humaine, qui est partout la même. Toute recherche vraiment philosophique, comme celle à laquelle nous allons nous livrer, a la même valeur et la même importance pour tout homme doué d'intelligence, quelle que soit la confession à laquelle il se rattache; mais il

[1] Munich, J. J. Lentner, 1862.

[2] *But de la philosophie de la nature et ses rapports avec la science, accompagné de recherches sur la théologie, la matière et la force.* Lentner, Munich, 4 fr. 50.

[3] *Liberté de la science.* Lentner, Munich, 1861, 3 fr.

Digitized by Google

est permis d'avoir quelques égards pour ceux qui appartiennent à l'Église catholique, dans le choix et l'exposition du sujet, ainsi que dans le respect des opinions du jour et des besoins intellectuels dominants. Nous voulons observer ces égards, autant du moins que le permettront l'état, les exigences et le caractère scientifique des recherches philosophiques du présent; car, à mon avis, ces égards sont précisément un des besoins pressants du moment, et il y a beaucoup à faire pour éveiller aussi parmi les catholiques de l'Allemagne l'intérêt et la passion philosophiques, et pour les amener à prendre part aux grands travaux actuels qui, sous ce rapport, paraissent être dévolus au peuple allemand. » Ce programme, qui paraitrait déjà très-hardi aux catholiques et même aux philosophes universitaires de France, semblera timide et innocent aux métaphysiciens protestants de l'Allemagne ; cependant, si l'auteur le réalise complétement, il rendra un véritable service à son pays, en comblant une partie de l'abîme qui sépare encore ses coreligionnaires dociles des luthériens indépendants. Certaines époques ont pour mission de diviser les esprits; d'autres, au contraire, sont chargées de les réunir, et la nôtre paraît être une de ces dernières. Le besoin d'unité se fait sentir et se manifeste partout, dans la science comme dans la littérature, dans la politique comme dans la philosophie. Sur ce dernier terrain en particulier, on voit surgir de tous côtés des projets pacifiques et conciliateurs. Hâtons-nous d'ajouter que la réussite en paraît fort douteuse.

C'est ainsi que M. Bühler[1] prétend réconcilier le théisme et le panthéisme. Partant du fait ou de la supposition que l'univers est un tout organique qui se trouve dans un développement continuel et dont la forme, ainsi que la matière, a dû avoir un commencement, il établit le principe de la nécessité d'une cause première. En supposant que tout ce qui s'est développé sous l'action de cette cause disparaisse sans retour, il restera cependant toujours deux choses, savoir : l'espace et le temps, qui sont les deux propriétés d'un *substratum* constituant l'absolu. Jusque-là, le théisme et le panthéisme sont d'accord ; mais leur bonne harmonie cesse dès qu'il s'agit de déterminer la nature de cet absolu; M. Bühler pense la rétablir en prouvant que, « puisque nous fondons dans l'absolu des êtres pensants et conscients, nous devons aussi reconnaître l'absolu comme un être conscient et pensant. » Comme cette argumentation pourrait paraître insuffisante aux panthéistes récalcitrants, l'auteur recourt à des réflexions théologiques qui « forcent à considérer les propriétés de l'organisation du monde, comme la suite nécessaire d'une intention découlant de la libre détermination de l'absolu, et poursuivant un but bien déterminé. »

Malgré la conviction et l'assurance que M. Bühler déploie dans la défense de sa thèse, il est douteux que les panthéistes se croient jamais autorisés à aller jusqu'à ces conclusions.

Une autre tentative de conclusion, qui ne semble pas destinée à un meilleur sort, nous est offerte par M. Mayer, dans l'intérêt du matérialisme et du spiritua-

[1] *Theocrisis. — Idées sur Dieu et sur le monde, destinées à réconcilier le théisme et le panthéisme.* Berlin, Nicolaï, 1861, 5 fr.

Digitized by Google

lisme [1]. Selon lui, la question qui divise les deux systèmes porte sur l'activité intellectuelle, où les matérialistes ne voient qu'une fonction des sens, tandis que les spiritualistes y découvrent l'effet d'une force immatérielle. Il tranche la difficulté en proposant d'admettre, comme une vérité naturelle, que tout ce qui n'arrive pas sans l'activité normale des sens, arrive nécessairement par elle. Le cerveau devient ainsi la seule base des fonctions intellectuelles : « L'abîme, dit-il, qui sépare l'homme du poisson sous le rapport de l'intelligence ou de l'activité intellectuelle, trouve donc son explication satisfaisante dans la forme parfaite, à tous égards, du cerveau de l'homme... L'anatomie comparée, l'anatomie expérimentale et pathologique, ainsi que la physiologie, offrent en commun accord la preuve que la substance grise du grand hémisphère doit être considérée comme la base sur laquelle reposent les fonctions intellectuelles. — M. Mayer donne ensuite une nouvelle théorie de la connaissance dont les principes fondamentaux sont empruntés à la philosophie de Schopenhauer, pour lequel il professe une admiration sans bornes, et qu'il nomme le plus grand philosophe du siècle. On sait que, suivant cette philosophie, non-seulement le temps et l'espace, comme l'avait prétendu Kant, mais aussi la cause, sont des idées dues aux facultés innées du cerveau, au moyen desquelles il transforme ses impressions en représentations. La raison, s'emparant de ce premier fonds de connaissances, en extrait les notions, et vient compléter cet ensemble de fonctions intellectuelles auxquelles l'auteur a donné le nom de qualités occultes, *qualitates occultæ*, et qui sont tout aussi inexplicables que les propriétés naturelles des corps, telles que la pesanteur, l'élasticité, etc. Si les deux adversaires auxquels M. Mayer s'offre comme arbitre acceptent ses décisions, les spiritualistes devront échanger l'âme contre le cerveau, et les matérialistes rendre au sujet de la représentation l'honneur qui lui est dû; la paix sera ainsi conclue sur le terrain de la volonté. C'est là aussi que M. Chalybäus, professeur à l'université de Kiel, voudrait fixer le principe fondamental de la philosophie [2]. « Il faut, dit-il, chercher ce principe au centre de toute la personnalité, qui est l'énergie claire et consciente de la volonté. » — « Le principe de la philosophie, ajoute-il plus loin, est la personnalité de l'homme concentrée en soi. » Mais, comme ce principe ne peut être saisi par la pensée sans l'intermédiaire de la forme de la connaissance, il s'ensuit que la philosophie, dont le but est non pas la connaissance, mais la sagesse, est la volonté intelligente et sage. Cette heureuse manière de concevoir le but et l'essence même de la philosophie perd beaucoup à être exposée dans le langage et sous les formes dialectiques de Hegel. Que dirait Schopenhauer s'il se voyait ainsi travesti à l'hégélienne, déguisement pour lequel il éprouvait une sainte horreur? Cependant, s'il pouvait revenir un moment au milieu de ce monde qu'il a quitté sans aucun regret, il aurait plus lieu d'être satisfait que mécontent. Depuis qu'il est mort, une révolution semble s'être opérée en sa faveur dans l'opinion publique; on commence à étudier et à discu-

[1] *Eclaircissements sur le matérialisme et sur le panthéisme.* Giessen, 1861, 6 fr. 25.

[2] *Philosophie fondamentale. Essai pour asseoir la philosophie sur un principe réaliste.* Kiel. Homann, 1861, prix : 3 fr.

Digitized by Google

ter sa philosophie, sinon toujours avec sympathie, du moins souvent avec impartialité. Des journaux lui ont consacré des articles nécrologiques très-étendus; des professeurs d'université ont choisi l'examen de son système pour en faire le sujet de cours publics; enfin MM. Gwinner et Frauenstädt, rivalisant de zèle et de piété, ont publié différents ouvrages destinés à faire mieux connaître et mieux aimer celui qui fut à la fois leur maître et leur ami. M. Frauenstädt, comme le plus engagé d'honneur à cette tâche, a commencé par la publication d'un extrait des œuvres de Schopenhauer [1]. Ce petit volume, composé pour populariser la philosophie du maître, se divise en sept chapitres et renferme des extraits assez étendus et assez variés sur l'*intelligence*, sur les *productions de l'esprit*, sur la *nature*, sur l'*esthétique*, sur l'*histoire*, sur la *morale*, et enfin sur la *sagesse de la vie*. M. Frauenstädt aurait peut-être mieux atteint son but, s'il avait suivi un ordre plus méthodique et groupé les extraits autour de trois ou quatre chefs caractéristiques, comme la psychologie, l'esthétique, la morale, la métaphysique, etc. Cependant le choix, quelque défectueux qu'il soit, a été bien accueilli par la presse : ce qui est d'un bon augure pour l'avenir de la philosophie de Schopenhauer. Il a été suivi d'une nouvelle édition des *Parerga*, que Schopenhauer avait lui-même préparée en grande partie, et à laquelle la mort ne lui avait pas permis de mettre la dernière main. M. Frauenstädt, en ayant reçu les matériaux d'après une clause testamentaire de son maître, s'est empressé de la publier. Elle s'est enrichie d'une quinzaine de feuilles d'impression, se composant de notes intercalées dans le texte, suivant l'indication de l'auteur, ou rejetées au bas de la page et quelquefois même à la fin du chapitre. Comme les *Parerga* forment, avec le second volume de la *Volonté en tant que représentation*, la partie la plus remarquable des ouvrages de Schopenhauer, ceux qui s'intéressent aux écrits de ce philosophe s'empresseront de se procurer cette nouvelle édition. Ils ne mettront sans doute pas moins d'empressement dans l'acquisition d'un ouvrage posthume de Schopenhauer, également édité par M. Frauenstädt et renfermant la traduction du *Manuel de la prudence humaine*, de Balthazar Gracian [2]. Jusqu'ici l'on possédait trois traductions de ce livre original, l'une en français, sous le titre de l'*Honneur de cour*, très-ancienne et très-incomplète; une seconde en latin, faite sur la précédente, et une troisième en allemand, plus défectueuse encore que les deux autres et due à un certain Müller qui vivait au commencement du XVIIe siècle.

Celle de Schopenhauer les surpasse toutes en fidélité et en élégance; il connaissait parfaitement la langue espagnole et éprouvait une grande sympathie pour Gracian, double raison pour donner une excellente traduction de son ouvrage. Dans une lettre insérée par l'éditeur sous forme de préface, il a indiqué ce qui l'attirait vers ce livre : « C'est le seul de son espèce, dit-il, et jamais un autre n'a été écrit sur le même sujet, car il n'y a qu'un écrivain appartenant à la plus

[1] *Arthur Schopenhauer. Extraits de ses ouvrages, suivis d'une biographie et d'une caractéristique*, par Jules Frauenstædt. Leipzig, Brockhaus, 1862.

[2] *Manuel de la prudence*, de Balthazar Gracian, traduit par Arthur Schopenhauer. Ouvrage posthume. Leipzig, Brockhaus, 1862, prix : 3 fr. 75.

Digitized by Google

délicate de toutes les nations, savoir, la nation espagnole, qui puisse l'essayer. Le *Commerce du monde* de Knigge et de Charles aus dem Winkel n'a, au point de vue même du sujet, qu'une ressemblance très-éloignée avec cet ouvrage ; quant au point de vue de l'exécution, il est bien inférieur. Celui-ci enseigne l'art que tout le monde s'efforce d'apprendre, et il est ainsi utile à chacun. Mais il est surtout propre à devenir le manuel de tous ceux qui vivent dans le grand monde, et en particulier des jeunes gens qui veulent y faire leur bonheur et auxquels il enseigne d'avance, et en une seule fois, ce qu'ils ne pourraient apprendre que par une longue expérience. Une simple lecture en est certainement insuffisante; un tel ouvrage est bien plutôt fait pour un usage constant, journalier, et pour devenir proprement le compagnon de la vie. C'est pourquoi celui qui l'aura lu, ou simplement feuilleté, voudra le posséder. »

On peut recommander avec la même vivacité à ceux qui voudront apprendre à connaître non le monde, mais le philosophe qui l'aima le moins peut-être, la belle biographie que M. Gwinner vient de nous donner de Schopenhauer [1]. Il a longtemps vécu dans son intimité, et personne n'était plus à même de lever un des coins du voile dont le *misanthrope de Francfort* aimait à s'envelopper. Il nous montre, d'une main tremblante, ce cœur ulcéré qu'aucun rayon d'amour n'échauffa dans son enfance. Lui qui voyait dans l'amour la condition de toute naissance heureuse fut le fruit d'un mariage de raison : « Je feignis tout aussi peu d'amour pour lui, dit un jour sa mère en parlant de son mari, que lui-même n'en exigeait. » Elle n'éprouva pas plus de tendresse pour son enfant, et le repoussa toujours comme un importun ou un étranger. Alors qu'elle est à Weimar, vivant dans la société choisie des Gœthe, des Wieland, des Werner, des Schlegel, elle lui ferme durement son cœur et sa porte, et ne veut ni le voir ni le recevoir chez elle. « Il est nécessaire à mon bonheur, lui écrit-elle, de savoir que tu es heureux, mais non d'en être le témoin. Je t'ai toujours dit qu'il était très-difficile de vivre avec toi, et plus je t'observe de près, plus cette difficulté s'accroît, au moins pour moi. Je ne te le cache pas, aussi longtemps que tu seras ce que tu es, je sacrifierai tout plutôt que de m'y soumettre. Je ne méconnais pas tes bonnes qualités; et ce qui me repousse de toi n'est pas dans ton sentiment, dans ton être interne, mais dans ton être externe, dans tes opinions, dans tes jugements, dans tes habitudes; bref, je ne pourrai jamais être d'accord avec toi sur rien de ce qui est relatif au monde externe. De même, ta mélancolie, tes plaintes sur des choses inévitables, ton visage sombre, tes jugements bizarres exprimés comme des oracles et auxquels on ne peut rien opposer, me pèsent et altèrent ma bonne humeur, sans que je puisse rien faire pour toi. Tes discussions et tes lamentations sur la sottise du monde et la misère humaine me causent de mauvaises nuits et de vilains rêves. » — Au lieu de chercher à relever son moral abattu, elle ne négligeait aucune occasion de le décourager ; pour mieux arriver à ses fins, elle recourait souvent à la raillerie. Aussi lorsqu'il lui présenta son premier ouvrage, qui traitait de la

[1] *Arthur Schopenhauer. Coup d'œil sur sa vie, sur son caractère et sur sa doctrine*, par M. Guillaume Gwinner. Leipzig, Brockhaus, 1862, prix : 3 fr. 75.



Digitized by Google

racine quadruple du principe de la raison suffisante, elle lui dit d'un air moqueur que ce devait être quelque chose pour les pharmaciens. « On le lira encore, lui répondit-il, alors qu'il n'y aura plus un seul exemplaire de tes écrits dans le grenier [1]. — Quant aux tiens, reprit-elle du même ton de froide plaisanterie, l'édition entière en restera intacte. » — Un jour, cependant, elle se surprit à faire son éloge : « L'amour de la vérité, dit-elle en parlant de lui, est sa plus grande vertu; je n'ai jamais entendu un mensonge sortir de ses lèvres. » Jamais éloge ne fut plus digne d'un philosophe en général et de Schopenhauer en particulier, qui avait adopté et suivi la devise de Rousseau : *Vitam impendere vero !* La mère et le fils, dont l'antipathie l'un pour l'autre croissait de jour en jour, se séparèrent enfin pour ne plus jamais se revoir; mais personne, dans cette affaire, n'ira accuser Schopenhauer d'être le premier et le plus grand coupable; tout le monde, au contraire, verra dans la dureté de sa mère la cause principale de ses malheurs et de sa misanthropie. Le reste de l'ouvrage de M. Gwinner répond à cet épisode; c'est dire assez que tout y est du plus haut intérêt. Les chapitres IX et X, qui décrivent son genre de vie et racontent sa mort, mériteraient d'être traduits; la lecture en est saine et fortifiante, car, à travers des détails un peu minutieux et puérils peut-être, on y sent battre un cœur d'homme. Désormais, celui qui voudra s'enquérir de la philosophie de Schopenhauer n'aura qu'à se procurer les ouvrages cités plus haut : il y trouvera à la fois l'homme et le philosophe.

Dresde, février.

A. MAILLARD.

[1] La mère de Schopenhauer fut auteur elle-même et jouit d'une assez grande notoriété.

Digitized by Google

# CHRONIQUE POLITIQUE

L'adresse rédigée par la commission du Sénat était faite pour ne rien dire; elle devait servir de paratonnerre et soutirer doucement, sans commotions, même sans étincelles, l'électricité qui, malgré tout, commence à se répandre dans l'atmosphère politique. Jamais on ne vit document plus fade et plus neutralisant que cette adresse, fort mal écrite d'ailleurs, et dont les phrases sont aussi nulles que les idées. A quoi a servi tant d'abnégation dans le fond et dans la forme de ce document insipide? Elle n'a rien empêché : la discussion est venue, et l'orage a éclaté. La foudre ne se laisse pas ainsi mettre en bouteille, même avec les plus grands égards et la recherche de « la nuance. » L'éclair des passions a sillonné dans tous les sens le firmament du Sénat, qu'on aurait cru si paisible en temps ordinaire.

Nous n'apprécierons pas les mérites de cette discussion; nous nous étonnerons seulement que des gens qui réclament des journalistes une modération presque au-dessus de la nature humaine, lui donnent chez eux un exemple si peu édifiant. Il est vrai qu'il n'y a ou qu'il ne doit y avoir au Sénat que des hommes mûrs, des hommes que l'âge et l'expérience ont calmés. Aujourd'hui, la sagesse et l'équilibre intellectuel de ces Nestors de la politique doivent être hors de doute pour tout le monde. Cependant on se demande quel enseignement ressort pour le pays de cette turbulence à cheveux blancs? Elle prouve qu'on ne détruit pas les passions ni les intérêts en les refoulant, et que les demi-solutions ne contentent personne, parce qu'elles ne sont des solutions pour personne. Le pivot de la politique est aujourd'hui la question romaine : cette question capitale, restée si longtemps dans les limbes de la diplomatie, en est venue, comme de juste, à dominer tout, au dedans et au dehors. Il n'y a plus qu'elle, elle a absorbé tout le reste. Cette question est celle de la liberté même, et la liberté seule peut la résoudre au dedans et au dehors. Elle s'appelle la non-intervention de l'État dans les affaires de l'Église, l'abstention de l'Église dans les affaires de l'État; à Paris et à Rome, elle n'a qu'un seul nom : séparation du spirituel et du temporel. Nous n'avons cessé de le dire ici, nous ne cesserons de le répéter : c'est pour n'être

Digitized by Google

point tranché à Paris que le nœud subsiste à Rome, et quand il sera tranché à Rome, il ne pourra plus subsister longtemps à Paris. Le gouvernement semble désireux de trouver un compromis entre l'Italie et la papauté temporelle. Cet effort persistant en vue d'une conciliation impossible l'honore, assurément. Mais n'est-ce pas assez de circonlocutions et d'euphémismes, et le moment n'est-il pas venu de parler net et haut? Dans les faits comme dans les esprits, le problème a mûri au point de n'être plus un problème. Il faut cueillir le fruit, si l'on ne veut pas qu'un vent d'orage l'emporte, au risque de briser l'arbre lui-même. Le pouvoir temporel est la branche parasite de la papauté, mais une branche qui s'est développée aux dépens du reste et qui n'a que trop absorbé et corrompu la séve spirituelle. Si cette branche n'est pas coupée, l'arbre sera attaqué de plus en plus dans sa racine.

L'Italie a suffisamment démontré que Rome est nécessaire à son existence. Le saint-siége a surabondamment prouvé qu'il ne voulait pas abandonner la souveraineté temporelle.

La situation est donc parfaitement claire. Entre deux, que fera le gouvernement français? Il n'a qu'un parti à prendre, celui qui s'impose à tout esprit désintéressé, celui que M. Piétri lui indiquait hier en plein Sénat : faire une dernière proposition à la cour de Rome, lui poser un ultimatum, un suprême délai pour se décider, et si elle répond encore par le *Non possumus*, exiger de Victor-Emmanuel un engagement solennel de respecter la papauté spirituelle (à laquelle, d'ailleurs, l'Italie n'en veut pas, comme le montrent au besoin les grandes manifestations auxquelles elle vient de se livrer); et, cette dernière tentative repoussée, substituer aux troupes françaises des soldats italiens. Il n'y a plus que ce moyen, et tous les diplomates se fouilleront inutilement la cervelle pour en tirer autre chose.

Prenons garde en temporisant outre mesure de rendre la parole au canon et de lancer l'Italie, à nos propres risques et périls, sur les pentes extrêmes. Le reproche de manquer de patience qu'on adresse aux Italiens est une contre-vérité, s'il en fut. Et cependant le Sénat et le Corps législatif n'ont pas cru devoir la leur épargner. Affaire de rhétorique et de symétrie : on faisait la leçon au pape ; il fallait bien, pour rétablir aussitôt la balance, la faire aux Italiens. Il n'y a là, il faut le répéter, que des exercices oratoires. Les Italiens manquent de patience! mais vingt fois, dans une pareille situation, nous eussions joué le tout pour le tout. Il sied bien aux représentants du peuple qui fut le plus impatient de la terre de formuler un blâme pareil!

Tout doit avoir un terme, et la longanimité trop prolongée peut créer de très-graves situations. L'heure n'est point passée cependant d'une décision opportune : elle est venue. En retirant ses troupes de Rome, en obéissant au principe de neutralité jusqu'ici vainement proclamé, l'empereur peut encore éviter, ce nous semble, les conflits redoutables. Il peut, en constituant définitivement l'Italie, rendre la situation de celle-ci tellement favorable, que l'Autriche, sous la seule pression de ce nouvel état des choses, sera obligée de se résigner et, mise en présence de l'irrévocable, d'entrer au bout d'un certain

Digitized by Google

temps en négociation pour l'abandon de la Vénétie. L'état précaire de l'Italie tient à l'occupation française, et c'est à l'état précaire de l'Italie, incapable de se constituer sans Rome, que tient à son tour le coupable espoir de l'Autriche, et de tout le parti rétrograde qui s'appuie sur elle. Le moment est favorable. La Prusse a une revanche à prendre contre l'Autriche, qui veut l'embarrasser; elle a une réponse efficace à faire à sa rivale, c'est au dehors la reconnaissance de l'Italie, au dedans le choix décidé d'une politique d'initiative libérale et vraiment constitutionnelle. Alors l'on verra d'un même côté la France, l'Angleterre, et toute l'Allemagne qui tend vers l'avenir; l'effort de l'Autriche sera brisé, la réaction aura perdu sa base en Europe. Il y aurait là plus que vingt batailles gagnées. Rome, l'occupation de Rome, voilà tout le danger; voilà, nous l'avons développé ici il y a quelques mois, le pivot de la situation, l'alternative de paix ou de guerre toujours menaçante. Avec l'occupation de Rome, tout reste douteux, l'avenir est incertain, car on pousse l'Italie aux abois à jouer le jeu du désespoir et de l'exaspération. En la maintenant dans un état de détresse croissant, en l'empêchant d'organiser son corps après avoir délivré son âme, on discrédite, on use le gouvernement constitutionnel de Victor-Emmanuel, qui jusqu'ici a servi d'initiateur : on lasse cette sagesse et cette modération dont l'Italie a donné tant de témoignages, tandis qu'on fait mûrir le germe des résolutions désespérées, et avec lui probablement la dictature révolutionnaire.

Parmi nous, la fin de l'occupation ferait sentir également ses bienfaits. Le clergé, que les hésitations du gouvernement impérial rendent plus entreprenant à mesure qu'elles se prolongent, voyant la partie perdue pour lui, mais gagnée au profit de la liberté, serait alors bien obligé de se calmer. Nous marcherions vers une situation plus nette et plus rationnelle, à des rapports plus conformes à l'esprit du temps entre l'Église et l'État. On verrait tomber ce levain qui fermente, et le gouvernement ayant fait ce grand pas, ce pas décisif, serait amené à en faire de nouveaux; car il faut marcher dans un sens ou dans l'autre, et la direction serait alors donnée vers la liberté. M. de la Rochejaquelein ne pourrait plus dire avec le même succès, en répondant à ceux qui l'accusent de soutenir la contre-révolution : « Mais alors le Sénat tout entier est contre-révolutionnaire, l'empereur lui-même est contre-révolutionnaire ! »

Nous préférons le programme de M. Piétri :

« Fidèle à son origine nationale, a dit ce sénateur (aussi peu sénateur que possible), le gouvernement de l'empereur doit briser toute entrave à la liberté individuelle et à la liberté de la presse.

» Les lois de sûreté générale ne doivent plus subsister; les lois d'exception servent les rancunes des partis; *elles n'ont jamais sauvé les gouvernements.*

» Les élections doivent être libres, à la seule condition que la loi constitutionnelle demeure à l'abri de toute attaque. Une pression exercée sur le suffrage universel *ne pourrait servir qu'à séparer l'empereur de la France.* »

Dans cette profession de foi, dont le discours du prince Napoléon a vivement corroboré les points essentiels, il y a la liberté de l'élection, la liberté de la presse sans autre restriction que les pénalités du droit commun, la liberté individuelle

Digitized by Google

ne relevant que des tribunaux. Nous y ajouterions ce qui, à nos yeux, la complète naturellement :

L'enseignement primaire obligatoire, et la commune rendue responsable de cet enseignement. Des conseils communaux et des maires librement élus, administrant librement toutes les affaires reconnues communales. Des conseils généraux librement élus, administrant librement toutes les affaires reconnues départementales. Enfin — pour couronner l'édifice — une Chambre librement élue, libre dans son activité législative et dans son contrôle.

Voilà, en traits sommaires, ce qui répondrait à l'organisation d'une démocratie libérale, d'un pays qui ajusterait la liberté à l'égalité, l'égalité à la liberté. On redoute la liberté de la presse et de la parole : avec une semblable organisation, nous croyons pouvoir affirmer qu'elle n'aurait plus rien de redoutable. Ce qui rend les excès de la presse dangereux, c'est dans le pays et dans le gouvernement l'excès de la centralisation. Il serait facile de justifier cette assertion par les exemples répétés de notre histoire contemporaine.

Ce programme est en dehors de tous les partis, et sa réalisation, nous en avons la certitude, les annulerait tous. Sa réalisation, en effet, serait la mise en pratique de l'éducation nationale, de l'éducation du pays par le pays, à l'aide de la liberté, de l'opinion toujours représentée et toujours agissante. Elle serait l'organisation graduelle du suffrage universel par l'exercice de ce suffrage; elle serait l'enseignement mutuel des citoyens par les citoyens : elle serait enfin cette démocratie dont nous parlons tous chaque jour, et qui doit nous enseigner ce dont elle vivrait, le respect, l'intelligence, l'amour de la liberté et de la justice par le seul moyen qui y conduise : l'usage, la pratique même de la liberté et de la justice. Un peuple n'apprendra jamais la liberté que par la liberté; pour s'élever, pour se cultiver, il faut qu'il puisse commettre des fautes; pour se rapprocher de la vérité, il faut qu'il puisse commettre des erreurs.

Nous parlons ici sans aucune acrimonie, sans aucun esprit d'hostilité, avec loyauté et avec modération. La perfectibilité de la constitution actuelle nous paraît comporter tous ces développements. Si néanmoins quelqu'un devait en juger autrement, nous invoquerions les propres paroles du cousin de l'empereur, prononcées au Sénat et en face du pays :

« Quant à la question d'hérédité, a dit le prince Napoléon, M. de la Rochejaquelein a fait une confusion que je ne veux pas laisser passer, entre l'hérédité juste, qui a pour but de donner plus de stabilité aux institutions du pays, et une autre hérédité. J'ai à cœur de montrer la différence : l'hérédité que je défends est celle qui a été faite pour appliquer les grands principes de la révolution, — et non pas cette hérédité de droit divin, telle que la comprennent ceux que vous avez aimés jusqu'en 1852. »

Oui, le gouvernement, quelles que soient sa force et son origine, n'a également qu'un sens à nos yeux : il est institué comme garantie de la justice, et de la liberté que la justice renferme nécessairement, car la justice est la liberté dans l'égalité. Le gouvernement qui offre cette garantie, ou qui s'étudie à la rendre toujours plus efficace, a pour lui une légitimité incontestable, en dehors de toutes les fictions

Digitized by Google

et de tous les sophismes. Ce gouvernement peut se transmettre, et il est désirable qu'il se transmette, car il est nécessairement le meilleur gouvernement; disons plus : c'est le seul bon, c'est le seul vrai, c'est le seul solide. N'étant l'œuvre d'aucun parti, il n'appelle à son aide aucun parti, il n'en redoute aucun; il les détruit, en détruisant le motif de leur existence. Si, pour suivre la pensée du prince Napoléon, l'empire est ou veut être ce gouvernement, l'empire doit être réputé le gouvernement par excellence.

Mais il n'y a rien de parfait en ce monde, et il reste toujours quelque chose à faire, des perfectionnements à réaliser, en dépit du Corps législatif, qui, à lire son projet d'adresse, ne serait peuplé que de Pangloss. Cette œuvre, pour le fond et pour le style, ressemble à celle du Sénat. Elle dit à l'empereur ce qu'elle lui disait l'an dernier : « Sire, tout est pour le mieux dans le meilleur des gouvernements. » Si l'empereur prenait au mot MM. les députés, il n'aurait plus que faire de cette perfectibilité de la Constitution, qu'il a lui-même proclamée, ni de ce contrôle qu'il a sollicité de cette même assemblée, laquelle, pour l'assister, ne trouve que des compliments à lui servir. En présence de cette admiration chronique, il est certain que l'empereur, s'il était du Corps législatif, appartiendrait à l'opposition. Il ne partage pas, en effet, l'enthousiasme absolu des représentants de la nation, puisqu'il a cru devoir accorder à la Chambre actuelle ce que celle-ci ne lui demandait pas. N'est-ce pas une preuve que le Corps législatif, pour ne pas tourner au fossile, a le plus grand besoin de se retremper dans l'élection? Lui aussi finirait par dire, à chaque progrès qu'on lui demanderait : *Non possumus*. Au reste, nous allons voir se reproduire certainement dans cette assemblée ce qui s'est vu au Sénat. La surface limpide de l'adresse se soulèvera en tempête ; pendant quelques jours, le miroir complaisant sera troublé, et puis tout s'apaisera de nouveau et finira, comme cela avait commencé, par des compliments. Il n'y aura plus qu'à dire *Amen!*

Le pape travaille de son côté; il appelle tous les évêques autour de lui, pour la canonisation des missionnaires japonais, et aussi pour l'édification du monde civilisé. Nous croyons pouvoir nous féliciter de cette excellente inspiration, que l'on croirait empruntée à M. Guizot lui-même, tant elle est de nature à hâter la chute du pouvoir temporel. Pourvu que le gouvernement français n'oppose aucun obstacle au départ des évêques!

En Amérique, les fédéraux viennent de remporter une victoire importante. Le corps expéditionnaire du général Burnside a détruit complètement la flotte confédérée à Roanoke et occupé les îles de ce nom. Ce n'est pas assez. Il faut que la cause du Nord cesse d'être exclusivement américaine, il faut qu'elle devienne celle de l'Europe, celle de la civilisation, et elle ne le sera que du jour où le Nord, qui a beaucoup tardé, aura proclamé l'abolition de l'esclavage. Si le Nord, contre toute apparence, doit succomber dans la lutte, si la scission doit se produire, il n'aura qu'à s'en prendre à lui-même. Le Nord abolitioniste avait pour lui toute l'Europe. Du reste, il sera conduit, fût-ce malgré lui, à se faire abolitioniste, parce que la conciliation entre le Sud et lui ne sera possible que lorsque le grand obstacle, la cause fondamentale du schisme sera écartée; et cette cause, quoi qu'on dise, est

Digitized by Google

bien l'esclavage. — Si le Nord proclame son abolition, le Sud se séparera en vain; moralement isolé, matériellement amoindri, sous le coup d'insurrections permanentes, il se verra contraint d'invoquer l'assistance du gouvernement de Washington lui-même et d'admettre ses conditions. Si le Nord, au contraire, n'ose pas entrer dans la politique de l'abolition, c'est en vain qu'il aura dans le fait triomphé du Sud : le Sud conquis ne lui appartiendra pas.

Tout est dans l'axiome latin : *Sublata causa, tollitur effectus.*

CHARLES DOLLFUS.

CHARLES DOLLFUS,
*Directeur, gérant responsable.*

IMP. DE L. TOINON ET C^e, A SAINT-GERMAIN.

Digitized by Google

# DU POUVOIR MINISTÉRIEL

---

*Cours de politique constitutionnelle*, par BENJAMIN CONSTANT, avec une Introduction et des Notes par M. Laboulaye, de l'Institut.

---

Il faut commencer par féliciter M. Laboulaye de s'être fait l'éditeur d'un écrivain qui a laissé un nom célèbre, mais dont les œuvres, méconnues, avaient besoin d'une réhabilitation. Le nom de Benjamin Constant apparaît souvent dans l'histoire des trente premières années du siècle et de celles qui précédèrent le 18 brumaire; il est cité souvent, parce qu'il se rattache à des événements considérables ayant trait à des questions que nous avons cherché et que nous cherchons encore à résoudre, péniblement et vainement. Toutefois, cette notoriété ne s'applique qu'au nom; elle ne s'applique pas aux idées particulières du publiciste. On sait que Benjamin Constant a lutté sous tous les régimes, République, Empire, Restauration, en faveur de la liberté; on ignore ou du moins on ne sait que vaguement quelle était la nature de son libéralisme.

C'est contre notre ignorance que M. Laboulaye a entrepris de réagir, d'une part, en publiant les œuvres politiques du célèbre écrivain; de l'autre, en les éclairant par une étude et des commentaires qui rétablissent leur auteur à sa véritable place. S'emparant d'une citation de M. Guizot, où l'éminent académicien avance que les libéraux regardaient autrefois Benjamin Constant comme leur publiciste, M. Laboulaye déclare que les libéraux avaient raison autrefois, et qu'ils auraient encore raison aujourd'hui d'en faire autant. Il reconnaît en lui l'expression la plus vive du libéralisme français, parce qu'il a vu mieux que



Digitized by Google

personne que « la liberté est de sa nature absolue, » et qu'il n'a pas participé à l'erreur de l'école libérale doctrinaire « qui a toujours plus ou moins mêlé, dit M. Laboulaye, la prévention à la répression, et qui n'a pas eu moins de confiance dans l'administration que dans l'individu. » Réflexion très-juste, que nous aimons à voir tomber de la plume d'un libéral modéré et non suspect d'exagération et de chimères démocratiques. Benjamin Constant, au contraire, ajoute M. Laboulaye, n'a eu qu'une idée; sa devise fut toujours la vieille devise française : *Laisser faire, laisser passer. Point de prévention, mais répression. Rien à l'administration, tout à la justice.* Maximes excellentes et qui eussent certainement fondé la liberté, si elles eussent été acceptées radicalement par les écoles libérales des diverses nuances : mais la raison d'État! la société à sauver! l'autorité à rétablir! les partis à dompter! la souveraineté du peuple à faire reconnaître! le droit divin à faire respecter! que pouvait devenir devant ces principes redoutables l'humble doctrine du laisser faire et du laisser passer?

Que Benjamin Constant soit donc à jamais honoré pour l'avoir maintenue sur son drapeau, en tout temps et en toute circonstance, sous tous les gouvernements : sous la république anarchique et dictatoriale du Directoire, sous la monarchie absolue et sous la monarchie constitutionnelle. Il est temps d'élever sa statue au niveau, sinon au-dessus, de celles de certains libéraux qui ont usurpé, qui usurpent encore une partie de la gloire qui lui revient. Certainement, nous voulons bien qu'on rende justice aux mérites de Royer-Collard, qu'on lui dresse des autels, rien de mieux; mais il ne faut pas que sur ces autels on immole à sa mémoire les contemporains, dont plusieurs ont fait autant que lui, dont quelques-uns, et Benjamin Constant est du nombre, ont fait plus que lui.

M. Laboulaye a été frappé de cette sorte d'injustice; peut-être n'en demande-t-il pas aux dispensateurs de la renommée un compte assez sévère.

La renommée des hommes politiques, quand ils ont disparu de la scène, ne se maintient pas seulement par le souvenir de leurs actions. Le public, distrait par de nouvelles idées et de nouvelles passions, est enclin à l'oubli, à l'indifférence; livré à lui-même, il laisse volontiers déchoir les noms qu'il a aimés, au bénéfice de certaines idoles qui lui sont imposées par des influences particulières, mais actives, mais permanentes. C'est ce qui est arrivé en ce qui touche Benjamin Constant et Royer-Collard. Le premier avait pénétré le public plus profondément que le second, et avait agité de plus grandes masses. Cette popularité devait être inconsistante et

Digitized by Google

variable en raison même de son étendue. Benjamin Constant appartenait à un mouvement général, à une opinion, plus qu'à un parti constitué et organisé. M. Royer-Collard, qui aspirait à l'isolement, n'appartenait pas non plus à un parti proprement dit; mais le vague et la solennité de ses doctrines permirent à plusieurs partis de les invoquer. Son orgueil, en le tenant à l'écart, lui épargna les rivalités, les jalousies, les inimitiés. Il avait un don qui aide beaucoup à la célébrité littéraire, le don de la gravité, de la solennité; les hommes aiment à s'incliner sous le dogmatisme, sans trop se demander s'il ne cache pas plus d'emphase que d'éloquence. Il devint donc de mode de citer des fragments de Royer-Collard. Les écoles, les académies, enfin les journaux et les revues d'élite, ainsi qu'ils s'appellent, encensèrent avec persistance l'oracle qui avait daigné prononcer ces sentences. Il se fit autour de son nom comme une sorte de camaraderie, qui encore aujourd'hui semble servir de franc-maçonnerie à un assez grand nombre d'adeptes. C'est un nom consacré; en le prononçant on ne se ferme pas les portes des académies.

Laissant de côté ce que peuvent pour la célébrité, le salon, l'école, les académies, en un mot les coteries constituées où l'illustre collègue célèbre l'illustre confrère, où l'humble disciple encense le maître éminent, disons que Royer-Collard a dans son style des qualités et des défauts qui lui donnent certains avantages sur Benjamin Constant. Il a le style non-seulement oratoire, mais encore académique; il a la préoccupation de la littérature; il fait des tableaux, des périodes; il a recours au trait et même à l'épigramme, car un trait trop aiguisé et trop soutenu, quelque dogmatique qu'il soit, n'est au fond qu'une épigramme; ajoutons qu'il a peu écrit, peu parlé, qu'il a eu le temps d'être court et qu'il a pris tout loisir pour préparer ses morceaux! Sa prétention à bien écrire ne se manifeste pas que dans ses discours solennels, elle se révèle même dans ses courtes observations sur quelque sujet que ce soit, et en les lisant, on se prend à s'écrier involontairement : Quoi! tant de correction, d'élégance et de majesté, à propos d'un sous-amendement et d'une question de procédure!

Nous ne disons pas cela pour rabaisser la renommée de Royer-Collard, ni pour diminuer la reconnaissance qu'on lui doit; nous disons seulement que nous ne voyons pas dans son talent littéraire une raison suffisante pour le mettre au premier rang et à la tête des pères du libéralisme. Si Benjamin Constant n'eut pas, comme lui, le don de se concentrer et de se résumer, gardons-nous bien d'y reconnaître un signe d'infériorité. Même sous le rapport du style, il n'est pas au-dessous du dogmatique doctrinaire. Son style manque d'élégance, de

Digitized by Google

correction, et n'abonde pas en périodes sévèrement et académiquement cadencées; il est parfois diffus et mou; mais, en revanche, il a la flexibilité, l'aisance; il pénètre à travers toutes les difficultés de l'analyse, il se plie à toutes les nécessités de la discussion politique; ferme sans pédantisme quand il s'agit de théorie, spirituel et éloquent s'il s'agit de controverse et de polémique.

Enfin, si nous allons au fond des choses, il faudra bien que nous tenions compte de l'originalité et de la persistance des principes : or c'est sur ce point que la supériorité de Benjamin Constant éclate. En considérant dans leur ensemble les idées de Royer-Collard et de Benjamin Constant, on est frappé d'un fait singulier. L'auteur d'*Adolphe*, qu'on nous représente comme si agité, si mobile, si mêlé à toutes les passions de la vie, nous donne l'exemple de la croyance aux mêmes principes, liés et unis entre eux par un raisonnement systématique et suivi. L'austère doctrinaire, qu'on nous représente comme un second abbé Sieyès, se nourrissant dans la solitude de systèmes et de théories, nous donne l'exemple de la mobilité la plus extraordinaire sur les principes fondamentaux du régime constitutionnel, et nous voyons ses opinions naître, pour ainsi dire, du caprice et du hasard des événements.

Ainsi, au début de la vie parlementaire en France, au moment où il était si important que le régime représentatif s'établît sur des principes exacts, Royer-Collard se prononce énergiquement contre le sentiment libéral, sur les trois questions les plus essentielles peut-être de la politique constitutionnelle. Il accorde au roi le droit d'initiative tout entier, et ne réserve aux Chambres que le droit de contrôle, et quel contrôle! il ne leur donne pas même le droit d'approuver ou d'improuver la conduite des ministres. Selon lui, le jour où les ministres se retireront devant un vote de la Chambre, la France ne sera plus une royauté, mais une république. « Il ne faut pas confondre, dit-il, le gouvernement représentatif et le gouvernement de l'Angleterre; or le gouvernement de l'Angleterre ne se soutient que par des abus que nous n'avons pas en France; si la réforme parlementaire était accordée, la Grande-Bretagne serait engloutie dans l'abîme des révolutions. » Depuis, la réforme a été accordée, et la prédiction de Royer-Collard n'a pas encore été réalisée. En somme, il pense donc que les ministres ne sont responsables que devant le roi, qui lui-même n'est responsable que devant Dieu et le peuple! Il faut que le roi ait assez de pouvoir pour faire le bonheur de la France, et « protéger son repos contre l'esprit de turbulence et d'innovation, qui s'empare si aisément des assemblées

Digitized by Google

politiques. » On le voit, ces sentiments inclinent plutôt à la monarchie absolue qu'à la monarchie parlementaire; un syllogisme de plus, et nous aurons la théorie du gouvernement paternel.

S'il fit bon marché de la prérogative des Chambres, il ne défendit pas avec plus d'énergie la liberté individuelle et la liberté de la presse; il appuya les lois d'exception sur les cours prévôtales et les prisons d'État, non par des arguments purement politiques, en quelque sorte accidentels et transitoires, mais par une argumentation ayant la prétention de reposer sur la nature éternelle des choses. La suppression de la liberté individuelle et le droit accordé au gouvernement de détenir un citoyen sans jugement ne lui paraissent pas une suspension de la charte; ce n'est qu'une suspension de l'autorité judiciaire en faveur de l'autorité politique, et rien de plus! A propos d'une loi rétroactive sur le 20 mars, il justifie le principe de la rétroactivité, par ce motif que cette loi n'est pas une loi ordinaire, une loi judiciaire, mais une simple mesure de gouvernement. Ce fut alors qu'il érigea en théorie la doctrine du salut de l'État, dans des termes qu'on pourrait mettre sans invraisemblance dans la bouche d'un conventionnel au nom du salut public. Il alla jusqu'à prononcer cette phrase : « Les assemblées ne sont nullement appelées à examiner si la loi est juste dans ses applications. » Plus tard encore, à propos de la loi de sûreté, il développa avec plus de force la même doctrine, établissant que les gouvernements ont le droit de s'élever au-dessus de la constitution, et que les nations ont celui de se sauver contre les règles. « Les principes absolus de la légalité et de la justice ne sont défendus que par des factions! » Enfin, quant à la liberté de la presse, nous l'avons déjà dit dans cette *Revue*, et M. Laboulaye dans son Introduction le fait remarquer avec tristesse, c'est à Royer-Collard que nous devons la fameuse distinction entre la liberté de la presse et la liberté des journaux. Il fit introduire dans la législation le principe de l'autorisation gouvernementale, dans le but avoué par lui de soustraire les journaux aux passions et aux manœuvres des partis.

Nous le répétons, nous n'insistons pas sur ces tristes souvenirs dans le but d'appeler un jugement trop rigoureux sur la mémoire de Royer-Collard; nous avons même rendu hommage à son honnêteté, à sa sincérité et à son libéralisme [1]. Nous voulons seulement faire remarquer qu'avant d'arriver à ce libéralisme où il devait s'arrêter, il avait singulièrement hésité. La nécessité politique, la raison d'État, les

[1] Voir la *Revue germanique* du 30 juin 1861.

Digitized by Google

circonstances pourraient être une excuse à un orateur, à un pamphlétaire, à un homme d'État, à ceux qui dans la vie publique suivent les passions du moment pour les servir ou s'en servir ; elles ne sauraient justifier le doctrinaire, dont le rôle est d'imposer à ces mêmes passions la discipline de la logique et de la théorie pure.

On chercherait vainement les mêmes variations dans les idées de Benjamin Constant. Il y a plus : les défaillances et les variations politiques qu'on lui reproche lors de la première Restauration et de l'Empire des Cent jours, font ressortir avec plus de force la persistance de ses opinions et l'unité de ses idées. Les libéraux conservateurs, qui l'accusent avec acrimonie de versatilité à ce propos, devraient se souvenir qu'avant lui plusieurs de leurs amis et de leurs maîtres avaient donné un bien plus funeste exemple : celui de servir le pouvoir que l'on trahit, et d'être à la fois fonctionnaire de l'Empire et conseiller secret du roi légitime ! Benjamin Constant, qui manquait de cette mesure dans les passions préconisée par Bossuet, ne connut pas l'art, si habilement pratiqué déjà, de concilier la discipline et l'indépendance, et de faire de l'opposition en suivant sa carrière. Il s'était livré contre l'empereur, pendant quinze ans, à une opposition radicale, il accueillit sa chute avec joie, il l'acclama par une brochure violente ; et quand l'empereur revint, il fut son conseiller d'État et son législateur ! Une conversion si rapide, un retour si brusque fournissaient matière au scandale, et l'esprit de parti sut en profiter ! On se garda bien de dire que ce n'était pas le publiciste qui se convertissait au souverain, mais le souverain qui se convertissait au publiciste.

Telle était cependant la vérité, et Benjamin Constant, se défendant de *sa conversion* quelques années après, pouvait dire avec justice et fierté : « Je serais bien aise qu'un de nos courtisans anciens et nouveaux, un habitué des Tuileries impériales ou royales, produisît un second exemple d'une indépendance aussi complète, d'une persévérance aussi opiniâtre dans les mêmes principes, professés à côté du pouvoir, en sa présence, dans ses conseils ; j'aurais un courtisan de plus à estimer, et un de plus n'est pas peu de chose. » Il avait le droit de se défendre avec tant de hauteur, puisqu'il pouvait citer à l'appui de ses paroles provocantes l'*acte additionnel* dont il avait été le principal rédacteur et inspirateur, et les *Principes de politique*, œuvre de circonstance en apparence, mais qui n'était que le résumé des idées qu'il avait professées et devait toujours professer.

L'acte additionnel, si le second Empire eût vécu, eût-il été appliqué sincèrement ? C'est un secret que l'histoire ne révélera pas. Toujours

Digitized by Google

est-il, à le considérer en lui-même et en ce qui touche Benjamin Constant, qu'il n'en est pas moins, à part le principe de la confiscation maintenu absolument par Napoléon, une constitution aussi libérale que le temps le permettait, et plus libérale, en somme, que les constitutions monarchiques qui l'ont suivie. Ce fut la première constitution qui déclara que la responsabilité des ministres et des fonctionnaires secondaires serait une réalité, qu'elle ferait l'objet d'une loi spéciale. L'article 50 de l'acte additionnel portait : « L'article 75 du titre VIII de la constitution du 22 frimaire an VIII, portant que les *agents* du gouvernement ne peuvent être poursuivis qu'en vertu d'une décision du conseil d'État, sera modifié par une loi. » Cette loi, dit M. Laboulaye, que l'on désirait tant en 1815, nous l'attendons encore ! C'est qu'en réalité on ne la désirait pas beaucoup, et que personne ou peu de personnes n'en comprenaient toute l'importance en dehors de Benjamin Constant et de l'empereur. Napoléon n'en voulait pas, parce qu'il y voyait un abaissement du pouvoir royal, une concession de l'autorité, une usurpation des Chambres et de l'opinion publique sur le gouvernement. Benjamin Constant y tenait, parce qu'il y voyait le seul moyen de donner aux Chambres et à l'opinion un droit de contrôle pratique, efficace, effectif, contrairement à ce qui se passait dans le système opposé, où le droit de contrôle n'était qu'une illusion. Aussi la lutte fut vive entre le publiciste et le souverain. Benjamin Constant fit preuve de fermeté : il déclara qu'il ne contribuerait en rien à la rédaction de l'acte constitutionnel, si cet article n'était pas inséré. Napoléon céda et ce fut, eu égard à sa politique antérieure, la concession la plus grande qu'il pouvait faire, celle qui peut le mieux prouver son désir de se transformer en vrai roi constitutionnel.

Si cette étude n'était pas purement historique, nous n'insisterions pas sur la responsabilité ministérielle en elle-même, car ce serait discuter la constitution, qui n'admet pas cette responsabilité; mais nous pouvons nous demander et chercher à connaître ce qu'en pensait l'auteur d'*Adolphe*. Ce ne sera plus alors qu'une recherche rétrospective et seulement littéraire.

En effet, on n'aurait qu'une idée très-incomplète de l'évolution intellectuelle de Benjamin Constant, si on ne se rendait pas un compte exact de l'importance qu'il attachait à ce principe. Ceci au contraire une fois fait, on assiste, pour ainsi dire, au travail intérieur de son esprit, et l'on voit s'y ranger dans leur ordre les conséquences qu'il en tirait.

La responsabilité ministérielle ne lui paraissait pas seulement le

Digitized by Google

principe et la garantie d'un gouvernement monarchique constitutionnel, il en faisait le principe de tout gouvernement. Aussi n'avait-il pas attendu l'acte constitutionnel et la Restauration pour la réclamer. Selon lui, l'irresponsabilité ministérielle entraînait l'irresponsabilité des agents inférieurs, et devait avoir logiquement pour dénouement l'arbitraire en haut et en bas, dans les grandes et les petites choses. Il avait développé cette idée sous le Directoire, le Consulat et l'Empire, et chaque fois il s'était entendu traiter d'anarchiste, de jacobin et d'idéologue; sous la Restauration, on l'accusa de porter atteinte au principe d'autorité !

Avant de prouver la nécessité de la responsabilité ministérielle dans le gouvernement héréditaire, et pour en mieux faire ressortir la justice et le bienfait, Benjamin Constant examine si elle est possible, ou d'une application facile dans les gouvernements électifs et républicains. Il conclut à l'impossibilité ou du moins à de grandes difficultés d'application, par des raisons qui, selon nous, ne conviennent pas aux gouvernements modernes, et dont quelques-unes tendent injustement à faire de la responsabilité une idée trop récente, liée trop rigoureusement à l'invention et au perfectionnement de la monarchie constitutionnelle. Ainsi, il nous semble que les exemples historiques qu'il cite lui auraient bien mieux servi à prouver l'antiquité de cette idée et l'importance que les législateurs lui ont accordée dans tous les temps. Il l'eût par là relevée davantage dans les esprits, et lui eût attiré ce respect que les hommes refusent difficilement aux idées qui ont la consécration de l'âge.

Les républiques anciennes et les républiques du moyen âge n'ont point pratiqué la responsabilité, selon Benjamin Constant, parce qu'elles n'auraient pu en faire une réalité que par l'établissement d'un gouvernement mixte, et il semble dire que cette sorte de gouvernement leur fut inconnue.

Historiquement, cette opinion n'est pas tout à fait exacte, et politiquement elle ne peut être un argument contre les démocraties modernes. Les républiques de l'antiquité grecque et latine et du moyen âge cherchèrent au contraire à pratiquer la responsabilité avec une persistance qui prouve que ce n'était pas chez elles une idée vague, un instinct, mais une conception claire, réfléchie. Filangieri et Montesquieu louent les Crétois d'avoir inventé une sorte d'insurrection légale au moyen de laquelle le peuple pouvait constitutionnellement déposer tous les magistrats; les Florentins, par l'institution de la *Balia*, semblent avoir voulu imiter les Crétois. A Athènes, à

Digitized by Google

Rome, il y avait des lois qui donnaient droit de vie et de mort à tout citoyen contre le fonctionnaire qui avait violé la constitution. Dans les deux républiques, les magistrats, quelque élevés qu'ils fussent, pouvaient être mis en jugement, exilés ou frappés de mort, ainsi que les histoires classiques nous en fournissent des exemples. Si, dans l'application, ces mesures avaient le plus souvent le caractère de la guerre civile, il ne faut pas s'en prendre à la forme du gouvernement seule; les républiques de l'antiquité et du moyen âge avaient des allures violentes et semblaient encourager les passions politiques; mais n'oublions pas que les autres gouvernements ne se piquaient pas d'une plus grande sagesse et d'une plus grande modération. Les républiques eurent alors sur les autres gouvernements cette supériorité, c'est qu'elles cherchèrent à créer des institutions propres à se modérer, à se préserver contre la force et le despotisme d'un parti; à se donner, en un mot, des garanties par ce que nous appellerions aujourd'hui la séparation des pouvoirs. Elles aspiraient au gouvernement mixte, qui était l'idéal d'Aristote, et que, selon Machiavel, Sparte avait réalisé. Seulement, elles n'avaient pas de ce gouvernement une idée très-nette, parce qu'elles ne comprenaient la souveraineté du peuple que sous sa forme directe, et n'avaient point l'idée de la représentation. Conception, d'ailleurs, qu'il ne faut pas leur reprocher: elle avait sa source dans leur situation même. Les républiques n'étaient que des cités, les citoyens vivaient les uns près des autres; ils discutaient leurs intérêts, non par délégation, mais sur la place publique: ils avaient chaque jour et à chaque heure le gouvernement sous l'œil et sous la main. S'ils l'eussent transformé en gouvernement représentatif, et il ne pouvait être mixte qu'à cette condition, c'est qu'ils auraient été doués d'une force d'abstraction qu'on ne trouve pas chez les peuples jeunes et ignorants. A peine les peuples modernes, éclairés par tant d'expériences et par les lumières de tant de philosophes, commencent-ils à avoir sur ce point une opinion arrêtée!

Somme toute, dans le passé les gouvernements populaires furent ceux où l'homme eut le plus de sécurité et de moyens de défense, et où naquit l'idée d'équilibre et de pondération. L'établissement des tribuns ne donna pas sans doute à Rome le gouvernement constitutionnel, ainsi que le dit Machiavel; mais, en établissant une lutte légale, il modéra les passions politiques. Machiavel et Montesquieu sont du même avis sur ce point, contrairement à Guichardin et à

Digitized by Google

Benjamin Constant [1]. L'histoire tumultueuse de cette institution, trop souvent décriée par les historiens, n'est pas un argument contre son utilité, car nous ne savons pas ce qu'elle a empêché. En divisant le pouvoir, elle créa une sorte de responsabilité. Désormais, le peuple eut un moyen de contrôler l'autorité, autre que de se retirer hors des murs. N'eût-elle fait que donner une direction aux séditions populaires, elle serait encore une institution modératrice. Diriger la sédition, c'est la ralentir en l'empêchant d'arriver d'un seul bond à la guerre civile ou à la révolution. Ce moyen en lui-même n'est pas bon, ce serait un vice et un danger pour un gouvernement représentatif, mais c'était un progrès dans un gouvernement direct et de place publique.

Aujourd'hui que personne n'aspire à un pareil gouvernement, les politiques doivent donc chercher des combinaisons qui réalisent la responsabilité sans recourir à une crise. Dans ce but, c'est là que Benjamin Constant en veut venir, les démocraties et les aristocraties ont à se garder de la placer trop haut, à l'imitation des gouvernements anciens; elles doivent l'organiser de manière qu'elle ne retombe jamais sur le pouvoir suprême : « car alors, dit-il, elle serait illusoire. Pour venger la violation d'une loi particulière, il faudra mettre en péril ce qui sert de garantie à toutes les lois. Ainsi, les hommes faibles et les hommes raisonnables, les hommes scrupuleux et les hommes vénaux, se trouveront engagés, par des motifs différents, à ménager les dépositaires infidèles de l'autorité exécutive. La responsabilité sera nulle, parce qu'elle aura été dirigée trop haut. Enfin, comme il est de l'essence du pouvoir, lorsqu'il peut abuser impunément, d'abuser toujours davantage, si les vexations se multiplient au point de devenir intolérables, la responsabilité s'exercera; mais, étant dirigée contre les chefs du gouvernement, elle sera probablement suivie de la destruction du gouvernement. » Ainsi, nous voilà loin de la doctrine de Royer-Collard, qui s'en rapportait à Dieu et au peuple!

Du moment que Dieu et le peuple, deux puissances surhumaines! sont déchargés du soin de demander compte de ses actes au pouvoir, il faut que le pouvoir soit rendu lui-même plus accessible, et descende de ces hauteurs où seule peut l'atteindre miraculeusement l'omnipo-

[1] Il est très-curieux, au point de vue littéraire, de comparer les idées de Guichardin et de Benjamin Constant sur les tribuns. Ils ont l'un et l'autre la même opinion, et s'expriment presque dans les mêmes termes. Benjamin Constant, qui ne connaissait pas le texte de Guichardin, alors inédit, semble l'avoir traduit.

Digitized by Google

tence divine et populaire. Il faut qu'il consente à perdre ce caractère surnaturel que certains esprits aiment à lui donner, et à devenir tout simplement une institution humaine. S'il est difficile, ainsi que Benjamin Constant le prétend, sans en nier toutefois la possibilité, d'arriver à ce but dans les républiques, rien n'est plus facile de l'atteindre, selon lui, dans la monarchie, du moins dans la monarchie constitutionnelle. Il suffit d'y diviser le pouvoir, et de faire une distinction entre l'autorité souveraine et irresponsable et l'autorité exécutive ministérielle, discutable et révocable. Quel est le vice de presque toutes les constitutions? c'est de n'avoir pas su créer un pouvoir neutre, mais d'avoir placé la somme d'autorité dont il doit être investi dans l'un des pouvoirs actifs. Benjamin Constant développe cette pensée avec beaucoup de force et en prouve la justesse par les exemples de l'histoire : « Quand cette somme d'autorité s'est trouvée réunie à la puissance législative, la loi, qui ne devait s'étendre qu'à des objets déterminés, s'est étendue à tout. Il y a eu arbitraire et tyrannie sans bornes. De là les excès du long Parlement, des assemblées populaires d'Italie et de la convention. Quand la même somme d'autorité s'est trouvée réunie au pouvoir exécutif, il y a eu despotisme : de là l'usurpation qui résulta de la dictature à Rome. »

Cette idée d'un pouvoir neutre choquait alors beaucoup d'esprits. Les royalistes la regardaient comme un abaissement du droit divin, comme un avilissement de la majesté royale ; les bonapartistes et les révolutionnaires la regardaient comme un outrage à la souveraineté du peuple et à la toute-puissance de son représentant; les constitutionnels étaient peu nombreux, très-divisés sur la théorie du gouvernement représentatif, ainsi que nous le prouve l'opinion de Royer-Collard, que nous avons citée plus haut. Aussi l'insistance avec laquelle Benjamin Constant la développa, la netteté avec laquelle il en déduisit les conséquences, font autant d'honneur à son courage qu'à son intelligence. On voit, par la nature de ses arguments, qu'il se sentait peu compris, même de ses amis et de ceux qui, par réaction contre l'Empire, aspiraient enfin à un gouvernement libre. L'opinion générale était que le souverain devait être avant tout actif; elle ne s'interrogeait que vaguement sur les conséquences fatales de cette activité personnelle.

Contrairement à l'opinion générale, Benjamin Constant démontre que la neutralité est, bien plus que l'activité, favorable à la majesté royale. Il représente le roi neutre, planant au-dessus des intérêts et des passions de tous les jours, n'ayant lui-même d'autre intérêt que la conservation de l'ordre et de la liberté : cette auguste situation lui

Digitized by Google

remplit l'âme d'un calme, d'un repos, d'une sérénité auxquels ne saurait jamais atteindre un pouvoir qui se discute, qu'on attaque et qui se défend. D'un autre côté, il montre le roi actif, se mêlant aux agitations quotidiennes de la politique, forcé d'émettre son opinion sur chaque chose, forcé par suite de défendre cette opinion; au risque de s'abaisser, s'il ne parle pas en maître ou du moins en juge, et de se faire haïr, s'il parle avec trop d'autorité. Que son opinion ne triomphe pas, le prestige royal est terni! qu'elle triomphe, on y voit l'effet d'une pression!

Tous ces inconvénients disparaissent, selon Benjamin Constant, avec un ministère seul actif et par conséquent seul responsable. Le ministère n'est pas forcé d'avoir toujours raison. S'il succombe, un autre le remplace, et le principe d'autorité n'y perd rien. L'opposition qu'on lui fait porte sur des points de détail et n'ébranle pas la constitution, ce qui arrive forcément chaque fois que le souverain est personnellement en question. L'opposition, n'étant plus accusée d'être inconstitutionnelle et révolutionnaire, sera plus vigilante, plus indépendante. Elle obéira moins au respect humain et à la crainte, qui souvent la paralyse, de passer pour factieuse. L'opinion n'aura pas pour un ministère composé de simples personnes la confiance et le dévouement aveugles qui l'ont souvent poussée à sacrifier la liberté même. Elle ne leur confiera pas les pouvoirs arbitraires qu'elle a plus d'une fois accordés au représentant de la souveraineté. Benjamin Constant le fait remarquer avec une grande sagacité, c'est précisément en raison de l'instinct qui pousse les peuples à voir dans le pouvoir royal un pouvoir neutre, incapable d'abuser d'une prérogative nuisible, qu'ils croient devoir sans inconvénient l'investir de cette prérogative, qui a précisément pour effet, dit-il, de faire cesser cette neutralité. « Si l'on avait proposé d'accorder à des ministres une action arbitraire sur la liberté individuelle et sur les droits des citoyens, tout le monde aurait rejeté cette proposition, parce que la nature du pouvoir ministériel, toujours en contact avec tous les intérêts, aurait au premier coup d'œil montré le danger de revêtir ce pouvoir de cette action arbitraire. Mais on a concédé souvent cette autorité aux rois, parce qu'on les considérait comme désintéressés et impartiaux : et on a détruit par cette concession l'impartialité même qui lui servait de prétexte. » Benjamin Constant ne parle ici que de la liberté individuelle, mais dans sa pensée il étend la même remarque à toute concession politique.

On ne se bornait pas à reprocher au système de Benjamin Constant de diminuer le pouvoir royal : on lui reprochait de grandir outre

Digitized by Google

mesure le pouvoir ministériel, de manière qu'il échappât à la responsabilité, qui était, selon ses adversaires, mieux garantie dans le système du pouvoir absolu, le roi ayant intérêt à ce que ses ministres gouvernent bien, et plus de facilité à les punir s'ils gouvernent mal. Benjamin Constant répondait qu'il pourrait en être ainsi, si les gouvernements absolus étaient dirigés par des rois impartiaux, ce qu'ils cessaient d'être par cela seul qu'ils étaient absolus. Il répondait aussi qu'en admettant l'impartialité du souverain, il faudrait admettre que son gouvernement ne perdrait rien de sa force, et qu'il aurait toujours assez de vitalité et d'énergie pour imposer sa volonté ; fait qui ne résulte pas de l'histoire des gouvernements concentrés. Tous, au contraire, après avoir trouvé dans le despotisme un principe de force et de conquête, y ont trouvé plus tard une cause de ruine et de décadence. Le célèbre historien Hallam établit très-pertinemment que la décadence de l'empire ottoman commença le jour où le Grand Turc perdit l'habitude de faire étrangler ses grands vizirs. A partir de ce moment, il n'y eut plus en Turquie de responsabilité ministérielle. Le nœud coulant que les eunuques présentaient aux pachas était le vrai symbole du pouvoir absolu des sultans. En abandonnant l'usage qui avait fait la force de leurs pères, ils avouèrent qu'ils n'avaient plus foi dans l'étendue de leurs droits. Alors les pachas, sûrs d'avoir la vie sauve, se donnèrent toute licence; et c'est ainsi, dit Hallam, que se perd l'empire des Bajazet et des Soliman.

D'un autre côté, une des causes de la terreur qu'inspirait la responsabilité ministérielle était les préjugés que l'on nourrissait contre le gouvernement des assemblées; on comprenait que la responsabilité ne saurait être un fait réel, si les assemblées n'étaient pas revêtues d'attributions étendues, et alors on s'effrayait des souvenirs de la Convention et du Directoire, et l'on rêvait des assemblées dictatoriales et anarchiques. Sur ce point, Benjamin Constant s'efforçait de prouver que les mêmes dangers ne pourraient revenir, parce que la Révolution et l'Empire avaient, par des moyens différents, ramené les esprits à une conception plus nette des droits du pouvoir. L'opinion commençait à être choquée de la fausse idée qu'on s'était faite de la souveraineté du peuple, idée qui consistait à croire que la souveraineté du peuple pouvant être pleinement représentée [1], la toute-puissance qu'elle s'attribue passait de droit à son représentant, soit qu'il s'agît

[1] A ce propos, Benjamin Constant discute avec supériorité la doctrine de Rousseau sur la souveraineté du peuple. Cependant il oublie de faire remarquer que, d'après Rousseau lui-même, partout où il y a représentation il n'y a plus souveraineté.

Digitized by Google

d'une assemblée ou d'un souverain. Cette idée perdait dans le parti libéral son caractère exagéré; elle n'était plus adoptée que par le parti royaliste ultra, qui en voulait faire bénéficier le droit divin. Benjamin Constant en concluait que les assemblées, n'ayant plus une si haute idée de leur puissance, seraient par cela même portées à la modération, qu'elles s'enfermeraient plus facilement dans les limites d'une surveillance constitutionnelle et légale. D'ailleurs, par cela seul que la responsabilité portait sur un pouvoir mobile, variable, secondaire, les rapports que les ennemis de la liberté et les amis de l'autorité établissaient entre la responsabilité et l'esprit révolutionnaire disparaissaient. Sans doute, ce serait travailler à un bouleversement, à une révolution, que de demander un compte trop sévère au souverain lui-même, principe et base de tout le gouvernement; mais en le demandant à des agents secondaires, le danger disparaît; il ne peut en résulter que quelques-unes de ces agitations qui sont la nécessité des gouvernements libres.

D'ailleurs, Benjamin Constant était loin de croire que, pour rendre efficace la responsabilité, les assemblées dussent s'armer d'une sévérité extrême. L'histoire du gouvernement anglais lui avait enseigné que les communes n'avaient pas besoin de faire passer en jugement les ministres, de les faire condamner, exiler ou exécuter, pour que leur autorité fût reconnue. Pendant le cours du XVIII^e siècle, elles n'avaient rendu les ministres responsables que devant l'opinion, et cependant elles étaient alors plus puissantes, plus influentes que le Parlement du XVII^e siècle qui faisait exécuter Strafford. Il fut même obligé de défendre les prérogatives du pouvoir royal contre ceux-là mêmes qui l'avaient accusé de violer le principe de la monarchie en créant un pouvoir ministériel. Par une contradiction singulière, mais qui se renouvelle dans tous les temps de révolution et de restauration, ces mêmes royalistes, partisans du droit divin, ennemis de la charte dans laquelle ils ne voyaient qu'un contrat révolutionnaire, voulaient maintenant imposer à leur roi un ministère de leur choix; bien plus, lui interdire à jamais de nommer certains hommes. Ainsi, ils demandaient pour la Chambre le droit de déclarer tels ou tels ministres « indignes de la confiance publique. » Benjamin Constant n'eut pas de peine à prouver combien était attentatoire à l'autorité royale cet ostracisme d'un nouveau genre, combien il était injurieux pour l'opinion publique, qu'il engageait dictatorialement dans le présent et dans l'avenir.

Mais il ne suffisait pas à Benjamin Constant d'établir que la responsabilité ministérielle ne faisait pas déchoir la majesté souveraine, et ne

Digitized by Google

transformait pas les assemblées législatives en assemblées dictatoriales. Après avoir montré comment, au moyen du mécanisme de la constitution, le pouvoir exécutif pouvait se limiter sans s'abaisser, et les Chambres être influentes et écoutées sans être despotiques, il avait à aborder la responsabilité elle-même, et, pour la faire mieux comprendre, à en dresser en quelque sorte la constitution. Il remplit ce rôle avec une sagacité, une profondeur, une finesse, une abondance de détails, une science d'analyse qui révèlent à quel point les théories constitutionnelles lui étaient familières.

Dans son système, les ministres peuvent encourir l'accusation et mériter d'être poursuivis de trois manières : par l'abus et le mauvais emploi de leur pouvoir légal; par des actes illégaux, préjudiciables à l'intérêt public, sans rapports directs avec l'intérêt particulier; enfin, par des attentats contre la liberté, la sûreté et la propriété individuelles. Ces délits se divisent donc en deux catégories : les délits généraux et les délits privés. Les premiers sont passibles de la responsabilité politique, les seconds de la responsabilité judiciaire. Dans le premier cas, les assemblées pourront seules accuser et traduire en justice les ministres; dans le second, les simples particuliers auront le droit de traduire directement, sans autorisation d'aucune sorte, les ministres et leurs agents devant les tribunaux ordinaires.

Quant à la responsabilité politique, Benjamin Constant ne se dissimule pas qu'il y aura presque toujours dans son application quelque chose d'arbitraire, car les assemblées peuvent obéir à des passions politiques, à l'esprit de parti, aux entraînements du moment. Aussi s'efforce-t-il de donner aux ministres des garanties de différentes natures. De là, un tribunal composé de manière qu'il soit préservé des passions populaires, ayant la faculté de ne prononcer que d'après sa conscience et de mitiger la peine; de là, l'interdiction d'aggraver la peine prononcée par le tribunal par une peine exceptionnelle, telle que l'exil, la prison ou l'internement. L'objection qu'en prenant tant de précautions on court le risque de ne faire de la responsabilité qu'un vain mot, n'arrête pas Benjamin Constant. « Il résulte, dit-il, des dispositions précédentes que les ministres seraient souvent dénoncés, accusés quelquefois, condamnés rarement, punis presque jamais. Ce résultat peut paraître insuffisant aux hommes qui pensent que pour les délits des ministres, comme pour ceux des individus, un châtiment positif et sévère est d'une justice exacte et d'une nécessité absolue. Je ne partage pas cette opinion. La responsabilité me paraît surtout devoir atteindre deux buts : celui d'enlever la puissance aux

Digitized by Google

ministres coupables et d'entretenir dans la nation, par la vigilance de ses représentants, par la publicité de leurs débats et par l'exercice de la liberté de la presse appliquée à tous les actes ministériels, un esprit d'examen, un intérêt habituel au maintien de la constitution de l'État, une participation constante aux affaires, en un mot, un sentiment animé de vie politique... Oui, les ministres seront rarement punis; mais, si la nation est libre et énergique, qu'importe la punition d'un ministre, lorsque, frappé d'un jugement solennel, il est rentré dans la classe vulgaire plus impuissant que le dernier citoyen, puisque la désapprobation l'accompagne et le poursuit? La liberté n'en a pas moins été préservée de ses attaques, l'esprit public n'en a pas moins reçu un ébranlement salutaire qui le ranime et le purifie, la morale sociale n'en a pas moins obtenu l'hommage éclatant du pouvoir traduit à sa barre et flétri par sa sentence. »

Ainsi, on le voit, le but principal de Benjamin Constant est d'entretenir l'activité de l'opinion; si ce but est atteint au moyen de la responsabilité ministérielle, on aura obtenu le résultat que doivent chercher avant tout les gouvernements libres; car là où l'opinion est active et vigilante, l'arbitraire ne s'établira pas. Fidèle à ses principes libéraux, à sa haine de la terreur et des lois de prévention, Benjamin Constant fait bénéficier les détenteurs du pouvoir des sentiments de tolérance, de douceur, qu'il réclame du pouvoir en faveur des simples citoyens. De même qu'il ne veut pas que le gouvernement attente à l'indépendance de la nation, qu'il pèse sur son esprit, sa raison, sa volonté, par des lois dites lois d'amour ou de terreur, selon les temps et les régimes, de même aussi il ne veut pas que la nation et ses représentants pèsent sur le pouvoir et ses agents par des lois de défiance et d'une sévérité trop rigoureuse. Il ne faut pas que le gouvernement ait trop lieu de craindre, car alors cela lui donne l'idée de prendre des précautions pour l'avenir, et le pousse à l'intrigue, à la conspiration, aux mesures exceptionnelles; c'est ainsi que s'altèrent les constitutions et que naissent les empiétements, les usurpations, et finalement ou une guerre civile, ou un coup d'État, ou une révolution. Le pouvoir et les citoyens ont donc intérêt à être libres pleinement, chacun dans leur sphère, non-seulement libres de fait, mais libres de toute crainte; la crainte étant, en politique, au dire de Machiavel, la plus dangereuse conseillère. Voilà pourquoi, s'il faut être indulgent pour le ministre qui a erré dans une négociation, dans la conduite d'une guerre, dans une mesure économique ou financière, il faut être sévère pour lui quand il s'agit de délits qui touchent à des intérêts particuliers. « Un ministre

Digitized by Google

ne peut se tromper quand il attente illégalement à la liberté d'un citoyen; il sait qu'il commet un crime, il le sait aussi bien qu'un individu qui se rendrait coupable de la même violence. Aussi l'indulgence, qui est une justice dans l'examen des questions politiques, doit disparaître quand il s'agit d'actes illégaux et arbitraires. Alors les lois communes reprennent leurs forces, les tribunaux ordinaires doivent prononcer, les peines doivent être précises et leur application littérale. »

Faire poursuivre les ministres par de simples citoyens, par les tribunaux ordinaires, c'était une conception nouvelle, audacieuse, qui bouleversait toutes les idées reçues alors sur les rapports de l'autorité et de l'individu. Il faut bien le dire, la Révolution, l'Empire succédant à la monarchie absolue, avaient agrandi encore le droit de l'État et diminué le droit de l'individu. Qu'un obscur citoyen eût le droit de citer en justice un des représentants de l'autorité, sans la permission de l'autorité elle-même, cela n'entrait pas facilement dans les esprits; on y voyait presque un attentat contre la société. Ce fut un des points sur lesquels Benjamin Constant fut le plus attaqué. On lui disait que la magistrature ordinaire ne serait jamais assez forte et assez courageuse pour tenir la balance égale entre deux parties si disproportionnées en crédit et en puissance. Il en concluait qu'il fallait constituer une magistrature forte, indépendante du pouvoir, ce qui serait un bienfait de plus dû à la responsabilité ministérielle. Il citait l'exemple de l'Angleterre : les ministres s'étant permis des actes arbitraires contre M. Wilkes, celui-ci les traduisit devant les tribunaux avec leurs agents, et les ministres furent condamnés à des amendes considérables. Il suffirait donc de donner à la magistrature française l'énergie qu'elle avait en Angleterre. Ici Benjamin Constant ne poussait pas son idée jusqu'au bout; il croyait donner à la magistrature toute l'indépendance désirable en demandant pour elle l'inamovibilité; il ne semble pas s'être préoccupé de l'influence que le gouvernement peut encore posséder sur elle par l'avancement. « La crainte et l'espérance, dit Tacite, sont les deux grands moyens qui gouvernent les hommes. » Il ne fait pas non plus assez remarquer que la magistrature anglaise est soutenue, encouragée par le concours du jury, même dans les affaires correctionnelles et civiles. Elle est, dans presque tous ses actes, comme entourée de l'opinion.

En insistant sur le droit de poursuivre les ministres devant les tribunaux ordinaires, Benjamin Constant avait surtout en vue la responsabilité des agents secondaires. Il savait bien que les ministres seraient rarement poursuivis, mais il pensait que s'ils perdaient en



Digitized by Google

droit cette inviolabilité qu'on s'habituait à leur accorder, leurs agents la perdraient en fait. Il demande donc que tout fonctionnaire soit poursuivi sans autorisation de l'autorité, que l'on fasse disparaître de la constitution cet article qui créait, selon lui, en France deux cent mille inviolables, qui donnait à ces deux cent mille inviolables une idée trop exagérée de leur importance, en les autorisant à croire qu'il y avait une notable différence entre un citoyen et un fonctionnaire public. Heureux d'avoir chassé cet article de l'*acte additionnel* et de l'avoir remplacé par un autre tout contraire, il célèbre son triomphe avec une joie qui devait être de courte durée. Quand Louis XVIII rentra, il se hâta d'en revenir aux précédents consacrés par les constitutions antérieures. Il ne craignit pas de se montrer en cela fidèle à la tradition révolutionnaire, en introduisant dans sa charte octroyée l'article 75 de la constitution de l'an VIII; article qui, d'après M. Laboulaye[1], « empêche toute responsabilité effective des agents inférieurs, au grand dommage de la liberté. »

Ce n'était pas seulement dans l'intérêt des citoyens que Benjamin Constant attachait tant d'importance à la responsabilité des agents secondaires, c'était aussi dans l'intérêt des fonctionnaires. Il voulait, comme nous venons de le dire, rabaisser cet esprit d'orgueil qui tendait à faire d'eux une nouvelle caste, « la caste bureaucratique » ; il voulait encore les délivrer de l'esprit de soumission dont ils se montraient animés envers leurs supérieurs. Il voyait dans l'obéissance passive un mal d'autant plus dangereux qu'il est latent, qu'il se dissimule sous les apparences de l'ordre, de la discipline. On lui objectait que si l'agent secondaire se trouvait placé entre deux responsabilités, il n'y aurait plus de gouvernement possible, qu'il se croirait en droit de juger les actes de son supérieur, et qu'il introduirait dans l'administration un esprit d'indépendance incompatible avec les devoirs de la hiérarchie. « Ce n'est pas, répondait éloquemment Benjamin Constant, faute d'obéissance dans les agents inférieurs de nos diverses tyrannies que la France a tant souffert de ces tyrannies; tout le monde, au contraire, n'a que trop obéi...; mais les dépositaires du pouvoir, convaincus, malgré les exemples, de l'éternelle durée de leur autorité, ne cherchent que des instruments dociles qui servent sans examen : ils ne voient dans l'intelligence humaine qu'une cause de résistance qui les importune. Plus les soldats, en leur qualité d'instruments aveugles, ont fusillé leurs concitoyens, plus on a répété que l'armée devait être purement

[1] *Cours de politique constitutionnelle*, tome I, p. 97, *note du commentateur.*

Digitized by Google

et passivement obéissante. Plus les agents de l'administration ont déployé de zèle sans examen pour faire incarcérer, détenir et traduire devant des tribunaux de sang leurs administrés, plus on a prétendu que l'examen était le fléau, et le zèle implicite le ressort nécessaire de toute administration. » Il écrivait cela en 1817, après les cours prévôtales et la terreur blanche, presque au moment où Chateaubriand, dans un jour d'égarement, demandait sept hommes dévoués pour bien gouverner un département. Abordant d'ailleurs la question en elle-même, il déclare l'obéissance passive impossible : il faudrait pour cela chasser de l'esprit de l'homme la faculté d'examen ; or l'examen est pour l'homme ce palais de Strigiline où les chevaliers revenaient sans cesse, malgré leurs efforts pour s'en éloigner ; or l'obéissance passive est aussi nuisible au monarque qu'à la liberté. « On ne réfléchit pas, en exaltant l'obéissance passive, que les instruments trop dociles peuvent être saisis par toutes les mains et retournés contre leurs premiers maîtres, et que l'intelligence qui porte l'homme à l'examen le porte aussi à distinguer le droit d'avec la force, et celui à qui appartient le commandement de celui qui l'usurpe. »

En résumé, le pouvoir ministériel tel qu'il le comprenait paraissait à Benjamin Constant, dans un État constitutionnel, le principe même de l'indépendance. Le roi était affranchi de ses passions en ne se mêlant plus à celles de ses sujets que pour les modérer ; les ministres se sentaient plus libres, puisqu'ils ne dépendaient plus que de la volonté de l'opinion, qui, quelque capricieuse qu'elle soit, obéit cependant à des règles, à des principes, et est obligée de s'appuyer sur des raisons ou du moins sur des prétextes ; les citoyens se sentaient plus aptes à la liberté en cessant d'être une matière administrative ; le fonctionnaire redevenait citoyen en rentrant dans le droit commun ; et enfin les assemblées, qui sortent du milieu des citoyens, et d'où sortent indirectement les ministres, reprenaient le rôle qui leur appartient dans un gouvernement représentatif, où elles ne sont vraiment indépendantes qu'en acquérant la faculté et le pouvoir de faire respecter les droits et les intérêts de ceux qu'elles représentent.

Tels étaient les effets moraux que devait produire l'institution du pouvoir ministériel ; mais, pour que ces effets pussent se perpétuer, il fallait autre chose qu'un mécanisme constitutionnel ; il n'aurait servi de rien que la responsabilité fût décrétée, si la nation tout entière n'eût pas eu dans ses institutions les moyens d'en faire une réalité. Elle devait trouver sa sanction dans une série de garanties, de lois de précaution et de lois de liberté qui consacreraient les droits des citoyens et met-

Digitized by Google

traient sans cesse l'opinion en mouvement. De là la nécessité de la liberté individuelle, de la liberté dans les élections, de la liberté du commerce et de l'industrie, de la liberté communale, de la liberté d'enseignement, et enfin de la liberté de réunion et de la presse. Benjamin Constant rend toutes ces libertés solidaires les unes des autres : c'est de leur accord et de leur mise en activité qu'il fait résulter la prospérité et la sécurité des États. Il aborde plusieurs fois et à diverses époques chacune de ces questions ; sur presque toutes, il est en avant de son temps par son radicalisme dans la liberté. On ne pourrait faire une objection que sur sa manière d'entendre le suffrage restreint et sur sa croyance à la nécessité d'une Chambre haute et aristocratique[1]. Quant à la liberté d'industrie et de commerce, à la liberté d'association, d'enseignement, on peut dire qu'il n'avait alors aucun appui dans quelque parti que ce fût. A la théorie du blocus continental succédait la théorie de la protection, adoptée à la fois par la noblesse en vue de ses intérêts agricoles, et par la bourgeoisie en vue de son industrie, l'une et l'autre ayant pour prétexte et pour excuse la prétendue protection du travail national. L'idée d'association entraînait l'idée du droit de réunion et l'idée de corporation : les uns y voyaient un instrument révolutionnaire; les autres un retour à l'ancien régime, une renaissance des arts et métiers, une résurrection des couvents. Quant à l'enseignement, on avait peine à comprendre que la société s'en remît à d'autres qu'à l'État du soin de former les intelligences. Tous les partis adoptaient l'axiome de Leibnitz : « Maître de l'esprit humain, maître du genre humain, » et désiraient le mettre en pratique quand ils seraient les maîtres. Sur ce point marchaient d'accord les royalistes et les révolutionnaires, les libéraux et les catholiques; tous aspirant à former des hommes, c'est-à-dire, pour appeler les choses par leur nom, à imposer à la jeunesse la doctrine triomphante. Telle est en cette matière la violence de l'esprit de despotisme, que l'espérance de la domination future console de la défaite présente, et qu'on aime mieux renoncer à la liberté qu'à la chance toujours problématique de pouvoir opprimer à son tour.

L'auteur des *Principes de politique* était loin de partager ces préjugés. Allant plus loin que la liberté d'enseignement, il demandait la liberté religieuse absolue, et faisait de celle-ci, avec la liberté de la presse, une des plus précieuses garanties de l'opinion. Elle habituerait les hommes à réfléchir, à se rendre compte, à s'intéresser aux questions

[1] Plus tard, il est revenu sur son opinion relative à la seconde Chambre, au dire de M. Laboulaye, qui le réfute avec beaucoup d'autorité sur ces deux questions.

Digitized by Google

les plus hautes, et à porter dans tous les actes de la vie politique l'ardeur, la passion sérieuse de la vie religieuse. Il ne se contentait donc pas de cette sorte de tolérance officielle qui proclame la liberté de quelques cultes. Dans ce système, selon lui, l'État se fait théologien et maître de toutes les religions qu'il consacre, car ayant accordé la liberté à une religion basée sur certains dogmes, si ces dogmes étaient altérés, s'ils étaient remplacés par d'autres, la religion, par cela même, se modifierait, et l'État serait en droit de ne voir plus en elle qu'une secte inconsistante. Cette idée, qui est profonde, tenait à cette autre idée : c'est que l'État ou du moins le gouvernement est impuissant à diriger les choses morales ; elles sont au-dessus de lui, elles lui échappent. Il pensait, avec Condorcet, que le gouvernement est toujours en arrière de la civilisation, et que le progrès ne lui arrive qu'après avoir traversé plusieurs générations d'hommes. En religion surtout, le gouvernement est susceptible, ombrageux, et porté à ne voir que le côté politique ; il s'effrayera, par exemple, de telles doctrines qui lui paraîtront nouvelles et scandaleuses, parce qu'il ignorera qu'elles sont déjà professées par des hommes d'élite, par des Églises, par des sectes. Il faut donc séparer tout à fait l'État et la religion. « Quand dans un empire vous auriez toléré vingt religions, vous n'auriez rien fait encore pour les sectateurs de la vingt et unième. Les gouvernements qui s'imaginent leur donner une latitude convenable en leur permettant de choisir entre un nombre fixe de croyances religieuses, ressemblent à ce Français qui, arrivé dans une ville d'Allemagne dont les habitants voulaient apprendre l'italien, leur donnait à choisir entre le basque et le bas breton. Cette multitude des sectes dont on s'épouvante est ce qu'il y a pour la religion de plus salutaire ; elle fait que la religion ne cesse pas d'être un sentiment pour devenir une forme. Quand la religion dégénère de la sorte, elle perd toute influence sur la morale ; elle se loge, pour ainsi dire, dans une case des têtes humaines où elle reste isolée de tout le reste de l'existence. Nous voyons en Italie la messe précéder le meurtre, la confession le suivre, la pénitence l'absoudre, et l'homme, ainsi délivré du remords, se préparer à des meurtres nouveaux. »

Aussi Benjamin Constant désire que l'on favorise en France l'établissement des sectes, dans l'intérêt de la politique, de la liberté et des gouvernements eux-mêmes. Le préjugé répandu alors, comme aujourd'hui, que l'esprit de secte n'est pas dans la nature française, ne l'effraye point, et il le combat avec des arguments qui aujourd'hui encore ont toute leur valeur.

L'esprit de secte est-il donc si antipathique à la France qu'on

Digitized by Google

veut bien le dire? Si le jansénisme et le protestantisme ne parvinrent pas à s'établir fortement en France, sous l'ancienne monarchie, cela tient-il à notre caractère national, comme le pensent beaucoup d'historiens, comme nous le lisions dernièrement encore chez deux éminents critiques, MM. Sainte-Beuve et Renan? Cette explication ne nous satisfait pas, l'histoire ne nous démontre pas cela avec une entière évidence. Nous voyons bien que l'esprit d'unité et de centralisation a dominé chez nous l'esprit de liberté; nous n'en concluons pas que cela devait être inévitablement. A voir les efforts persévérants et sans cesse renaissants de l'esprit de liberté, nous serions plutôt porté à nous demander comment il se fait que tant d'efforts, tant de travaux, tant de protestations sorties spontanément du cœur même de la nation n'aient pas abouti à un plein succès. Le spectacle de cette lutte impuissante nous montre qu'il est difficile, en effet, à la force morale d'établir ses droits et de les maintenir en face de la force matérielle; il ne nous enseigne pas à voir dans le triomphe de celle-ci une nécessité de notre position. Fatalisme pour fatalisme, nous aimons mieux croire à celui des circonstances extérieures, pesant pendant un long temps sur les résolutions et les sentiments intimes de l'homme, qu'à ce fatalisme accommodant qui, loin de voir dans ces circonstances un obstacle au développement naturel de notre génie propre, au contraire leur rendrait volontiers grâces pour nous avoir maintenus dans la voie qui nous était tracée par l'ethnographie et la climatologie. Si chaque peuple a une aptitude générale, gardons-nous d'appliquer cette théorie trop rigoureusement aux diverses phases de son histoire. Quand, par exemple, nous l'appliquons au protestantisme, antipathique, dit-on, au génie national, nous nous demandons alors pourquoi il a fallu pour le vaincre tant de guerres, tant de massacres, tant de persécutions de toute sorte, générales et privées, depuis la Saint-Barthélemy jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes et aux mesures de police des deux derniers siècles. D'ailleurs, l'établissement du protestantisme dans les autres pays soulèverait en sens contraire les mêmes objections, et il serait assez facile de prouver que les circonstances politiques aidèrent singulièrement au triomphe de la nouvelle cause. Si la France est restée catholique, pourquoi l'Angleterre cessa-t-elle de l'être? A-t-elle donc changé en un jour de génie national, ou ce génie avait-il attendu jusque-là une religion qui lui convint? Aurait-elle possédé cette religion, si Henri VIII ne l'avait fondée par des moyens et dans des intérêts plus temporels que spirituels? L'aurait-elle conservée si Marie Tudor eût vécu et n'eût pas été remplacée par Élisa-

Digitized by Google

beth? Vis-à-vis de l'Allemagne, la question paraît plus épineuse : une partie embrassa le protestantisme, l'autre resta catholique. De quel côté se trouve le génie national? Chose digne de remarque, les populations qui embrassèrent chez nous la religion réformée avec le plus de zèle et les premières, furent les populations méridionales, qui ont conservé davantage le caractère de la race latine, hostile par nature, dit-on, à l'esprit de secte [1]. On a fait observer, à propos des guerres de religion, que la Réforme se propagea d'abord dans le peuple, parmi les bourgeois des grandes villes, artisans, commerçants, savants solitaires, c'est-à-dire parmi les classes les moins soumises aux influences particulières et factices, aux intérêts politiques et de caste.

Quoi qu'il en soit des effets de la liberté religieuse, il y avait une question à laquelle Benjamin Constant attachait encore plus d'importance, et sur laquelle au moins il eut la satisfaction d'être écouté favorablement : nous voulons parler de la liberté de la presse. Nous n'avons pas à le suivre sur ce point. A quoi bon? Si le problème n'est pas résolu, ce n'est pas faute qu'on l'ait agité; si nous ne sommes pas convaincus, ce n'est pas faute d'avoir raisonné. Hélas! quelques arguments de plus ne changeront pas nos résolutions : nous sommes éclairés autant que nous pouvons l'être, et si nous ne nous dirigeons pas du côté de la vérité, c'est que nous obéissons à d'autres mobiles que ceux de la raison pure. Toutefois, ce ne sera pas un hors-d'œuvre que de dire que Benjamin Constant est, de tous les libéraux du XIX^e siècle, celui qui a eu le moins peur de la liberté de la presse. Il ne se perd pas, comme Royer-Collard, dans des distinctions subtiles entre la liberté d'écrire et la liberté des journaux; il repousse toute loi préventive, toute autorisation, rejette même les lois répressives spéciales, demande pour les journaux le droit commun, et croit qu'ils sont d'autant moins dangereux qu'ils sont plus libres. L'idée de la liberté limitée lui paraît inspirée par cet esprit d'orgueil et d'ambition qui pousse tous les partis à régner en maîtres et à n'accorder à leurs adversaires que ce qu'ils ne peuvent leur refuser. Il prétend que la liberté de la presse n'a renversé aucun gouvernement, et que le silence est bien plus dangereux que la publicité. Il cite en preuve l'ancien régime lui-même, qui a laissé s'amasser secrètement et dans l'ombre les préventions, les colères, et qui, s'il avait donné la publicité, aurait pu montrer combien le gouvernement était modéré, comparé à ce qu'on en disait tout bas,

[1] C'est du midi de la France latine que sortirent les hérésies du moyen âge : les manichéens, les albigeois, etc.

Digitized by Google

à ce qu'en faisaient les imaginations. A ceux qui disent que les sociétés ont besoin de prendre des précautions contre le déchaînement des passions, il répond que ces précautions n'ont servi à aucun gouvernement; qu'il n'y a pas de pays qui ait été plus souvent *sauvé* que la France, en dépit des lois répressives dont tous les régimes se sont étayés; il lui propose de chercher son salut maintenant dans la liberté illimitée, et de rejeter à jamais les lois d'exception; et il appuie son opinion sur celle de M. Guizot, alors lui aussi partisan de la liberté illimitée de la presse [1]. Mérite rare au moment où le chef des doctrinaires voulait qu'aucun journal ne pût appartenir à un parti.

Que d'idées contiennent les deux volumes que M. Laboulaye a publiés avec tant d'intelligence! Que de fruit on pourrait en tirer, s'il ne fallait s'arrêter! On l'a dit justement, depuis Montesquieu, Benjamin Constant a été le premier de nos philosophes politiques. Combien d'écrivains célèbres n'ont fait que répéter ce qu'il avait dit! M. Laboulaye le remarque exactement à propos de M. de Tocqueville. Le système de l'éminent académicien sur la centralisation révolutionnaire et monarchique était aussi celui de Benjamin Constant. Il y est revenu bien des fois et avec beaucoup de détails; il ne craignit pas, pour attaquer la centralisation, d'employer un mot très-compromis, très-impopulaire: il allait jusqu'à vouloir créer un *nouveau fédéralisme*.

Espérons cependant que nous cesserons enfin d'être ingrats envers le célèbre publiciste, et que nous nous familiariserons davantage avec ses principes. L'occasion, croyons-nous, lui est propice. Nous ne pensons pas, avec M. Sainte-Beuve, que les idées de Benjamin Constant aient vieilli et que le public s'en éloigne chaque jour davantage. Que le spirituel critique se rassure! le danger est moins grand que son pessimisme ne pourrait le craindre; nous n'en donnons d'autre preuve que la vivacité nouvelle avec laquelle les attaquent ceux qui les redoutent.

EUGÈNE MARON.

[1] Voir une citation fort intéressante de M. Guizot, *Cours de politique constitutionnelle*, tome II, p. 464.

Digitized by Google

# ÉTUDES SUR L'ALLEMAGNE DU XVIII^e SIÈCLE

PREMIER ARTICLE

## LES DEUX ÉGLISES

### I

Tout le monde connaît les grands écrivains qui illustrèrent l'Allemagne vers la fin du siècle dernier. On connaît aussi les campagnes du prince Eugène, les exploits de Frédéric le Grand, et beaucoup de personnes sauraient préciser la part que prit tel ou tel souverain germanique dans les guerres que le saint-empire eut à soutenir. Mais ce que l'on ignore assez généralement, c'est la manière dont vivait et pensait la société allemande du XVIII^e siècle.

Pourquoi la nation allemande restait-elle dans un état de torpeur, alors que la France et l'Angleterre rayonnaient de gloire et de génie? Que se passait-il dans le sein de cette société? Quels étaient les penchants des esprits, quel était le mobile de leurs actions durant la longue période qui sépare l'activité de Leibnitz de celle de Gœthe?

C'est là une des pages les moins connues de l'histoire moderne, et peu de personnes, croyons-nous, seraient disposées à répondre aux questions que nous venons de soulever.

Nous allons tâcher néanmoins de les résoudre, et nous aimons à penser que le tableau qui se déroulera devant nous offrira plus d'un sujet de méditation à ceux de nos lecteurs qui, en étudiant l'histoire

Digitized by Google

des peuples, s'attachent, avant toute chose, à saisir les diverses évolutions de l'esprit, soit qu'il se révèle dans une série de faits éclatants, soit qu'il entre dans une phase d'activité moins bruyante et, pour ainsi dire, latente.

Mais il n'est point aisé d'obtenir une image fidèle de la société allemande du XVIII^e siècle. Il faut tout d'abord étudier les mœurs des diverses principautés, grandes et petites, dont se composait l'Empire germanique ; lire un grand nombre de livres et de documents peu importants en eux-mêmes, mais qui décèlent d'autant mieux le goût et les penchants de l'époque. Ce travail terminé, un obstacle plus sérieux vous arrête. Les grands événements qui, d'ordinaire, frappent l'imagination et fixent l'attention, font entièrement défaut ; tandis qu'une foule de détails viennent s'offrir pêle-mêle à vos regards et solliciter votre attention d'une manière égale. Pour composer votre tableau, il vous faudra par conséquent réunir en un solide faisceau des éléments épars dans une foule de villes et de cantons différents, porter l'ordre et l'harmonie dans un chaos de petites choses et en faire jaillir les enseignements qu'elles contiennent.

Mais, quelles que soient les difficultés qui nous attendent, nous allons entrer en matière et retracer en traits rapides la physionomie des hommes et des choses de cette époque.

## II

Deux générations s'étaient succédé depuis la paix de Westphalie, et cependant l'Allemagne gémissait encore des blessures que lui avait faites la guerre de Trente ans, guerre horrible où l'on vit le frère combattre contre le frère et le fils s'armer contre son père. L'Allemagne avait immolé à Dieu la plupart de ses enfants ; elle avait enseveli dans son propre sein, comme dans un immense tombeau, non-seulement une grande partie de sa population, mais encore la partie la plus saine et la plus vigoureuse.

Aussi les champs dévastés restaient-ils sans culture, et le voyageur traversait-il des villages abandonnés où l'herbe croissait dans les rues et où de grands arbres s'élançaient du sein des ruines. On y voyait çà et là des groupes de maisons que l'incendie avait épargnées et qui étaient restées intactes sur leurs assises, mais elles étaient désertes. Les fauves avaient pris possession du foyer qui avait abrité la famille du paysan, et le cri

Digitized by Google

du loup y avait remplacé les douces chansonnettes de la jeune fille [1].

L'industrie était ruinée et l'artisan, oisif et triste, avait oublié les gais refrains de ses ancêtres. Les villes impériales, autrefois rayonnantes de lumières et pleines de richesses, avaient vu leurs flottes détruites, leur commerce anéanti, leur crédit ruiné : le fléau qui avait brisé la force de la patrie commune ne devait pas épargner la leur.

On ne sentait plus palpiter l'amour de la patrie dans le cœur du peuple. De trop longues souffrances avaient énervé son courage et anéanti en lui jusqu'au désir d'élever un nouvel édifice du milieu des ruines qui l'oppressaient de toutes parts.

Les arts, les sciences, les lettres, les discussions politiques, toutes ces choses enfin qui anciennement remuaient, passionnaient, entraînaient les esprits et faisaient de l'Allemagne un foyer de lumière et d'activité, avaient été noyés dans le sang. La place que laissèrent vide ces grands moteurs de la vie fut bientôt envahie par une foule de préoccupations puériles et de mesquines rivalités sous l'action desquelles la génération qui commence le XVIII^e siècle resta sans vigueur et sans aspiration sérieuse.

La civilisation tout entière d'un grand peuple ayant été éteinte sous un flot de sang, on ne doit pas s'étonner de voir cette nation persévérer pendant près d'un siècle dans un état de prostration qui, dans la vie des peuples comme dans celle des individus, succède toujours à de trop violentes secousses. Ce qui étonnera comme un prodige, ce sera de voir les esprits passer brusquement de ce long affaissement à une vie pleine de séve et de vigueur.

Puisque c'est le choc de dogmes opposés qui avait produit la ruine de l'Allemagne, il y a de l'intérêt à rechercher comment le sentiment religieux continuera à se manifester dans une société qui vient de sentir jusque dans ses entrailles combien cet instinct est redoutable, lorsqu'il s'exalte et soumet à son empire toutes les autres puissances de l'âme humaine.

## III

La paix de Westphalie, en faisant tomber les armes des mains des

[1] Ceci est littéralement vrai. Lorsque la famille de Vitzthum eut repris possession d'un ancien domaine, lequel, comme tant d'autres, était resté désert depuis la guerre de Trente ans, des loups sortirent de l'ancienne habitation du fermier et se précipitèrent sur le comte de Vitzthum.

Digitized by Google

deux Églises, n'avait pu en même temps étouffer la haine qu'elles nourrissaient l'une contre l'autre. On avait cessé de s'entr'égorger, non parce que les passions haineuses étaient assoupies, mais parce que de part et d'autre on n'avait plus la force ni de soulever le glaive qui avait décimé les populations, ni de promener plus longtemps la torche qui avait incendié les villes et les campagnes. Épuisées, haletantes, mais toujours implacables, les deux Églises étaient restées debout sur le sol de l'Allemagne et continuaient à la miner sourdement.

Au commencement du XVIII^e siècle, l'Église romaine espérait encore ramener au bercail le troupeau tout entier. A cet effet, elle employait indistinctement la persuasion et la violence. Par suite d'une plus longue habitude, elle avait acquis sur sa rivale une incontestable supériorité dans le maniement des armes spirituelles. Aussi ses efforts ne restèrent-ils pas stériles. Dès le commencement du siècle, les jésuites ramenaient au giron de l'Église un grand nombre de seigneurs et de princes protestants. Ce fut là une des plus brillantes campagnes qu'aient faites les révérends pères.

Le nombre des princes qui abjuraient le protestantisme était si grand, et les conversions se succédaient avec une telle rapidité, qu'un moment l'Église pensa reconquérir tout ce qu'elle avait perdu en Allemagne depuis que Luther y avait prêché l'hérésie. Aussi lorsqu'en 1710 le vieux prince de Brunswick vint grossir les rangs des convertis, le roi de Prusse s'écria-t-il, comme épouvanté :

« On a bien raison de dire que vieillesse n'est point sagesse. Je crois, en vérité, que la fin du monde est proche et que le diable est déchaîné ! »

Le roi de Prusse n'était pas le seul homme de l'Allemagne qui considérât ces nombreuses conversions comme l'œuvre de Satan. Cette croyance paraît avoir été solidement établie dans l'esprit du peuple et des pasteurs, ainsi que l'indique le fait suivant.

A Brunswick vivait un digne prélat qui venait de voir coup sur coup deux princesses de la maison régnante abjurer le protestantisme : l'une pour épouser le frère de l'empereur; l'autre, le prince héréditaire de Russie. Le bon pasteur monte en chaire, promène ses regards sur l'assemblée et, d'une voix pleine de tristesse, commence son sermon en ces termes : « Pleurons, mes frères ! on a livré une de nos princesses » au papiste, une seconde au païen, et lorsque demain le diable, qui a » été l'instigateur de ces actes déplorables, viendra demander pour lui-» même la main de la troisième princesse, hélas ! on ne la lui refusera » pas. »

Digitized by Google

Nous ne saurions affirmer, il est vrai, que la prophétie du digne pasteur se soit accomplie, mais notre franchise nous oblige à ne point celer que ces éclatantes conversions n'étaient pas le résultat d'un travail intérieur, la consécration d'une foi ardente et sincère. L'intérêt passionné qu'avaient montré pour les questions religieuses les ancêtres de ces princes n'avait point passé dans l'âme de ceux-ci. En changeant de religion, la plupart d'entre eux n'avaient aucun souci de savoir si l'Église dans laquelle ils entraient était supérieure à celle qu'ils délaissaient.

Était-ce entraîné par une sainte ferveur et dans le louable désir d'aller entendre la messe que Frédéric-Auguste, l'électeur de Saxe, abjurait l'hérésie et faisait élever à Dresde cette belle église catholique que nous y admirons? Nullement. On savait que les nobles et orthodoxes Polonais éprouvaient quelque répugnance à rendre hommage à un roi hérétique. Pour porter dignement la couronne des Sobieski, il fallait être bon catholique. Donc on abjure, on se signe à Dresde et l'on est proclamé roi à Varsovie. Quant à la population toute luthérienne de la Saxe, il n'y avait pas lieu de s'en préoccuper. Satisfaite et dévouée quand même, elle continuera, après comme avant, à prier Dieu pour son souverain. Aussi l'électeur, qui connaît la fidélité inaltérable de ce bon peuple, en sera-t-il touché et daignera-t-il rassurer ses sujets hérétiques sur les conséquences de sa conversion, qu'il proclame en ces termes : « Après que » Dieu nous en eut depuis longtemps inspiré le désir, nous nous » sommes enfin décidé à rentrer dans le sein de l'Église catholique et » romaine, qui avait jadis abrité nos aïeux, et nous disons qu'en agis- » sant ainsi nous n'avons en vue que Dieu seul, et non pas notre » propre gloire. Nous permettons à nos sujets de persévérer dans la » confession d'Augsbourg, et voulons, par l'effet de notre bonté, non- » seulement ne point les forcer à entrer avec nous dans l'Église catho- » lique et romaine, mais nous entendons aussi accorder à leurs écoles, » leurs églises et leurs universités notre très-haute et très-gracieuse » protection. »

Le lecteur qui ne voudrait pas prendre au sérieux l'assurance que donne ici l'électeur, de s'être fait catholique par pur amour de Dieu, serait du même sentiment que le baron de Loën, lequel s'écriait en apprenant la conversion de ce prince : « Je croirais volontiers qu'il a » changé de religion, si jamais il avait eu une religion quelconque ; » mais tout le monde sait qu'il n'a connu d'autre article de foi que » celui que professent un grand nombre de nos princes, à savoir : que » Dieu est dans le ciel pour y faire ce qu'il veut, comme font les princes » sur la terre. »

Digitized by Google

Aux considérations politiques venaient souvent s'ajouter des mobiles d'un ordre inférieur, mais dont l'action paraît avoir été irrésistible sur l'esprit de ces princes. Nous allons laisser à l'un d'eux le soin de développer notre pensée.

Le bruit courait que le prince Maximilien, un des fils de l'électeur de Hanovre, avait abjuré. Cette nouvelle ayant fortement alarmé sa sœur, Charlotte de Brandebourg, l'amie de Leibnitz, Maximilien la tranquillise en ces termes : [1] « Il est vrai que j'aime fort le change-
» ment, mais ce n'est pas dans la religion où je le cherche. S'il y avait
» des couronnes de reste ou quelque grand avantage à faire, peut-être
» qu'on aurait raison d'avoir de semblables soupçons, puisqu'il ne serait
» pas blâmable que je songe à mes affaires le mieux que je puis, et que
» je cherche les moyens de me bien établir. Mais ce bruit n'a pour but
» que la seule religion, et je ne suis pas assez dévot pour donner dans
» ce panneau sans savoir pourquoi ni pour quelle fin. Si vous m'aviez
» dit que je gagnerais par là 50,000 écus de revenus, je vous aurais
» donné toute la raison du monde de croire à ces sortes de bruits;
» mais cela n'étant point, je ne sais ce que je vous y dois répondre.
» Ne savez-vous pas que l'intérêt et la religion ont toujours été de si
» fidèles compagnons, qu'on ne peut pas les séparer ? Et pour finir mon
» discours, je vous assure et vous promets que je vivrai autant bon
» luthérien jusqu'à ce que je puisse devenir riche catholique. »

N'est-ce pas là parler à cœur ouvert et faire preuve, sinon de grande piété, du moins de grande franchise? Hélas, non ! le prince Maximilien avait passé par les mains des jésuites. Quand il écrivait la lettre qu'on vient de lire, il avait bien réellement abjuré et reçu en échange la bénédiction apostolique.

Les auteurs protestants attribuent exclusivement à des considérations politiques et à l'amour du gain la conversion des souverains protestants de l'Allemagne, tandis que les auteurs catholiques, au contraire, n'y voient que l'effet d'une sainte ferveur. Nous croyons que l'on ne doit accueillir d'une manière exclusive ni l'une ni l'autre de ces explications : car si, d'une part, il est à peu près impossible de signaler une seule conversion qui ne témoigne de certaines préoccupations étrangères à la religion, il n'est pas moins vrai, d'autre part, que les motifs exposés dans la lettre du prince Maximilien ne suffisent pas pour expliquer l'abjuration toute spontanée de quelques-uns de ces personnages. Pourrait-on, par exemple, attribuer uniquement à des

[1] La lettre qu'on va lire a été écrite en français; nous n'y avons rien changé.

Digitized by Google

motifs de ce genre la conversion de Frédéric de Hesse, qui devint un zélé propagateur de la foi catholique; celle du duc Maurice de Zeitz, qui le jour de sa conversion lava les pieds à plusieurs pauvres? Était-ce purement par intérêt, ou par ambition, qu'abjurèrent Antoine-Ulric de Brunswick et ses deux filles, dont l'une était l'abbesse protestante de Gandersheim? Il serait difficile de répondre d'une manière affirmative, puisqu'en changeant de religion ces personnages n'avaient absolument rien à gagner [1].

L'observateur, habitué à rechercher les motifs multiples et peu apparents qui concourent à déterminer l'âme humaine, pressent que les faits qui nous occupent en ce moment se sont accomplis sous l'action d'une cause toute psychologique, il est vrai, mais qui n'était point le sentiment religieux lui-même; il sent aussi qu'indépendamment des considérations d'intérêt et de politique, il a existé dans l'âme de tous ces personnages un mobile dont ceux-ci n'avaient pas même conscience, mais dont la puissante pression les faisait instinctivement incliner vers l'Église catholique.

Nous croyons pouvoir indiquer cette cause, et nous tenons d'autant plus à bien faire saisir notre pensée, que la conversion presque simultanée d'un si grand nombre de souverains protestants constitue un des spectacles les plus singuliers que nous ait offerts le XVIIIe siècle, spectacle qui a fait la joie du monde catholique et soulevé l'indignation de l'Allemagne protestante.

Quelles étaient les cours où les efforts des jésuites eurent les plus beaux résultats? c'étaient surtout les cours de Saxe, de Wurtemberg, de Cassel, de Brunswick. Et qu'était-ce que les électeurs de Saxe et tous les autres seigneurs, princes et princesses, qui abjurèrent, sinon des êtres blasés, adonnés aux plaisirs et d'une instruction toute superficielle [2]? Or, on n'ignore pas que l'homme qui se trouve en de semblables conditions ressent dans le sein même des plaisirs un ennui insurmontable, une vague inquiétude et parfois même une anxiété

[1] On a émis l'opinion que le vieux prince de Brunswick, en se faisant catholique, espérait devenir électeur de Cologne. D'autres auteurs, reconnaissant que l'ambition n'y était pour rien, ont pensé que ce prince avait voulu, par sa propre conversion, apaiser les remords que sa petite-fille Élisabeth éprouvait de s'être convertie au catholicisme lors de son mariage avec Charles de Habsbourg.

[2] Il va sans dire que nous ne rangeons pas parmi ces personnages les jeunes princesses protestantes que l'on faisait convertir afin de les donner en mariage à des princes catholiques.

Quant à l'abbesse de Gandersheim, dont le saint-père exaltait les vertus, elle a beaucoup aimé, avant comme après sa conversion.

Digitized by Google

tellement grande qu'elle ressemble au remords. On voit alors ces âmes mal équilibrées trembler sous l'action de fréquentes et rapides terreurs. Également incapables de renoncer aux plaisirs et d'étouffer le cri de leur conscience, ces hommes cherchent instinctivement une issue qui leur permette d'échapper à leur angoisse, sans néanmoins discontinuer les plaisirs sans nom qui enivrent leurs sens et flétrissent leurs âmes. Alors le souvenir des préceptes religieux qu'ils reçurent dans le jeune âge s'éveille en eux, et ils attribuent le malaise intérieur qui les tourmente au peu de cas qu'ils ont fait de ces préceptes. C'est à ce moment qu'ils offrent à l'observateur le spectacle étrange d'une existence dont une moitié se compose de débauches et l'autre de pratiques dévotes.

Telle était la situation d'esprit où se trouvaient la plupart des souverains protestants de l'Allemagne. Aussi les voyait-on, longtemps avant leur conversion, s'adresser fréquemment à leurs confesseurs protestants et recommander à ceux-ci de faire concorder les préceptes du Christ avec le train de la cour. Mais on trouvait dans les confesseurs luthériens des hommes inflexibles, des censeurs austères, qui, selon leur propre expression, n'admettaient point de compromis entre Dieu et le diable.

On prévoit ce qui va arriver, on pressent que ces princes, habitués à voir tout obstacle tomber devant leur volonté, finiront par trouver incommodes ces caractères tenaces et abrupts. En effet, on les voit un beau jour s'impatienter de cette inopportune austérité et chercher ailleurs des confesseurs plus souples et plus accommodants.

A partir de ce moment commence l'action de plus en plus irrésistible du jésuite, qui a su se ménager des intelligences dans la petite cour protestante.

Je vois d'ici le bon père chargé par Rome de la conversion du prince hérétique; je vois à la cour de Saxe le père Vota, la tête légèrement inclinée, le sourire sur les lèvres, se glisser sans bruit dans la foule des seigneurs hérétiques qu'il surveille de son regard oblique et qu'il domine du fond de son implacable humilité. Rompu aux usages du grand monde par un long séjour dans les petites cours de l'Italie et de l'Allemagne catholique, le jésuite se fait aimer de tous ceux qui s'approchent de lui, tandis qu'ils fuient la présence du sévère pasteur luthérien. On est le confesseur du favori ou de quelqu'une des plus jolies maîtresses du prince dont on poursuit la capture, et l'on connaît par conséquent le malaise intérieur de celui-ci. Par l'entremise du courtisan et de la favorite à qui l'on a imprimé une direction habile, on se trouve

Digitized by Google

bientôt en présence du prince. Dès ce moment la victoire ne saurait être douteuse. On s'insinue dans l'esprit du pécheur, on met en relief les avantages que la conversion lui assure en ce monde et dans le ciel, on l'enlace dans un dédale de syllogismes ; on le serre chaque jour de plus près, en même temps que l'on tranquillise les alarmes de sa conscience. Enfin, le père casuiste lui fait comprendre que l'Église est une mère pleine d'indulgence pour ses enfants, et qu'après tout, abjurer l'hérésie est une chose tellement méritoire en elle-même, qu'elle rachète largement les plus grands péchés, et à plus forte raison les peccadilles dont vient de se confesser le pécheur. Conséquemment, on donne absolution pleine et entière, et l'on permet ainsi au bienheureux mortel de continuer à jouir des délices de la terre, sans compromettre en rien ses droits au paradis chrétien où il entrera là-haut.

On trouvera peut-être qu'il y a, dans cette maternelle indulgence, quelque chose qui froisse la justice et révolte une conscience honnête, mais il ne faut pas oublier que la mission de convertir les seigneurs germaniques avait été spécialement confiée aux jésuites, et que, dans la pensée du disciple de Loyola, gagner une âme à l'Église sera toujours un but assez élevé pour sanctifier et justifier tous les moyens.

L'abjuration une fois faite, le nouveau catholique n'avait qu'à s'en féliciter. Quelle satisfaction n'était-ce point pour des hommes vains et fastueux que de recevoir la bénédiction d'un pontife dont les vêtements sacerdotaux brillaient d'or et de pierreries: que d'assister à l'office pour entendre chanter en son honneur le *Te Deum* et se voir acclamé par de joyeux *alleluia !*

En règle avec lui-même, parfaitement rassuré sur les conséquences de sa conduite, le prince converti ne mettait plus de frein à ses passions ; il s'y livrait sans hésitation, comme il sied à l'homme qui use de son droit et dont la conscience est tranquille.

A défaut des souverains mêmes, on convertissait les princes cadets, et l'on était d'autant plus enclin à ne pas trop user de sévérité envers eux, que l'on espérait voir le peuple imiter l'exemple de ces hauts personnages. Mais l'espoir de l'Église fut déçu, en ce sens que le troupeau se refusa obstinément à suivre les traces de ses chefs de file.

Cette obstination irritait l'Église. Aussi ne faut-il pas croire qu'elle gagnait les hérétiques toujours et partout par cette douceur dont nous venons de la voir faire usage dans les petites cours luthériennes. On usait de mansuétude avec les grands, on employait la force contre les petits ; c'était justice et l'on restait ferme dans la tradition.



Digitized by Google

De même que l'on voit de fréquentes rafales maintenir l'inquiétude dans les âmes, et faire présager de nouveaux désastres longtemps après que l'orage a désolé la contrée, de même aussi on voyait de subites fureurs se déchaîner du sein de l'Église et jeter l'épouvante parmi les populations qui commençaient à oublier les horreurs de la guerre de Trente ans.

Ce n'est pas sans raison que l'Église se dit militante, car il est de son essence même de ne point souffrir patiemment qu'une autre puissance partage avec elle la direction des consciences là où elle a élevé ses autels.

Aussi voyait-on parfois quelque évêque souverain s'irriter à la vue d'hérétiques prospérant sur une terre confiée à la garde immédiate de l'Église. Et le prélat courroucé décrétait alors d'office la conversion en masse des impies.

En 1731, l'archevêque de Saltzbourg intimait à tous les protestants de cette contrée l'ordre de quitter ses États. Au cœur même de l'hiver, il chassait de leurs foyers des centaines de familles. Puis, sans tenir aucun compte des remontrances des cours protestantes, et nonobstant l'indignation que ce procédé barbare soulevait par toute l'Allemagne, ce prêtre chrétien, pour consommer son œuvre, expulsait plus de trente mille dissidents, lesquels, privés de toute ressource, allèrent chercher asile, les uns en Prusse, les autres en Hollande et en Amérique.

Dans toutes les contrées catholiques de l'Allemagne, les jésuites étaient à l'œuvre. Soit dans leurs écrits, soit dans le confessionnal, ils excitaient à la haine des hérétiques et poussaient à leur destruction.

Marie-Thérèse elle-même, cette princesse si humaine, ne pouvait résister entièrement aux insinuations de son confesseur, et pour témoigner soit de sa ferveur catholique, soit de sa haine contre Frédéric le Grand, elle faisait transporter en Hongrie les familles protestantes qui vivaient dans les provinces allemandes de l'Autriche.

Dans le Palatinat, la persécution des luthériens était en permanence; on leur enlevait leurs églises, et à Heidelberg la force armée les contraignait d'aller entendre la messe. En 1721, les jésuites faisaient fermer l'orphelinat protestant de la ville d'Oels, et une centaine de petits enfants restaient ainsi dans la rue exposés au froid de l'hiver, tandis qu'en Bohême on se servait du fouet pour convertir au catholicisme les têtus hérétiques.

Je crois apercevoir une nuance religieuse jusque dans la lutte sanglante qui s'engagea entre les maisons d'Autriche et de Hohen-

Digitized by Google

zollern et qui pendant sept années divisa la famille germanique en deux camps hostiles. Je vois, d'une part, la maison de Habsbourg caresser la pensée de rétablir en Allemagne la suprématie de l'Église romaine, et d'autre part, Frédéric sur le point de se déclarer protecteur de l'Église protestante. Peu s'en est fallu que l'on n'ait vu le roi-philosophe, le fils bien-aimé de Voltaire, devenir le héros d'une nouvelle guerre de religion plus horrible que la guerre de Trente ans, puisque, succédant à celle-ci, elle eût comblé la mesure et parachevé l'œuvre de dévastation.

## V

Si de l'Église romaine, que l'on vient de voir entièrement occupée à ramener les âmes égarées dans la voie du salut, nous portons nos regards sur l'Église protestante, nous y voyons tout d'abord deux courants d'idées se mouvoir en sens contraire et s'entre-choquer : l'orthodoxie et le piétisme.

Luther avait fait de la conscience individuelle le juge souverain de chaque homme. Il avait prêché le libre examen, la confiance en soi-même, l'activité, le mouvement, le progrès. De telles doctrines n'étaient pas à la portée des générations efféminées qui nous occupent en ce moment, et les hommes de cette époque trouvèrent la fière doctrine de Luther trop forte pour leur débile constitution. Sans vigueur intellectuelle, absolument impuissants à pousser plus avant la libre et courageuse critique dont Luther avait donné l'exemple, les théologiens orthodoxes de cette époque avaient abandonné le terrain sur lequel s'était placé le hardi réformateur. Ils avaient mis tout leur zèle à maintenir le dogme intact, à introduire dans leur Église une discipline rigoureuse. Le pasteur luthérien menaçait du feu de l'enfer l'homme qui ne communiait pas à Pâques, et qui ne jurait pas sur les Livres symboliques de la confession d'Augsbourg.

Sous l'influence de ces esprits ardents et bornés, l'Église luthérienne était devenue intolérante, haineuse et inaccessible à toute idée de progrès.

Par cela même qu'ils prêchaient la parole de Dieu, les prêtres protestants se considéraient volontiers comme des êtres sacrés, infaillibles et en quelque sorte supérieurs aux autres mortels, hormis les princes, devant lesquels on se prosternait. Le pasteur protestant du XVIII^e siècle était le plus souvent d'une suffisance si grande, qu'on s'en ferait difficilement une idée aujourd'hui.

Digitized by Google

C'est ainsi que nous le voyons, dans beaucoup de contrées de l'Allemagne, s'arroger le droit d'interpeller du haut de la chaire tel ou tel membre de sa paroisse et de le malmener publiquement, de sorte que la chaire chrétienne se trouvait transformée en une espèce de tribunal et que l'honneur et la dignité de l'individu étaient à la merci du pasteur.

Le type le plus accompli de ce genre, c'est le pasteur Krumbholtz que la ville de Hambourg appela de Dresde pour le nommer pasteur de l'église métropolitaine.

Le lecteur n'ignore pas que Hambourg était alors une ville impériale, libre et souveraine. C'était une petite république, avec un sénat composé de vieux patriciens et une assemblée plébéienne qui votait les impôts. A part quelques légers dissentiments au sujet de la manière dont les plébéiens devaient porter la perruque, les deux pouvoirs avaient vécu paisiblement l'un à côté de l'autre. Mais un jour, c'était en 1708, la discorde éclata. Il s'agissait d'un impôt que l'assemblée des bourgeois refusait de voter. On s'échauffa de part et d'autre, la discussion dégénéra en ardente querelle, si bien que l'on vit un sénateur illustre et de belle prestance s'irriter, frapper du pied et, dans le paroxysme de sa fureur, arracher de sa tête la pesante perruque pour en frapper de droite et de gauche la vile multitude qui l'avait agacé.

Pour prévenir le retour de semblables calamités, il était indispensable que le chef du saint-empire romain fît entendre sa voix vénérée. Aussi l'empereur adressa-t-il à sa bonne ville de Hambourg de graves et paternelles remontrances. L'exhortation impériale allait produire les salutaires effets qu'on en attendait, la juvénile effervescence du sénat s'était déjà apaisée et l'on voyait l'audacieux plébéien ronger son frein en silence, lorsque Krumbholtz fit son entrée solennelle dans la ville de Hambourg.

Les discussions qui avaient agité la ville étaient confusément parvenues jusqu'à lui avant qu'il eût encore atteint Hambourg, et déjà il s'était émerveillé de ce que les pasteurs luthériens n'eussent pas évoqué l'affaire.

A peine a-t-il pris possession de sa cure, qu'il examine la question en litige. D'une main il tient ouverte la Bible, qui est le seul code qu'il reconnaisse, et de l'autre il soulève la balance dans laquelle sont placés les droits du patricien et ceux du plébéien. La balance a penché en faveur de ce dernier; et le juge, le serviteur de Dieu, va prononcer la sentence.

Digitized by Google

Ce n'est point à César de résoudre la question, ce n'est pas à lui que revient le droit de calmer les esprits, de diriger les consciences et d'enseigner aux hommes à discerner ce qui est juste de ce qui est mal. Ce droit appartient exclusivement au ministre de Dieu, au pasteur chrétien et luthérien; en un mot, à lui, Krumbholtz.

Pénétré de cette pensée, le pasteur monte en chaire. Sa haute et large stature est d'un aspect imposant, sa main nerveuse fait trembler la chaire, sa voix mâle et sonore parcourt, sans faiblir, les voûtes profondes de la grande église gothique où se pressent les croyants, avides d'entendre la parole divine de la bouche de leur nouveau pasteur. Mais qu'entendent-ils? Dès son premier sermon, Krumbholtz leur expose en termes véhéments les torts du sénat et le bon droit du peuple. Il se déclare juge suprême dans la question politique qui divise la cité.

Qu'on s'imagine le dépit des uns, l'enthousiasme des autres et l'étonnement de tous! La ville tout entière s'émeut. Les sages paroles de l'empereur sont oubliées; la voix du pasteur chrétien a réveillé toutes les haines. L'artisan abandonne l'atelier et entraîne à sa suite le petit commerçant vers l'hôtel de ville, où se tient l'assemblée populaire, tandis que le riche armateur ferme avec dépit son grand-livre qu'il feuilletait d'un air satisfait, et s'élance hors de son bureau pour courir au sénat et tenir en échec la tourbe plébéienne. La lutte s'engage, elle se propage dans la rue, et la mêlée devient générale.

Impassible au milieu de l'effervescence populaire, Krumbholtz admire non-seulement la puissance qu'exerce sur les esprits la parole de Dieu, mais il admire aussi et surtout le talent prodigieux du pasteur qui a su l'interpréter si bien.

A partir de ce jour, la chaire qu'il occupe est transformée en une tribune autour de laquelle vient se presser une foule palpitante de passion.

Le désordre est à son comble, il s'établit en permanence dans la cité, et Krumbholtz est loin de songer à calmer la tempête qu'il a soulevée. Il ne cesse de fulminer de nouveaux anathèmes contre le sénat et contre les défenseurs de celui-ci. « Votre sénat, s'écrie-t-il un jour, est un vil assemblage de déistes, d'athéistes, de naturalistes, de syncrétistes, et je vous engage à ne point voter l'impôt qu'il vous demande. Et puisque certains prêtres font cause commune avec lui et violent la liberté du peuple, je vous exhorte à chasser toute cette engeance pernicieuse. »

Un écrivain de mérite ayant fait paraître une brochure qui flétrissait la véhémence du pasteur, celui-ci prêche contre l'auteur, et au sortir

Digitized by Google

de l'église on voit la foule se précipiter vers la demeure de l'imprudent écrivain, qu'elle chasse de la ville, lui, sa femme et ses enfants.

C'est en vain que la chancellerie impériale adresse de nouvelles exhortations à la république : on n'y écoute, on n'y craint que la voix de Krumbholtz, lequel, de son côté, dédaigne indistinctement et les conseils de ses amis et les menaces de ses adversaires.

Pour répondre aux uns et aux autres, il s'écrie dans un de ses sermons : « Je lutte pour la liberté de cette chaire que je tiens de Dieu et que je n'abandonnerai que devant la force armée! »

Ceci rappelle vaguement les paroles de Mirabeau, et l'on est presque tenté de croire que ce jour-là il y eut dans l'âme du fougueux pasteur quelque sensation analogue à celle que dut éprouver le grand tribun français lorsqu'il déclara ne vouloir céder que devant la force des baïonnettes.

Quoi qu'il en soit, rien ne pouvant fléchir l'indomptable pasteur, l'empereur se décida à faire marcher des troupes contre lui. Cependant on craignait la colère du peuple, et, violant en cela les lois de l'Empire, on arrêta le pasteur nuitamment. On le conduisit en prison bien loin de Hambourg afin que ses partisans ne pussent le délivrer, et l'on commença immédiatement son procès.

Malgré les trois années que dura la procédure, on ne vit jamais cet homme singulier rétracter un seul mot de ses discours [1]. Pour réfuter ces accusations portées contre lui, il s'appuyait volontiers sur les versets de la Bible, et sa réplique ne manquait pas toujours de force ou de grandeur : « Le pasteur qui se tait devant le péril, s'écrie-t-il une fois, » est comme le chien du berger qui n'aboie pas pour avertir le trou- » peau du danger qui le menace. » Et ailleurs il répond à ses juges : « Je suis un ministre de Dieu, et l'on doit me considérer comme un » messager qu'il envoie à la place de Jésus-Christ, non-seulement » pour briser l'orgueil des riches et des puissants, mais encore pour » ramener ceux-ci vers la justice et réconforter les pauvres et les » faibles qui sont l'objet de leur dédain. »

Ce n'était pas là précisément le langage qu'il fallait faire entendre à des juges qui tenaient à honneur de compter parmi ces riches et ces puissants auxquels le pasteur intrépide faisait allusion. Aussi la défense de Krumbholtz leur sembla-t-elle un nouveau grief à ajouter aux torts de l'accusé, et la sentence impériale fut-elle prononcée en ces

[1] On a publié les pièces de ce curieux procès; elles forment un volume in-folio de plus de huit cents pages.

Digitized by Google

termes : « Quoique l'accusé ait mérité la peine de mort, conformément » aux lois de l'Empire, cependant, mû par notre bonté, nous nous » bornons à le déclarer indigne de continuer le saint ministère dont il a » abusé d'une manière criminelle; le déclarons par conséquent déchu » de toutes ses dignités et le condamnons à la réclusion perpétuelle. »

Tel il avait été lorsque, de sa chaire, il dominait les masses, tel Krumbholtz resta dans sa prison : toujours fier, toujours brave, toujours intolérant, toujours plein de lui-même.

Ne pouvant plus faire entendre sa voix puissante, il se mit à écrire; à écrire sans cesse, sans répit, la nuit comme le jour. Et lorsqu'on lui eut refusé l'encre nécessaire à cette fébrile activité, il sut en préparer avec le marc de son café. C'est ainsi que du premier jour où il entra dans sa prison jusqu'au jour où il y expira, après dix-huit années de captivité, cet homme continua à entasser mémoires sur mémoires, afin de mettre en pleine lumière le tort de ses ennemis, l'iniquité de ses juges et la justice de sa propre cause. Il y a dans tout cela du nerf, du caractère; il y a aussi une sauvage grandeur.

Si la persévérance que mettent nos amis à nous aimer et nos ennemis à nous haïr après que l'adversité nous a frappés peut donner la mesure de l'influence que l'on avait eue sur les hommes, on ne saurait méconnaître que Krumbholtz n'ait exercé une action très-profonde sur une des plus importantes cités de l'Europe.

Lorsque ses adversaires n'eurent plus à redouter son courroux, ils donnèrent pleine carrière à leur joviale humeur. Les pamphlétaires se mirent à flageller l'ennemi vaincu, et l'on fit frapper une médaille qui nous montre Krumbholtz en habits sacerdotaux. Un de ses pieds repose sur le toit de l'église paroissiale et l'autre sur celui de l'hôtel de ville. L'inscription de la médaille nous apprend que celui qui tombe de trop haut court grand risque de se casser le cou. De leur côté, les plébéiens firent frapper une belle médaille en mémoire du prisonnier. *In duris constantia claret*, « Ferme dans l'adversité, » telle est la devise que l'on y a inscrite et qui résume d'une manière heureuse le caractère du fier pasteur.

Nous avons vu aussi une ancienne gravure sur cuivre qui reproduit les traits de cet homme singulier. C'est une œuvre bien conçue et d'un modelé achevé. Les traits en sont fortement accentués. Autour de la bouche entr'ouverte circule une expression de mâle fierté; les sourcils, bien fournis, sont légèrement froncés, et du fond des grands yeux qu'ils ombragent jaillit une pensée ardente et austère.

Lorsque l'on considère dans son ensemble cette physionomie hau-

Digitized by Google

taine qui vous défie et qui ne respire que la lutte et le combat, on ne peut se refuser à penser que l'homme dont nous avons retracé la fougue, le courage et la tendance démocratique ne fût devenu un grand et célèbre tribun s'il eût vécu un demi-siècle plus tard, à l'époque où le souffle de la Révolution vint agiter le monde.

Le lecteur qui aura bien discerné tout ce qu'il y avait d'obstination et d'intolérance dans l'esprit du pasteur dont nous venons de l'entretenir, aura en même temps saisi le trait que celui-ci avait de commun avec tous les autres pasteurs orthodoxes du XVIII^e siècle. Ils montrèrent tous le même orgueil, la même suffisance et le même esprit d'intolérance, depuis Krumbholtz jusqu'au pasteur Gœze et à ses amis, qui engagèrent avec Lessing une polémique restée célèbre.

C'est alors que l'on vit le grand écrivain s'élancer dans la lice avec une verve, une vigueur, une audace inouïes. Il est impatient de combattre, il va briser les digues qu'une génération de pygmées avait voulu opposer à la libre pensée. « Que je suis heureux, s'écrie-t-il dans une » de ses lettres, que ces théologiens se soient attaqués à moi! Je vais » leur montrer à qui ils ont affaire et leur enseigner ce que c'est que le » christianisme, dont ils ne savent pas le premier mot. » Puis, laissant là les théologiens orthodoxes, il embrasse d'un regard rapide les grandes vérités qu'au nom du Christ on a semées dans le monde; il prêche la pratique de la justice et nous entraîne avec lui à la recherche du vrai et du bien : « Ce n'est pas la vérité, dit-il, que l'homme possède ou » croit posséder qui constitue son mérite, mais uniquement l'effort » désintéressé qu'il fait pour la conquérir. La possession engourdit nos » facultés, nous rend indolents et suffisants. Si, dans sa main droite » Dieu tenait la vérité même, et dans sa gauche ce désir qui nous » entraîne vers elle et nous fait la rechercher sans cesse, et si Dieu me » disait : Choisis! je saisirais sa main gauche avec humilité et lui » dirais : Mon père, donne ceci; la vérité n'appartient qu'à toi seul. »

Après la brillante victoire que Lessing venait de remporter sur les pasteurs orthodoxes, ceux-ci n'osèrent plus affronter les traits acérés du grand penseur; et à partir de ce moment, on les voit contenir leur ardeur, modérer les foudres de leur éloquence et laisser l'Allemagne écouter en paix la voix de l'esprit nouveau qui l'agitait.

ARNOLD BOSCOWITZ.

Digitized by Google

# RÉCITS D'UNE PAYSANNE

## LE MOULIN GERVAIS

### I

Cette année-là, c'est à la ferme de Beaumanoir, chez Clémence Hubert, que les demoiselles de Blérancourt et des environs fêtaient la Sainte-Catherine. Clémence ayant deux frères, Charles et Henri, ceux-ci, de leur côté, avaient invité le joyeux Gervais du moulin d'en bas, les trois fils du fermier de Selem, et Anatole Petit, le marchand de nouveautés de Blérancourt.

A deux heures, tous les jeunes gens étaient réunis. Suivant l'usage, sitôt qu'ils sont arrivés, filles et garçons, dirigés par la maîtresse de la maison, aident les servantes à préparer le repas. Gervais fait la pâte pour les crêpes, et il trouve moyen d'en jeter sur tout le monde. Le fier Anatole, habillé comme un Parisien, bat des œufs en neige avec une maladresse qui fait rire les demoiselles de tout leur cœur. La fille du bonnetier de Blérancourt tourne et retourne avec conscience, devant le foyer, une oie énorme qui rôtit en compagnie d'une quantité de pigeons. Charles Hubert descend du grenier les bras chargés de corbeilles pleines de fruits, et Clémence prépare le dessert. Tandis que la jeune fille défend ses pommes et ses poires à l'un des bouts de la table, on court en riant lui voler à l'autre bout des noisettes et des raisins.

« Amusez-vous, mes enfants, dit le vieux fermier Hubert; moi, j'aime la jeunesse, c'est gai, c'est beau, c'est vivant. »

Lorsque le couvert est mis, on se précipite dans la salle à manger, et chacun emporte sa place d'assaut. Vers la fin du dîner, on chante

Digitized by Google

ces chansons que chacun connaît, mais qui font toujours rire, parce qu'on les accompagne toujours d'une franche gaieté, du bruit joyeux des verres, d'un entrain que tout encourage.

Après le repas, les jeunes gens retournent dans la grande cuisine. Une servante jette des fagots plein le foyer. A la clarté de la flamme qui petille, on s'assied en rond et l'on joue. Mme Hubert tient les gages. Quand son grand tablier sera comble, le vieux Hubert ordonnera ce qu'il faut faire pour ravoir qui son porte-monnaie, qui sa cravate, qui ses clefs.

Les jeunes garçons ne demandent aux petits jeux que l'occasion de dire aux jeunes filles : « Je vous choisis, je vous aime ; » et les petits jeux la donnent toujours.

Mais le violon vient d'arriver. « Dansons ! nous allons danser ! » s'écrie la bande joyeuse.

Le vieux fermier, qui n'est plus bon à rien, fait ouvrir le grand lit vert, et se couche tandis que les quadrilles s'organisent. Malgré les cris, les chants, les fous rires, le grincement du violon, le père Hubert s'endort en murmurant :

« Moi, j'aime la jeunesse... Amusez-vous, mes enfants... »

Après minuit, lorsqu'on est fatigué à ne pouvoir se tenir debout, on soupe. Quand on a redit d'une voix traînante quelques refrains, on s'embrasse, on promet de se revoir, et les jeunes garçons quittent la ferme. Les jeunes filles restent à Beaumanoir jusqu'au lendemain.

La ferme des Hubert est située à mi-côte. Le jardin, qui touche au sommet de la montagne, descend en pente vers l'habitation et domine les marais de Selem, le village de Saint-Aubin, les premières maisons de Trosly et le moulin Gervais.

Les jeunes demoiselles s'étaient levées tard. Avant de partir, elles coururent au jardin faire leur bouquet de Sainte-Catherine avec des roses de novembre.

L'une d'elles, en regardant la campagne, aperçut Gervais dans la cour de son moulin, et elle appela ses amies. Tous les mouchoirs furent agités. Le meunier, pour répondre à ce gai signal, mit son chapeau gris au bout d'un bâton, le lança plusieurs fois en l'air et le ressaisit avec adresse, aux grands applaudissements des jeunes filles qui, toutes ensemble, se mirent à chanter la vieille chanson du moulin Gervais, dont le refrain se termine ainsi :

« Au moulin Gervais, jamais,
» Jamais on ne voit pleurer,
» Au moulin Gervais ! »

Digitized by Google

Les jeunes filles convinrent d'aller faire une visite à Gervais et à sa mère avant de retourner à Blérancourt. Lorsqu'on eut remercié gracieusement M. et Mme Hubert de leur bon accueil, on leur dit adieu ; puis, avec Clémence et un domestique, on monta dans le grand char à bancs de la ferme.

Il était midi, et les paysans qui descendaient de la montagne et qu'on rejoignit dans le chemin souhaitèrent d'un ton goguenard aux jeunes demoiselles de ne pas coiffer sainte Catherine.

A cheval sur la petite rivière qui traverse la prairie, le moulin Gervais, avec les pintades, les pigeons de toutes couleurs, les moineaux, les canards, les poules, les oies, les paons qui voltigent sur ses toits et dans sa cour, semble toujours prêt à s'envoler. On s'étonne sans cesse de le retrouver le lendemain à l'endroit où on l'avait laissé la veille.

Au moulin Gervais, dit la chanson, tout chantait autrefois, l'eau du ruisseau, la roue du moulin, les bêtes et les gens de la maison. Tout y chante encore aujourd'hui : « Jamais on n'y voit pleurer. » Des médisants vont même jusqu'à prétendre que la meunière n'a pas versé une larme le jour où le père Gervais, un brave homme qui, disait-on, s'était apitoyé sur le sort de l'eau battue et rebattue du moulin et n'en buvait jamais, fut rapporté mort de Trosly, d'où il revenait souvent pris de vin.

Le char à bancs fit une bruyante entrée dans la cour du moulin, et les jeunes filles, pareilles à leurs roses d'hiver, descendirent de la voiture en agitant les bouquets de Sainte-Catherine.

Mme Gervais, toute joyeuse de voir tomber chez elle ce gracieux essaim, salua les demoiselles de son air le plus affable.

— Bonjour, fillettes, dit-elle; venez vite réchauffer vos belles petites mines que le froid a bleuies.

Les jeunes filles entrèrent dans la salle, et s'assirent autour d'un bon feu.

— Ah! qu'il est gai, le moulin Gervais! chanta la fille du bonnetier de Blérancourt.

— Il sera bien plus gai encore quand il y aura dedans un beau petit oiseau comme vous, dit Mme Gervais, qui regarda tendrement Clémence.

— Il faudra, répondit la jeune fermière en rougissant, nous laisser fêter quelques bonnes Sainte-Catherine d'ici ce temps-là.

— Quand on désire être agréable aux gens qu'on aime, on attend leur bon vouloir avec confiance, répondit la meunière.

— Fille et vent varient souvent, dit une des jeunes étourdies.

Digitized by Google

Au bout d'une heure, on quitta le moulin et l'on se dirigea vers Blérancourt.

— Est-ce que Gervais t'a demandée en mariage? dit la fille du bonnetier à Clémence Hubert.

— Pas encore, répondit la jeune fille, mais je crois que cela ne doit pas tarder.

— Alors tu seras meunière, dit la fille de l'épicier. Comment t'appellerons-nous pour te distinguer des autres? La grosse meunière ou la grande meunière? Non, la petite meunière, la jeune meunière, et plus tard la vieille meunière. Si tu es méchante, on t'appellera la mauvaise meunière!

Et toutes les fillettes de rire, et d'ajouter mille plaisanteries à celle de leur compagne.

— A ta place, dit la fille du bonnetier à Clémence, j'aimerais mieux épouser Anatole Petit, qui te fait la cour. Tu serais marchande de nouveautés, et nous irions tous les jours t'aider à tenir ton magasin. Ce n'est pas parce qu'il est mon cousin, mais je trouve Anatole bien mieux que Gervais; on le voit toujours mis comme un seigneur. C'est un jeune homme très-distingué, qui connait Paris, et qui a sans cesse des histoires amusantes à raconter. Tu ne t'ennuieras jamais avec lui, tandis qu'à ton moulin tu n'entendras toute la journée que tic tac, tic tac, tic tac!

Et les rires de recommencer.

— Tiens, dit la fille de l'épicier, c'est toi qui te marieras la première. Nous t'achèterons une couronne superbe.

— Marie-toi, ma bonne petite Clémence, répétèrent les jeunes filles en chœur, pour que nous allions à ta noce!

La noce, pour les demoiselles, au village, c'est le bal pour celles de la ville. Que de jeunes cœurs palpitent, que de têtes s'échauffent à ce mot!

Les fillettes de la Sainte-Catherine, en rentrant chez elles, ne parlèrent plus que de noce et répandirent étourdiment le bruit du prochain mariage de Clémence.

Chaque fois que la jeune fille venait à Blérancourt, ses compagnes ne l'entretenaient que d'Anatole et de sa belle maison de nouveautés. On lui persuada qu'elle n'était pas faite pour vivre à la campagne, et que si elle épousait Gervais, elle le rendrait infailliblement malheureux.

Enfin, un beau jour, la fille du bonnetier conseilla au jeune marchand de faire sa demande, et lui assura qu'elle serait bien accueillie.

Digitized by Google

Le dimanche suivant, Anatole Petit, mieux habillé que jamais, vint à Beaumanoir demander à M. et à Mme Hubert la main de leur fille.

Le vieux fermier répondit poliment qu'il était très-honoré de la démarche du jeune homme, et le pria de lui accorder quinze jours pour réfléchir.

Pendant ces quinze jours, à tous les repas, la conversation, chez les Hubert, roula sur le mariage.

Clémence, comme toutes les filles élevées à la campagne, était flattée de penser qu'en épousant Anatole, elle habiterait le bourg, et verrait à toute heure le monde, qu'elle ne voyait qu'une fois par semaine en allant au marché. Elle fut heureuse de songer encore qu'elle serait un peu bourgeoise, et deviendrait blanche comme son amie la fille du bonnetier. L'air dégagé, la belle tenue de son prétendant achevèrent de la séduire, et lorsque le vieux fermier l'interrogea solennellement devant sa mère et ses frères, elle répondit :

— Je n'ai jamais espéré me marier avec un bourgeois. Il est si rare qu'un marchand prenne pour femme une fille de fermier, que je me croyais destinée à rester au village. Maintenant qu'un épouseur du bourg m'est venu, je puis bien dire que je ne me crois pas faite pour les gros travaux, et que j'aime mieux être marchande que fermière.

— Mais Gervais? dit le vieux Hubert.

— Si Gervais avait tenu beaucoup à moi, répondit Clémence en rougissant, il aurait fait sa demande le premier, ou depuis qu'Anatole a fait la sienne.

— Il ignore ce qui se passe chez nous, répliqua le fermier.

— C'est impossible, dit Clémence; tout le monde le sait.

L'idée de descendre chez sa fille, au beau magasin Petit, les jours de marché, plutôt que de s'arrêter à l'auberge, enchanta Mme Hubert. Lorsque Clémence eut donné son consentement, la fermière ne dissimula plus le plaisir que lui causait ce mariage.

Les frères de la jeune fille, qui, comme tous les fils des fermiers des environs, aimaient à courir le dimanche à Blérancourt, et que le père Hubert empêchait souvent d'y aller, se dirent qu'au temps où leur sœur serait établie, on ne pourrait leur refuser de l'embrasser une fois la semaine. Eux aussi, en voyant Clémence accepter ce mariage, y applaudirent de tout leur cœur.

Le père Hubert seul hésitait.

— J'aurais mieux aimé, disait-il à sa fille, te marier avec Gervais; c'est un honnête garçon qui n'a peut-être pas d'aussi beaux habits,

Digitized by Google

ni l'air aussi engageant qu'Anatole, mais qui, j'en suis sûr, a plus de cœur, sans compter que son bien, à lui, est au soleil.

— J'aime mieux, je vous l'ai dit, répétait Clémence, être marchande que meunière.

— Les filles de la campagne, à mon avis, ne sont point faites pour rester à la ville, reprenait le père Hubert.

— Je suis donc bien paysanne? répliquait Clémence, que cette insistance humiliait.

La veille du jour où Anatole Petit devait venir chercher une réponse définitive, le fermier fit une dernière observation à sa famille.

— J'ai entendu parler, dit-il, de l'inconduite d'Anatole ; on prétend qu'il est toujours au café et qu'il se dérange comme les Parisiens.

— Bah! mon père, dit Charles, il est bien permis de se distraire. Quand on n'a pas de femme chez soi, que voulez-vous qu'on y devienne? On est gai compagnon, on cherche la société, voilà tout. Sitôt qu'on entre en ménage, on laisse de côté ces goûts-là, et on est aussi raisonnable que les autres.

— Au fait, c'est vrai, répondit le vieux Hubert, qui s'était amusé dans son temps. Si ce n'est que cela, il faut bien que jeunesse se passe.

— Mieux vaut même, ajouta Henri, se déranger un peu avant le mariage que de se déranger après.

Dans les fermes, quand les granges sont pleines, que le grain est semé, le fermier aime à marier ses enfants. On n'a plus rien à faire, on s'amuse sans inquiétude, et les réjouissances durent tant qu'il y a des moutons, des veaux et de la volaille à tuer à la maison.

Au mariage de Clémence, on compta plus de cent personnes au défilé de l'église, et la fête dura cinq jours. Les demoiselles de la Sainte-Catherine firent présent, comme elles l'avaient promis, d'une très-belle couronne à la mariée. Elles s'amusèrent autant qu'elles l'avaient espéré, mais aucune n'osa chanter, en regardant le moulin d'en bas :

« Au moulin Gervais, jamais,
» Jamais on ne voit pleurer. »

Personne n'avait eu le courage de parler à Gervais ou à sa mère du mariage de Clémence, et ils ne l'avaient appris que le jour où le père Hubert, les larmes aux yeux, était venu les inviter à la noce.

Digitized by Google

Ce fut un coup de foudre pour le jeune meunier, et il se garda bien, comme on le pense, d'assister à ce mariage.

Quelque temps après le départ de l'épousée pour Blérancourt, Mme Gervais dit d'un ton bref à son fils :

— Allons, Gervais, c'est à ton tour de faire du bruit ; il faut chercher une femme, mon enfant, et te marier.

— Tant que je croirai voir Clémence là-haut, dans son jardin, répondit Gervais, il me sera impossible de parler d'amour à une fille. Ah ! si le moulin se retournait...

— Attendons, dit la meunière.

— Que le moulin se retourne !... murmura Gervais.

## II

Clémence sortait d'une maison en fête, et elle se trouva tout à coup seule au milieu d'un intérieur presque étranger. La veille, elle était entourée d'hommages, admirée, louée en toutes choses, et le lendemain elle se vit la compagne d'un homme vaniteux, qui exigeait pour lui-même ces soins, ces admirations, ces louanges. Elle fut obligée de reconnaître à tous moments la suprématie de son mari.

A Beaumanoir, la jeune fille avait son importance, on la consultait, elle était utile. Dans le magasin elle ne rendait aucun service, et c'est à peine si, à force d'attention, elle parvenait à comprendre ce que faisaient les autres. Le désir d'apprendre ne lui manquait pas, mais, quoiqu'elle fût réellement intelligente, elle était dépourvue d'aptitude pour le commerce.

Anatole, malgré le désir qu'il avait de laisser le plus tôt possible à sa femme la charge de la maison, ne s'occupait pas d'elle d'une façon assez suivie. Il continuait d'aller au café, et il laissait trop souvent à la demoiselle de magasin le soin de l'éducation commerciale de la jeune marchande. La demoiselle, qu'on devait renvoyer dès que Clémence serait au courant de la vente, retardait naturellement l'époque de son renvoi en apprenant très-peu de chose à sa maîtresse.

Au bout de six longs mois, en dépit de son zèle, de son courage, de ses efforts, malgré les conseils d'Anatole et les leçons de la demoiselle de magasin, Clémence n'était guère plus commerçante que le premier jour. Elle n'avait compris qu'une chose, c'est que cette existence, au lieu d'être un peu paresseuse, comme elle se l'était imaginé, serait toujours très-laborieuse.

Digitized by Google

Ce qui s'opposait le plus à l'apprentissage de Clémence, c'était son tempérament. Il y avait des jours où le besoin d'air la torturait. Elle allait et venait dans sa boutique semblable à un oiseau en cage, le sang lui montait à la tête, et il lui prenait envie, comme aux écoliers nouveaux, de se sauver chez son père.

Ah! la ferme de Beaumanoir, les fleurs de la prairie, les fleurs des marais, les bois du coteau, l'air de la montagne, le temps des foins, la moisson, les fêtes d'hiver!

Après avoir évoqué ces chers souvenirs, Clémence se demandait avec effroi s'il lui faudrait vivre éternellement ainsi, enfermée au milieu de ces marchandises qui restaient pour elle des problèmes, et dont l'odeur avait fini par inspirer à la fille des champs un dégoût insurmontable.

Pour échapper à son magasin, elle s'occupait de son ménage; là elle était vraiment entendue; mais les miracles d'économie, les soins, l'ordre de la jeune femme n'intéressaient pas Anatole. Un jour même, il lui dit durement devant leur cousine la fille du bonnetier:

— Je songe à une chose: puisque tu ne peux pas remplacer la demoiselle de magasin, tu devrais remplacer la servante.

— Je croyais, répondit-elle le cœur tout gonflé, qu'une femme de ménage pouvait avoir son utilité.

— Une femme de ménage dans une maison de commerce, répliqua le marchand d'un ton dédaigneux, c'est une cinquième roue à un chariot.

Clémence était de plus en plus humiliée de sa situation. A la moindre observation qu'elle faisait à son mari sur sa conduite, celui-ci lui imposait silence, en ajoutant qu'elle n'entendait rien à quoi que ce fût.

Le marchand de nouveautés, à qui sa maison était devenue insupportable, reprit peu à peu ses habitudes de commis voyageur. Il fit du commerce en demi-gros, acheta une voiture et s'en alla placer lui-même sa marchandise chez les petits commerçants d'alentour. Tous les trois mois, il se rendait à Soissons, où il séjournait quelquefois des semaines entières, et, lorsqu'il rentrait à Blérancourt, il passait la moitié de son temps au café.

Clémence pleurait sans cesse. Sitôt qu'elle se voyait seule, ou lorsque son mari lui parlait avec dureté, ou encore quand une de ses amies, comprenant sa souffrance, lui adressait un mot de consolation, elle pleurait... elle pleurait toujours!

La pauvre enfant était bien punie de s'être laissé tenter par les avantages d'une position dont elle ignorait les devoirs.

Digitized by Google

Charles et Henri avaient fini par s'apercevoir de l'état d'abandon où se trouvait leur sœur ; ils firent des observations à leur beau-frère. Celui-ci répondit brutalement que Clémence était incapable, qu'elle n'entendait rien au commerce et serait cause de sa ruine.

Dans le bourg, on blâmait sévèrement la façon d'agir du marchand de nouveautés. Lorsqu'on sut la réponse qu'il avait faite aux fils Hubert à propos de leur sœur, on se livra sur son compte à toutes sortes de conjectures malveillantes. Clémence, autrefois, passait pour une fille sensée; quel intérêt le marchand avait-il à la ravaler ainsi? A la campagne, on pardonne volontiers quelques folies à la jeunesse, mais quand il s'agit des hommes mariés, la mauvaise conduite est condamnée impitoyablement. Plusieurs personnes, outrées dans leur indignation contre Anatole, allèrent jusqu'à prétendre qu'il avait mangé son patrimoine dans ses voyages avant de revenir au pays. Il empêchait maintenant Clémence de se rendre compte des affaires de la maison, afin que la jeune femme ne découvrit pas qu'il entamait la dot. C'était clair comme le jour.

Quelque temps après la scène qui avait eu lieu entre ses fils et son gendre, Mme Hubert, voyant toujours sa fille en larmes, se permit de faire des reproches au jeune marchand. Anatole sortait du café, il se mit en colère; on échangea des paroles profondément blessantes, et Mme Hubert partit en jurant de ne plus remettre les pieds au magasin Petit. La pauvre mère était désespérée, elle venait d'entrevoir tout ce que Clémence avait souffert déjà et ce qui lui restait à souffrir encore.

Depuis longtemps les amis du père Hubert essayaient de l'avertir à demi-mot du malheur de sa fille, mais chaque fois que le vieillard interrogeait sa femme ou ses fils, ou Clémence elle-même, tous lui cachaient la vérité.

Un jour de marché franc à Blérancourt, l'un des cousins du vieux Hubert lui dit, avec une compassion un peu hypocrite, que les filles de cultivateurs étaient faites pour la culture et non pour le commerce ; qu'hélas ! les enfants de fermier avaient tous l'ambition de venir au bourg ou à la ville, et qu'ils y éprouvaient de grandes douleurs; qu'enfin, il était bien triste de voir la pauvre petite Clémence recommencer cette triste expérience une fois de plus. Le charitable bavard continua sur ce ton jusqu'à ce qu'il eût appris à son cousin tout ce qu'on pensait et disait de la situation de sa fille.

Le père Hubert, sachant Anatole au café, l'alla trouver et lui dit fort en colère :

— Je viens d'apprendre ta conduite envers Clémence. Si tu la fais



Digitized by Google

souffrir encore, je suis capable de te tuer! Je te forcerai bien à la rendre heureuse, entends-tu?

L'ex-commis voyageur répondit d'un ton insolent devant tout le monde :

— Vous ne m'y forcerez jamais. Est-ce que vous me prenez pour un lâche?

Le vide se fit autour de Clémence. Son père, sa mère, ses frères, chassés par l'insolence d'Anatole, l'avaient abandonnée. Ses amies les plus intimes n'avaient pas tardé à trouver de nombreux prétextes pour se retirer. Le marchand les avait raillées grossièrement, et elles étaient parties.

Lorsque la jeune femme eut conscience de cet abandon général et de sa solitude, il lui parut que son cœur n'habitait plus en elle, qu'il s'était éloigné de la maison avec ses parents et ses amies. Ses facultés semblèrent se paralyser. Elle allait, venait comme auparavant, mais d'une façon machinale. Lui adressait-on brusquement la parole, elle tressaillait comme une personne qui sort d'un long rêve, puis, tout à coup, elle fondait en larmes.

Un jour, Anatole, qui devenait cruel, lui demanda d'un ton moqueur :

— Veux-tu que je vende notre boutique et que je prenne une ferme?

— Oh! oui, répondit Clémence, dont les yeux s'animèrent.

— Tu sais bien que c'est impossible, reprit le jeune marchand, car je m'ennuierais autant dans ta ferme et j'y serais aussi incapable que toi dans mon magasin. Je commence à croire, continua-t-il, que nous avons fait tous les deux une sottise en nous mariant ensemble. J'aurais eu plus d'avantages à prendre la fille de l'épicier avec ses cinq mille francs de dot que toi avec tes vingt mille. C'est l'amour de l'argent qui m'a perdu.

— Et moi, repartit Clémence un peu mortifiée, je suis punie de mon ambition. Si j'avais eu moins d'orgueil, j'aurais épousé Gervais, et je serais plus heureuse.

Anatole disait volontiers des choses blessantes à sa femme, mais il n'aimait pas qu'elle lui en dît.

— C'est agréable, répliqua-t-il avec emportement, d'être transformé en punition! Je suis, ma foi, bien excusable de me donner un peu de bon temps au dehors, car je serai ennuyé toute ma vie dans mon intérieur.

Et il sortit.

Ce jour-là se trouvait être un dimanche. Les frères de Clémence,

Digitized by Google

ayant aperçu son mari dans la rue, allèrent au magasin prendre des nouvelles de leur sœur. Ils ne l'avaient pas vue depuis un mois, et ils furent saisis du changement qui s'était fait en elle. Clémence entretint ses frères de la ferme, de ses parents, de son mari, d'elle-même, avec une agitation et un désordre qui effrayèrent les jeunes gens.

Au bout d'une heure, craignant de voir rentrer Anatole, ils voulurent quitter la jeune femme, mais celle-ci leur dit avec un sourire d'une tristesse navrante :

— Restez, il n'est plus dangereux maintenant. Je veux que vous voyiez dans quel état il revient chaque soir.

— Nous nous en doutons bien, ma pauvre Clémence. Le bruit court qu'il s'enivre d'absinthe.

Quelques instants plus tard, Anatole parut tout chancelant.

— Tiens, dit-il, voilà mes bons amis Hubert ! Quel miracle de vous voir ! Venez-vous me demander encore de rendre votre sœur heureuse? Je suis prêt, j'y consens. Viens m'embrasser, Clémence.

Lorsque Anatole était ivre, il restait très-doux tant qu'on ne lui résistait pas.

La jeune femme s'approcha de son mari et lui présenta machinalement le front.

Henri se leva de sa chaise, il était pourpre.

— Ne l'embrasse pas, Clémence ! dit-il avec dégoût.

La jeune marchande, se sentant protégée, se rejeta fièrement en arrière. On eût dit que les paroles de son frère la relevaient de sa servitude.

Anatole, contrarié, se mit en fureur ; il saisit sa femme par le bras et la frappa.

Charles et Henri se jetèrent sur Anatole pour venger leur sœur.

Aux cris, au bruit de la lutte, les voisins accoururent. Ils commencèrent par séparer les jeunes gens, puis ils prirent connaissance des faits. Il y eut comme une espèce de conférence, dans laquelle on décida que la jeune marchande avait assez souffert, qu'elle avait été assez humiliée, qu'enfin elle venait d'être battue, et que les Hubert étaient suffisamment autorisés à reprendre leur sœur et à la conduire à Beaumanoir.

Clémence monta en voiture avec ses frères et retourna chez ses parents.

Petit, le soir même, ferma sa boutique et partit pour Soissons.

Le lendemain, les gens de Blérancourt, ne voyant pas le magasin se rouvrir, firent toutes sortes de suppositions. Quinze jours se pas-

Digitized by Google

sèrent, et l'on finit par apprendre qu'Anatole était mort dans une auberge de Soissons. Les conjectures alors prirent un autre tour. On raconta que le jeune marchand s'était suicidé. Mais les avis se partagèrent sur la question de savoir s'il s'était donné la mort à cause du départ de sa femme, ou à cause du mauvais état de ses affaires.

On ne sut jamais la vérité, et les fermiers de Beaumanoir se gardèrent bien de la dire.

## III

Lorsque les parents de Clémence virent leur fille libre, ils s'attachèrent à lui faire oublier toutes ses souffrances. La jeune femme retrouva en peu de temps ce bonheur qu'elle avait si mal compris. Elle se remit aux travaux de la ferme avec une joie d'enfant, et redevint plus forte et plus belle qu'elle ne l'avait jamais été.

Toutes les compagnes de Clémence, tous ses amis, les Gervais eux-mêmes, que les épreuves de la jeune marchande avaient touchés, reparurent à la ferme comme autrefois. Bientôt le mariage de Clémence sembla n'être qu'un de ces mauvais rêves qu'il faut se hâter de chasser de la mémoire.

Le père Hubert prêchait de temps à autre ses théories. Il répétait que les filles de la campagne sont nées pour vivre au grand air, que les paysans doivent rester paysans, et ne trouvait plus de contradicteur.

La joie était revenue dans la famille. Charles et Henri, à cause du malheur de Clémence, qui servit de leçon pendant plusieurs années aux filles des fermiers d'alentour, firent de beaux mariages, et la jeune veuve put croire que ses souffrances avaient servi au bonheur des siens.

Clémence semblait devoir quitter sa mélancolie avec ses robes de deuil. Le bonheur des siens, l'empressement de ses amis l'y aidaient. Gervais avait tout à fait repris ses vieilles habitudes; ses visites devenaient de plus en plus fréquentes, et personne à la ferme ne songeait à s'en plaindre. La constance du meunier du moulin Gervais avait fini par émouvoir la jeune fermière, et sa gaieté dissipait facilement les dernières tristesses de Clémence.

Un soir, que la jeune veuve arrosait les fleurs de son jardin, elle aperçut Gervais dans la cour du moulin d'en bas. Comme autrefois,

Digitized by Google

Clémence agita son mouchoir, et comme autrefois le meunier répondit en levant son chapeau gris. Sans qu'elle sût pourquoi, la jeune femme se sentit troublée, son cœur se prit à battre violemment. Clémence osa s'interroger, et découvrit ce qu'elle essayait de se cacher à elle-même depuis deux mois, son amour pour Gervais.

Les derniers rayons du soleil jouaient dans la cascade sous la roue du moulin. La prairie envoyait ses senteurs à la montagne, et la montagne laissait glisser ses brises jusque dans la prairie. En prêtant l'oreille, on entendait chanter les pintades et les moineaux du moulin Gervais; on distinguait jusqu'à son plaisant tic tac.

Le jeune meunier, après avoir longuement contemplé Clémence, courut dans le moulin à la recherche de sa mère. L'ayant trouvée, il la prit par la main et la conduisit à la porte de la maison.

— Regarde là-haut, dit-il d'une voix pleine d'émotion.

— Je regarde, dit la meunière.

— Que vois-tu?

— Rien.

— Eh bien, moi, je vois Clémence! Elle vient, comme au temps passé, de me faire signe, et j'ai senti au fond de mon cœur que rien n'était changé entre nous. Veux-tu encore, ma mère, du joli petit oiseau dont tu parlais aux demoiselles de la Sainte-Catherine?

— Mon cher enfant, répondit la vieille femme toute joyeuse, je ne pense qu'à cela depuis le veuvage de Clémence; mais je n'osais t'en parler, j'avais peur que le souvenir d'Anatole...

Gervais interrompit sa mère et répondit avec un grand sens :

— Les choses sont mieux ainsi. Clémence n'aimait ni les fermes, ni les champs, ni les travaux de la campagne avant son mariage; elle ne m'aimait pas. Je me figure que depuis qu'elle a quitté son magasin et le bourg, tous ces amours-là lui sont venus en même temps.

Clémence finit par où elle aurait dû commencer : elle épousa Gervais; et ses amies l'appelèrent, sans qu'elle songeât à s'en fâcher : « la jolie meunière. »

Lorsqu'elle entra au moulin au bras de son mari, celui-ci se pencha vers son oreille et murmura :

« Au moulin Gervais tout chante,
» Jamais... »

JULIETTE LAMBER.

Digitized by Google

# VIE DE FIBEL[1]

## AUTEUR DU FIBEL[2] BIENRODIEN

---

En Allemagne et particulièrement en Saxe et dans le Voigtland, on donne le nom de Fibel à un abécédaire illustré. Ce livre est composé de la manière suivante. Les premières pages contiennent quatre alphabets, écrits en caractères différents; les assemblages des voyelles et des consonnes : ab, eb, ib, ob, ub, ba, be, bi, bo, bu, etc.; puis les chiffres. Viennent ensuite : le *Pater noster*, le *Credo*, les dix Commandements de Dieu; la prière du matin et la prière du soir. Chacune des pages suivantes est consacrée à une des vingt-cinq lettres de l'alphabet. En tête de la page, on trouve la lettre, écrite deux fois; et à côté deux exemples (un nom d'animal et un nom d'objet inanimé); au-dessous, deux gravures coloriées représentant l'animal et l'objet qui servent d'exemples; et enfin un distique. Ainsi, à la première page :

A a Aaffe (singe). A a Apffel (pomme).

Der Aaffe gar possierlich ist,
Zumal wenn er vom Apffel frist[3].

L'opuscule de Jean-Paul qui suit est la biographie d'un certain Fibel, auteur imaginaire de l'A b c d. Nous nous sommes efforcé de le traduire aussi fidèlement

[1] La *Vie de Fibel* passe, chez nos voisins, pour un des écrits les plus originaux du Sterne germanique. En France, bon nombre d'entre nous trouveront l'œuvre passablement excentrique. Qu'ils veuillent bien, cependant, ne point appliquer à cette lecture ce qu'elle ne comporte pas, les exigences d'une critique froide et compassée; qu'ils consentent à suivre dans les caprices de sa pensée et de son vocabulaire, dans ses courbes imprévues et subites, cette imagination excentrique : ils en seront récompensés sans doute par la douce et paisible impression que laissent après elles ces pages empreintes d'une inépuisable fantaisie.

La *Vie de Fibel* aurait pu passer à bon droit pour un des écrits les plus intraduisibles de son auteur. On n'a pas voulu se soumettre à cet arrêt, et sauf quelques retranchements indispensables, notre traducteur, les bons juges en conviendront, s'est tiré en homme habile de plus d'un mauvais pas. C. D.

[2] Abécédaire.

[3] Le singe est fort comique à voir,
Surtout quand il mange une pomme.

Digitized by Google

que possible; il nous a fallu pourtant renoncer à rendre certains traits, certains jeux de mots absolument intraduisibles. Nous espérons que notre traduction pourra donner une idée du style et de l'esprit humoristique de Jean-Paul Richter.

---

## PRÉFACE

Aucun de mes ouvrages n'a été aussi souvent commencé (ce fut pour la première fois le 16 novembre 1806) et interrompu que cet opuscule. Aussi devrait-on, ce semble, supposer que j'y ai de temps à autre apporté, ajouté mes perfectionnements, mes exhaussements annuels; et je me trouverais ainsi exposé à ce que l'on en attendît plus qu'il ne peut donner. Si quelque lecteur errant prend ce livre pour assister, commodément installé dans son fauteuil, à de furieuses tempêtes célestes ou terrestres, — à des luttes gigantesques contre des serpents gigantesques, sur de gigantesques montagnes, — pour y contempler les torrents infernaux des passions, — les enfers pleins des feux croisés des tourments d'amour romantiques, — les archanges féminins et les archidémons masculins, — ou ces hauts personnages qui, placés au faîte des édifices, versent, comme des têtes de dragon, la pluie de leurs gouttières lacrymales dans les gouttières des toits; — si c'est là ce que le lecteur cherche dans mon livre, il le lira tout entier: puis il en prendra un autre où ces choses se trouvent; elles ne sont réellement pas dans celui-ci.

Quelques personnes innocentes, candides, naïves, obscures, vivent dans des conditions uniformes leur petit in-octavo. Le tout est une vie calme, — un berceau où de grands lecteurs goûtent le *far-niente*, — une pluie du soir fine, grise, tiède, sous laquelle la terre, au lieu des fleurs, exhale un vague parfum, et que percent tout au plus une bande rouge, large comme le doigt au couchant, et trois rayons d'étoiles.

Il n'y a rien de plus dans cet ouvrage.

Si l'on se détourne de cette petite mer si calme pour regarder, du côté de la terre, le mouvement, le cours du temps, de la politique (et des hommes qui y sont attachés), on s'étonne de la variété, de l'eclat de ces remueurs, de ces coureurs. On les compare sur-le-champ à ces prétendus petits mineurs, qui travaillent si extraordinairement à côté des mineurs véritables, parcourent les galeries, manient le marteau, taillent la mine, versent la terre et tournent le treuil.

Digitized by Google

Il est vrai que les *cobolds* font du bruit, et pas de besogne : leur activité reste en quelque sorte acoustique et optique ; tandis que le mineur enfoui plus bas s'empare du beau minerai.

De même les hommes silencieux agissent plus profondément et plus fructueusement pour l'avenir que les hommes bruyants. Obscurs et muets dans leur pays, ce sont souvent eux qui plus tard, grâce au temps et à l'espace, font le plus de bruit dans le monde.

J'avouerai qu'un opuscule tel que celui que j'offre au monde, s'il me venait d'un tiers, serait pour moi une nourriture exquise et substantielle. Car je le lirais de la bonne manière, c'est-à-dire à la fin de novembre, par un bon temps de neige et de bise ; pour une pareille soirée, je ferais apporter du bois, j'ôterais mes bottes, je laisserais attendre tout un jour les journaux politiques, ou plutôt je les renverrais sans les lire ; j'aurais pitié des voitures que j'entendrais rouler, allant à quelque thé; je me ferais apporter un verre et un de ces sages soupers de mon enfance; je recommanderais que l'on me mît le lendemain une demi-once de café de plus ; car je saurais d'avance combien la lecture d'un livre si excellent, si calme (éternels remerciements à l'auteur !) me donnerait d'élan et d'entrain pour écrire moi-même un ouvrage brillant...

Voilà comme je lirais cet opuscule. Malheureusement, c'est moi qui l'ai fait.

Bayreuth, 17 janvier 1811.

JEAN-PAUL RICHTER.

---

## CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

« Le bouc tient le comptoir. » Telles sont les cinq dernières paroles qu'adressa l'auteur au monde érudit. J'estime qu'il a raison, — si toutefois je le comprends, ce dont je ne suis pas bien sûr. Cet ouvrage qui, avec les éléments de toute science, l'A b c d, contient de courtes leçons de religion, des pièces de poésie variées, des images coloriées d'hommes et d'animaux, de petites biographies, une histoire naturelle abrégée, un manuel sommaire des différents métiers, — a pourtant un auteur, dont pas un Allemand, moi seul excepté, ne sait le nom. Dans toute la Saxe, la Franconie, le Voigtland, cet ouvrage

Digitized by Google

a non-seulement trouvé, mais formé des millions de lecteurs. Je suis du nombre des hommes qui lui doivent le premier quart des éblouissants trésors de leur érudition ; j'y ai appris les lettres et l'épellation; c'est à lui que je dois enfin les lectures de toute sorte que je fais encore continuellement.

Comprend-on que plusieurs sociétés savantes et ignorantes, la Société allemande à Leipzig, la Société latine à Iéna, bayreuthienne à Bayreuth, et cette longue queue de comète d'innombrables universités; que des littérateurs et nécrologues tels que Jöcker, Jördens, Meusel, etc., ne connaissent pas plus cet auteur qu'ils ne connaissent l'homme de la lune (de celui-ci non plus, pas un chat, *à fortiori* pas un homme, ne sait le nom, quelque important que soit cet Adam sans enfants, ce monarque universel d'une planète si considérable et si voisine de la nôtre). J'espérais que la *Chirographia personarum celerium, è collectione Christ. Theoph. de Murr. Missus duodecim tabularum. Vimariæ. Sumptibus novi Bibliophilii vulgo dicti* : Comptoir d'industrie du pays, 1804, gr. in-folio, me fournirait quelques renseignements. Je n'y trouvai absolument rien.

Un petit livre récemment publié : « *Explication des hiéroglyphes de l'A b c d bienrodien;* Arnstadt, en commission chez Klüger, 1807, » désigne comme auteur un certain *rector* Bienrod de Werningerode. Je n'examine pas si ce bon recteur a existé; mais il n'a pas écrit l'A b c d. Le fait est suffisamment prouvé par mon livre, qui démontre que cet ouvrage est dû à Fibel. Plus tard, on donna ce nom de Fibel à tous les abécédaires, comme on appelle des Raphaël certains tableaux raphaéliques ; et malheureusement toute la gent savante dit encore par ignorance : des *Fibel*, mot que l'on fait plaisamment dériver de *Fibula*.

Connaître et faire connaître ce Fibel, que j'avais lu avant Homère et la Bible, tel fut le but d'une foule de tentatives malheureusement infructueuses. J'entrepris une longue correspondance savante, je visitai toutes les bibliothèques savantes : tout cela sans succès. En Saxe, des maîtres d'école qui faisaient lire Fibel tous les jours n'étaient pas plus riches que moi. Le savant Nicolaï me dit qu'il savait tout, excepté cela. Le frère de Lessing, en Silésie, m'assura qu'il ignorait tout ce que son frère avait su. A Leipzig, je rendis visite à deux collaborateurs du dernier Indicateur littéraire. Je savais que c'étaient deux têtes vides (l'un avait sifflé, l'autre aboyé après moi); mais j'espérais que des âmes vidées, étripées, pouvaient ramener à la lumière des trésors et des noms enfouis : de même que des tonneaux vides, attachés au chargement d'un navire coulé, le remontent du fond de la mer. Les deux têtes,

Digitized by Google

dans leur simplicité, virent une plaisanterie dans ma question; elles la prirent de travers, si bien qu'elles voulurent me faire descendre les escaliers par un procédé expéditif, tout différent de la méthode traditionnelle.

Il fallait s'y prendre autrement. Je me décidai à faire mes voyages scientifiques, et mes bien plus scientifiques séjours. J'allai à Hof, Leipzig, Weimar, Meiningen, Cobourg, Bayreuth, et je me mis à la recherche des manuscrits et des volumes imprimés de Fibel. A Hof, centre de commerce très-florissant, j'avais compté faire des trouvailles précieuses dans les boutiques des droguistes; mais dans cette ville, de même qu'à Leipzig, je trouvai plus aisément toute espèce de papier, même viennois, qu'un fragment fibélien. A Meiningen, Cobourg, Bayreuth, villes où le commerce et par suite la maculature sont bien moins florissants, il y avait encore moins à faire. Par bonheur, je ne passai jamais dans mes voyages à côté de maîtres d'école de village sans leur rendre visite. — C'était quelquefois assez pénible: un jour d'été, je fis à la poursuite de l'un d'eux un quart de mille avant de le découvrir au milieu des cochons qu'il gardait. — J'allais les voir pour me faire montrer l'A b c d, dont ils se servaient l'hiver. Je trouvai presque toujours sur le côté intérieur de la couverture les mots Fibel ou Heiligengut, écrits en caractères grecs, arabes ou syriaques. Sur l'un de ces A b c d, il y avait en lettres arabes: Fibel-Heiligengut. Je cite mes sources (elles manient encore ces exemplaires en compagnie de leurs élèves): ce sont les maîtres d'école de Munchberg, Hof, Seleiz, Plauen, Posen, et de plusieurs autres villages de l'électorat de Saxe.

Enfin, en parcourant le margraviat de « Markgrafenlust, » j'arrivai dans la capitale et j'eus le bonheur de tomber sur un juif baptisé (il s'était fait baptiser quinze fois, et toujours sans succès, espérant, à force d'eau baptismale et d'exorcismes, réussir à se purifier), au moment où il tenait une vente de livres à l'enchère. Il y avait là cent trente-cinq volumes de tout format, de tout genre; tous écrits par un auteur du nom de Fibel. J'achetai tout ce qui restait le soir.

C'étaient les ouvrages suivants:

1° *Pensées sur la véritable origine* (restée douteuse jusqu'à nos jours) *de la moderne chevalerie de l'Empire*. 1753. Fibel.

2° Fibel. *Liste et signalement par ordre alphabétique des voleurs, meurtriers, etc., célèbres par leurs ruses et leurs exploits*. In-fol. Stuttgardt, 1746.

3° Fibelii. *Catalogus Bibliothecæ Bruhlianæ*. In-folio. Dresde, 1750.

Digitized by Google

4° *État de la cour de Saxe sous le règne d'Auguste*. Fibel. 1734.

5° *Annales scientifiques erlangiennes*. Fibel. 1749.

6° Fibel. *Déduction profonde des droits d'héritage et autres de la maison de Bavière sur la Hongrie, la Bohême et l'archiduché d'Autriche*. In-folio. Munich, 1741.

7° Fibel. *Repos de l'Europe, présenté dans le recueil des traités de paix les plus récents depuis le traité d'Utrecht jusqu'à l'année* 1724. Cobourg, 1726.

8° Fibelii. *Nobilis territorio subjectus*. Culmbach, 1722.

9° Fibelii. *Biblia*. Tondern, 1737.

10° *Lettres turques de Fibel*. Amsterdam, 1750 [1].

11° *Histoire du diable, par Fibel*, 1729 [2].

Deux jours auparavant, le juif-chrétien avait vendu à l'encan des couvertures, comme des croûtes de pâté que l'on vide pour y mettre une nouvelle farce; un jour après, il vendait le papier aux droguistes.

Le re-catéchumène me dit qu'il n'avait pas les ouvrages de première, mais de dernière main; ce qui me parut signifier, cette main étant la sienne, qu'il les avait acquis avec l'aide de Mercure, dieu des voleurs. Il m'expliqua que, revêtu d'un uniforme français et escorté d'un petit fourgon, il avait suivi longtemps dans les villages les maraudeurs français. Il leur achetait ce qu'ils pouvaient moins utiliser que détruire. Il me cita parmi ces repaires passifs de brigands le village de Heiligengut. Ciel! Heiligengut et Fibel! c'étaient les deux mots écrits sur les A b c d de Hof et de Silésie... Et l'auteur des cent trente-cinq volumes ne pouvait-il pas être aussi l'auteur du cent trente-sixième, de l'A b c d?

Le juif dut me montrer ce qui lui restait de Fibel; mais il n'avait à exhiber que de précieuses couvertures enlevées au relieur de la cour. Je les examinai pourtant, et j'y trouvai des fragments de feuilles, et sur l'une d'elles, à mon grand étonnement, le titre suivant : « Curieuse et merveilleuse histoire de la vie du célèbre Gotthelf Fibel, auteur du nouvel A b c d de Markgraflust, Franconie, Voigtland et Saxe-Électorale; recueillie avec un soin merveilleux et mise au jour par Joachim Pelz, étudiant en théologie. Premier tome, contenant les *fata* dudit Fibel dans le ventre de sa mère. »

Émerveillez-vous tous, littérateurs, mes contemporains!

Il y avait encore trente-neuf volumes qui contenaient le reste de

[1] En français dans le texte.
[2] En français dans le texte.

Digitized by Google

sa vie, après sa naissance, et dans lesquels restaient parfois trois ou quatre feuillets.

« Et à quel fruitier as-tu vendu le reste? » demandai-je au juif. — « Hélas! à personne. » Les maraudeurs avaient déchiré cette biographie, cette source historique si précieuse pour nous tous, ils l'avaient laissée envoler par la fenêtre ou s'en étaient servis pour un autre usage. Mais, par bonheur, les bons habitants de Heiligengut (au dire du juif) avaient recueilli ce qui restait de ces sources et l'avaient découpé en châssis de fenêtre, épouvantails à mettre dans les champs, etc. Enfin, de tout cela il y avait toujours quelque chose à faire, un livre au moins à tirer des quarante volumes (chose qu'il n'était pas facile d'extraire des quarante fermiers généraux français, et pas toujours des quarante académiciens)!

J'obtins aisément du juif, au prix courant, la permission d'enlever, d'arracher des ouvrages tout ce qu'il y avait d'imprimé, à la condition de respecter les couvertures. Je promis d'intituler: Chapitres de Judas, ceux qui seraient extraits des feuilles extraites.

Notre re-catéchumène juif-chrétien s'appelait alors Jude. Il avait changé son nom juif de Judas, qu'avait porté le traître Iscariote, contre le nom chrétien de ce Jude qui, chacun le sait, figure avec ses courtes épîtres dans le Nouveau Testament. Cette assonance de noms, cette fraternité de lait pouvaient bien contribuer plus qu'on ne le pense à rendre notre honnête Judas continuellement altéré de l'eau du baptême. A peine sorti des fonts baptismaux, à peine essuyé, il se perdait de nouveau dans ces patronages simultanés des deux Judas, et cherchait à faire communauté de biens avec l'Ancien et le Nouveau Testament, pour *un et compagnie*[1]. Aussi ne se lassait-il jamais de se convertir.

Pour moi, biographe de Fibel, je n'eus rien de plus pressé que de courir, mes sources historiques dans mes poches, au lieu de naissance de mon héros, et de m'y établir pour quelque temps. Je voulais rassembler ce qui m'était nécessaire de découpures de papier biographiques, les coller adroitement ensemble, et en faire un aérostat qui, aussitôt que j'y appliquerais le feu, serait assez gonflé pour enlever de terre et porter vers le ciel mon héros Fibel, suspendu au-dessous (à Paris, on n'enleva les premières fois qu'un coq, semblable au fameux coq de Fibel).

Une fois descendu à Heiligengut, il était de la plus haute impor-

[1] En français dans le texte.

Digitized by Google

tance de me mettre en relation avec les jeunes gens du village, particulièrement les gardiens de cochons, oies, moutons, etc.

Avec le concours de ceux d'entre eux qui se trouveraient aptes à ce métier de compilateurs des sources éparpillées dans le voisinage, je me procurerais celles qui me seraient le plus nécessaires. Je fus assez heureux pour gagner et enrôler tout un corps diplomatique errant (je ne dois pas compter la dépense de cornets pleins de liards), et je pus envoyer mes excellents collaborateurs déchaussés, non pas comme des gardes forestiers à la chasse des charançons et des hannetons, mais à la recherche des cornets de café, de poivre, papiers de harengs, et autres bons papiers d'Heiligengut. En quelques semaines, je fus en mesure de commencer cette biographie.

J'étais si merveilleusement secondé par mes courriers nus, si abondamment approvisionné en fidibus, housses de chaise, dragons de papier et autres feuilles volantes de la vie de Fibel que ma corporation m'apportait chaque jour, que je pus commencer immédiatement, en désignant mes chapitres par la nature des matériaux qui m'arrivaient. Le troisième chapitre, par exemple, est intitulé : Chapitre du Patron de bonnet. Le quatrième : Chapitre du Patron de corset.

Ainsi, de la coopération de plusieurs personnes résulta ce que l'on appelle un livre, une biographie, œuvre de jeunes gens, de deux écrivains et du héros lui-même. Je me trouve représenter personnellement en petit une grande *Académie des inscriptions* [1] (mes jeunes gens en sont les membres correspondants et moi le président temporaire et le secrétaire perpétuel), ou bien encore cette Société d'Edimbourg qui recueille et examine tous les débris d'Ossian.

J'avoue que souvent, en utilisant, en ravivant les traits les plus beaux, mais les plus invraisemblables (fournis par mes gamins), tels qu'un poëte en rencontre difficilement, j'avais des heures immorales où je regrettais presque de n'avoir pas donné le tout comme mon propre portrait. Je me demandais si quelqu'un au monde pourrait me traiter de plagiaire (voleur de pensées, escroc d'esprit), puisque aucun de mes fournisseurs de documents ne savait lire, *à fortiori* écrire.

Je ne sais pas trop maintenant ce que j'aurais de plus à dire.

Bayreuth, 7 juin 1808.

JEAN-PAUL-FR. RICHTER.

[1] En français dans le texte.

Digitized by Google

## I

### CHAPITRE DE JUDAS. — NAISSANCE

Viens enfin au monde, cher Fibel! viens, pauvre être chétif et anonyme! Comme nous tous, avec le temps, tu auras de quatre pieds et demi à cinq pieds et demi de hauteur; comme nous tous, tu auras un nom. Le nain nouveau-né est toujours la première capsule du géant invisible, qui lancera plus tard des montagnes contre le ciel et l'enfer.

— Cet appel que j'adresse à l'écrivain non encore né, cette exhortation à faire enfin son entrée dans le monde, ne paraîtra inutile qu'aux lecteurs qui ignorent qu'au dixième mois de la grossesse de sa mère, Fibel n'était pas encore né.

Un jour enfin son père, — pauvre oiseleur et invalide, — placé derrière une perche à pinson, qu'il tenait à la fenêtre, guettait l'oiseau sautillant, pour l'attirer vers sa fourchette, quand la sage-femme, sortant de la chambre de douleurs, vint lui annoncer la naissance d'un fils vivant. Cette bonne nouvelle le décida à tourner lentement la tête pour dire : « Chut ! » Mais au moment où il attirait le pinson dans le piége, l'accoucheuse vint se placer devant lui, avec Fibel sur les bras. Il se contenta (Fibel et le pinson criaient d'une manière pitoyable, chacun à sa manière) de prononcer ces mots en saisissant l'oiseau et regardant le petit: « L'ai-je? »

## II

### CHAPITRE DE JUDAS. — ENFANCE

L'âge d'or de l'homme, les premières années de l'enfance, laissèrent leur poussière dorée sur les années de l'arrière-saison, tant elles furent belles et brillantes pour notre petit Gotthelf.

Gotthelf était le nom d'un *rector magnificus* de Leipzig, parent éloigné de la mère, que le vieil oiseleur, à l'instigation de l'accouchée, choisit comme parrain (un enfant à tenir sur les fonts baptismaux et un cercueil à payer sont deux obligations que l'on ne peut

Digitized by Google

décliner). Le recteur daigna accueillir la demande de l'oiseleur. Il donna à son filleul, d'aussi bonne grâce qu'il le donnait à tout individu qui éternuait ou mendiait, ce qu'il avait de meilleur, son nom chrétien de Gotthelf[1].

— Le petit Gotthelf eut, disons-nous, de belles années d'enfance. Dans la saison ivre d'espérance, au printemps, le vieil oiseleur prenant avec lui son fils et un pinson à piquer, s'en allait dans les bois où règne le clair-obscur. Le vieux regardait comment le pinson garni de gluaux attirait les autres oiseaux jaloux; le petit observait avec lui, et accourait dès qu'un oiseau se laissait prendre. Parfois il suivait les lisières des bois, et arrachait des arbustes d'un pied pour aller les replanter à quelques pas plus loin et se faire un jardin. Tantôt il enlevait les racines de l'arbuste, et le fichait en guise de bouquet sur son chapeau ciré, pour le donner ensuite à sa mère, à défaut de fleurs et de fraises. Tantôt il prenait une écorce épaisse de pin qu'il taillait phelloplastiquement avec son couteau, dégageant du bloc une vache, un oiseau ou un homme. L'âme tout inondée de lueurs matinales, il suivait, plein de monologues bruyants, son père muet, pour qui la langue humaine était de toutes les langues la moins usuelle. L'oiseleur était un appel organisé pour toutes les bêtes; il y avait peu d'oiseaux avec lesquels il ne pût s'entretenir en sifflant dans leur langue maternelle. — Du reste, il y a bien des citoyens qui, comme lui, aiment mieux siffler que parler.

Précédant son père de fort loin, Gotthelf accourait près de sa mère, lui jetant au cou ses bras et ses cadeaux. Engeltrut (c'était le nom de la mère) avait beau avoir la tête remplie de migraines et de chimères, et du travail plein les mains, elle en avait toujours une libre pour lui caresser les joues. Une autre époque apportait à Gotthelf d'autres joies, c'est-à-dire d'autres oiseaux et d'autres manières de les prendre. L'été arrivait plein de nids, qui valent pour un bon oiseleur les trésors de l'Inde; ajoutez à cela les cailles que l'on prend avant qu'elles aient fait leur ponte. Ce qu'est Ossian pour l'adolescent rêveur, un magique paysage d'automne, l'automne même l'était pour l'oiseleur, comme pour les peintres. C'était pour lui un plantureux banquet de l'année! Le cri de branle des oiseaux de passage lui arrivait à l'oreille comme un chant de cygne printanier. Son fils le suivait partout et l'aidait à rapporter les oiseaux.

L'hiver fleurissait ensuite, étincelant de richesses : chaque heure

[1] De *Gott*, Dieu; *Helfen*, assister : « Dieu vous assiste. »

Digitized by Google

était pour lui pleine de jouissances, à la condition que le froid fût assez vif, la neige assez profonde. Elle est belle en soi la vie d'un bon oiseleur, qui ne fait que deux choses : siffler et ramasser. C'est un arc-en-ciel lunaire, jetant sa douce clarté sur les villages endormis.

Je me figure bien sa maison, — je pourrais la visiter, si je voulais me lever. — Au rez-de-chaussée, une chambre et une salle; — les planchers et les murs sont couverts d'oiseaux chantant et roucoulant; — tout un printemps crie pêle-mêle, — l'oiseleur fait au milieu la partie du chœur-répondant, et donne des leçons de sifflet. — Au dehors, dans la neige, des trébuchets et des cages sont ouverts pour y prendre des renforts pour l'Odéon ailé. — Le tricotage des nids de cailles, le tressage des cages, — la nourriture de ces chanteurs non châtrés (le père et le fils représentent le personnel culinaire des bêtes, la mère celui des hommes) abrégent les journées déjà si courtes. Puis il y a les chardonnerets qu'on enlumine et teint en rouge, les étourneaux auxquels on lit de prosaïques *stilistica*, les bouvreuils qui reçoivent de poétiques leçons de chant. — Tout cela exerça une influence profonde sur l'esprit du jeune Gotthelf.

## III

### CHAPITRE DU PATRON DE BONNET. — CHARIVARI MUSICAL

Le ménage des parents de Fibel était, à vrai dire, l'alliance bénie d'un oui et d'un non. C'était pourtant le plus paisible de tout le margraviat.

L'oiseleur, — un vieux, long et maigre soldat qui n'avait rapporté de ses campagnes que son congé et une balle, qu'il gardait encore, — parlait quelquefois avec lui-même, mais rarement avec les autres. Habitant, pour ainsi dire, un palais de glace transparent, il voyait tranquillement et froidement les tourbillons de neige voler au dehors autour de lui, et se contentait de dire : « Voilà bien le monde ! » Rien ne pouvait l'ébranler, altérer son humeur : rien, pas même sa femme ! Celle-ci trouvait bien à redire à ce système. Dans ses rêves de félicité conjugale, elle s'était flattée de pouvoir, comme toutes les autres femmes, gronder et pleurer à son aise dans son ménage. Le vieux la privait de ce plaisir : il disait oui à tout, ne parlait pas et

Digitized by Google

ne faisait que ce qu'il voulait. « Dis donc encore une fois oui! » criait-elle souvent hors d'elle-même. A cela, il répondait en faisant oui de la tête. Engeltrut, bien que d'une condition commune (elle était d'un village des environs de Dresde), avait quelque chose de si fin, de si délicat, de si maladif dans le teint et dans la constitution, de si doucement chaud dans le cœur, de si fantasque dans le cerveau, — et ce cas est plus fréquent qu'on ne le croit, dans les classes inférieures, — que Wieland a dû s'appuyer sur des preuves historiques quand il a émis l'opinion que Xantippe, dont il a contribué à relever la réputation, était d'une classe distinguée. Car la campagne fournit aussi son contingent de caprices aimables, de bizarreries féminines, de conversations socratiques.

Le studieux Pelz cite à ce sujet le fait suivant. Un jour, Engeltrut, souffrant d'un mal de dents, un bandeau autour de la mâchoire, se promenait depuis plusieurs heures de long en large dans sa chambre. L'oiseleur était resté près d'elle aussi complaisamment que s'il eût souffert lui-même. A la fin, Engeltrut éclata, lui reprocha vivement d'être là comme une chandelle de glace, sans manifester seulement, comme elle, un sentiment, sans montrer la moindre impatience, sans verser au moins une larme. — Et pourtant une larme, surtout une larme d'homme, est la goutte d'eau grâce à laquelle le rotifère, depuis longtemps desséché, se réveille joyeusement et revient à la vie. — « Calme-toi, Trut, répondit-il; demain le chirurgien viendra et t'extirpera ce désordre. » — « Oui, oui, demain, quand toutes les douleurs seront passées depuis longtemps. Oh! homme dur! » reprit-elle. Au lieu de répondre, il se mit à siffler, comme il le faisait à chaque absurdité de sa femme, ce chant aigu du pinson que les chasseurs traduisent généralement ainsi : « Fritz! Fritz! veux-tu venir boire avec moi? » Il avait encore, aux yeux de sa femme, une autre mauvaise habitude. Aux trois saintes fêtes, il n'était jamais à la maison. Il sortait pour vendre ses oiseaux et esquiver l'église. Par malheur, il traînait toujours avec lui l'enfant, et laissait à la mère et au fils le désir réciproque de se voir.

Tous les patrons de modes, apportés par les jeunes villageois, prouvent qu'il agissait ainsi pour faire de l'enfant ce qu'il avait été lui-même, une recrue. Dans ce but, il ne voulut rien lui faire apprendre, il lui interdit sa mère et l'église, comme une cour pernicieuse ; — il le battait jusqu'au bâton, le forçait à des marches forcées. — Il n'y avait, suivant lui, jamais assez de courses, de factions, de sueurs, de claquements de dents, de campagnes d'hiver



Digitized by Google

et d'été pour ce jeune enfant, qui devait être pourtant l'auteur de l'A b c d saxon.

## IV

### CHAPITRE DU PATRON DE CORSET. — NUIT DE NOEL

Gotthelf devait avoir une certaine année la plus belle nuit de Noël du monde. — Voici la chose.

Engeltrut devint enceinte; ce qui faillit faire damner Siegwart. Elle avait une infinité d'envies et de dégoûts; et les six cents affections qu'engendre l'utérus, au dire d'Hippocrate, assombrirent de leurs six cents ombres son existence. Elle avait plus de dégoût pour son mari qu'elle n'en montrait d'habitude pour le vin et la choucroute. Tous les oiseaux qu'il possédait lui devinrent insupportables; ses tourterelles étaient des basilics, le village une sale enveloppe à volières et une boîte de Pandore toujours ouverte. Dieu lui-même déclina en elle, mais non pas son Gotthelf. Il lui arriva une fois de pleurer trois jours de suite; et comme elle n'avait aucun motif de le faire, il était impossible de la consoler. Par bonheur son Helf, en chevauchant sur un mur de jardin, tomba et se foula quelque membre. Cet événement lui rendit la vie.

Elle eût mérité réellement d'être une *Nabobin* ou une princesse enceinte. Paysanne, quels souhaits pouvait-elle former? Faire rôtir une alouette, cuire une poule, manger des œufs sans albumine et sans coquilles, et neutraliser ses acides, comme la bière de village, avec de la craie? Comme princesse, n'aurait-elle pas pu demander qu'on lui servît une soupe de moelle de roitelet et d'éléphant? souhaiter de trouver les crues délicates des cerfs mûres, c'est-à-dire cuites, sur le lieu même de leur naissance, sur la tête des cerfs? — N'aurait-elle pas pu demander un canapé de poil d'ours pour ses femmes de chambre, une porte de ville pour servir de cadre à son portrait, du sucre en poudre, au lieu de fleurs, dans les rues sur son passage? N'aurait-elle pas pu exiger des dons plus importants encore? par exemple, des langes de pallium, des maillots faits avec des haillons de berger déchirés, un nécessaire de toilette rapporté de Paris par six chevaux: et pour son poupard un arbre de Noël, branches et tronc, formé de pals souverains découpés, et des insignes royaux en étrennes?

Digitized by Google

Quant au vieil oiseleur, il se guérit de sa colique de potier (la métaphore est ici très-convenable : n'était-il pas le potier du fœtus ?) avec son remède habituel, les voyages ; mais il laissa à la malade son favori comme *maître des plaisirs* [1].

Quelle nuit de Noël on célébra dans la cabane ! A peine le père était-il sorti du village, que l'éducation maternelle, toute d'opposition, commença. D'abord Helf nourrit lui-même les oiseaux ; il donna même tant de vers de farine à l'alouette, que le troisième jour elle en creva. Puis il se fit fille de cuisine ; pour aider sa mère dans la confection des pâtisseries, il coupait des amandes qu'il avalait à mesure.

Comme un ruisseau de printemps doucement murmurant, le gai babillage du fils et de la mère coula toute la soirée dans la chambre. La mère apprit à son fils la manière dont les personnes distinguées traînaient les pieds et baisaient la main : pendant une heure il traîna les pieds et baisa sa mère.

Helf représentait en petit une Église triomphante. Il avait passé tout un jour sans craindre d'être rossé. Les châtiments maternels, fort rares du reste, étaient précédés de nombreux avertissements, d'une longue déclaration de guerre ; et pendant ce temps l'enfant s'échappait. L'oiseleur, au contraire, avait la mauvaise habitude de demeurer longtemps semblable au beau temps et au ciel bleu ; puis le poing paternel tombait comme la foudre sur les épaules du fils.

Ce jour-là, l'enfant et la femme enceinte étaient deux êtres transfigurés, surhumains. Quelles jouissances ! A midi, de plaisir de cuire, on n'avait pas encore mangé. A trois heures, dit l'histoire, le lavage terminé, les pâtisseries fumaient dans la maison. Helf put alors s'asseoir devant un chandelier à lui, et inventer cinq nouveaux alphabets spontanés, dans lesquels il mit comme exemples des choses que personne, pas même lui, ne pouvait lire sans être déjà très-fort sur l'alphabet. Le soir, il soupa comme un bienheureux ; cela réjouissait sa mère, et c'est parce qu'il y prenait plaisir qu'elle en éprouvait elle-même. Les disputes conjugales sur l'eucharistie et autres sacrements étaient bien loin d'elle ; elle n'avait ni à louer le dîner s'il était brûlé ou trop salé, ni à le déprécier s'il n'y manquait rien.

Les enfants, comme les Parisiens, aiment à rester longtemps sur pied. La mère autorisa Helf à veiller ; il consacra ces douces heures d'or à écrire dans presque tous ses alphabets quelque chose d'insi-

[1] En français dans le texte.

Digitized by Google

gnifiant. La mère goûtait, assise, cet assoupissement qui est le poison du sommeil de la nuit. — Le feu d'artifice de l'arbre de Noël s'alluma à la paroisse; les étoiles apparaissaient claires et nues: le ciel s'abaissait vers la fenêtre. Helf grattait toujours doucement avec sa plume pour ne pas réveiller sa mère. Enfin, las de ses travaux scientifiques, il mit la tête sur la table. — La mère s'éveilla et le réveilla. Elle lui rappela l'enfant Jésus et son lit; elle lui dit de s'agenouiller avec elle pour demander toute sorte de faveurs à Dieu dans cette sainte nuit; surtout la grâce de ne pas être oiseleur; mais de devenir un rector magnificus comme son grand-père. Il le fit de bon cœur. — C'est ainsi que Lavater demanda à Dieu de lui corriger son devoir; Lichtenberg, de répondre à ses savantes questions sur de petits billets. Tout homme qui prie a raison : que l'on demande un monde ou un petit morceau de pain, il n'y a de différence dans ces prières, aux yeux de l'Être infini, que la présomption plus ou moins grande des solliciteurs. Dieu compte les cheveux aussi bien que les mondes, ou bien il ne compte ni les uns ni les autres.

Après la prière, Engeltrut fit monter l'enfant dans le lit de son mari, uniquement pour avoir le plaisir de le refaire le lendemain matin : plaisir dont la privait toujours Siegwart, qui faisait son lit lui-même, ne voulant rien devoir aux femmes que sa naissance et ses enfants. « Comment est couché notre père à présent, Helfchen? » lui dit-elle; « prie aussi pour lui. » Engeltrut ne désirait jamais plus ardemment la présence de Siegwart qu'en son absence; tant il est vrai que l'éloignement fait peu de tort à l'amour, même en ménage, et que l'homme, comme un miroir ardent, doit être placé à la distance focale de l'objet qu'on veut fondre.

Au matin, Helf vit arriver en deux morceaux la fin des présents de Noël : un petit fragment blanc et rouge de massepain et un ouvrage de couture de sa mère.

Les femmes de la campagne, aux jours de fête, sacrifient l'église à la cuisine. Helf ne resta pas à la maison, près de sa mère; il alla accomplir ses devoirs religieux du matin. La mère attribuait ce zèle à son goût pour les longs sermons. Le studieux Pelz ajoute qu'il se plaçait toujours dans l'église de manière que, lorsque le quêteur arrivait, son bâton à la main (la perche des offrandes, la baguette divinatoire des liards, une queue de billard avec une blouse au bout), comme le bâton n'avait pas la longueur des bancs, il fût obligé de le passer à Helf, qui recevait son offrande et celle de ses voisins. Cette fonction de sous-percepteur d'église, ainsi que la disposition et la division du

Digitized by Google

sermon, qu'il racontait à sa mère en mangeant, voilà ce qui l'attirait à l'église.

L'après-midi, bien que cette fois l'édification fût gratuite, Helf, ses mitaines noires aux mains, accompagna sa mère à l'église. En entrant dans le temple, il promena ses regards tout autour de lui d'un air familier, pour faire voir qu'il était venu déjà le matin. Si jadis, son livre à l'envers, il chantait déjà vigoureusement dans les chœurs, qu'était-ce à présent qu'il tenait son livre droit et lisait un peu? Ce qu'il y avait de plus surprenant, c'était la rapidité avec laquelle, dès qu'on indiquait sur le tableau noir du chœur le numéro de la page du morceau à chanter, il ouvrait le livre de prières de sa mère à l'endroit désigné.

De retour à la maison, à l'heure d'or des villageois, c'est-à-dire après le service du soir, Helf fut encore le mieux partagé de tous les habitants, sans en excepter le pasteur. — Les papiers de harengs sont là pour nous l'apprendre.

## V

### PAPIERS DE HARENGS. — LES ÉTUDES

Helf lisait. L'oiseleur présent, il n'aurait pu passer un quart d'heure sur les livres de maculature; ce soir-là, il put lire tout ce qu'il trouva d'imprimé, poésie, jurisprudence, chimie, sur les rayons de sa bibliothèque; en lisant, il put penser à autre chose, se lancer dans les rêves les plus splendides, et, à chaque page, dévorer une pomme ou un gâteau, qui étaient comme les vignettes, gravures et feuilles de musique de sa maculature.

La maculature influa sur la vie de Fibel comme une seconde bibliothèque allemande universelle; elle lui en tint lieu. Ce fut grâce à elle (l'épicier lui donnait des cornets de toute espèce de sciences) qu'il devint ce polymathe qui se révèle partout dans l'A b c d, par ses connaissances zoologiques, ses traités d'éducation et de morale, sa prose, sa poésie.

A partir de cette nuit de Noël, Helf se plongea dans la lecture, sans que l'on pût songer à l'arrêter. — Il y a des hommes heureux : — Helf, par exemple, pour qui un livre est plutôt un homme, qu'un homme n'est un livre; ils commettent la même erreur qu'un certain

Digitized by Google

Français, M. Martin. Ce monsieur, dans son Catalogue de la bibliothèque de M. de Boze, attribue un ouvrage au mot « Imprimé [1] », sous ce titre : *M. Gedruckt.*

Tout ce que le jeune savant Fibel trouva du susdit auteur Gedruckt vint renforcer sa collection de livres, — feuilles d'épreuves, — vieux calendriers, — un almanach fort rare, — un fragment de catalogue, etc. etc. Il prit, stupéfait, pour de vrais incunables, les premières lettres avec lesquelles il vit la fille du pasteur marquer le linge; il suivit longtemps des yeux, avide et haletant, un imprimeur, employé dans une manufacture de coton voisine, qui traversait le village.

On connaît sans doute l'anecdote suivante : Helf désirait posséder une plume savante, parce qu'il avait souvent lu que d'une plume savante sortaient une foule d'excellents ouvrages. Par une méprise malheureuse, il arracha quelques plumes de la queue d'un étourneau, qui avait été déclaré par Siegwart un oiseau savant et instruit. L'oiseleur, lorsqu'il eut découvert le dégât fait au croupion de son étourneau, accorda au billet blanc qu'avait tiré son fils une prime, qu'il appliqua d'une main calme et vigoureuse au premier membre qu'il trouva. La mère étendit de la choucroute sur la plaie.

Un vieux calendrier du margraviat, de la cour et de l'État, intéressa tout particulièrement Gotthelf. Il le lut quarante fois, comme d'autres lisent Kant quatre fois et Bardili cinq fois. La maison régnante était déchirée; mais il restait encore assez de charges, de députations, d'inspections, pour le mettre hors de lui. Ce qui l'étonna et le charma le plus, c'est que son village avec son pasteur y était imprimé, ainsi que la plupart des nids environnants. Comme il admira, grand Dieu! ces rouages de l'État si merveilleusement agencés, grâce auxquels une administration centralisatrice embrasse toutes choses, grandes et petites!

Il sentit vaguement qu'il n'y avait rien de plus correct, de plus sage, de mieux administré qu'un État. (L'auteur de ce livre se rappelle aussi avec bonheur ce doux sentiment de son enfance.)

C'est une des joies méconnues de l'enfance, que ce don de prendre pour ce qu'elle semble être dans un almanach d'adresses, — ce livre des hypothèques de l'État, — cette joyeuse chaîne de personnages défilant solennellement, — cette salle aux selles et aux harnais, encombrée de barbes, de perruques, d'uniformes et d'épées. Que manque-t-il à cette joie? Rien que la durée. Son souvenir ne repose-t-il pas sou-

[1] En allemand, *Gedruckt.*

Digitized by Google

vent l'homme d'État, qui ne voit plus là qu'un corps de tireurs visant l'aigle-gain ou le peuple-perdreau, ou bien une procession de chenilles sur le chêne-État? — Oui, celui qui reste suffisamment naïf découvre encore plus tard dans les membres de l'État bien des mouvements qui lui rappellent l'aspect sous lequel il les voyait jadis. Celui-là ressemble à cet amateur de tabac qui, frappé d'apoplexie, faisait régulièrement tous les quarts d'heure le mouvement de priser et s'essuyait ensuite proprement le nez.

## VI

### CHAPITRE DE JUDAS. — LE RECTOR MAGNIFICUS

Lorsque commença la semaine de la Passion, Siegwart quitta de nouveau les siens, afin de trouver, bien différent d'une armée, le repos dans la marche. Les cuissons qui se font dans les ménages, à l'approche des fêtes, comme la cuisson du biscuit et les approvisionnements des places fortes, ne sont pas seulement l'indice d'une guerre prochaine; elles en sont aussi la cause. Les jours de fête arrivent, et pour les Engeltruts, qui ont toujours quelque chose à répandre, pleurs ou sueurs, ils amènent, à la place du travail, cette disposition à pleurer pour rien que donne le repos. Siegwart laissa encore Fibel à la maison; Engeltrut retrouva la béatitude de la fête de Noël.

Mais comme, depuis cette nuit-là, la gloire et l'ambition du fils avaient grandi! Si elle avait pu scruter son âme, y voir, grâce à quelque baguette divinatoire, les filons d'or, les filets d'eau qu'elle recélait, que de traits auraient déjà révélé à Engeltrut ce Fibel qui devait écrire le *Fibel saxon!*

L'oiseleur incommode était sur lui comme une pierre tumulaire qui couvre le germe sans parvenir à l'écraser; celui-ci pousse et se replie tout autour de la pierre. Plus que jamais Fibel désirait s'élever. Pour lui, son père était peu de chose : il ne figurait pas dans l'almanach; sa mère était bien supérieure. Engeltrut avait arraché d'un calendrier électoral saxon (il datait de l'époque où la femme de l'oiseleur était une jeune fille aux joues roses) et conservé précieusement une page imprimée où elle figurait, avec ses noms de baptême et de famille (elle était née Böpple), sous cette dénomination : « Femme-extra de la dame d'honneur. »

Digitized by Google

Mais hâtons-nous de célébrer la Pâque, et d'observer les faits et gestes de Fibel.

Heiligengut est traversé par une grande route. Les pédagogues n'ont pas encore assez calculé à quel point une grande route qui traverse, avec ses galions des villes, un pauvre village, éclaire, remplit, exalte une jeune tête qui se penche à une petite fenêtre dès qu'il passe quelque chose. Des voyageurs distingués forment souvent plus la jeunesse que les voyages mêmes. Quel élan chaque roue de carrosse, chaque chapeau galonné imprime à un pauvre diable de villageois, qui voudrait, comme Fibel, saisir tout ce qui passe, et monterait de grand cœur tout enrubané derrière ces carrosses, ou tout doré devant.

Le mardi de Pâques, dans la matinée, plusieurs étudiants arrivèrent à cheval, en coureurs, descendirent dans la cour du presbytère, et annoncèrent au pasteur l'arrivée de son frère, le rector magnificus de la province. Il y a des villages qui brûleront peut-être sans que ce long mot de Magnificence y ait été prononcé. Ce jour-là, ce titre pompeux circula dans tout Heiligengut, comme un nom de bête vulgaire. Quant à Fibel, un rector magnificus lui apparut resplendissant comme la sainte Trinité. Il se le figura plein d'esprits saints qui en émanaient; il pensa qu'un pareil homme venait au monde le manteau de rector sur les épaules, le sceptre dans la main. — Engeltrut eut quelques douleurs de tête en se rappelant son grand-père.

Fibel était décidé à pénétrer chez le pasteur avec effraction et escalade pour jeter un coup d'œil sur ce personnage. Il fallait bien qu'il en eût un symbole, lorsque, plus tard, suivant son habitude, il passerait des heures entières à rêver qu'il était lui-même rector magnificus. Mais sa mère lui démontra qu'elle avait été à Dresde, qu'elle avait eu un grand-père et qu'elle voulait aller avec lui trouver Sa Magnificence, et le faire inscrire. « Du coup, dit-elle, tu seras étudiant; cela se faisait ainsi chez mon grand-père. »

Le destin en décida autrement. Un bedeau à longue queue entra et demanda l'oiseleur et un étourneau pour Sa Magnificence. Dans sa joie, Engeltrut fit réponses sur réponses. Elle le pria de prendre l'étourneau, elle assura que son mari n'y était pas, — dit qu'elle aurait voulu présenter elle-même l'oiseau, et conclut en annonçant qu'elle s'habillait sur-le-champ pour aller l'offrir au rector.

Quand elle se fut encossée dans ses vêtements les plus épais et qu'elle eut attaché Helf à la courroie d'une longue canne espagnole, elle se rendit avec lui à la chambre d'étrangers occupée par le rector. Fibel portait l'oiseau dans un petit sac.

Digitized by Google

Les savants, le pasteur et le rector étaient en train de discourir longuement et verbeusement sur le *Psalmum abecedarium*. Ils poursuivirent assez longtemps cet entretien sans voir ces deux personnes qui attendaient debout.

Comme la dignité du rector émerveilla notre couple, qui trouvait, au lieu d'une simple lumière de science, une splendide comète!

Le rector portait une perruque à trois nœuds!

On connaissait de longue date à Heiligengut de bonnes perruques à cadenettes et à bourse, descendant bien bas sur l'épine dorsale; mais on n'avait jamais vu de perruque tombant sur les deux épaules et s'épanouissant sur le sternum.

Par bonheur, l'étourneau (le séjour du sac lui était fort désagréable, il y trouvait le temps long et la respiration courte) se chargea de présenter ses introducteurs au rector et de remplir les fonctions de maître des cérémonies, et, se livrant à ses petits exercices (en purs vocatifs), il apostropha le rector : « Coquin! canaille! »

« Ce sont les oiseleurs et l'étourneau, » dit le pasteur; et il leur fit signe de donner l'oiseau.

La mère s'avança, et baisa, tremblante de joie, la main droite du rector, tandis que le fils baisait la gauche en pleurant et laissait tomber son jonc d'Espagne pour présenter l'oiseau. « Le petit bonhomme a l'étourneau? » demanda Sa Magnificence. « O ciel! oui bien. C'est mon fils! » répondit la mère. L'oiseau fut tiré du sac et se plaça tranquillement sur la main grasse et séduisante du rector; une fois là, il lui adressa tous ses trésors d'injures. « Hélas! c'est une désolation que mon vieux n'ait pas eu assez de temps : l'étourneau injurierait Votre Magnificence tout autrement : il suivrait l'ordre des dix Commandements. »—« On peut se contenter, dit-il, de ce qu'il a débité!... » « Oh non! reprit la femme; mon homme prend tous les péchés les uns après les autres et les lui enseigne; mais ils n'en sont encore qu'aux voleurs et aux p.....s. »

« J'ai souvent, dit le rector en se tournant vers son frère, admiré la sagesse de Dieu dans les oiseaux. Ce sont les seuls êtres capables de parler; bien qu'il y ait des animaux à quatre pattes, l'âne par exemple, qui se rapprochent bien plus de l'homme par la physionomie et la démarche. Ce qui me surprend, c'est que ces oiseaux ne disent jamais que des paroles injurieuses et déshonnêtes. Je sais bien que ce sont les hommes qui les leur enseignent. Mais il y a là un mystère de la sagesse de celui qui sait tout. — Les pierres crient, les enfants, les fous et les oiseaux disent la vérité, et par suite les vraies injures, comme celles

Digitized by Google

que cet oiseau vient de proférer. Pourtant cet oiseau n'offense pas plus que l'ânesse de Balaam, ou qu'un pasteur qui traite en chaire les tailleurs et les tisserands de voleurs [1]. Dieu cache souvent les plus grandes choses dans les plus petites, la plus grande sagesse dans la plus grande stupidité! — Bedeau, déballe mon microscope et apporte-le ici. »

Le verre grossissant fut apporté; le rector promena ses regards sur l'assemblée. — « Mon enfant, dit-il, un *pediculus* que tu voudrais bien nous procurer ou même quelques *pediculi* nous donneraient une véritable leçon. » Gotthelf le regarda fixement, sans se disposer à répondre. — « Mon enfant, reprit le rector, montre ta tête. » Il la lui présenta. — « Tout à fait charmant! s'écria le théologien. Je tiens quelque chose, un *homunculus super homine*, un exigu calendrier de la grande éternité! » Il fixa l'*homunculus* sur une aiguille, le plaça sous le verre grossissant, et pria l'assemblée d'observer l'insecte. Il fit remarquer que l'*homunculus*, le pou, était diaphane, qu'on n'y voyait de solide que l'estomac, qui pouvait se dilater ou se contracter. Il recommanda surtout de ne pas laisser échapper cet indice providentiel : les négresses ont des poux noirs, les blondes des blonds, les brunes des bruns. Le Créateur, en donnant toujours une couleur semblable au sol et au gibier, par exemple aux lièvres, aux chenilles, aux perdrix, a pourvu à leur sûreté en faisant qu'on pût les confondre avec ce sol. Il en était de même dans le cas présent; mais il y avait bien plus matière à réflexion, puisque l'être en question résidait sur l'homme même; on devait remarquer encore que l'homme (comme l'Allemand) ne voit rien de plus rebutant, de plus affreux que ce qui est le plus proche de lui et lui ressemble le plus (à l'appui de son assertion, il cita les odeurs, les poux, les parents et les singes), sans doute parce que le Créateur a voulu lui faire voir de près sa misérable condition. — Mais Dieu, dans sa bonté, nous a épargné la rencontre fréquente de ces sortes de miroirs : il leur a donné la même couleur qu'à notre tête. Cette bonté, il l'avait prouvée à cette tête blonde placée devant le rector, en ne la couvrant pas de poux noirs, mais de poux blonds faciles à confondre avec elle.

Une exclamation de « Voleur! » poussée par l'oiseau le fit revenir à lui. Il s'informa du prix de ce libelliste. « O Dieu! répondit

[1] La Faculté d'Helmstadt a déclaré cette qualification exempte d'injure.
*Note de l'auteur.*

Digitized by Google

la femme de l'oiseleur, si Votre Grandeur voulait seulement l'accepter! Je ne lui demande qu'une chose pour mon fils, une inscription d'étudiant! » Il fallut quelque temps au rector pour comprendre ce qu'elle désirait; enfin, mis en belle humeur par le vin, il prit une feuille d'inscription imprimée en latin, et la tendit à Helf en lui disant d'y mettre son nom. Fibel s'inscrivit entre les lignes de latin; le rector ne signa pas; il engagea vivement Fibel à persévérer dans l'étude des langues. Le pasteur lui lut la feuille en traduisant le latin.

Le fils et la mère, radieux et resplendissants, retournèrent à leur maison, où ils brûlaient d'arriver pour se jeter dans les bras l'un de l'autre. « Dieu soit loué! dit la mère en pleurant, j'ai donné le jour à un étudiant! » — « Je pourrais, dit Helf, sonner la choche pour réunir les paysans, et leur lire mon inscription! Ou plutôt je la leur montrerais en allemand, car ils n'y comprendraient pas grand'-chose. »

« Il faut que dans une heure, s'écria-t-il tout à coup, la veneuse[1] soit informée de cet événement! »

Expliquons cette exclamation.

Dans le bois que parcourait Siegwart se trouvait une maisonnette isolée qu'habitaient un veneur veuf et sa fille. On appelait celle-ci la veneuse, parce qu'elle tenait lieu à son père de maîtresse de maison, de maître d'hôtel, de collége des finances, de tout ce qu'il lui fallait enfin pour pouvoir ronfler et chasser tranquille. Tandis que le père d'Helf prenait des pinsons en les engluant l'un à l'autre, Dorothée (c'était le nom de la jeune fille), d'une façon plus charmante, avait englué à ses ailes de Psyché Fibel, qui volait toujours près d'elle. Malgré sa souplesse, il était impossible de détourner Fibel de ses affections. Une fois épris des lettres et des hommes (et, parmi ceux-ci, de Dorothée principalement), il n'y avait pas de diable qui pût l'arracher à ses alphabets, pas d'ange qui pût l'arracher à son amour.

« Je suis étudiant! Bonjour! » cria-t-il de loin à Dorothée, qui brodait, seule dans le bois, en toilette de fête; et il lui présenta la feuille ouverte. Elle trouva en effet son nom resplendissant au milieu des caractères latins et s'écria: « Ah! » — « Écoutez! » dit-il, et il lui lut son brevet latin d'étudiant. — « C'est fort bien, dit-elle, mais cela doit signifier quelque chose. » Il lui traduisit le latin par frag-

[1] Qu'on nous permette ce barbarisme. On sait que les Allemands disent: *madame la professeuse, la générale, la veneuse*, au lieu de: la femme du professeur, la femme du général, la femme du veneur.

Digitized by Google

ments et en reproduisant de mémoire la traduction du pasteur. A chaque passage, il lisait une ligne quelconque du texte latin, si bien que les lignes lues d'avance ne concordaient jamais avec la traduction bonne en soi; mais arrivaient toujours ou trop tôt ou trop tard. Il déclara à la jeune fille que d'un étudiant on pouvait faire toute sorte de grandes choses. Que ne devait pas dire la jeune fille? A la vérité, elle ne dit rien: elle était aussi lente à croire que prompte à agir. « Qui de nous aurait pensé que tu deviendrais tant que cela? Ne va pourtant pas oublier tes anciens amis. » Elle prit congé de lui avec une gravité inaccoutumée; c'était peut-être aussi parce que ce jour-là elle avait quatorze ans un quart.

A cette fête de Pâques, Fibel était ressuscité et s'élevait de cieux en cieux. La première semaine, il apprit à lire le grec; le deuxième mois il apprit l'hébreu, et lut l'Ancien Testament dans le texte original; le troisième il apprit le syriaque, et le quatrième l'arabe. Naturellement, il ne comprenait pas le premier mot de tout ce qu'il lisait. Comme les vrais poëtes, il s'inquiétait peu du fond et ne s'attachait qu'à la forme. Cependant il voulut s'instruire aussi dans la science des mots. En sept semaines, il apprit par cœur dans un bon vieux livre (que j'ai lu moi-même dans mon enfance, sans aucun profit) le *Pater noster* en américain, en arabe, en islandais, anglais, danois, groënlandais, français: un *Pater noster* étranger par semaine. Il fut bientôt en état de dire son *Benedicite* en hottentot, en français ou en turc. Le ciel, qui entend et comprend toutes les langues, s'inquiétait assez peu de celle qu'il choisissait.

Heureux l'enfant qui rencontre de bonne heure le génie de l'inspiration, qui lui fait franchir brusquement le vaste et monotone désert des essais, le jette au but, et s'arrête pour toujours à ses côtés, éclairant, fortifiant ce jeune cœur chancelant, comme un prophète raffermit son peuple! La roue de la fortune ne roule que dans la jeunesse, plus tard; c'est la roue de la charrue qui gémit et trace lentement, péniblement le sillon, que la chance vient parfois remplir!

## VII

### LE DÉVIDOIR. — L'ÉMERAUDE

Le vieil oiseleur laissait chaque homme, et son fils par conséquent, libre de prendre sa course et son vol comme il l'entendait. Il avait,

Digitized by Google

comme tout homme de condition commune, un respect profond pour ce qui était écrit, et surtout illisible. « La science ne nuit jamais à un soldat, disait-il; il n'est pas mauvais qu'il comprenne son *Pater noster* en tartare. »

Mais il avait bien un autre souci. Sa femme avait donné à son premier-né une arrière-garde de petits frères, qui tous quittaient la terre sans vivre. Elle avait mis au monde d'abord deux, puis trois jumeaux; et, les douleurs de l'enfantement la reprenant, Siegwart ne s'attendait à rien de moins qu'à l'apparition de quatre jumeaux, — quatre derniers-nés à la fois, — formant un attelage qui le mènerait plus aisément en haut qu'en bas.

Dans le fait, c'est une triste chose en un sens, que ce soient précisément les pauvres — c'est ce que constatent les médecins et les naturalistes — qui aient le plus d'enfants, non-seulement les uns après les autres, mais encore à la fois. Que l'on songe en effet au pauvre berceau, au maillot, au sein et à la caisse partagés entre quatre nourrissons. D'un autre côté, il est bon que cette loi, en vertu de laquelle, dans le royaume des animaux, les plus persécutés et les plus craintifs, comme les lièvres et les poissons, sont aussi les plus féconds ; que cette loi, dis-je, se retrouve aussi dans l'humanité, et que dans le royaume des hommes les petits multiplient plus que les grands.

Quand approcha l'heure de la délivrance d'Engeltrut, Siegwart, en songeant aux jumeaux morts précédemment, vit bien ce qui allait arriver. Il laissa la place aux petits cadavres, et se réfugia dans les bois, son lieu d'asile.

Le pauvre oiseleur, auquel il n'était rien arrivé d'extraordinaire dans son existence que ce qu'il avait procréé lui-même, était assis rêveur au pied d'un arbre, lorsqu'il s'entendit apostropher d'en haut en termes humains, mais étrangers : « *Filou! diable! sacré bourreau!* [1] » criait une voix dans le ciel bleu; et en même temps un anneau d'or tomba à ses pieds. Il le ramassa, et leva la tête. Un oiseau vert, gros comme un perroquet, passait au-dessus de lui, et prit congé en le traitant de filou, comme il l'avait fait pour lui souhaiter la bienvenue.

Comme les pies, les choucas et autres oiseaux philologues qui pèchent volontiers contre deux commandements à la fois, le septième et le huitième, l'oiseau avait probablement volé l'anneau, Dieu sait où. En l'examinant de plus près, Siegwart découvrit une émeraude très-précieuse enchâssée dans de petits brillants. Muni de cette pierre, il se promena

[1] En français dans le texte.

Digitized by Google

un quart d'heure au hasard dans le bois, ébauchant un projet d'emploi de sa trouvaille. Il finit par se décider à ne pas l'employer; il résolut de ne rien dire à sa femme; et, quant à Fibel, il le laisserait pousser sans cet engrais doré, pour être recrue ou écrivain. Pour lui enfin, il ne se souciait plus de rien au monde que de ses oiseaux.

Il revint tranquillement chez lui, rapportant son trésor dans le fourneau de sa pipe. Mais la flamme de ses yeux s'était changée en une cendre grise, indice certain chez lui de courroux ou de joie. La pauvre mère des quatre cadavres, toute languissante, lui demanda : « Que te manque-t-il ? » — « Rien, » répondit Siegwart.

Il ensevelit tranquillement les quatre jumeaux mort-nés. Puis il examina plus attentivement l'anneau d'or; il put lire le millésime 1666, mais il ne parvint pas à déchiffrer l'inscription : « *Pour l'amour de mon dieu et de ma déesse !* Ph. Ch. Th.[1] » Il tira la pierre de l'or, parce qu'il voulait la faire estimer sans risquer de montrer l'inscription à quelque fripon qui se donnerait comme propriétaire du tout. — Quelques semaines après cet événement, Siegwart était seul à la maison, quand un juif marchand d'habits entra pour acheter quelques haillons. Siegwart le fit monter au deuxième étage, et l'émerveilla en faisant briller à ses yeux son émeraude. Le juif, espérant qu'il l'avait volée et désirant prendre sa part du larcin, lui proposa deux thalers ; puis, voyant que Siegwart riait, le double ; puis le triple, jurant qu'il n'en donnait une si forte somme que parce qu'il se proposait d'employer la pierre comme remède contre les crampes d'estomac. « Un thaler de plus, le dernier ! » dit-il ; et il avala la pierre au nez de l'oiseleur ébahi.

Siegwart prit provisoirement les deux mains du juif et fixa son œil gris et terne sur sa face anguleuse ; puis il le saisit à la gorge et lui dit, pendant que le patient devenait aussi noir que s'il eût eu la corde au cou, qu'il l'étranglerait ou lui briserait la tête s'il s'avisait d'appeler ou de bouger avant qu'il lui eût fait rendre la pierre. Le juif, muet, appela à son aide tout ce qu'il possédait de mimique pour dire oui. Siegwart prit alors dans le livre de cantiques de sa femme une plume de paon — semblable à celles qu'on place munies d'une poignée d'argent sur les grandes tables, pour certain usage ; — il ouvrit violemment la bouche du juif au delà de ses limites naturelles, et frotta et gratta doucement, avec sa plume flexible, les papilles de la langue, le pharynx et la voûte du palais du juif, afin de provoquer dans l'estomac le

[1] En français dans le texte.

Digitized by Google

mouvement inverse du précédent et d'obtenir l'édition de cet important document.

Le juif se démenait vigoureusement, mais rien ne venait : l'estomac avait enchâssé la pierre aussi bien qu'un anneau eût pu le faire, et l'émeraude semblait une marchandise qui ne voulait pas s'écouler. Enfin le juif fit comprendre, du mieux qu'il put, qu'il n'avait rien mangé depuis la veille et qu'il n'avait dans l'estomac que la pierre. L'oiseleur lui présenta la première pomme qu'il trouva sur son armoire et une gorgée d'une eau pure dans laquelle il conservait depuis quelques semaines de superbes fleurs. Dès que l'infortuné mangeur de pierres eut avalé ce repas de bourreau, l'oiseleur introduisit de nouveau la plume, pour la retirer de nouveau, et avec elle l'impôt le plus important. Enfin la plume diplomatique parvint à arracher à l'estomac un traité de cession. Le juif se sauva la figure blême, avec des sueurs froides et des crampes d'estomac.

## VIII

### CHAPITRE DE JUDAS. — LE MARGRAVE

Que tout homme qui n'a pas dans sa poche, au bout de l'oreille ou au doigt, le gros diamant Pitt, rende grâce au ciel ! N'est-ce pas vivre en vrai galérien que de craindre à chaque minute de laisser tomber de son doigt, de son oreille ou de sa poche, un royaume ?

Le juif lâcha sur l'oiseleur toute la juiverie voisine. La procession se termina par le juif de la cour, qui vint sous le prétexte d'acheter une caille. Les nouvelles arrivent aux oreilles des princes plus vite que les plaintes (il est rare que celles-ci puissent se classer parmi les premières). Le margrave apprit bientôt l'histoire. Il fit mander l'oiseleur. Engeltrut crut qu'on voulait le rouer ; Fibel, qu'on allait l'anoblir. Seul, Siegwart supposa qu'on voulait l'anneau, et il l'emporta.

Le margrave était un jeune seigneur jovial. « Eh bien, mon cher compagnon de guerre, dit-il, j'apprends que... » Sans plus attendre, l'oiseleur tira son anneau. « L'anneau ? dit-il, le voici. »

Le prince fut charmé de cette hardiesse de soldat. « Vous ne pouvez rien faire de ce bijou, cher caporal, dit-il ; j'en découvrirai peut-être le propriétaire à la cour... Combien en voulez-vous, en un mot ? » — « J'en demande autant de souverains qu'il y a de jours dans l'an-

Digitized by Google

née, dit Siegwart ; j'entends de demi-souverains ; car je sais distinguer le jour de la nuit. » — « Tant que cela ! dit le prince. — « Je veux dire, reprit l'oiseleur, trois cent soixante-six jours, comme dans l'année bissextile : car on ne peut savoir quand elle tombe. » — Le prince prit et lui remit en riant trois cent soixante-six demi-souverains d'or, et lui exprima son désir de le revoir bientôt.

L'oiseleur tira en chemin de sa poche le demi-souverain du jour bissextile, pour le montrer chez lui comme un *don gratuit* [1] du prince et cacher ainsi son trésor.

A Heiligengut, depuis le clocher et la sacristie jusqu'à la cabane du berger, on s'entretint des semaines entières du margrave qui avait fait don à l'oiseleur de la vie et d'un demi-souverain.

## IX

### LE CORNET DE POIVRE. — LE VIEUX SIEGWART

Ce fut sous des feuilles de poivrier que Siegwart cacha son trésor : et, par une sorte de plaisanterie allégorique, c'est dans un cornet de poivre que le destin nous envoie ce chapitre, qui renferme la mort de Siegwart.

A dater de cette époque, l'oiseleur devint tout mélancolique : cette injection métallique lui dilata les veines. L'ancien Siegwart se métamorphosa en un Siegwart romantique de 1775. Il lui arriva de parler autant que ses meilleurs oiseaux, et de prêter l'oreille à un *Pater noster* mexicain de Gotthelf. Aux saints jours, au lieu de courir les villages, il fréquenta l'église, où il dormit énormément. Il ne songeait plus à faire de son fils un soldat. Il disait parfois : « Le drôle pourra être ce qu'il voudra. » En un mot, la balle de plomb, qui s'agitait dans son corps depuis son congé, lui pesait moins que ce monceau d'or qui lui roulait dans la tête.

A de pareils changements, — analogues à ceux qui se manifestent chez un avare qui commence à donner, ou chez un fou qui revient à la raison, — le monde pouvait prévoir la fin prochaine de l'oiseleur. Il est étrange que cet ange funèbre qui nous enlève ou nous déchire notre vêtement terrestre puisse, par sa seule approche, mé-

[1] En français dans le texte.

Digitized by Google

tamorphoser ainsi l'homme intérieur : comme il doit bouleverser et détruire, quand il est tout près de notre lit de mort... et ensuite ?

On ne sait pas à qui il raconta le songe qu'il eut le soir où il revint chargé de l'or du margrave. « Un perroquet noir, tenant un anneau d'or dans le bec, voltigeait au-dessus de lui et lui demandait : « Me connais-tu ? Je suis l'oiseau funèbre. Tu vivras encore autant de jours que je t'ai rapporté de pièces d'or. Mets ordre à tes affaires ! »

Il ne mit ordre à rien, mais il ne vécut pas les trois cent soixante-cinq demi-souverains — non, les trois cent soixante-cinq jours. Un épuisement rapide le jeta bientôt sur l'avant-dernier oreiller.

Après une nuit de souffrances affreuses, il s'emporta violemment, puis il se leva, pâle comme un mort, et se rendit tout chancelant dans le bois, sans doute pour déterrer les souverains enfouis. Puis il se traîna dans le village, pour payer d'avance toutes les personnes nécessaires à l'enterrement : « De cette manière, disait-il, nul embarras ne viendrait troubler la fête de deuil et de famille des deux êtres qu'il laissait. »

Puis il se commanda un cercueil, indiquant la couleur des planches qu'il préférait ; il ordonna de supprimer ces vignettes finales, ces effets de nuit qu'on y peint d'ordinaire. Il rentra chez lui, tellement épuisé, qu'il eut à peine la force de descendre un rosier du deuxième étage dans une armoire de sa chambre à coucher. Le notaire, qu'il avait commandé, arriva avec les témoins. En leur présence, il testa et jura qu'il n'avait rien à inventorier ; tout ce qu'il laissait appartenait à sa femme ; ils n'avaient qu'à cacheter avec de la bonne cire la petite armoire. Comme ils allaient le faire, il commanda à sa femme de donner auparavant beaucoup d'eau fraîche au pauvre rosier, ce qu'elle fit, en y ajoutant un supplément de chaudes larmes. Enfin il fit rédiger un testament écrit, que l'on devait ouvrir en même temps que l'armoire, c'est-à-dire le jour où Gotthelf, qui n'avait pas encore quinze ans, en aurait seize.

Quand tout le monde fut parti, l'oiseleur fouilla dans sa poche et en tira sept demi-souverains, qu'il remit à la mère et au fils, en leur faisant remarquer qu'en travaillant ils pourraient aller avec cette somme jusqu'à l'ouverture de l'armoire. Puis il fit promettre à son fils, qui pleurait en silence, de devenir un écrivain, puisqu'il avait déjà une belle main. Cette promesse, Gotthelf la fit de grand cœur, sans s'attacher à la confusion de scribe et d'écrivain que comprenait l'oiseleur. — L'homme promet avec plus de sincérité aux personnes



Digitized by Google

qui partent, — que ce soit pour s'étendre sous la terre ou pour courir à sa surface, — qu'au prochain qui prend racine près de lui. Ce n'est pas seulement parce qu'il espère que les absents ne peuvent plus faire ni réclamations ni reproches; mais en présence de leurs images radieuses, on exige d'autant plus de soi-même en leur nom.

Déjà les pleurs tombaient des yeux d'Engeltrut, comme l'eau d'un nuage chargé de pluie. Cette pluie devint une averse lorsque le menuisier apporta cette toute petite maison où l'homme, en vrai parvenu, en fait une de plus en plus grande, par l'espace de jour en jour plus considérable que le corps, se réduisant en poussière, abandonne à de nouveaux hôtes, — les vers. — L'oiseleur rabattit au menuisier le tiers du prix du cercueil, — la valeur des peintures qui n'avaient pas été faites, — à la grande stupéfaction du menuisier et des assistants. Il se fit revêtir de son uniforme, et, ainsi habillé, emboîter dans le cercueil, qui était trop court et trop étroit (le menuisier avait compté trouver un homme sans connaissance). Il fallut qu'on lui jurât que pas une femme ne le toucherait, ne le laverait : « Précaution bien inutile, disait-il, pour quelques vers qui ne vivent pas eux-mêmes très-proprement. »

Engeltrut, tout émue, ne put le voir couché dans cette libre demeure sans l'exhorter à s'approcher de la table libre, à communier. Il refusa longtemps; enfin il consentit à ce que l'on fît venir le pasteur, pourvu qu'on le laissât d'abord seul une demi-heure afin d'essayer son dernier remède curatif et fortifiant.

Engeltrut, par le trou de la serrure, le vit et l'entendit faire l'épreuve du remède.

La censure saxonne, — quelque libérale qu'elle soit pour ce que crient les charretiers sur les routes par le mauvais temps, — ne leur permettrait certainement pas de transporter mon livre à la foire, si je remplissais une seule page des jurons que proféra l'oiseleur, une fois dans le cercueil. Il se figura si vivement qu'il était sur le champ de bataille, caporal à la fleur de l'âge, commandant ses hommes, qu'il se mit à jurer et à sacrer d'une manière épouvantable, en agitant ses longs bras et fermant ses poings amaigris. Il avait espéré que ce déluge de jurons le fortifierait un peu. Mais bientôt il retomba plus malade dans son étroite demeure. Il comprit qu'à la guerre il y avait plus de sociabilité; on combat, on triomphe, on meurt de compagnie; on pourrit de compagnie les uns sur les autres.

Engeltrut fit appeler le confesseur et le sacrement, devenus plus

Digitized by Google

nécessaires après cette demi-heure passée à sacrer. Lorsqu'il eut communié, il dit : « Je pars cette nuit. Mangez d'abord. » — « Ah! père! » dit Helf. — « Eh bien! rendez-moi encore un service de chrétien. » Il se fit placer son oiseau favori (un canari) sur la poitrine. Il fallut que sa femme chantât alternativement des refrains de cabaret et des cantiques, pendant que le fils frappait sur un tambour pour que les oiseaux se missent tous à siffler. Après une prière, il tira lui-même son bonnet sur ses yeux, jusqu'à la bouche, et s'écria : « Adieu! »

Le fils battait du tambour, la mère chantait un air d'église, les oiseaux chanteurs répandaient leurs trésors de mélodies, les oiseaux parleurs criaient, dans un harmonieux concours, toutes les injures de la langue humaine, et le canari sautillait sur cette poitrine qui s'affaissait. — « Voilà bien le monde! » murmura Siegwart sous son bonnet. La mère continua de chanter; mais elle saisit rapidement la main de l'oiseleur et la pressa sur le visage du fils, qui se servait de ses doigts comme de baguettes de tambour. — « Voilà bien le monde! » dit encore l'oiseleur, mais d'un tout autre ton que la première fois. Il entendait déjà mugir plus fort ces flots sur lesquels arrive le monstre qui dévore l'homme. Mais les rêves de la jeunesse guerrière éclairèrent de leurs vives lueurs cette mer funèbre. Il s'écria : « En avant! » et écrasa le canari sur sa poitrine. « Ça siffle! » dit-il enfin, et ce fut son dernier mot. Mais on ne sait s'il voulait parler de l'oiseau ou de sa balle. Puis il devint calme : il était mort.

Engeltrut s'en aperçut la première, et se jeta sur le cadavre en poussant des cris déchirants. Le fils continuait de tambouriner, et le croyait vivant parce qu'il lui voyait les yeux ouverts. Sa mère abaissa les paupières, et passa dans sa petite chambre pour pleurer.

Alors Gotthelf osa, — ce qu'il n'avait jamais fait, — donner au guerrier paisible les baisers d'amour mis en réserve depuis tant d'années; et, avec une passion insatiable, il l'embrassa pour la dernière fois. Puis il alla à la cuisine, — le père avait ordonné à la mère de manger, — attisa le feu, qui s'était éteint en même temps que l'oiseleur, et, dans ces tristes circonstances, fit cuire un œuf — assez bien, si l'on songe que, dans la chambre de l'oiseleur muet, tous les oiseaux continuaient de trompeter, de chanter joyeusement, et que le cœur de l'enfant se brisait.

Bien que l'oiseleur nous ait peu touchés jusqu'ici, il semble que nous prenions maintenant quelque intérêt à lui. — Comme la mort est courte en comparaison de la vie! Mais cette brièveté même rétablit l'équilibre. Il y a, pour chaque fils de la terre, deux circonstances

Digitized by Google

où il lui faut se distinguer devant un public qui l'observe : 1° quand il arrive ; 2° quand il s'en va. Il n'y a pas de mode pour mourir; chacun à ce moment se montre original.

Laissons là le vieux Siegwart, couvert de bois et de gazon. Je suis heureux de savoir qu'une bande de soldats qui traversait le village en chantant donna à son enterrement un caractère militaire.

*Traduit par* A. GUILLEMOT.

(*La suite à un prochain numéro.*)

Digitized by Google

# GOETHE

## SA VIE ET SES ŒUVRES

---

*The Life and Works of Gœthe*, by G. H. Lewes. — Londres, 1855.

---

CINQUIÈME ARTICLE [1]

### VOYAGES

1779-1793

Le départ d'Italie avait été un chagrin pour Gœthe; son arrivée à Weimar fut une douleur, car il y rentra en étranger. Il revenait avec une expérience et des idées nouvelles; il retrouva Weimar tel qu'il l'avait quitté. Nul ne parut le comprendre, nul ne sympathisa avec son enthousiasme et ses regrets. Et à ceux qui l'accusaient d'avoir changé, il put reprocher en toute vérité « de tourner toujours dans le même cercle, comme des chevaux aveugles dans un manége. » Il revenait d'ailleurs décidé à vouer désormais sa vie à l'art et à la science, et à quitter ses fonctions officielles. Déjà, touchant ce sujet, il avait écrit de Rome à Charles-Auguste.

Le duc répondit noblement à cet appel; il déchargea Gœthe de la présidence de la Chambre et de la direction du département de la guerre, mais il lui maintint au Conseil une place distincte, « à occuper toutes les fois que ses affaires lui permettraient d'y assister. »

[1] Voir les livraisons des 15, 31 octobre, 30 novembre 1861 et 15 janvier 1862.

Digitized by Google

Gœthe conserva toutefois la direction des institutions scientifiques et artistiques et celle du théâtre.

Weimar s'habitua promptement au changement survenu dans les manières de Gœthe, mais madame de Stein ne sut pas prendre son parti de sa tiédeur. La passion de son amant s'était en effet calmée sous l'influence négative de l'absence, à laquelle était venue s'ajouter à Rome l'influence positive d'un nouvel amour. Gœthe avait conservé pour madame de Stein une profonde reconnaissance du bonheur qu'elle lui avait donné et une affection sincère qui dura toute sa vie; mais il était revenu d'Italie avec un bien faible reste de l'amour qu'elle lui avait inspiré pendant dix ans, et avec l'entière conviction de lui avoir survécu. La présence de Charlotte de Stein ne put en rallumer les cendres éteintes; elle avait alors quarante-cinq ans, et Gœthe fut frappé du changement qu'il remarqua en elle. L'absence sembla lui avoir enlevé un voile de dessus les yeux, et il la vit telle qu'elle était. Madame de Stein, de son côté, prit la voie la moins propre à le ramener. Elle lui reprocha amèrement sa froideur, et, loin de sympathiser avec ses regrets d'avoir quitté l'Italie, elle les considéra comme une offense, et elle se montra blessée de ne pas être acceptée comme une compensation capable de les éteindre.

Avant leur rupture définitive, ils se rendirent ensemble à Rudolstadt, et ce fut là que Gœthe s'entretint pour la première fois avec Schiller. Leur entrevue ne fut pas de nature à faire pressentir l'amitié qui devait les unir plus tard. Les lecteurs de la *Revue germanique* n'ont point oublié, sans doute, l'impression produite par Gœthe sur Schiller [1]. Gœthe, à cette époque, se trouvait particulièrement mal disposé à l'égard de Schiller, qu'il considérait comme un puissant sophiste égarant et corrompant l'Allemagne. Le succès de *Fiesque* et des *Brigands* l'avait exaspéré. Il avait pris en aversion les œuvres qu'il avait produites lui-même au temps où il était soumis à des tendances analogues, et, fort des nouveaux principes littéraires qu'il avait puisés en Italie, il avait espéré entraîner l'Allemagne à sa suite dans une sphère supérieure de l'art. Mais, tout au contraire, le public lui fit défaut pour rester fidèle à ses plus extravagants imitateurs. Gœthe offrit à ses compatriotes la calme et idéale beauté d'une *Iphigénie*, le pur et éclatant héroïsme d'un *Egmont*, et il les vit préférer *Ardinghello* et *Charles Moor*. La nou-

[1] Lettre de Schiller à Kœrner, dans la *correspondance entre Gœthe et Schiller*; *Revue germanique*, livraison du 30 juin 1858, p. 485.

Digitized by Google

velle édition de ses œuvres se vendait mal, et les produits plus épicés de ses rivaux se débitaient par milliers. Dans la disposition d'esprit créée par ces circonstances, Gœthe se tint donc à distance de Schiller et déjoua les efforts que l'on tentait pour les rapprocher l'un de l'autre. Aussi Schiller écrivait-il à Kœrner, en février 1789 : « Me trouver souvent avec Gœthe me rendrait malheureux ; il n'a pas un moment d'abandon, même avec ses amis les plus intimes. Je le crois, en vérité, égoïste à un degré inusité. Il a le talent de gagner les hommes et de les attacher par de petites ou de grandes prévenances, mais il sait toujours conserver sa liberté. Il fait sentir bénévolement son existence, mais à la façon d'un dieu et sans se livrer lui-même. C'est chez lui, ce me semble, un plan de conduite conséquent et bien combiné pour s'assurer les suprêmes jouissances de l'amour-propre... Aussi Gœthe m'est-il odieux, bien que j'adore son génie de tout cœur et que je professe une grande estime pour sa personne... Il m'a inspiré un mélange tout particulier d'amour et de haine, un sentiment frère de celui que Brutus et Cassius ont dû avoir pour César. Je pourrais tuer son esprit et l'aimer encore après de toute mon âme. » Et dans une autre lettre, Schiller ajoute : « ... Je vais vous laisser lire dans mon cœur. Une fois pour toutes, cet homme, ce Gœthe se trouve sur mon chemin et me rappelle trop souvent combien la destinée m'a été dure. Avec quelle légèreté la fortune supporte son génie, tandis qu'il me faut encore lutter en ce moment ! »

Avant de faire un crime à Schiller du sentiment d'envie qui perce dans ces paroles, songeons au contraste de son existence avec celle de Gœthe. Schiller était maladif et dans une situation difficile. Forcé, pour vivre, de faire de la littérature un métier, il recherchait des travaux à gages, des traductions qu'on lui payait quelques thalers et qu'il faisait faire par d'autres au rabais. Livré aux plus sublimes élans, il succombait sous les soucis infimes des besoins journaliers. A cette époque même, il n'était encore considéré que comme un débutant, et, lorsqu'il arriva à Weimar, il put se plaindre que Herder ne connût de lui que son nom ; Gœthe lui-même, en le recommandant pour une chaire de professeur à Iéna, l'appelait : « un M. Frédéric Schiller, auteur d'un ouvrage historique sur les Pays-Bas. » Gœthe, au contraire, n'avait jamais connu la pauvreté ; il possédait loisir, aisance, renom, position sociale, et il se trouvait ainsi à l'abri des chagrins engendrés par les circonstances extérieures.

Un jour d'automne, en 1788, Gœthe, se promenant dans son parc

Digitized by Google

bien-aimé, fut accosté par une jeune fille fraîche et de mine éclatante, qui, avec force révérences, lui remit une pétition. Il contempla les yeux brillants de la pétitionnaire, puis il se mit à lire complaisamment sa requête, dans laquelle on réclamait son appui pour faire obtenir une place à un jeune auteur qui vivait alors à Iéna en traduisant des romans français et italiens. Il s'appelait Vulpius et ses histoires de brigands, entre autres *Rinaldo Rinaldini*, ont joui jadis d'une certaine popularité, mais son nom n'a échappé à l'oubli que grâce à sa parenté avec Christiana, sa sœur, qui en tendant sa pétition à Gœthe posait le pied sur la route qui devait aboutir à leur mariage. Son père était un de ces misérables ivrognes qui finissent par plonger leur famille dans la misère. Il lui arrivait souvent de vendre pour boire l'habit même qu'il portait. Ses enfants, devenus grands, s'éloignèrent de lui et cherchèrent à se suffire à eux-mêmes, le fils en faisant de la littérature, les filles en fabriquant des fleurs artificielles [1] et de la tapisserie. Jamais Christiana Vulpius ne fut la servante de Gœthe, comme on l'a tant de fois répété, et, malgré l'humilité de sa position sociale, elle était cependant assez instruite pour que Gœthe ait écrit pour elle les *Élégies romaines* [2] et la *Métamorphose des plantes*, et pour qu'il l'ait associée à ses recherches d'optique et de botanique. Il est certain que si elle se fût montrée incapable de les comprendre, Gœthe n'eût pas persisté à l'entretenir de ses travaux. « On ne s'embrasse pas sans cesse, a-t-il dit, on cause aussi raisonnablement [3]. » La huitième *Élégie romaine* de Gœthe résume en six vers l'espèce de mérite et de beauté que possédait Christiana :

« Quand vous me dites, très-chère, qu'enfant on ne vous admirait pas, — et que votre mère elle-même vous a dédaignée, jusqu'à ce que vous ayez grandi, — et que vous vous soyez développée en silence, je le crois facilement. — Je vous vois volontiers comme un enfant singulier. — Si les fleurs de la vigne manquent de couleur et de forme, — ses grappes, quand elles sont mûres, font les délices des dieux et des hommes [4]. »

On peut en croire ici le poëte sur parole : Christiana avait son charme. Elle possédait l'esprit naturel, la vivacité, un cœur aimant, et une grande aptitude pour les soins domestiques. Elle était gaie,

[1] *Le Nouveau Pausias.* — *Poésies de Gœthe*, trad. H. Blaze, page 201.
[2] *Poésies de Gœthe*, trad. H. Blaze, page 179.
[3] *Élégie* v. — *Poésies de Gœthe*, trad. H. Blaze, page 182.
[4] *Élégie* viii. — *Poésies de Gœthe*, trad. H. Blaze, page 184.

Digitized by Google

joyeuse, folle de plaisirs, jusqu'à l'excès même, et, à en juger par les poésies qu'elle lui inspira, elle fut plutôt la maîtresse des affections de Gœthe que celle de son esprit. Ses cheveux bruns dorés, ses yeux riants, ses joues rosées, ses lèvres provocantes, son visage petit et gracieusement arrondi, lui donnaient « l'aspect d'un jeune Bacchus. » Sa naïveté, son enjouement et son heureux tempérament fascinèrent entièrement Gœthe, à qui elle apparut comme une enfant de la sensuelle Italie, qu'il venait de quitter avec tant de regrets, et les vers dans lesquels il a chanté le bonheur dont elle le combla témoignent pour elle d'une reconnaissance passionnée :

« Je me suis souvent trompé et j'ai toujours retrouvé mon chemin. — Mais je ne me suis jamais senti plus heureux. — Dans cette fille réside aujourd'hui mon bonheur! — Si c'est là encore une erreur, épargnez-m'en la révélation, ô dieux! — et accordez-moi de ne la découvrir qu'au delà du tombeau [1]. »

Mais pourquoi Gœthe n'épousa-t-il pas de suite Christiana Vulpius? Un peu par terreur du mariage sans doute, mais beaucoup aussi à cause de la grande disproportion qui existait entre leurs positions sociales et qui faisait de leurs relations un véritable scandale. Toutefois, à la naissance d'Auguste de Gœthe, dont le duc fut le parrain, en décembre 1789, Gœthe prit chez lui Christiana, sa mère et sa sœur, et il considéra dès lors leur liaison comme un véritable mariage. Dix ans plus tard, il lui écrivait encore sur le ton d'un amant passionné et, dans une lettre inédite, communiquée à M. Lewes, il regrette de n'avoir point emporté avec lui en voyage quelque objet lui appartenant, « fût-ce une pantoufle, afin de se sentir moins seul. » Pour avoir inspiré à Gœthe un tel amour, Christiana devait nécessairement être une femme fort différente du portrait qui en a été tracé jusqu'ici en Allemagne. Ajoutons que *dame Aja* se déclara très-satisfaite du choix de son fils, qu'elle accueillit Christiana comme sa fille et qu'elle lui écrivit toujours avec une grande affection. En s'obstinant à voir et à juger Christiana telle qu'elle se montra malheureusement dans sa vieillesse, alors qu'elle avait perdu jeunesse et beauté, et que les défauts de la nature étaient devenus saillants, on a rendu inexplicable l'amour qu'elle sut inspirer à Gœthe. Sans doute, en la comparant à Frédérique Brion, on a droit de s'étonner tout d'abord qu'il ait pu renoncer à la *vierge de Sesenheim*, pour s'attacher plus tard irrévocablement au *jeune Bacchus de Weimar*; mais, pour trouver la clef de sa

[1] *Épigramme* LXXXIV. — *Poésies de Gœthe*, trad. H. Blaze, page 238.

Digitized by Google

conduite, il suffit de se rappeler qu'il put posséder Christiana sans l'épouser, et que l'habitude et l'affection développée chez lui par la possession le conduisirent insensiblement à légitimer leur union.

Weimar, qui n'avait pas trouvé un mot à dire contre les amours de Gœthe avec madame de Stein, désapprouva hautement sa liaison avec la jeune fille. Le grand tort de Gœthe, son crime aux yeux des Weimariens dans cette circonstance, était d'avoir choisi une maîtresse au-dessous de son rang. Il s'éleva donc un chorus d'indignation qui aboutit à une rupture définitive entre madame de Stein et Gœthe. « Consens à m'écouter, lui écrivait-il à cette occasion, et je te dirai volontiers que si tes reproches me blessent au moment même, ils ne me laissent dans le cœur aucune trace de colère contre toi. Je pourrais d'ailleurs les refuser; mais si je te cause bien des ennuis, il est juste que, de mon côté, j'en supporte de ta part. Il vaudrait donc mieux pour nous en venir à une entente cordiale que de lutter constamment pour ramener nos sentiments à l'unanimité, et puis nous séparer de nouveau quand nos efforts ont échoué. Je ne pourrai jamais m'acquitter envers toi, car, à tous les points de vue, je demeurerai toujours ton débiteur. Mais, si nous réfléchissons à ce que nous avons tous à supporter entre nous, nous pourrons encore, très-chère, nous pardonner l'un l'autre. Au revoir, et aime-moi. A la première occasion, je t'en dirai davantage à propos de mes jolis secrets. »

Par les mots de *jolis secrets*, Gœthe sous-entendait Christiana. Aussi la réponse de madame de Stein fut-elle terrible, à en juger par la réplique de Gœthe :

« Merci de ta lettre, bien qu'elle m'ait affligé de plus d'une façon. J'ai tardé à y répondre, parce qu'il est difficile en de telles circonstances de demeurer sincère sans causer de peine. — Je ne vous rappellerai pas ici ce que j'ai laissé derrière moi en Italie; vous avez déjà repoussé mes confidences à ce sujet d'une façon assez peu amicale. A mon retour, vous vous trouviez malheureusement dans une singulière disposition d'esprit, et je vous avoue honnêtement que votre façon de me recevoir m'affligea profondément. Lorsque Herder et la duchesse partirent à leur tour pour l'Italie, ils m'offrirent avec instance une place dans leur voiture; mais je demeurai à Weimar, par égard pour l'amie qui avait provoqué mon retour. Et cela, au moment même où cette amie me répétait incessamment et sarcastiquement que j'aurais aussi bien fait de rester en Italie, que je n'avais aucune sympathie pour elle, etc. Le tout avant la moindre apparence de la liaison qui semble aujourd'hui si grandement vous offenser. Et

Digitized by Google

qu'est-ce que cette liaison? Qui appauvrit-elle? Qui réclame les sentiments que j'accorde à cette pauvre créature? Qui prétend aux heures que je passe près d'elle? Demandez à Fritz[1], aux Herder, à tous ceux qui me connaissent intimement, si je suis moins sympathique, moins actif, moins amical que par le passé? Demandez-leur, au contraire, si, pour la première fois, je ne leur appartiens pas bien plus aujourd'hui, à eux et à la société! Ce serait donc, en vérité, un miracle que j'eusse oublié ma meilleure, ma plus profonde affection, celle que je vous porte. Combien j'ai senti vivement que mes sentiments pour vous n'avaient pas changé, toutes les fois qu'il nous est arrivé de causer sur un sujet intéressant! Mais j'avoue franchement que je ne puis plus supporter la manière dont vous m'avez traité depuis mon retour. Quand je voulais parler, vous me fermiez la bouche; quand je vous entretenais de l'Italie, vous vous plaigniez de mon indifférence; quand je m'occupais de mes amis, vous me reprochiez ma froideur et ma négligence à votre égard. Vous critiquiez chacun de mes regards, vous blâmiez chacun de mes mouvements et vous me mettiez constamment à la gêne. Comment la confiance, l'abandon pouvaient-ils subsister entre nous, alors que vous me repoussiez par une mauvaise humeur préméditée? J'en dirais davantage, si je ne craignais, dans votre disposition actuelle, de vous irriter plutôt que de vous réconcilier. Malheureusement, vous avez, depuis longtemps, méprisé mes conseils à l'égard du café, et vous avez adopté un régime éminemment pernicieux. Comme s'il n'était point déjà difficile de maîtriser certaines impressions morales, vous augmentez votre hypocondrie par des agents physiques dont vous avez depuis longtemps reconnu la malsaine influence, et dont vous aviez abandonné l'usage pendant quelque temps, par amour pour moi et au profit évident de votre santé. Puisse votre voyage vous être salutaire! Je n'abandonne pas tout espoir de vous voir apprendre de nouveau à me connaître. Adieu. Fritz est heureux et il vient me visiter constamment. »

Madame de Stein, indignée, écrivit sur cette lettre : « Oh!!! » Elle se crut méconnue et incomprise par son ancien amant. Hélas! les reproches de Gœthe, disons mieux, ses plaintes étaient fondées. Madame de Stein avait tué elle-même son amour pour elle. Il lui offrit son amitié en réclamant la sienne. Elle refusa. Le souvenir de son long attachement, l'affection qu'il portait à son fils, ne purent guérir la blessure faite à son orgueil. Gœthe n'avait plus d'amour pour elle, c'en fut assez pour effa-

[1] Le fils de madame de Stein.

Digitized by Google

cer à ses yeux tout le passé, pour qu'elle ne lui pardonnât jamais et pour que, tout en affectant de le plaindre, elle descendît jusqu'à propager et répéter d'odieux bruits sur le compte de « la misérable » qui avait usurpé sa place. Quant à Gœthe, il se souvint et parla toujours d'elle avec tendresse, et lorsqu'on lui servait à table un mets qu'il savait pouvoir lui plaire, « Portez-en à madame de Stein, » disait-il.

En 1790, Gœthe dirigeait les institutions scientifiques et artistiques de Weimar, et il s'occupait de l'arrangement des musées et des jardins botaniques à Iéna. Au mois de mars, il alla rejoindre la duchesse Amélie et Herder à Venise, et il y chercha dans la science un refuge contre le trouble de ses pensées. A cette seconde visite, l'Italie lui parut tout autre, et il commença à soupçonner qu'il avait pu entrer une bonne part d'illusion dans le charme de son premier voyage. Les *Épigrammes vénitiennes*[1], comparées aux *Élégies romaines*[2], témoignent de la différence de ses impressions. Les sarcasmes et l'amertume du désappointement ont remplacé dans les premières l'admiration, la joie, le bonheur qui animent les secondes. Il est juste d'ailleurs d'attribuer une partie du mécontentement de Gœthe à sa position. Les troubles politiques et les embarras de ses propres affaires semblaient, en effet, menacer ses projets de culture personnelle, et lui rendaient plus difficile la découverte de la voie scientifique et artistique qu'il jugeait nécessaire aux progrès de l'humanité. Il revint à Weimar au mois de juin, et, appelé par Charles-Auguste au camp prussien de Silésie, il s'y rentit à contre-cœur, au mois de juillet, et il y vécut comme un ermite en s'occupant à écrire un essai sur le développement des animaux et un opéra-comique. Au retour du duc et de Gœthe, la duchesse Amélie et Herder pressèrent ce dernier de terminer *Wilhelm Meister*, mais il jugea plus nécessaire de réfuter Newton.

En 1791, — année de calmes études et de bonheur domestique pour Gœthe, — il se chargea avec empressement de la direction du Théâtre de la cour, qui venait d'être ouvert, et au mois de juillet, la duchesse Amélie fonda ses soirées du vendredi. Chaque semaine, Charles-Auguste et Louise de Weimar, Gœthe et quelques amis privilégiés se rendaient entre cinq et huit heures au palais de la duchesse Amélie pour écouter une lecture faite par un des assistants. L'étiquette était absolument bannie de ces réunions et le lecteur seul y avait une place distincte. Gœthe y lut un soir la généalogie de

[1] *Poésies de Gœthe*, trad. H. Blaze, page 221.
[2] *Poésies de Gœthe*, trad. H. Blaze, page 179.

Digitized by Google

Cagliostro, et une autre fois un essai sur les couleurs; Herder y lut un essai sur l'immortalité, Bertuch une étude sur les couleurs chinoises et les jardins anglais, Bottiger une notice sur la céramique antique, Stufeland un traité de la longévité humaine, et Boies des fragments de la traduction de Montaigne. Après la lecture, on se réunissait autour d'une grande table placée au milieu du salon et chargée de gravures et de publications nouvelles, et on entamait d'amicales discussions.

Mais Gœthe dut bientôt quitter cette vie tranquille pour l'agitation des camps. Au mois d'août 1792, le roi de Prusse et le duc de Brunswick envahirent la France à la tête d'une nombreuse armée « pour rétablir Louis XVI sur son trône et arracher son royaume aux mains sacriléges des sans-culottes. » Or Charles-Auguste avait reçu le commandement d'un régiment prussien, et Gœthe le suivit sur les champs de bataille. Il n'éprouvait d'ailleurs pas plus de sympathie pour la cause royaliste que pour la cause républicaine. Toute secousse, toute violence répugnait à sa nature; en matière politique, il était convaincu que le progrès ne peut venir que de la culture intérieure et il craignait les troubles qui la rendent impossible. Gœthe fut toute sa vie « un fils de la paix. » La révolution le frappa surtout par ses violences. Son esprit contemplatif s'en détourna comme d'un cataclysme. Il croyait peu au *gouvernement du peuple*. « Tuez le roi, disait-il, et vous ne saurez comment gouverner à sa place. »

Quant à la liberté, « il suffit au citoyen, pensait-il, de se livrer en toute sécurité à ses affaires, de gouverner à son gré sa maison et ses enfants, et de se mouvoir librement dans son petit cercle. » Gœthe ne vit pas clairement que cette liberté-là était impossible sans la liberté politique, qui doit lui servir de garantie.

La folie des républicains n'excusait pas d'ailleurs aux yeux de Gœthe les fraudes et la duplicité des royalistes. « Non, vous n'avez pas raison, disait-il, non, vous ne devez pas tromper le peuple parce qu'il est sauvage et brut. Tous les peuples qu'on a dupés sont bruts et sauvages. Agissez honnêtement avec eux et vous leur apprendrez à devenir des hommes [1]. » — Et ailleurs: « Ces orateurs des rues me paraissent fous aussi, à moi. Mais un fou en liberté parle comme un sage, tandis que la sagesse en esclavage reste muette [2]. » — « Une révolution, disait-il plus tard à Ackermann, vient toujours de la faute du gouvernement, jamais de celle des peuples. »

[1] *Épigramme* LVI. — *Poésies de Gœthe*, trad. H. Blaze, page 233.
[2] *Épigramme* LVIII. — *Poésies de Gœthe*, trad. H. Blaze, page 234.

Digitized by Google

Les alliés entrèrent en France, persuadés qu'il ne s'agissait pour eux que d'accomplir une promenade et qu'ils allaient être reçus à bras ouverts. L'accueil qui leur fut fait est un des titres glorieux de la France républicaine, et nous ne raconterons pas la reddition de Longwy, celle de Verdun et la retraite des Prussiens après nos grands historiens de la Révolution, Michelet et Louis Blanc. Gœthe a lui-même écrit un récit de *la campagne de France*[1] et nous y renvoyons nos lecteurs, en nous bornant à constater qu'il y assista en spectateur indifférent, et que partout, au camp, à Longwy, à Verdun, à Valmy, on le vit étudier l'homme, la science et la nature, et s'occuper d'optique, de théorie des couleurs, d'acoustique, au milieu du bruit des canons. Toutefois, le soir de la bataille de Valmy, on lui demanda son avis sur la journée. « En ce lieu et en ce jour, répondit-il, a commencé une nouvelle ère de l'histoire du monde, et vous pouvez tous dire que vous avez assisté à sa naissance. »

Au milieu de la misère et de la confusion qui accompagnèrent la retraite des Prussiens, Gœthe reçut de sa mère une lettre lui annonçant la mort de son oncle Textor et l'offre qui lui était faite d'une place de conseiller à Francfort. Il hésita quelques instants, puis il se décida à refuser pour ne pas quitter Charles-Auguste. A son arrivée à Weimar, il fut agréablement surpris de trouver sa maison rebâtie par les ordres du duc et de pouvoir en diriger à son goût les derniers travaux. Il y reprit avec joie ses études auprès de Christiana, de son fils et de Meyer, qui, de retour d'Italie, vint demeurer avec lui.

En 1793, Gœthe écrivit la comédie du *Citoyen Général*, il commença celle des *Réfugiés*, il esquissa les *Causeries des réfugiés* et il entreprit également *Reinecke le renard*. Tels furent les ouvrages que lui inspira la Révolution française, dont il ne sut pas assez voir alors le côté sérieux et dont il se borna à tourner en ridicule le côté grotesque. Au mois de mars 1794, il assista au siége et à la capitulation de Mayence[2], et il rentra à Weimar le 28 août pour terminer *Reinecke le renard* et poursuivre ses recherches scientifiques. « Je retourne chez moi, écrivit-il à Jacobi, là où je puis tracer autour de moi un cercle où ne peuvent pénétrer que l'amour et l'amitié, la science et l'art. Je ne me plains pas du passé, car ce qu'il m'a appris a sa valeur. » — « L'expérience est le seul maître d'école, bien

[1] *Mémoires de Gœthe*, trad. Carlowitz, page 243.
[2] *Mémoires de Gœthe*, trad. Carlowitz, tome II, page 351.

Digitized by Google

que les honoraires en soient lourds, » a dit Jean-Paul; mais pourvu qu'il s'instruisît, Gœthe les paya toujours volontiers.

Avant de retracer les relations de Gœthe avec Schiller, nous consacrerons encore quelques pages à ses travaux scientifiques, auxquels il dut, disait-il lui-même, « la plus belle des liaisons que son heureuse étoile lui ait procurées, l'amitié de Schiller. » Gœthe avait terminé *le Tasse* peu de temps après sa rupture avec madame de Stein, et il s'était mis alors à étudier Kant, dont la *Critique de la raison pure* l'intéressa vivement, surtout dans ses parties esthétiques. Puis, lorsqu'il eut écrit sa description du *Carnaval à Rome* et un essai sur l'imitation de la nature, il reprit avec ardeur ses travaux de botanique et d'optique.

Les ouvrages scientifiques de Gœthe ont été longtemps dédaignés des savants, qui ne pouvaient admettre qu'un poëte, un homme de génie n'ayant passé aucun examen ni reçu aucun diplôme, pût rien entendre à la science. Lorsque Gœthe écrivit son charmant petit traité des *Métamorphoses des plantes*, il eut donc à lutter contre deux adversaires: la résistance ordinaire à toute idée nouvelle et sa propre réputation. Toute nouveauté scientifique est toujours frappée de suspicion; mais, émise par un poëte, valait-elle la peine d'être réfutée? Les savants décidèrent que non. L'éditeur des œuvres de Gœthe, après avoir pris l'avis d'un botaniste, refusa d'imprimer son livre. Un autre libraire ne s'en chargea que dans l'espoir d'obtenir ainsi de Gœthe la publication de ses autres ouvrages. Le public ne vit dans les *Métamorphoses des plantes* qu'un joli morceau de fantaisie, et les botanistes, levant les épaules, regrettaient que l'auteur n'eût pas réservé les trésors de son imagination pour ses poésies. Nul ne crut à la théorie de Gœthe, pas même ses amis, et il s'écoula des années avant qu'elle fût acceptée. Et c'est pourtant de ce livre, si dédaigné par les contemporains de Gœthe, qu'Auguste de Saint-Hilaire a dit, en 1838: « Depuis dix ans il n'a peut-être pas été publié un seul livre d'organographie ou de botanique descriptive qui ne porte l'empreinte des idées de cet écrivain illustre. » — Et ailleurs: « Linné avait lancé une phrase qui contenait implicitement la doctrine des *Métamorphoses*, en disant: *Principium florum et foliorum idem est*. Gœthe a élaboré en système cet aperçu. Mais son livre eut le même sort que la phrase de Linné, il fut négligé. Les savants ne le lurent pas, s'imaginant que venant d'un poëte, il ne pouvait être qu'une rêverie écrite dans le faux style poétique des *Amours des plantes*. Combien ils comprenaient peu le génie de Gœthe, ce

Digitized by Google

génie flexible qui sut prendre toutes les formes et toujours choisir la mieux appropriée à son sujet! Quand il écrivait sur la science, il était grave comme la science elle-même. Il avait fourni les modèles de diverses sortes de compositions littéraires et il en fournit un de composition scientifique. Si son œuvre ne fut pas acceptée, ce fut parce qu'elle parut trop tôt pour les contemporains; — il avait anticipé l'ère à venir. »

Bien que Gœthe eût accepté assez philosophiquement l'insuccès de ses *Métamorphoses*, il écrivit plus tard l'histoire de ses études botaniques, afin de prouver qu'il s'était occupé sérieusement et pendant de longues années des phénomènes physiques et physiologiques de la nature et qu'il les avait observés avec la persévérance que la passion seule peut inspirer. Et de fait, comme le dit justement le *Dictionnaire des sciences naturelles* [1] : « L'étude de l'histoire naturelle ne fut pas pour Gœthe un simple caprice ou une distraction à ses innombrables travaux; ce fut une œuvre sérieuse et dans laquelle il a marqué l'empreinte de son génie... Il s'y appliqua, non en amateur qui se contente de notions générales, mais en savant qui n'arrive à la généralisation qu'à force de détails. »

Après les travaux botaniques de Gœthe viennent ses études d'optique, dont il a écrit également l'histoire, mais qui nous offrent le triste spectacle d'une grande intelligence luttant et marchant dans une fausse direction. Son goût pour la peinture et son incapacité absolue à peindre l'amenèrent à théoriser sur cet art; mais, au lieu d'essayer de résoudre le problème de la couleur au point de vue de l'artiste, il s'efforça de le résoudre au point de vue scientifique. Il eut d'abord recours à Newton, mais des expériences précipitées le conduisirent à taxer de fausseté la théorie newtonienne. Cette malheureuse conclusion lui servit de point de départ, et nulle observation, nul argument des physiciens auxquels il soumit les résultats de ses expériences ne purent le faire revenir de son erreur. Newton avait prouvé que la lumière se compose de trois ou sept couleurs; Gœthe affirma la simplicité de la lumière, et il prétendit expliquer tous les phénomènes de la couleur par ce qu'il appelle les opaques ou les milieux. Esprit concret, ennemi des abstractions, il condamna toute explication mathématique de la réfraction comme un préjugé dangereux, et il soutint l'indépendance absolue de la physique vis-à-vis des mathématiques, sans se douter que, tandis qu'il comparait le

[1] *Article* Gœthe.

Digitized by Google

philosophe mathématicien à un homme qui inventerait une machine pour déboucher une bouteille, opération facilement accomplie à l'aide de deux bras et de deux mains, il agissait, lui, en répudiant l'emploi des mathématiques en physique, comme un homme qui répudierait l'usage de la balance en chimie. Il faut reconnaître d'ailleurs que Gœthe a soutenu sa théorie des couleurs par des observations excellentes et de si plausibles explications, qu'il n'y a pas lieu de s'étonner que ses principes antinewtoniens aient pu convaincre des anatomistes, des chimistes, des littérateurs et des philosophes tels que Hegel et Schelling, — sinon des physiciens. Constatons encore que si les travaux de Gœthe sur l'optique sont de mince valeur pour les savants, il n'en est pas de même pour les artistes, auxquels ils offrent de précieux renseignements.

Gœthe, qui s'était montré assez indifférent à l'accueil peu favorable fait par le public aux *Métamorphoses des plantes*, se montra plus sensible au dédain avec lequel furent reçus sa *Théorie des couleurs* et ses *Fragments d'optique*. Dans sa vieillesse, il basait encore sur ces deux ouvrages ses principaux titres à l'immortalité. « Je ne m'enorgueillis pas, disait-il à Eckermann, de mes œuvres poétiques. D'excellents poëtes ont vécu de mon temps, et il en a existé avant moi, et il en surgira après moi de meilleurs encore. Mais ce dont je ne suis pas peu fier, c'est d'être à mon époque le seul homme qui sache la vérité sur cette science difficile des couleurs. » Il ignorait sans doute que ses attaques antinewtoniennes avaient été précédées par celles de Marat, qui, lui aussi, s'était flatté de détrôner par ses ambitieuses expériences les idées de Newton.

Mais si Gœthe a erré en optique, les sciences organiques lui doivent au contraire d'utiles et précieux travaux. Appuyé sur la comparaison et l'observation, il a su prendre sur ce terrain une place éminente. « Les droits de Gœthe au titre de naturaliste ne sauraient être un instant douteux, » a dit M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire. Et en effet, Gœthe a découvert l'os intermaxillaire chez l'homme et il a trouvé la véritable méthode de démonstration de son existence par la comparaison des diverses modifications que cet os subit dans les séries animales. Il a proclamé le grand principe de l'unité dans la nature, et il est le fondateur de la morphologie et l'un des rénovateurs de l'anatomie comparée. La plupart des idées les plus lumineuses sur la science de la vie, qui servent aujourd'hui de guides aux spéculations philosophiques, lui appartiennent. Il en est de même du principe que toutes les formes ne sont que des modifications plus ou



Digitized by Google

moins perceptibles d'un seul et même type. Il a annoncé clairement plusieurs lois générales de l'organisation, telles que la loi du développement des êtres, celle de la division du travail dans l'organisme animal, celle de la classification basée sur la subordination des parties, celle de l'influence des milieux environnants sur les variétés des formes organisées, dont la découverte et la démonstration ont, depuis, fait la gloire des Geoffroy Saint-Hilaire, Von Baer, Milne Edwards, Cuvier et Lamarck. C'est à Gœthe enfin qu'est due la découverte de la structure vertébrale du crâne.

Et maintenant que nous avons esquissé les travaux du savant, retournons au poëte et à l'homme.

ALFRED HÉDOUIN.

Digitized by Google

# BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE

## BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE

### PHILOSOPHIE POLITIQUE

*Du progrès dans l'enseignement primaire*, par Mlle Daubié. (Claye et Ce, éditeurs.)

Le véritable titre du livre de Mlle Daubié aurait dû être : *De la situation des institutrices*, car telle est bien, au fond, la question qui y est traitée. L'auteur, qui connaît son sujet, ne se borne pas à des raisonnements vagues et à des déclamations humanitaires ; il ne s'appuie que sur des faits bien constatés, fait ressortir pratiquement les abus de l'organisation actuelle et donne pratiquement les moyens d'y remédier. Son principal moyen, c'est de relever l'institutrice de la position secondaire et même, disons-le avec l'auteur, abaissée que la législation lui fait. L'institutrice est presque regardée par la législation comme une ennemie, comme une ambitieuse avide qu'il faut humilier, décourager, et à laquelle, pour nous servir de l'expression populaire, il faut rendre la vie dure. On lui demande un brevet de capacité, qu'elle n'obtient qu'après un examen sévère ; mais l'État se garde bien de lui faciliter cet examen par l'établissement d'écoles normales pour les femmes, comme il en a établi pour les hommes. Nommée institutrice communale, son traitement est dérisoire ; elle est sacrifiée à l'instituteur en diverses circonstances, et notamment en ce qui touche les écoles mixtes, comme si les femmes n'étaient pas plus aptes que les hommes à diriger de pareilles écoles ? Nous allons plus loin que Mlle Daubié : nous disons que l'instruction des jeunes enfants, jusqu'à dix ou douze ans, ne devrait être confiée qu'à des femmes.

Mais le principal obstacle contre lequel l'institutrice ait à lutter, c'est la *lettre d'obédience*. Mlle Daubié jette sur ce côté de la question une lumière toute nouvelle. D'abord, qu'est-ce que la lettre d'obédience ? beaucoup de personnes l'ignorent. La lettre d'obédience est tout simplement une autorisation d'enseigner donnée à une religieuse quelconque par la supérieure de son couvent. Cette autorisation lui tient lieu de tout examen ; grâce à elle, rien n'empêche que la religieuse s'établisse où elle voudra, en concurrence avec l'institutrice

Digitized by Google

qui aura lutté pendant plusieurs années pour obtenir son brevet de capacité. Il faut lire dans le travail de Mlle Daubié les conséquences de cette injustice : on y verra à qui elle sert en voyant qui la maintient et qui l'a établie. La lettre d'obédience a été établie sous la Restauration, deux semaines à peine avant la révolution de 1830. La nouvelle monarchie n'osa pas l'abolir, seulement, elle chercha à en rendre les abus moins considérables au moyen de certaines mesures administratives et réglementaires ; ce qui fut une illusion, car de quelles difficultés administratives ne se joue pas l'esprit clérical ? En 1848, M. Carnot l'abolit, tout en ménageant cependant les positions acquises ; mais la loi Falloux rétablit les choses dans leur état primitif : son rapporteur traita de funestes les précautions administratives de la monarchie constitutionnelle, et d'inique et d'injuste la mesure de la république qui rétablissait l'égalité. M. Beugnot demanda le rétablissement de la lettre d'obédience, « parce qu'elle devait profiter aux écoles dont nous désirons voir accroître le nombre. » On le voit, l'aveu est dépouillé d'artifice ! Quelle argumentation que celle du docte M. Beugnot ! Combien nous regrettons de ne pouvoir, faute d'espace, faire connaître au lecteur quelle justice en fait Mlle Daubié ; mais nous espérons que le lecteur s'en assurera par lui-même en lisant cet important travail, écrit avec autant de conviction que de maturité, de chaleur que d'expérience : car l'auteur n'est pas un écrivain ordinaire ; il a vu les abus qu'il raconte, il a lutté contre eux et en a souffert.

E. M.

---

## LITTÉRATURE POLITIQUE

*Le Parfum de Rome*, par Louis Veuillot. — Paris, Gaume frères et J. Duprey. 2 vol. in-12, 1862.

Autrefois, les tribuns de Rome conseillèrent au peuple d'émigrer à Veies. Camille fit un beau discours pour démontrer que ce projet était sacrilège. — En creusant les fondations du Capitole, on avait trouvé une tête humaine ; de ce prodige les aruspices avaient conclu que le Capitole serait infailliblement la tête du monde. « Ici, s'écriait l'orateur, sont les feux de Vesta, les boucliers tombés du ciel, et, si vous y restez, des dieux tout propices. » — L'argument ferma la bouche aux tribuns, et le peuple courba le front sous le joug : les patriciens n'en demandaient pas davantage.

Aujourd'hui, les Italiens, affranchis de la domination étrangère, réclament le droit de se gouverner eux-mêmes, de former un grand royaume et de se donner pour capitale la ville que la gloire de son passé et l'importance de sa position élèvent au-dessus de toutes les cités de l'Italie. — Halte-là ! dit un célèbre publiciste : Rome n'appartient pas aux Romains ; elle est la propriété du Christ. « Je vous l'atteste, Dieu est ici, il n'est qu'ici, et j'atteste encore que, s'il se laisse chasser

Digitized by Google

d'ici, il pourra consentir à passer, mais non à s'établir ailleurs. Il a choisi ce lieu, il n'acceptera pas plus une autre demeure que ses adversaires ne réussiront à créer un autre Dieu. » — La religion de ce publiciste, comme celle de Camille, est toute politique et locale ; on ne saurait entendre le christianisme dans un sens plus étroit. Nous, qui regardons l'univers comme le temple de la Divinité, comment pourrions-nous souffrir qu'on nous parlât du domicile de l'Infini ? Comment admettre que l'Éternel soit chassé de quelque part, et qu'il se transporte ici ou là ? Comprenez-vous Dieu se condamnant lui-même à errer sur la terre, pour se venger de quelques millions de patriotes? M. Veuillot serait bien étonné si nous l'accusions d'être païen, et cependant aurions-nous tort? Encore, le paganisme de M. Veuillot n'a-t-il rien de commun avec ce riant polythéisme de la Grèce dont M. Alfred Maury nous a révélé la splendeur idéale ; il rappelle plutôt la religion formaliste de l'antique patriciat de Rome, ce culte à l'usage d'une aristocratie jalouse, ennemie des innovations, et plus attachée à ses priviléges que respectueuse envers ses idoles.

Certes, l'ancien rédacteur de l'*Univers* n'est point un aristocrate ; on le voit bien à son langage. C'est un plébéien qui, démentant son origine, s'est constitué de très-bonne foi le défenseur de l'oligarchie ecclésiastique. Car M. Veuillot ne joue pas la comédie ; aujourd'hui il nous damne en toute sûreté de conscience, comme autrefois il nous eût fait brûler sans remords. Il prend à la lettre la fameuse maxime : *Hors de l'Église point de salut*. Il déplore notre ignorance et notre impiété, parce que nous n'approuvons pas l'enlèvement du petit Mortara. Permis à nous de ne pas goûter cette logique et de blâmer sévèrement les personnalités blessantes que M. Veuillot sème à pleines mains dans ses écrits. Mais il faut reconnaître que l'auteur du *Parfum de Rome* n'est pas un écrivain vulgaire. L'originalité de son style tient à sa verve toute gauloise, mélange singulier de poésie et de sarcasme. Écoutez ce morceau :

« Le religieux va seul. Le soldat sort par bandes. C'est une belle chose qu'un régiment et même un simple bataillon. Cela est plus beau que le lion et le grand serpent de mer, plus beau que le léviathan et tout ce que l'on a pu voir ou imaginer de créatures vigoureuses et redoutables.

» Il a des trompettes, des aigrettes, des pompons. Son corps, souple et rapide, est hérissé d'écailles aiguës, faites d'acier fin et qui luisent au soleil ; et de chacune de ces écailles, la mort peut s'élancer vingt fois en un instant dans toutes les directions, avec le bruit, la rapidité et le feu de la foudre.

» Ce corps merveilleux a la faculté de se diviser en vingt, trente, cent tronçons ; de s'éparpiller, de poursuivre l'ennemi qui fuit, d'envelopper l'ennemi qui résiste ou de le couper et de s'introduire dans sa masse comme un dissolvant. Avec autant de facilité qu'il se divise, il se ramasse, se serre, frappe, écrase en guise de bélier. Il a presque autant de têtes que de membres, et ces têtes ne se contrarient jamais.

» Mais une plus grande merveille, c'est la conviction où sont aujourd'hui les hommes, que la liberté de leurs opinions a beaucoup plus à craindre d'un seul

Digitized by Google

religieux que de cent régiments, et cela dit assez quelles opinions les hommes d'aujourd'hui se font de la liberté. »

N'est-il pas regrettable que M. Veuillot mette son talent au service des passions ultramontaines? Consolons-nous pourtant de le compter au nombre de nos adversaires. Il y a dans les erreurs d'un vigoureux esprit, ainsi fourvoyé, les enseignements les plus utiles. C'est pourquoi nous souhaitons que le *Parfum de Rome* se répande dans le public. Outre le plaisir d'une amusante lecture, on trouvera peut-être dans ces deux volumes la solution des problèmes qui tourmentent notre époque; mais cette solution ne sera pas précisément celle que propose M. Veuillot.

---

## LITTÉRATURE

*Le dernier volume des Œuvres de Voltaire*, M^lle^ de la Cochonnière. — La deuxième partie de Candide. — Du pouvoir temporel, etc. *Préface par Edouard Didier*. Paris, 1862, Henri Plon, 1 vol. in-8.

---

*M^lle^ de la Cochonnière* n'est point une pièce inédite; Beuchot l'a publiée sous le titre de *l'Echange*. Mais l'œuvre de Voltaire paraît avoir subi plusieurs remaniements; on vient de la réimprimer telle qu'elle a été écrite de la main même de l'auteur, d'après un autographe dont l'authenticité ne saurait être mise en doute.

Quant à la seconde partie de *Candide*, Beuchot l'attribue à Thorel de Champigneulles, mort en 1809. Si cet écrivain obscur est parvenu à imiter ainsi la manière du patriarche de Ferney, il mérite d'être connu, et de toute façon la publication de ce morceau, devenu extrêmement rare, est un véritable service rendu aux amis de la littérature. L'édition de *Candide*, 1778, avec les figures de Daniel Chodowicky, contenait les deux parties; mais nous ne croyons pas que cette édition soit dans le commerce.

Les Lettres inédites sont charmantes, et forment, à notre avis, la partie la plus précieuse du recueil. La Correspondance de Voltaire, déjà si volumineuse, s'enrichit tous les jours de quelques nouvelles trouvailles; le trésor n'est pas épuisé. Si l'on fouillait bien les bibliothèques et les collections particulières, on finirait peut-être par déterrer maint petit chef-d'œuvre digne de voir le jour. MM. de Cayrol et A. François ont eu la main heureuse[1]. Pourquoi des curieux, comme M. Feuillet de Conches, ne chercheraient-ils pas de ce côté? Il est temps de songer à une édition définitive de Voltaire. Nous n'ignorons pas que la polémique du XVIII^e^ siècle ne répond plus aux besoins de la critique contemporaine. Mais, aux prétentions

[1] Voir la *Correspondance inédite de Voltaire*. 3 vol. in-8 (Didier).

Digitized by Google

d'une théologie surannée et à l'influence renaissante du merveilleux, un contrepoids nous paraît nécessaire. Lève-toi donc une dernière fois, puissant railleur, et que ta voix rappelle au bon sens tant d'esprits égarés par les plus étranges hallucinations! La science du XIXe siècle peut dédaigner tes arguments, parce qu'elle voit les choses de plus haut, mais, pour délivrer la société des fantômes qui l'obsèdent, tes lumières imparfaites sont plus que suffisantes. En terminant, constatons que ce n'est pas la philosophie qui ressuscitera Voltaire; ni l'éclectisme, ni le panthéisme, ni l'école critique ne se soucient de raviver des controverses éteintes. Mais les ennemis de la raison font tant de tapage, qu'ils ne tarderont pas à réveiller le grand homme dans sa tombe. Qu'ils subissent donc la peine de leur imprudence, et qu'ils se résignent d'avance à la défaite qui les menace: ils l'auront préparée de leurs propres mains.

ALFRED BLOT.

---

## BIBLIOGRAPHIE ALLEMANDE

### THÉOLOGIE

*Études et critiques théologiques* (Theologische Studien und Kritiken), publiées par C. ULLMANN et R. ROTHE, 1861, IVe cahier.

LÜBKER. *Propylées d'une théologie de l'antiquité classique.* M. Lübker continue le travail commencé dans le cahier précédent et dont nous avons déjà parlé (*Revue germanique*, t. XV, p. 452 sqq.). Du terrain de la foi populaire il se transporte ici sur celui des doctrines religieuses des philosophes, qu'il présente d'une façon assez insignifiante et peu équitable, ce nous semble, notamment pour Platon. Nous n'entrerons cependant pas cette fois dans de plus grands détails à ce sujet, nous contentant de renvoyer ceux de nos lecteurs qui voudraient approfondir la question à l'excellente *Histoire des théories et des idées morales dans l'antiquité*, par J. Denis (2 vol. in-8°, Paris, A. Durand. 1856), ainsi qu'à Zeller, *Die Philosophie der Griechen in ihrer geschichtlichen entwicklung dargestellt*, et Ernst von Lasaulx, *Des Sokrates leben, lehre und tod.*

WEISS. *Pour servir à l'histoire de l'origine des trois Évangiles synoptiques.* Après avoir présenté, dans une livraison antérieure, quelques considérations générales sur les rapports mutuels de dépendance entre les synoptiques, et avoir étudié plus particulièrement l'Évangile de Matthieu, M. Weiss passe maintenant à ceux de Marc et de Luc. On sait que le but de l'auteur est d'établir la priorité relative du deuxième Évangile (*Revue germanique*, t. XIV, p. 318). Nous ne saurions le suivre ici dans tous les détails où son sujet l'entraîne et qui aboutissent si fréquemment à des questions d'appréciation purement personnelle. Ainsi, M. Weiss trouve une preuve d'originalité et d'antériorité dans le ἦν μετὰ τῶν θηρίων (*Marc*, I, 13), où nous ne pouvons voir qu'une froide amplification; nous en dirons autant de

Digitized by Google

l'οἰκίαν Σίμωνος καὶ Ἀνδρέου (*Marc*, I, 29), que Matthieu appelle simplement οἰκίαν Πέτρου, etc. Mais ce qui nous a paru surtout peu satisfaisant, c'est la manière dont l'auteur explique, dans son hypothèse, les textes nombreux de Marc, qui présentent de simples combinaisons des passages parallèles de Matthieu et de Luc (voyez notamment : *Marc*, I, 42, 44; II, 3, 18-22; III, 1-5; X, 29 et parallèles). Il se ferait que, sans s'en douter, Luc aurait pris de ces textes précisément ce dont Matthieu n'avait point fait usage, et réciproquement (p. 683). Tout au moins nous semble-t-il plus naturel de supposer que Marc, en suivant les deux autres, leur empruntait alternativement les expressions qui lui convenaient. Nous n'avons pas été moins surpris d'entendre M. Weiss prétendre que le Matthieu primitif, ou la σύνταξις τῶν λογίων κυριακῶν, contenait l'histoire de la naissance et de l'enfance de Jésus (p. 666). Quoi qu'il en soit, et quelque divergence qu'il puisse y avoir entre nos opinions et celles de l'auteur de cet article, nous reconnaissons que son travail est sérieux et estimable.

Schultz. *Sur Immanuel*, *Isaïe*, VII, 14 sqq. L'auteur défend l'interprétation ancienne et traditionnelle du passage d'Isaïe, dans lequel on a voulu voir, à l'exemple de l'évangéliste (*Matthieu*, I, 22, 23), l'annonce de la naissance miraculeuse de Jésus-Christ. Nous sommes surtout étonné qu'un article de ce genre ait pu trouver place dans les *Studien und Kritiken*.

Graff. *De l'authenticité et de la signification des paroles suivantes de l'Évangile de Luc* (XXII, 23) : *Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font*. M. Graff se prononce en faveur de l'authenticité de ce texte, que plusieurs critiques suspectent en s'appuyant sur le *Codex Vaticanus B* (le plus ancien de ceux qu'on possédait jusqu'ici), le *Codex D*, deux minuscules et quelques versions, où il fait défaut. Nous ignorons ce que dira à cet égard le *Codex Sinaïticus*, que M. Tischendorf vient de découvrir et qui remonte au moins aussi haut que celui du Vatican; son témoignage sera, sans aucun doute, d'un grand poids pour la solution de cette question.

Zyro. *Encore une fois Jacques*, IV, 5, 6. Cet article présente une explication nouvelle d'un passage de l'Épitre de Jacques, qui offre de telles difficultés, qu'on l'a souvent tenu, depuis Érasme, pour une interpolation. On pourrait être, en effet, d'autant plus porté à adopter ce dernier avis, qu'en retranchant le texte embarrassant, les versets 4 et 7, entre lesquels il se trouve, se relient tout naturellement et donnent un sens parfait. C'est là néanmoins un parti désespéré auquel on ne s'arrête pas volontiers, tant que l'on conserve quelque espoir de trouver mieux. M. Zyro pense, si nous le comprenons bien, qu'il faut traduire les versets en question de la manière suivante : « Croyez-vous que l'Écriture dise à tort : *L'esprit* (*de Dieu*) *qui habite parmi nous aspire-t-il après l'envie et la haine?* (*Non!*) *Il donne une grâce plus grande*. C'est pourquoi l'Écriture dit, etc. » Grammaticalement parlant, cette interprétation n'est pas inférieure aux autres et paraît même offrir quelques avantages; mais elle s'accorde peut-être moins encore avec le contexte. La traduction qui nous semble rompre le moins le sens général serait celle-ci : « Croyez-vous que l'Écriture dise à tort : *L'esprit* (*de Dieu*) *qui habite en nous*, (*nous*) *aime avec jalousie*; *mais il donne aussi une grâce d'autant plus grande*.

Digitized by Google

C'est pourquoi, etc. » Malheureusement, il nous paraît difficile de la justifier solidement. Φθόνος (envie haineuse) n'est pas synonyme de ζῆλος (affection jalouse), et ne saurait guère s'appliquer à Dieu; πρὸς φθόνον, pris adverbialement pour φθονερῶς, n'aurait point d'analogue dans les Livres saints. *Et adhuc*, selon nous, *sub judice lis est*.

A. STAP.

---

## ÉCONOMIE POLITIQUE.

*Jahrbuch der Volkswirthschaft und Statistik* (Annuaire de l'Économie politique et de la Statistique), par OTTO HÜBNER. Leipzig, Henri Hübner. 6e année, 2e partie, 1861, in-8.

Nous sommes vraiment embarrassé pour rendre compte du contenu des 320 pages, très-compactes, de la publication que nous avons sous les yeux. Il n'y a pas un seul mot, pas un seul chiffre qui ne soit un renseignement utile et quelquefois inédit ou peu connu. La simple énumération en remplirait plusieurs pages. Bornons-nous donc à appeler l'attention sur quelques points d'un intérêt majeur.

Commençons, avec le *Jahrbuch* lui-même, par la statistique criminelle de la plupart des États allemands. C'est la France qui a pris l'initiative, il y a près de quarante ans, de faire ces curieux relevés, si instructifs à tant d'égards. En effet, ces tableaux ne parlent pas seulement à l'homme d'État, au légiste, au moraliste, mais encore au philosophe! Ils démontrent qu'il y a une régularité, nous dirions presque qu'il y a *des lois physiques ou psychologiques* jusque dans le nombre des crimes commis tous les ans. Cette proposition aura, pour quelques lecteurs, presque l'apparence d'un paradoxe, mais ce n'est en réalité qu'une banalité aux yeux des hommes spéciaux. N'insistons donc pas.

Outre la France, l'Angleterre et la Belgique publient depuis longtemps des statistiques criminelles; peu à peu divers États allemands, la Suède, l'Espagne et autres, ont suivi ces exemples; mais les documents relatifs à quelques-uns de ces pays sont encore trop peu répandus.

Ce qui retarde la propagation des statistiques judiciaires, c'est en partie la difficulté d'établir des comparaisons d'un pays à l'autre. Cette difficulté est bien réelle, et elle provient de la différence des législations, des classements de crimes et délits, etc.; mais elle a été exagérée. Si certains actes secondaires sont permis d'un côté de la frontière et défendus de l'autre, il est évident que tous les États chrétiens auront la même manière de voir sur les crimes et les délits graves, excepté en matière politique, bien entendu. On peut donc comparer les crimes, et c'est déjà fort important.

Or le *Jahrbuch* de M. O. Hübner nous fournit de riches matériaux pour ces rapprochements.

Nous trouvons ensuite dans la même publication onze chapitres sur autant

Digitized by Google

d'États allemands : Autriche, Prusse, Bavière, Wurtemberg, Saxe, Hanovre, Bade, etc., réunissant, pour chacun d'eux, des extraits ou des analyses des documents statistiques les plus récents. Pour démontrer à la fois combien ce livre est, qu'on nous passe l'expression, *bourré* de faits, et combien serait aride l'énumération de son contenu, nous l'ouvrons au hasard. Ce sont les pages 208 et 209 qui se présentent; elles sont relatives à la Bavière. La première donne successivement le mouvement de la population, les infirmités (sourds-muets, aveugles, aliénés, la vaccination, le recrutement; la seconde, les caisses d'épargne, les dettes communales, le monnayage, le commerce des grains (cinq années), la mendicité (cinq années).

Passons donc d'un bond jusqu'à la page 312. Elle renferme le commencement d'un tableau donnant, pour tous les États allemands, grands et petits, la population, le chiffre des recettes et des quatre principales dépenses (liste civile, administration, armée, dette), ainsi que du capital nominal de la dette. Les nombres proportionnels (nombre de silbergros par tête) sont à côté des nombres absolus, et permettent de constater les différences les plus frappantes.

Parmi ces différences, nous signalons les suivantes, à titre d'exemples. Tandis que dans les deux plus grands États allemands chaque habitant contribue pour 71 à 73 sgr. (le silbergroschen vaut environ 12 centimes) aux dépenses militaires, cette charge n'est que de 30 à 40 sgr. dans les États moyens, et moins encore dans la plupart des petits. Les dépenses pour la dette suivent une autre loi; mais nous n'oserions pas dire que leur proportion fût en rapport avec le degré de libéralisme des gouvernements : nous avons vu assez souvent qu'il n'y avait aucun rapprochement de cette nature à faire. Voici d'ailleurs le nombre des sgr. payés annuellement pour la dette, par chaque habitant des États ci-après : Autriche, 58; Prusse, 18 1/4; Bavière, 37; Wurtemberg, 26; Saxe-Royale, 29 1/2; Hanovre, 36 1/2; Bade, 36 1/2; Hesse-Grand-Ducale, 24; Hesse-Électorale, 19.

L'ouvrage se termine par un résumé des travaux du quatrième congrès des économistes allemands. Ces travaux ont été d'une nature pratique et intéressent plus particulièrement l'Allemagne; mais le nombre des décisions ou des vœux et leur variété prouvent que les hommes qui ont composé la réunion n'ont pas perdu leur temps.

L'analyse que nous venons de faire du *Jahrbuch* de M. O. Hübner nous dispense de le recommander. Le lecteur a pu voir quelle source abondante d'informations ce recueil offre aux personnes qui sont curieuses de les recueillir ou qui savent les utiliser.

Avant de clore cet article, nous croyons devoir mentionner un autre travail du même auteur, intitulé : *Materialien zur Beurtheilung der Twistzollfrage* (Matériaux pour servir à l'appréciation de la question du droit sur le fil de coton), qui a paru chez le même éditeur.

Cette brochure raconte le développement de la filature dans le Zollverein, et rapproche les conditions de cette industrie, en France et en Allemagne, de celles qu'elle subit en Angleterre, et même en Belgique et en Suisse.

Nous croyons que les hommes spéciaux y trouveront des renseignements

Digitized by Google

précieux, surtout à notre époque de transformation ou de réforme industrielle et économique.

MAURICE BLOCK.

---

## GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

*Beitræge zur physikalischen Geographie von Griechenland* (Matériaux pour la géographie physique de la Grèce, par J. F. JULIUS SCHMIDT, directeur de l'observatoire d'Athènes). Athen, 1861, in-4 de XII-304 pages.

Il y a quatre ans, il fut décidé qu'un observatoire serait établi à Athènes; et un astronome d'Olmütz, M. Julius Schmidt, déjà connu par de nombreux travaux hypsométriques en Moravie et dans les Sudètes, fut appelé à en prendre la direction. Lorsque M. Schmidt, au mois de décembre 1858, arriva à Athènes, il ne manquait encore à l'observatoire que les constructions et les instruments. Pour mettre le temps à profit pendant que l'on procéderait aux appropriations et à l'installation des appareils, M. Schmidt se décida à entreprendre dans le pays une suite d'excursions scientifiques, qui pourraient profiter à l'archéologie, à l'histoire naturelle et surtout à la géographie physique. C'est le résultat de ces excursions qui a été consigné dans le volume actuel; leur principale importance est dans les nombreuses séries d'observations barométriques que M. Schmidt a poussées en diverses directions, et dont les résultats fournissent les données les plus nombreuses et les plus exactes que l'on possède pour la connaissance du relief du sol. Le nombre des points observés et calculés n'est pas moindre de 517, partagés en huit groupes : 1° 138 points sur le territoire d'Athènes; 2° 45 points dans le mont Hymette et sur le territoire avoisinant jusqu'à l'Ilissus; 3° 44 points sur le territoire du mont Penthélique, du Céphise, etc.; 4° 35 points dans le Parnessus; 5° 62 points dans la plaine de Marathon; 6° 92 points sur les territoires d'Eleusis et de Mégare, et dans l'isthme de Corinthe; 7° 21 points dans l'île de Salamine; 8° 84 points dans l'île de Syra. On peut juger par cette seule énumération de la richesse des résultats obtenus pour la géographie physique de l'Attique. Quoique le volume porte la rubrique *Athènes*, et qu'on lise en tête : « Publications de l'observatoire d'Athènes, 2e série, tome Ier, » il a été imprimé à Leipzig. Le seul regret qu'on puisse exprimer, c'est l'absence d'une carte.

L'expédition hypsométrique dont nous venons d'indiquer la nature n'occupe que la première partie du volume; deux autres mémoires en forment le complément : l'un sur le baromètre à mercure de Bourdon, l'autre sur le climat d'Athènes et la géographie botanique de l'Attique.

M. Schmidt annonce la publication ultérieure d'une relation des diverses excursions dont nous avons ici les résultats physiques.

V. S. M.

---

Digitized by Google

## CHIMIE

*Sur la nitrification*, par C. F. Schœnbein.

Deuxième partie [1].

4° Sur la manière dont se comporte l'oxygène vis-a-vis de l'ammoniaque mise en contact avec les oxydes de cuivre et de nickel. — A la température ordinaire, l'oxygène n'exerce aucune action sur l'ammoniaque, tandis que, dans les mêmes conditions, l'oxygène ozonisé agit comme oxydant, non-seulement sur l'hydrogène de l'ammoniaque, mais aussi sur son azote, qu'il transforme en acide azotique, d'où il résulte que l'ozone, mis en présence d'une dissolution d'ammoniaque, donne naissance à du nitrate de cette base.

D'après les essais antérieurs de M. Schœnbein, l'oxygène ordinaire, sous l'influence du noir de platine, peut oxyder à froid les éléments de l'ammoniaque. Le cuivre très-divisé et les oxydes de ce métal ont la même action. M. Schœnbein rappelle, dans le travail d'ensemble que nous analysons, les résultats qu'il a publiés l'année dernière, et nous renverrons nos lecteurs, pour cette partie de son mémoire, au n° de janvier 1861 de cette *Revue*, où nous avons consigné les observations de l'auteur sur ce sujet.

5° Sur la formation du nitrate d'ammoniaque dans l'air et dans l'eau. — Il y a déjà plusieurs années, M. Schœnbein a annoncé que, dans la combustion du phosphore dans l'air, il se produit de petites quantités d'acide nitrique ; il a repris avec soin ses expériences sur ce point, et voici les conclusions très-remarquables, à mon avis, auxquelles il a été conduit.

Depuis que le phosphore est connu, on sait que dès que ce corps est abandonné à l'air, à la température ordinaire, il répand dans l'atmosphère des fumées blanches que les chimistes ont considérées jusqu'ici comme de l'acide phosphoreux. M. Schœnbein commence par établir que ces fumées ne se produisent que dans l'air humide, et jamais dans l'air complétement sec.

L'extrême solubilité de ces vapeurs, dit le savant chimiste de Bâle, aurait déjà du faire penser qu'elles ne pouvaient consister en acide phosphoreux, mais le seul fait qu'elles sont sans action sur le papier de tournesol rougi prouve qu'elles ne sont pas, en réalité, constituées par de l'acide phosphoreux, comme on l'a admis jusqu'ici.

Si l'on abandonne pendant plusieurs heures une éponge humectée d'eau distillée dans ces fumées blanches, et qu'au bout de ce temps on exprime cette éponge, le liquide qui s'en échappe n'exerce absolument aucune action sur le papier rougi de tournesol. La dissolution aqueuse de ces vapeurs possède, au contraire, la propriété de bleuir instantanément l'empois ioduré acidulé par $SO^3HO$. Cette réaction indique que la dissolution contient une matière oxydante

[1] Voir la livraison du 15 février 1862.

Digitized by Google

qui se comporte exactement comme les nitrites placés dans les mêmes conditions.

En admettant, avec M. Schœnbein, la production de nitrite dans cette circonstance, la base combinée à $AzO^3$ ne saurait être autre que l'ammoniaque. Les expériences suivantes le démontrent d'une manière péremptoire.

La dissolution évaporée en présence d'un peu d'acide azotique étendu laisse un résidu qui, malgré son faible poids, peut être très-bien étudié. Arrosé avec une solution concentrée de potasse, ce résidu dégage de l'ammoniaque reconnaissable à son odeur, à son action sur le papier de curcuma, et aux fumées blanches qu'il donne avec les vapeurs d'acide chlorhydrique.

Ces faits montrent qu'il existe dans le liquide en question de l'ammoniaque combinée à un acide. Quant à la nature de ce dernier, sa manière de se comporter, identique à celle de l'acide nitreux, ne laisse aucun doute. Il bleuit instantanément l'empois ioduré acidulé, et décolore immédiatement le permanganate de potasse chauffé et rendu acide par $SO^3HO$.

Il est donc évident que les vapeurs que produit le phosphore exposé à l'air humide sont du nitrite d'ammoniaque; fait curieux et important au point de vue théorique.

Mais ces vapeurs blanches renferment aussi du nitrate d'ammoniaque.

En effet, lorsqu'on évapore à 100°, sans addition d'aucun réactif, leur dissolution aqueuse, on obtient un résidu qui, traité par la potasse, dégage de l'ammoniaque. Cela démontre la présence de l'acide nitrique, car si l'ammoniaque était combinée seulement à l'acide nitreux, sa dissolution ne laisserait pas de résidu, le nitrite se décomposant intégralement à cette température en azote et en eau.

La présence d'un nitrate dans les vapeurs du phosphore explique très-bien pourquoi l'oxygène ozonisé a la propriété de transformer les nitrites en nitrates.

Reste maintenant la question de savoir à l'aide de quels éléments se produit le nitrite d'ammoniaque dans la combustion lente du phosphore dans l'air atmosphérique. Autant qu'on peut le savoir, il est à présumer que l'azote est emprunté à l'air lui-même, et l'hydrogène à l'eau, puisque les vapeurs ne se produisent que dans l'air humide. Quant à l'oxygène, il peut venir de l'air et de l'eau.

La manière la plus simple d'expliquer la formation du nitrite d'ammoniaque consisterait évidemment à admettre l'équation suivante, par la combinaison directe de deux équivalents d'azote avec trois équivalents d'eau, $2Az + 3HO = AzO^3\ AzH^3$, le sel qui nous occupe se décomposant facilement en ces éléments sous l'influence de la chaleur. Rappelant l'expérience bien connue de M. Liebig, de la transformation du cyanogène en oxamide par sa combinaison avec l'eau, au contact de l'aldéhyde, sans que ce composé intervienne autrement que par sa présence, M. Schœnbein se demande si le phosphore ne jouerait pas, par rapport à l'azote et à l'eau, le même rôle que l'aldéhyde dans le cas précédent. Cette explication, bien qu'elle puisse laisser à désirer, paraît plus vraisemblable que l'hypothèse de la décomposition de l'eau en ses éléments sous l'influence du phosphore, à laquelle il faudrait nécessairement recourir, si l'on n'accepte pas la première. Quelle que soit, d'ailleurs, l'opinion à laquelle on s'arrête, le phénomène en lui-même présente un intérêt considérable au point de vue de la nitrification,

Digitized by Google

en ce qu'il montre que, dans des conditions déterminées, il peut se produire de l'ammoniaque et de l'acide nitreux aux dépens de l'eau et de l'air atmosphérique.

Si l'on joint à ce que l'on savait antérieurement sur les produits de l'oxydation lente du phosphore les faits découverts récemment par M. Schœnbein, et qu'on se rappelle que cet habile chimiste a mentionné la production d'eau oxygénée dans ce cas, on voit que le phosphore, abandonné au contact de l'air et de l'eau, donne naissance aux composés suivants :

| | |
|---|---|
| Acide phosphoreux..... | $PhO^3$ |
| Acide phosphorique..... | $PhO^5$ |
| Acide nitreux..... | $AzO^3$ |
| Acide nitrique..... | $AzO^5$ |
| Ammoniaque..... | $AzH^3$ |
| Eau oxygénée..... | $HO^2$ |

Jusqu'alors, personne n'avait soupçonné l'existence des quatre derniers composés dans le mélange connu des chimistes, sous le nom d'*acide phosphatique*.

6° Sur la formation d'acide nitrique et de nitrate a l'aide de l'oxygène ordinaire et de l'azote, sous l'influence de l'électricité. — Cavendish a montré le premier que, sous l'influence de l'électricité, l'oxygène et l'azote, en présence de l'eau ou d'une base alcaline, peuvent donner naissance à de l'acide azotique. Cette expérience a été consignée dans tous les traités de chimie sans qu'on y ait rien ajouté, et aucun chimiste n'a cherché à déterminer si l'acide nitrique, formé dans ces conditions, l'avait été directement ou s'il provenait de l'oxydation d'un composé inférieur de l'azote. Les expériences récentes de M. Schœnbein sur ce sujet me paraissent résoudre la question.

Lorsqu'on soumet un mélange de quatre volumes d'azote et cinq volumes d'oxygène, tous deux parfaitement desséchés, à l'action d'une série d'étincelles produites par un grand appareil d'induction, il se manifeste bientôt, dans le tube où l'on fait passer le courant, des vapeurs que leur couleur et leur odeur permettent de reconnaître pour de l'acide hypoazotique. Quelle que soit la durée du temps pendant lequel se prolonge l'expérience, les vapeurs persistent, et bien qu'il y ait de l'oxygène en quantité suffisante pour oxyder complétement l'azote, il ne se produit pas d'acide azotique. — Mais on sait avec quelle facilité l'acide azotique anhydre se décompose sous l'influence de la chaleur en $AzO^4$ et oxygène, de sorte qu'on ne peut pas décider s'il s'est produit de l'acide azotique que la chaleur des étincelles aurait dissocié en $AzO^4$ et O, ou bien s'il ne s'est réellement formé que de l'acide hypoazotique.

Lorsqu'on répète l'expérience en présence de vapeur d'eau, il se produit d'abord de l'acide hypoazotique ; mais si l'on prolonge l'action de l'électricité, on arrive aisément à n'avoir que de l'acide azotique, ce qui montre que $AzO^4$ s'oxyde aux dépens de l'eau ; le fait permet d'admettre avec vraisemblance qu'il ne s'est formé que de l'acide hypoazotique dans la première expérience. — M. Schœnbein ajoute que, quelle que soit la quantité d'eau mise en présence de l'acide hypoazotique,

Digitized by Google

on retrouve toujours dans la liqueur un composé oxygéné de l'azote, qui réduit l'iodure de potassium en mettant en liberté du bioxyde d'azote, ce qui n'arriverait pas avec une dissolution ne renfermant que de l'acide azotique. Suivant l'auteur, ce composé nitreux aurait pour formule : $AzO^2 + HO\bar{O}$ ; on pourrait également le représenter par : $AzO^3 + HO$. Ce serait le composé qui, sous l'influence de l'ozone se transforme si facilement en acide nitrique.

Ces faits expliquent, d'après M. Schœnbein, les résultats constatés par Cavendish. L'acide hypoazotique qui prend d'abord naissance se transforme, au contact de l'eau, en $AzO^5$ et $AzO^3$. HO (ou $AzO^2 + HO\bar{O}$), et l'excès d'oxygène non employé à former $AzO^5$ et $AzO^3$, passe à l'état d'ozone sous l'influence de l'électricité, l'ozone ainsi produit servant à transformer $AzO^2$ en $AzO^5$. Il y aurait, d'après cela, deux phases distinctes dans l'expérience de Cavendish.

Si, à l'eau, on substitue des dissolutions de soude ou de potasse, les phénomènes sont absolument les mêmes, si ce n'est que les acides formés, au lieu d'être libres, sont combinés. Il résulte également des expériences de M. Schœnbein une confirmation évidente de la transformation de l'oxygène ou ozone sous l'influence de l'électricité. Quel rôle joue l'électricité dans ces curieux phénomènes? à quoi tient l'allotropie des corps simples? Voilà deux points dont la solution serait des plus importantes, et qui se recommandent à l'attention des chimistes et des physiciens.

L'azote de l'ammoniaque paraît à M. Schœnbein se trouver dans un état différent de l'azote ordinaire. Si nous pouvions, dit-il, arriver à séparer l'azote de l'hydrogène sans modifier son état, il est à présumer que nous lui trouverions des propriétés différentes de celles de l'azote ordinaire ; il y aurait donc une allotropie de l'azote analogue à celle de l'oxygène.

7° Sur la formation des nitrites dans la nature. — Après avoir montré, comme nous venons de l'indiquer, la production d'acide azoteux et d'ammoniaque dans un certain nombre de phénomènes chimiques, M. Schœnbein a été conduit à étudier la formation des nitrites dans la nature. Voici les principaux résultats auxquels il est arrivé :

Le salpêtre brut du Chili renferme de petites quantités de nitrite d'ammoniaque, qu'on peut considérer, dit l'auteur, comme un *témoin* des réactions qui ont dû s'accomplir dans la nitrification. Peut-être le salpêtre se forme-t-il par l'action de matières d'origine organique (guano?) sur le carbonate de soude, en présence de l'air atmosphérique. Les petites quantités d'acide nitreux et d'ammoniaque qu'on rencontre dans le nitrate de soude se retrouvent aussi, d'après les recherches de M. Schœnbein, dans les dépôts qui se forment sur les parois des caves, des étables et, en général, des lieux humides. On trouve également du nitrate d'ammoniaque dans ces efflorescences.

On sait depuis Priestley, et beaucoup de chimistes l'ont vérifié, que l'eau de pluie contient de petites quantités de nitrate d'ammoniaque ; M. Schœnbein a trouvé dans l'eau de pluie et dans l'eau de neige des quantités variables de nitrite d'ammoniaque. On peut vraisemblablement attribuer la formation de sels ammoniacaux dans l'air aux décharges électriques qui s'y produisent fréquemment.

Digitized by Google

La présence de nitrite d'ammoniaque dans l'eau de pluie et dans l'air atmosphérique peut jouer un rôle important dans la physiologie végétale, en présentant l'azote aux plantes sous une forme plus assimilable.

En terminant, l'auteur montre que certaines plantes, notamment les champignons (*boletus luridus*, par exemple) contiennent des quantités notables de nitrite d'ammoniaque, soit que ce sel y existe tout formé, soit qu'il se produise par l'exposition du champignon à l'air humide, auquel cas il se passerait, à la surface des fragments exposés à l'air, des phénomènes analogues à ceux que M. Schœnbein vient de découvrir dans l'oxydation lente du phosphore.

Comme on en peut juger par l'extrait trop court du mémoire que nous avons analysé de notre mieux, sans expliquer complétement toutes les phases de la nitrification, les dernières recherches du savant chimiste de Bâle jettent un grand jour sur l'oxydation lente de l'azote dans l'air et dans le sol ; elles montrent en même temps combien il reste encore à faire pour connaître dans leur entier les procédés, plus compliqués en apparence qu'en réalité, à l'aide desquels s'effectue la série de transformations dont le résultat final est la fixation de l'azote et de l'oxygène sous forme de nitre.

L. GRANDEAU.

---

## PÉRIODIQUES ALLEMANDS

*Jahrbuch fur Romanische und Englische Literatur* (Annales de littérature romane et anglaise), par F. WOLF et A. EBERT.

IIIe volume, 1er cahier. — *R. Kœhler* fait remarquer les analogies qui existent entre quelques-unes des pièces contenues dans le « Choix de romances populaires du Portugal et de la Catalogne (Proben Portugiesischer und Catalanischer volksromanzen), par F. Wolf, » et d'autres traditions allemandes, italiennes, etc. M. F. Wolf y ajoute quelques observations de la même nature. — *F. Liebrecht* donne une analyse du Pantchatantra, publié par M. Th. Benfey, avec de nombreux parallèles empruntés à la littérature romantique. (Continuation dans le cahier suivant.) — *G. Brunet* : Encore quelques mots sur les Proverbii de Cintio dei Fabricii. — Annonces: Shakespeare's Romeo und Julia (Roméo et Julie, de Shakspeare). Édition critique du double texte transmis à nous, avec toutes les variantes jusqu'à Rowe, et avec une introduction sur la valeur des sources du texte et sur la versification de Shakspeare, par *T. Mommsen* ; — « Glossaire roman des Chroniques rimées de Godefroy de Bouillon, etc., par *E. Gachet* ; » — « Canti popolari toscani raccolti et annotati da Giuseppe Tigri (2e édit.). »

2e cahier. — *F. R. Camoulin* : Renaissance de la poésie provençale à Toulouse au XIVe siècle. — *Man. Mila y Fontanals* : Sur un romancéro manuscrit conservé à la bibliothèque de Barcelone, avec quelques spécimens et avec des traductions allemandes par P. Heyse. — *Juan Maria Gutierrez* : Additions à l'histoire de la littérature hispano-américaine. — Annonces : « Ludus sancti Jacobi, par *C. Ar-*

Digitized by Google

*naud*; » — « De Gaidone, Carmine gallico vetustiore, etc., par *Siméon Luce*; » — « Coutumes de Gourdon, par M. *A. Kræber*; — « Cuentos y poesias populares andaluces, coleccionados por *Fernan Caballero*; » — « Bilder aus Altengland (Portraits de l'ancienne Angleterre), par *R. Pauli*. »

3e cahier. — *Don Juan Maria Gutierrez* : Additions à l'histoire de la littérature hispano-américaine (continuation). — *José Amador de los Rios* annonce : « Romances tradicionales de Asturias, » publiées par le même. M. Paul Heyse y a ajouté quelques traductions en allemand. — *A. Chassang* : Pierre Gringoire, ou un Poëte dramatique au temps de Louis XII et de François Ier (en français). C'est une étude complète de la vie et des œuvres de ce poëte. — *R. Kœhler* fait remarquer que le conte graveleux de Rabelais (la Vie de Gargantua et de Pantagruel, liv. IV, chap. 45-47) sur le diable qui se laisse tromper par un paysan et par sa femme dans le pays de Papefigues, se rencontre déjà dans le recueil indien appelé Somadeva, ainsi qu'il résulte d'une publication récente de M. Brockhaus (dans les « Berichte über die Verhandlungen der k. sæchs. Gesellsch. d. Wissensch. zu Leipzig, » philolog. histor. Classe, 1860, p. 120, etc.). — Annonces : « Studien zur Geschichte des Spanischen und Portugiesischen Nationalliteratur (Études sur l'histoire de la littérature nationale de l'Espagne et du Portugal), par *F. Wolf* (Berlin, 1859). » M. F. Wolf passe pour le meilleur connaisseur de la littérature espagnole et portugaise. Il nous offre ici une série d'études publiées à différentes époques et augmentées dans cette nouvelle édition, de manière à former une histoire de ces littératures à peu près complète; — « La storia de los siete Infantes de Lara, par *W. L. Holland* (Tubingue, 1860); » — « François Villon, sa vie et ses œuvres, par *A. Campaux* (Paris 1859); » — « Le Bugado provençalo vonté cadun l'y a panouchon, etc. Dans la *Bibliothèque provençale*, publiée par M. *Rouard* (Aix 1859). »

IVe volume, 1er cahier. *L. Lemcke* : Sur les principes à observer dans la critique des ballades populaires de l'Écosse. Tout le monde aujourd'hui parle de poésies populaires, mais le nombre des personnes qui s'en font une idée exacte est infiniment plus petit. C'est ce que M. Lemcke prouve par cette exposition de l'état actuel de la critique du texte des ballades écossaises. Il commence par l'énumération et par la caractéristique des différents recueils qui en ont été publiés jusqu'à présent. Il distingue trois époques. La première s'ouvre par les publications d'Allan Ramsey en 1724 et 1725 et elle va jusqu'à la fin du siècle. Pendant cette période, presque tous les éditeurs de ballades populaires sacrifiaient l'authenticité du texte aux exigences du goût conventionnel de leur public, soit en corrigeant arbitrairement des passages qui leur semblaient quelque peu choquants ou qu'ils ne comprenaient pas, soit surtout en remplissant des lacunes réelles ou imaginaires par des morceaux de leur propre invention. Pinkerton, dans ses *Scottish Tragic Ballads* (1781) et dans ses *Select Scottish Ballads* poussa la hardiesse jusqu'à y mêler quelques ballades composées tout entières par lui-même, falsification qui fut dévoilée par le critique Ritson. La deuxième époque date de la publication du *Minstrelsy of the Scottish Border* par Walter Scott (1802). Ce grand poëte, qui était en même temps un grand savant, évita les fautes que nous venons



Digitized by Google

de signaler chez ses prédécesseurs ; il ne se permit aucune interpolation sans l'indiquer en même temps comme telle ; mais il fut le premier à se laisser entraîner à un autre système d'arrangement presque aussi hasardé que le premier. Dans le but d'atteindre à la pleine originalité d'une poésie populaire quelconque, il choisissait, parmi les nombreuses variantes qui s'en présentent ordinairement, celles qui lui convenaient le mieux pour en composer une pièce de convention pure. Le premier qui signala les inconvénients de ce système fut W. Motherwell, dans l'introduction de son *Minstrelsy ancient and modern* (1827). Il vit parfaitement bien qu'on n'est pas plus en droit de décomposer les pièces originales et d'en composer de nouvelles que d'y insérer des interpolations, et que le seul moyen de se faire une idée juste des origines et du développement historique de ces poésies, c'est de donner leur texte dans sa forme la plus ancienne et d'ajouter, en bas de la page, les variantes qui s'y sont jointes plus tard. Malheureusement, M. W. Motherwell, tout en proclamant cette méthode, la seule qui puisse conduire à des résultats sérieux, n'a pas osé la suivre dans sa propre édition, de peur d'offenser les habitudes et les goûts littéraires du public. Le recueil critique des ballades écossaises reste donc encore à faire (continuation dans le cahier suivant). — *J. B. Bolza* : Sur l'imitation des anciens par l'Arioste. — *F. Wolf* : Additions ultérieures à l'histoire du roman dans l'Amérique du Sud espagnole. Analyse des deux romans *Lucia, novela sacada de la historia Argentina*, et *el Medico de San Luis, novela original*, publiés en 1860 à Buenos-Ayres par *Eduarda Garcia*, mère du fameux dictateur Juan Manoel de Rosas, sous le pseudonyme de *Daniel*. — *A. Ebert* : Notice raisonnée des manuscrits de la bibliothèque de l'Escurial, appartenant aux littératures romane et anglaise. — *L. Lemcke* : Additions à la critique du texte et à l'interprétation de la *Divina Commedia*. — *P. Mayer* : Fragments inédits d'un lapidaire provençal. — Annonces : « Étude sur G. Chaucer, considéré comme imitateur des trouvères, par *E. G. Sandras* (Paris 1859) ; » — « Sul vivente linguaggio della Toscana, lettere di *Giambattista Giuliani* (Turin 1860). »

---

*Germania, Vierteljahrsschrift fur deutsche Alterthumskunde* (Germania, recueil trimestriel d'antiquités allemandes), publiés par *F. Pfeiffer*.

VIe année, 1er cahier. — *K. Bartsch* montre que c'est dans une des branches les plus jeunes de la chanson française de Roland, représentée par le manuscrit de Venise, qu'il faut chercher l'origine, en partie du moins, de l'ancien poëme allemand appelé *Karlmeinet*. — *F. Pfeiffer* publie une rédaction inconnue jusqu'ici du conte du Roitelet, dans un poëme allemand du xve siècle, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Munich (Cod. germ. 714).

2e cahier. — Dans les Nibelungen, il est question d'un animal de chasse appelé *schelch* qu'on n'avait su déterminer jusqu'ici. M. *F. Pfeiffer* cite une charte de l'empereur Othon Ier, du 26 nov. 943, qui présente le même nom ; de plus, deux anciens glossaires qui le traduisent par *tragelaphus* (bouc-cerf). Or on a découvert, dans ces derniers temps, des squelettes d'une espèce de cerf aujourd'hui

Digitized by Google

éteinte, d'une grandeur immense qu'on a appelée, par cette raison, *cervus giganteus* ou *cervus megaceros*. M. Pfeiffer est porté à croire que ce *cervus megaceros* n'est autre que le *tragelaphus* ou *hirvocervus* des anciens, le *schelch* des Nibelungen, qui par conséquent aurait existé en Allemagne au moins jusque dans le xe siècle. — H. F. Massmann ajoute au conte du Roitelet, publié par F. Pfeiffer dans le cahier précédent, une rédaction néerlandaise qui paraît être encore plus ancienne. Elle se trouve dans un manuscrit de la bibliothèque de la Haye (Qu. 721). — Annonce : « Parcival Studien. 1er cahier : Des Guiot von Provins bis jetzt bekannte Dichtungen (les Poëmes de Guiot de Provins à présent connus). Texte en vieux français, avec une traduction allemande métrique, une introduction, des notes et un dictionnaire complet ; par *J. F. Wolfart* et *San-Marte* (*A. Schulz*). 2e cahier : Ueber das Religiöse in den Werken Wolframs von Eschenbach und die Bedeutung des heiligen Grals in dessen Parcival (Sur l'élément religieux dans les œuvres de Wolfram d'Eschenbach et sur la signification du saint graal dans son Parceval) ; par *San-Marte*. Halle, 1861. » On sait que Wolfram d'Eschenbach cite comme source d'où il a tiré le sujet de son célèbre poëme intitulé « Parcival, » un certain *Kiot der Provenzal*. Il est plus que probable qu'il a voulu désigner par là un poëme aujourd'hui perdu, qui traitait le même sujet, du trouvère français Guiot de Provins. C'est ce qui a porté M. A. Schulz, qui depuis vingt-cinq ans a consacré ses loisirs aux poëmes de Wolfram d'Eschenbach, à donner cette nouvelle édition des œuvres du trouvère français (la *Bible*, des chansons et des lais), qui se distingue surtout par une étude approfondie du langage dans les notes et dans le dictionnaire. Pour le texte même, M. Wolfart n'a eu d'autre source que les éditions de Méon et de Wackernagel, avec quelques citations empruntées à Roquefort, à Raynouard, etc.

3e cahier. — *W. Menzel* : Sur les mères et les femmes du dieu Thor. — *R. Kœhler* : Une femme et trois amants, dessin du moyen âge. — *L. Uhland* : Etudes sur les légendes héroïques de l'Allemagne. II. Le Rosengarten de Worms. — *K. Schenkl* : Jeu d'enfants grecs et allemands.

---

Musée Rhénan, XVIe année, 2e cahier *G. Rettig* : Sur les Introductions dans la République de Platon, par Susemihl, Steinhart et Stallbaum. — *H. Weil* : Critique du texte de la *Parodos* dans les Euménides d'Eschyle. — *A. Michaelis* : Sur l'état actuel de l'Acropole d'Athènes. Commentaire fort exact du plan, fait par le même auteur, de l'Acropole d'Athènes qui se trouve dans Pausaniæ descriptio arcis Athenarum, ed. Otto Jahn (Bonn, 1860). — *J. Bernays* traite du fragment du dialogue aristotélique qui a été conservé par Plutarque dans sa Consolatio ad Apollonium. — *L. Ulrichs* essaye de distinguer les deux Pamphile, peintre et grammairien, qui se trouvent confondus dans le texte de Suidas. — *Th. Mommsen* rassemble et discute les renseignements qui nous sont parvenus sur les trois auteurs latins : *Mamilius Sura*, qui a écrit sur l'agriculture ; *Æmilius Sura*, auteur probablement d'un Abrégé d'histoire universelle ; enfin, *L. Manlius*, le plus ancien des trois, qui était sénateur et qui semble avoir écrit un Recueil des Merveilles du

Digitized by Google

monde. — *A. Schafer* donne quelques explications sur le premier traité d'alliance des Romains avec les Carthaginois, d'où il résulte que ce traité ne saurait être postérieur à l'an de la ville 348, ni antérieur à 377. — *F. Ritschl* trouve l'origine du mot *damnum* (dommage) dans la racine *da-re* (donner), dont *damnium*, contracté *damnum* = grec δόμενον, serait un ancien participe présent neutre qui aurait donc eu originairement le sens de *ce qu'on donne*, *le don*. Mais, pour cette dernière acception, on avait déjà le mot *donum*, de la même racine. On réserva donc le mot *damnum* pour la signification plus restreinte de *don forcé*, c'est-à-dire de *dommages-intérêts*. De là il était facile de passer à la signification de *dommage* en général. Le verbe *damnare* (condamner) est également contracté de *daminare*, comme le montrent les analogies suivantes :

| | |
|---|---|
| Da-min-um..... | Da-min-are |
| (Damnum) | (Damnare) |
| No-men..... | No-min-are |
| Lu-men..... | Lu-min-are |
| Ful(g)-men..... | Ful-min-are. |

3e cahier — *Th. Mommsen* : Les familles (*gentes*) patriciennes romaines. Après avoir constaté que, pendant toute la durée de la république, c'est-à-dire depuis l'an de la ville 245 jusqu'en 709, aucune famille plébéienne n'a été élevée au rang du patriciat qui, tout au plus dans quelques cas isolés depuis le ve siècle de la ville, se recrutait par voie d'adoption, M. Mommsen fait un dénombrement double des *gentes* patriciennes connues jusqu'en 388, et de celles qui ont existé plus tard. Des premières il compte 33, et des secondes 21, mais qui comprennent environ 80 maisons ou familles proprement dites (*familiæ*). Ces dénombrements s'appuient surtout sur les fastes des magistratures et prêtrises patriciennes que M. Mommsen, à l'effet de constater cette qualité, assujettit de nouveau à un examen minutieux. Il termine en indiquant le procédé qu'il fallait observer dans le cas contraire, quand un patricien voulait se faire plébéien, ainsi que nous le savons, par exemple, de P. Clodius, de Cn. Dolabella et d'autres. — *I. Conington*, d'Oxford, dans une longue dissertation latine où il commence par se plaindre que des études de cette espèce ne trouvent place dans aucun des Périodiques anglais, traite de l'authenticité de la seconde partie des fables de Babrius, publiée à Londres, en 1859, par M. Lewis, d'après la copie d'un ancien manuscrit, rapportée, à ce qu'il prétend, par M. Minoïde Mynas, d'une bibliothèque de cloître du mont Athos. Chose curieuse, il résulte de cette analyse que tous les fragments de Babrius qui étaient connus avant cette prétendue découverte se retrouvent encore dans le manuscrit de M. Mynas, et cela presque constamment sous la même forme qui leur avait été donnée par M. Lachmann, tandis que tout le reste semble être l'œuvre plutôt d'un faussaire insipide que d'un poëte de la Grèce ancienne. — *L. Spengel* : Sur les interpolations dans la Rhétorique *ad Herennium*. Les manuscrits des IXe et Xe siècles montrent plusieurs lacunes qui ont disparu dans les manuscrits plus récents. M. Halm avait cru y voir des interpolations ; M. Spengel, au contraire, suppose que c'est une autre famille de manuscrits offrant un texte authentique plus complet. — *C. Bursian* rend compte de cet ouvrage : « Le mont

Digitized by Google

Olympe et l'Acarnanie, etc., par L. Heuzey (Paris, 1860) », dont il reconnaît le mérite. — *Th. Mommsen* : Additions aux scolies des Géorgiques de Virgile.

J. H.

---

## BIBLIOGRAPHIE ANGLAISE

### ROMANS

*The Cloister and the Hearth, a tale of the middle ages* (le Cloître et le Foyer, histoire du moyen âge), by CHARLES READE. 4 vol., Londres, 1861. — *A tale of two cities* (Une histoire dans deux villes), by CHARLES DICKENS. 1 vol., Londres, 1860. — *Great expectations* (De grandes espérances), by CHARLES DICKENS, 3 vol., Londres, 1861.— *One of them* (L'un d'eux), by CHARLES LEVER. 1 vol., Londres, 1861. — *Tom Brown at Oxford* (Tom Brown à Oxford, par l'auteur des « Jours d'école de Tom Brown, » M. THOMAS HUGHES), Cambridge et Londres, 1861.

Dans l'histoire littéraire d'un pays, les noms des romanciers ne brillent pas toujours au premier rang. Même dans la littérature anglaise, qui ne le cède à aucune autre en romans exquis que chaque génération transmet avec admiration à celle qui la suit, D. Foe ne recevra jamais une couronne aussi resplendissante que celle du vieux Chaucer; Goldsmith n'obtiendra jamais une gloire égale à celle du grand Milton ; Walter Scott ne verra jamais sa renommée entourée d'une auréole aussi rayonnante que celle qui reluit sur le front de l'immortel Shakspeare. Mais si la réputation du romancier est moins durable que celle du poëte, il en jouit davantage pendant le cours de son existence : écrivain populaire et recherché parmi tous, il peut exploiter son talent sous toutes ses phases. Le poëte fait résonner sous sa main puissante les cordes qui vibrent éternellement dans le cœur de l'homme, et chante pour tous les âges ; le romancier se propose surtout de dépeindre les mœurs de son siècle, et, s'il le fait de main de maître, il peut, lui aussi, créer une œuvre permanente, écrire un de ces livres qui, comme le *Vicaire de Wakefield*, sont vrais dans tous les temps et pour toutes les conditions de la vie. Mais ils sont rares, ces produits merveilleux de l'esprit humain, par cela même qu'il est rare de voir un auteur rechercher l'enthousiasme de la postérité, de préférence aux suffrages plus enivrants et surtout plus productifs de ses contemporains.

Les romanciers modernes sont les véritables peintres de mœurs; ils font pour nos jours ce que les rapsodes accomplissaient pour les époques primitives de l'histoire : ils nous rendent compte de la condition intellectuelle et morale de la société, ils nous révèlent la tendance du siècle. Ainsi, c'est dans les pages éclatantes de Dickens, de Thackeray, de Bulwer Lytton, de Charles Reade qu'il faut chercher la pensée intime de la nation anglaise ;

Digitized by Google

c'est dans les élucubrations à la fois mystiques et passionnées de mistress Trollope, de Currer Bell et de George Eliot qu'il faut tracer les symptômes de l'orage qui gronde sourdement dans la poitrine de ces femmes si placides à la surface. Dans une société où la vie de famille est absorbante et claquemurée, où la lecture est devenue le plus impérieux des besoins, où les livres sont un délassement autant qu'un canal de communication avec le monde extérieur, le roman tient nécessairement une grande place; le succès d'un auteur est un indice presque infaillible du courant des idées.

L'année 1861, sans être aussi fertile que ses devancières en œuvres retentissantes, n'en a pas moins vu naître quelques ouvrages d'un mérite hors ligne. Charles Reade, que son beau roman : *Il n'est jamais trop tard pour s'amender*, a rendu justement populaire, et dont la réputation n'a fait que s'accroître par ses publications subséquentes, notamment par *les Mensonges innocents*, a produit, sous le titre, *le Cloître et le Foyer*, une étude énergique et forte, pleine de passion et de pathétique, sur l'antagonisme des idées qui marqua la fin du moyen âge, au moment où l'ère moderne allait éclore sous les chauds rayons du soleil de la Renaissance. Dans les annales de l'humanité, il est peu d'époques plus fécondes que l'évolution religieuse de la réformation; mais le temps qui précède immédiatement un cataclysme a, pour le psychologue, un intérêt plus palpitant que le moment même de la lutte. La période mystérieuse de la gestation n'offre pas à l'observateur vulgaire la pompeuse importance ni l'éclat dramatique qu'étale l'heure de l'enfantement, cette minute si précisement définie de laquelle on date la naissance. Mais, en pénétrant au fond des choses, on apprend que le grand mystère est dans le travail lent et occulte qui recueille les éléments épars pour en former un être, un tout, qui rassemble en silence les forces requises pour le moment de la délivrance.

Charles Reade est un romancier philosophe ; il a choisi pour héros et héroïne le père et la mère d'Érasme, pour sujet la profonde antithèse du moyen age, pour panorama un chaos qui finit et un monde qui commence, pour décorations les grandes villes de la Hollande, de l'Allemagne, de la France et de l'Italie au xv^e siècle. Il se peut que les récits soient trop longs, les incidents trop diffus, les épisodes trop nombreux ; mais il y a toujours de l'animation dans les scènes, de l'intérêt dans le détail, du pittoresque dans les descriptions. Les personnages ont le défaut commun de toutes les créations de M. Reade : ils *posent* toujours, ils sont constamment devant le public et ne peuvent se débarrasser de cette préoccupation. Ils sont réels, mais jamais naturels; un acteur aussi est une réalité, une personnalité même, mais ce n'est pas sa propre personnalité qu'il montre au théâtre, c'est un rôle, un être fictif. Aussi les romans de Charles Reade paraissent-ils tout prêts pour la représentation ; il ne s'agit que de découper quelques dialogues, de les allonger en scènes, d'y mettre une liaison plus ou moins logique, et la pièce est faite. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner des nombreux procès que l'auteur soutient avec tant de courageuse persévérance contre les plagiaires dramatiques, qui se taillent des succès faciles dans le tissu aussi moelleux que solide de ses attrayants romans.

Digitized by Google

Charles Dickens, qui dispute à Thackeray la palme des *humourists* anglais, a publié deux ouvrages qui, quoique reçus par le monde littéraire avec une faveur presque égale, ne nous paraissent pas posséder les mêmes qualités de cœur ni d'esprit. Le premier, intitulé : *Une histoire dans deux villes*, parce que les événements se passent alternativement à Londres et à Paris, est, depuis la première page jusqu'à la dernière, empreint du sentimentalisme larmoyant que des critiques judicieux ont eu le courage de reprocher à l'éminent auteur, et dont un homme de son talent et de ses ressources ne devrait pas abuser pour se procurer des triomphes aisés auprès des vieilles femmes de tout sexe et de tout âge. Dickens s'est fait le pourvoyeur servile de ces prétendues bonnes âmes qui se complaisent dans une fausse sensiblerie ; il recherche les impressions morbides, en s'appesantissant sur la pénible solennité des derniers adieux à l'existence. Il y a des agonies touchantes ou terribles, des échafauds tragiques ou des lits de mort entourés de pleureurs, dans tous ses romans ; tantôt c'est le juif scélérat d'*Oliver Twist* qui se cramponne à la vie et devient hideux par la peur du gibet ; tantôt c'est le bourreau de *Barnaby Rudge*, qui recule de terreur en se voyant condamné à la corde qu'il maniait avec tant d'amour ; tantôt c'est le petit *Dombey* qui demande ce que racontent les vagues en s'endormant du sommeil éternel ; tantôt c'est la jeune et folâtre épouse de *David Copperfield*, qui expire au même moment que son chien de prédilection ; tantôt c'est l'angélique héroïne de *Old Curiosity Shop*, qui passe sa courte vie à se familiariser avec la mort ; enfin, c'est le pauvre déguenillé de *Bleakhouse*, qui succombe à la misère en murmurant pour la première fois l'Oraison dominicale. Ces scènes mortuaires font pleurer, il est vrai, mais leur constante répétition dépare des œuvres d'ailleurs si remarquables.

L'*Histoire dans deux villes* fournit plus que le contingent ordinaire de trépas pathétiques, et se termine fort convenablement, selon nous, par le verset qui commence le service des funérailles dans la liturgie anglicane : « Je suis la résurrection et la vie. » Le grabat funèbre et la cellule du condamné ne suffisent plus ; pour rehausser l'effet, la guillotine apparaît avec son hideux cortége de tombereau et d'exécuteurs. Voyant le public quelque peu blasé sur les derniers moments des victimes historiques, et sachant que les infortunes privées laissent des impressions plus poignantes, M. Dickens dépeint, avec ce touchant mélange de pathos et de sentiment qui lui est propre, une double exécution imaginaire sous le régime de la Terreur : sur la place de la Révolution, un avocat débauché anglais, qui se dévoue pour sauver un ami avec lequel il possède une ressemblance extraordinaire, parle de Dieu et d'immortalité à une pauvre couturière, chétive et phthisique, qui ne peut comprendre (ni nous non plus) pour quelle raison le tribunal révolutionnaire l'envoie à l'échafaud. Des revues anglaises ont cité ce morceau comme un des meilleurs du livre : ce qui prouve que le romancier connaît ses lecteurs et le moyen de se faire pardonner des digressions sans intérêt.

Il y a une vérité plus saisissante et un ton plus élevé dans d'autres parties qui s'étendent, presque avec crudité, sur la misère qui désolait les campagnes fran-

Digitized by Google

çaises, et les horreurs de la Bastille, sous l'ancien régime : ici M. Dickens n'avait qu'à s'inspirer d'Arthur Young, de Carlyle et de Tocqueville, et les accents qu'il trouve sont mâles et puissants. Dans les scènes finales, au contraire, il n'a consulté que l'afféterie pleurnichante des personnes sensibles, qu'il émeut profondément en lisant en public, avec une onction presque cléricale, les dernières paroles du petit Dombey. Le résultat est exactement ce qu'on devait attendre : un dénoûment impossible arrosé de quelques larmes solitaires, et une sympathie outrée pour les ouvrières maladives que le char de la Révolution écrasa sur sa route sans que l'histoire s'en soit jamais doutée.

L'ouvrage plus récent de Charles Dickens, *De grandes espérances*, rappelle sa meilleure manière, et donne un démenti formel aux critiques qui croyaient sa verve épuisée. Ce roman vous fait souvenir de *David Copperfield*, sans contredit une des productions les plus attrayantes de cette plume féconde et exercée. Nous y retrouvons les mêmes artifices qui lui ont assuré un succès si constant, les mêmes *ficelles* (si l'on veut bien nous passer ce mot) qui, tout en l'égarant, entrainent le lecteur émerveillé, nous aurions presque dit le spectateur, tant il y a de vie et d'action dans ces drames racontés. On rencontre dans le nouveau roman les équivalents des noms excentriques et expressifs que les romans de Dickens ont rendus populaires, tels que Nicolas Nickleby, Jonas Chuzzlewit, Micawber, Swiveller, etc. Le héros des *Grandes espérances* s'appelle Pip, et explique comme suit cette dénomination grotesque : « Mon nom de famille étant Pirrip et mon nom de baptême Philippe, ma langue enfantine ne put faire de ces deux noms rien de plus long ni de plus explicite que Pip. Ainsi je m'appelai Pip et je fus appelé Pip. »

Dans les lignes suivantes, les lecteurs de Dickens (et qui n'a ri et pleuré tour à tour aux récits de ce puissant écrivain ?) trouveront sans doute des réminiscences du genre qu'il avait adopté dans ses ouvrages antérieurs. Pip parle ainsi de sa famille : « Comme je n'ai jamais vu mon père, ni ma mère, ni aucun portrait de l'un d'eux (car ils vivaient longtemps avant les jours de la photographie), » mes premières idées sur leur ressemblance furent follement dérivées de leur » monument funéraire. La forme des lettres sur le tombeau de mon père me » donna l'étrange notion qu'il avait été carré, gros et brun, avec des cheveux » noirs bouclés. Du caractère et des traits de l'inscription : « Et aussi Georgiana, » femme du précédent, » je tirai la conclusion puérile que ma mère était maladive » et marquée de taches de rousseur. A cinq petits losanges de pierre, longs » chacun d'un pied et demi, qui étaient rangés en ligne à côté de leur tombe » et consacrés à la mémoire de mes cinq petits frères (qui renoncèrent de bien » bonne heure à la tâche de se procurer des moyens d'existence dans cette lutte » universelle), je dois la croyance, religieusement gardée, qu'ils étaient venus au » monde couchés sur le dos et les mains dans les poches de leurs pantalons, et » qu'ils ne les en ont jamais sorties dans cette portion de leur existence. »

M. Charles Lever, consul anglais à Spezzia, s'est conquis une réputation dans une spécialité fort amusante, le roman irlandais. Il connait à fond le peuple

Digitized by Google

qu'il décrit, et ses livres ressemblent fort exactement à l'habitant primitif de la verte Erin : ils sont pleins de gaieté et d'espièglerie, de coquinerie et de caprice. Rien ne saurait être plus irlandais que l'outrecuidante vanité de *La famille Dodd à l'étranger*, et l'on peut dire la même chose des idées et des personnages qui fourmillent dans l'*Odonoghue, Davenport Dunn, Hary Lorrequer* et *Charles O'Malley*. *L'un d'eux* fournit des éléments identiques. Un fripon, père d'une fille encore plus friponne; un avocat fourbe; un banquier voleur; un Irlandais, insouciant générateur d'un fils modèle; une quintessence en chair et en os de toutes les qualités et de tous les attraits féminins; un site pittoresque, mais sauvage, sur les côtes d'Irlande; un autre site tout aussi pittoresque, mais plus romantique, dans les plaines de l'Italie : remplissez tout cela d'épisodes imprévus, saupoudrez-le de complications soudaines, et vous avez un roman de Lever. Cependant *L'un d'eux* présente une variété : un brave citoyen des États-Unis, et nous savons gré à l'auteur d'avoir, en face des préjugés étroits de ses compatriotes, dépeint avec prédilection et justice tout ce qu'il y a de mâles vertus au fond de ces rudes Yankees, que les prétendus civilisés du vieux monde se permettent de juger avec tant d'arrogance.

Il y a quatre ans, M. Thomas Hugues eut une bonne inspiration : il mit dans *Les jours d'école de Tom Brown* tout ce qu'il avait dans le cerveau et dans le cœur, et sa voix trouva de l'écho dans la poitrine de tous les hommes qui avaient conservé de vives impressions du collége de Rugby et du professeur Arnold. Cet avocat littérateur appartient à l'école du *christianisme musculaire*, dont il est, avec le prédicateur Kingsley et le chapelain Maurice, un des plus zélés interprètes. Il y a dans ses livres un curieux mélange de théologie sentimentale, de digressions économiques et de parties de *cricket*; mais il a dépeint ce qu'il sentait véritablement et il a rencontré le succès. A l'Université d'Oxford, Tom Brown n'est plus ce garçon plein de vie et d'espérance qui n'avait que le tort d'être par trop adonné à la dialectique religieuse, et trop fier de la vigueur avec laquelle il savait jeter la balle. L'étudiant est prolixe et prétentieux, et, comme toutes les continuations, la seconde partie de sa carrière est une œuvre manquée. M. Hughes a écrit la brochure *Religio laici*, dans la collection de « Traités pour les prêtres et le peuple; » *Tom Brown à Oxford* est un vrai *sermo laici* : le christianisme y déborde, mais le christianisme réellement laïque des Anglais, la religion qui ne perd pas de vue les bonnes choses de cette pauvre terre et dont un juge des plus pieux a dit naïvement que « l'Évangile assurait le salut dans l'autre monde et une bonne position dans celui-ci. » Il faut ajouter, à la louange de l'auteur, qu'il est, en théorie comme en pratique, fort dévoué aux intérêts de la classe ouvrière, au point qu'en France on le traiterait de socialiste.

TH. KARCHER.

---

Digitized by Google

## BIBLIOGRAPHIE ESPAGNOLE

### PÉRIODIQUES

*Revista ibérica* de Ciencias, Politica, Literatura, Artes é Instruccion pública. Tomo I, números 1, 2, 3, 4, 5. Madrid, 1861, in-8.

La *Revue ibérique* est un recueil que nous recommandons volontiers aux curieux et aux amateurs des choses littéraires et scientifiques de l'Espagne. Cinq livraisons ont paru jusqu'à ce jour, depuis le 15 octobre; et l'on peut dès à présent fonder quelques espérances sérieuses sur l'avenir d'une publication d'un titre si heureusement choisi, et grandement préférable, selon mon petit jugement, au titre abstrait qui était inscrit en tête du recueil auquel succède la *Revista ibérica*.

Celle-ci, — et ce détail n'est point inutile, — est née de la mort de la *Razon*, que la censure a criblée d'amendes et finalement réduite à finir, parce qu'elle déplaisait fort à quantité d'ignorantins, qui, dépourvus de sens commun et d'instruction, se défient de la raison, dont ils n'ont point la moindre connaissance, comme d'un ennemi redoutable. La Revue Ibérique a donc pris la place laissée vacante par le décès de « la Raison, » et elle a eu le bon goût, en venant au monde, d'adopter un nom plus concret et moins compromettant.

Il faut l'en féliciter, parce que les hommes éclairés, qui ont mission de relever en Espagne l'esprit public, doivent se garder avant tout d'effrayer les faibles et les timorés par de grands mots profondément creux, dont on fait véritablement abus de nos jours pour éblouir les gens et les duper; car les devises prétentieuses et les formules sonores appartiennent de droit aux charlatans qui exploitent, non sans fruit, le domaine des lettres et des sciences, et qui se donnent tout naturellement des airs et des façons d'hiérophante.

Il est bon que la *Razon* ait reparu sous un nom plus simple, plus clair, et surtout plus national; car l'*Ibérie*, c'est la vieille Espagne, sans éléments hétérogènes, pure de tout mélange de races venues d'ailleurs, et ce nom servira peut-être un jour de symbole aux habitants de la Péninsule, quand Ibères et Lusitaniens s'uniront en une seule nation et ne formeront qu'une même famille.

Le titre est donc choisi on ne peut plus heureusement, et il sied très-bien au nouveau recueil.

Jusqu'ici, les tendances de la *Revista ibérica* ne sont pas tellement nettes, qu'on puisse sciemment déterminer le point de départ et le but poursuivi, si tant est qu'il y ait un dessein bien défini dans la tête des fondateurs. Ce qui nous fait dire cela, c'est le grand nombre de collaborateurs de toutes nuances, en matière de croyances et de doctrines, et l'esprit de conciliation qui les rassemble en un même lieu, bien qu'ils suivent pour la plupart des directions très-diverses.

Digitized by Google

Nous n'avons ni à blâmer ni à louer cette nouvelle application de l'éclectisme, dans la rédaction d'un recueil qui se recommande dès à présent par quelques travaux d'une valeur réelle, et qui a inscrit parmi ses auxiliaires des noms considérés et même célèbres. Des hommes tels que Alcalá Galiano, Gayangos, Gonsales Bravo, Hartzensbuch, Lafuente, Monlau, Pacheco, Rios, Sanz del Rio, pour n'en citer qu'un petit nombre, ont promis leur collaboration, et s'ils tiennent parole, la *Revista ibérica* fera certainement bonne figure au milieu des recueils périodiques les plus accrédités.

Nous n'avons pas à développer son prospectus; bien qu'il nous ait paru très-sagement conçu et sans la moindre trace de charlatanisme, nous préférons nous en tenir à ce qui a déjà paru.

Tout n'est pas irréprochable, il s'en faut grandement; mais il y a du bon, et nous attendons mieux encore; car les débuts sont difficiles, et l'expérience résulte d'un long exercice.

Dans la première livraison, nous avons remarqué un travail consciencieux de Julian Sanz del Rio, professeur d'histoire de la philosophie à la Faculté des lettres de Madrid, sur la génération des systèmes philosophiques et leur classification. L'auteur de ce travail est un penseur austère et un métaphysicien de l'école allemande, un disciple fidèle de Krause, dont il a vulgarisé le système en Espagne avec un dévouement et une persévérance dont nos philosophes éclectiques sont incapables. — M. Amador de los Rios, doyen de la Faculté des lettres, auteur de quelques ouvrages utiles où l'on souhaiterait de trouver des principes solides et un peu de critique, M. Amador de los Rios, qui vient de mettre au jour le premier volume d'une grande Histoire de la littérature espagnole, a donné une petite collection de romances, recueillies par lui dans les montagnes des Asturies, et il a joint à son recueil une lettre préliminaire à Ferdinand Wolf, le célèbre professeur de l'Université viennoise, sur la poésie populaire en Espagne. Nous ne dirons rien de l'épître de M. de los Rios, mais nous pensons que sa petite collection est de nature à intéresser les curieux. — La seconde livraison n'offre rien de bien remarquable, sauf la suite d'un travail de M. F. Fernandez Gonzalez, sur le projet d'une bibliothèque des auteurs arabes d'Espagne. C'est une entreprise de longue haleine, qu'on ne saurait trop encourager; car l'Espagne, dans l'importante période du moyen âge, n'est que très-imparfaitement connue sans les documents de toute espèce qu'ont laissés les Arabes, dans un pays conquis et possédé par eux, en partie du moins, durant près de huit siècles. Les hommes laborieux qui se dévouent à la tâche ingrate de recueillir les historiens de l'Espagne arabe, de les traduire en espagnol et de les commenter, forment une société connue sous le nom des Amis de l'Orient, *Amigos del Oriente*. — La troisième livraison se recommande surtout par une excellente étude de M. Eduardo Pujol sur la législation espagnole, à propos d'un bon ouvrage de deux avocats distingués, MM. Amalio Marichalar et Cayetano Marnique, dont le premier volume est sorti récemment des presses de l'Imprimerie nationale. C'est une histoire de la législation et du droit civil en Espagne, et un tel ouvrage manquait. L'appréciation de M. Eduardo Pujol es

Digitized by Google

très-forte et très-savante. — Un bon travail, dans la quatrième livraison, c'est celui de D. Juan V. Araquistain, intitulé : « Traditions et légendes basques, en vers et en prose. » C'est un fragment d'un livre qui ne peut manquer d'offrir un intérêt très-vif, s'il faut juger de la pièce par l'échantillon. Nous avouons franchement que l'introduction en vers de ce livre, reproduite par la *Revista ibérica*, nous a infiniment fait plus de plaisir que le morceau assez faible et déclamatoire qui la précède et qui nous a donné une idée assez médiocre du talent et du style de M. Leopoldo Augusto de Cueto. Nous eussions préféré quelques bonnes pages de notre ami Antonio de Trueba, cet écrivain naturel et charmant, le vrai poëte du pays basque. — La cinquième livraison, rapidement parcourue, nous a paru intéressante par deux articles sérieux, le premier, de D. J. Valera, sur l'Espagne et le Portugal, question vitale dans l'état présent de la Péninsule; le second, de D. F. de Paula Canelejas, est une première appréciation très-sensée de l'Histoire de la littérature espagnole de M. Amador de los Rios.

Le nom de M. Canalejas nous remet en mémoire un fait odieux, qu'il faut dénoncer à l'opinion publique, quand ce ne serait que pour venger la liberté de la pensée, et le droit violé brutalement par M. Posada Herrera, ce ministre qui est l'âme damnée de la réaction en Espagne. En quelques mots, voici l'histoire.

M. Canalejas appartient à l'Université et il est de ceux qui font honneur au corps enseignant. Se trouvant en congé à Madrid, il collaborait activement à la *Revista ibérica*, en même temps qu'il faisait des cours gratuits sur l'histoire de la philosophie moderne à l'Athénée, qui est comme le temple de l'enseignement libre. Comme M. Canalejas n'est pas dans le parti de la réaction, ses leçons ont déplu en haut lieu, autant que ses écrits, et M. Posada Herrera, ministre par intérim *de fomento*, et en cette qualité directeur général au département de l'instruction publique, a sommé M. Canalejas de cesser ses leçons à l'Athénée, et de quitter Madrid dans les vingt-quatre heures, attendu que tel était le bon plaisir de M. le ministre. Voilà les faits, sans commentaires.

Pour revenir à la Revue ibérique, il nous reste à dire que la chronique politique de M. Ricardo Alzugaray est satisfaisante et conçue dans un esprit d'indépendance qui nous plait infiniment, mais qui doit déplaire fort à l'autorité.

Quant au bulletin supplémentaire sur l'instruction publique, nous n'en dirons rien, parce qu'il nous semble que c'est une combinaison défectueuse que celle qui mêle les questions d'enseignement et les intérêts du professorat aux question d'art, de science et de littérature. En outre, ce bulletin donne à la Revue un cachet universitaire et scolastique dont elle se passerait aisément et sans dommage.

Ces réserves faites, nous n'avons qu'à battre des mains et à souhaiter au nouveau recueil bon courage et prospérité.

J. M. Guardia.

Digitized by Google

# CHRONIQUE MUSICALE

## LA REINE DE SABA, DE M. CHARLES GOUNOD

### I

M. Gounod avait à prendre une revanche solennelle à l'Opéra. Ses deux premiers ouvrages, *Sapho* et la *Nonne sanglante*, tout en l'établissant dans l'estime publique comme un artiste d'un rare et profond mérite, avaient, en définitive, échoué. Depuis, il avait réussi au Théâtre-Lyrique, avec le *Médecin malgré lui*, et surtout avec ce fameux *Faust* dont le succès a passé le Rhin et fait le tour de l'Allemagne, détrônant partout celui de Spohr. Il lui restait à rentrer avec un succès sur la scène de la rue Le Peletier, qui serait le véritable domaine d'une nature artistique aussi sérieuse que la sienne. La chose n'est pas aisée, on le sait. On pourrait dire de notre Académie de musique ce que Voltaire disait de la langue française : « C'est une gueuse fière. » Elle n'a qu'une douzaine d'ouvrages en son répertoire, tous consacrés, tous incontestés, et de comparaison écrasante pour les nouveaux venus. Mais M. Gounod avait donné des preuves assez grandes de talent pour qu'on pût ne pas le croire incapable de réaliser enfin un chef-d'œuvre. On l'attendait de lui cette fois, et sincèrement on l'espérait.

Sincèrement aussi l'œuvre est manquée, et nous en sommes désolé, pour M. Gounod d'abord, et pour l'honneur de la nouvelle école française, à laquelle nous croyons fermement que l'avenir appartient, et qui devrait se hâter d'en prendre possession. Verdi paraît devoir être le dernier maître de l'opéra italien; la musique allemande, l'art de Beethoven et de Weber! s'est fourvoyée dans les systèmes. Ce serait le moment, pour nous Français, de montrer notre génie, — et nous le cachons!

Je ne sache rien de plus navrant que de voir se décider en une courte soirée, en quelques heures, l'insuccès d'une œuvre considérable qui a coûté au compositeur deux ans de travail et quelquefois plus, d'une œuvre complexe, qui est en même temps un gros volume de musique, un drame, un poëme, un spectacle, et qui représente six mois de labeur assidu pour trois cents personnes, et une somme de cent cinquante mille francs prodiguée en décors, en costumes, en mise en scène. — Il suffit pourtant d'un mauvais livret pour ruiner par la base un tel édifice! Car si le livret n'est pas la partie maîtresse dans un opéra, il est la condition première et préalable.

Digitized by Google

Le poëme de la *Reine de Saba* est plein de défauts qui ont sauté aux yeux de tout le monde; il n'est pas né viable. MM. Michel Carré et Jules Barbier sont pourtant des auteurs très-accrédités; c'est à eux que directeurs et compositeurs s'adressent. Leurs œuvres antérieures sont presque toutes mal faites, mais ils en ont produit beaucoup; or, au théâtre, celui qui a fait jouer tant bien que mal dix pièces médiocres a un grand avantage sur celui qui n'en aurait eu qu'une seule et très-bonne; sa position est faite; c'est ce qu'on appelle un auteur sûr, et tout va vers lui. — Lorsqu'un mauvais livret échappe à ces praticiens, il semble que le compositeur pourrait s'en apercevoir à l'absence de situations musicales ou à la maladresse de celles qu'on lui fait. Oui, mais pour cela il faut avoir l'instinct de la scène, et c'est un don assez rare encore; Beethoven, Schubert, Mendelssohn ont prouvé, il y a longtemps, qu'on peut être grand musicien sans le posséder, et nous n'aurons pas de peine à faire voir que le sentiment dramatique est peu développé chez M. Gounod, et que c'est plutôt par d'autres qualités qu'il a réussi, quand il a réussi. — Mais, au moins, dira-t-on, la pièce aurait dû être jugée à sa juste valeur lors de sa présentation à l'Opéra; il y a là un directeur et un régisseur de la scène qui sont gens d'expérience, et dont les bons avis auraient pu la remettre en meilleur état. Il est vrai, et c'est bien ce dont nos auteurs s'étaient méfiés! La *Reine de Saba* n'a été vue au théâtre que lorsque tout a été noté jusqu'à la dernière scène; et de même qu'au Salon de peinture les œuvres de certains artistes privilégiés sont reçues d'emblée, en dehors de tout contrôle, il y a plusieurs compositeurs, et M. Gounod est du nombre maintenant, dont les œuvres ne peuvent être refusées; quant à être reçues à correction, l'amour-propre de ces messieurs de la *Reine de Saba* ne pouvait supporter cette idée. — Les études faites et terminées, il fallut cependant se rendre à l'évidence; les proportions étaient mal prises; la représentation aurait duré trois quarts d'heure de trop pour la moyenne des forces humaines. Un acte tout entier fut coupé à la dernière répétition; la pièce était si homogène, si bien faite, que cette amputation n'y dérangea rien d'essentiel! elle ne s'en portait ni mieux ni plus mal!

Le sujet de cet opéra n'était pas mal choisi, et c'est du reste dans le choix des sujets que brille surtout le savoir-faire de MM. Barbier et Carré. Ne pouvant tirer de leur cerveau une Minerve tout armée, ils prennent et arrangent tous les sujets célèbres et déjà populaires: *Gil Blas*, *Psyché*, *Philémon et Baucis*, *Galathée* (je ne sais si je dois ajouter les *Noces de Figaro*, le *Médecin malgré lui* et *Faust*, qui franchement n'étaient pas à faire). — Le voyage de la reine de Saba en Judée est un des épisodes les plus curieux de l'Ancien Testament. C'est au IXe livre des *Rois* qu'apparaît cette princesse, venue des confins de l'Éthiopie pour visiter la gloire et la sagesse de Salomon: « Et la reine de Saba, ayant appris la gloire » que Salomon s'était acquise au nom du Seigneur, vint pour l'éprouver avec ses » énigmes; — et étant entrée dans Jérusalem avec un fort grand et somptueux » cortége, avec des chameaux qui portaient des aromates, et de l'or en extrême » quantité, et des pierres précieuses, elle se présenta devant le roi Salomon et lui » dit tout ce qu'elle avait dans le cœur... — Elle vit toute la sagesse de Salomon, » et le palais qu'il s'était bati, et l'abondance de sa table, le service ainsi que les

Digitized by Google

» costumes des officiers et des serviteurs de sa maison, enfin les cérémonies du » temple : elle en était toute hors d'elle-même. » Quel cadre pour un grand opéra! Quels plus beaux prétextes pouvait-on trouver au déploiement d'une mise en scène magnifique que l'entrée de la reine de Saba dans Jérusalem et que la vue intérieure du fameux temple de Salomon? Voilà deux merveilles qui pouvaient rester célèbres dans les annales de l'Opéra; on y comptait, car le sujet les indique naturellement; mais les librettistes les ont esquivées avec une habileté sans pareille.

Sur ce fond somptueux fourni par les livres saints, ils ont développé une légende que Gérard de Nerval a recueillie dans son voyage en Orient, et sur laquelle il avait répandu toutes les grâces de son imagination; cette légende touche en même temps aux origines de la franc-maçonnerie : — le temple de Salomon aurait été conçu et exécuté par un être mystérieux, Adoniram, descendant d'une race divine et chef suprême du peuple maçonnique, qu'il avait amené de Tyr avec lui et qui travaillait à l'édifice; et c'est cet Adoniram que la reine de Saba aurait aimé, en dépit de Salomon, qui prend ici le mauvais rôle.— Il y a des éléments très-dramatiques au fond de tout cela, et nous croyons, par exemple, qu'on pouvait tirer grand parti de cette franc-maçonnerie fabuleuse; elle engendrait des contrastes puissants. Il fallait, comme l'a si ingénieusement indiqué en quelques mots l'excellent critique musical du *Moniteur*, il fallait établir le drame sur l'antagonisme de deux principes et de deux races : d'un côté les enfants de Dieu, la descendance d'Abel et de Seth, heureuse et puissante; de l'autre, la descendance de Caïn, de Lamech et de Tubal-Kaïn, industrieuse et opprimée. Ici, Salomon, c'est-à-dire la puissance royale qui brille au grand soleil, dans ses palais, au milieu des courtisans, des gardes et des esclaves; en face, Adoniram, descendant des Esprits du feu, souverain occulte qui commande à des myriades de compagnons, avec des mots d'ordre secrets et des signes symboliques, et qui a pour lui la protection des démons du Talmud. Il fallait nous les montrer, au moins nous les faire entendre, ces djinns qui viennent pendant la nuit réparer les désastres de la *Mer d'airain*, le chef-d'œuvre manqué d'Adoniram; il fallait nous montrer celui-ci dans les ténèbres souterraines, assemblant ses bandes et les préparant à la révolte. Cela faisait un finale, un grand ensemble, à cette partition qui n'en a qu'un seul et peu développé. Adoniram, ainsi posé, prenait du caractère et devenait presque un type. Il est vrai qu'il aurait peut-être été besoin de la plume d'un Byron pour bien profiler ce génie de la révolte primitive, ce Manfred biblique; il est vrai aussi que le vigoureux génie de Meyerbeer eût été plus propre que celui de M. Gounod à rendre ces luttes violentes.

Enfin le roman de Balkis et la rivalité d'amour du roi et de l'artiste, s'ajoutant à l'antagonisme de puissance, composaient un plan d'opéra dont il y avait quelque chose à tirer. Certes, l'histoire de Jean Bockelson, l'anabaptiste de Leyde, et la légende normande de Robert le Diable offraient moins de ressources à M. Scribe. Eh bien! les librettistes de la *Reine de Saba* n'ont mis au monde que des personnages sans caractère et développé que des situations sans intérêt; on jurerait qu'ils se sont ingéniés à laisser dans la coulisse et à réduire à quelques mots

Digitized by Google

de récitatif les scènes essentielles, de manière à en donner seulement l'idée et le regret.

On voudra bien excuser le développement excessif où nous a entraîné ce malheureux livret, ou plutôt le déplaisir que nous avions de voir un beau drame ainsi manqué compromettre et ruiner par la base une partition importante. Si la première responsabilité de l'insuccès revient aux librettistes, je n'en absous cependant pas tout à fait le musicien. L'analyse où nous allons entrer sera sévère. M. Gounod a trop de talent pour qu'on doive le frustrer de l'entière vérité, à laquelle il a droit : ce serait lui manquer d'égards que d'user de ménagements et de complaisance avec lui ; d'ailleurs, nos critiques s'adresseront moins à son talent personnel qu'à certaines influences, à certains partis pris dont il ne tiendra qu'à lui de se débarrasser.

## II

Il n'y a pas d'ouverture à la *Reine de Saba*, et l'on se prend à le regretter en pensant que M. Gounod est symphoniste et qu'il a fait ses preuves dans ce genre de composition. Mais il n'a pu songer à écrire une ouverture cette fois, puisqu'à la dernière répétition, la partition avait cinq actes qui duraient presque cinq heures, c'est-à-dire autant que les plus longs opéras du répertoire. L'ablation *in extremis* du deuxième acte primitif a permis de commencer à huit heures ; un certain nombre de petites coupures faites de place en place et une exécution un peu plus vive ont fait finir la deuxième représentation à minuit moins vingt minutes. Dans ces conditions-là, une belle ouverture, symphoniquement développée, aurait pu trouver sa place au début de la partition ; mais il était trop tard. Le public et le compositeur ont dû se contenter d'une simple introduction instrumentale, qui du reste est bien réussie. C'est un *andante* majestueux en *sol majeur*, dont le motif principal, proposé par le cornet à pistons, est repris plus loin par les trombones sur les arpéges aériens de la harpe.

Le premier tableau s'ouvre par un monologue d'Adoniram, que nous voyons seul au milieu de son atelier, bizarre et vaste enceinte où s'entassent pêle-mêle de colossales ébauches, sphinx, cynocéphales, lions ailés, griffons, chérubins, et qui n'a d'autre plafond qu'un *velarium* aux couleurs bariolées, flottant dans l'azur du ciel. — Le premier récitatif est fort beau, mais l'invocation qui suit : *Inspirez-moi, race divine,* n'a rien que d'ordinaire.

Benoni, le jeune apprenti, annonce à son maître l'arrivée de la reine sabéenne ; le dessin mélodique de sa romance est gracieux ; on remarque, à la seconde strophe, une variation de violon qui enroule autour du chant son arabesque fine et caressante.

Trois mauvais ouvriers, fainéants et rebelles, viennent ensuite demander le grade et le salaire des maîtres ; et sur le refus d'Adoniram, ils jurent de se venger de lui. Involontairement, le souvenir des trois anabaptistes du *Prophète* se pré-

Digitized by Google

sente à l'esprit du spectateur et s'y installe d'autant mieux, que les trois sinistres compagnons reparaissent de loin en loin dans le drame judaïque, comme les hommes noirs dans le drame de Munster. Il faut avouer que le rapprochement n'est pas à l'avantage des derniers venus; leur trio, par exemple : *Il triomphe, il nous offense*, nous a paru impardonnablement banal.

Le second tableau nous découvre une terrasse où s'élève le péristyle du temple de Jérusalem et d'où l'on aperçoit en perspective les maisons et les édifices de la ville sainte. Ce décor splendide est dû, comme le précédent, à M. Despléchin. — Précédés d'un cortége somptueux, le roi Soliman et la reine Balkis sortent du temple, qu'ils viennent de visiter. Ici encore, le souvenir du célèbre cortége de l'empereur Sigismond, celui de la marche du prophète Jean dans la cathédrale de Munster et celui même de l'entrée des invités à la Wartbourg ont fait tort à la marche en *mi bémol* de M. Gounod, qui est pourtant d'un effet brillant et pompeux. Il faut bien s'attendre à retrouver quelquefois des marches solennelles dans les nouveaux opéras; cela est inévitable, et c'est justement là que notre Académie impériale de musique trouve occasion de déployer ces splendeurs de mise en scène qui sont une de ses gloires. Le compositeur n'a qu'une ressource pour échapper à la comparaison des chefs-d'œuvre antérieurs : il doit s'étudier, en pareille occasion, à donner à sa musique un caractère tout spécial que lui indiquera, la plupart du temps, le livret même : pourquoi M. Gounod n'a-t-il pas essayé, par exemple, un peu de couleur orientale? — C'est avec la célèbre et incomparable marche de la *Juive* que la marche de la *Reine de Saba* nous semble avoir le plus d'analogie.

Je n'insisterai pas sur les récitatifs qui suivent, encore qu'ils soient pleins d'heureux détails. Soliman demande et obtient d'échanger l'anneau des fiançailles avec Balkis ; puis il lui présente Adoniram, le créateur du temple. La reine ayant exprimé le désir de féliciter le grand artiste en présence de tous ses ouvriers, Adoniram gravit quelques degrés et trace avec la main dans l'espace le T symbolique, pour appeler les myriades de compagnons dispersés au loin dans la plaine. A ce moment, il s'élève dans l'orchestre des harmonies et des sonorités indicibles où se répercutent en échos les coups lointains d'un tam-tam immense et mystérieux ; à ces appels répondent de petits dessins d'orchestre agités qui expriment l'empressement confus d'une multitude qui s'assemble et accourt de toutes parts... Il y a là seize mesures qui trahissent la main d'un maître symphoniste. Quand nous avons entendu ce prélude grandiose, nous avons cru qu'il annonçait un vaste et imposant finale; mais il n'est accouché que d'un récitatif de basse, du défilé instrumental de deux ou trois corporations ouvrières et d'un chœur peu développé, pendant lequel la reine Balkis passe son collier au cou d'Adoniram, agenouillé devant elle. Ce finale avorté donne à peine le temps de jouir du splendide coup d'œil qu'offre alors la mise en scène.

Le décor du deuxième acte, invraisemblable et vrai comme un tableau de Marilhat, représente un paysage oriental, un coin de désert à la lisière d'un bois, aux premières lueurs du matin; le feuillage roussi des cèdres et des palmiers ombrage à peine un sol poudreux et calciné à blanc; au fond, quelques-unes des tentes du



Digitized by Google

camp sabéen dentèlent le bord rougissant de l'horizon; à gauche, le lavoir de Siloë, où vont se rencontrer et se saluer deux troupes de filles sabéennes et de filles d'Israël. L'acte s'ouvre par deux chœurs de femmes, tous deux à l'unisson, et l'un plus ravissant que l'autre. Le premier, en *si bémol*, pour les soprani seulement, est d'une simplicité toute virginale; le deuxième, en *ré* :

Que Dieu vous accompagne, ô filles sabéennes!
— Que Dieu soit avec vous, ô filles de Sion!...

a excité un véritable enthousiasme et a été redemandé par la salle entière. Rien de plus frais et de plus poétique que ce dialogue des soprani et des contralti qui se renvoient la mélodie par périodes alternatives. Ici, un rayon inspirateur a illuminé le cerveau de M. Gounod. C'est une délicieuse oasis dans le Sahara monotone de sa partition. Il y aurait conscience à manquer cette unique occasion de complimenter aussi les librettistes; outre que leurs vers sont jolis, l'idée de ce dialogue biblique est tout à fait neuve au théâtre; cela fait plaisir à voir comme à entendre.

A cet endroit s'intercale le ballet indispensable à tout grand opéra parisien. Le sujet de la *Reine de Saba* comportait parfaitement la danse, et l'on aurait eu tort de priver le mélodrame lyrique de cet intermède. Mais est-il bien sûr que ce ballet des Sabéennes soit un allégement, un repos agréable dans la partition? Hélas! on l'a trouvé bien mélancolique et trop peu dans la couleur orientale. Ce qu'on a remarqué, c'est une jolie valse et un solo de violon qui accompagne un pas de Mlle Livry; il nous a semblé enfin que certains motifs gais tombaient dans la trivialité, et vraiment ceci nous coûte à dire, car la distinction est une qualité naturelle et génuine du talent de M. Gounod.

Après le ballet vient un récitatif à grand orchestre, où Balkis raconte l'explosion de la Mer d'airain, le danger qu'elle a couru et la confusion de l'artiste en voyant périr son chef-d'œuvre; — après ce long récitatif, un air de Balkis, qui n'est qu'un vaste adagio, et dont la noble monotonie va se continuer dans le grand duo suivant. Balkis retient par l'aveu de son amour Adoniram désespéré, qui voulait partir : voilà encore une situation connue à l'Opéra, qui rappelle, — et quelle imprudence! — le duo de Raoul et de Valentine dans les *Huguenots*. Cela porte malheur de vouloir refaire ce qui a été une fois réussi. — Le compositeur s'est relevé dans la scène finale de ce deuxième acte; on vient annoncer à Adoniram que les djinns ont réparé pendant la nuit les dégâts de la veille et que le chef-d'œuvre est achevé. Il y a là un hosanna où le vieil Hændel pourrait reconnaître un peu de son style et de son génie. Le septuor de l'invocation à Tubal-Kaïn est aussi d'un beau caractère.

Le troisième acte nous transporte dans les jardins somptueux du palais d'été de Soliman. Nous y entendons d'abord un chœur en *ut*, avec danse, — un grand air, toujours très-adagio, du roi Soliman, — un quatuor, où les trois mauvais compagnons viennent dénoncer les amours de Balkis et d'Adoniram au roi, qui refuse d'y croire, on ne sait trop pourquoi. Mais, du reste, il semble que tout marche à

Digitized by Google

l'aventure dans cette malencontreuse pièce. Adoniram, escorté des acclamations de la foule, vient annoncer à Soliman qu'il va partir; un petit récitatif de Balkis nous apprendra plus tard qu'ils ont résolu de fuir ensemble, mais il serait bon d'en prévenir dès maintenant le public, qui a besoin de comprendre pour s'intéresser. On a peine à s'expliquer aussi dans quel but Soliman se met à accabler de bienfaits et de caresses un homme qu'il déteste ou du moins qu'il soupçonne; il lui offre ses trésors, la moitié de son trône; il veut lui mettre sur la tête son propre diadème. Adoniram refuse tout, jusqu'au baiser fraternel du roi, et finit par lui dire qu'il n'a besoin de la protection de personne et qu'il suffirait d'un geste de sa main pour mettre Jérusalem à sac et à flammes. Si du moins les auteurs du livret avaient tiré de cette situation mal fondée quelque beau duo dramatique où se seraient défiés les deux rivaux en amour et en puissance, où se seraient entrechoqués à la manière des dialogues cornéliens et où se seraient tenu tête cette majesté royale et ce génie révolté!...Mais non, Adoniram s'en va librement, l'insulte à la bouche, et le roi se contente de dire : « Je l'abandonne à la vengeance divine; ne songeons qu'au plaisir! » Le livret n'a fourni au musicien que deux longs récitatifs avec deux chœurs, et le musicien n'a rien demandé d'autre. Le chœur : *Honneur à toi, que la gloire environne!* est admirablement fait dans le style large et lié de la musique religieuse. C'est un beau *Sanctus*, soit! mais un chœur d'acclamations, jamais! Qui ne connaîtrait M. Gounod que par cette scène VIII de l'acte III lui dénierait formellement l'instinct des choses du théâtre.

Eh bien! la scène de Soliman et de Balkis n'est pas plus heureuse. Que dire d'une reine qui, voulant reprendre sa parole à un roi dont elle est la fiancée, n'imagine rien de mieux que de lui accorder une heure de plaisir pour lui faire boire un narcotique, et pour lui arracher du doigt, pendant son sommeil, l'anneau des fiançailles, avant de s'enfuir avec son amant?... Ne pouvait-elle s'enfuir sans cela? Il y a dans cette scène beaucoup de récitatifs chantants, des stances de Balkis et un duetto conçus dans ce système de mélopée large et indécise que M. Gounod affectionne; enfin un petit chœur joyeux dans la coulisse auquel le triangle et surtout le cornet à pistons n'ajoutent rien de fort distingué.— Disons pourtant que la cabalette de Balkis : *La ruse m'enchaîna, la ruse me délivre*, produit un effet heureux en se superposant à la dernière reprise de ce chœur.

De bonne foi, nous voudrions pouvoir louer autre chose, au quatrième acte, que le décor du ravin de Cédron, dont l'aspect est à la fois pittoresque et lugubre. La foudre gronde, il est nuit; c'est l'heure et le lieu où Balkis a donné rendez-vous à Adoniram pour le prendre en passant dans sa fuite. Adoniram y rencontre les trois conjurés, qui le poignardent. Ainsi le dénoûment est l'effet d'une machination tout à fait accessoire dans le drame, et ne se rapporte ni à l'amour de Balkis, ni à la vengeance de Soliman! Digne conclusion de ce chef-d'œuvre des livrets!—Comme musique, il n'y a rien que des récitatifs dans cet acte; pour qu'il y eût quelque chose, on a fait chanter un air à Balkis sur le cadavre de son amant. En vérité, la nouvelle école a mauvaise grâce à se moquer des invraisemblances et, comme on dit, des rengaines de l'opéra italien. Dans *Lucia di Lammermoor*, par exemple, lorsque Edgar se met à chanter la belle romance finale, à la vue du

Digitized by Google

cortége funèbre de Lucie, c'est que sa douleur a tourné en délire, c'est qu'il entrevoit dans le ciel sa bien-aimée qui l'appelle, et en effet il meurt pour l'aller rejoindre. Mais Balkis ne meurt point; son cantabile funéraire est simplement pour dire :

> Emportons dans la nuit, vers un autre rivage,
> Les restes vénérés du maître qui n'est plus. Etc.

Nous voici, grâce à Dieu ! au terme de ce pénible inventaire.— Quelques mots sur l'interprétation, qui est excellente en somme. M. Gounod ne pourra pas se plaindre cette fois d'avoir été sacrifié. Mme Gueymard prête à la reine Balkis la plus admirable voix de fort soprano qu'on puisse entendre, voix ronde, pure, abondante et sympathique. Il est permis de ne pas aimer la façon de chanter et le jeu de Gueymard, mais il faut lui reconnaître une force de poumons peu commune. Quel ténor pousserait comme lui, en pleine poitrine, tous les *si* naturels dont le quatuor et le septuor du deuxième acte sont diaprés. La basse, Belval, est fort bien dans le personnage de Soliman, quoique un peu froid. Mlle Hamakers est un très-joli apprenti. Mme Zina Mérante et Mlle Livry luttent de grâce et de verve dans le ballet. Enfin, la mise en scène est splendide et fait grand honneur à M. Alphonse Royer, qui y a présidé avec autant d'érudition que de goût ; je dis érudition, car ce n'est pas seulement le luxe et la beauté qu'on cherche dans les costumes et les décors de l'Opéra, mais aussi l'exactitude historique. Il faut être à la fois féerique aux yeux et vrai comme un musée. Je crois que tout, dans la mise en scène de la *Reine de Saba*, pourrait se justifier la Bible et le Talmud à la main. — Ajoutons qu'il était particulièrement difficile, cette fois, d'être neuf et original : car voilà coup sur coup trois opéras dans le genre oriental, *Herculanum*, *Sémiramis* et la *Reine de Saba*.

## III

Craignant d'avoir été trop sévère dans nos appréciations de l'œuvre de M. Gounod, nous les avons relues avec soin, et nous croyons devoir les maintenir telles. — Le désenchantement est complet. Nous avions rêvé un bel oratorio doublé d'une féerie orientale, quelque chose comme le *Joseph* de Méhul mêlé d'*Herculanum* et de *Sémiramis*; et nous ne trouvons qu'une œuvre flasque et sans caractère. On ne peut pas dire que ce soit de mauvaise musique; la moyenne en est fort honorable; mais ce qu'on attend et ce qui ne vient jamais, c'est un morceau vraiment saillant, qui emporte l'admiration. On ne pourrait citer que le double chœur des filles d'Israël et de Saba, et ce n'est après tout qu'un hors-d'œuvre.

Le défaut dominant de la partition, c'est une monotonie de formes, d'effets, de couleurs, qui devient mortelle à la longue. Il se passe des actes entiers sans qu'on

Digitized by Google

sorte de l'andante. On donnerait un louis pour un allégro! Mais non, toujours le même mouvement, toujours la même largeur de phrasé, la même harmonie ronde et bien fournie, les mêmes récitatifs chantants et les mêmes mélodies récitantes! De grâce, méfiez-vous de ces théories qui affectent de mépriser la forme de l'*aria* et de la cavatine. Ce dédain est périlleux; on finirait par croire que si vous n'aimez pas la mélodie, c'est tout bonnement parce que la mélodie ne vous aime pas.

M. Gounod est pourtant souple et varié quand il veut. La couleur générale des chœurs d'*Ulysse* n'est pas celle de *Faust*; le deuxième acte de *Philémon et Baucis*, qui est une bacchanale, tranchait vivement sur le premier, qui est une idylle; les glouglous de Sganarelle sont aux antipodes de la chanson du roi de Thulé; enfin, ce que chante Faust n'a rien de commun avec ce que chante Méphistophélès. M. Gounod n'est donc pas incapable de trouver des oppositions et des contrastes pour varier ses ouvrages. Son orchestre est souvent pittoresque, son harmonie riche et ingénieuse. Pourquoi tout cela lui a-t-il fait défaut aujourd'hui? C'est qu'il s'est négligé, qu'il a travaillé vite pour forcer un tour, et gagner une année au théâtre. Peut-être aussi est-il arrivé à cette période où certains artistes considèrent comme sacro-saint tout ce qui leur vient à l'esprit, et croiraient se manquer à eux-mêmes s'ils cherchaient mieux que ce qu'ils ont au bout de la plume. Il a pris la facilité d'écrire pour de l'inspiration. Avec sa distinction native et la préoccupation des maîtres qui est constante chez lui, il était toujours à peu près sûr d'avoir du style; mais ce n'est pas assez de faire de belles phrases, il faut y mettre des idées, des idées originales et caractérisées. J'entendais dire tout autour de moi : « Il n'y a rien! Quand finira ce récitatif, ce prélude? C'est nul et vide dans le genre grand! »

Rien ici qui rappelle le travail profond et magistral de la kermesse de *Faust*; l'orchestration est très-inférieure à celle de *Sapho*, de la *Nonne sanglante* et d'*Ulysse*; elle se contente ici d'être agréable et bien sonore; vous n'y retrouverez pas cette recherche exquise des détails, ces fines ciselures, ces sonorités ingénieuses, ces dessins pittoresques, enfin cet ensemble de qualités accessoires, mais rares et précieuses, qui constituent en grande partie le talent de M. Gounod et qui lui avaient assigné tout d'abord un rang si distingué; or ces qualités-là demandent impérieusement du soin; M. Gounod aurait tout à perdre à substituer la brosse hâtive au pinceau soigneux. Il n'est pas de ces tempéraments à la Donizetti, qui réussissent quand même à la scène, en faisant oublier les négligences du style, et leur inspiration quelquefois banale, par l'entrain, le mouvement, la passion. C'est avant tout de l'action qu'il faut à la scène, et la musique de M. Gounod n'est pas de la musique d'action. Hélas! il faut en convenir, il n'est pas né musicien dramatique, et si j'en voulais donner des preuves, c'est dans son *Faust* que j'irais tout droit les chercher. Quelles sont, en effet, les parties les mieux réussies de cet opéra? Le duo d'amour (qui est un nocturne), les chœurs (M. Gounod les fait très-bien), des romances et des chansons, et quelques récitatifs rêveurs ou gracieux; — mais dans les situations dramatiques proprement dites,

Digitized by Google

telles que le meurtre et la malédiction de Valentin, le musicien n'est-il pas resté inférieur à lui-même? Le seul morceau de la *Nonne sanglante* dont on se souvienne, c'est cette petite symphonie du *Silence*, où le musicien annonçait l'apparition de l'âme en peine au milieu des ruines gothiques. Le seul morceau de *Sapho* qui ait eu du succès était une petite chanson de pâtre; et de même aujourd'hui, le seul morceau remarquable de la *Reine de Saba* un petit chœur de femmes.

M. Gounod a du *sentiment*, — cela n'est pas contestable, — et de l'*esprit*, il l'a prouvé dans le *Médecin malgré lui*, qui fourmille de détails ingénieux, et dans deux ou trois fables de la Fontaine, qu'il s'est avisé de mettre en musique d'une façon fort piquante. Mais au théâtre, ce qu'il faut, c'est de la *passion* ou de la *gaieté*: l'une et l'autre lui font défaut. C'est une nature foncièrement contemplative; la sphère où elle doit se mouvoir, c'est la rêverie, l'extase, la poésie noble, l'élévation mystique, la prière, tout au plus une sorte de passion vague et chaste. Avec de l'intelligence et du savoir-faire, on peut aborder tous les genres sans y être ridicule, mais il est évident que le vrai domaine d'un tel tempérament artistique, c'est la symphonie, l'oratorio, la musique religieuse. Je ne crois pas m'avancer trop en affirmant que si M. Gounod entreprenait de mettre les Psaumes en musique après Marcello, il n'y serait pas inférieur à l'illustre Vénitien.

Pour réussir au théâtre, il lui faut des livrets comme la comédie du *Médecin malgré lui*, dont il n'a eu qu'à suivre et à commenter la gaieté; ou comme le chef-d'œuvre de Gœthe, qui l'a tyranniquement arraché à la monotonie, en lui imposant une série de situations poético-dramatiques très-diverses, et des types aussi admirablement caractérisés que ceux de Marguerite, de Faust et de Méphistophélès. Le choix d'un bon livret, qui est important pour tout compositeur, est pour M. Gounod doublement nécessaire.

Pour comble de malheur et d'aveuglement, il est allé chercher une école, un système qui ne peuvent qu'exagérer ses défauts naturels et l'éloigner encore plus du vrai génie dramatique. Il paraît que les lauriers du *Tannhauser* l'empêchaient de dormir! Cette influence des idées wagnériennes est très-sensible dans la *Reine de Saba*. Seulement, ce que M. Wagner fait en violence et en excentricité, M. Gounod le fait en douceur. Autant le premier est oseur et révolutionnaire en musique, autant le second est prudent et souple. Où l'un écorchait et égratignait, l'autre fait patte de velours. Rien n'est à vif ici, rien n'accroche: tout est soigneusement huilé; les aspérités sont aplanies. Aussi la *Reine de Saba* a simplement ennuyé, tandis que le *Tannhauser* exaspérait. Mais au fond, et malgré ces différences tout extérieures, on reconnaît les mêmes théories, le même parti pris de supprimer toutes les formes musicales connues et de réduire le drame lyrique à une mélopée vague et continue. Si M. Gounod devait s'obstiner dans un système qui ne tient aucun compte des lois naturelles de l'art dramatique, il faudrait le décourager du théâtre et le renvoyer décidément à la musique de chapelle.

Ne restons pas sur cette idée; l'auteur de *Faust* a le droit et le devoir de tra-

Digitized by Google

vailler toujours pour la scène. Il peut prendre sa revanche et remporter de nouveaux succès, à condition d'abord de rester lui-même et bien français, de ne pas se négliger comme il nous semble qu'il l'a fait cette fois, et surtout de choisir de bons livrets qui l'obligent à être varié de formes et dramatique en dépit de son tempérament.

JEAN-GUSTAVE BERTRAND.

Digitized by Google

# COURRIER D'ALLEMAGNE

Depuis dix années, la question de la Hesse-Électorale a le rare privilége d'intéresser chez nous de nombreux esprits, non-seulement ceux qui suivent assidûment le mouvement politique d'outre-Rhin, mais d'autres encore qui n'accordent d'ordinaire qu'une attention distraite aux affaires publiques de l'Allemagne. Dans un temps où l'inconstance des idées semble à l'ordre du jour, où la préoccupation légitime ou absurde de la veille n'est plus celle du lendemain, nous suivons, avec une persistance qui est notre moindre qualité, la lutte légale que la population hessoise entretient contre l'arbitraire de son souverain. De six mois en six mois, les journaux nous apprennent que la Chambre représentative d'un petit pays dont bon nombre ignorent la situation géographique s'est réunie; qu'à l'unanimité, moins deux voix, elle a protesté contre la violation de la constitution de 1831, et qu'elle a été dissoute : et chaque fois il nous échappe une parole sympathique pour saluer cet héroïsme d'un nouveau genre, cette victoire du courage civil.

La sympathie que je constate a éclaté dans la presse de tous les pays. Les journaux d'Allemagne, hors deux ou trois aux gages de la police, les journaux étrangers ont été unanimes à applaudir à cette résistance légale. Notre *Patrie* elle-même, ce champion dévoué de toutes les mauvaises causes, n'a pas osé plaider les circonstances atténuantes en faveur d'un souverain condamné par l'Europe entière. Elle a pris le sage parti d'opiner du bonnet. Était-ce de sa part ignorance ou sage retenue? On inclinerait à croire le premier, à la manière dont elle traite journellement d'autres questions se rattachant à l'Allemagne; mais je préfère admettre qu'elle aussi a été touchée de la grâce révolutionnaire, que la plume lui est tombée des mains à la vue de ce brave petit peuple qui se refuse depuis dix ans, avec une ténacité toujours croissante, à courber la tête devant l'arbitraire qu'on s'efforce de lui imposer, à l'absoudre par son vote. Ce silence est une terrible leçon pour l'électeur de Hesse, abandonné de tout le monde, même de la *Patrie*.

Je me trompe. Ce prince, persécuté par l'opinion publique, qui est réduit à vivre dans son palais comme dans une prison, a trouvé un fidèle Blondel en la personne d'un correspondant non officiel du *Moniteur*.

Depuis près d'un an, le *Moniteur* publie un résumé hebdomadaire de la situa-

Digitized by Google

tion politique de l'Allemagne. Je suis loin de l'en blâmer, tant s'en faut. Rien ne serait plus utile, que dis-je? plus indispensable assurément qu'un pareil aperçu, s'il était pris du point de vue d'un libéralisme exempt de préjugés nationaux. Il y aurait là une belle mission à remplir, une mission de nature à séduire un cœur droit, un esprit distingué.

Par l'incontestable autorité que ce résumé emprunterait au lieu où il se produirait, il aiderait puissamment à dissiper les idées fausses ou confuses qui règnent encore parmi nous sur les affaires publiques de l'Allemagne, et il serait même appelé, je n'en doute pas, à exercer une influence salutaire sur les destinées du peuple allemand. D'une main on répandrait, en deçà du Rhin, des données plus exactes, et de l'autre on dissiperait au delà des craintes et des défiances fâcheuses à tous égards.

Il n'est pas de semaine que nous n'entendions les journaux qui représentent les différentes nuances de la presse gouvernementale, la *Patrie*, le *Pays*, le *Constitutionnel*, se plaindre amèrement de la noire ingratitude de l'Allemagne envers le pouvoir actuel, et jurer leurs grands dieux qu'en se défiant de lui, elle commet la plus criante injustice. Je le veux bien; mais qu'y a-t-il, je vous prie, de moins rassurant pour les Allemands que de lire tous les lundis, dans les colonnes de l'organe officiel du gouvernement, des attaques incessantes contre leurs plus légitimes aspirations, des dénigrements systématiques de tout ce qu'ils vénèrent, et des apologies extravagantes de tout ce qu'ils détestent ou de tout ce qu'ils méprisent?

C'est là pourtant le programme que s'est tracé le correspondant de Munich du *Moniteur*. Qu'en est-il advenu? C'est que ses lettres, écrites du point de vue particulariste le plus étroit, ont été honnies, conspuées, non-seulement par la presse libérale, mais même par la presse gouvernementale d'outre-Rhin. Il y a quelques semaines, la *Gazette de l'Étoile*, le journal semi-officiel du ministère prussien, lui a infligé une sévère correction, qu'il a acceptée sans mot dire. Si le magnifique rôle arbitral auquel je l'ai convié, un jour, dans le *Temps*, et que j'ai indiqué plus haut, pour une raison ou pour une autre, ne lui souriait pas, que ne modelait-il sa pensée et son style sur la banalité impartiale du résumé quotidien du journal officiel? De cette façon, du moins, il n'eût point compromis à la légère la politique de notre gouvernement, et il eût épargné au *Moniteur* la peine de lui infliger, sous forme d'un avis au public, dans le numéro du 8 mai, l'avertissement suivant : « Nous devons rappeler une fois pour toutes que les correspon- « dances du *Moniteur* émanent de source privée, et sont dépourvues de tout « caractère officiel. »

On renie la paternité de l'enfant, mais on ne l'adopte pas moins dans les colonnes du journal officiel. Eh bien, je vous le dis en vérité, cette distinction est tellement subtile, qu'elle a échappé déjà et échappera sans doute encore à la presse allemande. Que voulez-vous, ils sont si bêtes, ces Allemands! Ils ont deviné, il est vrai, les énigmes de la philosophie transcendantale, mais vous verrez qu'ils ne saisiront pas la nuance délicate de votre observation.

On ne saurait en douter, comme par le passé, on continuera, au delà du

Digitized by Google

Rhin, à faire remonter trop haut la responsabilité des élucubrations individuelles du correspondant du *Moniteur*. Et je le regrette d'autant plus vivement, que ce malentendu est de nature à entretenir entre deux peuples appelés à se comprendre un dissentiment que je déplore et dont le gouvernement est le premier à se plaindre. Que ne casse-t-on aux gages ce correspondant malencontreux, compromettant, ou que ne lui inspire-t-on d'adopter une ligne moins rétrograde et qui ne soit pas en contradiction avec la politique suivie en Italie? Après avoir justement consacré la déchéance du duc de Modène, pourquoi permettre qu'on élève la voix, dans le *Moniteur*, en faveur de l'électeur de Hesse, qui est le duc de Modène de l'Allemagne?

Pour caractériser le débat qui s'est élevé entre le peuple hessois et son souverain, cette lutte légale en faveur de la constitution de 1831 à laquelle l'électeur a substitué une autre constitution de son autorité privée en 1850, le correspondant du *Moniteur* a trouvé une explication aussi neuve qu'imprévue : il l'appelle une simple dispute de date, comme qui dirait une querelle d'Allemand. Et pourtant, si jamais dissentiment a eu des racines profondes dans le sentiment populaire, c'est bien celui qui dure depuis dix années entre le peuple hessois et son souverain. L'origine en remonte au grand-père de l'électeur régnant [1].

L'histoire d'Allemagne, au siècle dernier, si riche en scandales et en infamies princières, n'a pas à nous offrir de plus odieux personnage que le landgrave Guillaume. Son règne n'a été que l'exploitation du pays au profit de ses nombreuses maîtresses. Pour subvenir aux folles dépenses d'un régime scandaleux, d'une régence grossière et bestiale, sans grâce et sans esprit, il fit commerce de ses sujets, qu'il vendait au plus offrant. Au même moment, on vit de ces Hessois vendus à beaux deniers comptants combattre sous les drapeaux de Marie-Thérèse et sous ceux de son compétiteur havarois à la couronne impériale. A Culloden, ils aidèrent à battre le Prétendant, et au delà de l'Océan ils furent battus par Washington. Une malédiction semble peser, d'ailleurs, sur les subsides payés à cette occasion par l'Angleterre, car c'est cet or qui est, comme nous verrons plus loin, une des causes secrètes du dissentiment qui existe entre l'électeur de Hesse et ses sujets.

Le premier acte gouvernemental du landgrave Guillaume, en montant sur le trône de ses pères, avait été le rapt d'une jeune fille qui s'était réfugiée hors de ses États pour échapper à ses poursuites et sauver son honneur. Sur ma foi, c'était là un acte de joyeux avènement!

Quand survinrent les grandes guerres de la Révolution et de l'Empire, il essaya, mais en vain, de sauver sa couronne et ses trésors en se retranchant derrière une neutralité illusoire. A table, un jour, il trahit ses secrètes prédilections. C'était à la veille d'Iéna; une pointe d'ivresse prussienne lui était montée au cerveau.

[1] Les détails historiques qui vont suivre ne sont pas empruntés à la polémique journalière des partis, contre laquelle il faut se tenir en garde. Ils sont tirés d'une remarquable étude historique qui a paru dans le premier volume des *Études démocratiques*, publiées sous la direction de M. Walesrode. J'ai d'autant moins hésité à m'en servir, que la critique allemande a été unanime à lui accorder dans le temps un témoignage de haute impartialité.

Digitized by Google

« Les Français auront beau faire, ils seront indubitablement vaincus! s'écria-t-il en sablant un verre de champagne. — Et sur quoi se fonde cette présomption de Votre Altesse? reprit aussitôt notre chargé d'affaires, qui était présent. — Parbleu! sur ce que les Prussiens seront commandés par des nobles et les Français par des roturiers. » Cette saillie lui coûta le trône. Napoléon, qui ne demandait qu'un prétexte, fit occuper militairement ses États par le maréchal Mortier. L'électeur, quoique noble, ne tenta pas même l'ombre d'une résistance et s'enfuit d'abord à Itzchoe, puis à Prague. De fidèles serviteurs sauvèrent son immense fortune, qu'ils confièrent à un juif de Francfort, et c'est ce dépôt conservé religieusement qui est devenu l'origine de la fortune des Rothschild, de la sixième grande puissance européenne.

Après la paix de Tilsitt, l'électorat fut incorporé dans le royaume de Westphalie, et Cassel, l'ancienne résidence de Guillaume, monta en grade et devint la capitale du roi Jérôme. Comme personne ne l'ignore, le « régime des maîtresses, » *Maitressenwirtschaft*, disent les Allemands, se continua sous le nouveau règne. « *Morgen wieder lustick!* Demain joyeux de nouveau! » Les seuls mots de la langue de ses sujets qu'apprit le nouveau souverain pourraient servir de devise à son règne. La noblesse se rallia avec empressement à un pouvoir qui offrait aux femmes les plaisirs élégants d'une cour somptueuse et de mœurs faciles, et aux hommes un avancement rapide dans la Grande Armée. Mais le peuple, qui payait les frais, se tint à l'écart et salua, après le désastre de Leipzig, le retour de l'électeur dépossédé des acclamations les plus enthousiastes. Sept années d'occupation étrangère avaient effacé de sa mémoire le souvenir des infamies passées.

Ce fut Guillaume lui-même qui ne tarda pas à les lui rappeler. Si le peuple avait détesté l'étranger, il était, par contre, attaché à ses institutions, aux bienfaits de la Révolution. Il tenait à l'égalité des citoyens devant la loi, à l'abolition des droits seigneuriaux, à une administration régulière, à la publicité des débats judiciaires, à la liberté du commerce et de l'industrie, et à l'égalité des poids et des mesures. Que fit l'électeur? il inaugura une politique de restauration digne du marquis de Carabas, et telle qu'on n'en a jamais vu dans l'histoire. Des colonels qui avaient gagné leurs épaulettes sous le ciel brûlant de l'Espagne et dans les plaines glacées de la Russie, à Saragosse et à la Moskowa, redevinrent de simples lieutenants comme devant 1806, et des présidents de cour d'appel furent rajeunis à l'état de modestes substituts. On enleva aux soldats la cocarde tricolore, mais on leur rendit la queue en échange; on les fourra de nouveau dans l'uniforme suranné des grenadiers de Frédéric le Grand. Est-ce une page d'histoire ou un conte de Perrault que je transcris? Pour nous, cela semble une féerie, un rêve, mais pour les contemporains ce fut un affreux cauchemar.

Le principe gouvernemental qui servit de base à cette politique de restauration fut le suivant : Napoléon, s'étant emparé du pays sans une déclaration préalable de guerre, n'était qu'un brigand de grands chemins, et partant son frère Jérôme un usurpateur; Guillaume de Hesse n'ayant jamais reconnu le nouvel état des choses, tout ce qui était survenu pendant son absence et sans son consentement

Digitized by Google

devait être considéré comme nul et non avenu. Le royaume de Westphalie n'ayant jamais existé, on ne pouvait reconnaître sa dette publique, ni restituer leurs cautionnements aux employés destitués. Voici quant aux finances; mais dans l'ordre judiciaire ce fut bien pis encore. Toutes les conventions, ventes, donations, testaments, furent annulés, les jugements rendus cassés, et on refit derechef leur procès à tous les criminels sous les verrous. Enfin, ce qui mit le comble à l'odieux, mêlé à l'absurde, c'est que, comme on avait tout lieu de craindre que la justice ne prêterait pas la main à une pareille œuvre, que les juges se refuseraient à servir d'instruments à cette réaction, le tout s'accomplit par voie administrative et sous forme de décrets et d'ordonnances. Je vous laisse à penser le trouble que ces folies jetèrent dans les rapports sociaux, et combien la Hesse-Électorale eut à se réjouir du retour de son bien-aimé souverain !

A la façon d'administrer, on devine sans peine comment on gouverna. L'électeur convoqua, il est vrai, les états généraux, mais ce ne fut pas pour leur soumettre le projet de constitution qu'il avait solennellement promis du fond de son exil; non, le prince le plus riche d'Europe réclama de son pays, le plus pauvre d'Allemagne, une somme de quatre millions d'écus (seize millions de francs), pour frais de guerre et indemnités de séjour à l'étranger. En réponse à cette prétention exorbitante, les états généraux revendiquèrent à leur tour le prix du sang hessois versé en Écosse et en Armorique, les énormes subsides payés autrefois par l'Angleterre et que Guillaume entendait conserver comme sa fortune patrimoniale, en sa qualité sans doute de *Landesvater*, de père de ses sujets. C'était toucher la corde sensible : ils furent congédiés, et on ne les convoqua plus jusqu'en 1830.

L'électeur mourut le 27 février 1821. Dans une espèce de testament politique, il a appelé la religion et la justice : les deux colonnes de l'État, et a placé la plus grande gloire d'un prince à mériter le titre de despote. Son seul fils légitime lui succéda sur le trône sous le titre de Guillaume II. Quant au nombre de ses bâtards, il est probable qu'il ne le connut jamais exactement. De la seule comtesse Hessenstein, il en eut plus de vingt, qui tous furent conçus sans amour, *und alle ohne Liebe geboren*, au dire de la noble dame elle-même sur la fin de ses jours. Deux fils nés d'une autre femme se sont acquis, sous le nom de Haynau, l'un en Italie, l'autre dans la Hesse-Électorale, une triste célébrité. Bon chien chasse de race.

Le règne de Guillaume II se résume en deux mots : ce fut celui de la comtesse Reichenbach. Ce prince n'était pas un méchant homme; il aimait le jeu et la table, mais ses moyens le lui permettaient. Je lui passerais plus volontiers encore la passion de bâtir, s'il avait eu seulement un peu plus de goût et s'il n'avait travesti souvent d'anciens monuments remarquables, sous le prétexte de les restaurer. Son principal défaut, comme homme, c'était d'être sujet à des accès de colère bleue qui lui enlevaient l'usage complet de sa raison; mais elle lui revenait instantanément dès qu'il rencontrait en face de lui une résistance virile.

Avant qu'on la dénommât comtesse Reichenbach, sa maîtresse s'appelait Émilie Ortlepp. Berlinoise de basse extraction, ses sentiments étaient plus bas

Digitized by Google

encore que sa naissance. Jamais elle n'eut l'ombre d'une passion politique, mais sa rapacité fut ruineuse pour l'État. Sous son règne, les valets de chambre jouirent d'une plus grande influence que les ministres. Sa vie durant, elle ne poursuivit qu'un but, amasser de l'argent, et elle ne réussit pas trop mal, puisqu'à sa mort elle laissa à ses deux enfants la bagatelle de trente millions de francs.

Pour échapper à la vue du scandale public de cette liaison follement affichée, — la maîtresse habitait le palais électoral, — la femme de l'électeur, fille du roi Guillaume III de Prusse, se retira de la cour, et elle fut suivie dans sa retraite par tous ceux, hommes et femmes de la noblesse, qui n'avaient pas perdu tout sentiment d'honneur. On craignit une conspiration dans l'armée. L'héritier présomptif, l'électeur actuel, fut interné par son père à Marbourg, et beaucoup d'officiers qu'on lui savait personnellement attachés furent rayés des cadres de l'armée. C'est à cette occasion qu'un officier, qui devint plus tard le célèbre général de Radowitz, dut quitter le service de la Hesse-Électorale et entrer dans les rangs de l'armée prussienne.

Un pareil régime porta non-seulement une grave atteinte à l'ordre moral du pays, à la considération du pouvoir, mais ruina les finances, — cette pierre de touche des bons gouvernements. Pour subvenir à des dépenses désastreuses, on eut recours à l'expédient d'un nouveau système douanier qui porta un coup mortel à l'industrie nationale.

Survint enfin 1830. L'électeur et sa maîtresse étaient à Vienne, occupés à solliciter de Metternich un titre de princesse du saint-empire romain, quand éclata la nouvelle de la révolution de Juillet. L'électeur eut peur de retourner dans ses États, et ce ne fut qu'à la pressante sollicitation d'une députation de Cassel qu'il se décida, au commencement du mois de septembre, à rentrer dans sa capitale, — sans sa maîtresse, bien entendu. Le peuple accueillit son retour par un morne silence. Ce jour-là, tout le monde fut sur pied, mais on n'entendit dans les rues pas un cri ni d'approbation ni de réprobation. Il y a loin de ce silence accusateur aux acclamations joyeuses qui avaient salué le père au retour de son exil. Si aujourd'hui une commotion pareille à celle de 1830 devait éclater, il est peu probable que le conseil municipal de Cassel tenterait une démarche auprès de l'électeur pour le supplier de revenir dans ses États.

Au premier moment, je l'avoue, Guillaume II comprit le reproche tacite que lui adressait son peuple, et il y répondit dignement. Il convoqua aussitôt les états généraux, et les invita à discuter un projet de constitution, qui fut régulièrement débattu avec le concours des ministres et promulgué le 5 janvier 1831. C'est cette constitution qui est aujourd'hui la cause du litige entre l'électeur de Hesse et son peuple. Il ressort de la lecture de ce document le désir très-naturel chez les Hessois d'établir enfin, après un siècle d'épreuves de toute espèce, le gouvernement sur la base solide d'un droit strict, nettement défini, et ne donnant pas la moindre prise à l'arbitraire de la couronne. A défaut des enseignements du passé, rien ne prouve mieux la sagesse de cette prévoyance que les événements qui suivirent.

Cette constitution présente une autre singularité, c'est qu'elle ne confie la repré-

Digitized by Google

sentation du pays qu'à une seule Chambre. La Diète germanique s'en est prévalue en 1850 pour condamner la constitution, et donner gain de cause à l'électeur qui l'avait abrogée de son autorité privée; et cependant quoi de plus juste au fond? Je ne veux pas me demander ici quel est, en thèse générale, le système qui serait à préférer, celui d'une Chambre unique ou celui des deux Chambres; mais tout esprit sain et non prévenu devra convenir avec moi que le premier est le seul raisonnable dans un pauvre petit pays qui n'offre aucun des éléments nécessaires pour constituer une Chambre des seigneurs. Ce n'est pas, je suppose, dans une noblesse composée de quelques dignitaires de cour, chambellans, grand veneur, grand écuyer, et de quelques gentillâtres campagnards qu'on les découvrirait.

A la réconciliation solennelle avec le pays succéda une réconciliation publique avec sa femme, que l'électeur embrassa, à la lueur des torches, sur le balcon du palais, *coram populo*, au milieu des applaudissements de la foule. Mais, dans la même soirée, la comtesse Reichenbach rentrait secrètement à Cassel, et Guillaume la recevait dans son palais de Wilhelshohe, aux portes de la ville. Le souverain avait réussi à vaincre ses antipathies politiques, mais l'homme ne sut pas résister à sa passion. Le bruit de ce retour se répandit bientôt; des rassemblements menaçants eurent lieu, et la favorite, à peine arrivée, fut obligée de s'enfuir pour échapper à la haine populaire. Dès que l'électeur put le faire avec les apparences des convenances, il la suivit, et le couple adultère alla cacher son bonheur dans un petit bain situé près de Hanau, à l'extrême frontière du pays. Les affaires publiques en souffrirent; des députations se rendirent auprès du prince pour le décider au retour, mais il s'y refusa énergiquement et, de guerre lasse enfin, il se décida à renoncer plutôt à la couronne qu'à sacrifier son amour. Le 30 septembre 1831, il remit le pouvoir entre les mains de son fils, l'électeur actuel.

Avec lui, nous abordons l'histoire d'un souverain pour qui la postérité n'a pas commencé, qui est encore justiciable de ses contemporains. Je m'efforcerai, quelque difficile que soit cette tâche, de ne pas me départir un instant vis-à-vis de lui de la froide impartialité de l'historien.

Les trente années de son règne offrent le triste spectacle de luttes intérieures incessantes.

La méfiance est le trait caractéristique de ce prince. Son intelligence n'est pas sans une certaine vigueur relative, mais elle ne s'est jamais élevée au-dessus des limites étroites de la légalité. Tout ce qu'on peut défendre avec de la dialectique de palais lui semble permis. A côté de l'intelligence il lui manque la raison, et à côté du sentiment du droit celui du devoir. Ne croyant pas aux mobiles généreux dans l'homme, il a dédaigné de leur faire aucun appel. Il est insensible au bonheur des autres, et indifférent aux témoignages d'affection des siens. On ne lui a jamais connu un ami, et il n'est personne qui n'ait vu la fin de sa faveur. Le seul lien tendre qui l'unisse à la vie, c'est son affection pour sa femme et pour ses enfants.

L'électeur régnant est marié, mais, malheureusement pour le pays, son union est morganatique; de là vient que, quoiqu'il ait beaucoup d'enfants, il n'a pas d'héritier direct. C'est fâcheux, car cela le rend peu soucieux des complications

Digitized by Google

de l'avenir. Après lui le déluge! La constitution de 1831, qui répugne à son caractère autocratique, a, en outre, le défaut, à ses yeux, de s'opposer à ce qu'il fasse pour ses enfants, après tout légitimes, la moitié de ce que ses devanciers, son père et son grand-père, ont pu faire impunément pour leurs bâtards. *Inde iræ*, de là sa mauvaise humeur contre elle.

Le premier acte de l'électeur, en montant sur le trône, fut de conférer à sa femme le titre de comtesse de Schaumbourg. Une question d'étiquette amena un conflit entre la belle-mère et la bru. Le bon peuple de Cassel prit parti pour la mère de l'électeur, il l'acclama à la sortie du théâtre, et les dragons du fils exécutèrent une charge à fond et calmèrent à coups de sabre l'enthousiasme de la foule.

Du jour de son avénement, l'électeur entreprit une campagne en règle contre le pacte fondamental qu'il détestait. Ses ministres eurent pour mission de gouverner avec la constitution contre la constitution, d'en arrêter le développement et de la rendre, autant que possible, infidèle à elle-même. A cette tricherie constitutionnelle, un homme s'est acquis une déplorable renommée, c'est le ministre Hassenpflug, un des noms les plus justement détestés de l'Allemagne.

Quand lord Strafford tenta une entreprise criminelle contre la liberté de son pays, sa tête fut l'enjeu de la terrible partie qu'il engagea; mais que peut risquer le ministre d'un principicule allemand? — tout au plus d'être exécuté par le crayon spirituel du *Kladeradatsch*. Il y a bien aussi le mépris des honnêtes gens, mais cela n'atteint pas à la hauteur de l'indifférence d'une Excellence d'outre-Rhin.

Hassenpflug n'était pas sans quelques-unes des qualités nécessaires à l'homme d'État. Il n'attachait pas une trop grande importance aux menus détails de l'administration et du service des bureaux; il avait le coup d'œil politique et savait avec une grande habileté choisir des hommes capables de le seconder dans son entreprise.

Six années durant, Hassenpflug soutint une lutte acharnée contre la Chambre, sans parvenir ni à la vaincre ni même à l'intimider. Puis, un beau jour, au mois de juillet 1837, son maître le congédia. D'un caractère despotique, entier, Guillaume ne supportait qu'avec répugnance les airs hautains et cassants de son premier ministre. Constatons à l'honneur du peuple hessois que pendant la durée de ce ministère, deux fois on dut dissoudre la Chambre; une fois elle fut congédiée inconstitutionnellement, et une fois seulement elle parvint à remplir jusqu'au bout sa mission parlementaire. De tout temps, il y a eu, comme on voit, des députés à Cassel.

Hassenpflug fut remplacé par un nommé M. Scheffer. Le nouveau ministre chanta le même air, mais le chanta un peu plus mal. C'était un apostat du libéralisme, un ex-braillard de la gauche, qui, par la grâce d'un portefeuille, s'était converti à d'autres sentiments et qui s'était mis à conspuer ce qu'il avait adoré et à adorer ce qu'il avait conspué. Il fut le digne continuateur de l'œuvre anti-constitutionnelle de son prédécesseur.

Tout allait pour le mieux au gré de la réaction. Vers la fin de l'année 1847, l'électeur croyait toucher enfin au but de ses secrets désirs. A la mort de son père, survenue à cette époque, l'armée avait été appelée à renouveler le serment

Digitized by Google

de fidélité, non plus à la constitution, mais seulement au souverain. Le corps des officiers s'en était ému; le commandant de la garde, le brave général Urff, s'était même fait, près de l'électeur, l'organe des préoccupations de l'armée à ce sujet, et n'avait obtenu qu'une réponse évasive. On marchait à une catastrophe. Le prince devançait son époque; déjà on parlait d'une révision de la constitution, appuyée de l'argument de la baïonnette, lorsque le mystérieux coup de pistolet du boulevard des Capucines changea tout à coup la face des choses.

Je n'étonnerai sans doute personne en disant que, dans ce pays de Hesse, si profondément imprégné des idées libérales, la nouvelle de la révolution de Février ne provoqua aucun trouble des rues; elle n'amena qu'un changement de ministère. Les ennemis de la veille devinrent les amis du lendemain. Protégé par ses adversaires, Scheffer put quitter le pays sans être inquiété. Les chefs de l'opposition, le vénérable Jordan en tête, dont le procès avait été un des scandales du régime précédent, couvrirent l'électeur de leur popularité. Ils allèrent de ville en ville, prêchant la concorde et prémunissant les esprits contre les dangers imaginaires de la république rouge. Mais par la confusion qu'ils établirent entre la démagogie et la démocratie, ils ouvrirent eux-mêmes, les imprudents! la voie à la réaction.

Malgré les services éclatants que le ministère Eberhard rendit à l'électeur, services politiques et services personnels, puisqu'il sauva d'une réduction la liste civile menacée, le prince ne le supportait qu'à contre-cœur. A chaque mesure proposée par le cabinet, Guillaume soulevait d'interminables objections. Néanmoins les ministres tinrent bon; ils promulguèrent la constitution de l'empire, et ne rappelèrent même pas les députés hessois, quand le Parlement, menacé à Francfort, se retira à Stuttgardt.

La réaction relevait peu à peu la tête en Allemagne. L'existence du ministère libéral n'était plus qu'une question de temps. Il ne tarda pas, en effet, à être remplacé par Hassenpflug, qu'une récente condamnation pour prévarication en Prusse venait de flétrir aux yeux de l'Allemagne. La Chambre fut dissoute et la Hesse-Électorale se détacha de l'Union, préconisée par la Prusse, pour passer à l'Autriche.

Aux provocations réactionnaires de la couronne, le pays répondit en nommant non plus une Chambre libérale, mais une Chambre démocratique. Un démocrate de la plus pure eau, l'honorable M. Bayrhoffer, fut élu président. On commença par n'accorder au ministère que le droit de prélever un douzième des impôts. Mais, sur ces entrefaites, la Diète germanique étant ressuscitée d'entre les morts de Février, Hassenpflug, qui se sentait appuyé par elle, dissout l'assemblée et déclare le pays tout entier en état de siége.

C'est alors que le brave peuple hessois donna au monde un spectacle à jamais mémorable. Les percepteurs refusèrent de prélever un impôt qui n'avait pas été voté par la Chambre; les tribunaux déclarèrent inconstitutionnel l'acte du ministère, et les conseils de guerre eux-mêmes condamnèrent les mesures ordonnées par le ministre de la guerre. Le nouveau général en chef, Haynau, le frère du héros de Brescia, essaya en vain d'entraîner les troupes. Les officiers, placé

Digitized by Google

dans l'alternative d'obéir ou de se retirer, donnèrent leur démission en masse et brisèrent leurs épées devant le front des troupes. Le ministère éperdu s'enfuit, entraînant l'électeur dans sa fuite.

Si la Hesse-Électorale, au lieu de n'être qu'un pauvre petit pays, avait été un grand État indépendant, la révolution eût été faite sans coup férir. Mais elle n'est qu'un des trente-quatre membres de la Confédération germanique. L'électeur et son ministère, dans leur détresse, adressèrent un appel suppliant à la Diète ; ils appelèrent ce vieux gendarme à leur secours. Sans même avoir entendu la partie adverse, la Diète, fidèle à ses traditions, donna gain de cause au prince contre ses sujets. Les Hessois furent déclarés en rébellion, tandis qu'en réalité ce pays n'avait jamais été plus tranquille que depuis qu'il était débarrassé d'un gouvernement qui le tracassait sans cesse. Il fut décidé, en outre, qu'un corps de l'armée fédérale serait chargé de l'exécution du présent jugement et appelé à rétablir le souverain sur le trône dont il s'était enfui.

La Prusse, qui n'avait pas encore reconnu la Diète, avait intérêt à ne pas laisser s'accomplir cet événement sans intervenir. Tandis que les troupes autrichiennes et bavaroises, sur l'ordre de la Diète, franchissaient la frontière sud du pays, les Prussiens, sous le commandement du maréchal de Wrangel, occupèrent le nord. La question de la suprématie des deux rivaux allait donc se vider, les armes à la main, dans les champs de la Hesse-Électorale. Non loin de Fulda, les avant-postes des deux armées se rencontrèrent, et un engagement tragi-comique, qui ne coûta la vie qu'à un cheval blanc, eut lieu près de Bronzell. Mais, au dernier moment, Radowitz, qui était aussi déterminé à faire la guerre que le prince de Schwarzenberg, étant tombé du ministère et ayant été remplacé par M. de Manteuffel, la Prusse recula, s'humilia à Olmütz devant l'Autriche triomphante; l'électeur de Hesse rentra dans sa capitale entre une double haie d'Autrichiens et de Bavarois, et une fois de plus, dans le monde, le droit fut foulé aux pieds par la force brutale.

A vrai dire, ici finit ce drame, que le plus misérable des comparses, M. de Manteuffel, a appelé une révolution en robe de chambre et en pantoufles.

Hassenpflug se chargea de lui donner une suite. Avec la collaboration des deux commissaires autrichien et prussien, du comte de Linanges, un soldat, et de M. de Uhden, un piétiste, la constitution de 1831 et la loi électorale de 1849, qui en est le complément, furent dénoncées à la Diète comme suspectes, comme contraires aux principes établis par le droit fédéral. La Diète, qui ne saurait rien refuser à ses amis, s'empressa de faire droit à cette demande, et le 13 avril 1852, l'électeur Guillaume eut la satisfaction de promulguer enfin une constitution de son cru.

Il adopta le système des deux Chambres. Des élections eurent lieu pendant l'occupation étrangère, au milieu de la terreur que le ministère répandait dans le pays; et le premier acte de la nouvelle Chambre des représentants fut de protester en faveur de la constitution de 1831, et de demander la révision de l'œuvre personnelle du souverain. L'esprit d'opposition s'empara même de la première Chambre, qui, sur beaucoup de points, se montra sans doute d'accord avec le



Digitized by Google

gouvernement, mais qui, sur d'autres, lui tint tête énergiquement. Une Chambre où l'élément noble domine ne se laissera jamais, au delà du Rhin, prendre en remorque par un ministre qui sort de la bourgeoisie. Il n'y a pas de si mauvais vent qui ne souffle quelque chose de bon, dit un proverbe écossais. Dès que le hobereau allemand n'a plus peur du démocrate, il se complaît à prendre des airs de mépris vis-à-vis du bureaucrate.

La première Chambre réclama un contrôle sévère des finances, et des garanties contre l'arbitraire du pouvoir exécutif, se montrant ainsi fidèle au rôle conservateur qu'on lui avait assigné. Dans la question de la constitution, elle prit une décision analogue à la seconde, dont elle releva par ce vote le courage, qui faiblissait. Elle alla même jusqu'à lui proposer des conférences communes pour aviser aux moyens à prendre pour sauver l'État d'une ruine certaine et rétablir la confiance publique. Ces conférences communes eussent été la critique la plus mordante du système des deux Chambres, qui avait prévalu dans la nouvelle constitution. C'en était trop; le 4 janvier 1854, Hassenpflug se vit réduit à dissoudre lui-même ce Parlement sur lequel il avait fondé de si belles espérances. D'où il résulte que, dans le pays de Hesse, on ne réussira pas à obtenir une assemblée représentative selon le cœur et l'esprit du souverain, car, si on ne l'a pu dans les circonstances que je viens de rappeler, on ne le pourra jamais. Le gouvernement ne saurait s'y maintenir que par le despotisme, et c'est là où se trouve la condamnation évidente de ce régime. L'air de la liberté lui est mortel.

Cette malheureuse tentative amena la chute de Hassenpflug, qui fut remplacé de nouveau par Scheffer. Hassenpflug et Scheffer, Scheffer et Hassenpflug, on dirait vraiment que l'électeur de Hesse ne saurait sortir de ce cercle vicieux. A peine réunies, les deux Chambres renouvelèrent leurs griefs. D'un commun accord, on se décida à choisir la Diète pour arbitre. Elle fut saisie en 1858 de l'affaire, et, au printemps 1859, elle rendit un nouvel arrêt. Le tribunal suprême de la Confédération accorda quelques légères concessions au Parlement, mais au fond il donna gain de cause au gouvernement.

A cette décision, le pays répondit en demandant de jour en jour, avec une insistance croissante, le rétablissement de la constitution de 1831 et de la loi électorale de 1849, qui en est le complément. Cette agitation grandit à mesure que la réaction perdait du terrain dans le reste de l'Allemagne. Un vent de liberté s'était levé partout. L'avénement du prince de Prusse à la régence avait été le signal d'une ère nouvelle. Au bruit du canon de Solferino, aux cris de joie de l'Italie délivrée, la Germanie s'était réveillée de sa léthargie réactionnaire. Manteuffel avait disparu du pouvoir, conspué et couvert d'honneurs et de décorations; il avait été remplacé par des ministres libéraux à qui il tenait à cœur de repousser toute complicité avec la politique de leur devancier, particulièrement dans la question de la Hesse-Électorale, si humiliante, si honteuse pour l'amour-propre prussien.

Peu après, une nouvelle législature s'ouvrit dans la Hesse-Électorale. La seconde Chambre se hâta de désavouer, près de la Diète, les propositions d'arran-

Digitized by Google

gement faites par sa devancière; elle réclama le rétablissement intégral de la constitution de 1831 et de son annexe, la loi électorale de 1849. Pas de transaction dans une question de principe, telle fut sa devise, telle fut sa règle invariable de conduite. Dissoute aussitôt, on a vu depuis deux ans les mêmes députés réélus renouveler, de six mois en six mois, à l'unanimité moins deux voix, leur protestation contre la violation du droit public.

Aujourd'hui, cette malheureuse question de la Hesse-Électorale est devenue l'arène où amis et ennemis du progrès se livrent des assauts furibonds.

Le *National Verein* a pris hautement, bruyamment en main la défense des droits du peuple contre le souverain; quelques cabinets même, et on doit citer en tête le ministère badois, n'ont pas hésité à encourager de leur vote sympathique les résistances des Hessois à l'arbitraire gouvernemental. Hier encore, tous les symptômes faisaient croire à une prochaine et heureuse solution, à une solution conforme au droit, à un grand acte de réparation politique, lorsque la nouvelle imprévue d'un accord intervenu entre la Prusse et l'Autriche a brisé toutes ces espérances.

En sacrifiant la loi électorale de 1849, en ne réclamant plus que le rétablissement de la constitution de 1831, « en prenant en considération les droits des seigneurs médiatisés, et en réservant les mesures à prendre pour mettre le rétablissement de la constitution en harmonie avec les lois de la Confédération, » M. de Bernstorff a abandonné ce que l'Allemand appelle si heureusement *Der Rechtsboden*, le terrain du droit, pour se glisser à la dérobée dans les coulisses de la diplomatie. Le meilleur diplomate ne sera jamais qu'un pauvre homme d'État : toujours il sera empressé de sacrifier un droit à un méchant expédient.

Dès à présent, et sans avoir le moins du monde la prétention d'être prophète, même hors de son pays, on peut prédire à coup sûr que la solution proposée par l'Autriche et par la Prusse coalisées ne satisfera personne : ni le prince, qui y verra un amoindrissement des priviléges de la couronne, ni le peuple, qui la repoussera comme une violation de ses droits.

Une fois de plus, la Prusse a été jouée par l'Autriche. Déjà, après le rejet de ses propositions par la Diète germanique, le 24 mars 1860, ce n'était pas par une protestation inoffensive, mais par des actes énergiques qu'il fallait répondre. L'occasion était tentante, unique peut-être, de déchirer avec l'assentiment de la nation un pacte fédéral odieux, de porter un coup mortel à cette fameuse Diète germanique qui, depuis sa naissance, en 1815, jusqu'à nos jours, s'est toujours montrée oppressive à l'intérieur et impuissante à l'extérieur. Oui, il fallait se retirer d'un congrès de princes qui se plaçait au-dessus du droit public, et se ranger hardiment du côté des peuples. Par malheur, la politique de la légitimité l'a emporté sur celle de la justice. Au lieu de se relever aux yeux de la nation allemande, la Prusse s'est humiliée devant l'Autriche.

Qu'on ne s'étonne pas en France de voir l'Allemagne entière suivre avec une attention fébrile les moindres péripéties du drame dont je viens de vous rendre compte : il y va, en effet, de son propre avenir; la cause de chaque peuple allemand est en jeu. Si la Diète triomphe, adieu les espérances de réforme fédérale,

Digitized by Google

les rêves d'unification. Pour de longues années encore, grâce au concours réciproque et intéressé que les gouvernements se prêteront entre eux, toutes les justes réclamations des peuples contre l'arbitraire de leurs souverains seront repoussées cavalièrement par la Diète. Il est vrai que la noble ténacité du peuple hessois est pour tous un gage certain de victoire.

Non pas que je sois assez niais de croire à la force virtuelle du droit. La force virtuelle du droit! Encore un de ces adages complaisants, inventés à plaisir pour donner aux gens un prétexte plausible de mettre les mains dans leurs poches et de discourir agréablement sur le cours des choses humaines. L'idée de voir, un jour, du haut de l'Empyrée, mes petits-neveux jouir de la liberté de la presse, du droit de réunion, des garanties individuelles et de l'égalité des citoyens devant la loi électorale, ne suffit pas absolument à me satisfaire. Ce qu'il m'importe, c'est que la société dans laquelle je suis appelé à vivre m'accorde le développement naturel de toutes mes facultés, m'assure le libre exercice de mes droits, en tant qu'ils ne blessent pas ceux des voisins. Voilà ma prétention; serait-elle exorbitante?

Oui, puissant est le droit quand il éveille notre âme à de nobles actions, quand il arme notre conviction pour le progrès de la justice. C'est précisément une inspiration pareille, le sublime entêtement du peuple hessois à lutter sans trêve ni merci pour la revendication de son bon droit méconnu, qui m'enthousiasme et qui me fait dire, en terminant, que si j'étais Hessois, je ne voudrais pas être autre chose.

E. Seinguerlet.

Digitized by Google

# CHRONIQUE POLITIQUE

Les débats de l'adresse se prolongent au Corps législatif, et dureront au moins autant que ceux du Sénat. A ne prendre que ce côté de la vie parlementaire, la France est incontestablement, par la longueur exceptionnelle et par la vivacité de ces tournois oratoires, le pays le plus parlementaire du monde. Nulle part ailleurs, les grands corps de l'État ne consacrent un temps si considérable à une revue générale des affaires publiques. On sait avec quelle prestesse le Parlement anglais expédie les débats et l'adresse. Il est vrai que rien ne le sollicite de s'y arrêter longtemps. Les députés, qui savent le gouvernement constamment à leurs ordres et prêt à répondre à toutes leurs interpellations, sont naturellement dispensés de la préoccupation d'accumuler et de concentrer pour une seule occasion l'expression de toutes leurs pensées, de tous leurs souhaits. En Prusse, la Chambre des députés a été cette année plus loin encore que le Parlement anglais : elle n'a point voté d'adresse du tout. En France, l'adresse est désormai la grande affaire de la session, et, comme l'année dernière, son principal intérê pivote encore cette fois sur la question romaine. A la presque unanimité, le Sénat a blâmé l'immobilité obstinée de la cour de Rome, en même temps que les « prétentions immodérées » du Piémont. Le Corps législatif, bien que le saint-siége y trouve les mêmes défenseurs que l'an dernier, exprime un sentiment analogue. Nous ne partageons pas l'espoir de quelques personnes qui paraissent beaucoup attendre de l'effet que pourront produire à Rome les manifestations d'opinions des grands corps de l'État. Si nous ne nous trompons, le saint-siége se meut dans une sphère où les impressions les mieux faites pour agir sur les mortels ordinaires n'ont aucun accès. Il n'y a pas de concession, pas de transaction à espérer de ce côté. Le pouvoir temporel subira son sort, mais il ne s'y résignera pas, et tous les conseils qu'on peut lui donner expireront sans effet, comme autant de paroles en 'air. C'est une vérité que l'avenir ne pourra que confirmer de plus en plus, et dont tout le monde devrait être pénétré depuis les derniers pourparlers entre le cardinal

Digitized by Google

Antonelli et M. le marquis de la Valette. On se fait une complète illusion en se flattant d'exercer une pression quelconque sur la cour de Rome ; elle est, nous le répétons, placée dans un ordre d'idées qui se dérobe aux plus forts assauts de la diplomatie ; on ne se fait pas moins illusion en espérant du temps et des circonstances un rapprochement entre l'Italie et la papauté. Un tel rapprochement est non-seulement difficile, pour ne pas dire impossible, en principe ; ce qui est encore plus évident, c'est que le *statu quo* n'y conduit pas du tout, et qu'il crée un état de l'opinion qui sépare de plus en plus ce qu'on voudrait réconcilier. Qui voudrait soutenir que l'Italie ne soit aujourd'hui infiniment plus hostile à la papauté temporelle qu'avant la dernière guerre, et même que le flot de cette hostilité ne monte pas tous les jours avec d'autant plus d'énergie qu'il est plus contenu ? Quel esprit assez aventureux oserait affirmer qu'à un moment donné cet état des esprits pourra se modifier, au lieu d'empirer incessamment ? Il y eut un moment où Victor-Emmanuel, non-seulement offrait de ne posséder les provinces détachées qu'à titre de vicaire et de vassal du saint-siége, mais où, par une inspiration plus diplomatique que chevaleresque, il offrait encore son épée à Pie IX pour défendre le reste de la puissance temporelle contre la révolution et contre l'unité italienne. Le saint-siége refusa, et Victor-Emmanuel ne pourrait plus aujourd'hui renouveler ses propositions sans se perdre. Telle a été la marche des esprits. Le *statu quo* a donc quelque chose de contradictoire : il ruine la cause qu'on a la meilleure intention de servir, et, comme l'a dit avec beaucoup de raison M. Jules Favre, il déconsidère la papauté aux yeux des populations et la dissout par une voie lente. Les résultats de notre politique tournent contre nos intentions. Donc, à quelque point de vue que l'on se place, que l'on préfère les intérêts de la papauté à ceux de l'Italie, ou les intérêts de l'Italie à ceux de la papauté, la situation paraît également mauvaise et réclame un prompt dénoûment. Voilà ce que l'amendement des *Cinq* et même l'autre amendement, présenté, puis retiré par des membres de la majorité, avaient l'avantage de dire très-nettement, mais ce que les deux adresses sont loin d'exprimer avec une précision suffisante.

Au point de vue des solutions à intervenir, le changement de cabinet qui vient de s'accomplir à Turin, dans des circonstances assez énigmatiques et sans raison apparente, n'a aucune importance. Dans l'état actuel des choses, le poste de premier ministre du roi d'Italie est le moins enviable qui soit au monde, et l'on ne comprend pas bien que M. Rattazzi, qui passe pour un habile homme, y ait tendu d'un si persévérant effort. Pour un homme d'État, rien de plus douloureux que de se sentir réduit à la plus ridicule impuissance dans la situation la plus grande et la plus difficile : or tel est le sort auquel devront se résigner les ministres du roi d'Italie jusqu'à la solution de la question romaine. M. Ricasoli attendait ; M. Rattazzi attendra, et compromettra peut-être dans cette attente pénible et indéfinie la réputation d'habileté que ses amis lui ont faite. Turin est effacé jusqu'à nouvel ordre. Rome, Paris et Caprera, voilà les points où viennent se rattacher les fils entremêlés d'où dépend l'avenir de l'Italie. Les convenances ministérielles de M. Rattazzi entreront-elles pour quoi que ce soit dans les dispositions du gou-

Digitized by Google

vernement français relativement à Rome? Nous ne le pensons pas. M. Rattazzi peut-il se flatter d'avoir confisqué à son profit la pensée et l'influence du général Garibaldi? Nous ne le pensons pas non plus, et nous avons mauvaise opinion de la partie qu'il engage, dès que de telles cartes manquent à son jeu. Il s'usera un peu plus vite que son prédécesseur, et son successeur plus vite encore que lui, et ainsi tomberont les uns après les autres les cabinets italiens, jusqu'à celui qui aura la faculté de s'installer à Rome. L'initiative du général Garibaldi pourrait seule jeter de l'imprévu dans cette situation monotone, en entraînant le gouvernement italien dans une levée de boucliers contre l'Autriche. Mais alors ce serait l'inconnu, et M. Rattazzi serait encore moins le maître de la situation qu'il ne l'est en ce moment.

Le roi de Prusse, auquel des motifs plus pressants semblaient conseiller de modifier son cabinet, n'a point voulu suivre l'exemple de Victor-Emmanuel : il a préféré dissoudre la Chambre, où le ministère n'avait pas une position bien nette, et en appeler du Parlement à la nation. Il était pleinement dans son droit; mais, au point de vue de l'avenir constitutionnel de l'Allemagne, la résolution à laquelle il s'est arrêté nous semble regrettable. Le succès très-notable de la démocratie dans les deuxièmes élections l'avait étonné et déconcerté; on peut croire que les élections nouvelles l'étonneront encore davantage, à moins que le gouvernement, pour se faire illusion, ne réussisse à se procurer une majorité factice en pesant fortement sur les élections, ce qui ne serait point sage et ne s'accorderait point, d'ailleurs, avec l'attitude qu'il a su garder jusqu'à présent. Rien n'annonce que les idées libérales aient, dans ces derniers mois, perdu du terrain en Prusse; elles y semblent, au contraire, comme dans tout le reste de l'Allemagne, en progrès manifeste, et nous pensons que les prochaines élections le feront bien voir. Si donc le roi de Prusse ne peut se résoudre à modifier son ministère, qui sans être réactionnaire n'est point suffisamment libéral, la situation peut devenir très-tendue.

Nous nous persuadons cependant qu'entre le roi de Prusse et la nation prussienne, il y a un simple malentendu, mais un malentendu gros de complications. En proclamant le droit divin de sa couronne, le roi, nous en avons la pleine conviction, n'a voulu affirmer que son droit héréditaire, et les devoirs plus encore que les priviléges de la royauté. Il eût mieux fait de s'abstenir de ces expressions, qui paraissent malsonnantes à l'esprit moderne; mais ses paroles n'impliquaient certainement aucune menace contre les institutions qu'il a juré de maintenir. Une partie des libéraux allemands a cru néanmoins ces institutions compromises par les paroles de Kœnigsberg; tandis que, de son côté, le roi croyait découvrir des ennemis dans une notable partie des députés que lui envoyait le pays; des deux parts, l'erreur était égale. Le libéralisme allemand est aujourd'hui essentiellement monarchique et constitutionnel : il ne redeviendrait révolutionnaire que s'il se sentait violemment contrecarré et entravé. Jamais souverain n'a eu plus de certitude que Guillaume Ier de rester complétement maître du mouvement, mais à la condition de s'y associer et de le conduire : « Marchez à la tête des idées de votre siècle, elles vous soutiennent; suivez-les,

Digitized by Google

elles vous entraînent; résistez-leur, elles vous renversent. » Cette parole est profondément vraie, même pour les souverains constitutionnels, qui ne sont nullement tant empêchés de gouverner qu'on le croit communément, pourvu qu'ils se résolvent à gouverner dans le sens de l'opinion. L'histoire parlementaire de l'Angleterre a créé quelque illusion à cet égard. De ce qu'on a vu, en Angleterre, le gouvernement personnel du souverain s'effacer complétement devant celui des ministres, on a conclu qu'il était incompatible avec les formes constitutionnelles. C'est une profonde erreur, qui provient simplement de ce qu'il ne s'est pas trouvé, dans les temps modernes, un grand homme, un souverain de génie pour occuper le trône d'Angleterre. En politique, l'homme de génie est celui qui reconnaît avant les autres les nécessités de son temps et les exigences du progrès. Or conçoit-on que si, au lieu d'un ministre, d'un parti ou d'une école économique, c'eût été le souverain lui-même qui eût reconnu avant tous les autres la nécessité des réformes accomplies en Angleterre depuis le commencement du siècle, ce souverain eût été impuissant à les réaliser? que l'initiative des Grey, des Russell, des Robert Peel, eût été paralysée sur le trône? Poser ainsi la question, c'est la résoudre, ce nous semble. Un souverain doué du génie de Robert Peel, et simplement armé du droit de dissolution, eût fait exactement les mêmes choses que Robert Peel, car il eût promptement obtenu le Parlement et les ministres qui lui eussent été nécessaires. Le système britannique supplée à l'insuffisance des souverains en les entourant toujours des conseillers désignés par l'opinion; mais il ne les empêche pas de dominer la situation, s'ils en ont la puissance en eux-mêmes. L'établissement des formes constitutionnelles n'impose donc par lui-même aucune abdication, aucune diminution à la royauté; elle ne lui impose que de gouverner dans le sens de l'opinion, et les choses iraient peut-être plus aisément en Prusse, si l'on s'était plus fortement pénétré de cette vérité.

A. Nefftzer.

Charles Dollfus,
*Directeur, gérant responsable.*

IMP. DE L. TOINON ET C^e, A SAINT-GERMAIN.

Digitized by Google

# DE L'INSTRUCTION PRIMAIRE

---

*Rapport de* M. DE ROYER, *premier vice-président de la commission chargée du jugement du concours ouvert entre les instituteurs publics, par l'arrêté de S. Exc. le ministre de l'instruction publique et des cultes, en date du* 12 *décembre* 1860. Moniteur des 21 et 22 septembre 1861.

*De la nécessité de rendre l'instruction publique obligatoire en France et des moyens à employer dans ce but, mémoire rédigé à l'occasion du traité de commerce conclu avec l'Angleterre;* Montbéliard, 1861.

*L'Instruction en France*, par M. Victor Guichard et H. Leneveux, 23e volume de la *Bibliothèque utile.*

*Du progrès dans l'enseignement primaire. Justice et liberté!* (par Mlle Daubié, institutrice). Paris, 1862.

---

## I

La France a la prétention de marcher à la tête de la civilisation européenne; elle se glorifie de porter devant les peuples le flambeau du progrès; ses poëtes le lui ont dit:

> Pour éclairer les peuples dans leur route,
> Dieu t'a dit : Brille, étoile du matin!

ses hommes d'État, ses écrivains le lui répètent chaque jour. Et, il faut en convenir, elle a le droit d'être fière en voyant se produire



Digitized by Google

incessamment les résultats de sa brillante activité dans les lettres, les sciences et les arts. Cependant, s'il est vrai, comme l'a écrit un économiste célèbre, qu'un peuple n'a le droit de se dire civilisé que lorsque chacun y sait lire, écrire et compter, la France, en dépit de sa gloire littéraire et scientifique, est encore à demi-barbare ; cette *étoile du matin* n'a pas encore chassé d'autour d'elle toutes les ténèbres qui enveloppaient les âges d'ignorance. C'est ce qui résulte, avec une évidence affligeante, des chiffres dont le relevé officiel vient donner un démenti brutal aux illusions d'un trop complaisant patriotisme.

Sans doute, si l'on compare l'état actuel de l'instruction populaire à ce qu'elle était avant 1830, il y a lieu de se réjouir du progrès qui ne cesse de s'opérer. Dans l'espace de trente et un ans, le chiffre des enfants qui fréquentent les écoles primaires s'est élevé, en effet, de 1,000,000 à 3,450,000. Ce précieux résultat est dû à l'influence des principes qui, depuis 1833, ont régi plus ou moins libéralement l'instruction primaire. Mais, d'un autre côté, si l'on vient à comparer le nombre des enfants qui reçoivent ainsi une instruction élémentaire avec celui des enfants qui en demeurent encore privés, on hésitera peut-être à se déclarer satisfait d'un résultat qui laisse tant à désirer; on se demandera quelle cause fatale empêche la lumière de se répandre, portant avec elle le bien-être et la moralité, et quel remède efficace peut être opposé à la malheureuse indifférence des populations pour leur développement intellectuel.

On a calculé que le nombre des enfants de cinq à treize ans était, en France, de 5,391,144. On trouve ainsi près de deux millions d'enfants qui, à l'heure qu'il est, ne reçoivent pas l'instruction primaire[1], En réduisant, avec d'autres statisticiens, ce chiffre à un million [2], on demeure encore effrayé et confus à la découverte d'une lacune si vaste et si sombre dans notre civilisation d'apparence si brillante. Ainsi, d'après un calcul modéré, 160,000 individus arrivent annuellement à l'adolescence, dépourvus de toute instruction et vont grossir silencieusement la masse aveugle au sein de laquelle une fermentation obscure entretient, avec la préoccupation exclusive des besoins matériels, les instincts les plus brutaux de la nature humaine.

D'autres chiffres viennent corroborer ceux que je viens de transcrire. La statistique des mariages, en 1853, établissait que, sur le nombre total des conjoints, plus du tiers des hommes et la moitié des femmes

[1] *De l'instruction en France*, p. 13.
[2] *De la nécessité de rendre l'instruction primaire obligatoire en France*, p. 14.

Digitized by Google

ne savaient pas signer. Tous les ans encore, les comptes rendus du ministère de la guerre constatent que le tiers environ des jeunes gens inscrits sur les tables de recensement ne sait ni écrire ni lire. De quelque côté qu'on se tourne pour y chercher des informations, le même fait se révèle et se confirme, à savoir l'ignorance invétérée d'une partie considérable de la nation et son indifférence pour les sources d'instruction qui lui sont ouvertes par la législation de notre pays.

Quel spectacle différent, et bien humiliant pour nous, nous est offert par nos voisins d'outre-Rhin ! En Prusse, une vérification officielle constatait, en 1845, que sur cent jeunes gens de vingt à vingt-deux ans, il n'y en avait pas plus de deux qui ne sussent pas lire, écrire et calculer ; et dans une armée de 122,897 Prussiens, on ne trouvait, en 1846, que deux soldats ne sachant ni lire ni écrire. En Hanovre, en Saxe, en Bavière, et même en Autriche, les écoles sont plus fréquentées qu'en France. Chose digne de remarque ! les neuf départements de la France où l'instruction populaire est le plus répandue sont précisément les plus voisins de l'Allemagne : ils forment, vers notre frontière de l'est, un groupe compacte qui comprend, outre les quatre départements du Bas-Rhin, du Haut-Rhin, du Doubs et du Jura, qui forment nos frontières de ce côté, ceux de la Moselle, de la Meuse, des Vosges et de la Haute-Marne. Le département de la Seine, où tant d'influences doivent contribuer à répandre l'éducation dans le peuple, ne vient que le dixième.

De quelle manière s'y prendre pour arracher à leur torpeur traditionnelle ces populations des campagnes qui, courbées sur leurs sillons, refusent de lever leurs yeux vers la lumière et de féconder par un rayon d'intelligence leur labeur routinier ? On se préoccupe grandement aujourd'hui, et avec raison, du progrès de l'industrie et de celui de l'agriculture ; mais il me semble qu'on ne comprend pas assez à quel point leur perfectionnement dépend de l'instruction du peuple. N'est-il pas étrange, en effet, que le plus ancien des arts, le plus nécessaire, celui d'où dépend la vie physique des nations, l'agriculture, languisse encore, après tant de siècles et une expérience si longue, dans une sorte d'enfance ? car on ne saurait appeler d'un autre nom l'aveugle routine qui, dans la plupart des contrées, préside aux travaux agricoles. Cependant les sociétés savantes ne manquent pas pour disserter sur la manière de cultiver le sol et d'en tirer les produits les meilleurs et les plus abondants ; mais, entre la théorie et la pratique, il y a un milieu encore presque impénétrable aux influences les plus saines de la raison et de la science ; c'est l'ignorance popu-

Digitized by Google

laire, sous laquelle s'abritent la routine et les préjugés enracinés par le temps. Tant que ce milieu ne sera pas traversé, tant que l'idée même du progrès ne sera pas entrée avec l'instruction dans le sein des masses, pour y établir la communication entre ceux qui étudient l'agriculture comme une science et ceux qui la pratiquent comme un art, les perfectionnements les plus désirés se feront attendre ; la science continuera d'aller son chemin d'un côté, la routine ira le sien de l'autre.

De même, le progrès industriel ne deviendra tout ce qu'il peut être que le jour où une instruction plus libérale aura mis chaque ouvrier en état de réfléchir sur sa profession et sur la nature des développements qu'elle comporte. Ceux qui dirigent les ateliers savent, par expérience, combien de perfectionnements la réflexion, jointe à la pratique, peut suggérer à l'ouvrier intelligent et éclairé. Aussi, après la conclusion du traité de commerce avec l'Angleterre, a-t-on entendu des voix s'élever pour demander qu'une instruction plus large fût donnée au peuple; c'étaient les voix des propriétaires de manufactures qui regardaient l'instruction de leurs ouvriers comme une des conditions de la victoire dans la lutte près de s'ouvrir pour eux. Ils étaient en cela bien éclairés par leur intérêt. Au point de civilisation où nous sommes parvenus, toute émulation a son principe dans l'intelligence, et l'intelligence peut seule la rendre féconde. Dans les rivalités entre les peuples, comme dans celles qui surgissent entre les individus, c'est l'intelligence qui propose le prix et qui décerne la couronne.

L'instruction populaire n'est pas seulement la condition indispensable du progrès agricole et industriel; elle est encore le remède aux périls qu'apporterait à la société une civilisation trop exclusivement matérielle. Quoi qu'on ait voulu dire, la société n'a pas à craindre aujourd'hui d'être renversée par des barbares sortis de son sein. Quand cela serait, le meilleur moyen de désarmer ces barbares serait de les civiliser par l'instruction. Mais le vrai danger de notre civilisation est, si je ne me trompe, dans la corruption qui pourrait naître d'un état de choses où la vie morale serait absorbée et comme engloutie dans la vie matérielle. La société croulerait alors d'elle-même, sans qu'il fût besoin de la renverser. Or le seul moyen de prévenir un pareil danger, c'est d'éclairer libéralement le peuple, d'élever et d'épurer ses idées, de faire circuler la lumière de l'esprit avec l'air de la liberté jusque dans les recoins les plus obscurs de l'ordre social. Il s'agit, en deux mots, de faire à notre société démocratique une âme vigoureuse et saine qui ne laisse pas tomber le corps en décomposition.

Digitized by Google

Que la moralité publique soit en raison du développement de l'intelligence dans les masses, c'est une vérité qu'il semble à peine utile de démontrer, tant cette croyance paraît raisonnable, tant elle est naturelle aux esprits sensés et généreux. Et néanmoins l'autorité des chiffres vient ici s'ajouter à celle de la raison et du sentiment. Pour ne citer qu'un exemple, je rappellerai qu'en 1858, sur 5,375 accusés, hommes et femmes, traduits devant les cours d'assises de France, il y en avait 2,365 complétement illettrés. Si on leur ajoute ceux qui ne savaient lire et écrire qu'imparfaitement, on arrive au chiffre de 4,446, qui représente les quatre cinquièmes du nombre total [1]. « Est-ce tirer de ces faits une » induction téméraire, dit l'auteur d'un mémoire cité en tête de cet » article, que d'y voir un argument en faveur de la thèse que nous » défendons? Si l'instruction primaire avait été plus étendue, la justice » n'aurait-elle pas eu moins à faire? » Ceux qui penseraient encore aujourd'hui que la moralité peut s'allier, dans les classes populaires, avec l'ignorance, ne verraient pas une chose bien évidente cependant: c'est que l'esprit du peuple échappe de jour en jour davantage au frein des antiques autorités, et que, si l'on ne veut le voir se précipiter dans le libertinage, il faut lui donner dans la raison développée par l'éducation le seul joug sous lequel il soit disposé à s'incliner, à moins qu'on ne prétende le retenir à jamais sous celui de la force.

Si, de ce point de vue social, nous passons aux considérations de l'ordre politique, l'importance de l'instruction primaire va nous apparaître d'une manière encore plus sensible. Le suffrage universel est la base de la constitution qui nous régit, et personne ne le respecte plus que moi. Toutefois, on est d'accord que ce grand principe de gouvernement n'aura toute sa valeur que lorsque chaque électeur connaîtra toute celle du bulletin qu'il aura dans la main. Alors seulement sera réalisé d'une façon complète le progrès qui a remis aux mains du pays, avec le vote indépendant, la libre disposition de ses destinées. Aussi un ministre de la république disait-il, en 1849, dans un rapport au Président: « L'exercice du suffrage universel est indissolublement lié à » l'application d'un vaste système d'éducation populaire [2]. »

Depuis quelque temps, de bons esprits, éclairés par l'expérience, se sont mis à examiner sérieusement la question de la décentralisation politique et administrative. Quel que soit le parti auquel ils appartiennent, tous conviendront sans doute qu'un bon système d'éducation

[1] On a remarqué que parmi les femmes accusées d'infanticide ou de tout autre crime, il ne s'en trouve presque point qui aient reçu de l'éducation.

[2] M. de Falloux, dans le *Moniteur* du 4 janvier 1849.

Digitized by Google

populaire est la base de l'organisation de la commune. L'instruction primaire peut seule donner la vie aux institutions communales, — ou cantonales, — et préparer les esprits à réaliser dans la démocratie ce *self-government* qui doit donner la paix à l'État en même temps que la dignité au citoyen.

Un historien homme d'État a écrit sur la fondation de l'Université une page remarquable : « Quand l'empereur Napoléon, dit M. Guizot [1], » en créant l'Université, lui donna surtout pour mission de rendre à » l'instruction secondaire, aux études littéraires et classiques, leur » force et leur éclat, il était guidé par un instinct profond de notre état » social, de son histoire et de ses besoins ; il savait qu'après les prodi- » gieux bouleversements de notre Révolution, après la chûte violente » de toutes les existences hautes, au milieu de tant de fortunes nou- » velles et soudaines, pour consacrer de tels résultats, pour sanctionner, » en quelque sorte, le triomphe des classes moyennes et assurer leur » influence, il fallait cultiver et développer dans ces classes les études » fortes, les habitudes du travail d'esprit, le savoir, la supériorité intel- » lectuelle, et par là les montrer, les rendre en effet dignes de leur » rang. Il fallait qu'au moment même où la France nouvelle prouvait » sa force et se couvrait de gloire sur les champs de bataille, elle fît » dans l'ordre civil les mêmes preuves et jetât le même éclat. Des » magistrats, des administrateurs, des avocats, des médecins, des pro- » fesseurs capables, savants, lettrés, ce n'est pas seulement le besoin » intérieur d'un peuple, c'est sa dignité, c'est son crédit dans le monde. » C'était surtout à former ces grandes professions, ces portions les plus » élevées des classes moyennes, que l'Université était vouée. »

Ce que la fondation de l'Université a été pour le gouvernement de la bourgeoisie, une vaste et libérale organisation de l'instruction primaire doit l'être pour un régime démocratique. Il s'agit de faire entrer l'intelligence dans les professions du peuple, afin de vivifier à leur tour ces humbles portions de la nation, et de les rendre dignes de l'influence qu'elles sont appelées à exercer désormais sur les destinées de notre pays. Il s'agit de rendre respectables aux yeux de l'Europe le principe du suffrage universel, proclamé par nous, et le droit nouveau qui en résulte. Tel doit être le but de l'enseignement primaire.

[1] *Mémoires*, t. III, p. 101.

Digitized by Google

## II

Mon intention n'est pas d'examiner en détail l'organisation actuelle de l'instruction primaire, mais seulement d'en signaler quelques lacunes. On sait que cette organisation remonte à 1833. Ce fut à cette époque que, par les soins de M. Guizot, un vaste système d'instruction primaire commença de s'étendre sur le pays, les essais d'organisation tentés à diverses reprises depuis la Révolution étant toujours demeurés imparfaits. Ce système, modifié depuis sur quelques points, est resté debout dans ses parties essentielles. Le moment viendra sans doute de le remanier et de l'adapter aux progrès nouveaux de la démocratie. Dès à présent, on y peut introduire des améliorations importantes, soit en ce qui concerne l'enseignement lui-même, soit en ce qui concerne le sort des instituteurs.

La loi de 1833 était aussi libérale qu'on avait pu l'attendre de l'époque où elle fut votée et du ministre à qui en revient l'honneur. Par cette loi, chaque commune a été dotée d'une école où l'instruction élémentaire est distribuée aux enfants du peuple; des écoles normales primaires ont été établies en institution publique et légale, pour former des maîtres à l'enseignement populaire[1]; des écoles primaires supérieures ont même été créées, afin de donner aux enfants des villes industrielles une éducation en rapport avec leurs besoins. Si l'on réfléchit que toutes les institutions particulières qui, sous l'ancien régime, avaient dispensé avec parcimonie l'instruction au peuple, avaient disparu pendant la tempête révolutionnaire; que celles par lesquelles on avait tenté de les remplacer étaient matériellement et moralement insuffisantes, on ne peut que savoir gré au ministre qui, le premier, a fait servir chez nous la puissance de l'État à la propagation régulière, dans le sein du peuple, des connaissances nécessaires à tous. Si de nouveaux besoins font paraître aujourd'hui cette loi de 1833 incomplète et arriérée, ne l'oublions pas, c'est à elle-même, c'est à l'essor donné par elle à l'instruction populaire que ces besoins de notre temps doivent en partie leur existence.

La république de 1848, si elle fût restée aux mains des républicains, ne pouvait manquer d'être favorable à l'instruction primaire et de lui

[1] Ces écoles ne se sont pas établies ou n'ont pas subsisté partout où le voulait la loi, et où il eût été nécessaire d'en avoir. Aujourd'hui l'instruction manque d'un personnel suffisant d'instituteurs capables.

Digitized by Google

donner de nouveaux développements[1]. Mais la réaction, qui s'empara bientôt du pouvoir, redoutait au contraire l'instruction du peuple comme un danger, et les instituteurs lui étaient suspects comme animés de l'esprit révolutionnaire. On reconnaît les marques de cette méfiance et de cette malveillance de la majorité d'alors dans la loi de 1850, proposée par M. de Falloux. Depuis cette époque, et, jusqu'à ces derniers temps, l'instruction primaire a été en défaveur. Le gouvernement actuel l'a mise dans la dépendance des préfets, elle y est encore. Les instituteurs ont été dépouillés des garanties dont la loi de 1833 avait entouré leur carrière si bornée et si aride. Il est vrai que des compensations matérielles leur sont promises, et qu'un concours solennel, dont il sera question tout à l'heure, a été pour eux le signe d'un renouvellement de bienveillance.

Ainsi que je l'ai dit, la conclusion du traité de commerce avec l'Angleterre (23 janvier 1860) et la nécessité de lutter avec les Anglais dans l'industrie ont fait sentir le besoin de propager et d'étendre l'instruction. L'Angleterre s'était préparée à cette lutte pacifique en augmentant, dès 1859, de 27 millions son budget de l'enseignement populaire. En France, le conseil général du Haut-Rhin renouvela, en 1860, le vœu déjà émis par lui précédemment en faveur de l'instruction obligatoire. Des voix s'élevèrent pour demander, au nom du progrès de l'industrie, le progrès de l'instruction primaire. Le mouvement de l'opinion entraîna le gouvernement ; et, le 12 décembre 1860, le ministre de l'instruction publique ouvrait un concours entre les instituteurs, en leur posant la question suivante :

« Quels sont les besoins de l'instruction primaire, dans une commune » rurale, au triple point de vue *de l'école, des élèves et du maître ?* »

Les mémoires demandés par le ministre sont arrivés, de tous les points de la France, au nombre de 5,940, contenant les vœux des instituteurs pour l'amélioration de leur sort et pour le développement de l'instruction primaire. Des prix ont été distribués, des mentions honorables ont été accordées, et un ample rapport, inséré au *Moniteur*, a fait connaître au public, par l'analyse des mémoires les plus remarquables, les principaux résultats de cette vaste enquête.

Ce qu'il faut d'abord constater, à l'honneur de notre pays, dans les mémoires adressés par les instituteurs au ministère de l'instruction publique, c'est l'amour désintéressé de leur profession, le zèle éclairé

[1] Voyez le projet de loi présenté en 1848 par M. Carnot, et retiré en 1849, sous le ministère de M. de Falloux.

Digitized by Google

pour le progrès de leur enseignement, la sagesse et l'élévation de leurs vues sur les moyens à prendre pour y parvenir. En 1833, M. Guizot se félicitait d'avoir trouvé, dans les réponses faites par 13,850 instituteurs à la circulaire dont il avait accompagné l'envoi de sa loi, des sentiments en harmonie avec la nature de leurs fonctions et de leur carrière. Les mémoires témoignent du même esprit d'abnégation, de dévouement à une tâche obscure et épineuse, en dépit des perspectives nouvelles que la circulaire du 12 décembre avait pu ouvrir devant l'esprit de leurs auteurs et de l'espoir flatteur d'une distinction publique. Le résultat du concours, en montrant aux laborieux ouvriers de la civilisation dans nos campagnes que leurs humbles travaux peuvent avoir leurs heures de publicité, que leurs efforts généreux et souvent méconnus peuvent être honorés d'une récompense nationale, n'affaiblira pas sans doute ces sentiments qui sont l'âme de leur profession; mais il entretiendra chez nos instituteurs l'émulation nécessaire au progrès de l'enseignement, et il encouragera leurs réflexions par la pensée que leurs vues sur le développement de l'éducation populaire pourront un jour être prises en considération sérieuse.

Plusieurs des vœux consignés dans les mémoires ont été accueillis par la commission, qui les a recommandés à l'attention du gouvernement. D'autres ne sont encore recommandés qu'à l'opinion publique. Les mieux accueillis ont été ceux qui avaient rapport à l'amélioration du sort des instituteurs eux-mêmes. Ce n'est pas moi qui m'en plaindrai; rien ne me paraît plus légitime que l'intérêt qu'ils inspirent. Il y a dans chaque commune, en France, un homme dont le bien-être et la considération demandent à être mis en rapport avec l'importance sociale de sa profession. C'est celui dont les fonctions obscures, laborieuses, mal rétribuées, n'obtiennent trop souvent pour récompense que l'ingratitude et le dédain; dont la carrière, humble et dépendante, est en butte aux soupçons, livrée à l'arbitraire; qui, au milieu de dégoûts inévitables et sans cesse renaissants, n'a pour le soutenir que le témoignage de sa conscience et l'austère satisfaction du devoir accompli. C'est celui qui, perdu dans les rangs du peuple, tient dans ses mains le sort des générations naissantes et l'avenir de la civilisation française; le représentant de la science et de l'esprit du siècle auprès des populations ignorantes; le messager de la bonne nouvelle de l'affranchissement jusque dans les plus reculés de nos hameaux; en un mot, l'instituteur. Tout le bien qu'on lui fera profitera, en définitive, à l'enseignement; tout l'honneur qui lui sera rendu sera rendu à l'instruction, dont il est le dispensateur au nom de l'État.

Digitized by Google

Voici, en ce qui concerne les instituteurs, les améliorations recommandées par la commission :

1° L'abaissement de 18 à 16 ans de l'âge fixé par le décret du 24 mars 1851, pour l'admission des candidats aux écoles normales primaires.

2° L'élévation du minimum de traitement à 800 francs; la division des instituteurs publics en classes hiérarchiques, et la possibilité de l'avancement sur place.

3° L'établissement de sociétés de secours mutuels entre les instituteurs d'un même département.

4° L'interdiction absolue du cumul des fonctions d'instituteur public avec certains emplois subalternes, inconciliables avec ses travaux et sa dignité; ou plutôt l'application plus sévère et plus restreinte, par les conseils départementaux, des pouvoirs que l'article 32 de la loi de 1850 leur a attribués à cet égard.

5° L'élévation de 3 à 5 des centimes spéciaux dont le vote est autorisé par l'article 40 de la même loi, avec faculté de faire compléter, soit par les fonds départementaux, soit par ceux de l'État, le contingent des communes pauvres.

En ce qui concerne l'*école*, la commission s'est associée aux vœux qui demandent :

1° Que la maison d'école soit toujours installée dans un local appartenant à la commune, et que la subvention autorisée par l'article 40 de la loi du 15 mars 1850 soit refusée aux communes qui ne sont que locataires[1];

2° Qu'en attendant le jour, peut-être éloigné, où les écoles mixtes pourront être complétement supprimées, le chiffre de population qui impose pour les communes l'obligation d'entretenir une école de filles soit abaissé de 800 à 600 âmes, et que les conseils départementaux fassent un usage plus fréquent du droit qui leur appartient, en cas de réunion de plusieurs communes pour l'enseignement primaire, de décider que l'école des garçons et l'école des filles seront dans deux communes différentes. (L. 15 mars 1851, art. 51.)

La commission a proposé, de plus, de porter à 1,200,000 fr. le crédit de 700,000 francs inscrit au budget de l'instruction publique pour aider les communes à construire ou à réparer leurs écoles. Toutefois, cette proposition ne semble pas devoir avoir de suite; un document présenté au Sénat et au Corps législatif[2], après avoir constaté l'emploi d'une

[1] La location des maisons d'école figure au budget des communes pour un chiffre de 1,500,454 fr.

[2] *Exposé de la situation de l'empire*, au chapitre : *Instruction primaire.*

Digitized by Google

somme de 1,590,000 francs, pendant le cours de l'année dernière, pour la construction et la réparation des maisons d'école, annonce qu'on devra retomber, pour cette année, au chiffre normal.

Parmi les vœux non accueillis par la commission, il est bon de signaler celui qui demande pour chaque maison d'école un jardin qui puisse servir de champ à des expériences agricoles. Peu de communes, sans doute, seraient hors d'état de consacrer à ce but d'une évidente utilité quelque parcelle de terre achetée ou détachée des propriétés communales. La libéralité des particuliers, au besoin celle de l'État, pourrait venir en aide à l'insuffisance du budget communal. J'approuve beaucoup moins le vœu qui tend à enlever aux communes, au profit de l'administration départementale ou générale, la construction des maisons d'école; mais ce que je voudrais, c'est qu'un architecte de goût publiât un recueil de plans pour la construction des édifices publics dans les campagnes, et que ce recueil, après avoir été soumis à l'approbation du Conseil des bâtiments, fût envoyé aux mairies. Les administrateurs communaux pourraient y choisir, parmi des plans divers et plus ou moins coûteux, celui qui conviendrait aux besoins et aux ressources de leurs communes.

En ce qui concerne l'enseignement, les vœux qui ont obtenu l'approbation de la commission sont ceux qui réclament :

1° L'augmentation du nombre des salles d'asile publiques, qui s'élèvent aujourd'hui à 1,968;

2° La rétribution scolaire *annuelle* et payable comme l'impôt, par douzièmes, ce système paraissant le meilleur pour intéresser les familles à la fréquentation régulière de l'école;

3° La réduction de la rétribution scolaire en faveur du père qui envoie plus de deux enfants à l'école.

Parmi les auteurs des mémoires, les uns, — et de ce nombre est l'auteur du mémoire qui a obtenu le premier prix, — ont réclamé l'instruction obligatoire; d'autres l'ont au contraire repoussée. La commission s'est rangée du côté de ces derniers. Le rapporteur, M. de Royer, ne croit pas qu'il soit ni nécessaire ni utile de faire d'une obligation morale un article de loi. Je ne saurais être de son avis, et je reviendrai sur ce point tout à l'heure. M. le rapporteur a toutefois reconnu, en son nom et au nom de ses collègues, que l'infréquentation des écoles, surtout pendant la saison d'été, était le grand mal de l'instruction primaire auquel il fallait chercher des remèdes. Ceux qu'il a proposés consistent en une série de mesures à prendre par le ministre :

Digitized by Google

1° Pour faire réserver, pendant l'été, au moins une classe par jour aux enfants employés par leurs parents aux travaux des champs ;

2° Pour assigner aux élèves indigents les fournitures classiques qui sont la conséquence de l'enseignement gratuit ;

3° Enfin, pour *exiger* des parents assistés par le bureau de bienfaisance l'envoi de leurs enfants à l'école communale.

La commission n'a pas cru devoir prendre en considération les vœux qui demandaient que l'enseignement agricole [1] et l'enseignement du chant fussent transportés de la partie facultative du programme dans la partie obligatoire. Ce sont là, suivant M. de Royer, des extensions dont le plus ou le moins de convenance dépend des aptitudes et des besoins divers des diverses contrées, et dont on ne peut, sans inconvénient, faire une règle générale. Cependant, s'il est vrai que des notions élémentaires d'agriculture et des notions élémentaires de chant puissent être utilement introduites dans le programme de l'instruction primaire, quel avantage trouve-t-on à abandonner sur ces deux points les populations à leur insouciance naturelle, au lieu de stimuler cette insouciance? Pourquoi ne pas prévenir, au lieu de les attendre, des besoins qui, satisfaits, deviendront un jour des causes de bien-être et de moralité? Pourquoi ne pas solliciter des aptitudes, peut-être encore ignorantes d'elles-mêmes, qui seront un jour, pour le peuple, l'occasion de jouissances élevées et délicates? [2]

La multiplication des salles d'asile, admise par la commission, avait été surtout réclamée par un des concurrents, M. Hilbold, dont le mémoire a obtenu la première mention honorable. Pour M. Hilbold, la salle d'asile doit être une première section de l'école primaire. « Elle défriche, dit-il, le terrain que l'école aura à cultiver. » Cette idée de M. Hilbold m'a rappelé celle de Lakanal, qui voulait que les enfants des deux sexes apprissent à lire et à écrire d'une institutrice. Les garçons n'auraient été remis aux mains de l'instituteur que pourvus de cette première instruction. La première éducation de l'enfance appartient de droit à la femme ; il y a en elle un instinct de maternité qui l'y rend propre ; elle s'y livre comme à une vocation de sa nature. C'est la femme qui, douce et patiente, en exerçant sur les enfants une autorité d'un caractère tout moral, sans déploiement d'une

[1] Une circulaire de M. Carnot, du 27 février 1848, aux recteurs, annonçait l'intention du gouvernement républicain de faire appliquer dans *toutes les écoles* les règlements relatifs à l'enseignement de l'agriculture.

[2] L'adoption de la méthode Galin-Chevé, en facilitant et en abrégeant l'enseignement musical, détruirait une des principales objections qu'on peut opposer à son introduction dans le programme obligatoire de l'instruction primaire.

Digitized by Google

sévérité inutile, semble le mieux appelée à ôter au premier enseignement ses ennuis et ses contraintes [1].

C'est ici le lieu de dire quelques mots de l'enseignement des femmes, si important et si négligé. En dépit de fréquentes et de constantes réclamations, l'instruction primaire des filles n'a encore en France qu'une organisation incomplète, à laquelle, loin de lui donner l'encouragement dont elle a besoin, on semble faire une grâce en lui permettant d'être. Le législateur de 1833, en constituant pour les garçons l'enseignement primaire encore en vigueur, jugea qu'une expérience insuffisante ne permettait pas de constituer encore celui des filles. Depuis cette époque, M. Carnot est le seul ministre de l'instruction publique qui ait été sérieusement préoccupé de l'idée d'organiser cet enseignement. Dans son large et généreux projet pour une constitution vraiment démocratique de l'instruction primaire, projet qui, comme on sait, n'arriva pas jusqu'à la discussion publique, il établissait l'enseignement des filles sur le même pied que celui des garçons [2]. Le déraisonnable esprit de réaction qui s'était emparé de l'Assemblée législative ne permit pas à la loi de 1850 de réaliser cette égalité qui devait mettre fin à une longue injustice. L'enseignement primaire resta boiteux. L'existence prolongée des écoles mixtes, contre laquelle un vœu unanime s'est élevé dans les mémoires, est un des résultats de cet état de choses.

Cet état doit-il durer encore? Il semble que le meilleur moyen de supprimer les écoles mixtes serait de largement constituer et de doter généreusement l'enseignement primaire des femmes. Cet enseignement serait-il donc moins important que l'autre? Est-il moins nécessaire, pour l'avenir de la civilisation, de former de bonnes mères de famille, qu'il ne l'est de former des hommes pour les travaux des champs ou ceux de l'industrie? ou bien quelque secrète pensée, comme par exemple, celle de laisser prendre l'instruction primaire des femmes par les congrégations religieuses [3], serait-elle le motif de la défaveur dont semblent frappées les institutrices? Quelques améliorations apportées, dans ces derniers temps, à leur sort ne détruisent pas la vérité de ces réflexions. D'où vient que l'enquête ouverte auprès des insti-

[1] On se rappelle que le gouvernement de 1848 avait changé le nom de *salle d'asile* en celui d'*écoles mutuelles*.

[2] L'intention de M. Carnot était de créer des écoles normales pour former des institutrices. L'absence d'institutrices capables doit faire regretter aujourd'hui que ce projet n'ait pas été mis à exécution par ses successeurs à l'instruction publique.

[3] Voyez les réflexions sur les lettres d'obédience dans la brochure intitulée : *Du progrès dans l'enseignement primaire. Justice et liberté!* Paris, 1862.

Digitized by Google

tuteurs a été fermée devant les institutrices ? [1] Étaient-elles donc ou indignes ou incapables de faire entendre aussi leurs vœux ? Le rapport de la commission propose, il est vrai, de fixer un minimum pour leur traitement. Ce serait faire disparaître une des inégalités qui existent entre elles et les instituteurs. D'un autre côté, voici ce que je lis à leur sujet dans l'*Exposé de la situation de l'empire*, récemment présenté au Sénat et au Corps législatif : « La position des *institutrices*, » que la loi de 1850 n'a pas voulu assimiler aux instituteurs communaux, réclame toujours l'intérêt du gouvernement. Des *secours* leur » ont été distribués en 1861 ; mais ils sont loin de suffire, et le fonds » porté au budget pour cette bonne œuvre devra être inévitablement augmenté. »

En effet, des *secours* ne sont suffisants ni matériellement ni moralement ; et il est temps de ne plus porter l'enseignement des femmes, comme une *bonne œuvre*, au budget de la charité publique.

## III

Le principe de l'instruction obligatoire a été écarté de la loi de 1833. Il avait cependant des partisans dans le Conseil de l'instruction publique qui participa, avec M. Guizot, à l'élaboration de cette loi ; entre autres, M. Cousin, qui, rapporteur de la commission de la Chambre des pairs, l'a défendu avec son éloquence accoutumée. Depuis cette époque, M. Carnot tenta en vain de l'introduire dans notre législation ; M. Jules Simon et M. Barthélemy Saint-Hilaire conclurent vainement en sa faveur dans deux rapports à l'Assemblée constituante, en 1849. En dépit de l'expérience qui l'a consacré dans divers États de l'Europe et de l'Amérique, le principe de l'instruction obligatoire est encore combattu par quelques esprits libéraux qui s'imaginent y voir une atteinte portée à la liberté. A leur tête se place M. Guizot, qui, persistant dans ses répugnances de 1833, l'attaquait encore récemment dans ses *Mémoires* comme incompatible « avec la fière susceptibilité des peuples libres et la forte » indépendance mutuelle du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel [2]. »

[1] La brochure ci-dessus mentionnée, présentée au concours par une institutrice, n'a pas été admise par le ministre. L'auteur de cet écrit, où les griefs des institutrices sont exposés avec beaucoup de raison et de chaleur, est Mlle Daubié, qui l'an dernier, a passé avec honneur à Lyon l'examen pour le grade de bachelier ès lettres et en a reçu le diplôme, accordé pour la première fois à son sexe.

[2] *Mémoires*, t. III.

Digitized by Google

J'ignore si c'est par respect pour la liberté que M. de Royer et la commission dont il était le rapporteur l'ont banni de leurs conclusions. En revanche, l'enseignement obligatoire a pour lui de nombreuses et importantes autorités : parmi les économistes, Adam Smith, Turgot, Rossi, M. Stuart Mill; parmi les philosophes, M. Cousin et M. Jules Simon; parmi les hommes politiques, outre M. Carnot, M. de Lamartine, qui l'avait admis autrefois dans le programme de sa *Politique rationnelle*; parmi les hommes spéciaux, M. Eugène Rendu, dont l'autorité est si grande en matière d'instruction primaire et qui s'est donné la tâche de le propager par ses écrits.

On a vu que l'instruction obligatoire avait sa place dans les vœux dont M. de Royer a été appelé à nous donner l'analyse. On a vu aussi qu'elle avait été réclamée, en 1860, par le Conseil général du Haut-Rhin. Ce n'est pas la première fois qu'un pareil vœu a été émis par les représentants des intérêts départementaux; on compte jusqu'à trente-trois vœux émis par onze conseils généraux, en faveur de l'enseignement obligatoire, de 1833 à 1861. A ces manifestations, je pourrais ajouter celles de plusieurs sociétés d'économie politique qui s'en sont occupées dans leurs discussions : une d'elles l'a admis en principe; d'autres, sans conclure en sa faveur, ont écouté avec intérêt ceux de leurs membres qui n'ont pas craint de s'en déclarer partisans.

Les États où l'enseignement obligatoire est en vigueur sont : en Europe, la Prusse, l'Autriche et toute l'Allemagne, plusieurs cantons de la Confédération helvétique, la Lombardie, la Hollande, la Suède, le Danemark; en Amérique, une partie des États-Unis, où règne le *System of public schools*. L'instruction obligatoire n'existe pas encore, il est vrai, en Angleterre; mais il faut observer que l'Angleterre ne possède pas comme nous un système d'enseignement donné par l'État; les établissements d'instruction publique y sont isolés et subsistent chacun à l'aide de ses ressources propres, avec son administration particulière. S'il arrivait que l'Angleterre, comme plusieurs de ses citoyens et de ses hommes d'État l'y engagent, voulût faire une loi pour l'établissement d'un enseignement national, il n'est guère douteux que l'obligation ne fût un des articles de cette loi. Elle était inscrite dans le projet présenté en 1856 par lord John Russell et qui a été repoussé par la Chambre des communes. Le fâcheux état de l'instruction primaire, moins répandue encore en Angleterre qu'en France, ne peut manquer de fixer l'attention du ministre et du parlement anglais, qui déjà ont mis des fonds considérables à la disposition du *Committee of Council on Education*.

Digitized by Google

Repoussée par les uns comme une nouveauté dangereuse, ou comme *une vaine utopie*[1], traitée par les autres de *vieillerie* renouvelée des Grecs[2], l'instruction obligatoire a été jusqu'ici plutôt systématiquement éconduite que sérieusement combattue. M. Beugnot a feint de croire que le principe de l'obligation n'avait jamais été appliqué et l'a déclaré, sans autre argument, inapplicable; M. de Falloux lui a fait un tort d'avoir été, au XVI^e siècle, réclamée par les états généraux de France, grief qui a dû sembler étrange dans la bouche d'un partisan dévoué des antiques traditions. Il aurait pu ajouter qu'une pétition avait été présentée à Henri III, par la noblesse de France, afin d'obtenir des peines contre les parents qui n'enverraient pas leurs enfants aux écoles. Et Jeanne d'Albret n'imposait-elle pas l'instruction à ses sujets de Navarre, ainsi que l'a rappelé M. Muret dans le livre intéressant qu'il vient de publier sur cette reine[3]? Je n'ai jamais compris qu'une chose qui semble raisonnable pût être écartée sous le prétexte qu'elle est vieille ou sous le prétexte non moins vain qu'elle est nouvelle; il y a d'excellentes choses qui sont très-vieilles; et toutes les choses vieilles n'ont-elles donc pas été nouvelles une fois?

Au point de vue de la raison et du droit, le principe de l'obligation en matière d'instruction élémentaire ne semble pas pouvoir être contesté. Si la société a des devoirs à remplir envers l'individu, comment ne pas admettre, pour l'individu envers la société, des devoirs correspondants? La société n'est pas simplement un ordre matériel, au milieu duquel nous naissons et où nous trouvons, avec la sécurité de l'existence, les moyens de pourvoir à nos besoins: elle est aussi le dépôt des connaissances transmises d'âge en âge; et c'est à ce titre qu'elle doit à chaque homme venu au monde dans son sein sa part de lumière. En retour, chaque homme doit à la société de connaître et de respecter les institutions qui le protégent, et de contribuer au bien général suivant sa condition et sa capacité. Or, une instruction tout au moins élémentaire peut seule donner à l'homme l'intelligence des lois qui le régissent et des devoirs qui lui incombent comme membre du corps social. La société a donc le *devoir* de mettre à la portée de tous cette instruction nécessaire, et le *droit* d'exiger que tous en profitent; de même que chacun de nous est à la fois créancier

[1] Expression du comte Beugnot, dans un rapport à l'Assemblée nationale du 6 octobre 1849.

[2] Discours de M. Verhægen à la Chambre des représentants de Belgique.

[3] *Histoire de Jeanne d'Albret, reine de Navarre*, par Théodore Muret, p. 374

Digitized by Google

et débiteur de la civilisation au milieu de laquelle il vit dans une continuelle et pressante solidarité.

Demander si la société a le droit d'imposer l'instruction à ses membres, c'est demander si la civilisation a le droit d'extirper de son sein la barbarie. Oui, sans doute, puisque la barbarie est sa négation. En effet, l'homme qui vit au milieu des bienfaits de l'ordre social sans en sentir la valeur, qui les reçoit sans en rien rendre, est un barbare, un sauvage; ne connaissant ni ses droits ni ses devoirs, il jouit de la protection des lois sans reconnaissance, il en subit sans intelligence l'autorité. Ce n'est pas seulement un barbare, c'est un esclave, car obéir à ce qu'on ne comprend pas, n'est-ce pas la véritable servitude? Ceci soit dit à l'adresse de ceux qui ont combattu l'instruction obligatoire au nom de la liberté [1]. Ils ont compris bien mal et bien mal servi cette fois cette liberté dont ils se croyaient les jaloux défenseurs, et dont leurs adversaires ne trahissaient certes pas le culte.

« Une loi qui ferait de l'instruction primaire une obligation légale, » disait en 1833 M. Cousin, avec autant d'éloquence que de raison, » ne nous a pas paru plus au-dessus des pouvoirs du législateur que » la loi sur la garde nationale, et celle que nous venons de faire sur » l'expropriation forcée pour cause d'utilité publique. Si la raison de » l'utilité publique suffit au législateur pour toucher à la propriété, » pourquoi la raison d'une utilité bien supérieure ne lui suffirait-elle pas » pour faire moins, pour exiger que des enfants reçoivent l'instruction » indispensable à toute créature humaine, afin qu'elle ne devienne pas » nuisible à elle-même et à la société tout entière? *Une certaine instruc-* » *tion dans les citoyens est-elle au plus haut degré utile ou même nécessaire* » *à la société? Telle est la question. La résoudre affirmativement, c'est armer* » *la société, à moins qu'on ne veuille lui contester le droit de défense person-* » *nelle; c'est l'armer, dis-je, du droit de veiller à ce que ce peu d'instruction* » *nécessaire à tous ne manque à personne. Il est contradictoire de proclamer* » *la nécessité de l'instruction primaire et de se refuser au seul moyen qui* » *la puisse procurer.* »

A ceux qui objectaient que la puissance paternelle serait atteinte par une loi de coercition, M. Jules Simon répondait avec non moins de bon sens et d'autorité : « La loi est faite précisément pour contraindre tout » le monde à remplir son devoir. On a bien écrit dans le Code civil l'obli-

[1] Suivant M. Verhœgen, l'instruction obligatoire est une *monstruosité renversant toute idée de liberté.*



Digitized by Google

» gation pour le père de nourrir son fils, et pour le fils de nourrir son
» père. On a bien donné au fils mineur hypothèque légale sur tous les
» immeubles du tuteur, même lorsque ce tuteur est son père. Y a-t-il
» donc moins de nécessité de protéger les intérêts moraux et intellec-
» tuels? Vous intervenez dans la famille pour empêcher le père de
» compromettre la fortune de son fils, et vous n'interviendrez pas pour
» l'empêcher de condamner son fils à une éternelle et invincible igno-
» rance? vous n'interviendrez pas pour protéger la société elle-même,
» blessée dans ses intérêts, menacée dans sa sécurité par cette coupable
» indifférence du père de famille ? »

Il n'y a rien à répliquer à de pareils arguments ; mais on peut y fermer l'oreille. Cependant le principe de l'instruction obligatoire fait son chemin dans les esprits, et le temps n'est pas éloigné peut-être où il viendra de nouveau frapper à la porte du législateur. Déjà il s'agit moins de le défendre que de trouver les moyens d'en faire une application équitable, par laquelle il puisse entrer sans violence dans les mœurs.

Les mesures suivantes ont été proposées par M. Barthélemy Saint-Hilaire, rapporteur de la commission chargée d'examiner le projet de loi de M. Carnot. Elles ont obtenu l'assentiment de l'auteur de la brochure anonyme sur la nécessité et les moyens de rendre l'instruction primaire obligatoire, qui les qualifie de *prudentes* et de *modérées* :

1° L'avertissement par une commission locale ;

2° Après un délai de trois mois, avertissement par le juge de paix;

3° Après un délai de six mois, faculté par le tribunal civil de prononcer l'interdiction temporaire des droits civiques, la privation des secours du bureau de bienfaisance, ou une amende de 10 à 100 francs.

La commission scolaire pourra être composée du maire et du curé ou pasteur, membres de droit, et de deux habitants de la commune délégués par le conseil départemental.

Dans ce système de pénalité, il est probable que la répression devra rarement aller au delà de l'avertissement; on aura donc atteint, par le moyen le plus doux, le but le plus désirable, auquel il est douteux qu'on arrive jamais par le système de demi-mesures dont on paraît vouloir se contenter. La privation des secours du bureau de bienfaisance, cet emprunt fait par M. de Royer au système de 1849, n'est pas une mesure qui puisse agir isolément d'une manière efficace ; elle n'est pas, du reste moins coercitive que les autres mesures proposées ; priver un homme des secours dont il a besoin pour vivre, ce n'est pas moins le contraindre que de l'obliger à payer une amende s'il en a les moyens.

Digitized by Google

De plus, le système de 1849 avait la précaution de faire avertir le délinquant avant de provoquer contre lui une rigueur que son obstination seule devait rendre nécessaire.

Dans le Connecticut, une loi du 17 juin 1858 refuse à tout citoyen qui ne sait pas lire l'exercice du droit électoral. J'avoue qu'une pareille interdiction, à laquelle j'ai souvent pensé, me paraît aussi juste que politique. En effet, il faut distinguer entre un droit et l'exercice de ce droit. Le droit est absolu par lui-même, mais l'exercice en doit être soumis aux conditions nécessaires pour en assurer la validité; or la première condition pour l'exercice d'un droit auquel un intérêt public est attaché, c'est qu'il soit accompagné d'intelligence. La disposition introduite dans la loi électorale du Connecticut me paraît donc réunir deux avantages, celui d'être une pénalité contre ceux qui négligent d'acquérir l'instruction élémentaire, et celui d'ajouter à l'élection une garantie nouvelle d'indépendance et de sincérité.

La gratuité semble une conséquence nécessaire de l'obligation en matière d'instruction primaire; il semble injuste, en effet, d'obliger des parents qui vivent dans la pauvreté à faire, au prix des plus dures privations, les frais de l'éducation de leurs enfants. Le système actuel accorde, il est vrai, la gratuité à tous les parents qui sont jugés manquer de ressources suffisantes; mais on lui reproche d'établir entre les habitants d'une même commune une inégalité, injuste à l'égard des uns et pour les autres humiliante. D'un autre côté, la gratuité absolue est combattue par des hommes qui la regardent comme devant être plutôt nuisible qu'utile à la propagation de l'instruction; elle a contre elle jusqu'à des partisans avoués de l'obligation, et, parmi eux, MM. Barthélemy Saint-Hilaire et Jules Simon eux-mêmes.

Je dois l'avouer, le système actuel a pour lui la logique. La société est représentée dans l'éducation de l'enfant, en premier lieu par la famille, en second lieu par la commune, en dernier lieu par l'État. C'est en vertu de ce principe que, dans notre système obligatoire, le père de famille est le premier chargé d'assurer à l'enfant l'instruction élémentaire; à son défaut, la commune intervient comme second pouvoir, et si cette intervention demeure sans résultat, alors seulement le pouvoir judiciaire intervient au nom de l'État afin qu'il soit pourvu à l'accomplissement du devoir social. De même, pour ce qui regarde les frais, la commune semble ne devoir être appelée que si les ressources de la famille sont insuffisantes, et l'État que si les ressources de la commune sont insuffisantes à leur tour. De cette façon, chaque pouvoir agit dans

Digitized by Google

sa sphère, tous les droits sont ménagés et toute confusion est écartée de l'accomplissement des devoirs.

Je crois cependant que c'est ici une des occasions où le bien du peuple doit être préféré à une justice rigoureuse. Outre l'avantage d'écarter toute inégalité de la répartition des frais que l'instruction primaire impose aux communes, la gratuité absolue aurait celui de comprendre un grand nombre de familles qui, sans être indigentes et classées comme telles, ont pourtant bien de la peine à pourvoir à leurs besoins. La gratuité absolue serait pour ces familles un grand bienfait. Quant à l'indifférence qu'on affecte de redouter pour l'enseignement gratuit de la part des pères de famille, qui feraient plus de cas de celui qu'ils payent, cette objection tombe d'elle-même devant l'obligation légale. Je ne dois pas oublier de dire que M. Barthélemy Saint-Hilaire a proposé de substituer à la gratuité absolue la gratuité générale, avec exception pour les parents en état de payer la rétribution scolaire; c'est l'inverse du système actuel. Sans nier le mérite de cet amendement, je crois la gratuité absolue préférable, comme effaçant dans la distribution publique de l'enseignement primaire toute distinction de riche et de pauvre.

La gratuité absolue a été demandée par plusieurs conseils généraux[1]. Elle a été établie sur plusieurs points de la France par les communes, en vertu de la faculté qui leur en avait été donnée par l'article 36 de la loi de 1850. A Paris, l'instruction primaire est donnée aux frais de la ville. Le seul argument qu'on puisse opposer, je crois, à une loi générale pour la gratuité absolue, se tire des charges qu'elle fera peser sur les budgets des communes, et, à leur défaut, sur ceux des départements et sur celui de l'État, lorsqu'il s'agira de remplacer la rétribution scolaire par une augmentation égale du traitement fixe des instituteurs et des institutrices.

Il est certain que les réformes à introduire dans la loi sur l'instruction primaire ne pourront être opérées sans un accroissement assez considérable de dépenses. La mise en vigueur du principe de l'enseignement obligatoire entraînera l'agrandissement d'un certain nombre de maisons d'école et l'augmentation du nombre des instituteurs; l'organisation de l'enseignement primaire des femmes donnera lieu à des frais considérables, soit pour la construction de maisons nouvelles, soit pour l'augmentation du traitement des institutrices. A ces charges, la gra-

[1] Les vœux sont au nombre de dix-neuf, émis par neuf conseils généraux. Le conseil général du Jura a émis ce vœu quatre fois, en 1837, 1840, 1841 et 1843.

Digitized by Google

tuité doit en ajouter une plus lourde que les autres. On se demande où seront les ressources des communes pour y subvenir. Je ne reproduirai pas ici les calculs qui ont été faits par les partisans de l'instruction obligatoire et gratuite, avec l'intention de prouver que les ressources des communes, bien administrées, pouvaient suffire, dans la presque totalité des cas, aux frais de la gratuité [1]; mais je dirai un mot du moyen proposé par M. Victor Guichard pour arriver à la solution du problème sans charger les budgets départementaux ou celui de l'État, si ce n'est dans des cas très-rares, du fardeau qu'on redoute pour eux. Il s'agit de la mise en valeur des propriétés communales.

D'après le rapport présenté à l'empereur par les trois ministres de l'agriculture, de l'intérieur et des finances, le 17 janvier 1860, les communes ont été reconnues posséder environ 4,720,000 hectares de terrain, estimés à la somme de 1,620,000,000 francs. Sur cette surface, qui représente près de la onzième partie du territoire de la France, moins de la moitié est en valeur et produit un revenu de 37,600,000 fr. Il reste 2,790,000 hectares de terres incultes dont le revenu est estimé à 8,000,000, c'est-à-dire à moins de trois francs par hectare. C'est à la mise en rapport de ces terres incultes, que M. Guichard voudrait qu'on demandât les ressources nécessaires pour assurer au peuple la gratuité de l'instruction primaire. Il fait remarquer avec raison que l'évaluation du rapport ministériel, étant une évaluation cadastrale, ne représente guère que le tiers ou la moitié de la valeur réelle de ces propriétés. C'est donc une valeur énorme, à l'heure qu'il est improductive, qu'il s'agit de faire servir au premier, au plus urgent des besoins du peuple; c'est le défrichement des terres qui peut et doit pourvoir aux frais qu'exige la culture des intelligences.

Jusqu'à présent, il est vrai, les communes se sont montrées rebelles à toutes les tentatives faites par le législateur pour la mise en valeur de leurs propriétés. M. Guichard en donne la raison: « Les terrains » communaux, dit M. Guichard, dans l'état actuel, ne donnent qu'un » profit très-minime; mais ce profit se recueille personnellement et » par tête, tandis que la mise en valeur des terrains communaux a » pour effet d'affecter leur produit à des charges communales, jus- » qu'alors supportées proportionnellement au revenu cadastral, c'est- » à-dire qu'après leur mise en valeur, les biens communaux ne profi- » tent plus par tête aux habitants de la commune, mais aux propriétaires,

[1] Voyez ces calculs dans l'excellent petit livre de MM. Guichard et Leneveux. On les doit à M. Guichard. *L'Instruction en France*, p. 25 et suivantes.

Digitized by Google

» en proportion de l'importance de leurs propriétés. » M. Guichard pense que la répugnance des communes pour toutes les propositions qui ont pour but d'utiliser leurs terres incultes cesserait par l'attribution du revenu de ces terres à la suppression de la rétribution scolaire. « Que la mise en valeur des terres communales, par un partage » viager entre les habitants, avec redevance, ou par location, ou par » vente, se présente comme le moyen de subvenir aux dépenses de » la gratuité; l'avantage qu'en tirera indistinctement chaque père de » famille, le caractère de la mesure qui parle à l'esprit de la popu- » lation, feront tomber l'obstacle qui, jusqu'à ce jour, a fait opposi- » tion à la mise en valeur des terres communales. »

Dans le projet de M. Guichard, l'élévation du maximum des centimes spéciaux, autorisés par la loi de 1850 pour l'instruction primaire, pourrait aussi venir en aide à l'insuffisance des ressources communales. Quelle que soit la valeur pratique de ce projet, il mérite d'être étudié sérieusement, puisque sa réalisation aurait le double effet d'ouvrir une source nouvelle de richesses sur tout le territoire et de satisfaire un besoin moral des populations. On ne saurait donner trop d'attention, ce me semble, à la connexité établie par M. Guichard entre la mise en valeur des terres communales et la gratuité de l'enseignement populaire.

## IV

L'organisation de l'enseignement des femmes, l'obligation et la gratuité pour les deux sexes, telles me paraissent être les réformes les plus pressantes à introduire dans l'enseignement primaire. Assurer l'instruction à tous, garçons et filles, ne permettre à personne d'échapper à ce bienfait, ce doit être le premier soin du législateur, le souci sérieux de tout gouvernement qui ne se préoccupe pas seulement du présent, mais qui songe à l'avenir, qui ne se contente pas de récolter ce que d'autres ont semé, mais qui veut semer à son tour pour les générations et pour les gouvernements futurs.

Quant à la matière de l'enseignement primaire, il est évident qu'elle doit s'étendre à mesure que de nouvelles générations viennent s'en nourrir. Ce fut une pensée étroite et fausse chez M. Guizot, de prétendre la borner strictement aux simples notions qui sont indispensables à tous. Lui-même n'osa pas défendre ce principe, en 1833,

Digitized by Google

contre l'amendement qui voulait ouvrir à l'instruction élémentaire une perspective d'extension indéfinie. Cependant, il a reproduit cette idée dans ses *Mémoires* [1], où il taxe d'inintelligence l'amendement qui fut alors adopté. Il faut dire à sa décharge que, dans son intention, l'instruction élémentaire était complétée par l'instruction primaire supérieure, qu'il voulait établir dans les villes de plus de 6,000 âmes; mais ce n'en était pas moins bannir, en quelque sorte, le progrès des campagnes, où l'industrie peut aussi s'implanter, où elle commence à croître en effet [2], où l'agriculture, pour prospérer, n'a pas moins besoin de l'instruction que l'industrie.

Les progrès de l'instruction intermédiaire n'ont pas répondu aux espérances de M. Guizot; les écoles primaires supérieures, dont il enjoignait, dans une circulaire aux inspecteurs, de presser la fondation, ne se sont point multipliées au gré de ses désirs, et l'on cite de grands départements où il n'en existe pas une seule. En revanche, l'instruction élémentaire s'est étendue en maint endroit dans les limites de son programme facultatif, et des instituteurs intelligents, bien à portée de connaître les besoins de la population, demandent l'élargissement aujourd'hui du programme obligatoire. J'ai déjà parlé de l'utilité de faire entrer dans ce programme l'enseignement agricole; il est hors de doute que l'enseignement professionnel doit faire partie, dans une certaine mesure, de l'instruction primaire; mais on se tromperait fort, cependant, si l'on croyait qu'il peut suffire de l'adjoindre, pour tout progrès, aux notions élémentaires de lecture, d'écriture et de calcul. L'instruction professionnelle ne saurait se passer de l'instruction générale, qui doit lui donner la vie, et celle-ci doit croître et s'élever avec les progrès de la civilisation dans le pays: il y a un niveau qu'elle doit toujours chercher à suivre dans son ascension constante. Aussi me paraissent-ils bien inspirés, ceux des instituteurs qui demandent que les études élémentaires d'histoire et de géographie passent de la partie facultative dans la partie obligatoire du programme de l'instruction primaire.

Déjà, grâce aux progrès accomplis, l'homme des campagnes n'est plus cet esclave du sillon, enchaîné à d'uniformes et rudes travaux, dans une existence sans horizon et sans lumière. Une vie plus intelligente et plus libre a commencé pour lui. Sa tête, longtemps courbée, s'est relevée enfin; son œil regarde au delà des bornes de son champ; son intelli-

[1] T. III, p. 65-66.

[2] Il y a des contrées peu fertiles où l'industrie est l'unique source de bien-être, où sa prospérité n'est pas moins désirable dans les campagnes que dans les villes.

Digitized by Google

gence, longtemps fermée, s'est ouverte comme le sol sous la charrue, et des notions nouvelles y travaillent sourdement comme la semence dans le sein de la terre; elle reçoit peu à peu les influences qui doivent la féconder. Déjà le ciel est autre chose pour l'homme des champs qu'un almanach et une horloge, les phénomènes de la nature excitent sa curiosité; il a entendu parler de la science et sait que ses progrès ne sont pas indifférents à l'industrie et à l'agriculture. Il a appris quelque chose de la vie et des mœurs des différents peuples qui habitent la terre; il sait que le commerce met les nations en communication entre elles et que les produits du travail s'échangent par tout le globe. Il entrevoit confusément la succession des époques historiques, sait que l'homme n'est pas nouveau sur la terre et comprend vaguement qu'il est, lui, enfant de la France au XIXe siècle, l'héritier des siècles et de la civilisation du monde. Les lois des sociétés le préoccupent, et il les compare dans son esprit avec les idées qu'il se fait de la justice et de la solidarité. Quelques livres venus jusqu'à lui, les entretiens des voyageurs, ceux de nos soldats de retour des guerres lointaines, lui ont donné, avec une foule d'idées vagues et de notions incomplètes, le désir inquiet de connaissances plus précises. Il s'agit de venir en aide à ces intelligences agitées dans le crépuscule où elles attendent et réclament la lumière; il s'agit de mettre dans leur chaos douloureux un peu d'ordre et de paix. C'est à quoi l'on parviendra par un système bien ordonné d'études élémentaires qui rétablissent pour elles la vérité et la proportion dans les choses dont elles ont été conduites à se préoccuper, et qui fassent entrer en elles, avec le sentiment de l'ordre universel, l'apaisement qu'il procure. L'établissement de bibliothèques communales, encouragé avec raison par le ministère de l'instruction publique, peut devenir sur ce point un utile complément de l'enseignement scolaire [1].

M. Guizot a dit avec raison : « Je ne connais rien de plus nuisible » aujourd'hui pour la société et pour le peuple lui-même que le mauvais » petit savoir populaire et les idées vagues, incohérentes et fausses, » actives pourtant et puissantes, dont il remplit les têtes. » Ce qu'il faut donc, c'est de préciser, d'étendre, d'enchaîner et de rectifier ces idées, qu'il n'est plus temps de refouler quand même on le pourrait faire avec justice. Ainsi que l'a reconnu lui-même un prince de l'Église, le cardinal de Diepenbrock, prince-évêque de Breslau : « Quand le wagon » est sur les rails, que reste-t-il à faire? à le diriger. »

[1] Voyez le chapitre consacré à ces bibliothèques par M. Leneveux, dans *l'Instruction en France*, p. 174.

Digitized by Google

L'œuvre de notre temps doit être une œuvre de conciliation et de paix. La Révolution, en détruisant la domination des classes éclairées et riches sur la masse ignorante et pauvre, a établi l'égalité des droits; mais elle n'a pas répandu sur tous les lumières sans lesquelles l'égalité des droits n'est souvent qu'une abstraction et qu'une ironie. La séparation qui n'a pas cessé d'exister entre les parties cultivées et la masse inculte de la nation est le grand mal de notre époque, mal dont souffrent diversement et ceux qui, par le bénéfice de leur naissance ou le succès de leur travail, sont assis sur les degrés élevés de l'échelle sociale, et ceux que leur pauvreté, leur ignorance ou leur faiblesse retiennent aux bas échelons. Là est la cause des révolutions qui nous affligent de crises périodiques. Tant que régneront aux rangs inférieurs de la société créée par la Révolution l'ignorance et l'immobilité, c'est en vain que les rangs supérieurs s'agiteront pour la réalisation de leur idéal politique; d'aveugles et sourdes résistances paralyseront leurs efforts, tireront en arrière ce qu'ils tirent en avant, donneront aux espérances les plus généreuses de brusques et honteux démentis. En un mot, pour ceux qui marchent aujourd'hui à la tête de la civilisation, il s'agit avant tout de rallier les traînards; c'est l'œuvre de l'instruction populaire.

L'instruction populaire est le véritable *socialisme*. Par elle seront mises à néant les fausses théories; les véritables plaies sociales seront éclairées au contraire, et le remède en apparaîtra; par elle la misère sera soulagée, les liens rompus seront renoués entre les différentes parties du peuple, une société nouvelle sortira peu à peu du chaos; par elle l'opinion incertaine trouvera sa règle, la liberté ses garanties; la communication, rétablie entre l'instinct de plus en plus libre et éclairé des masses et la raison des hommes d'État, rétablira l'équilibre entre les divers membres du corps social et amènera enfin la véritable constitution de la démocratie. Universaliser l'instruction primaire d'abord, puis l'étendre et l'élever progressivement au fur et à mesure des progrès de la civilisation générale, ce sera faire œuvre de justice et de sagesse, la plus nécessaire et la plus féconde.

LOUIS DE RONCHAUD.

Digitized by Google

# MONOLOGUES PHILOSOPHIQUES

## TROISIÈME PARTIE [1]

Il ne faut pas confondre l'âme, comme on le fait toujours, avec la conscience que nous avons de notre être, avec le *moi*. Le moi est un phénomène, tandis que l'âme elle-même, la vie, d'où le moi est sorti, est un principe. Le moi n'est qu'un état de l'âme, son état conscient, la perception de rapports où l'âme se trouve avec une combinaison organique, assemblage corporel déterminé, et, par cet intermédiaire, avec un ensemble d'existences environnantes. Mais cet état conscient appartient à l'ordre phénoménal; il apparaît et il disparaît, il augmente et il diminue.

La conscience de l'être, le moi, implique toujours l'âme ou la vie, tandis que la vie n'implique pas nécessairement le moi.

Si la conscience de l'être était l'âme, il faudrait en conclure que l'âme est absente là où n'apparaît pas le moi. Soutiendra-t-on qu'il n'y a point d'âme chez l'enfant qui, né à la lumière, n'a pourtant nulle conscience de son être et, après s'être comporté à la manière de la plante dans le sein maternel, se gère comme l'animal durant la première période qui suit sa venue au jour, et reste engourdi dans les limbes de l'instinct?

---

On peut dans l'homme abolir la conscience sans atteindre les fonc-

[1] Voir les livraisons du 15 décembre 1861 et du 1er février dernier.

Digitized by Google

tions animales et instinctives; on peut abolir les fonctions animales, en altérant les organes de la sensibilité et de la locomotion, le système nerveux et le système musculaire, et voir cependant la vie subsister, comme en un dernier retranchement, dans le jeu des fonctions végétatives et respiratoires. Mais que l'on abolisse les organes qui servent à ces dernières fonctions, qu'on arrête le mouvement circulatoire, l'assimilation, la respiration par une altération du cœur, de l'estomac, des poumons : la vie cesse de se manifester tout à fait à nos yeux.

A-t-elle cessé d'être en même temps que de paraître? Là gît le problème. Pour en mieux préciser les termes, il faut supposer l'expérience en sens inverse, et, au lieu de suivre l'abolition des phénomènes vitaux dans l'homme du sommet à la base, en descendant du cerveau aux organes végétatifs, observer ces phénomènes dans leur mouvement de croissance, qui du germe va à l'embryon, de celui-ci à l'homme, à travers une série ininterrompue de métamorphoses.

Ce n'est plus alors l'évolution régressive de la vie, c'est son évolution progressive qui se présente à l'esprit.

Cette double expérience ne proclame qu'un seul fait physiologique : c'est que l'évolution vitale va du moins au plus, qu'elle signifie progrès et développement.

Voici un germe venu des profondeurs invisibles de l'être et jeté sur une surface nourricière dans le sein maternel. Ce germe, si les conditions environnantes de viabilité ne lui font pas défaut, deviendra l'homme. Par quel prodige cet atome imperceptible est-il voué à pareille destinée? Par le prodige de la force interne dont il est dépositaire, par la grâce et la vertu d'un principe de développement, inconnu en soi, mais indiscutable, d'où naîtra la série de ses transformations.

Ce germe, où se trouvent emboîtés tous les développements de l'espèce, il va attirer à lui, ainsi qu'un centre magnétique, des éléments disséminés. A son appel, ceux-ci se groupent, s'associent, se disposent en des combinaisons particulières, qu'ils ignorent abandonnés à leur état d'affinité élémentaire. Les uns sont rejetés, les autres sans cesse ramenés dans l'orbite. Et c'est un échange constant dans lequel, tout s'agitant sans trêve sous l'influence d'un moteur secret, la vie se manifeste de plus en plus et nous offre le spectacle d'une sorte de *crescendo* organique. Mais cet accroissement ne se fait pas au hasard. La force vive, agissant dans les limites d'un germe défini, se traduit conformément au type dont ce germe est sorti, et qu'elle tend à réaliser. Il y a dans le germe une donnée première, un modèle dont la vie

Digitized by Google

poursuit l'exécution et qui, d'abord confusément ébauché, s'accentue, s'affirme, se développe de plus en plus.

---

Ou bien l'activité universelle, la substance de tout ce qui existe, est capable de se multiplier en se particularisant, ou bien il y a autant de forces élémentaires que de corps animés, d'organismes vivants.

Est-ce la particularité de l'assemblage matériel, préformé dans le germe, qui fait celle de la vie? ou bien est-ce la particularité de la vie, une substance, un type isolé qui forme à son image l'assemblage corporel?

Je crois que la vie est une, mais qu'elle se particularise à l'aide de combinaisons particulières, qu'elle se limite au moyen d'assemblages limités, qu'elle manifeste des propriétés spéciales à l'aide d'organes spéciaux.

---

Et à mesure que les organes se caractérisent, que les fonctions se précisent et se délimitent, en créant la division du travail organique, on voit la vie aspirer en revanche à une centralisation plus haute, à la formation d'un miroir conscient. C'est dans le cerveau que se couronne la synthèse organique. La force à laquelle le germe a fourni le premier milieu pour l'exercice de son travail plastique engendre l'homme, en le conduisant, à travers les phases de la vie végétative et animale, jusqu'aux fonctions de la vie intellectuelle.

Le point saillant dans le phénomène de l'évolution organique, c'est que la vie nous apprend ainsi une fois de plus qu'elle est la révélation du progrès. C'est de ce côté qu'on doit s'emparer du problème, et dès lors il nous donne l'unique solution qu'il puisse nous fournir. Si la vie est une force de progrès, elle n'est pas contenue en un point de la durée, ni de l'espace; et de plus, elle est une dans le temps, une dans l'étendue. La vie est synthétique, elle n'adhère pas à tel ou tel élément de l'organisme, ni de l'univers; autrement elle ne régnerait pas sur l'organisme entier ni sur l'univers, tant dans la succession que dans la simultanéité et dans la solidarité des associations élémentaires. La vie est l'unité de l'organisme, l'unité de tout ce qui existe; elle est partout présente et partout la même. Les expressions de la vie, infiniment diverses, ont une commune racine.

---

Digitized by Google

La conscience de la vie en nous, qui fait le *moi*, c'est la conscience même de l'unité de vie dans la multiplicité d'éléments, d'organes, de fonctions et de changements. Le rapport entre l'âme et le corps offre le même problème que la nature nous propose dans ses moindres détails comme dans son ensemble : le rapport entre l'unité et la multiplicité. L'âme une perçoit la multiplicité corporelle dans sa propre unité, elle perçoit sa propre unité dans la multiplicité corporelle. Si la vie n'avait la diversité, elle ne pourrait voir son unité; si elle n'avait en elle l'unité, elle ne pourrait voir sa multiplicité. Dans la vie organique consciente, dans le moi, il y a nécessairement deux choses impliquées, et cette vie n'est que l'un des innombrables rapports où s'accuse la présence de l'unité indivisible dans la diversité élémentaire.

Tout être organisé offre une image raccourcie de l'organisme universel.

La question alors n'est plus de savoir si l'unité est dans l'homme ni dans n'importe quelle organisation, soit qu'elle se réfléchisse au dehors dans la liaison des parties, ou qu'elle se peigne, en outre, dans un centre où elle se perçoit elle-même; il s'agit de savoir si cette activité unifiante et centralisatrice, qu'on ne peut contester, est en chaque organisme où elle se manifeste un principe séparé, indépendant; ou bien si, inhérente à la force générale qui relie, combine et meut tout l'univers, elle ne doit pas être considérée plutôt comme l'apparition de cette force dans un milieu limité, qui sert à la diversifier dans le mode de son activité, dans les phénomènes qu'elle suscite, sans lui ôter rien de son essence, de son identité, en la détachant de la souche de l'être universel, absolu et fondamental.

---

Mais les combinaisons organiques, d'où viennent-elles ? Puisqu'elles sont particulières et diverses, ne faut-il pas qu'un principe limité, défini et particulier leur serve de générateur? Autrement, qu'est-ce qui les particulariserait? Le hasard? Non, car il y a en elles un enchaînement; elles ne sont pas le chaos. Les affinités particulières entre les éléments? Cela ne résout pas la question, car dans les combinaisons organiques on reconnaît un lien; il faudrait donc admettre qu'une force unitaire et organisatrice préexistait dans les éléments. On revient ainsi au problème : il y a quelque chose de particulier dans l'organisme vivant, il y a quelque chose qui n'est point particulier dans l'organisme

Digitized by Google

vivant. Où est le principe de la particularité? Où est le principe de l'universalité?

Pour moi, je ne puis douter que la spécialité ne vienne du corps, assemblage spécial, et que l'unité ne vienne du principe général de vie, de la force partout présente qui unit en développant, qui développe en unissant.

J'ignore l'essence des éléments corporels, mais leur multiplicité est visible dans la réciprocité de leur action; je reconnais leur existence dans leurs propriétés. J'ignore d'où vient la force qui les rassemble dans la synthèse organique, mais je vois cette force agir, et je me trouve contraint de l'affirmer. J'ignore le rapport entre les éléments multiples et la force unitaire, mais je vois au dehors de moi, et j'éprouve en moi que ce rapport existe.

---

C'est à tort que la psychologie a jusqu'à ce jour identifié le *moi* avec l'âme. La psychologie est l'étude des phénomènes de l'âme en tant que consciente. La physiologie est l'étude des phénomènes de l'âme en tant que celle-ci procède sans conscience et se révèle, à son propre insu, dans les lois de la solidarité et du développement organiques. Entre deux, il y a l'âme agissant sous forme instinctive. Mais à la racine du moi intelligent, des fonctions purement physiologiques et des actes instinctifs, il y a quelque chose, et ce quelque chose, toujours identique, est la vie elle-même dans son essence inconnue. La psychologie, la physiologie, l'étude des actes instinctifs, forment trois sciences qui, dérivées d'une souche unique, se proposent la connaissance des phénomènes de la vie à l'état inconscient, à l'état instinctif, à l'état de conscience. Ces trois formes de la vie correspondent aux trois règnes de la nature terrestre; elles enveloppent la plante, l'animal, l'homme. L'animal renferme la plante, l'homme renferme la plante et l'animal, et de plus, la vie fait en lui son avénement sous la forme de la science, de la moralité et de la liberté.

---

Le cerveau humain est l'organe du *moi*. Le cerveau par lui-même est impassible : ce qui sent, ce qui veut, ce qui souffre et désire, ce qui se dérobe ou se donne, c'est l'âme.

A l'aide des représentations que le cerveau nous procure, la volonté

Digitized by Google

est mise en mouvement dans un sens ou dans l'autre. Les représentations, les images qui se peignent dans le cerveau sont la cause occasionnelle, le prétexte et la condition, non le principe même de notre activité. Cette activité en soi est indépendante du cerveau et des représentations qu'il nous permet d'avoir ; elle est le jet permanent, l'impulsion spontanée de l'être en nous. Cette impulsion, qui revêt la forme du désir et de la volonté, n'est pourtant ni la volonté ni le désir. C'est quelque chose de plus primitif encore, et qui, suscitant le phénomène de la pensée et celui du vouloir, n'est pourtant ni le vouloir ni la pensée.

Qu'est-ce donc qui souffre, gémit, pleure, se réjouit, s'exalte tour à tour à l'appel du dehors réfléchi dans le miroir cérébral? Qu'est-ce que sollicite en nous et provoque l'entourage des objets, des personnes, des circonstances et des événements, sinon l'essor de la vie, de l'activité primitive et spontanée, dont notre âme n'est qu'une expression limitée et personnelle ?

---

Le cerveau, l'intelligence est sans émotion. L'âme seule s'émeut : c'est qu'elle est l'effort vital dans sa primitivité, tandis que l'intelligence est en nous l'image des phénomènes reproduits et coordonnés en un système de notions.

L'intelligence, la science est dérivée ; l'âme est un mouvement direct, *inintelligible*, mais ressenti par l'être vivant. Tout ce qui peut être *compris* n'est pas elle, car la compréhension pour nous est l'attribution d'un effet à une cause. Nous comprenons les manifestations de la vie, nous ne comprenons pas la vie elle-même ; nous l'éprouvons. — Aussi loin que nous pouvons dans les choses saisir l'enchaînement des rapports, nous disons que nous comprenons. — Mais il y a toujours un point où il faut s'arrêter, un point obscur où commence l'incompréhensible : c'est là que nous trouvons la vie, la spontanéité, l'être même; en un mot, Dieu. Tout ce qui peut être conçu comme dérivé est du domaine de l'intelligence. Au delà, il n'y a plus de compréhension possible. Mais là où s'arrête notre intelligence ne s'arrête pas la vie. C'est plutôt là qu'elle commence; car l'être ne s'explique pas : il est.

---

Le cerveau est un centre de perception, un organe qui transforme en idées les perceptions externes. Le monde extérieur s'y traduit en

Digitized by Google

sensations; ces sensations, par l'activité propre à l'esprit, deviennent des idées. Le cerveau est donc un vrai miroir. Ce miroir obscurci ou brisé, la perception s'obscurcit ou s'anéantit avec lui.

Le fait est mis hors de doute par la physiologie, et celui qui le contesterait ne ferait que témoigner de son ignorance.

Mais le cerveau, qui travaille à former les idées, ne crée pas de rien les idées. Ce n'est pas l'œil qui voit, c'est l'âme au moyen de l'œil. Ce n'est pas le cerveau qui pense, c'est l'âme au moyen du cerveau. Toute sensation n'est perçue, comme aussi toute idée ou représentation intellectuelle, que par l'âme. Celle-ci dans son mystère est le réservoir où tombent toutes les sensations et toutes les idées. C'est elle qui s'enrichit de tout, au moyen des organes. C'est elle qui engendre aussi, avec ces éléments, des combinaisons non représentées dans la nature, et qui exerce son activité génératrice avec l'aide du cerveau et des sens; mais ce n'est pas le cerveau qui produit, ce n'est pas non plus lui qui coordonne, rassemble et reçoit : c'est l'âme seule, la vie qui nous habite.

---

Le cerveau est l'organe dont la fonction s'appelle penser; ce qui forme, alimente et meut le cerveau, ce n'est pas le cerveau lui-même apparemment. L'eau tombe sur la roue; sans la roue, la meule ne pourrait tourner et moudre le grain; mais comment la roue tournerait-elle sans l'impulsion qui lui est donnée? Or, c'est la vie qui, après avoir formé l'organe de la pensée, l'emploie au profit de la vie.

Les expressions de la vie diffèrent selon les organes, selon leur disposition, leur variété, leur richesse. C'est par la fonction que la vie se détermine, et c'est par l'organe que la fonction existe. La diversité d'organisation fait celle des manières d'être, non l'être en soi.

La vie elle-même, elle est une; il le faut, non pas malgré la variété et la hiérarchie de ses manifestations, mais à cause de cette hiérarchie et de cette variété. Comment imaginer, alors que l'enchaînement règne entre les organes et les fonctions d'un même être, et qu'une incontestable solidarité rattache les uns aux autres les individus, les espèces, les genres et les familles; comment surtout, lorsque toute vie porte le sceau d'un même dessin fondamental, ne pas admettre l'unité de la vie en son principe? Ceux qui admettent l'unité de création en rejetant l'unité de vie se contredisent.

---

Digitized by Google

L'âme, ce point de convergence invisible où aboutissent toutes les impulsions du dehors et d'où sortent toutes les impulsions du dedans; ce ressort tantôt mû et tantôt moteur, qui réagit sans cesse sous l'aiguillon de son milieu, qu'est-ce donc? Je sais que c'est quelque chose, et que ce quelque chose est le fond le plus secret de mon existence, de cette existence dans sa primitivité. Mais je ne puis atteindre ce qui est primitif; je ne puis que le ressentir comme présent et l'affirmer. Les axiomes sont indémontrables, et la vie est un axiome; elle ne se démontre pas, elle sert de support à toutes les démonstrations.

---

En Bourgogne, le peuple dit d'une femme enceinte, « qu'elle bâtit son enfant. » Oui, elle le bâtit, mais avec le secours de la vie. Le sein maternel construit le corps, comme l'oiseau fait son nid, dans l'ignorance des fins que poursuit la nature.

Que la vie agisse sous forme végétative, instinctive ou intellectuelle, elle manifeste toujours une logique intime, profonde, mais aussi incompréhensible qu'elle est indiscutable. C'est un ensemble étroitement uni dans la succession et dans la simultanéité qu'elle met sous nos yeux. Le lien qui persiste dans la diffusion, la finalité et la concordance respective des choses visibles dans la durée et dans l'étendue, dénote la présence de l'unité indivisible, génératrice et coordinatrice.

---

En nous d'ailleurs est le témoignage évident de la force unitaire et centralisatrice qui règne au dehors de nous. Elle tend à se faire jour, cette force, à triompher dans toutes nos œuvres; dans la science, dans l'art, dans la religion, cherchons-nous à réaliser autre chose que l'unité dans la diversité? Dans l'organisation de la justice, qui est celle de la société, n'est-ce pas un besoin d'unité et d'harmonie qui nous excite à des efforts réitérés? Nous avons beau faire, il faut céder à cette impulsion intérieure. Qu'il étudie ou qu'il crée, l'homme cherche avec ardeur un lien, une ordonnance, une hiérarchie et une solidarité entre des parties diverses. Il craint le chaos comme la mort.

Quelle preuve plus manifeste que l'unité universelle agit en nous et par nous! L'identité des procédés trahit l'identité de la force. Les deux caractères indélébiles de la création d'où l'homme est sorti, la



Digitized by Google

solidarité et le développement, se retrouvent dans la création dont l'homme est l'instrument, dans l'histoire, dans la science, dans l'art, dans l'industrie.

Nous ne créons rien qu'avec l'appui de ce qui nous a créés nous-mêmes. Il n'y a qu'un univers, il n'y a qu'un principe universel.

---

Chaque être renferme quelque chose d'individuel, et il y a quelque chose en lui qui n'est pas individuel. Je suis individuel, et j'ai conscience de mon être comme individu, pour autant que je forme un organisme défini au moyen duquel la vie se traduit sur un point de la durée et de l'étendue. Mais je suis participant à l'essence des choses, en tant que c'est un principe général, une substance commune à tous les êtres qui agit dans ce foyer déterminé que j'appelle « moi ».

De ce côté je touche à l'universalité, je n'appartiens ni à l'étendue ni à la durée, — je suis avec l'Éternel, — et je n'ai rien à redouter de la mort parce que la substance qui m'anime et me soutient est la même dont vit l'ensemble.

---

Chaque corps a son âme, et nulle âme ne prend racine dans aucun corps : le corps décide seulement de la manière dont la vie se produira; il est ce qui détermine le caractère individuel.

L'âme elle-même est inhérente à l'être général des choses, qui n'appartient ni au temps, ni à l'espace, ni aux formes, aux métamorphoses et aux attributs des existences particulières.

---

On peut dire que les parents posent les prémisses du corps. La génération, qui est l'hérédité physiologique, décide du côté individuel de la vie. Elle constitue un premier milieu qui, en des proportions variées, offre un mélange des qualités organiques inhérentes aux individus générateurs.

Jamais la constitution d'un enfant n'est absolument identique à celle de ses parents, parce que la combinaison qui se forme par le concours des deux organisations est soumise à des circonstances et à des influences diverses; mais on ne voit pas non plus que la loi de l'hérédité physiologique soit nulle part en défaut, et que les enfants ne

Digitized by Google

trahissent, à un degré quelconque, les sources prolifiques d'où leur organisation corporelle découle.

Il y a toujours croisement dans la génération. Celle-ci est une multiplication qui ne peut aboutir qu'à un résultat synthétique, à un produit.

---

Le côté universel de la vie ne perd pas ses droits pour cela. On le voit prédominer à mesure que l'être s'élève dans l'échelle de la nature. En même temps que le rayon de l'existence augmente, et que l'individu ramène au foyer de sa conscience un plus grand nombre d'éléments, une plus grande richesse d'impressions et d'idées, le désir augmente en lui d'élargir le cercle de sa vie.

L'homme est supérieur à tout ce qui l'environne, parce qu'il va jusqu'à rêver la possession de l'existence universelle, de l'être illimité, de la perfection de l'être. Son âme s'échappe par la tangente de l'idéal, elle fait, dans ce rêve de la perfection de vie, un effort pour atteindre, au moins dans l'ardeur de ses vœux, le fond d'universalité et d'infini qui est en elle. La présence indestructible de la religion, qui ne se lasse jamais d'aspirer plus haut et plus loin que la réalité, prouve suffisamment que la vie, individualisée en nous, est universelle dans sa source, infinie, immuable ; qu'elle ne touche que par un côté à l'ordre phénoménal, et que par l'autre, elle échappe à toutes les fluctuations et à toutes les limites.

---

Quand j'oppose l'âme au corps, c'est la conscience de l'unité que j'oppose à celle de la multiplicité. Je dis *mon corps*, je dis aussi *mon âme;* mais je dis *moi* quand je veux exprimer que je me ressens comme identique à travers les métamorphoses physiques, intellectuelles ou morales de mon être.

Le moi est le nœud invisible, mais toujours ressenti, où l'individu prend conscience de lui-même comme unité multiple : c'est le point synthétique de l'organisme.

Les idées, les sentiments, aussi bien que les sensations et les modifications physiques relèvent de l'espace et du temps. L'idée a une forme, une détermination ; elle appartient à la multiplicité, elle occupe réellement, en s'opposant à d'autres et en se précisant, une portion de *l'espace intellectuel*. Elle surgit et peut disparaître ; elle occupe donc aussi une portion de la durée.

Digitized by Google

Dans toutes les modifications physiques, morales, intellectuelles la conscience de l'individualité persiste. — Mais cette conscience elle-même peut s'éteindre, et d'ailleurs elle n'est pas illimitée non plus; elle embrasse davantage du temps et de l'espace, elle ne sort jamais ni du temps ni de l'espace. Qui dit conscience dit individualité, limite, détermination. L'individu et sa conscience, nés dans le temps, appartiennent au temps; ils surgissent et disparaissent.

Mais n'y a-t-il rien sous cette conscience individuelle elle-même? Il y a d'abord la conscience de l'espèce. Et sous celle-ci, n'y a-t-il pas un dessous plus vaste encore que cette conscience élargie n'atteint pas, ne remplit pas, et à l'égard duquel elle est comme un point lumineux sur un abîme de ténèbres? Feu qui luit, décline et disparaît en se noyant au sein de l'infini?

---

Il est un terme assigné à chaque existence particulière.

La mort, quand elle arrive sans accident, comme le fruit mûr de la vieillesse, n'est pas un arrêt brusque et non motivé, une brutalité ou une impuissance de la nature; elle est un phénomène, un acte et un moment de la vie individuelle. Celle-ci l'engendre par la loi même de son évolution.

Les matérialistes croient avoir tout expliqué quand ils ont parlé d'atomes ou d'éléments qui s'unissent ou se repoussent en vertu de leurs affinités inhérentes, et sans l'intervention d'aucune force organisatrice unitaire.

La mort, dans cette hypothèse, est la dissolution des éléments qui par leur réunion engendrent les fonctions qu'on désigne sous le nom général de la vie.

Ce qui m'a toujours mis en garde contre cette *explication*, c'est la facilité qu'elle offre aux esprits peu familiarisés avec la méditation philosophique. Elle leur paraît évidente d'emblée, mais cette évidence superficielle cache un piége.

D'où vient donc le développement dans l'organisme du vivant, et d'où vient le déclin?

Je défie les matérialistes de rendre compte de l'évolution organique. Si le développement n'est pas la vie, il est le grand fait, le fait dominant et caractéristique de la vie. Ce fait, que le matérialisme ne peut écarter, écarte le matérialisme lui-même en tant que théorie

Digitized by Google

exclusive, et lorsqu'il ne consent pas à ne représenter qu'un aspect incomplet des choses, celui de la multiplicité.

---

Je comprends, dans l'hypothèse du pur matérialisme, la mort comme résultat d'un trouble apporté du dehors dans l'organisme. La combinaison des éléments menacée, détruite dans son équilibre fondamental, il faut bien que l'être, qui selon les matérialistes est un pur effet de cette combinaison, s'altère, s'amoindrisse, disparaisse avec elle.

Mais la destruction de l'organisme par les influences extérieures doit être considérée, malgré sa fréquence, comme un fait à inscrire au chapitre des accidents. La mort normale est celle qui naît de la vie, celle qui, après que l'organisme a touché son apogée, se prépare et s'annonce de loin, arrive sans secousse extérieure, insensiblement, comme le terme prévu de l'évolution décroissante. Le déclin est la forme inverse du développement.

Si la vie n'est qu'un effet de la combinaison matérielle, comment se fait-il qu'une fois formée, cette combinaison ne se maintienne pas? D'où vient qu'elle attire à elle, ou qu'elle repousse ce qui l'entoure; d'où vient qu'après le *crescendo* de vie, le *decrescendo* arrive, qui mène à la mort? Comment expliquer enfin, sinon par une cause interne, et le développement et le déclin?

Le matérialisme excluant tout principe organisateur, tout principe interne de développement, devrait se trouver en face d'une combinaison qui, rassemblée du dehors, ne pourrait également s'amoindrir ni s'accroître que du dehors, et par voie de simple agrégation. Il faudrait dans tous les cas qu'elle demeurât stationnaire, tant que se maintiendraient autour d'elle les conditions générales qui servirent à la constituer: d'où viendraient ses métamorphoses, tant que rien d'essentiel ne serait changé autour d'elle? D'où viendrait ce rapide développement et d'où ce déclin, puisque rien autour d'elle ne se développerait ou ne déclinerait des forces ou des éléments qui seuls, au dire du matérialiste, décident de son avénement et de sa conservation? En vain l'on dira que les conditions ambiantes se modifient; elles ne se modifient pas au point d'atteindre l'être organisé, puisque autour de lui naissent incessamment, croissent et pullulent des êtres semblables; tandis que lui, une fois arrivé au point culminant de la croissance, vieillit sans remède, au sein des mêmes conditions qui le virent apparaître, se conserver, se développer, traverser l'enfance, la jeunesse et l'âge mûr; au sein des

Digitized by Google

mêmes conditions qui assistent dans leur croissance des enfants nés de lui et doués d'une organisation équivalente!

Dans l'hypothèse du matérialisme, la destruction des êtres autrement que du dehors est tout simplement impossible. Or dans les mêmes conditions d'air, de sol, de nourriture qui se sont prêtées au développement de l'individu, plante, animal, ou homme; dans les circonstances les plus favorables à maintenir la vie, on voit cependant l'irrévocable destin s'accomplir, et chaque organisme payer son tribut au déclin et à la mort. Il faut donc bien que, non pas hors de l'individu, mais en lui-même, il existe un principe, une force qui a servi à l'organiser, et qui, suivant un rhythme inévitable, le développe un certain temps pour le délaisser ensuite, pareil à un flot qui se retire sur la grève, et qui finit par y abandonner la dépouille matérielle, l'enveloppe phénoménale de la vie. La naissance, la croissance, le dépérissement et la mort sont les points du cycle organique, et ce cycle fatal, aucun être ne peut le parcourir qu'en vertu d'une loi vivante en lui-même. La force intérieure a besoin sans doute d'attirer à elle les éléments extérieurs, de faire appel à la multiplicité pour engendrer l'individu et le faire entrer dans l'ordre des phénomènes; mais la condition extérieure de la vie, sur laquelle le matérialiste appuie exclusivement, ne suffit pas à caractériser la vie; elle ne peut rendre compte non plus de la mort, parce qu'elle ne peut justifier l'évolution vitale d'où la mort procède. Il faut que le matérialiste nie la mort, comme phénomène interne né de la vie; or il ne le peut pas. Le matérialiste ne voit qu'un seul côté des choses, celui de la multiplicité élémentaire. Le matérialisme est la théorie des borgnes.

---

La vie est en effet un produit sous forme organisée, mais dans ce produit il faut distinguer le multiplicande et le multiplicateur, c'est-à-dire les forces diverses que fournit le milieu et la force unitaire qui les multiplie toutes. Multiplicande et multiplicateur sont nécessairement présents et combinés dans le produit.

---

Si, comme le matérialisme l'affirme, chaque idée est une modification de la substance cérébrale, comment se fait-il que l'effet subsiste quand la cause a disparu? Dans quel réservoir secret tombe l'idée pour

Digitized by Google

y être conservée, et qu'est-ce que la mémoire, qui forme entre toutes ces existences intangibles, entre toutes ces notions un lien intellectuel?

---

La force de vie qui crée en nous le développement organique procède par voie d'élimination et d'association; elle attire et repousse les éléments. On dirait quelque centre astronomique en train de former un système stellaire.

Le principe universel de vie a la propriété de créer des centres organisateurs, des foyers d'attraction et de répulsion où il réside comme un point mathématique, un point idéal. Le germe, son premier rudiment, est aussi son premier intermédiaire : il agit par lui et soutire au milieu universel les éléments nécessaires au développement de la combinaison organique.

---

Bichat définit la vie : l'ensemble des forces qui résistent à la mort. Définition négative. Le physicien définit la matière : ce qui occupe une portion de l'étendue, ou bien : ce qui tombe sous les sens. Cette dernière définition doit être abandonnée, car elle ne caractérise pas la matière en général, mais cette portion de la matière seulement qui d'emblée, ou par le secours de nos instruments, peut devenir l'objet d'une sensation.

Ne vaudrait-il pas mieux définir la matière : tout ce qui subit la loi de la gravitation?

Or l'âme ne subit pas cette loi, elle est elle-même une force de gravitation, car elle fait graviter les éléments vers elle, les associe et les combine pour des fonctions spéciales : elle est la gravitation physiologique.

Dans la syncope, dans le sommeil sans rêve, le corps demeure affaissé: la force vitale agit assez pour maintenir la cohésion des parties indispensables à la vie en tant que respiration, circulation, etc.; elle n'agit pas assez pour lutter, par la puissance qui lui est propre, contre l'attraction moléculaire exercée sur l'assemblage corporel par le centre de la planète. La locomotion ne peut s'expliquer sans une force spéciale capable de lutter contre cette force de gravitation planétaire, et de la vaincre dans une certaine mesure. Tout mouvement est un triomphe relatif de la gravitation animique sur la gravitation planétaire ou purement astronomique.

Digitized by Google

Si l'âme était elle-même sujette à la loi de gravitation élémentaire, comment tous les corps vivants ne tomberaient-ils pas inertes à la surface du sol? La gravitation terrestre agit sans doute sur les éléments corporels doués de vie, car le corps est pesant, mais elle n'agit pas seule : il se fait ici un équilibre de deux forces, qui rend possible la station et le mouvement. Il y a en nous un invisible levier qui agit sur les leviers organiques, une force qui, partie du cerveau sous forme de volonté, se transmet par les nerfs aux muscles, par les muscles aux os, et qui met l'individu en activité, alors que sans elle il resterait incapable de se maintenir debout, à plus forte raison de se mouvoir.

Ceci me paraît très-significatif, et, si je ne m'abuse, les physiologistes vitalistes peuvent en tirer un grand parti.

Quelque chose résiste en nous à la gravitation planétaire; la gravitation planétaire caractérise ce que nous appelons la matière, donc ce quelque chose n'est pas un élément matériel.

Mais la gravitation élémentaire ou astronomique et la gravitation animique ne sont-elles pas deux formes, d'un principe unique de gravitation et de centralisation? Sous les mots attraction moléculaire, affinité chimique, électricité, magnétisme, n'y a-t-il pas une seule chose fondamentale, qui s'exprime diversement en des milieux divers?

---

Les intermédiaires entre la volonté de se mouvoir et les fonctions motrices peuvent être interceptés : c'est la paralysie. La locomotion cesse alors. Cela prouve que la force animique a besoin d'intermédiaires pour agir, mais cela ne prouve nullement qu'elle n'existe pas pour elle-même, et qu'il n'y a là en jeu qu'un assemblage et un cerveau d'un poids, d'une composition et d'une forme déterminés : cela prouve, au contraire, que la force existe, puisque, ses agents médiateurs cessant d'être à sa disposition, elle cesse aussi de pouvoir agir sur le corps. On peut vouloir se déplacer et rester cependant immobile.

---

Tu demandes comment la matière pourrait penser? Je demande, à mon tour, comment la matière peut digérer, respirer, présider à la formation ou à la circulation du sang? Ne sont-ce pas aussi là des fonctions intellectuelles, des propriétés qui supposent l'intelligence quand on les rapporte à l'ensemble de l'organisme? Si la matière est inin-

Digitized by Google

telligente, comment remplira-t-elle seule des fonctions où l'intelligence se révèle sans conteste? Si la matière, au contraire, est douée d'intelligence, quelle différence admissible entre la matière et l'esprit?

On objecte, il est vrai, que ce n'est pas la matière élémentaire qui pense, mais la matière organisée, combinée et associée d'une façon déterminée. De même qu'elle ne digère et ne respire que sous la forme d'un estomac ou d'un poumon, elle n'est susceptible de penser que sous la forme d'un cerveau. J'admets la distinction, mais alors je demande aux matérialistes comment il se fait que la matière sorte de l'état élémentaire et s'organise; comment elle affecte non-seulement la forme d'un estomac et de ses annexes, d'un poumon et de l'appareil respiratoire, d'un cœur et d'un appareil de circulation, d'un système nerveux et cérébral, d'un système de locomotion et de reproduction; je demande comment tous ces organes, tous ces systèmes se relient, se greffent les uns sur les autres, s'enlacent et arrivent à constituer un ensemble? Je demande comment le germe devient l'embryon, comment de l'embryon sort par degrés l'organisme tout entier? Je demande enfin la raison de tous ces phénomènes de solidarité et de développement, en l'absence d'une force qui relie et qui développe?

S'il n'y a pas de force unitaire présente dans l'organisme, comment l'organisme est-il si visiblement un dans sa diversité? S'il n'y a pas de force centralisatrice, comment l'organisme, tout en se divisant de plus en plus dans le travail physiologique et l'activité des fonctions, arrive-t-il cependant à se concentrer de plus en plus pour créer la personnalité, la conscience vivante que l'unité prend d'elle-même au sein de la diversité corporelle?

La fonction dépend de l'organe. Qui le conteste? Il n'y a pas de fonction sans organe. Mais y a-t-il des organes sans un organisme? Où a-t-on vu un estomac isolé digérer, un poumon respirer, un cœur battre, un cerveau penser hors de l'ensemble? Détachez l'organe, il devient inerte, la fonction cesse, la matière retourne, en se désagrégeant, à l'état élémentaire. C'est donc dans l'unité qu'est la racine de l'organisme. Il faut, bon gré, mal gré, en revenir toujours à l'idée d'une force qui unit, qui meut et qui développe à la fois les éléments dont elle compose les corps; d'une force qui ne résulte pas des corps, mais dont les corps résultent.

---

Digitized by Google

Point de fonction sans organe; ajoutez : point d'organe sans organisme, point d'organisme sans force organisatrice.

---

Il est hors de doute que le cerveau sert d'organe à la pensée, comme l'estomac à la nutrition, le poumon à la respiration, le cœur à la circulation, les organes génitaux à la reproduction. Il n'est pas moins certain qu'une altération du cerveau, une anomalie, soit originelle, soit accidentelle de sa constitution intime, a pour conséquence inévitable une altération correspondante dans la fonction, qui est la pensée; tout comme l'altération de l'estomac ou du poumon s'exprime inévitablement dans une altération corrélative de la fonction qui s'exerce par l'estomac ou par le poumon.

Ces faits, que l'expérience a mis hors de toute négation, sont invoqués aujourd'hui avec fracas par les matérialistes. Cependant ils ne prouvent absolument rien, sinon ce que personne ne conteste, à savoir que la vie, pour se manifester sous forme de respiration, de nutrition ou de pensée, a besoin des organes de la respiration, de la nutrition et de la pensée. Ainsi l'ouvrier a besoin de ses outils; que les outils s'altèrent ou s'émoussent, le travail s'en ressentira. Mais en quoi la force organisatrice, qui forma ces organes, est-elle dépendante de leur existence? Elle en est dépendante quant aux fonctions qu'elle ne peut accomplir sans leur secours, elle ne l'est nullement quant à son essence.

Si l'on admet que cette force existe, il est impossible qu'on admette qu'elle s'amoindrisse ou qu'elle s'altère, quand les organes qu'elle a mis à son service s'altèrent ou se réduisent; ni qu'elle cesse d'être, quand ces organes sont entièrement détruits, soit par le fait de la maladie, d'un accident extérieur, ou bien par la vieillesse, la décrépitude et la mort. Les éléments associés dans l'organisme cessent-ils d'exister parce qu'ils se décomposent? Comment donc s'anéantirait la force dont l'existence a été démontrée par cette association même? On ne sait ce qu'elle est, on ne sait d'où elle vient; mais on sait qu'elle est. N'eût-elle été visible qu'un instant, ressentie qu'un instant, elle s'est démontrée à tout jamais aux yeux de la raison. Pour nier qu'elle persiste après la dissolution corporelle, il faut absolument nier qu'elle est; il faut se proclamer franchement matérialiste. Mais alors on se résigne à nier l'évidence mathématique. Et si l'on en revient à dire

Digitized by Google

que la matière est douée de la vertu de s'organiser spontanément, en réalité on n'aura fait qu'une logomachie contradictoire.

---

Et qu'importe ? J'admets que la matière, c'est-à-dire les éléments et les forces que ce mot désigne, soient doués de la propriété de s'associer en des combinaisons organiques. Cela prouve qu'il y a en eux une vertu d'organisation, une puissance de vie, une force de solidarité et de progrès, qui tend à se manifester d'elle-même dans l'infinité des phénomènes qui peuplent la durée et l'étendue.

Or c'est uniquement cela qu'on veut établir : l'existence dans l'univers visible, phénoménal et mobile, d'une force plastique, toujours identique à elle-même.

La nature fourmille d'êtres organisés et vivants, donc il y a dans la nature, et en chaque être une force vivante et organisatrice. On n'en exige pas davantage.

---

La vie universelle se spécialise au moyen des corps, dont les germes constituent la donnée primaire. Autant de germes différents, autant d'espèces, autant de variétés de l'être et de la vie. Mais l'essence vitale du germe, qu'il s'agisse de plantes, d'animaux ou de l'homme, tient certainement à un seul principe, et la vie reste une malgré son épanouissement indéfini et son incalculable diversité.

Tout ce qui tient à la multiplicité est individuel, tout ce qui est individuel est limité. Telle apparaît la vie dans sa profusion phénoménale : toujours elle se limite pour se définir, toujours elle occupe un point du temps et un point de l'espace. Mais on aura beau compter les différences dans les êtres vivants, il sera impossible de les concevoir hors de leur communion avec l'ensemble : sous les voiles de la diversité, on verra briller le sceau de l'unité fondamentale qui trahit la commune origine. Dans les lignes organiques le contour diffère, se rétrécit ou s'étend; malgré cela, ces lignes sont les mêmes dans tous les êtres vivants.

---

Si le corps est la condition indispensable de la vie individuelle, l'assemblage à l'aide duquel l'être universel se limite et se particularise,

Digitized by Google

comment concevoir, après la dissolution de cet assemblage, le maintien de l'existence particulière, privée de son indispensable support?

---

L'intelligence de l'homme s'arrête à cette limite, que l'imagination peut seule franchir. Aucun raisonnement n'est admissible, rien qui nous autorise à rien affirmer. Mais l'expérience que nous avons des lois générales nous conduit-elle vers la négation? Je ne le crois pas.

---

Il est impossible que la mort, quoi qu'elle soit, infirme la loi de solidarité et de développement qui gouverne la nature; il faut que la mort soit dans son mystère conforme au besoin de notre intelligence et à celui de notre cœur, qui réclament un but, une solution, une raison du développement qui s'accomplit dans l'individu au moyen de la vie. Si ce développement doit aboutir au néant, il nous est impossible de comprendre que la vie ait aucun sens, aucune portée, ce qui nous conduirait à affirmer que l'univers entier, d'où cette vie a surgi, n'est que chaos et confusion.

Notre esprit proteste, il réclame une motivation de tout ce qui est. Notre instinct le plus enraciné aspire au développement et cherche l'extension de la vie : si tout son effort doit être vain, il y a donc en nous une loi, il y a un besoin, le plus général et le plus impérieux, il y a l'être même qui marche vers le vide. La vie serait un non-sens. Or la nature nous enseigne, dans le rayon où nous pouvons embrasser les relations de cause et d'effet, que tout instinct correspond à un objet, qu'il y a rapport, finalité respective entre ce que l'être cherche par l'impulsion de sa nature, et ce qu'il doit trouver.

On est donc en droit d'affirmer que la mort, n'importe où elle mène, est l'instrument d'un progrès.

---

Mais n'est-ce pas au profit de l'humanité que le progrès s'accomplit, et l'individu ne lègue-t-il pas son développement à l'espèce? Sans doute, il lui en laisse quelque chose. Mais que de progrès demeurent en lui, combien d'acquisitions intimes, d'accroissements de son existence morale et intellectuelle qu'il n'a pas transmis ou qu'il ne saurait transmettre?

Digitized by Google

Et puis, quand même tout ce qu'il a acquis, quand tout perfectionnement réalisé en lui devrait tomber dans le bilan moral et intellectuel de son époque et de sa génération, à quoi bon ce legs, si l'humanité elle-même doit s'anéantir à son tour et verser tous ces trésors si péniblement acquis dans un vide final?...

---

Le progrès a toujours deux côtés, comme la vie : il est individuel et général. L'individu le procure à l'espèce, l'espèce à l'individu. Mais, pour l'affirmer dans l'espèce, faut-il donc le nier dans l'individu?

---

Il est certain que quelque chose s'ébauche, se forme, se développe encore quand l'organisme corporel est achevé, et ce quelque chose est ce que j'appelle l'organisme intellectuel, constitué par le groupement et l'enchaînement des idées, qui sont à cet organisme ce que la cellule élémentaire est au corps. L'organisation matérielle se couronne dans le cerveau, qui à son tour devient l'agent spécial d'un développement individuel supérieur, le point d'appui d'une nouvelle formation que nous sentons se faire en nous et qui s'appelle l'ésprit. Le cerveau est un vrai foyer de gestation, il sert à la croissance de l'esprit, comme le sein maternel à celle du corps. On peut affirmer que la génération d'un organisme intellectuel est impliquée dans l'existence du cerveau. Il y a emboîtement de cet organisme idéal, mais très-réel, dans l'organisme physique. S'il n'était cependant que le reflet lumineux, l'éclair phosphorescent de celui-ci, il faudrait que leur développement fût absolument parallèle, de telle sorte que la croissance de l'esprit marchât de pair avec celle du corps, et qu'elle s'arrêtât en même temps que lui, à l'apogée de croissance. Cela n'a pas lieu : le corps, qui s'achève dans le cerveau, doit être considéré chez l'homme comme la condition d'une *individualisation* subséquente, d'une forme plus élevée de la vie.

En présence de ce fait, il n'est pas absolument arbitraire de conjecturer qu'au moyen de la mort, la nature délivre la formation supérieure, l'individu intellectuel qu'elle a obtenu avec l'auxiliaire de l'organisme matériel, et l'assistance plus spéciale du cerveau, résumé et couronnement de cet organisme. L'esprit, comme un fruit mûr, se détacherait du corps... La vie humaine ressemblerait ainsi à une gestation, la mort à une naissance. Tout ne fait que s'enchaîner dans la nature, rien n'est

Digitized by Google

un commencement, rien n'est une fin; il n'y a qu'une filière de transformations. De ce que la métamorphose nous échappe à un moment précis, faut-il en conclure que la chaîne est définitivement brisée et qu'elle ne peut se continuer au delà de la portée de notre regard, limité par l'horizon d'une organisation définie?

En vérité, plus on y réfléchit, plus les grandes lois de la nature font présumer que la mort sert à dégager en nous une manifestation supérieure de l'existence, qu'elle nous procure des rapports nouveaux avec l'universel, qu'elle est un avénement et un rajeunissement. On ne contestera pas, du moins, que la fin la plus voisine de l'organisation humaine semble être de provoquer, au moyen du cerveau, le développement d'une existence intellectuelle ayant conscience d'elle-même; en d'autres termes, la formation d'un esprit. Beaucoup d'organisations, il est vrai, ne parviennent pas à se dégager comme esprit des limbes de la vie corporelle. La nature et la société nous donnent à l'envi le spectacle de ces avortements dans la région de la vie intellectuelle, aussi bien que dans la région de l'existence physiologique. Peu d'âmes arrivent à dépasser sensiblement la phase de l'existence instinctive.

Comment concilier ce fait avec l'idée d'une formation nouvelle qui se grefferait sur l'organisation physique, et naîtrait, par la mort, au bout de l'évolution humaine, à une phase supérieure de l'être? Si l'âme n'est mûre pour cette phase nouvelle qu'à la condition d'avoir traversé la période végétative, la période instinctive, et d'être arrivée ensuite à la conscience d'elle-même, pourquoi tant d'âmes cueillies avant l'heure à l'arbre de la vie, et que deviennent toutes ces ébauches restées inachevées? Sont-elles reprises à nouveaux frais? Le germe psychique déposé en elles à l'état rudimentaire, reparaîtra-t-il pour tenter un effort moins stérile en de nouvelles générations? ou bien sont-ils recueillis, malgré tout, ces fruits secs de la vie, et mûris sous un nouveau soleil, avec ceux que favorisèrent de plus heureux destins?

---

Les avortements sont partout dans la nature, mais ils ne détruisent pas la loi des métamorphoses, la loi du développement. De ce qu'une femme avorte, est-ce un motif de croire que la nature n'a pas voulu la création d'un être viable?

---

Quant à ce fait physiologique, que la vie, après avoir formé et

Digitized by Google

parachevé le corps, se retire insensiblement de lui, il me semble plutôt favorable à l'hypothèse que j'imagine.

La force de vie, en effet, ne peut disparaître ni s'amoindrir; du moment qu'elle est admise, elle ne saurait varier. Et cependant elle délaisse le corps insensiblement. Cette activité qui développa l'organisme matériel, que devient-elle? elle existe, elle l'a prouvé; pourquoi semble-t-elle diminuer dès que le corps est complet, et que, grâce à elle, il a atteint sa maturité? La force vitale se convertit, elle ne disparaît pas : elle sert à alimenter la vie intellectuelle, elle s'applique plus spécialement à son développement, après avoir suffi à celui du corps. C'est une séve qui monte, et que le cerveau, devenu plus particulièrement le foyer de l'existence, dérobe à la vie purement physiologique. Celle-ci décroît, en effet, tandis que la vie intellectuelle augmente et prédomine de plus en plus sur l'existence instinctive, sur les élans spontanés de la jeunesse qui l'ont suivie, et qui servirent de transition, entre l'existence où prédomine la sensation et celle où prédomine l'idée. La force vitale se convertit, elle se déplace et travaille à créer l'organisation intellectuelle.

---

On dira qu'il existe une vieillesse pour l'esprit comme pour le corps, et que les forces intellectuelles finissent également par tomber. Il ne faut pas se hâter de conclure sur ce point, et observer soigneusement les phénomènes. On remarquera d'abord que les facultés qui fléchissent avec les forces organiques sont celles qui tiennent de plus près au corps, l'imagination et la mémoire; facultés solidaires, sinon identiques, car se rappeler, c'est imaginer le passé dans le présent. Le souvenir est l'image d'un objet absent. Mais la faculté de généraliser et de motiver qui est la nature même de l'esprit, ne s'affaiblit-elle pas aussi? Cette faculté, la mémoire cédant, doit s'affaiblir. Bien mieux, il est des hommes chez lesquels, durant la vie, toutes les facultés de l'esprit humain ont disparu pour ne laisser derrière elles qu'une triste et incertaine lueur. Oui, mais on a également des exemples que ces facultés ont été rappelées, et que le sujet, frappé pour un temps d'inertie intellectuelle, a renoué par la mémoire le fil de ses sensations et de ses idées antérieures, qu'après une intermittence de ténèbres, il a repris sa vie intellectuelle, en la renouant, en quelque sorte, au moment où elle avait disparu. Dans la syncope, dans le sommeil sans rêve, dans la léthargie, les intermittences de l'esprit sont complètes. On dit qu'elles

Digitized by Google

ne durent guère. Qu'importe le temps : l'essentiel, c'est de constater que le moi, la conscience, l'être intellectuel peuvent s'éclipser pour reparaître ; que par conséquent, quoiqu'elle se retire en apparence, et pour les autres et pour nous-même, la vie intellectuelle peut être conservée en principe dans un asile inaccessible, où, du dehors ou du dedans, nous ne pouvons plus la discerner. Quoique latente, elle est là.

Cela suffit pour rejeter comme non péremptoires les inductions qui iraient à démontrer l'anéantissement de l'organisme intellectuel, en invoquant comme prélude l'affaiblissement des forces de l'esprit dans l'extrême vieillesse. Tant que l'esprit habite le corps, il participe plus ou moins à sa destinée et se trouve commandé par lui en plus d'un sens. Mais il n'en résulte nullement que son affaiblissement touche au fond des choses et ne soit pas seulement d'un ordre transitoire ; de telle sorte qu'un réveil inattendu ne puisse suivre la vieillesse, aboutissant à son terme suprême, la dissolution de l'organisme corporel.

---

Cependant, il n'y a là que de pures hypothèses, et l'on ne peut rien établir de positif, sinon que la preuve absolue est impossible d'un côté comme de l'autre ; et que ni les faits qui semblent plaider l'anéantissement radical de l'individu et de ses acquisitions intellectuelles par la fin de la vie présente, ni ceux que l'on peut invoquer contre cet anéantissement, ne s'offrent avec un caractère décisif, et propre à entraîner la certitude dans un sens ou dans l'autre.

---

Si l'on ne veut recourir à la foi, il n'y a donc rien à formuler là-dessus au nom de l'observation et de la raison, au moins dans l'état présent de la science. La présomption rationnelle la plus forte qui se puisse invoquer en faveur de ce que l'homme désire si ardemment, c'est à mes yeux ce désir même, et l'induction tirée de la loi générale de développement et de solidarité qui gouverne la création. Il semble que cette loi, dont vit l'univers et dont nous vivons, se donnerait un démenti à elle-même si elle laissait sans objet pour l'individu le progrès de la vie individuelle. L'activité qui réside en nous sous la forme d'un besoin irrésistible de progrès, de continuité dans le développement, est ce qui nous pousse à *vouloir* au delà de la mort.

Si la mort est un anéantissement de ce qui s'est formé en nous durant

Digitized by Google

la vie, comment, encore une fois, concilier la mort avec les lois de la vie universelle?

---

La pensée, qui a grandi par une évolution graduelle, n'est pas corporelle; le corps et l'esprit obéissent à la loi de développement qui est en eux, mais le mode diffère pour l'esprit et pour le corps. Le corps, j'insiste sur ce fait, peut ne pas se développer, ou ne se développer plus, tandis que l'esprit croît, et cela souvent avec d'autant plus d'énergie. On a remarqué que les exercices qui tendent à développer particulièrement les forces corporelles ne sont pas ceux qui profitent le plus à l'extension de la pensée. Dans les corps les plus frêles on trouve de très-grands esprits; on en trouve de très-faibles dans les corps les plus robustes. Il semble même qu'il y ait contradiction entre la puissance intellectuelle et l'extrême matérialité de l'organisme corporel.

Il n'y a pas de doute cependant que l'esprit n'ait besoin d'un cerveau pour que sa semence idéale puisse se développer, et que nul cerveau n'existe sans un corps dont il est l'achèvement. Mais il n'en résulte en aucune façon que les développements du corps et de l'esprit soient identiques, ni même qu'ils aient lieu parallèlement. Le cerveau achevé comme organe nécessaire à la pensée, — et cet achèvement existe dans l'homme avant trente ans, — la vie intellectuelle prend son plus vigoureux essor. Elle *commence* une phase supérieure quand le cerveau *s'achève*. Le point où s'arrête le développement physiologique est celui où le développement intellectuel se manifeste dans ses plus réels progres.

Ainsi la vie intellectuelle, bien qu'elle ait toujours besoin du cerveau pour se traduire humainement, n'est pas cependant liée dans son évolution à celle du cerveau lui-même. Elle trouve en lui un lieu propre à son exercice, un lieu de gestation; mais elle ne sort pas, elle ne résulte pas de ce milieu, qui n'est pas la cause, qui est une simple condition de son activité. La croissance de l'esprit est dépendante du cerveau, comme toute force l'est de son milieu; elle est indépendante du cerveau, comme toute force l'est de son milieu par l'essence qui la constitue.

Il est une chose d'ailleurs qui réfute nettement le matérialisme. La pensée est un fait; son développement est un fait aussi. Est-ce que la pensée se mesure? est-ce qu'elle se touche, se pèse, se flaire, s'entend ou se voit?

---



Digitized by Google

Broussais disait plaisamment qu'il n'avait jamais vu « les oreilles de la conscience. » Et il triomphait de ce mot, qui lui semblait accablant pour ses confrères spiritualistes.

Ceux-ci n'avaient qu'une chose à lui répondre : c'est que la conscience apparemment n'a point d'oreilles.

---

Le corps individuel est un groupement de cellules, l'intelligence individuelle un groupement d'idées. La chaîne invisible des idées, leur association dans l'esprit, forme peu à peu un véritable système.

L'idée est l'élément type, la molécule plastique de l'organisme intellectuel ou psychologique. Pour former le corps, la cellule engendre la cellule, et toutes les molécules se groupent, selon des lois déterminées qui créent l'unité dans la variété; ainsi de l'idée naît l'idée, pour créer l'organisme intellectuel.

Mais quelque chose soutient, relie, enveloppe les idées et les cellules. Ici, c'est l'espace phénoménal, là c'est l'espace logique. Et cet espace, de part et d'autre, est le représentant du lien, de la solidarité; en lui agit et réside l'unité. Les idées naissent et s'associent dans un espace indéfini qui est l'infini intellectuel; les cellules du corps surgissent et se groupent dans un milieu matériel qui est la forme extérieure et phénoménale de cet infini. L'infini est la condition d'avénement et d'échange entre les « atomes » sous forme logique, entre les « atomes » sous forme matérielle.

---

Il n'est pas rationnel de conclure que l'activité universelle, dont la puissance d'individualisation est évidente, n'ait pas celle de maintenir l'individualité; non pas en opposition avec la mort, mais, au contraire, avec l'aide de la mort, devenue une fonction de la vie, un acte nécessaire pour détacher l'organisme intellectuel, né graduellement du concours de l'être infini avec l'assemblage organique, avec le corps qu'il emprunte et restitue tour à tour à la multiplicité phénoménale.

---

Les idées sont les situations successives qu'engendre l'esprit dans son mouvement, les états de l'esprit, ses moments, et non pas l'esprit

Digitized by Google

lui-même. L'esprit se ressent dans l'idée; il prend en elle conscience de son être, il n'y épuise pas son être. En lui-même, il représente une force prolifique indéfinie; tant qu'il subsiste, il produit, et il subsiste toujours.

---

Les objets, les corps, communiquent entre eux au moyen de l'air. L'air en vibration fait vibrer les nerfs de l'être vivant; les nerfs en vibration portent le témoignage des existences extérieures jusqu'au moi, point invisible et mathématique où se concentre la vie personnelle.

L'ouïe est la perception de vibrations sonores; la vue, celle de vibrations lumineuses.

La parole, ce pont jeté entre les esprits, est une vibration de l'air.

Les nerfs semblent n'être qu'un appareil d'élaboration de quelque principe nécessaire à l'activité intellectuelle.

La respiration est une *inspiration* constante de la vie en nous. L'organisme vivant est dans l'air comme une éponge qui s'imbiberait de l'élément où elle est plongée.

On serait tenté de voir ainsi dans l'air qui environne, pénètre et baigne toutes choses, l'image, la figure matérielle d'une âme présente partout, active en tout. L'air en effet a le don de l'ubiquité et de l'élasticité infinie; il renferme un principe universel de vie.

Le problème cependant est toujours celui-ci : comment ce qui ne participe en rien aux propriétés de la matière, la pensée ou la volonté, peut-il se mettre en contact avec la matière, agir sur elle ou subir son action? Je veux, et mon bras se lève. Un phénomène frappe ma vue, et ma pensée s'éveille. Le système nerveux sert d'intermédiaire dans les deux cas; mais comment remplit-il l'entre-deux, s'il n'est pas à la fois le conducteur d'un principe matériel et immatériel? Et comment un principe quelconque peut-il être à la fois matériel et immatériel, ce qu'il est et ce qu'il n'est pas? On a beau subtiliser la matière, elle reste toujours la matière; on a beau *imaginer* ce qui n'a point de propriétés matérielles, ce qui ne peut tomber sous les sens, ce qui n'a pas d'étendue, ce qui ne se pèse et ne se mesure pas : cela ne sera jamais matériel.

Évidemment, la question est mal posée. La *matière* n'est pas un principe, elle est un phénomène. Il n'y a que des forces. La matière en soi et pour soi n'existe pas : elle n'existe que relativement à nous; elle est l'objet de la sensation, et la sensation n'a rien d'absolu. Un être doué de sensation ressent le contact des forces extérieures à lui-même,

Digitized by Google

d'une certaine façon que détermine la nature de ses organes. Cette manière de les ressentir, est ce qu'il appelle matière.

Les parties intégrantes de l'univers sont des forces. Tout, en effet, agit et réagit. Mais ces forces multiples sont reliées. C'est l'évidence et c'est le mystère de la création que cet indivisible rapport entre la multiplicité et l'unité. Tout phénomène nous le montre, tout phénomène l'exprime.

La matière est la multiplicité perçue dans l'unité, tandis que l'esprit est l'unité perçue dans la multiplicité. Le rapport entre l'un et le multiple constitue l'univers, il est aussi le rapport qui nous constitue nous-même. Le secret de la vie individuelle est le secret de la vie universelle. L'âme est l'organisme envisagé, ressenti ou conçu dans l'unité, tandis que le corps est l'organisme envisagé, ressenti ou conçu dans la diversité. De même, nous appelons Dieu l'univers considéré dans son lien vivant, nous appelons nature l'ensemble phénoménal, divers et variable, l'univers considéré dans sa multiplicité.

CHARLES DOLLFUS.

Digitized by Google

# EXPOSÉ DES TRAVAUX MODERNES

ET PARTICULIÈREMENT

DES TRAVAUX D'ALEXANDRE DE HUMBOLDT

SUR

# L'HISTOIRE DE LA NUMÉRATION

---

Laplace disait, en parlant de notre système de numération : « L'ingénieuse méthode d'exprimer tous les nombres avec des caractères, en leur donnant à la fois une valeur absolue et une valeur de position, nous paraît maintenant si simple que nous en sentons à peine le mérite; mais cette simplicité même et l'extrême facilité qui en résulte pour les calculs placent notre système d'arithmétique au premier rang des inventions utiles. »

L'invention de ce système numérique est donc un des faits les plus importants de l'histoire des sciences, et même de l'histoire tout entière. Aussi comprend-on que cette question ait préoccupé depuis longtemps l'esprit des historiens; et que les travaux sur ce sujet se soient multipliés depuis l'époque de la renaissance. Toutefois, jusqu'à ces derniers temps, le problème restait sans solution; et cela devait être, car les données du problème étaient insuffisantes. Mais les progrès de la linguistique, en nous faisant connaître les systèmes de numération usités chez un grand nombre de peuples, ont permis aux savants de notre époque de reprendre cette question avec des éléments exacts et précis, et de substituer aux hypothèses et aux systèmes des notions historiques fondées sur la connaissance approfondie des faits.

Digitized by Google

Le travail le plus important qui ait paru sur cette question est un mémoire d'Alexandre de Humboldt [1].

Pendant son mémorable voyage en Amérique, Humboldt avait étudié avec un soin tout particulier les anciens monuments du Mexique et du Pérou; et cette étude l'avait conduit à rechercher les connaissances scientifiques des populations anciennement civilisées de ces contrées, et, entre autres, leurs systèmes de numération. Ce dernier travail devint pour lui le point de départ de recherches analogues sur les systèmes de numération employés chez tous les peuples, recherches pour lesquels il put mettre à profit tous les travaux de la linguistique moderne, en même temps que les ressources d'une immense érudition personnelle. La connaissance des faits le conduisit à la connaissance des méthodes, c'est-à-dire des procédés scientifiques dont les hommes se servirent, le plus souvent d'une manière instinctive, mais parfois aussi d'une manière réfléchie, pour créer leurs systèmes de numération. Aussi ce mémoire a-t-il fixé les bases d'une histoire vraiment philosophique de la numération, puisqu'il donne, d'une part, les faits, et d'autre part, la raison des faits, c'est-à-dire, les principes qui ont guidé l'intelligence dans la formation des systèmes numériques. C'est là seulement que l'on comprend comment notre système actuel, si simple et si scientifique à la fois, a été comme la conséquence logiquement nécessaire de tous les systèmes qui l'ont précédé.

Ce mémoire, dont Humboldt donna lecture en 1819 à notre Académie des inscriptions, puis le 2 mars 1829, dans sa rédaction définitive, à l'Académie des sciences de Berlin, est resté à peu près inconnu, au moins en France. Peu de personnes ont la pensée d'aller le chercher dans le *Journal de mathématiques* de Crelle, où son auteur l'a publié. M'étant occupé depuis plusieurs années de questions relatives à l'histoire des sciences, j'ai dû étudier ce travail, et j'ai pensé que les résultats qu'il contient pouvaient intéresser les lecteurs de la *Revue*. Mais il m'a semblé nécessaire d'en modifier la forme.

En effet, plus de trente ans se sont écoulés depuis la publication de ce mémoire. Or, dans cet intervalle, de nombreux mémoires ont été publiés sur la question; de vives controverses se sont soulevées: on a découvert bien des documents nouveaux; on a mieux interprété les documents anciens. Dans ces conditions, une analyse pure et simple du mémoire de Humboldt n'aurait eu que peu d'intérêt. Il fallait évidemment ajouter aux résultats de ce travail tous les faits nouveaux

[1] Al. de Humboldt.— *Über die bei verschiedenen Volkern ublichen Systeme von Zahlzeichen und über den Ursprung des Stellenwerths in den indischen Zahlen.*

Digitized by Google

que la science a acquis depuis sa publication. C'est ce que j'ai voulu faire; mais je dois dire tout de suite que si les travaux récents ont complété sur beaucoup de points l'œuvre de Humboldt, ils n'ont, en réalité, fait que confirmer tous les résultats généraux que cet illustre savant avait aperçus, en rectifiant certains détails, mais en laissant subsister l'ensemble.

Ces derniers travaux sur l'histoire de la numération sont d'ailleurs fort remarquables à bien des titres.

M. Chasles, dans une série de communications faites à l'Académie des sciences de Paris, a terminé une controverse qui dure depuis l'époque de la renaissance, et sur laquelle Humboldt ne s'était point prononcé, relativement à la connaissance que les Romains auraient eu du système qui attribue aux chiffres une valeur de position, et à la transmission directe de ce système des Romains aux peuples de l'Europe occidentale. Tout récemment, le savant doyen de la Faculté des lettres de Rennes, M. H. Martin, a ajouté un grand nombre de preuves à celles que M. Chasles avait fait valoir à l'appui de son opinion.

M. Jomard a lu à l'Académie des inscriptions, en 1842, un mémoire sur l'histoire de la numération, dans lequel ce savant, auquel on doit la découverte des chiffres égyptiens de l'écriture hiéroglyphique, a donné un grand nombre de faits intéressants, particulièrement en ce qui concerne la forme même des chiffres usités chez les divers peuples. Ce travail n'est pas encore imprimé; mais M. Jomard a bien voulu m'autoriser à le lire. Qu'il me soit permis de lui donner ici le témoignage public de ma reconnaissance.

Un savant allemand, M. Pott, dans un ouvrage publié en 1845, a confirmé une des vues de Humboldt sur l'extension des systèmes quinaire et vigésimal chez presque tous les peuples de la terre.

Enfin, en 1860, M. Pihan, prote de l'Imprimerie impériale, a publié un magnifique ouvrage sur les signes de numération employés par les peuples orientaux anciens et modernes. Il a réuni, souvent au prix de beaucoup de difficultés, les signes de nombres employés par ces peuples, ainsi que les noms sous lesquels on les désigne. Ce livre contient donc la plus grande partie des éléments nécessaires à la solution de la question. Je dois ajouter que ce livre est un chef-d'œuvre de typographie. Beaucoup de signes de nombres manquaient aux collections, d'ailleurs si riches, des types de l'imprimerie impériale. M. Pihan les a dessinés lui-même d'après les meilleurs modèles; et l'emploi de procédés galvanoplastiques a permis d'en obtenir des matrices susceptibles de figurer sans désavantage à côté des plus beaux types de ce

Digitized by Google

célèbre établissement. Les faits innombrables réunis dans ce livre constituent la véritable base d'une histoire de la numération. J'y ai trouvé la confirmation de presque toutes les assertions de Humboldt, qui, bien que n'ayant à sa disposition qu'un nombre de faits extrêmement restreints, a su cependant y démêler la vérité avec une sagacité merveilleuse : car ce n'est que sur quelques points de détail que les faits réunis par M. Pihan sont en contradiction avec les opinions de son prédécesseur.

Telles sont les diverses sources où j'ai puisé le complément du travail de Humboldt.

---

## I

L'homme possède la faculté merveilleuse de penser et la faculté non moins merveilleuse d'exprimer sa pensée, c'est-à-dire de la manifester sous une forme sensible, symbole matériel d'un fait purement immatériel. Ces deux faits, bien distincts quant à leur nature propre, ont cependant l'un avec l'autre les relations les plus intimes et les plus nécessaires ; car si la pensée est le point de départ des signes qui la traduisent, les signes à leur tour réagissent sur la pensée elle-même, en lui prêtant un concours dont elle ne pourrait en aucune façon se passer. En effet, ils sont la condition absolue de l'exercice de la pensée individuelle, puisqu'ils donnent une forme nette et précise aux idées qui sont l'objet de ses combinaisons ; ils sont encore la condition absolue des progrès de la pensée générale, parce qu'en permettant l'échange des acquisitions de la pensée individuelle, ils les mettent au service de l'espèce humaine tout entière, pour constituer son patrimoine intellectuel, patrimoine qui par cela même est susceptible d'un accroissement indéfini. La création des signes est donc l'un des faits les plus importants de la vie intellectuelle de l'homme, soit individu, soit espèce, puisque c'est à leur aide que l'homme a pensé et qu'il a manifesté sa pensée partout, qu'il l'a imprimée, comme le disait Buffon, sur toute la face de l'univers.

Cette faculté, que l'homme possède, d'attribuer à un fait matériel un sens purement intellectuel, de transformer ce fait en un signe d'idées, s'est manifestée, dès le début même de l'histoire de notre espèce, par la création du langage, création purement instinctive et qui est entièrement sortie du conflit de l'organisation physique et de l'organisation

Digitized by Google

morale. Les travaux, si remarquables et si riches en promesses de tout genre, que la linguistique moderne accumule tous les jours avec la plus grande rapidité, nous apprennent que la formation du langage a été, chez tous les peuples, un fait naturel et spontané, qui, après s'être manifesté dans le principe d'une manière éclatante, se continue, à tous les moments de la vie de l'humanité, pour suivre dans ses modifications, l'évolution incessante et indéfinie de la pensée humaine. Mais la parole humaine est, comme le son, qui lui sert de véhicule, limitée à l'instant précis où on l'émet, à l'étendue de la masse d'air qu'elle ébranle dans ses vibrations. Si donc la parole est une traduction fidèle de la pensée, elle est cependant beaucoup trop bornée dans l'espace et dans le temps pour être indéfiniment échangeable et transmissible, pour devenir, par conséquent, le moyen le plus sûr dont notre espèce puisse se servir pour réagir sur elle-même. Il fallut donc créer d'autres modes d'expression, des signes ayant une durée illimitée, pouvant passer de main en main, et pour ainsi dire d'intelligence à intelligence, qui conserveraient, si l'on peut parler ainsi, dans ce continuel échange, toute leur intensité, et qui ne seraient jamais exposés à décroître et à s'évanouir par le fait de leur dispersion à travers le temps et l'espace. De ce besoin, généralement compris, naquit l'écriture qui, en parlant à l'œil, au lieu de s'adresser à l'oreille, pouvait acquérir ce caractère de durée que la parole était absolument incapable d'atteindre.

Mais si la parole et l'écriture ont ce caractère commun d'être, l'une et l'autre, l'expression de la pensée humaine, elles sont cependant bien différentes, l'une de l'autre, quant à leur origine et, par cela même, quant à leur histoire.

Le langage se développe naturellement, spontanément, comme une conséquence naturelle et nécessaire de l'organisation humaine. Les langues naissent, croissent, se détériorent et périssent en donnant naissance à d'autres langues; reproduisant ainsi, d'une manière très-exacte, les diverses phases de l'existence d'un organisme vivant, en obéissant à des lois supérieures à la volonté de l'homme, qui ne peut rien sur elles, si ce n'est dans une mesure extrêmement restreinte. Il n'en est point de même de l'écriture, même si nous donnons à ce mot l'acception la plus étendue qu'il est capable de recevoir : celle de la représentation figurée, visible de la pensée. C'est un fait tout conventionnel, et, par conséquent, tout arbitraire, un fait qui est et qui n'a pas toujours été, dont la date, si elle n'est pas actuellement assignée, est cependant assignable, qui pouvait par conséquent ne pas être; un fait que nous pouvons volontairement modifier et perfectionner indéfini-

Digitized by Google

ment. Cela nous explique comment la parole et l'écriture, bien qu'elles se proposent le même but, l'atteignent cependant en suivant des routes différentes, parce qu'elles ont des points de départ différents. L'intelligence, en créant tous les modes d'écriture qui ont été et qui sont encore aujourd'hui en usage, a donc procédé d'une manière tout autre que lorsqu'elle a créé le langage.

Toutefois la communauté du but a amené entre le langage et l'écriture des relations nécessaires; une série d'actions et de réactions réciproques. L'écriture, qui se proposait d'abord de traduire la pensée abstraite, s'est efforcée peu à peu de traduire la parole, et de substituer à la représentation même des pensées celle des sons ou des signes des pensées. Mais, en devenant la représentation du langage, elle a exercé sur le langage lui-même une toute-puissante influence; elle a donné aux langues un caractère de fixité, relative il est vrai, qu'elles n'auraient pu revêtir autrement ; et elle est souvent devenue une cause de perfectionnement pour les langues qui cherchaient à imiter sa précision et sa netteté.

Ces actions et ces réactions réciproques du langage et de l'écriture se retrouvent nécessairement dans l'histoire des signes des nombres. L'expression parlée et l'expression écrite des nombres sont des faits primitivement distincts, qui se sont produits d'une manière tout à fait indépendante l'un de l'autre, et sans que l'on ait cherché, dans le principe, à calquer la numération écrite sur le langage. Mais il était impossible que deux modes d'expression des mêmes idées fussent en contact l'un avec l'autre sans exercer l'un sur l'autre une influence réciproque. De là de nombreux échanges, mais qui n'ont rien de nécessaire; comme Humboldt qui les indique, en fait justement la remarque dans une page admirable qu'on me saura gré de citer ici : « De même que le langage influe sur l'écriture, et que l'écriture influe sur le langage, sous certaines conditions déterminées par Silvestre de Sacy et par mon frère; de même les manières de compter, si différentes chez les différents peuples, sont nécessairement dans un échange réciproque d'influences avec l'hiéroglyphique des nombres. Toutefois, de cet échange réciproque, on ne peut pas toujours tirer des conclusions rigoureuses. Les signes de nombres ne suivent pas toujours les mêmes groupements d'unités que les langues: de même que dans les langues nous ne trouvons pas toujours les mêmes points d'arrêt (les mêmes intervalles quinaires) que dans les signes de nombres. Mais, quand on embrasse d'un coup d'œil les produits de la langue des nombres et ceux de l'écriture des nombres dans les zones les plus diverses, comme l'ensemble des créations de

Digitized by Google

l'intelligence humaine s'appliquant aux relations de quantités, on découvre alors, dans la numération écrite d'un peuple, les particularités de la numération parlée d'un autre peuple, qui, d'abord, nous semblaient isolées; d'où l'on doit conclure qu'une certaine infériorité dans le domaine numérique du langage ou de l'écriture, serait une mesure fort trompeuse de ce que l'on appelle l'état de civilisation de l'humanité. On y retrouve, en effet, impliqués les uns dans les autres et contrastant entre eux, les mêmes rapports que chez les peuples qui possèdent l'écriture alphabétique ou des signes purement idéographiques, et qui présentent tantôt le domaine le plus riche de formes grammaticales, de flexions qui se développent d'une façon organique du sein même des radicaux, et tantôt des langues presque entièrement dépourvues de flexions et de formes, et comme cristallisées au moment même de leur première émission (et tout cela dans les degrés les plus divers de culture intellectuelle et d'organisation politique). Et c'est ainsi que l'espèce humaine, unique, bien que par l'action et la réaction réciproques du monde intérieur et du monde extérieur (action et réaction dont les premiers faits décisifs demeurent enveloppés dans l'obscurité mythique du monde primitif), elle ait été brisée dans les directions les plus diverses, a conscience qu'elle conserve, et le plus souvent d'une manière irrésistible, sa vieille nature, même lorsque de grands cataclysmes rapprochent géographiquement l'une de l'autre les langues les plus hétérogènes; mais la ressemblance des sons qui résonnent dans les zones terrestres les plus éloignées, en formes grammaticales ou en essais graphiques pour exprimer les grands nombres, démontrent l'unité de la race antique, la prépondérance de ce qui, dans l'intelligence intérieure, provient de l'organisation commune de l'humanité. »

Toutefois, si l'histoire de la numération nous présente des faits comparables, à bien des égards, à ceux de l'histoire générale du langage et de l'écriture, et de leur influence réciproque l'une sur l'autre, elle s'en distingue cependant par des traits particuliers, qui lui donnent une physionomie à part dans l'histoire de l'expression de la pensée. En effet, la représentation des idées de nombre, ou de la quantité abstraite déterminée, qui constitue l'objet de la numération, eut de très-bonne heure un autre but à atteindre que celui d'exprimer des grandeurs numériques; elle dut également fournir les éléments qui servent aux combinaisons du calcul arithmétique, et elle devint ainsi l'un des premiers instruments scientifiques dont se servit l'espèce humaine.

On comprend dès lors comment cette condition nouvelle dut intro-

Digitized by Google

duire dans l'histoire de la numération des éléments spéciaux qui ne se rencontrent point dans l'histoire du langage; comment, par conséquent, cette histoire de la numération doit former un chapitre à part dans l'histoire générale de la pensée humaine et de ses divers modes d'expression. C'est cette histoire dont je me propose d'indiquer les traits principaux, en réunissant tous les documents réunis par Humboldt et par ceux qui l'ont suivi, dans l'étude de la numération.

## II

L'homme, dès les premiers moments de son existence sur la terre, se trouva en présence de collections d'objets qu'il fallait évaluer. L'idée du nombre, qui lui était nécessaire pour évaluer ces collections, fut donc l'une des premières idées qui entrèrent dans son intelligence; et le langage des nombres ou la numération parlée fit partie du langage primitif, et fut, au moins partiellement, contemporain de l'origine même de l'espèce humaine. Il y eut ainsi dès le début, des appellations spéciales pour désigner les premiers nombres, qui se présentaient à chaque instant dans toutes les circonstances de la vie; et ces noms plus ou moins modifiés ou altérés, forment encore aujourd'hui chez tous les peuples de la terre le point de départ de la numération parlée.

Mais ces noms de nombres furent très-restreints, et cela devait être. On ne pouvait pas évidemment assigner des noms à tous les nombres possibles; puisque, quelque grand que soit un nombre, on peut toujours en concevoir un plus grand, et que la série des nombres est réellement infinie. On ne pouvait même multiplier les noms des nombres au delà d'une limite très-rapprochée de leur origine; on aurait ainsi surchargé la mémoire d'un très-grand nombre de mots différents, et on aurait toujours fini tôt ou tard par rencontrer la même difficulté, par se heurter contre le même obstacle. Il fallut donc, de toute nécessité, imaginer un procédé qui permît d'exprimer un nombre quelconque par la combinaison d'un nombre restreint de mots.

Le premier procédé de ce genre qui se présenta à l'intelligence fut d'ajouter ensemble deux noms de nombres; de dire, par exemple, *trois et quatre* pour *sept*. Un pareil mode d'expression, applicable à certains nombres, se retrouve encore aujourd'hui chez beaucoup de peuples sauvages. Mais il est très-restreint dans son application, et par conséquent il ne peut résoudre la question que d'une manière tout à fait

Digitized by Google

insuffisante. Il fallait, de toute nécessité, trouver une méthode générale qui pût s'appliquer, non pas à tel ou tel nombre en particulier, mais à tous les nombres possibles.

Or, une pareille méthode existe chez tous les peuples de la terre, où nous voyons le système de la numération parlée, et aussi celui de la numération écrite, quand elle s'y rencontre, dériver d'un principe unique, très-simple et en même temps très-scientifique. On introduit, dans la série des nombres, des points d'arrêt correspondant à des intervalles égaux. Tous les termes de la série, depuis son origine jusqu'au premier intervalle, portent des noms spéciaux. Au delà du premier intervalle, on recommence à désigner les nombres à l'aide des noms dont on s'est précédemment servi, en les répétant dans le même ordre, et en ajoutant à cette dénomination, celle du point d'arrêt à partir duquel on a recommencé à compter. De là résulte la possibilité de dénommer tous les nombres à l'aide d'un nombre restreint de mots. Mais il s'agit, maintenant, de dénommer les points d'arrêt. On répète sur la série d'ordre secondaire qu'ils constituent une opération tout à fait comparable à celle que l'on a effectuée sur la série primaire qui contient tous les nombres : c'est-à-dire que l'on introduit dans cette série secondaire de nouveaux points d'arrêt qui séparent des intervalles égaux entre eux, et qui contiennent le même nombre de termes que les intervalles de la série primaire. Il est alors très-facile de dénommer ces points d'arrêt, en y employant les noms mêmes qui servent à dénommer les termes qui précèdent le premier intervalle dans la série primaire, en y ajoutant seulement une dénomination spéciale indiquant qu'ils appartiennent à une série secondaire. Ensuite, avec cette série secondaire, on créera une série tertiaire, et ainsi de suite, jusqu'à l'infini, si le besoin l'exige, sans avoir à faire intervenir d'autres appellations nouvelles, que pour indiquer l'ordre de chaque série. On forme ainsi ce que, dans le langage ordinaire, on appelle des unités de différents ordres, unités qui, dans notre système décimal, constituent les dizaines, les centaines, les mille, etc.

Cela, du reste, peut s'expliquer d'une manière beaucoup plus simple, en employant la langue des mathématiques. Ces différents ordres d'unités qui s'échelonnent dans la numération, sont les diverses puissances du nombre qui indique la distance du point d'arrêt au commencement de la série. En conséquence, tout nombre est désigné par la somme d'un certain nombre de multiples d'une puissance ou de plusieurs des puissances du nombre qui forme la racine du système, ou, ce qui revient au même, c'est la somme d'un certain nombre de termes

Digitized by Google

d'une progression géométrique dans laquelle chacun de ces termes est pris avec un coefficient particulier. En d'autres termes, un nombre quelconque peut être exprimé par la formule suivante :

Soit R le nombre pris pour racine du système, nous aurons, pour l'expression du nombre : $ar^n + br^{n-1} \pm cr^{n-2} \ldots . pr \pm qr^0$, formule dans laquelle $r$ est un nombre quelconque, et $r^0$ l'unité.

Il y a là une conception mathématique fort remarquable, qui se retrouve d'une manière plus ou moins complète au fond de tout système de numération soit parlée, soit écrite. C'est en effet le plus ancien exemple que nous ayons de l'emploi d'une progression géométrique. La numération écrite, telle que nous la possédons aujourd'hui, est parvenue à résoudre ce problème de la manière à la fois la plus simple, la plus complète et la plus satisfaisante. La numération parlée n'y est arrivée que d'une manière incomplète, parce qu'elle n'a pu faire oublier entièrement des habitudes de langage plus anciennes qu'elle, et qui l'ont empêchée de constituer un système parfaitement homogène.

Cette formule algébrique est donc l'idée fondamentale de tous les systèmes de numération, celle qui leur sert à tous de point de départ. Nous avons à voir maintenant comment cette idée a été réalisée dans tous les systèmes de numération, soit parlée, soit écrite.

Or, si nous examinons les systèmes de numération employés chez les différents peuples, nous voyons de suite un autre fait se manifester.

Si nous partons du principe scientifique de la numération, tel que je viens de le rappeler, et si nous admettons que la formule précédente est la formule d'un nombre quelconque, il est bien évident que la lettre $r$ peut recevoir une infinité de valeurs numériques différentes; en d'autres termes, qu'il y a un nombre infini de systèmes de numération possibles. Cela revient, en langage ordinaire, à dire que, au point de vue théorique, les interruptions de la série des nombres pourraient être prises indifféremment après tel ou tel nombre.

Si donc la numération parlée avait été une convention arbitraire, un produit réfléchi de l'intelligence, on devrait trouver, chez les divers peuples de la terre, un grand nombre de systèmes différents, caractérisés par le nombre qui précède le point d'arrêt : car, pour qui se place au point de vue de la simple théorie, on ne voit en réalité aucun motif qui ait dû faire prévaloir tel système plutôt que tel autre. Mais l'étude des faits nous conduit à une conclusion tout autre : elle nous montre que le même système de numération parlée est, sauf quelques modifications, en vigueur chez tous les peuples de la terre ; d'où nous devons conclure

Digitized by Google

que ce système a son origine dans la nature même de l'homme, et qu'il est, en réalité, un des faits primitifs de notre histoire.

En effet, ces interruptions périodiques de la suite infinie des nombres correspondent toujours, chez tous les peuples, aux trois nombres *cinq*, *dix* et *vingt;* d'où il résulte que le système de la numération parlée est toujours quinaire, décimal ou vigésimal. Or ces trois systèmes primitifs, bien qu'ils puissent présenter certaines différences entre eux, ne sont pas cependant incompatibles, et peuvent par conséquent se prêter à des essais de fusion l'un avec l'autre, puisque les nombres *dix* et *vingt* sont des multiples du nombre *cinq*, et que par conséquent, pour parler le langage des mathématiciens, ces trois systèmes ont une commune mesure. On comprend donc comment ces trois systèmes de numération, qui coexistèrent à l'origine, aient fini par se fondre plus ou moins complétement dans le système décimal, mais en laissant de leur existence primitive des traces qui ne peuvent être douteuses pour personne.

Dans son mémoire, Humboldt cite un grand nombre de faits qui démontrent que les peuples les plus divers, et dans les contrées les plus éloignées, ont employé des groupes de cinq, de vingt chiffres. Il en cite des exemples en Amérique, chez les Muyscas du plateau de Bogota, les Azteks du Mexique, les Otomites des bords de l'Amazone; les Cozas; en Afrique, chez les Mandingues; en Europe, chez les Basques et les nations d'origine kymrique et gaëlique. La langue française actuelle conserve encore un débris de l'ancien système vigésimal dans le terme *quatre-vingts;* et ce débris, unique aujourd'hui, s'y accompagnait jadis de plusieurs autres, comme le prouvent les termes *six-vingts* et *quinze-vingts*, aujourd'hui complétement tombés en désuétude, mais qui ont fait longtemps partie de la langue, et qui sont encore, à ce qu'il paraît, usités dans certaines localités de la Bretagne. Depuis la publication du mémoire de Humboldt, ce fait a été démontré d'une manière encore plus complète par M. Pott, dans l'ouvrage que j'ai cité au commencement de cet article; il y prouve à l'aide d'un nombre immense de faits, la coexistence primitive des trois systèmes de numération, quinaire, décimal et vigésimal.

La numération écrite qui a, dans un grand nombre de circonstances, cherché à se modeler sur la numération parlée, nous présente des exemples de ce triple système de numération. Les Étrusques et les Romains avaient des signes particuliers, V, L, D, pour indiquer les nombres *cinq*, *cinquante et cinq cents;* ce qui nous montre une combinaison particulière des systèmes quinaire et décimal. On retrouve, d'autre

Digitized by Google

part, le système vigésimal dans l'écriture hiéroglyphique des Azteks, où ce système existe seul et sans être accompagné d'un système quinaire ou dénaire. Les unités y sont représentées par des clous; une plume représente le nombre *vingt* ; une plume dont le tuyau est rempli de poudre d'or, la 2e puissance de vingt ou quatre cents; un petit sac avec huit mille amandes de cacao, la 3e puissance de vingt ou huit mille. Ces faits nous montrent un des plus curieux exemples de ces influences réciproques de la numération parlée et de la numération écrite, sur lesquelles Humboldt a insisté dans le passage que j'ai rappelé plus haut. Humboldt rapporte encore un très-curieux exemple de ce fait, en nous montrant, deux des populations les plus sauvages de l'Amérique méridionale, les Yaruros de l'Orénoque et les Guaranis du Paraguay qui comptent par vingtaines, à l'aide de grains de maïs.

Aussi, bien que le système décimal ait fini par prévaloir sur les deux autres systèmes, il se présente cependant, dans la numération parlée, et même, mais tout à fait exceptionnellement, dans la numération écrite, un certain nombre d'écarts de la règle qui a présidé à sa formation, écarts qui s'expliquent parfaitement quand on les rattache à leur origine, c'est-à-dire aux systèmes quinaire et vigésimal.

Et maintenant on se demande comment il se fait que ces écarts aient persisté et que l'intelligence humaine n'ait point cherché à déduire sa nomenclature des nombres d'un principe rigoureusement unique, du système décimal par exemple. La réponse est bien simple : cela n'aurait eu aucun avantage. La numération parlée n'est point, elle ne peut pas être, comme la numération écrite, un instrument de calcul et par suite un instrument de science. Des irrégularités plus ou moins nombreuses dans le système de la numération parlée n'avaient donc en réalité pas plus d'inconvénients que n'en ont, dans les langues à flexions, des irrégularités grammaticales qui se présentent en plus ou moins grand nombre dans la construction même des mots dérivés. Dans toutes ses créations spontanées, l'espèce humaine ne s'astreint jamais à l'unité, à la simplicité rigoureuse : elle n'y arrive que peu à peu et par les progrès plus ou moins lents de la réflexion.

Il n'y eut donc point, dans le principe, comme on le dit et comme on le répète partout, un système unique pour la nomenclature des nombres, système qui aurait été le système décimal : il y eut en réalité trois systèmes, primitivement distincts les uns des autres, mais nullement incompatibles, et susceptibles, en se mélangeant, de donner naissance à un système mixte, plus compliqué, sans doute, que chacun des trois systèmes en particulier, mais qui ne l'était pas assez

Digitized by Google

pour présenter, dans les applications, des difficultés réelles. On comprend dès lors facilement comment la fusion de ces trois systèmes, tendant à devenir tous les jours de plus en plus complète, le système décimal, qui se liait si facilement aux deux autres, a dû finir par prédominer sur eux, et par les absorber en plus ou moins grande partie; de telle sorte que, de très-bonne heure, ces deux systèmes disparurent plus ou moins complétement, en laissant seulement, dans le système dominateur, des traces encore aujourd'hui parfaitement reconnaissables. C'est là ce qui explique comment, au premier abord, on a pu considérer le système décimal comme ayant été primitivement le système de la numération usitée chez tous les peuples de la terre.

Cette prédominance du système décimal avait déjà frappé d'étonnement les philosophes de l'antiquité. Aristote, dont les écrits constituent l'encyclopédie la plus complète de toutes les connaissances scientifiques, longuement amassées par ses prédécesseurs dans la science et par lui-même, s'en était déjà vivement préoccupé, et avait cherché à s'en rendre compte. Il a, dans une page fort curieuse de l'un des moins connus de ses écrits, nettement indiqué le fait, et posé, par voie d'interrogation, toutes les explications possibles. Nous verrons, en citant cette page, que parmi ces explications, il avait indiqué celle que les découvertes modernes nous font considérer comme étant l'explication vraie.

« Pourquoi, dit-il dans ses Problèmes, tous les hommes, tant barbares que Grecs, comptent-ils jusqu'à dix, et non pas jusqu'à quelque autre nombre, comme deux, trois, quatre ou cinq, et pourquoi ne reprennent-ils pas alors la série des nombres, en disant *un* et *cinq*, *deux* et *cinq*, comme ils disent *un* et *dix* (*onze*, ενδεκα), *deux* et *dix* (*douze*, δωδεκα)? Et pourquoi, s'arrêtant au nombre dix, recommencent-ils à compter, en reprenant la série au delà de ce nombre? En effet, chacun des nombres est celui que l'on place d'abord, plus *un* ou *deux*, et devient ainsi une quantité quelconque : et l'on compte ainsi en déterminant la distance à laquelle on se trouve du nombre *dix*. Ce n'est certainement pas par hasard que les hommes agissent ainsi, là, comme en toute chose; car ce qui se produit partout et toujours n'est point un effet du hasard, mais un fait naturel. Est-ce parce que le nombre *dix* est un nombre parfait? car il contient tous les genres de nombre : le pair et l'impair, le carré et le cube, le linéaire et le superficiel, le premier et le composé. Est-ce parce que le nombre dix est le principe des nombres? puisque *un*, plus *deux*, plus *trois*, plus *quatre*, constitue la décade. Est-ce parce qu'il existe neuf corps mobiles? Est-ce



Digitized by Google

parce qu'en dix proportions sont contenus les quatre nombres cubiques, nombres qui, d'après le dire des pythagoriciens, constituent le grand tout ? *Est-ce parce que tous les hommes possèdent naturellement dix doigts* ? parce que, possédant ainsi les signes d'un nombre qui leur est propre, ils y rapportent tous les autres. Seule, une nation thrace ne compte que jusqu'à quatre, parce qu'elle ne peut, comme les enfants, compter au delà, et qu'elle n'a pas besoin de choses multiples. »

On voit qu'Aristote avait nettement posé la question : les travaux de la science moderne nous permettent aujourd'hui de la résoudre.

Et d'abord, je dois faire remarquer que l'exception qu'Aristote signale à la règle générale n'est qu'une exception apparente. On a, depuis Aristote, signalé à diverses reprises des nations sauvages qui ne comptaient, dit-on, que jusqu'à quatre, et on a toujours considéré ce fait comme une condition d'infériorité intellectuelle. Mais il n'est pas possible d'admettre sérieusement un pareil fait, car il n'est pas possible de croire qu'un homme, quelque bornée que soit son intelligence, ne puisse avoir l'idée du nombre *cinq*, ou du nombre *six*, quand il a l'idée du nombre *quatre*. Or quand on y a regardé de près, on a reconnu que cette anomalie apparente tenait uniquement à l'existence du système quinaire et à l'absence d'un terme spécial pour le nombre *cinq*, qui, chez un grand nombre de peuples, est exprimé par le même mot que celui qui signifie la main.

Quand nous avons éliminé cette première difficulté, nous pouvons penser, avec Aristote, qu'un fait général et qui se retrouve dans l'espèce humaine tout entière ne peut pas être l'effet du hasard, qu'il n'est même pas l'effet d'une convention arbitraire ; que c'est un fait naturel et dont la cause peut être assignée. Or cette cause, comme Aristote l'avait pressenti, réside dans l'organisation même de l'homme, où l'on trouve d'ailleurs, à un point de vue bien plus général encore, l'origine première de la plupart des procédés que l'homme a employés instinctivement dans la création du langage.

Quand je veux faire connaître à quelqu'un la nature et les propriétés d'un objet qu'il ne connaît point, je n'ai pas de méthode plus prompte et plus sûre, pour atteindre le but que je me propose, que de comparer cet objet à un autre objet bien connu et nettement déterminé. La comparaison, ou, comme disent les grammairiens, la *métaphore* est donc le procédé primitif, et par conséquent le procédé le plus habituel de l'intelligence, surtout chez les peuples encore jeunes, et qui ne se sont point élevés jusqu'aux notions abstraites. Mais il n'est rien que nous connaissions mieux que notre propre corps, et les différentes parties

Digitized by Google

qui le composent. Aussi le corps humain fût-il, dès l'origine, le terme général de comparaison, et, en quelque sorte, l'explication et la mesure de toutes choses, dans le monde matériel et même aussi dans le monde moral. Ce n'est point ici le lieu de donner les preuves de ce fait ; on les trouvera dans toutes les langues, qui présentent partout, dans un nombre immense d'expressions, une série de métaphores, toutes empruntées à l'organisation humaine. M. Pott, dans l'ouvrage que j'ai déjà cité, en a recueilli un très-grand nombre avec une patience tout allemande ; mais quelles que soient la richesse, et la variété de son érudition, il est bien évident qu'il n'a pas épuisé le sujet. On pouvait donc supposer, avant tout examen de la question, que la nomenclature des nombres a une semblable origine. Mais ici nous pouvons remplacer les idées théoriques par les faits eux-mêmes.

Nous pouvons affirmer aujourd'hui que le corps de l'homme a été le point de départ des trois systèmes de numération qui ont constitué la numération parlée, de même qu'il a fourni les premières mesures. Les doigts, qui ont été, comme nous le verrons plus loin, les premiers instruments de l'arithmétique, ont réglé par leur nombre les intervalles qui ont séparé à des distances égales les divers termes de la suite des nombres ; et c'est ainsi que sont nés les systèmes quinaire, décimal, et vigésimal, parce que l'on a compté tantôt les doigts d'une seule main, tantôt ceux des deux mains, tantôt, enfin, ceux des deux mains et des deux pieds. Ce qui prouve bien que c'est ainsi que les choses se sont passées, ce sont les dénominations mêmes des nombres *cinq*, *dix* et *vingt*. Il existe encore aujourd'hui beaucoup de peuples chez lesquels *une main* veut dire *cinq* et *deux mains*, *dix* ; et c'est même là ce qui, selon toute apparence, a causé l'erreur de ceux qui prétendent qu'il y a des peuples qui ne comptent que jusqu'à *quatre*, parce que, chez eux, le nombre *cinq* n'a pas d'appellation spéciale. Humboldt et M. Pott en ont réuni de curieux exemples. En effet, ces dénominations se retrouvent chez presque toutes les populations américaines, depuis les plus sauvages comme les Yaruros de l'Orénoque, jusqu'aux plus civilisés comme les Muyscas des environs de Cundinamarca sur le plateau de Santa-Fé de Bogota. Ainsi, dans la langue *chibcha*, que parlaient les Muyscas, les nombres onze, douze, etc., s'exprimaient par les mots *pied un*, *pied deux*, etc. : *quihicha ata*, *quihicha bosa*, etc. Dans les langues européennes, qui ont éprouvé depuis leur origine de si nombreuses modifications, cette ressemblance entre les noms des nombres et ceux des extrémités de nos membres n'est point apparente au premier abord ; mais, quand on remonte à la source

Digitized by Google

de ces désignations, quand, par exemple, on examine les langues ariennes, on voit que cette dérivation a réellement existé. C'est ainsi que, dans la langue perse, le même mot *pentcha*, ou *pantcha* veut dire à la fois *cinq* et *main*. La langue perse, ou l'ancienne langue zend, était, comme on sait, une des langues primitives des peuples indo-européens. Le savant indianiste Bopp a prouvé que le mot *pentcha* est la racine du mot *cinq*. « *Pentcha*, dit-il, a conduit au latin *quinque*; comme *tchatur* à *quatuor*. Le pluriel de *tchatur* est *tchatvaras*, qui est très-voisin du dorien-éolien τετταρες. Le *ch* indien ou *tsch*, comme les Anglais le prononcent, est évidemment en grec un τ. C'est ainsi que *tchatvaras* se transforme en *tatvaras*, comme *pantcha* en *panta* (en grec πεντε, éolien πεμπε, d'où πεμπαζειν, compter sur ses doigts ou *funfen*). En conséquence, le latin *qu* correspond à l'indien *ch* ou plutôt *tsch* : ce qui transforme *tchatur* et *pantcha* en *quatuor* et *quinque*. En sanscrit, *pantcha* ne veut pas dire *la main*, mais seulement le nombre *cinq*. De même, *pantchasakha* est une expression métaphorique pour main : c'est un organe à cinq branches. » Ce fait est probablement très-général, et peut-être un jour la linguistique nous apprendra-t-elle que, chez tous les peuples de la terre, la désignation du nombre *cinq* était primitivement la désignation même de la main.

Les travaux modernes sur les origines des langues nous démontrent donc, d'une manière bien évidente, que la main a été le point de départ des unités du second ordre, dans la numération parlée, exactement de la même façon qu'ils nous démontrent que l'avant-bras et le pied ont été les étalons primitifs des mesures linéaires; que par conséquent notre système de numération a, comme tous nos systèmes de mesure, son point de départ dans l'organisation humaine elle-même. Or ce fait conduit à des conséquences qui, au premier abord, pourraient sembler fort singulières. Supposons un moment que l'organisation humaine fût autre : supposons, par exemple, que nos mains et nos pieds aient été autrement conformés, et pourvus d'un nombre différent d'extrémités digitales, et nous aurons par cela même d'autres systèmes de numération. Or cette supposition, si étrange qu'elle puisse paraître tout d'abord, n'est peut-être pas irréalisable. On sait, en effet, qu'il existe dans l'espèce humaine, des individus sexdigitaires, que cette anomalie dans le nombre des doigts est transmissible par voie de génération, et qu'elle devient quelquefois le signe caractéristique de certaines familles, comme celles dont Godeheu et Maupertuis nous ont transmis les curieuses histoires. Si une pareille anomalie s'était souvent produite, et si, au lieu de rester limitée dans certaines familles, elle était devenue le caractère

Digitized by Google

d'une tribu ou d'une race, elle aurait pu devenir le point de départ d'un système de numération tout différent, qui aurait établi les intervalles aux nombres *six*, *douze* et *vingt-quatre*; et l'on trouverait ainsi réalisé ce système de numération duodécimale, que les mathématiciens s'accordent à considérer comme supérieur au nôtre, en ce sens, du moins, le nombre *douze* a quatre diviseurs: *deux*, *trois*, *quatre* et *six*; tandis que le nombre *dix* n'en a que deux, *deux* et *cinq* [1]. Si donc l'humanité avait été sexdigitaire, ce fait seul aurait produit un autre système de numération. Du reste, cette observation est plus curieuse en apparence qu'en réalité, et il ne faudrait pas croire, comme certains philosophes matérialistes qui attribuaient une valeur exagérée à l'influence des signes, que l'emploi du système duodécimal aurait amené la création d'une arithmétique nouvelle et différente de celle que nous connaissons. On ne doit pas oublier que si les systèmes de numération constituent la langue de l'arithmétique, ils ne sont point l'arithmétique elle-même. Les propriétés des nombres existent dans les nombres eux-mêmes, d'une manière tout indépendante des signes qui servent à les exprimer; elles se seraient donc manifestées d'une façon absolument identique, quoique sous des formes diverses, dans tous les systèmes possibles de numération. Il n'y aurait eu de différences que dans les aspects extérieurs; et ces différences d'aspect n'auraient eu d'autres résultats que de compliquer ou de simplifier la pratique de l'arithmétique, sans rien changer à ses théories scientifiques.

L'origine de la numération parlée est donc la même chez tous les

[1] Humboldt pense que c'est à une cause de cette nature que l'on doit attribuer le système duodécimal, dont se servent les Chinois pour évaluer les fractions dans leurs systèmes de mesures et de poids. Mais ici Humboldt s'est trompé, comme M. d'Escayrac de Lauture, président de la commission scientifique de l'armée expéditionnaire de Chine, et qui a été sur le point de payer de sa vie son dévouement à la science et à son pays, vient d'en faire justement la remarque. Les multiples et les fractions des systèmes métriques chinois appartiennent au système décimal.

On ne retrouve d'échelle duodécimale que dans le système pondéral des Romains : la livre ou l'*as* s'y divise en douze *onces*. Ce système duodécimal est d'origine toute romaine : car, bien que les recherches récentes de M. Queipo aient démontré que la livre romaine n'est autre que la livre chaldéenne, il n'y a rien dans le système métrique des Chaldéens qui ressemble à cette division duodécimale. C'est donc un fait tout romain. Mais il faut remarquer ici qu'il s'agit des fractions de l'unité, et que le système des fractions en arithmétique fut conçu dans le principe d'une manière tout indépendante du système même de la numération. Ce ne fut que très-tard, au commencement du XVIIe siècle, et à la suite de l'invention des logarithmes, que l'on comprit que l'on pouvait prolonger au-dessous de l'unité la progression décuple, qui forma la base du système décimal; et que par conséquent une subdivision quelconque de l'unité pouvait toujours être exprimée dans le système décimal, sinon d'une manière complétement exacte, du moins à l'aide d'une approximation aussi grande que le calcul peut l'exiger.

Digitized by Google

peuples de la terre ; et ce fait, qui pendant longtemps a été méconnu, a pour nous une grande importance scientifique. En effet, si l'unité physique de l'homme n'est pas encore scientifiquement établie ; si la physiologie n'est pas actuellement en mesure d'en donner une démonstration capable d'imposer à tous une conviction irrésistible ; il y a un fait qui se dégage de plus en plus de toutes les études des sciences contemporaines : c'est l'unité morale de l'homme ; c'est cette profonde uniformité de pensées et de sentiments qui, en tous temps et en tous lieux, se retrouve dans tous ses traits essentiels, et qui manifeste ainsi, de la manière la plus éclatante, la solidarité qui unit tous les membres de la grande famille humaine.

Il y aurait lieu maintenant de montrer comment, en partant de ce principe des interruptions de la série, on parvient à dénommer tous les nombres quels qu'ils soient, c'est-à-dire à combiner entre eux les divers éléments dont la somme constitue le nombre. Mais, comme c'est surtout dans la numération écrite que le fait de la combinaison des divers éléments du nombre est arrivé à revêtir une forme entièrement scientifique, c'est en nous occupant de la numération écrite que nous en ferons une étude complète.

Il faut citer ici, en terminant l'histoire de la numération parlée, certaines dénominations des nombres qui ont quelque importance dans plusieurs littératures de l'Orient. C'est un système particulier de numération, que l'on peut appeler la *numération symbolique*, qui ne repose sur aucun principe scientifique et dans lequel on prend pour le symbole d'un nombre le nom d'un objet qui présente autant de parties ou qui rappelle un nombre égal au nombre d'unités contenues dans le nombre que l'on veut désigner. L'illustre Schlegel a démontré depuis longtemps, dans la langue sanscrite, l'existence d'une semblable nomenclature symbolique pour les noms de nombres. C'est ainsi que le mot *sûrya* (soleil) sert à désigner le nombre *douze*, parce que dans les anciennes notions de l'astronomie indienne, chacun des mois de l'année a un soleil particulier. Un savant orientaliste, Jacquet, a retrouvé de semblables modes d'expression des nombres chez les Tibetains et chez les Javanais. Mais il n'y a là rien de scientifique, rien par conséquent qui mérite de nous arrêter.

## III

S'il fut nécessaire, dès l'origine, d'avoir des noms pour les nombres, il ne fut pas moins nécessaire de combiner ces nombres entre eux,

Digitized by Google

ou, comme on le dit, de *calculer*. Les opérations de l'arithmétique ont dû s'imposer aux hommes de très-bonne heure, et exiger par conséquent l'invention des méthodes qui devaient servir à les effectuer.

Ici la numération parlée était insuffisante. Qui ne sait, en effet, combien il est difficile de calculer de tête, et combien nous nous étonnons à la vue de ces intelligences exceptionnelles qui peuvent, sans le secours d'aucun signe matériel, résoudre les problèmes arithmétiques les plus compliqués. A moins qu'il ne s'agisse d'un calcul tout à fait simple, la nature même de notre intelligence, qui ne peut se représenter que successivement les divers éléments du calcul, et qui a besoin, par conséquent, de faire intervenir la mémoire dans toutes ses opérations, se refuse absolument à l'emploi de semblables pratiques. Il est donc de toute nécessité, de substituer dans le calcul, à la contemplation successive des divers éléments sur lesquels on opère leur examen simultané, et d'embrasser ainsi, dans une vue commune, les relations nécessaires qui les unissent.

Aussi fallut-il, pour calculer, employer des signes qui ne fussent pas seulement visibles aux yeux de l'intelligence, mais qui fussent encore visibles aux yeux du corps, et employer par conséquent dans ce but des objets matériels. Comme on l'a vu plus haut, les instruments de cette première arithmétique furent les doigts, et le calcul digital s'est encore conservé chez un grand nombre de peuples. Les personnes qui ont voyagé dans le midi de l'Italie nous parlent de la rapidité merveilleuse avec laquelle les populations de ce pays effectuent ces calculs qui se rencontrent constamment dans la pratique ordinaire de la vie.

Toutefois, on comprend que le calcul digital est très-restreint dans son emploi, et qu'il arrive très-vite à présenter des difficultés extrêmes, puisqu'au delà du nombre *dix* il exige impérieusement l'intervention de la mémoire. Il fallut donc de très-bonne heure chercher pour l'expression des unités, des signes tels qu'ils pussent être, quel que fut leur nombre, simultanément embrassés par l'œil. On imagina donc d'employer comme éléments de calcul des signes matériels ou des objets de petit volume et que l'on pouvait facilement se procurer. C'est ainsi que les Péruviens exprimaient les nombres à l'aide de nœuds pratiqués sur des rubans qu'ils appelaient *quipos*. Ailleurs, on se servit de grains de blé. Mais les objets que l'on employa le plus généralement, furent des cailloux ou des petites pierres, et c'est même là que se trouve l'origine des divers termes dont on se servit pour exprimer les opérations arithmétiques (ψηφος et ψηφιζειν en grec; *calculus*, chez les Latins). Nous ignorons, malheureusement, les procédés dont on se servait pour

Digitized by Google

effectuer des calculs à l'aide de ces divers objets. Il serait fort intéressant de connaître les méthodes de cette arithmétique primitive qui doit être encore en vigueur aujourd'hui chez des nations peu civilisées, mais sur laquelle je ne puis donner aucune indication.

Mais ce qu'il y a de plus curieux dans l'histoire de cette espèce de numération, que l'on peut, avec Humboldt, appeler la *numération palpable*, c'est qu'elle conduisit, dans beaucoup de pays, à la suite de transitions dont nous avons complétement perdu la trace, à la construction d'instruments particuliers, de véritables machines à calcul, dans lesquelles nous constatons un principe scientifique qui joue un grand rôle dans l'histoire de la numération.

Les populations de l'extrême Orient, comme les Chinois et les Tartares, possèdent, depuis un temps immémorial, une machine à calcul, le *sou-wan-pan*, qui est, encore aujourd'hui, constamment employée pour les besoins du commerce et pour ceux de l'administration. C'est un cadre oblong, renfermant plusieurs rangées de boules mobiles sur des fils tendus dans l'intérieur du cadre, disposés perpendiculairement à sa longueur, et dont chaque rangée représente les unités de chaque ordre; et qu'ils manœuvrent, au dire de tous les voyageurs, avec une promptitude surprenante et une sûreté que n'offre pas le calcul à la plume. Cette machine, d'un usage général chez toutes les populations tartares, a été importée en Russie, vers la fin du moyen âge, par les conquérants mongols, et elle y est encore d'un usage habituel sous le nom de *stotcha* ou *tchatü*. Le général Poncelet l'a rapportée en France en 1812, à la suite de la désastreuse expédition de Russie; et, depuis cette époque, elle est entrée dans l'enseignement. Un professeur de mathématiques, Woizard, s'en est servi pour la première fois en 1826, d'après les indications de M. Poncelet, dans un cours d'arithmétique professé aux ouvriers de Metz. Depuis cette époque, le *sou-wan-pan* des Chinois ou le *boulier*, comme nous l'appelons en France, est employé dans les salles d'asile pour donner aux enfants les premiers éléments de l'arithmétique.

Les anciens Étrusques avaient, de leur côté, imaginé une machine à calcul tellement semblable au *sou-wan-pan*, du moins quant à son principe, que l'on serait tenté de croire à un emprunt fait par eux aux Chinois, s'il n'était plus simple d'admettre que la similitude des besoins a dû conduire les uns et les autres à des inventions toutes pareilles. N'oublions pas, en effet, que le système décimal dérive naturellement de l'organisation de l'homme, et qu'après avoir, à l'aide des doigts, indiqué les points d'arrêt dans la série des nombres, on devait naturellement appliquer le système décimal aux instruments destinés à remplacer

Digitized by Google

les doigts dans la pratique du calcul. Cet instrument, que l'on désigna sous le nom d'*abax* ou d'*abacus*, n'était autre chose qu'une table divisée en un certain nombre de colonnes parallèles dont la première était affectée aux unités, tandis que les suivantes étaient affectées aux dizaines, centaines, ou, généralement, aux unités d'ordre supérieur. Les calculs s'y faisaient de différentes manières : tantôt avec de petites pierres ou, plus tard, de jetons qui indiquaient les unités, et dont la valeur changeait d'après le numéro de la colonne dans laquelle elles étaient placées; tantôt à l'aide de sable dont on remplissait l'*abax*, et sur lequel on traçait des caractères. Dans les abaques perfectionnés, on effectuait les calculs en faisant glisser des boutons dans une rainure. Pour chaque ordre d'unités décuples, il y avait cinq boutons, dont les quatre premiers valaient chacun une unité, tandis que le cinquième en valait cinq. Les rainures des unités décuples sont marquées des lettres numérales de la numération romaine I, X, C, M.

Cet instrument, d'origine étrusque, fut transmis par eux aux Romains, qui l'employèrent dans toutes leurs opérations arithmétiques, ou qui, du moins, en appliquèrent le principe aux calculs qu'ils effectuaient sur la *table couverte de poudre*.

La rareté excessive du papier et du parchemin restreignait l'emploi de ces substances à l'écriture des ouvrages, et ne permettait pas de les appliquer aux calculs que les nécessités de la vie nous imposent presque tous les jours. Aussi, en l'absence de l'abaque, on pratiquait les calculs à l'aide d'une table couverte de sable sur laquelle on figurait des colonnes verticales parallèles, représentant les divisions de l'abaque, et l'on traçait sur le sable des signes représentant les nombres. C'était d'ailleurs aussi sur cette table couverte de poudre que les géomètres traçaient leurs figures.

On pouvait également pratiquer le calcul à l'aide de cailloux, qui devinrent plus tard des jetons, qui représentaient les unités, et que l'on disposait sur une table en lignes parallèles, figurant les colonnes verticales de l'abaque.

Plusieurs exemplaires de l'*abacus* romain nous sont parvenus. Il en existe un au cabinet des antiques de la Bibliothèque impériale. Un autre a été décrit par Velser, l'illustre correspondant de Galilée, dans un ouvrage sur les antiquités d'Augsbourg.

L'abaque à rainures avec des boutons enfilés, la table couverte de poudre et l'emploi des jetons, qui n'étaient que des imitations de l'abaque, furent transmis par les Romains aux populations néo-latines, et se perpétuèrent jusqu'à une époque très-rapprochée de la nôtre, beaucoup

Digitized by Google

plus rapprochée qu'on ne serait tenté de le croire. M. Chasles, dans les nombreux et savants mémoires qu'il a consacrés à l'histoire de l'arithmétique, a mis ce fait en pleine évidence. Le terme d'*abaque* devint même, chez toutes ces populations, synonyme d'*arithmétique*, et on le retrouve encore avec cette acception dans plusieurs ouvrages du XVI^e siècle. M. Jomard pense même que le nom d'*Échiquier*, qui désignait jadis chez les Normands, puis aujourd'hui encore en Angleterre, l'administration des finances, a son origine dans l'emploi de l'abaque ou de l'*échiquier* pour les comptes. Je ne connais pas les preuves de cette assertion, mais je puis ici rapporter un fait très-curieux que l'on doit à M. Chasles.

Toutes les personnes qui se sont occupées de l'histoire du moyen âge savent que l'une des découvertes historiques les plus importantes de notre temps est celle que M. Pertz a faite en 1839, d'une chronique qui jette un grand jour sur les derniers temps de la dynastie carlovingienne, la Chronique de Richer. Or on trouve dans cette Chronique un passage fort curieux relatif à l'histoire de Gerbert. Dans ce passage, Richer dit que Gerbert fit construire une machine arithmétique dans laquelle nous retrouvons l'abaque des Romains, et que, pour se servir de cette machine, il fit fabriquer mille jetons (*abaculos*), portant les signes des neuf chiffres. Nous possédons d'ailleurs encore aujourd'hui un traité d'arithmétique composé par Gerbert, sous ce titre, *de numerorum divisione*, traité adressé au moine Constantin, et dans lequel il apprend comment on peut se servir de l'abaque pour la pratique des diverses opérations du calcul. La comparaison de ce traité avec la Géométrie de Boèce où il est également question du calcul à l'aide de l'abaque, démontre d'une manière bien évidente que Gerbert n'avait fait que suivre une tradition ancienne, ou, tout au plus, que vulgariser une invention ancienne, mais généralement oubliée. Ces faits ont de l'importance : car on a souvent répété, sur la foi d'une phrase d'un ancien chroniqueur, Guillaume de Malmesbury, que Gerbert avait été étudier en Espagne, à l'université arabe de Cordoue, qu'il s'y était fait musulman, et que, s'étant approprié les connaissances des arabes, il les avait rapportées en France. Les méthodes de l'arithmétique auraient fait partie de ce bagage scientifique que Gerbert aurait pris chez les Arabes. Cette histoire, qu'on lit partout, est complétement fausse. M. Henri Martin, qui a étudié cette question historique avec un très-grand soin a démontré à l'aide d'un grand nombre de témoignages contemporains, que le séjour de Gerbert à Cordoue est un fait entièrement controuvé, et que la Chronique de Guillaume de Malmesbury, écrite

Digitized by Google

en Angleterre un siècle après la mort de Gerbert, ne peut avoir en réalité aucune créance.

Mais ce furent surtout les jetons qui servirent d'instruments de calcul, parce que leur emploi était commode et n'exigeait point l'intervention d'un appareil spécial et volumineux : aussi leur usage devint-il très-général. On a vu déjà que Gerbert s'en servait dans l'abaque qu'il fit construire. Dans l'Encyclopédie des connaissances scientifiques du moyen âge, que le moine Grégoire Reisch publia en 1486 sous le titre de *Margarita philosophica*, et qui fut l'un des premiers livres imprimés, on trouve, dans le chapitre consacré à l'arithmétique, une très-intéressante notice sur l'art de calculer avec des jetons. Dans une gravure sur bois placée en tête de ce chapitre, on voit, du reste, l'indication d'un fait très-significatif. L'arithmétique y est symbolisée par deux hommes, Pythagore et Boèce : le premier calcule à la plume, le second avec des jetons.

Nous trouvons, dans un travail d'un érudit nommé Mahudel, travail lu à l'Académie des inscriptions en 1704, de curieux détails sur l'histoire des jetons qui, après avoir servi déjà dans l'antiquité grecque et romaine, ont été en France, presque jusqu'à nos jours, d'un emploi d'abord très-général, puis enfin encore assez fréquent. On y voit, en effet, que les rois de France étaient dans l'usage de donner aux officiers de leur maison, de même qu'aux personnes chargées de la perception des impôts, des sacs de jetons qui devaient servir aux calculs des comptes; comme cet usage a complétement disparu parmi nous, j'ai pensé qu'il y aurait de l'intérêt à mettre sous les yeux des lecteurs plusieurs textes qui prouvent que la numération à l'aide de jetons était encore d'un usage général au XVII^e siècle, et même au siècle dernier.

Lorsque Pascal, encore enfant, imagina cette célèbre machine arithmétique, qui excita si fort l'étonnement et l'admiration de ses contemporains, il s'appuie, dans les descriptions qu'il en donne, sur la nécessité de remplacer par des procédés purement mécaniques les méthodes de calcul employées de son temps, et qui exigeaient toujours un effort plus ou moins grand de l'intelligence : or, parmi ces méthodes, il signale expressément l'emploi des jetons. Personne, à ma connaissance du moins, n'a fait attention à ces passages de Pascal, qui ont cependant un grand intérêt comme document historique : j'espère donc qu'on me saura gré de les reproduire ici. Dans un écrit qui a pour titre : *Avis nécessaire à tous ceux qui auront curiosité de voir la machine arithmétique et de s'en servir*, Pascal s'exprime ainsi : « *Ami lecteur, cet avertissement servira pour te faire savoir que j'expose au public une petite*

Digitized by Google

*machine de mon invention, par le moyen de laquelle seule tu pourras, sans peine quelconque, faire toutes les opérations de l'arithmétique, et te soulager du travail qui t'a souventes fois fatigué l'esprit, lorsque tu as opéré par le jeton ou par la plume,* » etc. Et plus loin : « *Tu sais comme, en opérant par le jeton, le calculateur, surtout lorsqu'il manque d'habitude, est souvent obligé, de peur de tomber en erreur, de faire une longue suite et extension de jetons, et comme la nécessité le contraint après d'abréger et de relever ceux qui se trouvent inutilement étendus : en quoi tu vois deux peines inutiles, avec la perte de temps. Quant à sa promptitude, elle parait de même en la comparant aux deux autres méthodes du jeton et de la plume.* » On lit encore dans la lettre d'envoi de Pascal à la reine Christine de Suède : « *Cet ouvrage, Madame, est une machine pour faire les règles d'arithmétique sans plume et sans jetons.* » Cette machine fut composée entre 1612 et 1645, et le privilége royal accordé en 1649.

Dans une lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan en date du 10 juin 1671, on lit cette curieuse phrase : « Nous avons trouvé, *avec ces jetons qui sont si bons*, que j'aurai eu 530,000 livres de bien, en comptant toutes mes petites successions. »

Enfin, au siècle dernier, Buffon écrivait dans son *Essai d'arithmétique morale :*

« Les jetons se réduisent à une échelle dont les puissances successives, au lieu de se placer de droite à gauche comme dans l'arithmétique ordinaire, se mettent de bas en haut chacun dans une ligne, où il faut autant de jetons qu'il y a d'unités dans les coefficients ; cet inconvénient de la quantité de jetons vient de ce qu'on n'emploie qu'une seule figure ou caractère, et c'est pour y remédier en partie qu'on abrége dans la même ligne, en marquant les nombres 5, 50, 500. Cette façon de compter est très-ancienne, et elle ne laisse pas d'être utile; les femmes et tant d'autres gens qui ne savent ou ne veulent pas écrire, aiment à manier des jetons... [1] »

Cette permanence d'un instrument, assez peu commode en réalité, doit sembler singulière au premier abord. N'est-il pas cependant possible de s'en rendre compte, en songeant que les habitudes féodales du moyen âge avaient répandu partout la pensée, que l'instruction faisait déroger; et qu'alors, même, dans les régions élevées de la société, beaucoup de personnes ne savaient pas écrire? Ne serait-ce pas l'extension de l'usage de l'écriture qui aurait fait disparaître complétement l'usage de calculer à l'aide de jetons, ce débris si curieux de

[1] Ce petit traité, fort curieux à beaucoup d'égards, fut composé vers 1760, mais sa publication n'eut lieu qu'en 1777.

Digitized by Google

l'antiquité étrusque? Je ne puis qu'indiquer ces conjectures, mais elles me paraissent fort probables. D'ailleurs, qui ne sait combien les vieux usages ont de peine à disparaître et à céder la place à des nouveautés, même plus simples et plus commodes? Comment se fait-il, par exemple, pour ne point sortir du sujet qui nous occupe ici, que, deux siècles et demi après la mémorable invention de Napier, l'emploi des logarithmes soit encore à peu près restreint à certaines professions spéciales, et qu'il ne se soit pas substitué partout à nos anciennes règles de calcul, si longues cependant et si pénibles, et dans lesquelles la complication des opérations multiplie constamment les causes d'erreur?

Ainsi, comme on vient de le voir, l'abaque ou le *sou-wan-pan* et les jetons ont été pendant bien longtemps, et chez un grand nombre de peuples, les principaux instruments du calcul arithmétique, et à ce titre seul ils méritent de ne pas être oubliés. Mais ce qui fait surtout l'intérêt de ces deux instruments, ce qui leur assure une place importante dans l'histoire de la science, c'est que leur construction repose sur un principe scientifique, et qu'en conséquence de ce principe, elle a été le point de départ d'un progrès important dans l'histoire de la numération. Ce principe est celui de la valeur de *position* des signes numériques. Dans le *sou-wan-pan*, comme dans l'abaque, la valeur des boules et des jetons est déterminée par le rang du cordon ou de la colonne qui les supportent. Or cette valeur relative ou valeur de position contient en germe le principe de notre numération écrite, qui n'est, comme Humboldt en fait très-judicieusement la remarque, que la traduction graphique de l'abaque ou du *sou-wan-pan*. C'est là surtout, ce qui fait que ces deux instruments ne doivent pas être oubliés dans l'histoire de la science.

(*La suite à un prochain numéro.*)

Digitized by Google

# VIE, GESTES ET GUERRES PRIVÉES

DU CHEVALIER

# GOETZ DE BERLICHINGEN

SURNOMMÉ A LA MAIN DE FER

ÉCRITS PAR LUI-MÊME [1]

---

## IV

### S'ENSUIT LA GUERRE DE SUISSE.

A un autre. Tandis que je passais l'hiver jusqu'au carnaval auprès de ma mère, de mon frère et de mes sœurs (Dieu ait leur âme!), commença la guerre de Suisse, à peu près vers le carnaval, et le margrave y avait déjà envoyé deux bandes coup sur coup. Quand j'appris cela, je me dis : « Que fais-je ici? » J'en avais assez de Jagsthausen, et je partis à cheval pour Onolzbach, très-curieux de savoir ce qu'on disait par là. A peine arrivé à la cour, je fus aperçu par mon gracieux seigneur le margrave Frédéric; il appelle un de ses serviteurs et lui donne l'ordre de faire venir le tailleur d'habits. Et aussitôt le tailleur venu, le margrave lui dit : « Emmène Berlichingen et essaye-lui des habits; je veux qu'il m'accompagne. » Le margrave aurait voulu partir sur-le-champ, mais, le lendemain, arriva le comte palatin Philippe, de louable mémoire [2], de sorte qu'il y eut encore un retard et une perte de deux jours. Le duc Othon de Ba-

[1] Voir la livraison du 1er mars dernier.
[2] Philippe Ier l'Ingénu, mort le 23 février 1508.

Digitized by Google

vière venait de mourir et le comte palatin Philippe voulait s'emparer de la Nouvelle-Marche et du Haut-Palatinat. Je fus attaché comme page au service intérieur du comte palatin.

Le lendemain de son départ, le margrave se mit lui-même en route avec la troisième bande, car j'ai dit qu'il en avait déjà expédié deux. Comme nous arrivâmes à Uberlingen, les Suisses en avaient déjà battu une, et nous demeurâmes quelque temps à Uberlingen sans bouger. Les Impériaux et les troupes des villes de l'Empire se réunirent et occupèrent Constance pendant la nuit, et l'empereur aussi nous rejoignit la même nuit. Il portait un vieux petit justaucorps gris, une petite culotte grise et un grand chapeau, en sorte qu'on aurait pu le prendre ou l'examiner sans deviner que ce fût l'empereur. Mais moi, tout jeune que j'étais, je le reconnus à son nez, l'ayant vu précédemment à quelques diètes, comme j'ai dit, du temps que j'étais chez feu mon cousin. L'empereur Maximilien avait son plan, qui était fort bon. Nous avions, comme il est dit, occupé Constance pendant la nuit et sans coup férir, avec toutes nos forces à pied et à cheval. Elles furent toutes rassemblées le lendemain matin, distribuées, cavalerie et infanterie, en ordre de bataille comme de juste. Cependant l'empereur Maximilien et le margrave Frédéric, de louable mémoire, formaient un groupe avec quelques conseillers de guerre et capitaines. Je suivais mon seigneur le margrave, portant une longue lance, garnie d'un grand drapeau; la lance était peinte noir et blanc, et le drapeau était aussi noir et blanc; j'avais sur mon heaume une grande plume, également noire et blanche, qui se tenait toute raide.

L'empereur m'aperçoit, quitte le margrave, dirige son cheval vers moi et me demande à qui j'appartenais. Je répondis: « A mon gracieux prince et seigneur le margrave Frédéric. » Il s'arrête et me dit: « Tu as une longue lance avec un grand drapeau. Va te poster là-bas, près de cette bande, jusqu'à ce que le drapeau impérial à l'aigle sorte de Constance. » C'est ce que je fis, parce que je connaissais l'empereur et savais que c'était bien lui, et, sans rien demander à personne, j'allai me placer avec mon drapeau auprès de Schenk Christophe de Limbourg, qui tenait alors en gage Nellenbourg dans le Hégau. Cela dura à peu près une demi-heure, plus ou moins. Enfin on remit aux mains de Schenk Christophe l'aigle, le drapeau de l'Empire, et c'est la première et la dernière fois que j'aie vu en campagne voler l'aigle impériale. Je rejoignis alors mon seigneur et attendis de nouveaux ordres.

Digitized by Google

A ce que je compris aux propos de mon gracieux prince et seigneur le margrave et autres, moi, jeune homme de dix-sept ou dix-huit ans, si nous avions marché ce jour-là, nous aurions surpris et battu les Suisses au Schwaderloch. Le lendemain, on s'arrangeait encore pour réunir toutes les bandes, dans l'intention de pousser de l'avant, lorsqu'on reçut avis que les Suisses s'étaient si bien renforcés et avaient si bien pris leur avantage, que l'expédition fut abandonnée, tandis que si nous avions marché le premier jour, comme l'empereur se l'était promis d'après tout ce que j'ai entendu dire, je crois que les choses auraient fort bien tourné pour nous. Mais il n'en arrive guère autrement, quand il y a trop de conseillers et de chefs, comme je l'ai éprouvé dans mes propres affaires.

## V

### ENTREPRISE DES GOUVERNEURS DU WURTEMBERG ET DU MARGRAVIAT

Peu après, les gouverneurs du Wurtemberg et du Margraviat firent une tentative contre Schaffouse avec toutes leurs forces de pied et de cheval. Nous arrivâmes de nuit devant Thayingen, qui n'est pas loin de Schaffouse. Nous y trouvâmes quelques Suisses de Schaffouse postés dans le clocher. Ils se défendirent sans vouloir se rendre, préférant, disaient-ils, mourir à leur poste en braves confédérés. Le seigneur Melchior Sützel (Dieu ait son âme!) se tenait entre Schaffouse et Thayingen. Les Suisses le délogèrent de là; même il reçut de l'un d'eux une pierre en pleine figure. Ceux de l'église se défendirent de telle sorte, qu'ils nous tuèrent à coups de pierres et à coups de feu beaucoup de nobles et de roturiers, à pied et à cheval. J'y perdis le destrier sur lequel j'accompagnais le margrave, et une fois démonté et mis à pied, je courus à l'église avec les lansquenets. Là je ramassai une vieille pique, je bouclai mon épée sous ma barbe et je serrai mes chausses. Dans le moment, maître Jacques l'arquebusier, petit bout d'homme sec et maigre qui se trouvait très-près de moi, reçut un coup de feu. La balle le traversa et atteignit encore un lansquenet du contingent wurtembergeois, vêtu de bleu, lequel lansquenet resta sur le carreau, tandis que l'arquebusier vécut encore quelque temps. A la fin, le seigneur Sébald Spett et quelques autres apportèrent de la poudre au pied de la tour, dans l'église, et y mirent le feu, de sorte que ceux qui se trouvaient

Digitized by Google

là furent brûlés. Mais un Suisse, tenant un jeune garçon dans ses bras, se laissa choir du haut du clocher, et comme il touchait terre, le garçon se sauva en courant, sans avoir aucun mal, mais le Suisse resta mort. Un gendarme du margraviat prit ce jeune garçon; je ne le revis plus et ne sais ce qu'il devint. Cependant quelques lansquenets s'étaient attardés dans l'église alors qu'on allumait la poudre. Ils cherchaient sans doute à piller, de sorte que l'explosion les surprit. Ils périrent ainsi misérablement dans le feu, mais je ne sais s'ils moururent sur le coup ou non; le fait est qu'ils ne sortirent plus de l'église. Quand nous partîmes de là, notre troupe se mit en ordre de bataille, à pied et à cheval, et nous pensions que les Suisses allaient venir à nous, mais personne ne parut; de sorte que nous nous retirâmes. Je fus donc, ainsi que je l'ai dit, présent à cette affaire; mais, après cela, je n'assistai plus à aucune affaire sérieuse où l'on se soit abordé.

Des autres faits de la guerre de Suisse, je n'en sais rien de bien particulier, si ce n'est que les Suisses battirent en détail plusieurs de nos détachements. Mais mon seigneur le margrave n'était d'aucun de ces partis. Je sais encore que le comte Henri de Furstenberg, campé dans le Sungau, y fut surpris une nuit par les Suisses; il y perdit tout son monde et fut tué lui-même. Il s'en échappa deux seigneurs de la suite de sa Grâce, qui se réfugièrent dans le quartier du margrave, et par lesquels j'entendis raconter tout du long l'événement. J'appris qu'il avait été causé par la négligence, le mépris où l'on tenait l'ennemi, et le dérèglement. J'étais présent quand ces seigneurs expliquèrent la chose au margrave, et c'est assez tard dans la nuit qu'ils arrivèrent auprès de lui et qu'ils apportèrent cette mauvaise nouvelle à mon gracieux seigneur [1].

## VI

### GUERRE PRIVÉE POUR LE COMPTE DE THALACKER

En troisième lieu, environ un an après, je revêtis le harnais dans les circonstances suivantes. Feu mon frère Philippe et moi nous étions allés à Heilbronn, à peu près vers la mi-carême, pour la fête de l'Annonciation de la Vierge, et comme nous retournions chez nous en passant

[1] Il s'agit de la mémorable bataille de Dornachbrug, livrée le 22 juillet 1499, et qui assura définitivement l'indépendance de la Suisse.



Digitized by Google

par Neustadt sur le Kocher, le prévôt courut après nous; il se nommait Schwarzhans, et nous appelait de toutes ses forces. Je l'entendis le premier et je dis à mon frère : « Voilà quelqu'un qui court et crie après nous. Laissons-le venir pour savoir ce qu'il nous veut. » Nous fîmes donc halte pour l'attendre, et voici comment il nous enrôla : « Un bon compagnon vous prie, nous dit-il, de le servir dans une expédition. » Quoique le plus jeune, je lui répondis le premier : « Si c'est un bon compère, il n'a qu'à venir lui-même et nous faire ses offres. Nous verrons à lui donner une bonne réponse. » Là-dessus nous passâmes notre chemin.

Le lendemain ce bon compagnon se présenta à Jagsthausen. C'était le vieux Thalacker, qui était pour lors ennemi du duc de Wurtemberg; je ne l'avais encore jamais vu. Il nous proposa de nous mettre à son service avec trois chevaux. Mon frère me donna un destrier; je racolai deux autres varlets, et le servis pendant une expédition. De son côté, si je m'en souviens bien, il n'avait pas réuni plus de trois chevaux. Il y avait là Hesselschwert et un autre compère encore; nous étions donc six en tout. Nous arrêtâmes d'abord onze riches paysans wurtembergeois sur la Koepfenhart; c'était jour de marché à Heilbronn, et Thalacker signifia à ces paysans de se présenter le jour de la Saint-Georges à Drachenfels. Nous continuâmes à nous diriger sur Heilbronn et nous fîmes prisonniers tout ce que nous rencontrâmes de Wurtembergeois. Nous pénétrâmes jusque dans l'intérieur des barrières, à deux pas des gens armés préposés à la garde des portes. C'était la première fois que je revêtais le haubert et le harnais, quoique j'eusse été assez souvent employé dans les guerres et dans d'autres occasions, mais seulement comme page. Dans cette première campagne avec Thalacker, je fis connaissance avec les susdits écuyers et gendarmes, et me décidai à rester et à servir avec eux, comme cadet, pendant deux bonnes années; mais ensuite Thalacker se brouilla avec toute la ligue.

Après ces deux ans, je me rendis au Sottenberg, chez mon oncle le seigneur de Nithard de Thüngen, qui m'avait promis un cheval de bataille. Quand j'arrivai, je ne le trouvai pas chez lui, mais dès qu'il rentra, il me fit habiller pour me prendre à son service. Comme c'était le frère de ma mère défunte, je ne pus refuser, et je passai l'hiver chez lui. Je suppose qu'il me garda chez lui, parce qu'il craignait pour moi mes relations avec les gendarmes de Thalacker; j'aurais pu me faire prendre avec eux au trébuchet.

Digitized by Google

## VII

### BATAILLE DE NUREMBERG

Au retour du printemps commença le démêlé du margrave avec ceux de Nuremberg. J'y pris ma bonne part et me rendis avec quatre chevaux auprès du margrave, à qui je ne demandais pas de solde. J'ai raconté qu'il m'avait élevé comme page ; voilà pourquoi je me mis à son service, faisant de mon mieux, comme c'est en pareil cas le devoir d'un jeune compagnon. Sans me vanter, je me fis remarquer du margrave Casimir[1], qui un jour m'envoya chercher ; je ne savais ce qu'il me voulait. Il s'en expliqua sans détour et me dit que j'étais toujours en campagne et que j'avais tort en cela. Je répondis brusquement à Sa Seigneurie : « C'est que je tiens à faire flotter mon guidon ; je ne suis venu ici que pour monter à cheval et j'y monte au premier ordre. Si j'y manquais, Votre Grâce aurait lieu de n'être pas contente. Et, ajoutai-je, je me suis d'abord proposé, en venant, de monter à cheval toutes les fois qu'on en donnera l'ordre et tant que les chevaux iront. » Mais Sa Grâce prétendit que je sortais sans ordre ; et ce n'était pas sans raison, car chaque fois que l'on faisait partir vingt ou trente chevaux, dès que j'en entendais parler, je me mettais de la partie : je voulais faire flotter mon guidon, et, encore une fois, c'est pourquoi j'étais là. Je n'y avais, du reste, aucun avantage, si ce n'est que Hermann, le maître du fourrage, me fournissait de plus amples rations qu'à un autre, quand je m'employais ainsi partout.

Qu'il en soit comme il voudra, le seigneur capitaine Paul d'Apsperg me choisit pour m'avoir toujours près de lui, à ses côtés, toutes les fois que nous tiendrions la campagne. Peu après, on se convia réciproquement à la fête. Une nuit, nous autres gens du margrave, nous dûmes nous mettre sur pied pour nous diriger à marche forcée sur Schwabach, où nous arrivâmes au milieu des ténèbres, vers une heure du matin. Nous fûmes, le seigneur Sigismond de Lentersheim et moi, les premiers à la porte. Le détachement nous rattrapa et nous continuâmes notre chemin. Environ un demi-mille au delà, nous fûmes rejoints par Christophe de Giech, qui, à la tête de quelques gendarmes, s'était tenu toute la nuit sur le qui-vive, attendant notre passage. Je

[1] Fils aîné du margrave Frédéric.

Digitized by Google

me doutais qu'il allait vouloir prendre le taureau par les cornes, car il ne voulait guère de bien à ceux de Nuremberg, dont il avait été l'ennemi peu auparavant. Quand notre corps fut en bon ordre, fantassins et cavaliers, je me glissai auprès de Christophe de Giech ; mais mon bon seigneur Paul d'Apsperg s'en aperçut ; il m'avait reconnu à mon armure, et il appela deux ou trois fois : « Christophe ! Christophe ! » Christophe de Giech demanda ce qu'il lui voulait. D'Apsperg répondit : « Laisse mon Berlichingen avec moi, et prends avec toi mon cousin que voici, Jean-Georges d'Apsperg. »

Cet échange fait, et moi de retour auprès de mon capitaine, nous marchâmes sur Nuremberg, vers la prise d'eau des fossés. Nous voulions nous rendre compte de l'assiette de la ville et voir comment ceux de Nuremberg se comporteraient. Le seigneur Paul d'Apsperg aurait très-bien pu prendre ses avantages ; mais les gens de la ville furent aussitôt sur pied avec un gros détachement et l'artillerie, et ils nous tirèrent coup sur coup. Là-dessus, le seigneur Paul d'Apsperg nous fit rebrousser chemin, comme si nous fuyions ou battions en retraite. Mais nous n'étions pas encore arrivés dans la forêt, que nous avions à nos trousses les gens de Nuremberg avec leur artillerie et leurs chars à barricades. Ils faisaient merveilles, et le temps ne laissa pas de nous paraître long, car leur tintamarre n'était pas du goût de tout le monde. Nous arrivâmes ainsi à l'endroit où le margrave se tenait en embuscade avec ses troupes de pied et de cheval, rangées en bataille, attendant que l'ennemi voulût bien sortir en rase campagne contre lui. C'était près de la ville, dans les premiers fourrés de la forêt de Nuremberg, plus près d'eux que de nous. Nous avions environ sept cents chevaux et l'infanterie du margrave, formée de trois cents lansquenets et de trois cents Suisses. Quand on fut à portée, ceux de Nuremberg marchèrent sur nous avec leurs canons, leurs chars et leur gendarmerie, tant qu'ils en avaient, et de vrai en assez bon ordre, n'ayant pas mal disposé leur citadelle de chariots, leur artillerie et leurs gens. Quand on se fut engagé, nous et nos capitaines, nous envoyâmes auprès du margrave Casimir, pour prier Sa Grâce de nous appuyer ; qu'il était grand temps, que nous perdions du monde sans pouvoir le remplacer. Le margrave nous fit répondre de continuer à nous battre avec l'aide de Dieu, qu'il allait nous suivre et qu'il serait bientôt avec nous, comme il convenait à un honorable prince. Nous poussâmes donc notre pointe au nom de Dieu ; mais l'infanterie du margrave nous faussa compagnie, à l'exception du contingent de Kitzingen, qui resta auprès de nous avec les trois cents lansquenets et les

Digitized by Google

trois cents Suisses, ainsi que les gendarmes. Nous allâmes avec tout ce monde à la rencontre de l'ennemi. Il faisait de telles décharges, que la fumée nous empêchait presque de le voir.

Et comme nous allions atteindre leur barricade, ils voulurent la clore et de fait il s'en fallut de peu, car leurs voituriers n'étaient pas maladroits et se montraient alertes. Dans cette extrémité, j'eus une inspiration subite, comme si Dieu me l'avait envoyée : il me vint en idée d'abattre le premier voiturier de son cheval, persuadé que si sa voiture ne pouvait plus avancer, toutes les autres s'arrêteraient. Par la grâce et l'assistance de Dieu, et sans en avoir reçu l'ordre de mon capitaine ni de personne, je restai ainsi maître de la brèche et rendis impossible la fermeture de la barricade, qui était, comme on l'a vu, sur le point d'être opérée. L'obstacle que j'y mis nous donna de grands avantages, et ne contribua pas peu à faire tourner la chance et à nous assurer la victoire. Si je n'avais réussi, je ne sais ce qui en serait advenu, car l'ennemi était plus fort que nous ; il avait de l'artillerie et ses chars; il était tout frais reposé, tandis que nous étions harassés ; de plus, il était suivi de sa réserve, qui se trouvait même si près de nous que nous escarmouchions avec elle, et c'est même la réserve qui nous tua la plupart des gendarmes que nous perdîmes là, car, au premier abord, nous crûmes que c'étaient de nos troupes et ne fûmes détrompés que lorsque l'artillerie joua et que nous vîmes de nos chevau-légers ou lances nues revenir sur nous. C'est également moi qui aidai Jean Hund, capitaine de la gendarmerie du margrave, à les rallier, sans quoi ils étaient défaits sans aucun doute, et nous nous défendîmes alors de telle sorte, que les assaillants furent réduits à fuir à leur tour. Ce fut notre salut. Quand les Nurembergeois virent revenir à eux en toute hâte leurs gens couverts de sang, ils comprirent que la bataille était perdue pour eux, et qu'il ne leur restait qu'à se sauver. Autrement, beaucoup de nos braves compagnons étaient perdus, et moi tout le premier, car mon cheval avait été si grièvement blessé, qu'il en mourut peu après. Outre cela, c'était une journée si chaude, que nous eûmes plus de monde étouffé que tué par l'ennemi. Il me semblait d'abord que nous n'avions si chaud que par suite de l'agitation et du mouvement du combat, mais partout où je passai plus tard, chacun me dit qu'il avait fait réellement bien chaud ce jour-là. Nous restâmes donc maîtres du champ de bataille, et nous nous emparâmes de l'artillerie et des voitures que nous emmenâmes avec nous dans nos quartiers, à Schwabach. J'ai revu depuis les mêmes canons dans l'arsenal d'Onolzbach : c'étaient des couleuvrines de campagne, en fer, que je reconnus bien positivement.

Digitized by Google

Cette bataille eut lieu le dimanche après la Saint-Guy [1], en l'année où l'on écrivait 1502, et dès le lendemain, lundi, j'allai de mon logis à Schwabach dans une autre auberge où nous mangions d'habitude. Comme j'y entrais, j'aperçus un petit vieillard assis sur un grand siége de bois. Il s'appelait Jeannot d'Eberstadt, de la vallée de Weinsberg. Il me sembla le reconnaître, et je lui dis : « Jeannot, est-ce toi? » Il me répondit que oui; sur quoi je m'informai d'où il venait, et je pensais qu'il devait venir du pays bas. Mais il m'apprit qu'il sortait de Nuremberg. Je l'interrompis aussitôt pour lui dire : « Qu'était-ce donc hier que cette affaire et tout ce bruit à Nuremberg? » Il me répondit : « Damoiseau, je vais vous le dire : Il y a eu une si terrible affaire qu'à peine en a-t-on vu une pareille depuis que Nuremberg existe. » Je répliquai : « Comment cela? » Il me dit alors : « Il n'est pas resté un homme aux portes ni à la défense. Il y a eu pour rentrer en ville une telle presse de fuyards, qu'ils sont tombés dans le fossé. Après cela on a rompu les ponts dans la ville, couru au château et aux autres portes. » Tout cela était la pure vérité, qui ma été confirmée depuis par d'autres; moi-même j'ai porté à terre et fait prisonniers quelques gens de Nuremberg, qui m'ont répété exactement ce que m'avait appris Jeannot d'Eberstadt. Il ajouta que lorsque ceux de Nuremberg virent arriver les leurs à la débandade, ils s'imaginèrent que c'étaient nous, leurs ennemis, et, comme on l'a vu, la chose n'eût pas été impossible. Mais, Seigneur Dieu! nous étions fatigués et nous avions eu fort à faire pour amener l'artillerie et les voitures jusqu'à nos quartiers. Et je crois vraiment que si nous avions poussé en avant et avions été reposés, nous eussions de ce coup pris Nuremberg. Je puis dire, en ce qui touche cette guerre, que ni moi ni feu mon frère Philippe nous n'en avons tiré aucune solde, et, que même nous n'en avons pas demandé. Nous avons tout fait par bonne volonté. Mais, ce qui est vrai, c'est que peu après il y eut à Onolzbach, à propos du nouveau château, une grande diète entre ceux de Thüngen et ceux de Hessberg, où j'accompagnai mon parent, le seigneur Nithard de Thüngen. Il y avait là des deux côtés les plus braves chevaliers et les meilleurs écuyers du pays de Franconie. Le seigneur Georges de Rosemberg en était aussi, et l'on vint à parler, dans l'hôtellerie du Faucon, de cette affaire et de cette bataille avec le seigneur capitaine Paul d'Apsperg. Après divers propos, le seigneur Georges de Rosemberg dit au seigneur Paul d'Apsperg : « Mon gracieux seigneur le

[1] 19 juin.

Digitized by Google

margrave avait ce jour-là de braves gens et de bonne volonté, et quand on a des hommes de bonne volonté, il y a moyen de mener les choses à bonne fin. » Le seigneur Paul répondit sans hésiter : « Oui, mon gracieux seigneur a eu là des gens de bonne volonté. Il y avait surtout deux Berlichingen, je n'ai jamais vu de plus braves gens. » Je crois maintenant que le seigneur Paul d'Apsperg ne savait pas que j'étais dans la salle. Et comme il parlait, je poussai mon voisin du coude et lui dis : « Tu entends ce qu'il dit? » « Oui, » me répondit-il. Je dis alors : « Je ne connais, en vérité, pas d'autres Berlichingen qui aient assisté à la bataille que mon frère Philippe et moi. » Et de fait, mon parent le seigneur Bernard de Berlichingen arriva quelque huit jours après à Schwabach, mais il n'avait pas été présent à la bataille.

Ce fut là notre solde, à feu mon frère et à moi, et le margrave nous eût-il donné deux mille florins, cela ne nous aurait pas fait le même plaisir, quoique nous fussions, en vérité, de pauvres compagnons. Solide récompense en effet! car non-seulement notre gracieux prince et seigneur le margrave, mais encore ses premiers conseillers et ses capitaines, ses chevaliers et ses écuyers, parlaient de nous avec estime, éloge, honneur et gloire, quand nous étions souvent à vingt ou trente milles plus loin. Cela nous était rapporté par nos bons amis et compères, et nous flattait plus qu'or et argent, dont nous n'aurions pas voulu en échange.

Quand je voulus rentrer chez moi après cette campagne, il se trouva que des quatre chevaux que j'avais à la bataille, il ne m'en restait qu'un seul, le plus mauvais de tous. Les premiers conseillers de mon gracieux prince et seigneur le margrave voulurent bien m'en prêter, voire de ceux qui servaient à leur usage personnel. Ainsi le seigneur Guy de Vestenberg avait un cheval qu'il affectionnait beaucoup et qu'il me prêta néanmoins. Tout le monde s'en étonna, et l'on disait que si son maître le margrave l'en avait prié, il ne le lui aurait pas prêté. Pareille récompense, je le répète, était pour mon frère et pour moi la plus chère de toutes, et il y avait bien de quoi satisfaire de pauvres compagnons nobles comme nous.

## VIII

### CHASSE AU SINGE

Quatrièmement, la rencontre et la bataille de Nuremberg ayant eu

Digitized by Google

lieu, comme je l'ai dit, le dimanche après la Saint-Guy, il se trouva, peu après, vers la Saint-Michel, que je descendis de Sottenberg avec le seigneur Nithard de Thügen, au service duquel je me trouvais alors. Tout en cheminant, nous dépistâmes deux cavaliers près d'un petit bois, non loin d'un village qui s'appelait Obereschenbach. C'étaient André de Gemund, bailli de Solleck, et son écuyer, que l'on appelait le Singe. Or il y avait eu précédemment, comme j'entrais au service du seigneur Nithard, une diète à Hammelbourg, où furent présents le seigneur Nithard avec le comte Guillaume de Henneberg et le comte Michel de Wertheim, tous en querelle depuis quelque temps avec un même ennemi, l'ennemi particulier du susdit comte Michel de Wertheim ; ils l'avaient ajourné à Hammelbourg, où l'affaire fut réglée et arrangée. Comme je revenais à l'hôtellerie auprès du seigneur Nithard et de ses écuyers, je les trouvai presque tous ivres. Le Singe en était, soûl comme les autres et le nez au vent. Il parlait à tort et à travers, et me dit : « Que veut le damoiseau ? Veut-il être des nôtres ? » et autres propos injurieux par lesquels il pensait m'échauffer. A la fin, j'en fus vexé et lui dis : « Je n'ai que faire de tes politesses, de tes insultes et de ton ivrognerie... Si jamais nous nous rencontrons en rase campagne, je te ferai voir qui de nous est le damoiseau et qui est le valet. » Lors donc que nous descendions de Sottenberg, je me doutai que c'était lui qui chevauchait avec son maître. Je courus droit sur eux par une grande et haute montagne. Je bandai mon arbalète en courant, coupant toujours au plus court. J'étais encore loin de lui, et le damoiseau se sauva vers le village, et il me parut qu'il voulait ameuter les paysans. Le Singe, son écuyer, avait une arbalète comme moi, et, comme son maître, il piqua des deux. Quand je l'approchai, il allait s'engager dans un chemin creux qui menait au village. J'étais encore loin du tournant où le chemin s'enfonçait dans les terres ; je l'y laissai entrer et lui tirai mon carreau dans le dos. J'aurais bien aimé rebander mon arbalète, mais je me dis qu'il n'attendrait pas ma commodité, d'autant qu'il avait son arbalète armée. Je n'avais personne auprès de moi. Je laissai donc la mienne et le poursuivis dans le ravin. Quand il s'aperçut que je ne remontais point mon arbalète, il fit volte-face près de la porte du village, et, attendant que je fusse presque sur lui, il tira. Le carreau atteignit ma cuirasse en pleine poitrine, rebondit et me passa par-dessus la tête. Sur ce, je lui lance mon arbalète débandée à la tête, tire l'épée et heurte son cheval, qui roule le nez en terre. Mais il parvint à se relever, et, tout en fuyant, il appelait les paysans à son aide. Pendant que nous parcourions ainsi le village à toute bride, j'aperçois un paysan armé d'une arbalète

Digitized by Google

déjà garnie de son trait. Je pique droit à lui, et avant qu'il parvînt à lâcher la détente, je fais sauter le trait de dessus l'arbalète. Sur ce, je m'arrête près de lui, remets mon épée au fourreau, lui explique que j'appartenais au seigneur Nithard de Thügen, et que nous étions grands amis de l'abbaye de Fulde. Sur ces entrefaites, arrive une troupe de rustauds armés d'épieux à sangliers, de haches de main et de jet, de cognées et de pierres. En un clin d'œil je suis environné, et les uns frappant, les autres lançant, voilà que les cognées et les pierres volent autour de ma tête, et il me semblait qu'on battît en grange sur mon casque. Accourt un dernier paysan armé d'un épieu à sanglier. Je pousse vers lui, mais comme je remets flamberge au vent, le paysan frappe et m'atteint au bras, que je crus cassé en deux. Au même instant, il tomba sous mon cheval, de telle sorte que je ne pouvais l'atteindre même en me baissant. En somme, je parvins à me faire jour, mais un paysan me poursuivait encore avec une cognée; je lui allonge un coup qui le renverse contre une clôture. Mon cheval, que j'avais surmené, se refusait absolument à courir, et j'étais assez inquiet de voir comment je gagnerais la porte. Je me dépêche néanmoins, et pendant qu'un des assaillants, arrivé avant moi, s'efforce de fermer la porte, je passe et me trouve enfin hors du village. J'ai à peine le temps de faire quelques pas dans la campagne, le Singe reparaît, l'arbalète bandée, accompagné de quatre paysans, et criant : « Haro! haro! haro! » Le trait part et s'enfonce à terre à côté de moi. A cette vue, je tourne bride, l'épée haute, je les oblige tous les cinq à rentrer dans le village. C'est alors que les paysans se mirent à sonner le tocsin ; mais, moi, je repris ma course, me dirigeant sous leurs yeux vers le seigneur Nithard, qui stationnait dans les champs fort loin de là. Personne n'osa me suivre. Comme j'allais rejoindre le seigneur Nithard, je rencontrai encore un paysan armé d'un soc de charrue, qui courait au tocsin. Je le rejoignis et l'arrêtai et il dut me promettre et me jurer de me rapporter l'arbalète que j'avais lancée à la tête du Singe, quand il allait tirer sur moi et que j'avais dû abandonner dans le chemin, n'ayant pas le loisir de la ramasser.

En cinquième lieu, alors que l'on écrivait 1503, nous nous associâmes, derechef, quelques-uns de mes bons amis et compagnons et moi, avec les gendarmes de Phalacker, et, pour cette fois, nous passâmes près de quinze jours dans les bois. Nous avions de bons amis et protecteurs qui nous fournissaient du pain et du fromage, en sorte que nous pouvions y séjourner, même la nuit. De leur côté, les gendarmes de Thalacker pouvaient compter sur de bons seigneurs, princes et autres, qui leur

Digitized by Google

garantissaient une retraite et la sûreté. Par ainsi, mon frère et moi, et autres bons compagnons, nous leur proposâmes plus d'un bon coup, levant la main que nous les assisterions volontiers de nos conseils et de nos bras; mais cela ne nous réussit guère, car ils n'avaient point de chance. Nous quittâmes donc ce lieu, et je me transportai ailleurs avec deux des hommes de Thalacker. Là, nous fîmes la rencontre de gens qui étaient leurs ennemis. Pour raconter l'affaire sommairement, il arriva que ni moi ni les ennemis ne pûmes bander nos arbalètes. Mais l'écuyer de Thalacker, nommé Hesselschwert, et son camarade portaient toujours leurs arcs d'acier qui restaient constamment tendus, de sorte qu'ils n'avaient qu'à encocher le trait. J'avisai un varlet aussi embarrassé que moi de son arbalète, qu'il ne parvenait pas à bander. Nous nous les lançons mutuellement à la tête et nous croisons le fer. Je lui fis sauter des mains arbalète et épée et le laissai désarmé. J'aperçois un autre compère qui cherchait à se dégager des mains de mes compagnons pour prendre la fuite. Je cours à lui et l'arrête également. Il n'avait qu'un braquemart, dont il s'était si bien escrimé contre les deux hommes de Thalacker, qu'il les avait blessés tous deux, de sorte qu'ils ne pouvaient rien lui faire. Je cours donc à eux et leur crie de garder le premier, que j'avais terrassé seul, et de me laisser aux prises avec celui-ci. Quand j'allai à lui, il voulut m'échapper; mais je le rejoignis, et, d'un coup d'épée, je le précipitai sous son cheval. Je les fis donc tous deux prisonniers. Après cela, il était temps de songer à se mettre à couvert. Je pliai bagage et me retirai en lieu sûr. Et comme pour le moment les bons compagnons et gendarmes étaient à vil prix, les écuyers de Thalacker se retirèrent de leur côté où bon leur sembla.

## IX

### S'ENSUIT LA GUERRE DE BAVIÈRE ET LA GUERRE PRIVÉE DU PALATIN ET DE SCHOTT

En sixième lieu, l'année suivante, alors que l'on écrivait 1504, commença la guerre de Bavière. Avant l'ouverture des hostilités, le comte palatin Philippe, de louable mémoire, s'était rendu de Heidelberg à Würzbourg, puis de là dans la Bavière, sans doute avec le projet d'en prendre possession, puisque le duc Georges[1], de louable

[1] Georges le Riche, duc de Bavière-Landshut, mourut le 1er décembre 1503, laissant par testament ses domaines à Robert, second fils de l'électeur comte palatin Frédéric le Victo-

Digitized by Google

mémoire, venait de mourir et, à ce que je sais, après la lui avoir léguée! Il s'était d'abord arrêté à Wertheim, auprès du comte Michel, qui suivit alors Sa Grâce à Würzbourg. Il arriva que deux comtes du Palatinat sortirent de Würzbourg, dans la pensée de retourner chez eux : c'étaient le comte Bernard de Solms et un comte d'Isenbourg. Cunz Schott se trouvait également à Würzbourg, et il voulait se rendre l'ennemi du comte palatin. Le seigneur Nithard de Thüngen et lui quittèrent ensemble Würzbourg, et le seigneur Nithard m'adjoignit son écuyer, en m'ordonnant de me tenir à la disposition de Cunz Schott, qui n'était encore jusque-là ni chevalier, ni ennemi du palatin. Mais je pus remarquer qu'il songeait à le devenir. Il n'y avait, du reste, aucun noble parmi nous, si ce n'est moi et Goetz de Thüngen que le seigneur Nithard m'avait donné avec ses écuyers. Quand nous fûmes en campagne, je ne sais de quel œil Cunz Schott m'avait vu, mais il me donna son meilleur cheval de bataille et le mieux enjambé, et plaça ses écuyers sous mon commandement. J'eus beau dire que mon destrier était bon et que je pouvais rester parmi ses gens, il ne m'en fallut pas moins enfourcher sa bête. Je me défendis aussi d'avoir à commander ses écuyers, disant que je préférais servir avec eux, ou sous les ordres de l'un d'eux, celui qu'il voudrait, qui saurait mieux son affaire que moi, car ses écuyers étaient du Palatinat et du Landgraviat. Mais il tint bon et les écuyers durent me suivre. Quand j'arrivai chez mon parent, nous tînmes longtemps conseil ; et s'il avait eu à lui un homme qui connût un peu les chemins et les frontières, comme j'appris moi-même à les connaître dans les trois mois suivants, nous eussions pu faire quelque progrès. Mais les choses n'allaient pas du tout; nous laissions les routes au-dessus de nous, tandis que nous suivions quelque sentier qui les longeait plus bas. Il me parut que c'était un tort de nous tenir ainsi dans les bas-fonds, et je montai vers les routes. Il venait de tomber un peu de neige sur le Spessart, de sorte qu'il était facile de voir et de distinguer la marque des fers des chevaux. Je tombai aussitôt sur des traces qui devaient provenir de ceux que nous guettions. Je remarquai même qu'elles étaient très-récentes, car l'écume dont les chevaux avaient parsemé la route n'avait pas encore disparu. Quand Conrad Schott arriva, je lui dis : « Voilà dans quelle direction on marche, et on ne doit pas

rieux, qui était à la fois son neveu et son gendre. Ces possessions auraient dû revenir, en vertu des principes de droit féodal admis dans l'Empire et aux termes d'arrangements de famille, à la branche de Bavière-Munich, représentée par les ducs Albert V le Sage et Wolfgang. De là les difficultés dont Gœtz ne retrace ici que les moindres détails.

Digitized by Google

être loin, car l'écume des chevaux est encore fraîche. » Et j'avais raison. Mais Conrad Schott était un gendarme paresseux. Il n'eut pas fait trois milles qu'il fit faire halte et voulut passer la nuit dans le Spessart. Nous eûmes fort à faire pour revenir sur nos pas et trouver un village des domaines de Thüngen. Cette fois-là, nous ne pûmes rien faire.

Mais quand la guerre de Bavière éclata dans le courant de la même année, je me trouvais encore chez mon parent le seigneur Nithard de Thüngen, et je dus l'accompagner quand il se rendit dans le pays de Bavière. J'en fus extrêmement contrarié, car j'avais deux de mes frères qui tenaient pour le palatin, et j'aurais bien aimé être aussi de ce côté. Au lieu de cela, j'allai avec le seigneur Nithard de Thüngen, auprès du margrave, qui se trouvait à Rott avec son armée. Nous nous emparâmes d'Hilberstein et autres endroits appartenant au Haut-Palatinat. Ceux de Nuremberg se rassemblèrent de leur côté en grande hâte. Heydeck résista et ne se rendit point. Là-dessus le comte palatin dirigea de son pays quelques chevaux et des fantassins contre le Haut-Palatinat, et lui-même avec les gendarmes et les hommes de pied qui lui restaient, se rendit d'abord à Ingolstadt, puis il remonta jusqu'auprès du duc Albert, à Munich, où les divers contingents de la ligue et de l'Empire se rassemblèrent. Ensuite, le margrave marcha avec quelques forces de pied et de cheval sur Landau, qu'il prit. La ville était défendue par le seigneur Georges de Rosenberg, qui l'occupait avec quelques gendarmes et des Bohèmes, et quoique Landau fût une bicoque, il y soutint quelques jours durant le feu des assaillants. Puis nous forçâmes Brotma et partîmes pour Landshut. Nous eûmes en route bien des escarmouches et des engagements, sans compter deux rudes escarmouches devant Landshut, un jour de samedi et le dimanche suivant, où je fus blessé d'un coup de feu. Le margrave et mes amis obtinrent de mon gracieux prince et seigneur le duc Robert, de louable mémoire, qu'il me ferait conduire à Landshut pour m'y faire soigner. Mais, pour la nuit qui suivit le combat où je fus blessé, je la passai dans le camp devant Landshut. C'était par les plus fortes chaleurs, en pleine canicule ; aussi fallait-il bien des précautions pour faire voyager un pauvre blessé comme moi. Ce ne fut donc que le lendemain matin, par la fraîcheur, que je me mis en route. Je devais aller loger chez le seigneur Sigismond de Thüngen ; c'était chose convenue, et je ne demandais pas mieux que d'aller chez un parent. Mais comme je sortais du camp pour me rendre à Landshut, je rencontrai, non loin de nos lignes (et il était encore de bien

Digitized by Google

bonne heure) je rencontrai, dis-je, Christophe de Giech, qui s'était rangé du côté du duc Robert et qui avait battu l'estrade pendant la nuit; il arriva jusque sur la garde qui venait de nous laisser passer. Le voiturier dut faire halte, et je pus voir comment on se pourchassait jusque dans l'intérieur de nos barricades. Cependant, Christophe de Giech avait appris que j'étais blessé et que l'on me conduisait à Landshut. Nous nous étions rencontrés et connus deux années auparavant à la bataille de Nuremberg. Il donna aussitôt l'ordre de me mener à son quartier, et moi qui croyais arriver chez mon cousin le seigneur Sigismond de Thüngen, je tombai chez le susdit Christophe de Giech. Il me traita fort bien, en vérité, et m'assura qu'il ne me lâcherait point. Je n'avais qu'à lui dire ce que je voulais et souhaitais, et quant à mes besoins, il n'y épargnerait et n'y ménagerait rien de ce qui était au pouvoir de l'homme. Il me dit aussi : « J'ai encore de l'argent; mes camarades n'en savent rien, et, s'ils le savaient, ils ne me laisseraient point de repos. » Et il me dit combien, ajoutant : « Je ne veux point te le cacher, à toi. » D'autres bons compagnons vinrent également me voir, de sorte que j'eus peu de repos les deux premiers jours. C'était comme un pèlerinage, tellement il venait de bonnes gens de ma connaissance me voir et s'informer de mon état. Je me souviens, entre autres, du seigneur Georges de Rosenberg, du seigneur Georges Truchsess d'Au et autres gros bonnets qui me visitèrent. Je remarquai, à leurs discours, que même mon gracieux seigneur, le duc Robert, de louable mémoire, avait pitié de moi, quoique j'eusse été contre lui. Un de mes bons amis me dit un jour de m'habiller, pour être couché un peu plus propre; car il avait appris que le duc Robert, de louable mémoire, devait venir me voir. C'est ce que je fis. Mais pendant que j'attendais cette visite, je fus informé que Sa Grâce avait pris la dyssenterie, ce qui était vrai; et Sa Grâce en mourut. Christophe de Giech et beaucoup d'autres succombèrent également à cette maladie. Ainsi Dieu le Tout-Puissant les retira en grand nombre, et dans un court espace, de cette vallée de gémissements, tandis que le temps de ma maladie ne laissait pas de me paraître long.

Mais, pour en revenir à mon coup de feu, voici comment les choses se passèrent. Je me conduisis en jeune compagnon qui aurait bien aimé être un homme, et il me semblait que, malgré ma jeunesse, on dût me laisser agir en homme et en bon soldat. Pendant que nous escarmouchions devant Landshut, le dimanche, comme il est dit ci-dessus, ceux de Nuremberg canonnaient à tort et à travers, amis et ennemis. Les ennemis se tenaient à couvert derrière un petit fossé, et j'aurais bien

Digitized by Google

aimé rompre une lance avec l'un d'eux. Pendant que je cherchais mon avantage, les Nurembergeois tournèrent leurs canons contre nous, amis ou ennemis, comme je viens de le dire, et un coup de coulevrine me brisa en deux le pommeau de mon épée. Une moitié pénétra dans mon bras, en même temps que trois membrures du brassard. Le pommeau s'était perdu dans le brassard, où on ne le voyait plus. Il m'étonne encore que le coup ne m'ait point jeté à bas de mon cheval. Les pièces du brassard étaient restées entières; les bords seuls étaient faussés et formaient saillie. Mais, pendant que le pommeau entrait dans le brassard, le reste de la poignée s'était recourbé, ainsi que la garde, sans se briser, et je crois que c'est par le défaut du gantelet et du brassard que la poignée m'avait abattu la main. Bref, ce bras était fracassé par devant et par derrière, et en y portant les yeux, je vis ma main qui tenait encore un peu à la peau. Ma lance était par terre, sous les pieds de mon cheval. Je ne fis semblant de rien, je détournai tout doucement ma monture, et heureux de n'avoir pas été pris, je revins auprès de ma compagnie. Je n'étais pas encore loin de l'ennemi, quand je fus croisé par un vieux lansquenet, qui, lui aussi, voulait se jeter dans la mêlée. Je l'interpellai en lui disant de rester près de moi, qu'il pouvait voir comme j'étais accommodé. Il m'écouta et demeura. C'est lui également qui me chercha le chirurgien. Quand j'arrivai à Landshut, mes anciens compagnons contre lesquels je m'étais battu, me racontèrent que le même coup qui m'avait blessé avait atteint un noble, Fabien de Walsdorff, du Vogtland, et quoique j'eusse été frappé le premier, il resta mort sur la place. Ainsi il y eut perte en même temps pour les amis et pour les ennemis. Ce Fabien de Wolsdorff était un bien beau compagnon, et à peine entre mille pourrait-on voir un homme aussi bien fait. On me dit aussi très-exactement ce que j'avais fait ces deux jours, le samedi et le dimanche, l'armure que je portais, le destrier que je montais. On savait donc chez l'ennemi, et tout aussi bien que moi-même, comment je m'étais comporté pendant ces deux jours.

Depuis le dimanche après la Saint-Jacques, jusque vers le carnaval [1], je demeurai à Landshut; et chacun peut s'imaginer ce que je souffris pendant tout ce temps. Je demandai d'abord à Dieu, si je trouvais grâce devant lui, d'en finir avec moi, puisque je n'étais plus propre au métier de la guerre. Puis me revint en mémoire ce que feu mon père et de vieux écuyers du palatin et du seigneur de Hohenlohe m'avaient parfois conté d'un homme d'armes appelé le Queux et ennemi du duc Georges

[1] Du 28 juillet 1504, jusque vers le 3 février 1505.

Digitized by Google

de Bavière: il n'avait lui aussi qu'une main et n'en était pas moins aussi alerte en campagne que le premier venu, contre l'ennemi. Cela m'occupait extrêmement. Je priai Dieu d'un tout autre esprit, en me disant que si même j'avais douze mains, sans le secours de sa grâce divine, elles ne me serviraient à rien. Et je pensai que si je pouvais trouver un peu d'aide, ne fût-ce qu'une main de fer ou quelque engin de ce genre, je pourrais encore, avec l'aide de Dieu, faire ma besogne en campagne aussi bien qu'un autre moins dévot à Dieu. Depuis lors j'ai rencontré à la guerre les fils de ce Queux, qui étaient de bons et fameux écuyers.

Et après avoir fait, pendant près de soixante ans, la guerre avec une seule main, je ne puis, en vérité, m'empêcher de reconnaître que Dieu tout-puissant, éternel, miséricordieux, m'a merveilleusement secondé de grâces extraordinaires pendant toutes mes guerres, hostilités et vicissitudes.

Pour en revenir à ce qui se passa encore dans le pays de Bavière, le commandement de la compagnie de Saint-Georges était confié pour lors à deux capitaines, le seigneur Nithard de Thüngen et le seigneur Guillaume maréchal de Pappenheim; le premier commandait un jour, et le second le lendemain, alternativement. Nos capitaines eurent vent que deux détachements ennemis devaient se porter du côté de Neuenmark, non loin de Boetingen en Bavière. Là-dessus nos capitaines nous dirent : « Ceux qui ont envie d'aller les attaquer n'ont qu'à se présenter. » Je me proposai et, avec moi, si je m'en souviens bien, cent ou cent cinquante cavaliers, tous braves et solides, à ce qu'il semble, et je suis encore persuadé que nous aurions tenu ensemble à la vie et à la mort. Notre marche nous conduisit à travers un assez grand bois, et le jour baissait déjà. Je me trouve à l'avant-garde et vois des gens fuir devant nous. Je cours sur eux à travers le bois et en rejoins deux que j'empoigne. C'étaient des paysans, mais ennemis, et je les retins près de moi, qui d'un côté, qui de l'autre, jusqu'à l'arrivée de mes compagnons. Survient un béjaune plus fou que moi, qui tombe sur un de mes paysans et se met à le maltraiter. Nous n'étions que nous quatre, moi, les deux paysans et celui qui en rossait un. Je laisse là mes paysans, pousse à lui, et nous nous caressons les côtes. Je lui demande ce qu'il voulait à ce paysan prisonnier et pourquoi il le battait? Il me répondit brutalement, et je lui donnai son compte. Sur ces entrefaites arrive Georges de Fronsberg [1], qui n'était pas encore chevalier,

[1] Il s'agit ici sans doute du fameux chef des bandes que Charles-Quint envoya en 1527 en

Digitized by Google

avec vingt ou trente gendarmes. On m'environne et on veut que nous fassions la paix. Le compère que j'avais rossé s'y prêta sur-le-champ; mais moi je refusai, disant : « Qu'avait-il à battre mes prisonniers? Pourquoi n'en faisait-il pas lui-même? » Et je lui dis : « Avise-toi encore de battre des prisonniers à moi, et tu verras si je le souffrirai. » Là-dessus le seigneur Georges de Fronsberg s'élance sur moi avec d'autres encore ; il avait son arbalète armée et les autres pareillement. J'étais là comme un sanglier au milieu des chiens. Bref, je ne voulus rien promettre et m'en tins à mon premier mot. Il faisait déjà nuit sombre, et je me disais que, s'ils portaient la main sur moi, je leur passerais sur le corps. Je dis cependant à Fronsberg que, foi de gentilhomme, je ne lui chercherais pas querelle tant qu'il ne m'attaquerait point, mais, s'il commençait, je le rosserais à lui faire craquer les os dans le corps, sauf à lui m'en faire autant. Là-dessus on me laissa. Nous reprîmes notre chemin et nous arrivâmes, si je ne me trompe, très-tard dans la nuit à Bronia.

Le lendemain, le seigneur Georges et ses amis m'envoyèrent un messager pour me prier de passer chez eux. Quand j'arrivai, je les trouvai assis et buvant du vin du Rhin ; ils avaient rançonné les paysans, et de l'argent de la rançon ils avaient acheté du vin du Rhin. Je bus un coup, et ils m'invitèrent à prendre place et à faire la débauche avec eux. Mais je me retirai immédiatement et ne bus point davantage, car j'avais affaire ailleurs.

Je mentionne cet incident parce que le seigneur Georges et François de Sickingen me sont venus tous les deux en aide, quand je me trouvais prisonnier de ceux de Heilbronn, qui refusaient de me traiter en chevalier comme ils s'y étaient engagés, et tous deux exigèrent impérieusement que l'on m'accordât la prison que l'on m'avait promise. Ils le prirent de si haut avec les gens de Heilbronn, que ceux-ci furent obligés de s'engager par écrit à me traiter en chevalier, tant que ma captivité durerait, et j'ai encore par-devers moi leur promesse écrite. Ils venaient me voir le jour dans ma petite chambre, à l'hôtellerie de Dietz ; il y avait une telle foule, que tout le monde ne pouvait s'asseoir ; la plupart restaient debout. Nous buvions, et vive la joie ! Un soir, le seigneur Georges se ressouvint de l'aventure ci-dessus, et dit : « Beau-frère Goetz [1], te rappelles-tu ce butin que nous fîmes autrefois dans le

Italie, rejoindre le connétable de Bourbon, et qui livrèrent Rome au pillage. On sait que Fronsberg, ou Frundsberg, tomba frappé d'apoplexie au milieu de ses lansquenets mutinés, et qu'il ne vivait plus à l'assaut de la ville pontificale.

[1] La dénomination de beau-frère s'applique généralement, dans les Mémoires de Goetz,

Digitized by Google

pays de Bavière? » « Oui, fis-je, très-bien. » Il répliqua : « Tu tournas de bonne heure à l'ortie : qui s'y frotte, s'y pique. » Sa conduite chevaleresque envers moi m'empêcha de continuer à le contredire. Il n'a jamais cessé depuis de se bien comporter à mon égard.

## X

### GUERRE PRIVÉE D'UN SEIGNEUR DE BOHÊME

Dans la suite, il arriva qu'un seigneur de Bohême se brouilla avec la couronne de Bohême. Jean de Selbitz, moi et d'autres bons compagnons, nous nous intéressâmes à lui et lui promîmes notre secours dans ses affaires. Nous fûmes aussitôt informés que les plus grands et plus riches seigneurs de Bohême, ceux qui avaient la régence pendant la minorité du jeune roi [1], devaient passer en certains endroits. Nous allâmes aux renseignements et nous apprîmes qu'ils s'étaient rendus dans les Pays-Bas, qu'ils devaient bientôt revenir et qu'ils étaient véritablement chargés de la régence de la couronne. Je reçus l'ordre d'aller à leur rencontre avec quelques écuyers au courant de l'affaire et que j'avais choisis. Je battis le pays avec eux pendant trois ou quatre semaines, jusqu'à ce que j'eusse réuni tous les renseignements nécessaires sur l'endroit où il fallait les attaquer. Les gendarmes qui devaient faire ce coup de main étaient déjà enrôlés, et nous étions informés que les seigneurs en question approchaient. Sur ces entrefaites, feu Philippe Sturmfeder écrivit à moi et à feu mon frère Philippe de le joindre à Heidelberg, à une diète, et d'amener avec nous autant de bons compagnons que nous pouvions. C'est ce que nous fîmes, et voilà mon camarade Jean de Selbitz, feu mon frère Philippe et plusieurs autres qui se rendent à Heidelberg. Même le seigneur qui était l'ennemi privé de la couronne de Bohême était avec eux, mais il voyageait sans se faire connaître. Il y avait beaucoup de monde à l'hôtellerie du Cerf, et chacun faisait mettre ses armoiries en montre; même ce fat de petit seigneur, qui était l'ennemi de la couronne de Bohême, fit exposer les siennes, bien entendu

aux membres du corps de chevalerie de l'Odenwald, et prend le sens de confédéré, d'associé. Gœthe, en faisant de Frantz de Sickingen réellement le beau-frère de Berlichingen, a pris le change sur la signification particulière de cette expression.

[1] Louis II, fils de Ladislas VI ou VII, roi de Hongrie et de Bohême, né le 1er mai 1506, succéda à son père sur ce double trône en 1516. C'est entre cette date et 1519 qu'il faut placer cet épisode.



Digitized by Google

à mon insu et à l'insu de mes compagnons. Nous voici donc à Heidelberg; la diète s'ouvre, elle finit, quand surviennent les seigneurs bohêmes qui étaient les régents de la couronne de Bohême. Ils se promènent dans la ville, arrivent sur la place du Marché, aperçoivent en levant les yeux les armoiries que l'on avait exposées, et découvrent dans le nombre celles de notre seigneur bohême. Grand émoi; ils courent chez le comte palatin et lui demandent une escorte. On leur donne immédiatement des gendarmes et on les expédie sous bonne garde. C'est ainsi que ce bon petit seigneur, en exhibant sottement ses armes, fit manquer toute l'affaire, de façon qu'il ne put rien terminer avec ses ennemis. Sans cela, il aurait obtenu une bonne paix et du repos. Son nom m'a échappé et je l'ai oublié; mais on doit encore retrouver ses armoiries à l'hôtellerie du Cerf, à Heidelberg. Je le tenais alors pour un bon, vaillant petit seigneur; mais il me semblait néanmoins qu'il était bien innocent, bien novice encore pour se mettre en guerre contre quelqu'un. Heureusement qu'il était à bonne école, et j'ai appris depuis qu'il s'était arrangé et rapatrié avec la couronne de Bohême.

## XI

### GUERRE PRIVÉE AVEC LES WALDSTROMER

Autre histoire véridique. En ce temps-là, Ulrich Beck, bourgeois et éleveur de bétail de Kitzingen, alors vassal du margrave Frédéric, de louable mémoire, homme fort à son aise, avait une femme veuve d'un premier mari dont le nom de famille était Saubott. Cette femme avait un fils du premier lit qui s'appelait Philippe Saubott; mais je ne sais pas quel était le prénom du premier mari. Ce Philippe Saubott était page du seigneur Nithard de Thüngen. Ulrich Beck, le beau-père, se joignit à Philippe Saubott, le beau-fils, comme celui-ci était à la veille de revêtir le harnais, pour me prier de lui venir en aide de mon bras et de mes conseils contre les Waldstromer, famille noble demeurant à Nuremberg. Ils m'expliquèrent que les Waldstromer les violentaient et leur faisaient tort à propos d'un héritage; et comme leurs adversaires refusaient de s'arranger à l'amiable, ils songeaient à prendre une autre voie et à agir contre eux par des moyens sérieux, espérant par là obtenir une bonne composition. Je leur fis cette réponse : « C'est mon gracieux

Digitized by Google

seigneur le margrave Frédéric qui m'a élevé; si vous consentez à porter après coup vos plaintes devant Sa Grâce pour qu'elle y fasse droit et justice, je veux bien vous venir honnêtement en aide de toutes mes forces et n'y épargnerai point ma peine. » Nous réfléchîmes à la chose et prîmes si bien nos mesures, que, après notre convention, nous arrêtâmes les Waldstromer et les portâmes à terre dans la forêt de Nuremberg, comme ils se rendaient dans un de leurs villages. C'était d'assez bon matin, le jour de saint Mathieu. Ils étaient deux frères qui voulaient aller entendre la messe dans leur village; l'un avait avec lui son jeune fils, un bel enfant qui nous pria gentiment de l'épargner, ce que je fis. Par contre, nous emmenâmes les deux frères, et, marchant jour et nuit, nous les conduisîmes à Jagsthausen. C'est alors que les conseillers du margrave s'entremirent et nous firent assigner, nous et les Waldstromer, sous prétexte que ces derniers étaient les serviteurs de Sa Grâce, ce qui pouvait bien être, car ils devaient un service héréditaire au margrave, du chef de certaines forêts qu'il possède autour de Nuremberg; et comme Ulrich Beck était l'arrière-vassal du margrave à Kitzingen, et les Waldstromer des serviteurs de Sa Grâce, les conseillers du margrave concilièrent les deux parties de manière à amener la fin des difficultés. Je ne puis me souvenir du salaire que cette transaction me valut; cependant Ulrich Beck me donna quelque chose, mais je ne sais plus combien. Et comme j'entrai fort avant dans cette affaire, je n'ai pas voulu la passer sous silence dans cet écrit, d'autant que le susdit Philippe Saubott a été, comme il est dit ci-dessus, le page et le serviteur de feu mon cousin.

En septième lieu, après la guerre de Bavière, nous fûmes recherchés et sollicités, moi, plusieurs nobles et autres bons compères, par un individu qui s'appelait le Mutin et qui était en hostilité avec ceux de Rottembourg. Mon parent, Bilibald de Thüngen, lui avait ouvert sa maison de Reussemberg. Mes bons amis et compagnons et moi, nous prîmes fait et cause pour lui et le servîmes pendant une expédition ou deux. Mais mon gracieux prince et seigneur de Würzbourg, l'évêque Laurent, de louable mémoire, intervint et accorda les parties. Nous étions bien d'avis, moi et mes bons amis, de faire nos réserves contre cet accord et de continuer à soutenir le Mutin. Notre accord était même déjà écrit; mais, par l'aide de Dieu et du bon évêque, l'affaire fut définitivement arrangée, de sorte que nous n'eûmes plus à nous en occuper.

Digitized by Google

## XII

### S'ENSUIT LA GUERRE AVEC COLOGNE

En huitième lieu, l'année d'après, quelques-uns de mes bons amis, officiers de la cour du duc Ulrich de Wurtemberg, entre autres, feu mon beau-père René de Sachsenheim [1], m'écrivirent au sujet d'un nommé Jean Sindelfinger, tailleur de son état, très-habile tireur d'arquebuse, domicilié à Stuttgardt. Il était allé au tir de Cologne et y avait gagné le premier prix, qui se montait, si je ne me trompe, à cent florins. Mais ceux de Cologne le frustrèrent et ne voulurent rien lui donner. Il s'en plaignit sans doute aux gentilshommes de la cour de Stuttgardt. C'est ainsi que feu mon beau-père René de Sachsenheim m'écrivit, comme j'ai dit, en son nom et au nom d'autres personnes de la cour, pour me recommander cet homme. Je pris donc fait et cause pour lui et devins l'ennemi de ceux de Cologne. Je ne tardai pas à porter par terre deux de leurs bourgeois, deux marchands, un fils et son père. Peu après, je rencontrai seul neuf voitures de Cologne qui venaient de Francfort. Mon écuyer et mes gendarmes étaient derrière moi, à peu de distance de là. Je montai à Kronberg, chez mon vieux Philippe de Kronberg, qui avait été maréchal à Heidelberg et qui m'accordait la faveur de ses conseils. Il me permit de mener les voitures et les marchandises à Kronberg. Mais je le voyais si vieux et si souffrant, que j'eus pitié de lui et me fis scrupule de troubler ainsi son repos. D'un autre côté comme mon gracieux seigneur de Kœnigstein était pour moi un très-gracieux seigneur, je ne voulus pas attaquer ces voitures sur les chemins de Sa Grâce et préférai les attendre sur une autre route attenante à la frontière de Sa Grâce. Je lui envoyai donc un écuyer nommé Gaspard Sinnwurm, chargé de lui faire part que je voulais ménager Sa Grâce, mais que j'étais intentionné de mettre la main sur ces marchandises en quelque autre endroit en dehors de ses chemins et de sa sauvegarde; que je faisais cette communication à Sa Grâce, parce que j'avais confiance en

[1] Gœtz a été marié deux fois. La mention ci-dessus fait connaître la famille à laquelle sa première femme appartenait. La seconde était Dorothée de Gailing, fille d'Arnold de Gailing et d'Elisabeth Lewholzer. Le comte de Berlichingen publie le contrat de ce dernier mariage, daté du 17 novembre 1517. Dorothée de Gailing mourut avant 1531. Gœtz eut de ces deux mariages trois filles et sept garçons, dont l'un, Jean-Jacques, mort en 1567, forma la souche des Berlichingen-Hornberg ou Berlichingen-Rossach, depuis que le château de Hornberg ne fait plus partie de ses domaines patrimoniaux.

Digitized by Google

elle, espérant que si ma capture faisait trop de bruit, Sa Grâce saurait ce qu'elle aurait à faire à mon égard. Mais Sa Grâce me fit réponse par le même écuyer Gaspard Sinnwurm que, par égard pour elle et pour lui faire honneur, je devais, pour cette fois, renoncer à mon dessein. Elle m'en adjura d'une manière si pressante et si gracieuse, que je me résignai à laisser les neuf voitures reprendre leur route. Sa Grâce me promettait de me le revaloir dans une autre circonstance et de ne jamais oublier ce que je faisais là. Et de fait elle intervint peu après dans cette affaire, et fixa une diète à Francfort entre moi et ceux de Cologne, où cette guerre et cette querelle furent terminées par une bonne composition [1].

Pour revenir à ce qui m'arriva avec les deux marchands que j'avais faits prisonniers, ils me prièrent de permettre à l'un d'eux de se rendre à Leipzig, où ils avaient leurs marchandises et leur bien, m'assurant qu'ils n'avaient que ce moyen de s'aider et de me satisfaire. J'accédai à leur demande et gardai le fils, parce que le père était âgé, et que je pensais que le fils supporterait mieux la captivité. Cependant, je fis signer au père un écrit, et lui traçai moi-même la conduite qu'il devait suivre, en lui donnant tous les signes de reconnaissance désirables. J'étais persuadé qu'il ferait honneur à sa promesse et à son serment, ainsi qu'à sa signature ; qu'il tiendrait parole à son fils et à moi, comme de juste. Je lui conseillai de se joindre, à son retour de Leipzig, à des marchands de Nuremberg ou autres et de se diriger avec eux sur Cobourg et Bamberg; par où il trouverait toute la sûreté désirable. Je fis également un chirographe que je partageai entre lui et mon page, et l'obligeai par son serment à ne loger que dans des hôtelleries convenues. Quand il rencontrerait mon page, qui lui remettrait l'autre partie du chirographe s'ajustant à la sienne, il n'aurait qu'à le suivre joyeusement : il serait bientôt auprès de moi, et je le mènerais aussitôt chez son fils ou le lui renverrais. Je lui présentai même le page en bonne forme. Bref, je lui donnai toutes les explications possibles. Mais il fut traître et parjure envers moi et son propre fils, et livra mon page à l'évêque de Bamberg, qui était alors Georges de Limbourg. Je les attendis longtemps, marchand et

[1] Le comte de Berlichingen publie plusieurs documents relatifs à cette affaire. Quoique Gœtz ne l'ait prise en main qu'en 1508, elle parait remonter à 1506. Sa seconde lettre de défi adressée à la ville de Cologne est datée du 16 mai 1508, et suivit sans doute la première de près. Les deux marchands de Cologne qui avaient été faits prisonniers, Cunz Heymen et son fils, s'étaient taxés eux-mêmes à treize cents florins. La composition qui mit fin à ses difficultés est datée du 28 novembre 1510. Gœtz et son client Sindelfinger obtinrent de la ville de Cologne une indemnité de mille florins.

Digitized by Google

page. Le page se comporta avec une adresse que je n'aurais guère cherchée chez lui. Quelque temps auparavant, nous venions de Neuenstadt sur l'Aisch et passions près de Hochstett, qui appartient à l'évêque de Bamberg. Tout près de là se trouve un bois que je fis remarquer, sans y penser, à mon page, en lui disant que ce serait un bon lieu de halte, et qu'il n'avait qu'à le noter pour le temps où il serait gendarme à son tour [1]. Je continuai mon chemin et arrivai non loin de Bamberg, au lieu où je voulais me rendre. Le page n'avait pas oublié mon observation. Lorsqu'il arriva à Bamberg, dans l'hôtellerie où il devait rencontrer le marchand, conformément à mes ordres, il était déjà trahi. On l'arrêta, on l'emprisonna; de plus, on voulut absolument savoir où je me trouvais et où il devait me rejoindre. Il répondit que je lui avais donné rendez-vous dans un bois, non loin de Hochstett. Je portais alors le deuil de ma mère, que je venais de perdre. On vêtit de noir un autre garçon, on lui donna le cheval que montait le page captif, et on l'envoya vers le bois en question, suivi des gendarmes de Bamberg. On espérait ainsi mettre la main sur moi, d'après les indications du page; mais c'était un tour qu'il leur jouait; le coup manqua et on en fut pour les frais de l'expédition.

[1] On comprend que, pour le métier que faisait Gœtz, la connaissance minutieuse du pays fût indispensable. Ce passage nous donne la mesure de l'attention qu'il y portait. M. de Berlichingen en fournit une autre preuve : c'est un « registre des lieux de halte et des gais alentours de Bamberg et de Nuremberg, » dressé sans doute du temps que Gœtz faisait la guerre à l'évêque de Bamberg et à la ville de Nuremberg, et où ces différentes indications sont classées par cantons. On y trouve des mentions comme les suivantes: « Trois arbres sur une hauteur dans un grand bois, d'où l'on voit de tous côtés sur la route ; » ou bien : « Là on peut faire de bons coups » (*Do ist schnapen gut*).

(*La suite à un prochain numéro.*)

Digitized by Google

# VIE DE FIBEL[1]

## AUTEUR DU FIBEL BIENRODIEN

---

### X

#### CHAPITRE DE JUDAS. — VIE CALME

Une famille, eût-elle rempli de ses pleurs une douzaine de lacrymatoires, lorsqu'un maître de maison qui la tenait sous un sceptre long et pesant se sépare d'elle, éprouve toujours après quelque temps un bien-être particulier. C'est qu'elle peut aller et venir tenant en main le sceptre laissé par le père : à chaque pas, elle sent l'air libre autour d'elle.

Cette fraîche brise de mai passa sur la maison de Siegwart. Les souverains apportèrent avec ce zéphyr maintes senteurs de fleurs exotiques.

Après l'enterrement il fallut, suivant l'usage, que quelqu'un représentât dans le ménage le maître de maison. Helf promit de s'en charger, pourvu que cet emploi ne portât pas préjudice à ses études. Il mit sur sa tête, en guise de couronne, le bonnet de cuir de Siegwart ; il fendit le bois — en plus petits morceaux même que l'oiseleur ne le faisait — tous les soirs ; il rapportait les pommes de terre d'un bout de jardin, qu'ils louaient ; et après le souper, il se plaçait habituellement devant la porte de la maison, et regardait d'un air sérieux dans la rue. Chaque soir, il examinait par prudence, avec sa mère, les bandes de papier, les scellés de l'armoire. En sa qualité de maître de maison, il devait toujours songer à se procurer l'argent nécessaire pour le ménage. Aussi, de temps à autre, allait-il à la ville pour changer le souverain

[1] Voir la *Revue germanique* du 15 mars 1862.

Digitized by Google

qui entrait au gouvernement après le départ de son prédécesseur. Il le serrait soigneusement dans sa vessie de cochon — c'est la bourse des paysans, — et s'en allait trouver le juif Judas, — précisément le patient, qui avait voulu employer l'émeraude comme antispasmodique. Là il décomposait son or en toutes petites pièces d'argent, que le juif lui donnait de bon cœur; car il voyait combien le jeune homme était content de résoudre son souverain, représentant du peuple, en une multitude de petites monnaies, et de remporter une bourse bien pleine. De retour à la maison, Fibel versait de sa vessie une montagne de kreutzers. — Les princes ignorent ce que contiennent quatre thalers, quatre groschens et demi, et trois pfennings. Les Heiligengutiens seuls savent que cela représente une somme presque incommensurable. — Un âge d'or de quelques jours suivait l'arrivée au gouvernement d'une pièce d'or; puis les âges d'argent, de fer et enfin de papier annonçaient graduellement la transmutation d'un nouveau souverain. — Les femmes et les enfants, grâce à l'énergie qu'ils mettent à espérer, sont seuls capables de mener cette vie au jour le jour, qui, sous l'heptarchie progressivement décroissante des sept souverains, se repose sur le revenu de l'armoire encore inconnu. — Laissons-leur cette heureuse faculté!

Le seizième anniversaire de la naissance de Fibel tomba par bonheur au moment où il ne restait plus rien du dernier souverain changé. La chambre obscure de leur avenir, la petite armoire devait s'ouvrir ce jour-là. La veille, Fibel partit pour la ville avec sa dernière pièce d'or, afin d'acheter un cadeau pour lui-même et un rôti pour sa mère et lui. « A la campagne, lui dit sa mère, les paysans n'ont pas d'anniversaires, ils ne sont pas dressés à cela; mais tu ne saurais croire comme à Dresde, à la cour, chacun a le plus magnifique anniversaire que l'on puisse rêver! »

A la ville il fut d'un seul coup trois et quatre fois heureux. Le juif Judas lui fit cadeau d'une culotte de peluche usée, ornée de trois places luisantes, deux devant et une derrière; et (c'était là la merveille) de deux goussets. Il ne voulut pas d'argent; il refusa d'en dire le prix avant le seizième anniversaire.

Personne n'ignore qu'un juif connait plus à fond les habitants d'une ville que le lieutenant de police lui-même. Les juifs forment l'armée d'observation des ménages; ce sont de véritables Lafontaines, tout remplis d'histoires de famille. — Ces culottes prises à crédit permirent à Gotthelf de s'acheter un bel ouvrage intitulé : *la Lice chevaleresque ouverte*.

Il eut encore la chance que la mère du margrave fut frappée

Digitized by Google

d'apoplexie la veille de l'anniversaire de sa naissance. Ce deuil soudain força de vendre à la foule le souper de la cour à moitié cuit. Tout journalier, le menuisier le plus indigne de s'asseoir à la table ducale, put se faire adjuger, pour son argent, ce qu'il voulut.

Helf avait apporté, pour mettre les plats de son anniversaire, cet objet qui, par une coïncidence inexpliquée, porte le même nom dans toutes les langues, un sac. Ce sac était fort vaste. Il se fit adjuger, pour sa mère plus que pour lui-même (un homme qui a dans sa poche « la Lice des chevaliers » se soucie-t-il des produits d'une cuisine ducale?) un joli *souper fin* [1], quelques petits gâteaux de crème croquante, — un pâté à la princesse, — deux tranches de pâté de lièvre, — un *gâteau* — *galanterie* [2], — un massepain à la duchesse. Il couronna le tout par une glace à la groseille, dont il fit remplir une petite fiole pour sa chère âme du bois, Dorothée. Il fit envelopper proprement la fiole dans du beau papier marbré.

La pensée de rapporter à sa mère, une ancienne dame-extra de Dresde, la moitié de la cuisine ducale dans sa poche, le ravissait à ce point qu'il semblait qu'un vent violent le transportât, comme dans un songe, à travers les champs. Il tenait sa canne horizontalement (à la ville il l'avait tenue verticale) et s'abstint de lire dans sa « Lice chevaleresque » pour courir tout droit devant lui.

« Penses-tu, » lui dit sa mère quand il eut déballé ses provisions, « qu'il y ait là quelque chose de nouveau pour moi? — Vois : ceci s'appelle crème croquante; ceci, massepain à la duchesse. — Du reste, tout cela est excellent. » Il lui montra la petite fiole destinée à sa bien-aimée; mais la chaleur avait fait fondre la glace. — « Je ne pourrai pas lui donner à manger, mais seulement à boire, » dit-il; « à moins qu'elle ne la conserve jusqu'à la première gelée. »

Le soir, à demi-morts d'émotion, ils s'entretinrent de la ville. Puis Helf, échauffé, contempla sans la lire une page de chacune des sciences de la « Lice chevaleresque : » — astronomie, équitation, etc. Il n'oublia pas de placer les pantoufles au pied du lit de sa mère endormie, de manière qu'au matin elle n'eût qu'à y fourrer les pieds.

Le matin arriva éblouissant. Il dit ce jour-là son *Pater noster* dans sa langue maternelle. Il était encore sur son séant, dans son lit, quand sa mère vint le bénir, l'appelant son appui, son soutien. Puis, tout en ramassant, les yeux troublés, les petites plumes qui s'échappaient du

[1] En français dans le texte.
[2] En français dans le texte.

Digitized by Google

traversin pour les y remettre, elle lui raconta ses rêves de la nuit, qui tous présageaient une année heureuse.

La fraîcheur du matin passée, le héros du jour fit une promenade dans le village, les deux jambes dans la peluche, les deux mains dans les goussets de sa culotte; il dit bonjour à tous les enfants, et salua par derrière, quelques personnes qui se rendaient en grande hâte aux champs. Rentré chez lui, il trouva toute la maison balayée, nettoyée, pour qu'il pût étudier; — sa mère, un mouchoir blanc attaché devant elle en guise de tablier, faisant le ménage; et sa chambre bien propre, inondée de chauds et longs rayons du soleil de novembre. Sa mère exigea qu'il ne remuât pas un doigt de tout le jour; il devait, comme Naples, mériter le nom de paresseux, et rester à sa table sans désemparer.

Il ne sortit pas non plus de sa « Lice ouverte. » Ce matin-là, grand Dieu! il s'associa à des chevaliers héraldiques, à toute une chevalerie numismatique, historique. — Il était déjà versé dans toutes les sciences, grâce aux livres entiers du pasteur et aux fragments de livres du mercier. — Il atteignait l'âge de génération littéraire; ce n'était déjà plus un enfant; le testament et son ardeur naturelle l'éperonnaient. — Mais une circonstance arrêtait toujours sa main, dès qu'il voulait dresser devant tout le monde son obélisque littéraire, encore couché à terre. Cette malheureuse circonstance était la suivante : il pouvait prendre la plume pour traiter de quelque science que ce fût; il venait tout de suite à bout d'écrire deux ou trois pages ; puis il s'arrêtait : malgré lui, sa pensée était complète, entièrement dite et écrite. Il lui aurait été plus facile de peigner la queue d'une comète que d'ajouter une demi-page à ce qu'il avait écrit; et cependant, à sa grande honte, le monde était tout plein de livres écrits sur toute espèce de choses.

Mais Fibel se consolait : il savait que le Parnasse, comme Vienne, veut être attendu [1], — plus que Vienne même; car l'une attend encore l'autre. N'avait-il pas eu entre les mains les ouvrages des savants, qui avaient couvé leurs ovules littéraires dans leur ventre, plus longtemps que dans le nid; et qui avaient déjà les cheveux gris, lorsqu'ils étaient accouchés d'un produit important, de quelque in-folio? « Peut-être, disait-il en se frottant les mains, avant que j'aie haché menu mon bois d'hiver, accoucherai-je aussi de quelque chose de considérable; je travaillerai comme un cheval et j'en viendrai à bout. »

Il y a un point sur lequel les vieux écrivains devraient imiter les

[1] Vienna vult expectari. (*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

jeunes : ils devraient se donner autant de peine pour soutenir leur gloire acquise (au lieu de se laisser soutenir par elle) que les jeunes pour en acquérir. Il y a fort peu de jeunes écrivains qui se servent du privilége qu'ils ont d'écrire d'abord fort mal, et pour le peuple seulement. Il devrait en être d'eux comme des meules bien aiguisées, sur lesquelles on moud d'abord pour les bestiaux, puis pour les hommes.

De la « Lice ouverte, » Helf n'eut qu'un pas à faire pour passer à la table à manger. La crème croquante, le massepain à la duchesse, le gâteau-galanterie furent dévorés : c'était un dessert en guise d'entrée, mais c'était un festin de l'âme plus que de l'estomac. La mère commença à parler de Dresde, de la cour et de son beau vieux temps. — Le vieux Siegwart se présentait frais comme un amoureux, avec son chapeau de recrue; il la conduisait en lieu fort honnête, et fumait. « Il n'y aura plus d'homme comme lui ! » dit-elle.

Les flambeaux funéraires ne jettent-ils pas sur un visage d'époux un plus bel éclat que les torches nuptiales? Je ne sais; cependant la mort me semble encore le meilleur trafiqueur d'indulgences de Tetzel. L'oiseleur dut un fameux billet d'indulgences au susdit Tetzel; car la mère et le fils versèrent des larmes de tendresse sur lui, sur eux-mêmes, sur ce jour calme et radieux.

Après le repas, la mère, en regardant dans la glace Gotthelf, qui priait, crut voir le vieux père, et cela l'émut singulièrement. Elle le dit à son fils, et celui-ci, surexcité par tant d'émotions de tout genre, se dressa, comme inspiré, sur la pointe des pieds, saisit les deux mains de sa mère, et s'écria : « Mère ! mère ! vous aurez en moi un protecteur pour vos vieux jours, aussi bon que si feu mon père vivait encore ! Un visage dans la glace a beaucoup de sens un jour d'anniversaire ; je le sais ! »

Tout à coup, il s'arracha brusquement à toutes ces émotions. « Ce soir, dit-il, j'irai chez la veneuse. »

Passer si vite des autres à soi-même, cela semble un peu hardi. Mais nous devons envier les enfants, les bêtes et les hommes des classes communes, dont le cœur naïf, encore percé d'un trait d'amour, s'ouvre brusquement d'un autre côté, et dont l'émotion, à propos d'eux-mêmes ou des autres, fait rapidement place à une complète indifférence. Dans les classes distinguées, au contraire, les convenances exigent que la source intermittente de l'émotion s'écoule graduellement.

« J'irai chez la veneuse ce soir, » avait dit Fibel. Ces deux natures étaient bien différentes. La jeune fille de seize ans voyait clairement dans son héros de roman un nain dans le ménage. La différence qui

Digitized by Google

existait entre cette abeille travailleuse, volant et bâtissant sans cesse et Engeltrut, femme d'une délicatesse maladive, faite pour le travail des mains plus que pour celui des bras, n'échappait pas à Gotthelf. Tout cela n'arrêtait pas une inclination mutuelle, qui les gagnait lentement et progressivement, semblable à l'aurore, qui, à peine sensible, inonde de clarté les nuages gris les plus éloignés. Mais le soleil, par qui tout s'éclaire, était encore pour eux bien bas sous l'horizon.

La mère, lorsqu'elle voyait Helf engagé dans le Parnasse, allait souvent, sans en dire un mot, trouver la jeune fille solitaire pour avoir à parler d'elle le soir à son fils. Souvent, en présence de Dorothée ou de Gotthelf, elle ouvrait son cœur (excellent moyen de fermer celui des autres), et s'écriait : « Ah! je fais souvent ma prière devant l'armoire du défunt, comme devant une arche d'alliance ! Que le bon Dieu nous y mette quelque chose ! Oh ! chère demoiselle Dorothée ! vous savez ce que nous pensons, mon fils et moi ! — Mais remettons-nous de tout à Dieu ! » Dorothée, sans trop rougir, baissait un peu les yeux. Elle savait que son père, qui ne possédait que son fusil et son chien, ne mettrait jamais sa main vide que dans une main pleine.

Gotthelf passa son après-midi aussi content et aussi paisible que s'il n'eût pas été sous le coup d'une ascension au bois. Il voyait près de lui sa mère, avec un écheveau au cou dont elle tirait les fils pour coudre, et la maîtresse d'école qui filait plus vite qu'elle ne parlait, toutes deux tenant une tasse de café à la main. Chaque changement de souverain était célébré par une demi-once de café (dépense qui était peut-être aussi considérable au commencement du siècle dernier qu'au commencement de celui-ci), Helf lisait à voix basse ses auteurs grecs, dont par malheur il n'entendait pas un mot. La maîtresse d'école, quoique invitée, trouva fort juste que la mère enlevât la peau de la crème pour « l'étudiant. » Les trois têtes s'échauffaient de plus en plus. — « Le café rend Arabe, le thé, Chinois, disais-je un jour, et la liqueur noire du premier, semblable à un miroir noirci, réfléchit plus vivement les objets que la liqueur incolore du second. » — Helf, bien que soupirant après le bois, traduisit encore, plein d'ardeur, une page d'allemand en caractères hébraïques. Souvent il écrivait longtemps sans regarder son papier, non pour faire parade d'adresse acquise, mais pour en acquérir, dans la prévision du cas où il aurait à écrire dans les ténèbres.

Enfin, notre savant se dépêtra de ce cercle de lin : ce fut comme une université changeant de résidence.

Digitized by Google

## XI

### CHAPITRE DE JUDAS. — PROMENADE AU BOIS

Content de lui, enchanté de la vie, contemplant le paysage et s'observant lui-même, franchissant gaiement haies et collines, plongeant ses doigts dans ses goussets en guise de montre, Helf arriva devant cette maison du veneur qu'il connaissait si bien. Tout était ouvert; il n'y avait à la maison qu'une couple de chiens qui se bornèrent à remuer la queue, sans se lever. Cette solitude même n'était pas chose nouvelle pour Fibel. Le vieux veneur, chargé le jour d'un fusil et d'un pot le soir, laissait toute la journée sa maison libre à sa fille, qu'il estimait pour cela autant que le meilleur chien couchant. Souvent, par les longues soirées d'hiver, n'entendant autour d'elle que les éclats de la tempête et les craquements de la forêt, elle restait seule au milieu des bêtes. Le père arrivait enfin essoufflé, rougi par la gelée et la boisson. C'étaient le printemps et l'aurore qui entraient dans la chambre. Les chiens bondissaient. Tout ce qu'il rapportait du dehors valait un roman de cabinet de lecture. — Qu'elle est douce, le soir, l'arrivée d'un être humain pour une solitaire qui n'a, de la journée, entendu d'autre voix que la sienne, vu d'autre visage que le sien. Faut-il s'étonner que nous ne nous aimions guère mieux les uns les autres que les loups et les araignées, quand on pense que nous sommes tous rassasiés à profusion de nos semblables; que l'habitant d'une petite ville a dix mille hommes à aimer; celui d'une résidence, cinquante mille; qu'à Paris enfin on en a une infinité? Jetez le Parisien le plus égoïste dans une tour de la Faim, dans un phare désert; ouvrez la porte, et voyez s'il n'en sort pas le philanthrope le plus tendre.

Gotthelf attendait assis à la fenêtre ouverte et donnait à manger aux chiens. Une main le saisit tout à coup du dehors par les cheveux. C'était Dorothée qui, fraîche comme une rose, le regardait sous ses longs cils. — « Veux-tu des parisettes? lui dit-elle. Bonsoir. » Et elle lui tendit sa main pleine de ces sorbes que l'on sème dans des piéges à grives. En une minute, il fut à côté d'elle. « Quel jour sommes-nous? » lui demanda-t-il. — « C'est la Saint-Pierre, » dit-elle. — « Mais encore? » Il lui montra sa peluche verte, lui donna une demi-once de café moulu; elle ne devinait pas. Il lui fit boire la glace à la groseille; elle ne semblait pas plus avancée. Enfin il compta : Un, deux, trois... jusqu'à

Digitized by Google

quinze. — « Eh bien, dit-elle, si tu veux parler de ton anniversaire, ta mère me l'a déjà annoncé avant-hier; et notre Seigneur Dieu veillera sur toi, cette année d'abord, puis les années suivantes; je le souhaite de tout mon cœur. »

Elle lui donna précipitamment le tiers de ses sorbes pour amorcer les piéges, lui recommandant de se dépêcher, pour qu'ils pussent revenir s'asseoir tranquillement à la maison et causer un peu. Pour ne pas se perdre dans le bois, elle lui proposa de chanter un cantique, en disant chacun un vers alternativement. Elle choisit le cantique du soir : « Lumière et splendeur du soleil. » Les pinsons qui s'envolent vers un pays plus chaud, précisément dans le courant de ce mois où Fibel était entré dans une région plus froide, et où feu Siegwart avait pris un des leurs comme otage, le jour de la naissance de son fils, chantaient et criaient dans la forêt; les becs-croisés, arrivés comme Fibel en novembre, en faisaient autant. Le bois était plein de bruits vivants qui faisaient songer au printemps plus qu'à toute autre chose. Enfin, le soleil alluma un petit incendie sur plusieurs points, et quelques troncs d'arbres s'enflammèrent du faîte à la racine.

Helf se sentait, sans savoir pourquoi, le cœur lourd et léger tout à la fois : il montait toujours plus plein dans sa poitrine, comme l'eau s'élève dans un vaisseau qui a une avarie cachée. Pendant que Dorothée chantait, il jeta presque toutes ses graines en dehors du filet. Quand elle le rejoignit, elle avait amorcé vingt piéges de plus que lui; elle se mit à corriger sa besogne en secouant la tête.

Il attribua à l'échauffement du travail quelques gouttes qui mouillaient le visage de la jeune fille; mais elle avait pleuré, parce que la voix de Fibel dans le lointain ressemblait à celle de sa mère défunte. « Ah! Gotthelf, ajouta-t-elle, heureux celui qui a encore sa mère! » Là-dessus, il se répandit en éloges sur le compte de la sienne, qui soignait et choyait si bien les deux hommes de la famille. « Alors, dit-elle, cela lui rendra plus chère une fille, et tout s'arrangera ainsi. » — Rendu délicat par l'amour, il ne trouva pas d'autre moyen d'arriver à la chose capitale et de laisser échapper son aveu, que d'affirmer que Dorothée et sa mère se rendraient mutuellement bien heureuses. Du reste, il était troublé et ému de ce que lui avait dit Dorothée, que sa voix lui semblait un écho de la tombe de sa mère; il l'était aussi de cette conversation sur ces deux tendres mères,—car le sexe fort a un profond respect pour l'amour à l'égard des mères.— Il saisit la main de Dorothée : « Comme tu as la main douce, en comparaison de la mienne, » dit-elle. — « C'est l'étude, répliqua-t-il; un rien me pique. »

Digitized by Google

Pendant qu'elle allumait une chandelle, il osa soupirer en disant : « Je voudrais bien avoir seize ans ! » En ce moment, il fut arrêté par le son lointain de la cloche de village ; ils joignirent les mains en silence, et dirent ensuite à haute voix : « *Amen !* » Il lui fut plus facile de reprendre et de suivre le fil de son discours, lorsqu'elle se mit à préparer le souper des chiens et du veneur, et à faire du café pour elle et Gotthelf. Il annonça une nouvelle toute fraîche : encore une petite année, et on ouvrirait l'armoire. — « Et s'il n'y avait rien dedans ? » dit-elle. — « Ce serait un rude coup ! répliqua-t-il. Je veux bien nourrir ma mère et moi avec ma plume, à l'exemple de grands savants que je connais ; mais ce serait une faible ressource pour tous deux. » — « Hélas ! » dit Dorothée. Après ce malheureux petit mot, il fut impossible à Helf de manger son pain trempé dans le café, quelque effort que fît Dorothée pour lui faire prendre de force la tasse, ou au moins une cuillerée. Les réflexions l'assiégeaient tout à coup. — L'homme est ainsi fait : cent doutes qui surgissent dans son bonheur passent comme de petits nuages, sans jeter d'ombre sur son âme; l'éclat de son soleil l'empêche de les remarquer. Qu'un voisin vienne à exprimer quelques-uns de ces doutes, voilà son soleil couvert.

« Mange, dit-elle. A quoi sert tout cela? Tu connais mon père. Pendant toute cette année, il faut cesser de nous aimer, et ne songer à rien. »

Il regarda, les yeux humides, les bois de cerf accrochés aux murs : il lui sembla les voir s'animer pour le piquer. Elle s'essuya aussi les yeux, et posa doucement sa main sur le bras de Gotthelf, en ajoutant : « Continue toujours à envoyer ta mère. Une année est bientôt passée. »

Cette chaude pression dissipa les froides images des doutes. — Que de fois d'un atome jaillit pour l'homme un petit soleil ! Que de fois un paradis se forme et prend racine sur un atome ! — En ce moment Helf habitait un de ces atomes flottants, et de là il regardait en bas.

L'atome s'élargit considérablement quand Dorothée éteignit la chandelle en disant qu'elle allait l'accompagner, et le guider par les sentiers les plus courts dans le bois sombre. Elle prit sa main dans les ténèbres et tâta, l'un après l'autre, ses doigts délicats.

Ils sortirent du bois, et virent les champs descendant en pente inondés de la clarté de la lune, et au bas de la pente, le petit village tout plein de lumières. Elle l'accompagna encore jusqu'à la lisière voisine, et au plus proche sentier. C'était une des dernières belles et tièdes nuits du mois de novembre. La lune, comme elle le fait en automne,

Digitized by Google

s'était montrée brusquement et de bonne heure. Les vertes pousses du printemps prochain, les feuilles rouges des bois touffus coloraient de clartés plus vivantes la nuit pâle; — les oiseaux d'hiver arrivaient; les oiseaux d'été s'enfuyaient, et sur les montagnes d'argent, au-dessus des brouillards, ces hôtes de l'été se reposaient et cherchaient du regard les chaudes contrées, leur futur séjour. — Tout le paysage, resplendissant au delà du village éclairé, remplissait l'âme de désir et de bonheur.

Dorothée regarda longtemps le clocher reluisant au clair de lune. Puis elle dit à la hâte : « Bonne nuit ! » mais elle garda la main de Gotthelf. « Bonne nuit ! » dit-il aussi, et il lui prit les deux mains.

« Je t'ai déjà dit bonne nuit, cher Helf » dit-elle d'une voix altérée; et la lune l'éclaira, et montra l'éclat amoureux de ses yeux et toutes les roses épanouies de son visage. « Bonne nuit pour toute une année ? » demanda-t-il sans pouvoir retenir ses larmes. Et, sans savoir comment, ils se trouvèrent unis dans le premier baiser.

Toute l'ardeur, la force, l'énergie de son être, les lèvres de Dorothée voulaient pour ainsi dire les imprimer sur les lèvres de Gotthelf. La jeune fille qui donnait le baiser ressemblait bien peu à la jeune fille qui parlait. « Envoie ta mère demain » dit-elle, et elle s'enfuit en courant.

Helf la regarda, sans bien voir, jusqu'à ce qu'elle disparut dans le bois. Puis il descendit la pente, des ailes aux épaules. — Il franchissait haies et fossés, les effleurant à peine. Arrivé dans le village et près de sa cabane, il s'émerveilla du grand nombre de lumières qu'il voyait comme s'il eût été longtemps absent. Il éveilla doucement sa mère, abattue par le sommeil, la conduisit assoupie à son lit, et lui dit qu'il allait se coucher et qu'il lui conterait tout le lendemain.

Mais il resta longtemps à la fenêtre, regardant au clair de lune.— Le paysage et son âme s'enlaçaient l'un à l'autre d'une manière étrange et charmante. Il voltigeait avec cette lueur sur les prairies, et la lune pénétrait dans son cœur et brillait sur toutes ses pensées. Lorsque enfin il se coucha et ferma les yeux, il n'entendit plus sans cesse qu'une seule voix, et de chaudes larmes d'amour jaillirent de ses paupières closes.

Oh ! laissez la jeunesse et les rêves aux mortels ! Ils ressemblent trop bien aux fleurs, qui ne dorment que quand elles s'épanouissent; sont-elles flétries, elles restent ouvertes à la nuit froide, longue et humide. Jeunes hommes et jeunes filles dorment et rêvent; enlevez-leur le sommeil, vous leur enlevez le rêve, l'abri des tendres germes de l'avenir !

Digitized by Google

## XII

### CORNETS DE CAFÉ. — JOIES A LA PLACE DES DOULEURS.

L'amour, dans ses temps de misère, est plus riche encore que l'hymen dans ses jours de fortune; semblable aux oiseaux qui chantent sur les branches sans feuilles, et se taisent en automne sur les arbres chargés de fruits. — Gotthelf avait devant lui une année qui en valait une dizaine. Ce baiser exquis, nul ne pouvait le lui ravir, et l'Ophir, le Pérou d'où il devait extraire et forger son anneau nuptial était renfermé bien en sûreté dans la petite armoire.

Il s'étonnait d'avoir pu, deux ou trois fois, se laisser aller aux lamentations en présence de Dorothée; mais les nombreuses émotions de son anniversaire expliquent cette faiblesse. Depuis ce jour là, il vivait tout à l'aise de son baiser; un baiser de la première des quatre catégories, ou des quatre saisons: un baiser du printemps.

Je ne sais si tous mes lecteurs connaissent, comme moi, cette classification. La chose est un peu vieille, et je serais étonné qu'on l'ignorât. Mais dans l'intérêt des ignorants, j'en dirai deux mots.

On commence toujours, comme Fibel, par le baiser de la première catégorie, le baiser d'adieu, de conclusion, etc., car on peut lui donner différents noms. Un jeune homme a parlé longuement, tendrement, chaudement, mais il n'a pas osé — il n'a pas su — employer ses lèvres autrement. Au dernier moment, il s'enfuit après avoir donné le baiser d'adieu, qu'il a jugé être un couronnement indispensable et pas trop audacieux. — Un pédagogue, de plus d'esprit que de goût, l'appellerait la première des quatre conjugaisons.

Par le deuxième, le baiser du milieu, on ne peut entendre qu'un baiser, sans canne et sans chapeau, que se donnent deux jeunes gens, en poursuivant une conversation, si l'amour le leur permet; mais, à la vérité, le baiser se prolonge souvent plus que la conversation.

Le troisième — ici, pas de surprise! — est celui d'un jeune couple. Il se donne en entrant, en quatre ou quarante yeux, sans hésitation. Il prélude déjà au quatrième baiser, dont il est le précurseur manifeste.

Quant au dernier baiser, celui de la froide saison, je ne saurais rien en dire; il peut se donner partout — et toujours à sa place — soit avant, soit après une querelle, soit encore après un divorce.



Digitized by Google

Par quel moyen, Gotthelf supporta-t-il ce divorce prononcé si formellement par Dorothée, avant même le mariage? La mère ne pouvait pas remplir le rôle de suppléante ou de reflet de la bien-aimée. Elle avait beau courir, comme une navette, de l'un à l'autre, les liant ainsi plus fortement encore; vantant chez elle Dorothée, et son fils dans le bois, portant et rapportant les vertus des deux amants : cette excitation violente des désirs ne pouvait les calmer. Mais Helf n'avait-il pas le bonheur de voir le dimanche la veneuse en toilette, à l'église? — Ce glacis, ce vernis que s'applique les dimanches la classe inférieure, qu'on voit pendant six jours recouverte d'une reliure déchirée, ne font-ils pas plus d'impression que toutes les couleurs d'apparat d'une dame, qu'on n'aperçoit jamais à l'état naturel, et qui ne s'habille que pour les yeux d'autrui? Ne sait-on pas que le lundi de la Pentecôte — c'est pour la jeunesse le jour de l'exposition des parures — Helf s'installa dans le chœur, derrière un bouleau, et que de là il ne cessa de contempler, sans être vu, le pieux visage de Dorothée, brillante comme une tanche dorée? Enfin je ne peux passer sous silence un joyeux événement connu de tout le village : on enterra un parent phtisique de l'oiseleur et du veneur. Helf et Dorothée burent ensemble, suivant l'usage de la campagne, la boisson funèbre : il put la contempler, belle comme l'étoile du soir de l'amour, dans la nuit de ses vêtements de deuil; il put même l'entendre d'un bout de la table à l'autre: — que de fois, à la campagne, le génie de la Mort se met un bandeau sur les yeux, pour se transformer en Amour!

Pourtant un homme qui a sur les lèvres un baiser de printemps, comme Helf, ne saurait rester séparé de la chère personne qui a donné ce baiser. La poitrine inondée d'une source de naphte ardente, il s'évaporerait d'autant plus aisément dans ce désert d'une année : il éclaterait comme Werther, — comme la poudre qui fait sauter jusqu'au moulin sur lequel on la prépare. — Voilà ce qu'il ferait, aussi sûr que j'écris ici le douzième chapitre, — si, des nuages mêmes, un bras ne s'étendait, portant la meilleure des médecines au bout de ses doigts, — s'il n'en tombait aussitôt une pluie d'onguent et de baume sur ses blessures, — si l'homme ne trouvait tout à coup un second port, — si le destin n'ajoutait un *mardi gras* [1] inespéré à ses jours maigres; — — — cependant Helf put se passer des doigts, — du baume, — du port, — du mardi gras: — et grâce à qui?

Grâce à lui-même. — Il inventa l'A b c d saxon ou bienrodien.

[1] En français dans le texte.

Digitized by Google

## XIII

### CERF-VOLANT. — INVENTION ET CRÉATION DE L'A B C D SAXON

Personne n'eut jamais une physionomie plus expressive et plus passionnée que la mienne au moment où je découvris que le treizième chapitre avait été arraché du livre du juif, — si l'on excepte la mine que je fis quand je retrouvai ce chapitre, montant à ma fenêtre, sous la forme d'un cerf-volant lancé par une troupe de gamins (ce n'était pas ma brigade biographique).

Avertissement poli du destin! Il veut nous dire par là: « C'est ainsi que vous autres auteurs vous vous élevez sur du papier (plus haut peut-être que votre modestie ne veut en convenir): le vent (c'est-à-dire le public) vous soulève et vous soutient; un gamin (ce doit être le critique) tient le cerf-volant par une ficelle, et, grâce à ce fil conducteur, assigne à l'appareil sa hauteur esthétique. »

Lorsqu'il s'agit d'inventions telles que celle d'un alphabet entièrement neuf pour les pays qui le lisent; les plus petites circonstances qui entourent l'enfantement de l'ouvrage, et en sont comme les mères et les sages-femmes, ont une extrême importance. Le destin voulut que Fibel passât un soir devant la fenêtre du maître d'école et y vit collé, à la place d'un carreau brisé, ce coq de l'A b c d, tenant un bâton dans ses griffes, qui termine les anciens abécédaires. Ce coq-carreau devient plus important encore par un songe qui féconda les premiers sommeils de Fibel, et qui causa plus tard une si grande agitation sur les bancs des écoles, parmi les étudiants de l'alphabet.

Voici ce songe. Tous les oiseaux de son père voltigeaient et s'entre-choquaient, s'entaient les uns sur les autres et finissaient par former un coq. Ce coq passa sa tête entre les jambes de Fibel, et celui-ci dut chevaucher sur son cou, le visage tourné vers la queue de l'oiseau. Derrière Fibel, le coq chantait continuellement, en retournant la tête, comme s'il eût porté quelque saint Pierre. Fibel eut bien de la peine à traduire en allemand humain cet allemand de coq; enfin il découvrit qu'il disait: Ha, ha. Ce cri (il le voyait bien dans son rêve) n'exprimait pas le nom du coq [1] (il y

[1] Coq se dit *Hahn* en allemand.

Digitized by Google

manquait un *n*). Ce n'était pas non plus un éclat de rire, ou cette exclamation de surprise que l'on pousse devant un fossé de fortification qui n'était pas encore inventé [1]. C'était la simple lettre *h* de l'alphabet [2] que le coq, il est vrai, aurait pu tout aussi bien intituler *hé, hu, hi* ou *haü;* de même que b se prononce *bé;* q, *ku;* x, *ix* et v, *faü* [3]. Fibel entendait réciter derrière lui l'alphabet sur quinze bancs; mais chaque fois on passait la lettre *h*: enfin le coq traversa les bancs et, de tous les côtés, on s'écria: « Ha ha! » Helf put alors voir que chaque banc était un A b c d rempli d'images découpées — sur l'*a* il y avait un âne, sur le *b* un bâton de bouleau, sur le *d* un derrière, — mais pour l'*h* il n'y avait encore rien, quand le coq vint en chair et en os représenter cette lettre, comme les poules [4] représentent l'*n*.

Alors une voix, qui sortait plutôt du ciel que du gosier du coq, cria à Helf : « Assieds-toi, étudiant ; arrache une plume de la queue du coq, et avec cette plume écris le livre des livres, le livre de tous les *patres et matres lectionis*, le livre que le plus grand génie doit étudier avant d'avoir cinq ans ; — en un mot l'ouvrage le plus parfait de tous, celui qui porte le plus long titre ; on l'appelle, par abréviation l'A b c d, quand on pourrait le nommer l'Abécédécefgéacheijikaelemenopéquerestuvéixyzèd. — Écris, mon Fibel ! le monde lit ! »

Là-dessus il s'éveilla et se dressa sur son séant (tout auteur à son début en eût fait autant) ; le songe était entré tout brûlant dans sa poitrine et y jetait une vie nouvelle. Helf ne pouvait se lasser de s'entretenir avec lui-même de cet événement. Il s'étonnait surtout — je traduis son monologue — de ce que, lui qui avait tant travaillé les alphabets étrangers, il n'eût encore rien fait pour l'A b c d de son pays ; comme s'il eût été aveuglé par le désir de devenir un polymathe brillant. — Il avait eu la force et le temps de remplacer le vieil alphabet par un neuf, en peignant seulement une lettre rouge à côté de chaque lettre noire — jeu de *rouge et noire* [5], auquel tout abécedaire ne pouvait que perdre. — Ne pouvait-il faire plus encore ? pourvoir chaque lettre d'un petit poëme de

[1] On donne, en fortification, le nom de *haha* à une coupure de quelques mètres de largeur et de profondeur, faite dans les communications, devant laquelle l'assaillant se trouve tout à coup amené par un détour.

[2] *H*, en allemand, se prononce *ha*.

[3] V id. id. *faü*.

[4] En allemand, *Henne*.

[5] En français dans le texte.

Digitized by Google

deux vers, afin de la mieux graver sur l'écorce des jeunes cerveaux? — Ne pouvait-il dénommer et commencer chaque lettre par des noms d'animaux ou d'outils, par exemple l'*e* par âne [1] et aune [2], l'*f* par grenouille [3] et fléau [4]. — Ne pouvait-il pas — le feu de l'inspiration grandit terriblement vite chez un auteur qui ébauche! — faire mettre au-dessus des vers des gravures sur bois? — Ciel! ne fallait-il pas enluminer ces gravures? Fibel, rejetant son édredon, sauta à bas de son lit. Ce fut la plus splendide aurore, qu'un mortel puisse voir. Il y a dans un livre, que l'on se propose de créer une demi-vie déjà, et Dieu sait que d'avenir encore! — Les corrections, les développements pleuvaient dans la tête de Gotthelf tandis qu'il parcourait lentement sa chambre encore obscure. On était au 6 décembre, jour de la conception de Marie. — L'auteur avoue ici qu'il accepterait de grand cœur des limbes où la félicité consisterait à trouver chaque matin le plan d'un nouveau livre; et un enfer provisoire où il aurait, pour châtiment, à emballer des livres dans du papier, à mettre des lettres dans des enveloppes et n'importe quoi dans des malles. — Nous qui avons aujourd'hui l'A b c d complet, nous nous figurons qu'il sortit à cet état du cerveau de Fibel et qu'il n'eut qu'à l'en tirer par la tête. Mais si l'on pouvait jeter un coup d'œil dans le cerveau, — utérus d'un auteur, quelle multitude de membres oubliés de l'ouvrage, que de jumeaux du livre produit n'y trouverait-on pas entassés!

Le matin Helf alla étaler devant sa mère son butin de la nuit. Son impatience augmentait toujours; il ne pouvait attendre le moment de commencer, de prendre la plume.

La première page ne fut qu'un délicieux Tusculanum pour Helf. Il écrivit, joyeux et calme, en beaux caractères de chancellerie, tout l'A b c d, sans effacer, non pas un mot, mais une lettre. Entre les lettres noires, il en plaça de rouges pour tenir l'attention éveillée. — La plupart des enfants d'Allemagne se rappellent encore la joie avec laquelle ils pêchaient au milieu des lettres noires, et dévoraient ces lettres rouges, semblables à des écrevisses cuites.

En tête de chacune des pages suivantes, il se ménagea, à lui-même et aux autres, la jouissance de l'alphabet pur: celui de la première page. A la vérité, il n'y avait là aucun projet nouveau pour la société des étudiants de l'alphabet. Mais il ne pouvait pas se lasser d'écrire, au haut des pages, ces lettres qui, gracieusement alignées, apparaissent là alphabétiquement exposées, et non dispersées et dérangées pour

[1] En allemand, *Esel*. — [2] Ibid., *Elle*. — [3] Ibid., *Frosch*. — [4] Ibid., *Flegel*.

Digitized by Google

former des mots isolés. Sur les pages, il n'y avait que la *mathésis* des lettres appliquées; en tête elle se montrait pure.

Grand Dieu, quel fils du ciel le destin eût-il fait de ce fils de la terre! — il se serait au moins noyé dans le nectar et l'ambroisie — s'il l'eût fait naître chez les Chinois! Ce peuple possède quatre-vingt mille lettres; avec cela Fibel eût pu faire un alphabet de plusieurs in-folios. O ciel! une pareille félicité! — Mais il eût été étouffé sous tout ce miel, et nous aurions tout perdu.

Il passa ensuite aux *ab* — *eb* — *ib*, etc., méthode d'épellation dont il ne s'écarta pas une fois dans le cours de l'ouvrage. Il ne faisait pas un pas sur le papier sans passer d'une syllabe à l'autre au moyen de deux tirets superposés (par exemple tir — et). Il prit ainsi sa place dans la grande chaîne des fous et des sages que forment les inventeurs, en qualité d'inventeur des traits d'union, devenus, dans ces dernières années, de véritables succédanés des pensées. Les modernes exploitants de cette découverte mettent, il est vrai, les traits parallèles souvent au nombre de trois, à la suite les uns des autres; peut-être — — — pour laisser plus de vide sur le papier, et moins dans leur bourse.

Il choisit, comme exemples d'épellation, le *Pater noster;* et les prières du matin et du soir. — C'est ainsi que les Allemands commencèrent par imprimer des Bibles, et les Français des auteurs classiques. — Seulement Fibel hésita quelque temps devant son pupitre, ne sachant s'il devait réciter le *Pater noster* et les prières, en les écrivant syllabe par syllabe, ce qui fût devenu pénible ou ennuyeux, ou s'il ajournerait la dévotion au temps où il marcherait plus vite. Il prit d'autant plus volontiers le deuxième parti, qu'en procédant de la première manière pour la prière du soir, qu'il écrivit en plein jour, il fût arrivé à ce résultat singulier, de remercier le ciel de l'avoir laissé vivre durant tout un jour — qui n'était pas encore fini. Grand Dieu! comme il faut qu'un homme ait écarté et dissipé, en soufflant par le tuyau de sa plume, les vapeurs et les fumées de la vie pour en arriver à écrire après la prière du matin : « Puis è-tre al-lé a-vec joie au tra-vail; et a-voir chan-té quel-que can-ti-que, com-me les dix com-man-de-ments de Di-eu, ou tout ce que la pi-é-té sug-gè-re; » et à ajouter à la prière du soir cette ligne : « Et s'è-tre en-dor-mi tout de su-i-te jo-yeu-se-ment! »

Le corps eut aussi sa part de jouissances au milieu de ces productions intellectuelles. Dans ses heures de loisir, Helf taillait des plumes d'avance, pour les avoir prêtes sous la main dans les moments d'inspiration; il couvrait son encrier et sa bouteille à encre pour les préserver de la poussière, précaution que nous négligeons presque tous de

Digitized by Google

prendre, ainsi que celle d'essuyer notre plume après avoir écrit.

Enfin Helf, obéissant à l'appel, au cri du coq, commença ses poésies.

On sait qu'il accola toujours dans son ouvrage, à chaque objet vivant, un objet inanimé, un fruit ou un outil; par exemple, la fourchette à l'oie[1], le sceptre au cochon[2], la pomme au singe[3]. Beau mélange qu'imitèrent plus tard les Français pour leur calendrier révolutionnaire, quand ils se décidèrent à prendre pour protecteurs, non plus les saints, mais des animaux ou des ustensiles!

Il y a trois choses qui rendent amère la vie des auteurs : d'abord, le commencement, parce qu'ils veulent faire briller, dès le début, aux yeux des lecteurs, leurs éclairs et leurs joyaux; en second lieu, l'embarras du choix, lorsqu'il y a abondance de sujets; en troisième lieu, le choix encore, lorsqu'ils n'ont que peu de chose ou rien du tout à dire.

Ces trois tortures, ces trois périodes de la pénitence littéraire, Fibel eut à les supporter. Il fallait que la première page, — sur laquelle se voient le singe et la pomme, — en qualité de façade, fût ornée aussi magnifiquement que possible, décorée de tapisseries de Raphaël, pour donner aux lecteurs un avant-goût des jouissances qui les attendaient une fois entrés dans la galerie. De plus, cette première page était seule, — chacune des suivantes avait sa voisine, à l'exception de la dernière, — et perdait ainsi le bénéfice du voisinage; il lui fallait donc se parer de beautés toutes particulières pour tenir dignement sa place.

Au nombre des joies d'auteur que j'éprouvai en écrivant cette biographie, je dois compter le plaisir de pouvoir extraire ici de mes papiers de village une anecdote tout à fait inconnue.

Fibel avait commencé ainsi :

« Adam est bien grotesque,
» Surtout lorsqu'il mange la pomme[4]. »

Plusieurs Allemands de ma connaissance regrettent qu'il n'ait pas conservé ce début, et que son livre d'images ne commence pas par l'A d'Adam, comme le genre humain. Le destin et Fibel en décidèrent autrement. Adam, qui ne porta ses fourrures qu'après avoir mangé la pomme, ne parut pas un maître de cérémonies assez convenable pour marcher en tête des images de l'A b c d, comme il précède la longue série des humains. Ce fut au moyen d'un singe, d'un ours et d'un cha-

[1] En allemand, *Gans* et *Gabel*.
[2] En allemand, *Sau* et *Scepter*.
[3] En allemand, *Affe* et *Apfel*.
[4] Der Adam gar possierlich ist
Besonders wenn er vom apfel friszt.

Digitized by Google

meau que le destin tira Fibel de cette mer de misères et le mena au rivage. Ce relais secourable lui fut fourni par un conducteur d'animaux qui traversa le village avec ces trois bêtes, qu'il montrait pour de l'argent. C'est, monté sur ce Géryon, que Fibel fit son entrée dans son ouvrage, où bientôt il rencontra un *quintette* de bêtes nationales, mais stupides : le blaireau, l'oie, l'âne, la grenouille et le lièvre. C'est au conducteur d'ours que nous devons le système de représentation adopté par Fibel. C'est grâce à son passage dans le village d'Heiligengut que notre premier père et chef de famille Adam se transforma en un singe, doublure et caricature de l'homme. Par un anthropomorphisme renversé, le dernier *homme-postiche*[1] peut mordre dans autant de pommes qu'il lui convient. Comme Adam, après sa chute, la nature l'a décemment habillé d'une peau de bête. Enfin, pour un représentant délégué d'Adam, le singe est encore fort convenable, puisqu'un représentant ne peut pas avoir tous les avantages d'un prince. S'il ne reproduit pas les qualités supérieures de celui qu'il représente, le singe peut encore exhiber, comme d'assez bonnes lettres de créance, les qualités inférieures de sa nature. Au nombre de ces qualités, il peut citer sans vanité sa lasciveté, son humeur burlesque, son naturel sournois, indomptable.

Le deuxième tourment d'un auteur, le choix au milieu de la profusion des sujets, Fibel l'éprouva pour la lettre S, cette géante du lexique, cette lettre qui n'en finit plus et qui s'étale grossièrement sur tant de pages du dictionnaire, tandis que l'X et le Z peuvent à peine y faire figure. Fibel, harcelé par l'affluence des mots, fut encore plus embarrassé lorsqu'il prit le lexique où il avait l'habitude de chercher les substantifs de chaque article. Il ne se serait peut-être jamais sauvé de toutes ces bêtes en S, s'il n'eût rencontré un jour le prince du pays, qui partait pour une chasse au sanglier. Immédiatement, il écrivit ces deux vers :

S. Sanglier. S. Sceptre.
« Le sanglier se vautre dans la fange. »
« Le sceptre donne gloire et honneur[2]. »

Le troisième malheur auquel est exposé un auteur, c'est celui de ne savoir ce qu'il doit dire. Il frappa rudement Helf aux lettres Q, X, Y, Z. Ces lettres, non allemandes, mirent au supplice cet honorable auteur allemand ; ces étrangères le contraignirent à se montrer gêné et contourné : triste remercîment pour l'hospitalité qu'elles avaient reçue de lui !

[1] En français dans le texte.
[2] Die sau im koth sich wælzet sehr,
Das scepter bring et Ruhm und Ehr.

Digitized by Google

C'est ainsi qu'avec des peines et des joies infinies, Fibel pourvut les vingt-quatre lettres de petites épigrammes qui sont encore aujourd'hui dans toutes les bouches. Son travail de perfectionnement fut considérable. Il avait les mains toujours pleines de limes dures et douces, — de couteaux, — de cribles, — de vans, — de brunissoires.

Il faut reconnaître aussi qu'il nous a donné des rimes d'une pureté qui se fait rare aujourd'hui, telles que *ist-friszt*, — *bœr-her*, — *last-gast*, — *hund-kund*, — *sæck-weg (wæck)*, — *nacht-macht*, etc.

Ajoutons qu'au lieu d'écrire, comme le faisait Buffon, au dire de Mme Necker, les substantifs le matin et les adjectifs l'après-midi, — il faisait précisément le contraire; il trouvait et écrivait les épithètes le matin, et passait l'après-midi et le soir à chercher les substantifs. Il fit enfin un véritable coup de maître, en retournant adroitement le coup de maître antérieur de Boileau : celui-ci écrivait le second vers avant le premier. Fibel faisait d'abord le premier et attendait le second de l'avenir. Tout cela donne à ses poésies une pureté admirable. Aussi, je ne m'étonne pas que les plus grands poëtes de l'Allemagne l'aient lu et étudié avant tout autre poëte, avant Homère lui-même.

Il serait injuste d'exiger cette perfection de nos poëtes modernes. C'est déjà assez qu'ils suivent de loin ce *Canon* de Polyclète[1]. Il reste pourtant un point sur lequel les poëtes de ces vingt dernières années peuvent se mesurer bravement avec Fibel. — Je veux parler d'une certaine humidité, — dans un sens noble, — qui manque tout à fait à Fibel. Nous la possédons aujourd'hui, et nous pouvons, comme les joailliers, estimer et vendre nos pierres poétiques, d'après la clarté de leur eau. Nous avons des poëtes de première, de deuxième, de troisième eau, et dans le jardin poétique de Rossdorf brillent et chatoient des poëtes de dixième eau.

## XIV

### CHAPITRE DE JUDAS. — PARENTHÈSE DANS L'EXISTENCE DE FIBEL, AVANT L'OUVERTURE DU TESTAMENT

Une œuvre s'accomplissait à Heiligengut, dont on n'avait pas vu la pareille depuis la construction de l'église. Le bruit se répandit bientôt

[1] Polyclète, statuaire grec, est célèbre par une statue modèle, dite le Canon, la Règle, dans laquelle il avait réuni toutes les perfections du corps humain. (Dictionnaire de Bouillet).

Digitized by Google

dans tout le village, que l'étudiant venait de faire un A b c d pour tous les enfants, même étrangers, — entreprise que le maître d'école du lieu, qui avait été longtemps le coq du village, déclara téméraire et absurde.

Le jeune auteur — tout joyeux d'avoir su gagner de l'argent avec sa plume, sous le règne du dernier souverain, — s'empressa de porter à l'imprimerie de la ville ses figures alphabétiques, dont il comptait, comme de pièces d'échecs, couvrir lui et sa mère, — le roi et la reine. — Il présenta son manuscrit à l'imprimeur et demanda doucement : « Combien vaut cela ? » Fibel voulait savoir combien on lui donnerait pour cet ouvrage : l'imprimeur comprit qu'il demandait combien il aurait à payer pour l'encre, le papier et le travail, et répondit : « Plus il y aura d'exemplaires, plus il y aura de batz. » — « Alors, reprit Gotthelf, j'en veux une quantité incroyable, et je porterai l'argent avec les exemplaires. » Ce dernier quiproquo ne tira pas encore l'imprimeur de ce labyrinthe ; ce ne fut que sur une dernière offre de Fibel qu'il en sortit par un éclat de rire immodéré, auquel s'associèrent les compagnons et apprentis. On expliqua alors à l'écrivain ce qu'étaient les libraires. Il écouta l'explication en faisant la mine que fait une mère ignorante qui, pour voir son fils couronné, écoute les discours latins d'une distribution de prix.

Il porta son article au libraire, voulant s'en défaire pour de l'argent. Le libraire refusa l'ouvrage ; et c'est par ménagement que je tais le nom de cet homme, qui laissa échapper un livre qui devait plus tard habiller et nourrir des milliers de libraires en Saxe et en Franconie. Le silence me devient encore plus pénible, lorsque je songe qu'il conseilla ironiquement au jeune écrivain de s'imprimer et de s'éditer lui-même, et lui proposa d'acheter une petite presse à main, qu'il lui montra. « Avec ces lettres, lui dit-il, vous pourrez imprimer toute sorte de livres, même les plus excellents. » Helf accepta et le supplia, presque à genoux, de lui garder la presse à main jusqu'à la fin de novembre, époque à laquelle il aurait recueilli son héritage. Le libraire y consentit.

Helf retourna chez lui, joyeux comme s'il eût rapporté dans sa poche une des meilleures presses à main. Sa mère, au milieu de sa misère, croyait aux espérances de son fils, parce qu'elle ne le contredisait jamais. Ils vécurent ainsi jusqu'au mois de novembre. — Si l'on a l'habitude de calculer combien il faut, pour adoucir une vie insipide, de sucre brut, — cassonade, — sucre gros et fin de malt, — sucre perlé, — candi, — rosat, — sucre de plomb, — on s'étonnera que

Digitized by Google

notre couple se soit tiré d'affaire avec son eau sucrée fade, à laquelle il ajoutait chaque jour tellement d'eau, que la boisson n'avait pas plus de goût à la fin que de la bonne eau claire. Des documents historiques établissent qu'un certain soir ils ne mangèrent qu'une pomme de terre, — mais elle était si grosse, — ils la mangèrent de si bon appétit, — et sortirent de table si bien rassasiés, — qu'il ne leur restait plus à souhaiter qu'un hôte pour partager ce festin ! Qui rendait donc ces privations si faciles? L'armoire !

On supporte avec joie la misère, la faim, la soif, devant la porte d'une chambre d'argenterie, quand on sait que cette porte s'ouvrira dans quelques jours. — La plupart des mortels ressemblent au chien. Qu'on lui mette devant le nez un mauvais morceau, il le lèche tout aussi bien qu'un bon, et finit par l'avaler en entier. C'est ainsi que la plupart des hommes ruminent plus volontiers les choses amères que les douces; ils les sucent en détail, jusqu'à ce qu'enfin ils les avalent en proférant de violentes malédictions sur l'amertume de l'arrière-goût. L'insouciant Fibel était du petit nombre des hommes qui se distinguent sous ce rapport de la masse : il ne conservait dans sa bouche que le goût de miel : le reste sortait de l'estomac et allait — où il pouvait.

La mère de Fibel, débarrassée des guerres conjugales, ne s'inquiétait pas de ce que la capacité de l'estomac de son fils augmentait avec les années. La plupart des mères, au contraire, ne témoignent que peu de joie en voyant croître le nombre et l'énergie des dents de leurs enfants, quelque plaisir que leur ait causé jadis l'apparition de chacune de ces dents. Aussi, vieille mère Engeltrut, grâces te soient rendues dans ta tombe, pour n'avoir pas troublé par d'inutiles poltronneries la vie d'écriture et d'espérance de ton fils !

Du reste, d'autres petits paradis entouraient la maison de Fibel. C'étaient, plus encore que la poste maternelle : — la mère allait toutes les semaines porter chez le veneur, les rimes et les bêtes sorties de la coque, — la lunette et la montagne. On connaît par un chapitre précédent de cet ouvrage, le Waldberg, cette montagne du versant occidental de laquelle on voyait la fenêtre de la vénerie. Le pasteur avait prêté de bon cœur son télescope à Fibel, « parce que, disait-il, il pouvait prononcer ce mot de télescope, ce que n'étaient capables de faire ni les paysans ni le maître d'école lui-même. » Par les terribles jours d'hiver, il dressait cette échelle céleste; il appliquait son œil à l'oculaire, quand le soleil couchant colorait en rouge la montagne. Le sommet froid et battu des vents se dressait alors au bout de son nez

Digitized by Google

devant la fenêtre, et lui, le corps tout entier dans sa chambre bien chaude, pouvait s'étendre à son aise sur les neiges lointaines ; et de là jeter d'ardents regards sur la verte vénerie, où il trouvait Dorothée tantôt seule, tantôt en compagnie de sa mère.

Lorsque Fibel, installé dans sa chambre, s'asseyait sur la montagne, et qu'au milieu de ses prières il regardait la vénerie, distinguait les oiseaux de la forêt ; entendait, grâce à sa lunette, le cantique du soir chanté par Dorothée ; — qu'il voyait la jeune fille solitaire s'occuper du ménage, travailler en courant de côté et d'autre, — était-il étonnant qu'il essuyât souvent le verre de sa lunette, persuadé qu'il était mouillé, et ne supposant pas que ce fût son œil qui fût humide.

Le mois où devait se décider le sort de son A b c d, de sa mère, de son amour était arrivé, le mois du vent, novembre. C'est à cette époque qu'aux termes du testament, l'armoire devait être ouverte. Du reste elle pouvait ne pas renfermer de batz, mais seulement quelque bagatelle. Aussi ne doit-on pas blâmer le héros de cette histoire si, à l'approche du jour solennel, — qui commence au chapitre suivant, — il cessa de s'armer de sa lunette, ce tube à séve, ce conduit fécondant de sa vie desséchée, ou, si l'on veut, ce balancier de sa vie chancelante. Il aima mieux attendre sans espoir, — ce qui va arriver dans le chapitre suivant.

## XV

### ÉPOUVANTAIL POUR LES OISEAUX. — OUVERTURE DE L'ARMOIRE ET DU TESTAMENT.

Je voudrais qu'il y eût un peu moins d'affaires importantes dans cette vie si fragile, que l'on n'eût pas à se préoccuper d'un ou deux millions de choses, et que l'on pût dormir sur les deux oreilles. Mais, grand Dieu! que de phases critiques les plus grands royaumes ont à traverser! Et n'en n'est-il pas de même du simple particulier qui, à certaines heures, attend, plein d'impatience et d'anxiété, l'ouverture d'un procès, — d'une diète, — d'un examen, — d'une porte de tapisserie, — de son propre corps, — ou enfin d'un testament? — Nous sommes tous, dans ce dernier cas, avec Fibel. On va ouvrir le testament de son père. — Réellement, un auteur qui se voit enfin livrer par de jeunes Heiligengutiens son quinzième chapitre, si longtemps suspendu, comme épou-

Digitized by Google

vantail chargé de repousser toute sorte de becs, trouve le papier aussi effrayant qu'il l'était aux champs. Le début seul jette dans une vive angoisse.

La mère, pour ce jour important d'anniversaire et d'héritage, avait lavé la chambre, la cuisine, l'escalier, et fait de grands préparatifs en vivres et en boissons pour les exécuteurs testamentaires. Si l'oiseleur n'avait rien laissé dans l'armoire, il ne restait, après le départ des trois personnages, que la chambre bien propre et la petite maison déserte et vide, héritage désagréable d'un passé si riche en espérance. — Ce début ne doit pourtant pas troubler sans nécessité la vie d'un malheureux lecteur. — Il faut continuer posément.

Le maître d'école Flegler, notaire du village, apparut flanqué de deux témoins : car un malheur et un homme de loi n'arrivent jamais seuls. Flegler annonça que, d'après le mandat de feu le testateur, il se présentait comme *executor testamenti*, régulièrement assisté des deux témoins exigés par la loi. Il commença par coucher tout cela régulièrement par écrit.

Engeltrut pleurait. L'oiseleur transfiguré se relevait à moitié dans son cercueil et lui tendait gentiment la main, comme s'il fût devenu aimable là-dedans. Le fils écoutait scrupuleusement, il pensait surtout à sa mère et à son A b c d.

« Il est enfin de la plus haute importance, dit Flegler, que tout le monde se lève à la fois pour examiner et ouvrir l'armoire, et l'ajouter à la succession, si elle ne renferme pas d'argent ou de valeurs. »

Les cinq personnages se transportèrent régulièrement dans la chambre voisine. Le maître d'école commença par examiner l'armoire, puis les scellés, puis les bandes de papier fixées comme des barres de fer sur la porte, regardant s'il n'y avait rien d'écrit; ensuite il détacha soigneusement les cachets des bandes; enfin, il ouvrit l'armoire.

Elle renfermait un rosier flétri dans un pot; et puis... plus rien.

« Il faut pourtant mettre ce pot dans le protocole, cher petit étudiant, » dit le maître d'école en frappant sur l'épaule de Gotthelf; et il fit un signe de tête rapide aux témoins. Il était de ces hommes de bonne volonté qui sont tout prêts à porter la croix d'un autre, comme Simon le Rédempteur[1], quand ils savent qu'il y sera cloué.

Flegler rentra dans l'autre chambre en donnant l'ordre d'apporter le pot et de le placer à côté du protocole judiciaire. La mère consternée

[1] *Simon der Erlæser*, — du verbe *Erlæser*, racheter, — Simon le Magicien, qui demanda à saint Pierre de lui transmettre, moyennant argent, le pouvoir d'opérer des miracles semblables aux siens.

Digitized by Google

n'avait plus seulement la force de remuer ses mains glacées. L'étudiant saisit le pot ; mais il était trop lourd (et son cœur aussi) ; il glissa de ses doigts, tomba et se brisa en mille morceaux.

Un monceau d'or s'échappa de la terre. Gotthelf, en habile directeur de la monnaie, venait, en un tour de main, de frapper trois cents demi-souverains. Des cris de joie s'élevèrent à la vue de ce tourbillon d'étoiles d'or : « L'héritage ! voilà l'héritage ! »

Flegler, interrompu dans la rédaction de son protocole, entra dans la chambre, et dans le premier moment, stupéfait et effaré, demanda tout furieux « Qui de vous a introduit frauduleusement cet or ici ? » — On trouverait aujourd'hui peu de pays qui n'entendissent avec plaisir une pareille question, et ne s'accommodassent de la visite d'un escamoteur apportant de l'or en contrebande. — Le maître d'école sortit de son ébahissement en déclarant d'un ton ferme que pas une pièce d'or ne devait être distraite de la masse de l'héritage. — Il y a souvent un *Diabolus ex machinâ*, comme un *Deus ex machinâ* ; Flegler aurait volontiers joué ce premier rôle sur le théâtre de Fibel. Il continua à écrire de mauvaise humeur, au milieu des pièces d'or.

Laissons-le faire.

Mais je souhaiterais que les deux autres Heiligengutiens, bien autrement sympathiques à la mère et au fils, les laissassent tous deux à leur béatification, à leurs larmes de joie et de reconnaissance. Engeltrut redevint ce jour-là la fiancée et la jeune épouse de Siegwart. Le théâtre de sa vie tourna sur ses gonds comme un amphitéâtre romain, et se trouva ramené de l'avenir au passé. Helf, de son côté, était plongé dans l'avenir jusque par-dessus les oreilles et les yeux : il ne voyait que son A b c d, sa fiancée.

Dès que les témoins, contents et mécontents, eurent franchi la porte, la mère se ressouvint, comme d'une chose nouvelle, de l'anniversaire de naissance de Gotthelf ; elle lui dit de s'agenouiller avec elle pour rendre grâces à Dieu. Il le fit avec joie : à genoux à côté de sa mère, il remercia Dieu plutôt de l'avoir fait héritier que de l'avoir fait homme ; tandis qu'Engeltrut songeait plus à la naissance qu'à l'héritage.

Il était temps que la mère allât se soulager en racontant la chose au monde entier. — On garde mieux au fond de son cœur une grande douleur qu'une grande joie, bien que les autres prennent plus d'intérêt à la première qu'à la seconde. Mais on bavarde pour cent motifs : d'abord on suppose plutôt la sympathie chez les autres, ou l'on se soucie fort peu qu'elle n'y soit pas. — Dans l'expansion de la joie, on aime tout le monde ; — puis une oreille ou un cœur froids ne par-

Digitized by Google

viennent pas à éteindre l'ardeur de notre propre ravissement ; — puis l'excès de la douleur fond lentement le cœur, tandis que l'excès de la joie le fait éclater violemment ; — puis on s'abandonne avec plus d'insouciance aux flots célestes et entraînants des projets, qu'aux torrents infernaux et rétrogrades des revers. — Puis dans les orages de joie, il faut d'abord songer à soulager le cœur par les poumons, c'est-à-dire en parlant.

Enfin Engeltrut alla tout d'abord chez la veneuse. Gotthelf épancha sa joie sur le papier ; il effaça gaiement de ses vers ce qu'il y avait de plus stupide. Car le temps approchait — les disques d'or étaient là comme des roues pour son char de triomphe ; il n'y avait plus qu'à les percer et à les visser, — le temps approchait où il allait monter sur ce char et s'avancer triomphant dans le monde et la postérité.

Il prit une peine effroyable à tamiser et filtrer les poésies de son alphabet, mais sans beaucoup de succès : au fond du crible ou sur le filtre, il trouvait toujours Dorothée qui venait obstruer les trous. Enfin, las de travailler, il alla se promener presque jusqu'à l'enclos de Dorothée, pour voir plus tôt sa mère et savoir d'elle l'effet qu'avait produit dans le bois la trouvaille de l'armoire. Il n'aurait jamais pu aller comme premier courrier auprès de sa bien-aimée : lui demander un oui ou un non, la faire rougir ou pâlir, c'était au-dessus des forces de son cœur.

La mère, avec une joie dont je ne comprends pas bien le motif (car je n'entends pas encore parler du consentement du père), revint apportant la nouvelle que le vieux veneur était chez lui, et avait exprimé, en dix jurons très-brefs, son ravissement du bon sens de feu son ami l'oiseleur. Dorothée avait très-sensément discuté avec elle le placement sûr et avantageux de ce capital considérable. — « Mère, s'écria Helf, c'est aujourd'hui que la vie entre chez nous ! Vous allez vivre avec toutes vos aises ! »

Naturellement, il parla, plus clairement que jamais, de fiançailles, de presses à copier, de compositions, etc.

## XVII

### CHAPITRE CRIMINEL, QUI N'EST PAS LE XVI^e MAIS LE XVII^e. — L'ARBRE DE MAI DANS LE PARADIS

Je prends à témoin tout le village que, malgré les efforts de mes jeunes gens, je n'ai pu déterrer le seizième chapitre. Le monde peut

Digitized by Google

encore s'estimer bien heureux que j'aie retrouvé dans la couverture d'un vieux code de Charles V cet inestimable dix-septième chapitre, qui contient tant de détails d'amour. Il se rattache assez bien au précédent. J'y trouve Helf installé dans le mois de mai, pas encore marié, mais plein de déclarations d'amour ; plus tard, dans ce que j'écrirai, je trouve le renseignement suivant. Il avait acheté la presse de poche, mais il ne l'avait pas encore employée, peut-être parce qu'il ignorait la manière de s'en servir ; enfin, je vois, par ce que je vais raconter, que la mère et le fils avaient supporté bien des épreuves, traversé bien des neiges boueuses, avant d'en arriver au point où nous les trouvons.

Si je voulais combler par quelque poésie la lacune qui s'étend sur tout un hiver, je le pourrais aisément. Il faudrait que je n'eusse pas vécu ou que je n'eusse rien lu, pour ne pas avoir immédiatement sous la main assez de misères et de souffrances pour étendre deux personnes innocentes et insouciantes sur cette échelle de torture qui va de novembre à la Saint-Jean. Ciel ! comme il serait facile à l'auteur, même le plus glacé, de couvrir à plaisir d'une neige épaisse le petit champ acquis par ces deux personnes!

Une foule de renseignements, qu'on trouvera semés çà et là, nous apprennent que le vieux veneur s'attacha par obstination, comme une chaîne et un sabot d'enrayage au char nuptial de nos deux amoureux. — Je me le disais bien à moi-même, quand je vis sortir de l'armoire ce vaste paradis pour tous nos gens : « Cela ne peut durer. Le ciel va vraisemblablement jeter sur tout ce monde l'ombre de quelques nuages, quelques poignées de grêle. » — Hélas ! comme cette crainte s'est réalisée... Il y a six échelons — c'est-à-dire six mois — de brisés à cette échelle céleste dressée devant le nez de nos héros et des lecteurs.

Voici la chose.

Les personnes d'un grand jugement — le veneur se piquait d'être du nombre — révoquent facilement chacun de leurs arrêts — dès que personne ne trouve de motif pour s'y opposer — parce qu'elles ont toute la journée en poche le pouvoir d'absoudre, et qu'elles ont raison, du moins à leurs yeux, si elles disent non après avoir dit oui, et inversement. Le veneur, comme tout solitaire, appartenait à la classe des médailles frappées à un coin propre. Il se regardait comme beaucoup plus sensé que les lièvres, chevreuils, sangliers et autres animaux, que le monde entier par conséquent, qui pour lui ne se composait que de ces êtres-là. Ses ordres de cabinet, ses *pragmaticæ sanctiones*, — ses

Digitized by Google

*edicta perpetua*, étaient immuables et d'airain ; nul ne pouvait les modifier — que lui-même ; ce qu'il faisait sans cesse à son grand plaisir, plus qu'à la satisfaction des autres.

Quelque temps avant la Saint-Jean, il rentra un soir, ivre de joie — et de bière, — et dit à sa fille quelques mots d'une amabilité inaccoutumée. Celle-ci en conclut qu'il y aurait des coups à la fin de tout cela.

« Je me suis défait, dit-il d'une manière magnifique, d'un sapin pour la Saint-Jean ; je l'ai vendu trois thalers trop cher. Il faut que je te dise que tu dois enfin épouser ton étudiant. » La fille commença : « Très-cher père, si ma bonne mère était encore ici, vous ne pourriez rien faire de mieux pour moi que... » Il interrompit sans se troubler sa réponse : « Car j'ai fait mes réflexions ; si je laisse un jeune garçon à la maison, c'est aussi bon pour moi que si tu y étais. Je ne veux pas m'opposer à votre bonheur. Ton gaillard a depuis longtemps la balle de chasse [1] dans le bec. »

Mais il déclara qu'elle ne parlerait de mariage à « son patron » que la veille de la Saint-Jean, quand le mai serait dressé, et pas avant le moment où, de l'auberge, il soufflerait trois fois dans son cor « conformément aux règles de la vénerie. » Le matin il dit à sa fille : « Je sais bien ce que j'ai dit hier soir : restons-en là. »

Il nous faudrait avoir le chapitre perdu, pour pénétrer dans le cœur calmé et rasséréné de Dorothée. Elle devait avoir beaucoup souffert et peu parlé : les retards apportés à son amour, qu'elle supportait aisément avant l'heureux jour de l'ouverture de l'armoire, lui étaient devenus depuis ce jour très-pénibles. Forte et laborieuse, elle n'avait qu'un peu pâli. Mais la douleur de l'amour use l'esprit et le corps : cette douleur épuise et dévore de plus en plus, parce que l'homme ne peut, comme dans les autres souffrances, dire à d'autres personnes : « Je souffre. » Il ne pourrait le dire qu'à une autre âme, à laquelle il ne peut parler, ou qui souffre avec lui.

La veille de la Saint-Jean, Dorothée, accompagnée de son père, descendit dans l'après-midi à l'auberge d'Heiligengut, au moment où les jeunes garçons, des rubans à leurs chapeaux et de longs mouchoirs de soie autour du cou, rassemblaient quelques étoffes pour en parer le mai. Dorothée donna un rouleau de taffetas rouge, acheté exprès pour ce jour-là, pour placer comme une longue oriflamme à cet arbre, qui était, pour ainsi dire, le mât d'un nouvel avenir, la colonne triomphale de ses désirs. Enfin le mai, lisse, blanc et bien paré, fut planté en terre ; tiré et

[1] Une balle cuite, formée d'éléments nutritifs, au moyen de laquelle les chasseurs et les chevaux bravent longtemps la faim. (*Note de l'auteur.*)



Digitized by Google

guidé au moyen de cordes et de leviers, il s'éleva au milieu des cris de joie, et se dressa dans le ciel rouge, laissant flotter de sa cime sa parure multicolore, et le long ruban rouge pendre en se jouant jusqu'à la moitié de sa hauteur.

Gotthelf, en habits de fête, aida, mais assez mal, à dresser l'arbre. Il regardait toujours l'auberge. Du reste, c'était beaucoup déjà qu'un homme qui pouvait fournir beaucoup plus de souverains que Sésostris de princes, voulût bien mettre la main à l'œuvre. Et puis, c'était l'étudiant! — A peine l'arbre était-il planté, que les violons et les danses commencèrent. La fraîcheur de la nuit invitait à danser; les garçons les plus calmes voulurent prendre un avant-goût des plaisirs du lendemain, mordre d'avance à la Saint-Jean. Dorothée se rapprocha peu à peu — ses amies furent les échelons de cette échelle de Jacob — du timide Gotthelf, qui la suivait toujours des yeux. La franche amabilité qu'elle lui témoigna, malgré le voisinage de son père, ne lui causa pas d'embarras, mais l'enivra de joie. Son émotion devint si forte, qu'il ne tarda pas à voir tout tourner autour de lui, et se décida à tourner lui-même. Dorothée aurait pu avoir cent pères dans l'auberge, il ne s'en serait pas inquiété. Il saisit la main de la jeune fille, et entra dans ce système de corps tournant avec tous les mouvements tortueux des anciens systèmes astronomiques. — Les tourbillons des violons étaient pour lui des tourbillons cartésiens. De charmantes fleurs rouges s'épanouirent de nouveau sur le pâle visage de sa bien-aimée. — Le ruban rouge flottait dans le ciel et sur les danseurs, comme une bannière de liberté, comme un lien d'amour universel. Gotthelf était comme un brandon secoué dans le cercle de feu qui entourait l'arbre. Pour la première fois, un danseur fatigua une danseuse.

Elle demanda enfin à s'asseoir. Près de l'auberge, il y avait un cerisier au feuillage maigre, sous ce cerisier un petit banc de bois. De là, on pouvait, suffisamment couvert et caché, regarder le tumulte de la fête. — Au village, un couple enflammé peut se retirer et s'asseoir où il veut; aucun soupçon ne vient interdire ou troubler cette solitude. Dans les villes, au contraire, il semble qu'à chaque pas fait pour s'écarter des spectateurs, on cherche à s'écarter de la vertu. Il semble que dans les bois, dans les champs ou dans une chambre, un cœur de femme, ce trésor précieux, ne soit jamais assez couvert et garanti, s'il n'a une garde d'honneur d'une centaine de guetteurs ou veilleurs de nuit, munis de crécelles, de déesses protectrices, etc. — Les dames de la ville, à cause de leur délicatesse et de leur pureté, sont estimées à un prix si extraordinaire, qu'on les compare à ces chefs-d'œuvre, à ces statues

Digitized by Google

de Casanova et autres bons artistes, devant lesquels on place nuit et jour des sentinelles chargées de les préserver de toute offense. — Les deux amoureux, ravis, s'assirent en face de la cohue de la ronde. Les enfants s'étaient éveillés et se balançaient en chemise sur les timons des charrettes. Les hommes sortaient de l'auberge, les femmes de leurs chambres, et tout ce monde se mit à se divertir pêle-mêle. — « Comme j'ai aujourd'hui le cœur à la danse, mademoiselle Dorothée! dit Helf, il me semble que je pourrais sauter d'une étoile à l'autre, et même plus loin, car elles sont blotties tout près les unes des autres. Hélas! vous êtes bien bonne pour moi, chère veneuse! » — Elle lui pressa la main avec une tendresse et une vivacité peu communes. Le lecteur impartial ne verra pas là une violation du traité conclu par Dorothée avec son père, s'il réfléchit que le veneur, en dehors du langage des lèvres et des carabines, n'en connaissait et n'en supposait pas d'autres; il ignorait complétement le langage des yeux, celui des doigts et celui du cœur.

Mais ce souffle d'amour, en présence de cette foule bondissante, bouleversa de nouveau Fibel. C'était le dieu du désir en personne. Il raconta en gémissant, combien tout l'héritage, et même son alphabet, le réjouissaient peu, dès qu'il regardait le Waldberg. D'un ton joyeux, Dorothée lui demanda un peu de patience : ils n'avaient même pas six mois à attendre. Ces paroles versèrent tant de baume dans le cœur du dieu du désir, qu'il s'écria tout joyeux : « Comme les cerisiers sont beaux et odorants ce soir! » Dorothée se mit à rire : il prenait pour des cerisiers les chèvrefeuilles grimpants avec leurs fleurs embaumées.

Ils restèrent assis bien longtemps après minuit. Le vieux chasseur oubliait son cor de chasse pour le cornet à boire. La solitude se faisait autour du mai; les amoureux se retiraient heureux les uns après les autres. — Le long ruban pourpre de la jeune fille, qui flottait dans le ciel, — le Waldberg éclairé par la lune, — les rayons tombant des étoiles et inondant des champs de pois en fleur, — un gros oiseau de proie blanc qui ne quittait pas la girouette du clocher, — les arbres d'un petit bois voisin qui inclinaient leurs têtes l'un vers l'autre, — tout cela jeta Helf d'abord, puis Dorothée dans une profonde mélancolie. Il était pénible pour Fibel d'être assis comme un indigent en face du bonheur; il l'était plus encore pour Dorothée de voir à côté d'elle un ami désespéré, auquel il fallait refuser une consolation toute prochaine.

Enfin, n'y pouvant plus tenir, il se leva en disant : « Je m'en remets à la volonté de Dieu! Vivez toujours heureuse, mademoiselle la veneuse! ma mère et moi nous resterons éternellement seuls ensemble. » Il prit et serra sa main; il allait la quitter..... quand tout à coup, d'une fenêtre

Digitized by Google

de l'auberge, le jovial forestier se mit à souffler joyeusement dans son cor, donnant à sa fille le signal du consentement.

Dorothée avait le cœur si plein, qu'elle ne pouvait plus parler, mais elle retint plus fortement la main de Fibel, en lui montrant la fenêtre et se mit à pleurer. Il en fit autant. Il était impossible à Dorothée de lui donner l'explication de ce oui, que lui soufflait son père. Elle s'écria avec angoisse : « Père! père! » — Il arriva son cor à la main : elle tomba dans ses bras, en lui disant : « Je ne lui ai encore rien dit. Parlez-lui. » — « Eh bien! mon cher et savant étudiant, dit le père, dans huit jours vous serez mon gendre! » et il l'attira à lui par les cheveux pour l'embrasser.

Il y a bien des ravissements dans le monde, bien des nuits splendides — et bien des Waldbergs, — bien des rubans rouges qui flottent déployés à l'aurore, — bien des veneurs et des étudiants; — mais notre étudiant seul possédait une véritable nuit radieuse, avec tous ses accessoires. Il donna à sa bien-aimée un inextricable baiser, tandis que le chasseur, pour faire quelque chose et les accompagner, soufflait de nouveau son vieil air. — Comme en ce moment les étoiles et la neige des fleurs des pois brillaient plus vivement! — Comme la bannière rouge flottait du levant au couchant! — Comme les brises embaumées du printemps jouaient avec les rubans et les étoffes bariolées de l'arbre de joie! — Comme il y avait deux créatures ravies!

Par bonheur pour nos deux amoureux, ils durent suivre le père dans l'auberge : car en dix minutes pareilles, on dépense une dizaine d'années, et il est bon d'intercaler entre ces minutes quelques heures et quelques jours.

Le veneur voulait aller tout aussitôt faire irruption dans la chambre de la mère, avec le couple radieux. Mais Dorothée lui prépara une boisson chaude, parce qu'il voulait tuer le reste de la nuit en chassant. Elle sut y mettre tant de lenteur, que son père ne put arracher la pauvre mère malade à son bon sommeil du matin. Enfin ils partirent tous trois, le père en avant sonnant du cor, — les alouettes chantant au-dessus de leurs têtes, — la brise fraîche du matin soufflant à leur rencontre. Ils entrèrent dans la chambre d'Engeltrut, et Dorothée l'éveilla doucement.

Engeltrut, pour qui d'habitude les pleurs étaient la rosée qui remplit le calice des fleurs de joie, eut d'abord les yeux secs en recevant la nouvelle; elle regardait autour d'elle, souriant et comme égarée; son bonheur était trop grand.

Après les allocutions les plus indispensables, le veneur alla rejoindre ses bêtes. Sur sa demande, Dorothée resta toute la journée dans la

Digitized by Google

cabane pour apprendre un peu de la mère l'organisation du ménage. Elle était à moitié fiancée, à moitié femme. La mère la regardait, pleurant et riant à la fois, et ne faisait presque rien. Le soleil et les parfums du printemps emplissaient la cabane. Fibel, sans penser à rien, allait çà et là en chancelant; — car la nuit se laisse bien voler le sommeil, mais non les rêves; elle les expédie après coup en plein jour...

Fibel voulut un peu s'occuper de « la couronne de noces, » du « cor de chasse » [1] et autres détails; mais il lui aurait été aussi facile de polir la girouette du clocher. La tête pleine de rêves heureux, il fit une promenade à la cuisine, puis un voyage dans le village; il alla jusqu'au presbytère, puis il revint précipitamment pour voir ce qui s'était passé de nouveau chez lui, dans cet intervalle de quelques — minutes. Il put enfin se décider à faire un plus long voyage à travers Heiligengut. Il se mit en route.

Le village lui parut être bâti tout à neuf, et lui sourire pour s'associer à sa joie. C'était d'ailleurs la Saint-Jean. — Le mai se dressait fier et triomphant, agitant son oriflamme rouge et ses rubans. Tout avait déjà un air de fête; des jeunes filles faisaient paître les oies sur le communal, en toilette du dimanche. Helf se divertit à voir l'arc que traçait un faucheur, et le foin nettement abattu à terre. En passant à côté du maître d'école, il lui dit : « Votre très-obéissant serviteur! » Celui-ci lui répondit : « Grand merci! » Et Helf en fut tout satisfait. Devant le presbytère se vidait un carrosse plein d'étrangers de distinction; il salua tout le monde, et prit tout particulièrement plaisir à regarder une jeune dame, dont le visage était fleurissant et rouge à un degré extraordinaire : il ne devina pas que c'était le reflet d'un éventail rouge qui lui donnait ces belles couleurs. L'air de fête du presbytère obtint de lui un signe d'assentiment très-calme; il savait qu'il allait retrouver chez lui la répétition de ce tableau. — Enfin deux enfants amenés de la ville se mirent à chanter joyeusement l'A b c d, — les enfants manquent de textes; — il crut entendre d'avance sa destinée future.

Il rentra chez lui, et apporta à table un cœur inondé de clartés radieuses, peuplé de joyeuses visions. Pendant le repas, ses yeux allaient de sa bien-aimée à sa mère pour revenir de sa mère à sa bien-aimée. Dorothée seule était calme et posée; seulement un indice particulier d'une émotion bien rare chez elle se voyait sur son visage et

[1] « La couronne pare les invités aux noces. » — « Le cor de chasse fait plaisir. » (*Abécédaire de Fibel*).

Digitized by Google

saisissait plus vivement le cœur que ne l'eussent fait des yeux pleins de larmes. Elle montrait plus d'empressement et de soins pour la mère que pour le fils ; mais ces attentions de belle-fille le réjouissaient d'une façon extraordinaire, lui qui s'éprenait tout aussitôt des personnes qu'il voyait aimer cordialement sa mère. — Pourtant il n'eut pas le courage d'embrasser sa fiancée sous les yeux de sa mère ; il réserva ce bonheur pour le moment où celle-ci sortirait.

*Traduit par* CHARLES GUILLEMOT.

(*La suite à un prochain numéro.*)

Digitized by Google

# BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE

## BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE

### THÉOLOGIE

*Histoire des institutions de Moïse et du peuple hébreu*, par J. SALVADOR. 3e édition. Paris, 1862, 2 vol. in-8.

Il n'y a pas encore un siècle qu'un érudit allemand, J. D. Michaëlis, publia sur la législation mosaïque un ouvrage considérable, qui fut immédiatement accueilli avec la faveur la plus marquée. Ce succès était dû autant à la science déployée dans cet écrit, qu'à l'ampleur du cadre que s'était tracé le savant professeur de Gœttingue. Jamais la constitution donnée par Moïse au peuple d'Israël n'avait été étudiée d'une manière aussi complète. Michaëlis, en effet, a examiné successivement dans l'œuvre de Moïse, le droit public, le droit civil, le droit administratif appliqué aux intérêts de l'État, de la religion et des particuliers, enfin le droit criminel.

Ce grand ouvrage souleva cependant de vives critiques. Il se formait, à cette époque, en Allemagne, une école d'archéologues qui prétendait, non sans raison, que le premier devoir de l'historien est de se pénétrer de l'esprit de l'époque dont il raconte les destinées, et que rien n'est plus contraire à la vérité historique que de transporter dans l'antiquité des idées modernes et de prêter aux anciens des manières de sentir et de penser qui ne sont propres qu'à notre temps. Or, Michaëlis qui, dans un voyage qu'il fit en Angleterre, s'était pris d'une vive admiration pour la constitution anglaise, avait cru voir dans la législation mosaïque tous les principaux traits de cette constitution ; de sorte que Moïse, en sortant de ses mains, ressemblait moins à l'organisateur d'un petit peuple primitif qu'à un homme d'État des temps modernes, et aurait pu, immédiatement et sans transition, présider avec toute l'habileté désirable un conseil des ministres de la Grande-Bretagne, et manier sans le moindre embarras les affaires les plus complexes et les plus difficiles du XVIIIe siècle. C'était là, au jugement de l'école de Heyne, ne rien comprendre à l'esprit de l'antiquité, et l'on s'accorda à reconnaître avec Eichhorn que, dans l'ouvrage de Michaëlis, les détails valaient mieux que l'ensemble.

Digitized by Google

Il est probable que, si Heyne avait fait école en France, on y jugerait l'*Histoire des institutions de Moïse et du peuple hébreu* de M. Salvador à peu près de la même manière qu'Eichhorn jugeait au siècle dernier le *Droit mosaïque* de Michaëlis; en ajoutant toutefois que, si l'ouvrage français est au-dessous de l'ouvrage allemand en fait d'érudition, il lui est infiniment supérieur par la forme générale de l'exposition et par la clarté et l'élégance du style. Comme le professeur de Gœttingue, M. Salvador a retrouvé en effet dans la législation de Moïse tous les principes du libéralisme actuel, même le gouvernement constitutionnel tel qu'il fonctionne en Angleterre. S'il fallait l'en croire, « les inspirations de la Bible, livre familier à la grande majorité des Anglais, auraient présidé à leur révolution et produit plus d'un point de contact entre l'antique peuple d'Israël et le premier peuple des temps modernes qui ait compris toute la puissance de la loi[1]. » Évidemment, M. Salvador a vu le mosaïsme à travers le prisme de ses propres opinions libérales.

Cette erreur d'optique, comme la science critique, s'il y avait une science critique chez nous, ne manquerait pas de qualifier le point de vue général de cet ouvrage, est-elle de nature à lui faire manquer le but que son auteur s'est proposé d'atteindre? Je ne le pense pas. Chaque écrivain doit avoir égard à l'esprit général de son temps, à l'influence duquel il ne peut lui-même échapper; et en 1822, date de la première édition de l'*Histoire des institutions de Moïse*, personne ne sentait en France le besoin d'une étude critique du mosaïsme, un ouvrage de ce genre n'aurait pas eu dix lecteurs, et il en serait certainement encore aujourd'hui de même. « A chaque chose sa saison, à toute pensée sous les cieux son temps, » c'est le roi Salomon qui le dit. M. Salvador médita cette sage observation du plus sage des rois, avant de mettre la main à la plume[2]. Il est vrai qu'il ne s'agissait alors pour lui que de prendre un parti sur la forme qu'il convenait de donner à son ouvrage; mais ici la forme emportait nécessairement le fond, et d'ailleurs les paroles de Salomon ne sont pas moins utiles à méditer, qu'il s'agisse du fond ou de la forme d'un ouvrage.

Qu'avait à faire l'historien des Institutions mosaïques? Avant tout, à dissiper les préjugés répandus parmi nous sur ce sujet. Il fallait prouver aux uns que ce n'est qu'en tordant les textes que la théocratie catholique a pu faire des livres de l'Ancien Testament un arsenal où elle va s'armer de ses meilleurs arguments en faveur de ses prétentions à la domination universelle. Il fallait montrer aux autres que cette législation dont une foule de détails avaient si souvent excité la verve railleuse du XVIIIe siècle, n'est inférieure en rien, il s'en faut de beaucoup, à aucune des plus remarquables constitutions de l'antiquité.

Telle était la position qui était faite par l'esprit du temps et de notre pays à l'historien des Institutions de Moïse, au moment qu'il écrivit cet ouvrage, et comme je l'ai déjà dit, les choses n'ont guère changé depuis. L'état de l'opinion générale demandait moins une histoire critique qu'une apologie du mosaïsme, et

[1] *Histoire des institutions de Moïse*, t. I, p. 169 et 170.
[2] *Histoire des institutions de Moïse*, t. I, *introd.*, p. XXIII.

Digitized by Google

c'est en effet bien plutôt une apologie qu'une histoire des institutions mosaïques que M. Salvador a donnée au public français. Il était impossible, si l'on voulait répondre aux besoins de notre temps et de notre pays, de faire autrement, et à part quelques exagérations sans danger, parce qu'elles sautent aux yeux, il aurait été difficile de faire mieux.

En se plaçant au point de vue que la force des choses imposait à l'auteur de l'*Histoire des institutions de Moïse et du peuple hébreu*, on ne peut s'empêcher de reconnaître que « il a vengé dignement le législateur des enfants d'Israël, aussi bien des applications arbitraires et trop souvent sanglantes que l'Église a faites pendant si longtemps de plusieurs de ses lois, que des opinions erronées que les écrivains du siècle dernier, dans un esprit de libéralisme malentendu, avaient répandues sur son œuvre. On ne peut qu'applaudir aux efforts de M. Salvador, quand on le voit établir jusqu'à l'évidence qu'il est peu de législation, qu'il n'en est point peut-être, qui ait pris plus de soin de la vie, de la propriété et de la tranquillité de l'individu, et qui ait étendu avec autant de sollicitude sa protection sur le faible, le mercenaire, l'étranger. Certes, la législation mosaïque n'ayant en vue qu'une poignée d'hommes dont les rapports sociaux étaient très-peu complexes, est enfermée dans un cadre fort étroit; mais dans ce cadre étroit, elle ne manque pas de grandeur, et peut supporter la comparaison avec n'importe quelle législation des âges primitifs.

Enfin, il est des points sur lesquels les explications de M. Salvador satisferaient la critique historique la plus exigeante. Je n'en citerai qu'un, mais il est capital. Il a très-bien mis en lumière que la législation mosaïque était un traité, un contrat entre Jéhovah et le peuple hébreu, une alliance, mot qui a été si souvent mal entendu par les théologiens et dont le sens primitif et vrai est restitué ici avec bonheur. J'ajouterai qu'à cette occasion, l'auteur de l'*Histoire des institutions de Moïse et du peuple hébreu* établit, contre Bossuet et de Bonald, avec autant de force que de raison, que la loi n'est pas seulement une *règle*, mais une règle revêtue de l'assentiment de tous [1]. Au reste, les sentiments du libéralisme le plus pur respirent dans tout cet ouvrage. On trouve à chaque page l'empreinte d'une âme droite, honnête, pleine de sollicitude pour les droits de la justice et la raison. Sans doute, cela n'augmente ni ne diminue en rien la valeur littéraire et scientifique du livre; mais cela ajoute certainement quelque chose à l'effet moral qu'il produit sur le lecteur.

MICHEL NICOLAS.

---

*Histoire des trois premiers siècles de l'Église chrétienne*, par E. DE PRESSENSÉ. Deuxième série : *La grande lutte du Christianisme contre le paganisme. Les Martyrs et les Apologistes*, 2 vol. in-8, Paris 1861, Meyrueis et Cie.

L'histoire des trois premiers siècles de l'Église comprendra trois séries de deux volumes chacune; la première série était consacrée à l'histoire du siècle aposto-

[1] *Histoire des institutions de Moïse et du peuple hébreu*, t. I, p. 3 et suiv.

Digitized by Google

lique; la deuxième, celle que nous annonçons, et la troisième qui doit suivre, comprennent le second et le troisième siècle. « J'ai fait rentrer, dit l'auteur, dans ces deux volumes, tout ce qui se rapporte à la lutte entre le christianisme et le paganisme, remettant aux deux derniers l'immense élaboration dogmatique de cette époque féconde, élaboration poursuivie avec une liberté de pensée qui n'est égalée que par la puissance de la foi au sein des luttes périlleuses, mais salutaires, provoquées par l'hérésie; puis, tout ce qui a trait au développement de la vie religieuse et à l'organisation de la société chrétienne... La lutte entre le christianisme et le paganisme s'est poursuivie dans le domaine des faits et dans celui de la pensée. Retracer ce double combat, en saisir le vrai caractère et les phases diverses, tel a été mon but. Le premier volume de cette série porte tout entier sur la lutte de l'Église avec l'empire; les rapides conquêtes de la religion nouvelle, sa méthode missionnaire si simple et si féconde, la persécution qui essaie de rompre par la force matérielle cet irrésistible élan, l'attitude des bourreaux et celle des victimes, les rapports de l'Église avec les divers empereurs, la physionomie morale des héros de la foi pendant ces jours glorieux et douloureux, dégagés de toute auréole légendaire, voilà ce qui fait l'objet de ce volume. Le volume suivant (de la deuxième série) est consacré à la lutte du christianisme et du paganisme dans le domaine de la pensée. D'une part, la réaction païenne, si violente et si fervente vers la fin du deuxième siècle, ralliant les forces de l'ancien monde, et empruntant à la religion nouvelle tout ce qu'on lui peut ravir, quand on ne veut pas de ce qui en constitue l'essence; d'une autre part, l'Église faisant face à ces attaques qui lui viennent de tous côtés, et leur opposant ces grandes apologies *dont quelques-unes sont si admirablement appropriées à notre crise actuelle*; est-il au monde un signe plus grand et plus riche?... »

Ces lignes de la courte préface font suffisamment connaître le plan de l'auteur. La distinction entre l'histoire des faits et l'histoire des idées paraît rationnelle à première vue, et, dans tous les cas, on peut dire qu'elle est presque usuelle. Toutefois, nous croyons pouvoir dire qu'elle est en désaccord avec la vraie méthode historique, et que, surtout, elle n'est point de mise dans une histoire du Christianisme. Le Christianisme a été une idée se dévoloppant, se réalisant dans le monde; ce développement est quelque chose d'essentiellement organique, fort bien figuré par les paraboles évangéliques du levain et du grain de sénevé. Or on ne voit rien de ce développement organique dans l'histoire de M. de Pressensé. Dans tous les cas, eût-il mieux valu placer l'histoire des idées avant celle des faits; mais cela même n'eût pas suffi. Il n'y a d'autre manière de traiter l'histoire du Christianisme que celle dont F. C. Baur a donné l'admirable modèle dans ses trois volumes sur le Christianisme de l'Eglise chrétienne depuis leur origine jusqu'au moyen âge; mais nous devons nous empresser d'ajouter que cette manière implique une conception des choses qui n'est point celle de M. de Pressensé. M. de Pressensé croit au miracle: c'est son droit, et personne ne peut y trouver à redire. Mais, comme Baur le fait très-bien observer, « la tendance fatale de l'investigation historique est de faire disparaître de l'histoire

Digitized by Google

du Christianisme le surnaturel et le miraculeux, car elle veut sonder les faits dans la connexion de leurs causes et de leurs effets, et le miracle supprime cette connexion ; il suppose un point où elle ne peut plus être saisie, non pas faute d'information, mais parce qu'elle n'a jamais existé. Mais qui donc aurait qualité pour signaler une telle lacune dans l'enchainement historique des faits et des causes ? Ce ne pourrait être que la critique historique elle-même, qui se donnerait un démenti et ferait une véritable pétition de principes, en adoptant la possibilité d'une seule exception aux analogies historiques générales. Pour obtenir une vue historique du Christianisme, il faut commencer par ne pas voir dans ses origines mêmes ce miracle absolu que la plupart y veulent découvrir, il faut le faire entrer dès ses débuts dans le mouvement historique, et le résoudre autant que possible dans ses éléments naturels. » Voilà ce que n'a point su, ou plutôt ce que n'a point voulu faire M. de Pressensé, et voilà pourquoi son histoire ne nous présente qu'une agrégation, une succession purement extérieure de faits, de dates et de systèmes. A vrai dire, ses chapitres forment autant de monographies détachées. Ces monographies, nous nous empressons de le reconnaître, sont très-consciencieusement faites, et ceux qui veulent étudier Justin martyr, Clément d'Alexandrie, Origène, Tertullien, Cyprien, sans remonter aux sources, peuvent en toute sécurité se contenter des analyses et des résumés de M. de Pressensé. Pris isolément, tous les chapitres ont de la valeur; mais, encore une fois, nous ne saurions admettre que la simple réunion de ces études constitue la vraie suite, le véritable enchaînement, la vraie méthode historique.

Ainsi que le montrent les paroles de la préface que nous avons soulignées, M. de Pressensé n'a pas écrit en dehors de toute préoccupation de la situation actuelle du Christianisme. Il pense qu'il peut n'être pas sans utilité de remettre sous les yeux du XIXe siècle les anciennes apologies du Christianisme. Il se persuade « que » jamais le Christianisme n'a été plus directement mis en cause que de nos » jours ; » et il retrouve « dans l'opposition véhémente et savante du XIXe siècle, » ce naturalisme antique qui a trouvé son expression la plus précise dans les » écrits des Celse et des Porphyre. » Entre les deux situations, il y a dans tous les cas une différence notable : au Ier siècle de l'Église, c'était le Christianisme qui assiégeait, pénétrait et dissolvait le vieux monde; aujourd'hui c'est lui au contraire qui serait assiégé et battu en brèche, ce qui tendrait, si l'on voulait serrer de près l'analogie, à créer un préjugé défavorable en sa faveur. Mais ne faudrait-il pas avant tout s'entendre sur la définition du Christianisme? Nous inclinerions volontiers à croire que dans le conflit entre la pensée moderne et la foi, il faut grandement faire la part de l'équivoque et du malentendu. Il s'agirait avant tout de distinguer entre les diverses expressions dogmatiques que l'idée chrétienne a successivement revêtues dans le cours des temps, et entre son idéal moral qui est absolument fixe, et vis-à-vis duquel toute opposition, si savante qu'elle puisse être, sera toujours désarmée. Pour tous ceux qui connaissent de longue date M. de Pressensé, il est du reste superflu d'ajouter qu'il ne revendique pour la religion, malgré les périls dont, à tort selon nous, il la croit entourée, d'autre défense que la liberté, « la liberté loyale qui garantit le droit de ses adversaires autant que le

Digitized by Google

» sien. » Nous sommes heureux de pouvoir terminer par cette généreuse parole une critique trop courte, et que nous eussions voulu rendre plus favorable.

A. Nefftzer.

---

## HISTOIRE

*Danton*. Documents authentiques pour servir à l'histoire de la Révolution française, par Alfred Bougeart. Bruxelles, A. Lacroix, Van Meenen et Cie. 1861.

On nous l'a dit, on nous l'a répété mille fois, Danton était fourbe, vénal et cruel, Danton était un débauché, un viveur; il organisa les massacres de septembre, et se vendit à la cour. C'est une chose avérée pour tous, Danton n'était qu'un Mirabeau des halles, c'était le digne ami du boucher Legendre et le digne rival du hideux Marat. Par un accord dont l'histoire offre peu d'exemples, Danton a été déclaré un scélérat par les chroniqueurs contemporains, et par les historiens modernes, par les Girondins, par les royalistes comme par les Montagnards et les Feuillants, par Mme Rolland, et par Robespierre, par Lafayette comme par Saint-Just. Des hommes qui se seraient déchirés volontiers étaient d'accord sur ce seul point. Cette unanimité vraiment étonnante, ces jugements identiques portés par tant d'ennemis réciproques, pouvaient-ils être autre chose que le verdict de la conscience publique? — Y avait-il moyen d'en douter?

Eh bien, l'on se trompe! M. Alfred Bougeart arrive pièces en mains; il a recueilli laborieusement tout ce qui reste de Danton, il a réimprimé tous ses fragments de discours, il rapproche les faits et les éclaire les uns par les autres; il ne cache rien, il n'omet rien, ne déguise rien; il discute les probabilités, les vraisemblances, il fait surtout parler l'histoire elle-même, il en appelle à notre justice et à notre équité. — Et, après connaissance approfondie du débat, sommés de prononcer, voici le nouveau verdict qu'en notre âme et conscience nous sommes obligés de formuler :

Personnellement, Danton n'avait point de vices : ses penchants vicieux, il avait eu le noble courage de les combattre et de les vaincre; ses quelques défauts étaient contre-balancés par de puissantes vertus. L'homme privé fut certainement respectable, et quant à l'homme public, il fut certainement digne d'admiration.

Ce jugement vous étonne? Je le crois volontiers. — Pour ce qui me concerne, j'avoue n'avoir pris en main ce gros livre de M. Bougeart qu'après un certain effort, prévenu que j'étais contre l'accusé et contre son avocat. J'avais accepté, sans oser protester, le dire presque unanime de nos historiens, et entre autres celui de M. Lamartine qui, plus tard, avouait naïvement avoir condamné Danton *à priori*, et sans l'entendre, « par le besoin qu'éprouve toute âme honnête de trouver un coupable. » Sans doute, je reconnaissais que Danton avait par sa

Digitized by Google

mâle énergie contribué à sauver la France, mais derrière l'homme faisant décréter la victoire, m'apparaissait le spectre sanglant des journées de septembre. Sans doute, Danton était un des auteurs de la grande République, mais s'était-il vendu comme Mirabeau? — Je savais trop de bien de Danton pour en dire du mal, et j'en savais trop de mal pour en dire du bien. Ayant condamné Danton, malgré mes regrets et mes sympathies, examiner à nouveau cette affligeante procédure me coûtait par trop. Je l'eusse condamné officiellement, mais pour l'absoudre dans le secret du cœur!

Ceux donc qui tressaillent au nom de la Révolution française et de ses héros immortels, ceux pour qui la justice de l'histoire est un besoin de l'âme et une joie du cœur, que ceux-là prononçent à leur tour devant le tribunal de leur conscience: Le prévenu Danton est-il coupable?

L'accusation la plus positive portée contre lui est celle de Lafayette, qui, sans en vouloir donner la moindre preuve, l'accuse dans ses Mémoires de s'être fait rembourser par le ministre Montmorin une charge d'avocat au conseil du roi. Cette charge, ne valant que 10,000 fr., lui aurait été payée 100.000 fr.; les 90,000 fr. de surplus auraient été le prix de la conscience de Danton. Or M. Bougeart a découvert un document incontestable, faisant foi que chacune des soixante-treize charges susdites valait intrinsèquement 60,000 livres Mais la clientèle et les recouvrements élevaient la valeur de quelques-unes de ces études à plus de 100,000 livres. Celle de Danton s'est élevée au prix moyen de 90,000 fr., dont il fit immédiatement remploi pour en acheter des propriétés foncières dans sa ville natale, à Arcis-sur-Aube. — Désormais, cette grosse accusation changera de nom et s'appellera une calomnie. Tant pis pour M. de Lafayette et son cheval blanc!

Après celle-ci, l'accusation la plus grave a été celle portée par Saint-Just dans cette violente invective qui fit condamner Danton. Il lui reprocha de s'être par deux fois enfui à Arcis dans sa maison de campagne, et notamment quand le mouvement du 10 août se préparait. — Le fait semble bien grave en effet, et de nature à justifier la cruelle insulte de déserteur que Saint-Just lui jeta au visage. Mais si Robespierre et Saint-Just avaient écouté Danton avant de le condamner, ils auraient appris qu'au moment où la catastrophe se préparait, Danton, ignorant s'il ne tomberait pas dans la terrible lutte dont il était un des principaux instigateurs, se rendit en toute hâte auprès de sa mère pour lui assurer par donation entre-vifs une maison et l'usufruit de sa propriété. Nous savons maintenant pourquoi le *lâche* s'était enfui, et n'avait repris son poste qu'à la bataille.

Cette accusation de Saint-Just se réduit donc à une fausse interprétation des faits. Mais il est un autre grief, celui sur lequel a le plus insisté le terrible Montagnard, un grief bien prouvé celui-là, et qui a certainement tué Danton; le voici: Pendant le cours de nos discordes civiles, ce tribun a constamment tendu la main à tous les partis successivement; maintes fois il a voulu sauver les factieux Girondins, même quand ces derniers l'attaquaient, même quand ils préparaient la guerre civile! Certes, pièces, documents, discours étant scrutés et considérés, il est impossible de disculper Danton de ce reproche. Et c'est ainsi

Digitized by Google

que les partis s'unissent pour condamner un homme aux gémonies, les uns lui reprochant d'avoir été un septembriseur, et les autres de ne l'avoir pas été!

Inutile de pousser plus loin cette justification, inutile de résumer davantage un plaidoyer qui doit être présenté avec l'autorité des faits et qu'on ne résume qu'en l'affaiblissant et en rompant le faisceau des preuves accumulées. La conviction que Danton était pur des forfaits qu'on lui a imputés, il la faut demander à sa vie même, telle qu'elle nous est présentée dans ces documents authentiques. Et pour ceux qui sauraient au prix de quels sacrifices le présent livre a pu être publié, le dévouement de M. Bougeart serait une preuve de plus de l'innocence d'un grand citoyen qui attend encore de l'histoire la réparation d'une grande injustice.

ELIE RECLUS.

---

## LITTÉRATURE

*Les Bonnes Fortunes parisiennes* [1] de M. P. J. Stahl seront, nous l'espérons, une bonne fortune pour les lecteurs. C'est une véritable promenade de touriste littéraire, promenade un peu rétrospective apparemment. L'auteur connaît son Paris, il sait flâner et observer en homme d'esprit. Le charme de ses précédentes œuvres se retrouve dans ce volume; il y a la tendresse et la bonté, le fin sourire de l'humoriste; il y a l'ironie indulgente et le trait qui ne blesse pas. De manière et d'affectation nulle part, plutôt trop d'abandon. Mais nous ne chicanerons pas là-dessus un auteur qui sait se faire beaucoup pardonner, parce que ses héros ont beaucoup aimé, un peu follement, à tort et à travers peut-être, mais aime-t-on autrement — à Paris?

A. B.

---

## ASTRONOMIE

*Sur la figure de la grande comète de 1861 et des comètes en général*, par M. FAYE.

L'étude des comètes, l'examen de leurs queues gigantesques et de leurs émissions ont porté M. Faye à admettre que le foyer solaire est le centre d'une force répulsive, force qui se propage avec une vitesse énorme, mais néanmoins mesurable, sur les corps en mouvement, qui est indépendante des masses et par là se distingue de la pesanteur, et n'est proportionnelle qu'aux surfaces sur lesquelles elle s'exerce. En étudiant de près les figures des comètes (*Comptes rendus de l'Académie des sciences de Paris*, — 13 et 20 janvier 1862), M. Faye a établi que, dans la région de l'orbite la plus voisine du soleil, le noyau est accompagné

[1] Collection Hetzel.

Digitized by Google

généralement de deux émissions opposées : l'une placée du côté même du soleil, l'autre du côté opposé. Il nomme l'émission nucléale antérieure, émission *cyathiforme* ou en calice; on l'avait désignée jusqu'ici sous les noms vagues d'*aigrette*, de *secteur lumineux*, d'*éventail*, et l'on pensait généralement que cette émission avait la forme d'un secteur plan situé dans le plan de l'orbite. Les dessins fournis par l'observation et analysés par M. Faye montrent que cette forme est en réalité bien plus complexe et rappelle celle d'un calice. L'émission cyathiforme est brillante; l'émission opposée au soleil et que M. Faye nomme *conoïdale* est un conoïde dont l'intérieur est obscur; elle se prolonge très-loin dans la queue dont elle suit à peu près la courbure générale, s'élargit de plus en plus, et en perspective apparaît quelquefois sous forme de deux rameaux distincts.

En 1835, Bessel avait remarqué des déviations frappantes dans la direction de l'émission lumineuse de la comète de Halley, par rapport à la direction du rayon vecteur qui joint le soleil au noyau; il avait montré que ces déviations pourraient s'expliquer par une oscillation de part et d'autre du rayon vecteur, pareille à celle d'un pendule. Un semblable phénomène éveille immédiatement et forcément l'idée d'une force polaire exercée par le soleil et développant des pôles de nom contraire dans le corps même du noyau et de ses appendices. Bessel était allé jusqu'à mesurer l'amplitude et la durée de ces puissantes oscillations.

M. Faye a démontré, par les observations de la comète de Donati, faites à Altona, à Dorpat et à Poulkowa, que le fait affirmé par Bessel est erroné et que les appendices antérieurs ou postérieurs des noyaux cométaires ne se balancent pas dans le plan de l'orbite de part et d'autre du rayon vecteur.

L'émission cyathiforme et brillante présente de grandes déviations variables par rapport au rayon vecteur; elle est ordinairement située en avant de ce rayon et quelquefois après, mais elle n'oscille point à la façon d'un pendule.

L'émission conoïdale à intérieur obscur dévie constamment en arrière du rayon vecteur, dans le plan même de l'orbite, et la déviation n'est qu'un très-petit angle à peu près constant pendant une longue suite de jours.

L'hypothèse de la force polaire, semblable à une force magnétique, exercée par le soleil sur la matière cométaire, est donc contredite par les faits.

Quant aux enveloppes qui forment la tête du côté du soleil, et qui ont été si bien dépeintes par M. Bond pour la comète de Donati, elles proviennent des matières de l'émission cyathiforme, dont elles envahissent quelquefois le calice. Cette formation des enveloppes est un phénomène discontinu et intermittent; un des traits les plus saillants de la comète de Donati était l'alternative d'activité et de repos du rayon dans cet acte de l'émission; M. Bond a observé qu'avant l'expulsion de nouvelles matières le noyau prenait plus d'éclat, et M. Bond, à qui cette remarque est due, pouvait prédire à l'avance l'apparition prochaine d'une éruption nucléale. Ce terme d'éruption est littéralement applicable à un phénomène qui, par ses traits généraux, rappelle ceux dont les volcans sont le théâtre. « La forme de la colonne de fumée, dit M. Faye, et des couches de cendres étagées comme les branches d'un pin immense, présente en effet quelque analogie avec l'émission antérieure et les couches dont nous venons de parler. Mais les différences sont

Digitized by Google

encore plus saillantes que les analogies, car dans les phénomènes volcaniques, les forces en jeu sont exclusivement propres au noyau terrestre, tandis que dans les phénomènes cométaires, l'attraction solaire lutte contre celle du noyau pour y déterminer en deux points la rupture de ses couches de niveau; et la répulsion solaire, autre force extérieure, exerce sur tout le reste du phénomène une influence prépondérante; enfin les branches du pin cométaire ne sont pas, comme les cendres d'un volcan, tenues en suspension momentanée par une atmosphère, mais par le jeu de deux forces opposées. »

Les queues sont en grande partie alimentées par les enveloppes; les queues droites proviennent des enveloppes les plus voisines du noyau ou de l'émission nucléale elle-même; les queues recourbées sont le développement d'enveloppes plus distantes. Les queues dirigées vers le soleil, dans l'angle opposé à celui qui renferme les queues recourbées ordinaires, proviennent d'une enveloppe encore plus éloignée du noyau. La figure extérieure de la tête des comètes est depuis longtemps assimilée à un paraboloïde de révolution dont le foyer serait dans le noyau. M. Bond a combattu cette opinion, en analysant 222 dessins de la comète de Donati, fournis par 15 observatoires. Il a combiné les formes ainsi analysées en une courbe moyenne qui, sur une assez grande étendue, coïncide avec la chaînette. Cette coïncidence de la chaînette avec le vrai contour cométaire est, en tout cas, beaucoup plus grande que ne serait celle d'une parabole.

C'est par l'hypothèse de la force répulsive du soleil que M. Faye tente de donner l'explication des singuliers phénomènes que nous présentent les comètes. Ces faits curieux montrent une complication nouvelle, à mesure qu'on a l'occasion de mieux étudier ces corps errants. On n'y avait vu d'abord qu'un noyau et une queue; les queues multiples, les stratifications des queues en zones parallèles, les émissions antérieure et postérieure du noyau, les enveloppes, tout cet ensemble curieux de modifications cosmiques, offre aujourd'hui à l'astronome ainsi qu'au physicien une série nouvelle de problèmes bien dignes d'intérêt, et dont la solution définitive est encore lointaine.

*Nébuleuse variable de Hind.* — On connaît depuis longtemps des étoiles d'éclat variable, mais l'idée de nébuleuses variables est toute nouvelle. Quelques observations récentes ont cependant donné à penser qu'il pouvait en exister, ou du moins que l'éclat de certaines nébuleuses pourrait être lié à celui d'étoiles variables voisines. Voici les faits (*Comptes rendus de l'Académie*, 17 février 1862):

M. Hind a trouvé (nº 839 des *Astr. Nachrichten*), dans la nuit du 11 octobre 1852, une nébuleuse à côté d'une étoile de 10e grandeur. La nébuleuse et l'étoile paraissent former un ensemble d'autant plus intéressant, qu'elles sont toutes deux variables.

M. d'Arrest, qui les a observées plusieurs fois, a annoncé récemment que la nébuleuse avait disparu.

MM. Leverrier et Chacornac virent, dans la nuit du 16 janvier 1862, l'étoile de 12e grandeur, et ne purent saisir aucune trace de la nébuleuse; en examinant des cartes construites par M. Chacornac, ils estiment que celle-ci a dû faire sa disparition entre le commencement de 1856 et le commencement de 1858.

Digitized by Google

Le 14 février 1862, l'étoile avait visiblement diminué par rapport à toutes celles qui l'environnent; elle avait un éclat terne et nébuleux; le 18 février, elle recommençait à prendre plus d'éclat, tout en conservant cet aspect particulier qui la distinguait des étoiles voisines. Le ciel était très-noir et la nébuleuse n'avait pas encore reparu.

*Première comète de* 1862. — M. Winnecke a découvert, à Poulkova, le 8 janvier 1862, une comète télescopique; il en a calculé les éléments, qui offrent une certaine analogie avec ceux de la comète observée par Tycho en 1590.

A. L.

---

## PÉRIODIQUES FRANÇAIS

*Revue archéologique.* — Mars.

*Ed. Aubert :* L'empereur Honorius et le consul Anicius Probus. Dissertation écrite à l'occasion d'un dyptique d'ivoire portant l'inscription *D. N. Honorio semper Aug.*, qui a été découvert en 1833 dans la cathédrale d'Aoste, en Piémont, et dont la date a été contestée. — *Penguilly l'Haridon :* Notice sur les armes grecques. Note rédigée d'après les anciens textes et d'après les monuments. — *Melleville :* Note sur un objet travaillé de main d'homme trouvé dans les lignites du Laonnois. L'objet dont il s'agit est un petit bloc de craie de forme sphérique, que l'on dit reconnaître avoir été faite de main d'homme. La conséquence naturelle que l'on en veut tirer, c'est que l'homme serait contemporain des lignites du bassin de Paris. — *Semichon :* Quelques pays picards et normands. Pays d'Aumale. Carte des frontières nord-est de la Normandie (fin). Cette notice, comme le titre l'indique, traite de l'histoire féodale et géographique du pays d'Aumale, et du Vimeu dont il faisait partie. — Antiquités d'Amasia. Extrait d'une lettre de M. *G. Perrot.*

V. S. M.

---

## BIBLIOGRAPHIE ALLEMANDE

### HISTOIRE

*Die Wanderungen der Kelten. Historisch-kritisch dargelegt*, von Léopold Contzen, Lehrer an der Realschule erster Ordnung zu Cœln. Gekrœnte Preisschrift. (Les migrations des Celtes, exposition historique et critique). Leipzig, 1861, in-8 de x-269 pages.

« Le modeste travail que je publie, dit l'auteur, suit l'histoire des Celtes, depuis leur première apparition jusqu'à leur soumission par les Romains. Quant à la marche de mes recherches, j'ai essayé, en premier lieu, de déterminer d'une



Digitized by Google

manière générale quelles contrées furent conquises et occupées par les Celtes antérieurement aux temps historiques; l'objet de la première partie de mon travail, qui est consacrée aux généralités, est ainsi de bien marquer les divers territoires des Celtes en Europe. Ici l'auteur a suivi pas à pas les écrivains de l'antiquité. Il a évité autant que possible le séduisant entraînement des étymologies, et n'a accordé que la seconde place aux données qui se tirent de la langue, bien qu'il soit loin d'en méconnaître la haute signification, là surtout où nous manque le témoignage des anciens. Cette première partie, qui est essentiellement ethnographique, forme la base de la deuxième partie, plus particulièrement historique. Dans celle-ci, j'ai suivi les Celtes à travers leurs expéditions armées en Italie, en Grèce et en Asie, m'appuyant toujours sur les sources, soigneusement comparées aux études récentes de la critique. »

Nous avons reproduit ces lignes de l'Introduction, parce qu'elles marquent nettement le plan, la marche et l'esprit du mémoire de M. Contzen. Cette distribution simple et logique jette une grande clarté sur l'ensemble de cet excellent travail. Moins approfondi sur certains points de détail que celui de M. Diefenbach, dont la *Revue* a donné une notice dans un de ses précédents cahiers, il a sur celui-ci un avantage qui a sa valeur, celui de l'ordre et de la méthode.

Le nom de la race celte, dans les écrivains de l'antiquité, se présente sous trois formes : *Celtae* (Κέλται, Κελτοί), *Galatae* (Γαλάται), et *Galli* (Γάλλοι). M. Contzen regarde les deux premières formes comme foncièrement distinctes, en quoi il est difficile d'être de son avis. On peut avoir un doute plus fondé sur l'identité d'origine des ethniques *Celtae* et *Galli*; mais ce n'est pas ici qu'il convient d'insister sur une pareille question.

De profondes ténèbres couvrent les premières origines des Celtes, comme celles de tous les peuples; seulement les nouvelles études philologiques ont mis hors de doute leur origine asiatique et leur parenté ârienne, et on peut conclure de leur position occidentale que leur migration d'Asie fut antérieure à celle des populations qui s'arrêtèrent plus au centre ou tout à fait aux extrémités orientales de l'Europe, c'est-à-dire les Pélasges, les Thraces, les Teutons, les Scandinaves et les Slaves. Si les Celtes trouvèrent, à leur arrivée à l'ouest du Rhin, une première migration encore plus ancienne (celle des Ibères), déjà établie sur l'Océan et les Pyrénées, et qu'ils auraient refoulée vers la péninsule ibérique, c'est ce qu'on a plus d'une raison de soupçonner, sans que cette conjecture se puisse appuyer d'aucun témoignage direct.

M. Contzen croit trouver dans la division actuelle des dialectes celtiques et dans leurs rapports l'indice que la migration celte se porta vers le couchant en trois grands corps, et probablement à des époques successives. Ces trois branches principales de la race seraient les Hiberniens, les Bretons et les Gaulois, en rattachant à ces derniers les Belges. Cette division pourrait souffrir des difficultés, comme tout ce qui n'est qu'induction et conjecture; ce qui paraît bien certain, d'après les recherches de Zeus (*Grammat. Celt.*, I, p. v et suiv.), c'est que le dialecte hibernien différait du gaulois beaucoup plus que le breton. L'auteur pense donc qu'en définitive, on peut partager les populations celtiques en deux

Digitized by Google

groupes, d'une part les Hiberni, d'autre part les Britanni, les Galli et les Belgae. Du dialecte hibernien est sorti l'irlandais actuel et le gaël de la haute Écosse; de l'ancien breton se sont formés le kimreg, le kornisch (aujourd'hui éteint) et le breton armoricain ou bas breton. Le gaulois propre et le belge sont absorbés depuis des siècles dans les idiomes dont le latin a été le fond dominant. Il faut rapprocher de ces vues celles de M. de Belloguet, notre profond celtologue.

Ni Homère ni Hésiode n'ont connu le nom des Celtes; la plus ancienne notion que les Grecs en aient eue leur vint de leur colonie phocéenne de Massilia. Mais bientôt cette notion devint aussi vaste dans son application qu'elle avait été tardive. Le nom de Celtique, chez les premiers auteurs qui le prononcèrent, s'étendit indistinctement à toutes les contrées situées au nord de l'Ister (c'est-à-dire à la Germanie) et à l'ouest du Rhin, y compris même l'Hispanie. Les notions positives sur les peuples celtes ne commencent qu'avec César.

Aussi loin qu'il nous est possible de remonter dans les temps anciens, la Gaule nous apparaît comme le centre principal de la nationalité celtique. M. Contzen regarde comme avérée la consanguinité celtique des Belges. C'est de la Gaule, postérieurement à la migration primordiale, que rayonnèrent les établissements celtiques qui occupèrent de vastes contrées de l'Europe. L'auteur, en ceci, est peut-être un peu absolu; car on ne saurait affirmer que la première migration des tribus celtes de l'Asie en Europe n'ait pas laissé sur sa route, soit au nord en longeant la Baltique, soit au sud en remontant l'Ister, des fractions détachées que retrouvèrent plus tard les émigrations sorties de la Gaule.

Quoi qu'il en soit, l'antiquité a connu en Europe quatre branches principales de la nation celte en dehors de la Gaule :

Les Celtes de l'Ibérie,
Les Celtes des îles Britanniques,
Les Celtes des Alpes et du Danube,
Les Celtes de l'Illyrie et de la Pannonie.

M. Contzen étudie successivement chacune de ces quatre branches. Il en suit l'histoire autant que le permettent les données anciennes; il en récapitule les subdivisions et en énumère les tribus. Dans la branche qui s'étend autour des Alpes et du Danube, il distingue les Helvétiens, les Boïens, les Oses et les Gothini, les Carni et les Iapodes, les Rhaeti et les Vindéliciens, et enfin les Noriques. Un article spécial, concis, mais substantiel, est consacré à chacun de ces peuples, et dans un chapitre séparé l'auteur a réuni ce que les auteurs anciens ou les monuments nous font connaître des mœurs, des usages, de la constitution sociale, politique et religieuse des Celtes en général.

Deux peuples que l'histoire nous montre en rapport avec les tribus celtiques, mais dont néanmoins la parenté reste douteuse, les Ligures ou Ligyes et les Vénètes, sont l'objet d'un examen particulier. On sait que les Ligures sont un des peuples du monde ancien dont l'extraction a été la plus controversée. On en a fait tantôt des Celtes, tantôt des Ibères, sans que l'une ou l'autre opinion puisse s'appuyer de raisons déterminantes. M. Contzen, après avoir réuni les témoignages de l'antiquité, serait disposé à voir en eux des Pélasges. Quant aux

Digitized by Google

Vénètes, il n'hésite pas à les rattacher au rameau slave, aussi bien que leurs homonymes du Pont-Euxin, de la Baltique et de la Gaule.

Après avoir ainsi parcouru le cercle des populations celtes de l'Europe dont les origines sont antérieures à la tradition, l'auteur, dans la seconde partie de son mémoire, arrive aux grandes migrations celtiques que l'histoire nous fait connaître. Il nous conduit ainsi successivement dans la haute Italie avec Bellovèse et ses Bituriges, au cœur de la Germanie avec Sigovèse et ses Tectosages, en Macédoine et en Grèce avec Brennus, et finalement en Asie Mineure avec les Galates, dont la république fédérative se maintint pendant deux siècles et demi. Ici l'auteur marche appuyé sur des témoignages nombreux, qu'il réunit et discute avec une sage critique. Les chapitres consacrés aux Galates laisseront peu à ajouter à ceux qui voudront répondre au programme dont l'Académie des Inscriptions a fait récemment le sujet d'un de ses prix.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

---

## PÉRIODIQUES ALLEMANDS

*Zeitschrift für allgemeine Erdkunde*, n° 102. — Décembre (Berlin).

*Kohl*: Histoire ancienne des courants atlantiques, et en particulier du Gulfstream, jusqu'à Benjamin Franklin (fin). — *Rob. Hartmann*: Les missions catholiques et la traite des esclaves sur le fleuve Blanc. L'auteur donne un aperçu historique de la mission catholique fondée en 1847 sur le haut fleuve Blanc, et dont la première station, sous la direction du P. Knoblecher, fut établie près du village indigène de Gondokoro, entre 4 et 5 degrés de latitude nord. La mission, très-affaiblie par l'insalubrité du climat, a été abandonnée en 1860, pour aller s'installer à Birbèh, sur la rive droite du Nil, non loin d'Assouân. C'est d'après les lettres récentes des missionnaires que l'auteur donne un aperçu du commerce des esclaves dans la haute région du fleuve. — *O. Blau* : Notice sur la carte de l'Herzégovine en 1861. M. Blau, consul de Prusse à Trébizonde, donne ici une notice géographique et statistique sur l'Herzégovine, en même temps que l'indication des matériaux qui lui ont servi à construire sa carte, laquelle est jointe au cahier. — *H. Barth*: Indication succincte des récentes explorations sur le sol africain. Le Dr Barth, dans cette note, après avoir mentionné d'après l'*Athenæum* anglais, deux nouveaux témoignages qu'il regarde comme infirmant les dates attachées par Du Chaillu à ses courses dans les territoires du Gabon, donne un rapide aperçu des renseignements fournis par des officiers de marine français sur le Dahomé et le Fouta Djallon, par le commandant Colomieu sur le Touat, par Henri Duveyrier sur le pays des Touâreg, et par le baron de Decken sur le mont Kilimandjaro. — *A. Antipoff*: Sur le développement des exploitations houillères dans l'Oural. — Chutes d'aérolithes au Groënland. — *O. Blau*: Population du district de Trébizonde, d'après le recensement de juillet 1859.

V. S. M.

Digitized by Google

# CHRONIQUE POLITIQUE

Le Sénat et le Corps législatif ont eu successivement leur quinzaine d'activité oratoire. Si la solennité du sujet ne s'y opposait, nous dirions qu'ils ont été mis, durant un court délai, dans un état de transpiration violente. L'adresse les a fait travailler par tous les pores. Au lieu de provoquer ainsi une fois l'an d'abondantes transpirations, ne vaudrait-il pas mieux laisser une évaporation régulière s'établir? Les médecins sont d'avis que la santé se maintient, et que souvent elle se rétablit par les fonctions de la peau. Est-ce que la santé des assemblées ne serait pas soumise à quelque loi équivalente? MM. Brame et Pouyer-Quertier par exemple, eussent été sans doute moins violents et moins exagérés, s'ils avaient pu interpeller publiquement le ministère durant toute l'année; au lieu de cela, ils ont dû se taire et réserver leurs critiques à propos du traité de commerce pour la discussion de l'adresse. Mais les discours sont comme certains liquides, quand on les enferme ils fermentent et s'aigrissent.

Nous avons d'autant plus lieu de nous préoccuper de l'hygiène du Corps législatif, que d'après les paroles de l'empereur en réponse à l'adresse, il fournira sa carrière légale tout entière, et que son heure ne sera pas avancée d'un seul jour.

De cela, nous nous étions un peu douté. Pourquoi renvoyer une Chambre qui n'a rien fait pour mériter son congé, et qui ne s'est ingéniée, sauf un accident imprévu et promptement réparé, qu'à obéir à l'appel du pouvoir exécutif, afin de ne pas lui créer le moindre embarras, de ne l'entraver en rien dans sa ligne de conduite, et qui même a poussé le zèle si loin que l'empereur a dû, pour introduire quelques tempéraments dans sa politique, ne s'inspirer que de lui-même. Il s'est vu obligé d'*octroyer* à la Chambre la discussion de l'adresse qu'elle ne demandait pas, de lui *octroyer* un contrôle plus sérieux des finances du pays, qu'elle n'avait pas réclamé. La Chambre connaissait trop ses devoirs pour protester. Elle s'est résignée. Nous verrons ce qu'elle fera du budget et des nouveaux impôts. Nous osons espérer qu'elle poussera l'audace jusqu'à demander une réduction dans les dépenses. Mais votera-t-elle cette réduction? On sait que les discours qui se font à la Chambre ne sont guère que le fait des partis extrêmes. La majorité, et c'est à peu près tout le monde, ne tient pas à prendre la parole. Que pourrait-elle dire? Puisqu'elle vote comme un seul homme, elle peut bien parler

Digitized by Google

de même. M. Billault est là, et nul ne prêterait aux sentiments de la majorité une voix aussi persuasive. La majorité aime à se contempler dans ce miroir qui la reflète en l'embellissant, — ce dont elle croit peut-être avoir besoin.

On s'est étonné de ce que les membres de la majorité n'avaient pas pris la parole dans la discussion de l'adresse. Cela nous semble au contraire fort naturel. Les ministres orateurs ne sont-ils pas aussi bien les organes de la Chambre que ceux du pouvoir exécutif? On peut en conséquence s'en remettre à eux du soin de parler pour tout le monde. Reste à savoir si M. Billault, qui a eu les honneurs de la session, a été un interprète aussi exact des sentiments actuels du pays, en ce qui concerne surtout la question de Rome. Le pays veut-il également s'en rapporter à la Providence, et rester, jusqu'à ce qu'elle décide, suspendu entre le oui et le non? En vérité, nous ne saurions le croire, et, pour ne parler que des intérêts matériels, si puissants aujourd'hui qu'ils ont tout l'air d'être souverains, on peut supposer sans témérité que le vague et l'indécision leur pèsent et qu'ils désireraient en sortir. Par quelle porte ? Il n'y en a qu'une. On prétend qu'il faut rester à Rome parce que la personne du pape serait compromise si l'on n'y restait pas. Mais s'il ne s'agit que de faire respecter la personne du pape, les troupes qui sont à Rome, réduites de moitié et mêlées à des soldats piémontais, suffiraient bien à préserver le souverain pontife, puisqu'elles suffisent à couvrir le pouvoir temporel contre l'Italie. L'entière sécurité du pape et son indépendance spirituelle n'exigent en rien l'intervention du miracle. Toute l'Italie y concourrait avec la France. Laissez le pouvoir temporel à Victor-Emmanuel, à l'Italie, et maintenez, si vous le croyez indispensable, une garnison française à Rome, jusqu'à la complète régularisation de la nouvelle situation que réclament les véritables intérêts du saint-siége, ceux des Italiens, de la France et de l'Europe. L'Italie alors prendra patience; elle reconnaîtra par l'évidence de vos actes, que c'est effectivement la personne du pape, comme chef spirituel, et non sa puissance abusive sur le temporel, que vous voulez couvrir. Mais s'il en est autrement, ce que nous refusons d'imaginer, ou si la Providence tarde trop dans l'assistance que vous attendez d'elle, prenez garde, au lieu de cimenter la paix, de provoquer la révolution, au lieu d'amener la réconciliation entre la papauté et l'Italie, de creuser un schisme irrémédiable entre la papauté et l'Italie. Prenez garde, pour n'avoir su dénouer la situation, de la voir s'embrouiller davantage et former un nœud gordien.

M. de Lavalette, ambassadeur français à Rome, est arrivé à Paris ces jours-ci. Est-ce pour prendre de « nouvelles » instructions — dans le « même » sens, — celui du *statu quo?* Nous le craignons. M. Rattazzi n'est pas une solution, et l'on peut prédire que de plus en plus, si le gouvernement français ne se décide pas à agir, l'Italie quittera la Chambre et M. Rattazzi, et qu'elle finira par nommer Garibaldi premier ministre — sans portefeuille. Une grosse aventure, assurément, mais qui l'aura voulu? Les manifestations de Gênes, de Milan, de Naples, montrent assez que le courant national, en présence du barrage inflexible que lui oppose l'occupation romaine, tend à prendre cette scabreuse direction. Les comités de *Provedimento* sont un indice dont la signification n'échappe à per-

Digitized by Google

sonne. Un indice non moins sérieux, c'est la fusion qui vient enfin de s'accomplir entre l'armée garibaldienne et l'armée régulière. Si le gouvernement impérial ne veut pas de l'Italie une, qu'il le dise, et qu'il agisse en conséquence, rétablissant les États du pape, le royaume de Naples, les duchés de Parme et de Modène : qu'il étende son épée comme frontière entre l'Italie du nord et l'Italie du sud. Mais s'il a cédé devant la volonté clairement exprimée des Italiens, s'il a sans réticence accepté aujourd'hui l'unité nationale à laquelle ils ont droit, qu'il le dise encore, et qu'il ne craigne pas de mettre ses actes en rapport avec ses paroles. Malheureusement il ne parle point ; et quand il fait parler pour lui, ce n'est pas pour diminuer l'incertitude sur ses desseins ; à défaut de déclarations précises, ses actes parlent-ils assez haut pour que personne ne s'y puisse tromper? Les ennemis comme les amis de l'Italie réclament une politique nette, dans un sens ou dans l'autre. Cette ambiguité prolongée pèse comme un rêve douloureux sur tout le monde. Ah! qu'une parole positive, suivie d'une décision conforme, nous ferait de bien!

Le message du président Lincoln va faire sortir la guerre américaine du cercle vicieux où elle tournait. L'abolition de l'esclavage est proclamée enfin et, comme nous l'avons toujours désiré, sous la forme d'une liquidation graduelle avec indemnité. Nous indiquions ici, il y a quelques mois, cette solution comme la plus juste et la plus rationnelle. Le président Lincoln ne l'impose pas, il la propose. Son message, adressé le 8 mars au congrès de Washington, nous semble parfaitement conçu. Le gouvernement fédéral tiendrait à la disposition des États dissidents, en vue du rachat des esclaves, des fonds suffisants pour désintéresser les planteurs et couvrir le préjudice qui résulterait pour eux de la conversion du travail servile en travail libre. Notification de cette offre serait faite aux États à esclaves, libres de la rejeter ou de l'accepter, de sortir de l'Union en la rejetant, d'y rentrer en l'acceptant.

L'important est que cette adhésion soit donnée, et que l'engagement soit pris de façon à ne laisser à aucune des parties la possibilité de frauder le contrat. C'est sur ce point que surgiront sans doute les difficultés d'exécution. Nous croyons que la démarche dont le président Lincoln a pris l'initiative, est d'une bonne politique, et qu'elle attirera tout d'abord vers l'Union ceux d'entre les États rebelles qui se trouvent voisins du Nord, et plus intéressés, à cause de leur situation mixte, à accepter le rachat qu'à courir les chances d'une abolition violente et sans compensation, en restant fidèles à la cause si compromise du Sud. Quant aux États les plus engagés dans les liens d'une institution abominable, ils refuseront peut-être l'offre qui leur sera faite. Poursuivra-t-on alors la guerre contre eux, ou bien les abandonnant à leur isolement moral et matériel, laissera-t-on au temps le soin de leur apprendre les conséquences de leur obstination, et peut-être celui de les faire revenir à des vues plus équitables et plus intelligentes?

M. Lincoln n'est pas d'avis de suspendre les hostilités à l'égard des États qui refuseraient.

« La guerre, dit-il, a été et est encore un des moyens indispensables pour arriver à ce but (le salut de l'Union). Une reconnaissance effective de l'autorité natio-

Digitized by Google

nale pourrait seule la rendre inutile, et elle cesserait immédiatement. Mais, si la résistance continue, il faut que la guerre continue aussi; et il est impossible de prévoir tous les incidents qui peuvent en résulter et tous les désastres qui peuvent s'ensuivre. *Toutes les mesures* qui paraîtront efficaces pour mettre fin à la lutte devront être et seront employées. »

Le gouvernement prussien a joué une partie dangereuse en dissolvant la Chambre; il a aggravé sa faute par un remaniement ministériel, qui élimine dans les conseils de la couronne, l'élément libéral. Une récente circulaire aux agents administratifs n'est pas de nature à modifier la situation. Si le roi Guillaume veut perdre toute influence, s'annihiler dans l'opinion de l'Allemagne en mal d'union, il a pris la meilleure voie. C'est à la Prusse de conduire l'Allemagne aujourd'hui; et que sera le roi Guillaume s'il ne conduit pas la Prusse, à son tour, et ne se met pas à la tête du mouvement légitime qu'elle représente? L'Allemagne semble destinée à ne sortir d'une complication que pour tomber dans une plus grande. Le roi de Prusse, dans tous les cas, ne pourrait avoir d'autre héritier que le *Nationalverein*; à lui de savoir s'il voudra pousser les choses jusque-là.

L'insurrection paraît sur le point d'être vaincue en Grèce. Et après?

CHARLES DOLLFUS.

---

CHARLES DOLLFUS,
*Directeur, gérant responsable.*

IMP. DE L. TOINON ET C^e, A SAINT-GERMAIN.

Digitized by Google

# LES FOUILLES DE L'ASSYRIE

## ET LEURS RÉSULTATS POUR L'HISTOIRE

---

TROISIÈME ARTICLE [1]

### XIII

Les inscriptions ninivites vont-elles enfin résoudre les obscurs problèmes de la chronologie assyrienne?

Vont-elles remplacer par des notions sûres et précises des traditions où la légende s'est trop souvent substituée à l'histoire?

Ce serait trop attendre des inscriptions exhumées du sol assyrien, — au moins de celles qui sont jusqu'à présent connues, — que de leur demander de résoudre tous ces problèmes, de dissiper toutes ces obscurités. Elles laissent subsister en grande partie les difficultés et les doutes antérieurs; elles ne permettent pas de reprendre dans son ensemble la chronologie du vieil empire, d'en fixer les limites par des témoignages positifs, d'en remplir les lacunes et d'en restituer tous les détails.

Mais, si les monuments rapportés depuis vingt ans des bords du Tigre et du bas Euphrate ne fournissent pas les moyens de restituer toute la série de l'histoire assyrienne, ils n'en ont pas moins une immense valeur pour la restitution partielle de plusieurs de ses périodes. Non-seulement ils confirment d'une manière éclatante l'exactitude des annales du peuple juif en ce qu'elles nous apprennent des empires de Ninive et de Babylone, mais ils y ajoutent de nom-

[1] Voir les livraisons des 1er janvier et 15 février 1862.



Digitized by Google

breux détails et ils renferment de précieuses données qui permettront tôt ou tard de reconstituer, au moins en partie, l'état politique en même temps que l'état géographique de l'Asie occidentale, pour des époques de beaucoup antérieures aux plus anciennes informations des historiens grecs.

Pour faire apprécier l'importance des nouveaux documents que les fouilles de Ninive ont ajoutés à l'histoire de l'ancien monde, je vais tâcher d'en dégager nettement ce qu'ils renferment de notions importantes, et, dans une exposition complète, quoique succincte, d'en faire ressortir la nature et l'intérêt. Je m'attacherai surtout à bien séparer ce qu'il y a d'authentique et de certain, dans ces investigations encore si récentes, des hypothèses que déjà on y a mêlées plus que ne le voudrait une critique sévère [1].

Ce qu'il importe d'abord de bien constater, c'est l'époque même des inscriptions. Toutes celles que jusqu'à ce jour on a déterrées en Assyrie proviennent presque exclusivement des trois localités principales explorées par M. Botta, par M. Layard et par M. Place [2], Khorsabad, Nimroûd et Koïoundjik. Or, plusieurs des princes auxquels ces inscriptions appartiennent sont connus par des synchronismes de l'histoire sainte; et le temps où ils ont vécu se renferme dans l'espace de trois cents ans environ, depuis le x^e^ siècle avant l'ère chrétienne (vers 930) jusqu'au milieu du VII^e^ siècle. Ceci seul expliquerait comment les monuments actuels ne sauraient suffire à restituer l'ensemble des fastes assyriens : il n'y a de chronologie certaine que celle qui repose sur une suite de monuments contemporains. Une seule inscription remonte à époque plus ancienne que les précédentes : c'est celle qui provient d'un roi Tiglath-Pilésèr, et qui a servi de texte à l'épreuve des quatre traductions. Nous avons dit précédemment qu'elle a été trouvée à Kalah-Cherghat, sur le Tigre. Sir Rawlinson a cru pouvoir la placer aux environs de l'an 1100. M. Oppert la reporte un siècle plus haut. Ces dates sont toutes

[1] Une première série des inscriptions historiques exhumées des palais assyriens et de la Babylonie, et maintenant déposées au Musée britannique, vient d'être publiée par les soins de M. Rawlinson, sous ce titre : *A selection from the historical inscriptions of Chaldæa, Assyria and Babylonia. Prepared for publication by Major-General Sir* H. C. Rawlinson, *assisted by* E. Norris. London, 1861, gr. in-fol. Cette première partie ne comprend encore que les textes, avec un court avertissement de l'éditeur; la traduction des inscriptions, avec un commentaire par M. Rawlinson, sera publiée ultérieurement.

[2] Sur les travaux dirigés par M. Place, qui succéda à M. Émile Botta dans le consulat de Mossoul, on peut voir le rapport fait à l'Académie des inscriptions au nom de la commission chargée d'examiner les résultats des fouilles. Ce rapport est imprimé dans l'*Athenæum français* de 1852.

Digitized by Google

d'induction, car, par elles-mêmes, les inscriptions assyriennes ne se rapportent à aucune ère fixe qui les puisse classer dans l'échelle des temps; je serais porté, pour mon compte, à regarder l'inscription comme devant être seulement du xe siècle. Voici mes raisons :

Il y a plusieurs Tiglath-Pilésèr dans la série des rois de Ninive.

Il y a d'abord celui de la Bible, qui, appelé par Achaz, roi de Juda, fit la guerre à Pékah, roi d'Israël, et emmena en captivité, selon la coutume des monarques de l'Orient, une partie des Juifs de la Galilée. Cet événement se place aux environs de l'année 740, conséquemment après le démembrement de l'empire en 747, lors du soulèvement de la Médie et de la Babylonie. Comme cette catastrophe est incompatible avec tout le contexte de l'inscription, il faut remonter plus haut.

Dans les inscriptions de Nimroûd, on trouve mentionné un second Tiglath-Pilésèr, père du Sardanapal qui éleva le palais du nord-ouest, dans le cours du xe siècle avant notre ère; la date de ce Tiglath-Pilésèr se rapporte donc aussi au xe siècle.

Un troisième Tiglath-Pilésèr est nommé dans une curieuse inscription des rochers de Bavian, localité située à l'entrée des montagnes, au delà de Khorsabad, à trois ou quatre journées vers le nord-est de Mossoul. Sennakhérib, auteur de l'inscription, y raconte une expédition qu'il avait entreprise, dans la première année de son règne, contre Mérodakh-Baladan, roi de la Khaldée inférieure, et dit comment il rapporta les images des dieux d'Assyrie qu'un roi de Babylone avait enlevées quatre cent dix-huit ans auparavant, au temps d'un Tiglath-Pilésèr, roi de Ninive. L'expédition de Sennakhérib, d'après la chronologie de l'Écriture, doit être de l'année 704; l'époque de cet ancien roi d'Assyrie tombe donc en 1122. Mais il est difficile d'admettre que ce Tiglath-Pilésèr, vaincu et dépouillé par le roi de Babylone, soit le glorieux conquérant de l'inscription de Kalah-Cherghat.

Tels sont les rois du nom de Tiglath-Pilésèr qu'on a rencontrés jusqu'à présent dans les inscriptions. M. Oppert suppose, d'après certaines déductions généalogiques, que le conquérant de l'inscription de Kalah-Cherghat est antérieur d'un siècle au Tiglath-Pilésèr de l'inscription de Bavian; mais cette supposition soulève de très-graves objections. Je rappellerai, pour n'en rapporter qu'une, qu'un curieux monument du règne de Ramessès XII, de la dix-neuvième dynastie, constate que dans la première moitié du xiie siècle, vers 1186 (date à laquelle se place approximativement le règne de ce Ramessès), les rois d'Égypte comptaient encore la Mésopotamie au nombre de leurs possessions, et y percevaient le tribut. Les rois d'Assyrie n'avaient donc pas

Digitized by Google

encore à cette époque étendu leur domination sur cette grande contrée [1]. Il me paraît plus conforme à une sage critique, au moins jusqu'à preuve du contraire, de rapporter au Tiglath-Pilésèr de Nimroûd, père de Sardanapal, les faits dont la mémoire est consignée sur les cylindres de Kalah-Cherghat; nous verrons d'ailleurs que cette attribution est confirmée par des raisons d'une valeur sérieuse.

En tout état de choses, cette inscription mémorable est un des monuments historiques les plus importants qu'aient fait connaître les explorations assyriennes; elle peut marcher de pair avec l'inscription gravée en l'honneur de Darius sur les rochers de Bisoutoun. J'en vais donner une rapide analyse, d'après la quadruple traduction de 1857.

Le roi, selon l'usage, débute par une invocation énumérative aux grands dieux du pays d'Assour. Lui-même y prend une longue suite de titres que je veux rapporter; il n'est pas sans quelque intérêt de retrouver les formules d'une chancellerie asiatique mille ans avant notre ère : « Tiglath-Pilésèr, le puissant roi, le roi suprême des peuples de toutes les langues; roi des quatre régions, roi de tous les rois; seigneur des seigneurs, maître suprême, roi des rois, le chef illustre protégé du dieu soleil, armé du sceptre, revêtu de la ceinture d'autorité sur tous les hommes, régnant sur tout le peuple de Bel; le puissant prince dont les louanges sont répandues au loin parmi les rois; le souverain honoré dont Assour a désigné les serviteurs pour le gouvernement des quatre régions, et a rendu le nom célèbre pour la postérité; qui a conquis nombre de plaines et de montagnes du haut et du bas pays; le héros victorieux dont le nom frappe de terreur toutes les nations; l'étoile brillante qui a porté la guerre dans les contrées étrangères, et, sous les auspices de Bel, le dieu qui n'a pas d'égal, a soumis au joug les ennemis d'Assour. »

Après ce préambule, Tiglath-Pilésèr commence la longue énumération de ses expéditions et de ses victoires, et il la poursuit campagne par campagne. La première est contre vingt mille Moskaïa, (les Moskhes du sud de la Colchide ?), qui, depuis cinquante ans, occupaient les pays d'Alza et de Pouroukhouz, sans payer le tribut au dieu Assour, et qui avaient envahi le pays de Komoukha (la Comagène?) sous la conduite de leurs cinq rois. Il traverse le pays de Ka-

[1] Je ne puis entrer ici dans tous les développements que comporte cette discussion; le lecteur me permettra de renvoyer à un mémoire que j'ai lu au mois de novembre 1861, au sein de l'Académie des inscriptions, et qui est imprimé dans le cahier de février dernier de la *Revue archéologique*, p. 136.

Digitized by Google

siyara par des chemins difficiles, les rejoint dans la terre de Komoukha, les défait dans une bataille, et leur prend six mille prisonniers qu'il emmène en Assyrie.

L'année suivante, une seconde expédition au pays de Komoukha a pour résultat la conquête entière de la contrée et son adjonction à l'empire d'Assour.

La seconde expédition est contre le pays de Miltis ; la troisième contre le peuple de Soubarta (Sbert ?), deux contrées de l'Arménie, selon toute apparence. Ces diverses expéditions, de même que celles qui les suivent, se terminent invariablement par le pillage du pays, l'imposition du tribut, l'introduction du culte des dieux assyriens, et l'expatriation d'une partie des populations emmenée vers d'autres provinces.

Il marche ensuite contre le pays montagneux de Kharia, où demeurent de nombreuses tribus que protégent des forêts d'un accès difficile. Huit cantons de ce pays sont énumérés. Ces tribus soumises, c'est le tour des tribus d'Adava, de Tzarava, d'Ammava, d'Itzua et de Daraïa, qui sont obligées d'adopter le culte d'Assour et de se soumettre au tribut. Il s'agit, très-probablement, de populations des hautes vallées qui couvrent l'Assyrie vers le nord ou le levant, du côté de l'Arménie ou de la Médie. C'est dans cette dernière direction que nous conduit l'expédition suivante, où le roi traverse le Zab inférieur, rivière bien connue qui a toujours conservé son nom, pour aller vers les pays de Mouraddan et de Tzaradava. La finale *va*, qui se reproduit si fréquemment dans ces énumérations, doit désigner des tribus de race arienne.

C'est encore à l'orient que sont dirigées les expéditions suivantes. La première est contre le canton de Tzoughi, du pays de Ghilkhi, à travers des montagnes escarpées. Puis, au milieu d'une longue énumération de peuples et de territoires, dont une portion appartient aux contrées de Nahiri (c'est-à-dire à la région *des rivières*), on voit apparaître les noms d'Andiabi, d'Amadana et d'Elama. Ce dernier est indubitablement la terre d'Elam, qui figure dès les plus anciens temps, à côté du pays de Babel, dans les traditions bibliques, et qui reparaît fréquemment dans toute la suite des monuments cunéiformes. Le premier pourrait bien être l'Adiabène de nos auteurs classiques, à l'orient de l'Assyrie propre.

Les contrées de l'orient sont soumises ; l'inscription maintenant nous reporte au couchant. « A la tête de mon armée, dit le roi, je marchai vers le pays d'Aram, ennemi de mon dieu Assour. Du terri-

Digitized by Google

toire de Tsoukha j'arrivai en un jour (?) à la ville de Karkamich, qui appartient au pays des Khatti. Je tuai leurs hommes de guerre; j'enlevai leurs richesses et leurs bestiaux en quantités innombrables. Ceux de leurs guerriers qui s'enfuirent devant la face des vaillants serviteurs du dieu Assour traversèrent l'Euphrate; je franchis le fleuve après eux dans des bateaux couverts de peaux enduites de bitume. Je pris six de leurs villes dans le pays de Bisri. Je les livrai aux flammes, je les détruisis de fond en comble, et j'emportai leurs richesses dans ma cité d'Assour. » Nous retrouvons ici toutes les dénominations consacrées par l'antiquité sacrée et profane. Aram est la haute Mésopotamie. Khatti est l'appellation générale des Syriens, les Khétim ou Hettites de la Bible, les Khéta des inscriptions pharaoniques. Karkamich, au confluent du Khabour et de l'Euphrate, est plusieurs fois citée, dans les guerres des Juifs et de l'Égypte contre Ninive et Babylone, comme une des barrières de la Syrie du côté du fleuve [1]. Elle avait un instant marqué la frontière du royaume de Salomon, qui venait de se dissoudre quand le roi d'Assour poussa ses conquêtes dans cette direction.

La Syrie n'en fut pas le terme; il est maintenant question d'une expédition contre l'Égypte. « Mon dieu Assour m'ayant commandé d'aller en avant, je marchai, continue Tiglath-Pilésèr, vers la grande contrée de Muzri (Mizraïm des Hébreux, Misr des Arabes modernes), entre Elammi, Tala et Kharoutsa. Je me rendis maître du pays de Mizri dans toute son étendue, j'en détruisis l'armée, j'en ravageai les cités. Les armées du pays de Koumani accoururent au secours du pays de Mizri; je les joignis dans les montagnes et je les vainquis... »

Cette partie de l'inscription a une importance particulière. L'irruption de l'Égypte par les Assyriens, d'après l'époque que d'autres considérations nous ont fait regarder comme la plus probable que l'on puisse attribuer au monument, tombe précisément vers les premiers temps de la vingt-deuxième dynastie manéthonienne, qualifiée de Bubastite. Or les savants qui, depuis Champollion, ont étudié les monuments et l'histoire de l'Égypte, ont été frappés de la physionomie étrangère de la vingt-deuxième dynastie. Les noms des rois bubastites, dont la période embrasse le IXe siècle [2], ont une physiono-

[1] Il y a dans Isaïe, au chapitre X, un passage curieux à rapprocher de notre texte épigraphique, quoique se rapportant à des faits d'une époque plus récente.

[2] De 980 à 810, d'après la table chronologique du Dr Brugsch. Ces chiffres, d'après les éléments actuels de la chronologie égyptienne pour cette période, n'ont pas une certitude absolue; ils peuvent varier dans une certaine limite.

Digitized by Google

mie non-seulement étrangère, mais assyrienne. Tékéloth, qui se reproduit deux fois dans la dynastie, est le même nom que Tiglath; parmi les personnages de la famille, on trouve trois Nemrôts et trois Osorkôn, noms qui ne diffèrent pas, évidemment, de Nemrod et de Sargoûn. On a essayé d'expliquer par diverses suppositions ces singulières analogies, qui certes ne sont pas l'effet du hasard[1]; n'est-il pas naturel de penser qu'elles se rattachent à l'expédition du Tiglath-Pilésèr de l'inscription de Kalah-Cherghat? J'ose dire que cela est plus que probable, quoique les causes et les circonstances nous restent inconnues. Ce n'est pas l'alliance d'une famille égyptienne avec des captifs asiatiques laissés dans les plaines de la basse Égypte par les anciens conquérants, qui a pu amener au trône les descendants de la race étrangère; cette hypothèse, mise en avant par le docteur Lepsius et qui a été adoptée par M. Brugsch faute de meilleures données, est évidemment insuffisante. Cette série de noms assyriens appartenant tous aux familles royales, Nemrôt, Osorkôn, Tékéloth[2], n'a pu être introduite dans la série des dynasties égyptiennes que par une domination étrangère. Nos documents égyptiens sont muets sur cet événement[3], qui fut une réaction de l'Asie sémitique contre la dominanation des Ramessides; mais il est pour le moins extrêmement probable que l'inscription assyrienne nous apporte le mot de l'énigme[4].

Après l'entière soumission de l'Égypte, le roi poursuit la guerre contre les Koumani, qui avaient réuni de nouvelles forces. Il les défait de nouveau, prend leurs places fortifiées et leur ville capitale Kapchouna, et les oblige enfin à se soumettre.

Le nom de ce peuple se retrouve dans nombre de monuments postérieurs, notamment sur la stèle de Salmanasar rapportée de Nimroûd, et il désigne certainement une partie septentrionale de la Syrie, la région de l'Amanus, selon toute apparence.

Cette expédition est la dernière. Le roi résume ici les victoires qu'il a remportées dans les cinq premières années de son règne, et les conquêtes qui en ont été la suite. Il s'est, dit-il, rendu maître de

[1] On peut voir à ce sujet un mémoire de M. Lepsius sur la 22e dynastie des rois d'Égypte, dans les Mémoires de l'Académie royale de Berlin, année 1856 (particulièrement à la p. 285), et l'*Histoire d'Égypte* du Dr Brugsch, t. I, p. 219 et suiv. Leipzig, 1859, in-4.

[2] Il y a aussi un Nébonésa, mot dont la première partie est si fréquente dans la composition des noms de rois, en Assyrie et en Babylonie.

[3] Pas un mot n'y fait la moindre allusion dans les extraits décharnés qui nous sont parvenus de cette partie des Annales de Manéthon. On peut voir les fragments de cet auteur dans les *Fragmenta historicorum græcorum* de M. C. Müller, au IIe vol., p. 590.

[4] J'ai déjà indiqué le mémoire inséré dans la *Revue archéologique*, où les faits et les arguments sont exposés et développés avec plus d'étendue.

Digitized by Google

quarante-deux pays et de leurs rois, « depuis la région qui est au delà du Zab, avec ses plaines, ses forêts et ses montagnes, jusqu'à la contrée qui est au delà de l'Euphrate, au pays des Khatti et à la Mer supérieure du couchant. »

L'inscription continue par la mention de grandes chasses qui ont eu lieu dans les plaines du Khabour et chez les Khatti, et des animaux sauvages tombés sous ses flèches, dont le roi rapporte les dépouilles dans sa ville d'Assour. Une telle mention, qui trouve sa place sur un monument triomphal, à côté des conquêtes qui avaient reculé les limites de l'empire, montre assez quelle importance on attachait à ces chasses royales, qui avaient pour objet la destruction des animaux féroces. Le roi rappelle ensuite les temples et les palais qu'il a construits ou réparés. Il dit quels canaux il a ouverts pour l'irrigation du pays, quels animaux utiles il y a introduits et répandus; quels arbres, inconnus avant lui, il y a propagés. Ces soins révèlent le prince habile et prévoyant, en même temps que les victoires montrent le roi guerrier. « J'ai ajouté des territoires à l'Assyrie, dit-il, et des populations à sa population. J'ai rendu meilleure la condition du peuple, et je lui procure l'abondance et la sécurité. » L'inscription donne alors une énumération généalogique des ascendants du roi jusqu'au quatrième degré, — ce qui peut nous conduire à la première moitié du XII^e siècle, aux environs de l'époque de 1122 mentionnée dans l'inscription de Bavian comme l'année d'une grande victoire d'un roi de Babylone sur le roi de Ninive, catastrophe qui avait bien pu placer une nouvelle famille sur le trône d'Assyrie. Le père de Tiglath-Pilésèr est Assour-is-ili (M. Oppert lit Assourdan-ili), « qui fut un roi puissant et guerrier ; » son grand-père est Moutakkil-Nabou ; son bisaïeul Assourdayan (ou Assour-Dapour-il, selon une autre lecture); son trisaïeul, enfin, est Ninip-Pal-loukin, — si toutefois cette orthographe est exacte, car il y a, pour la lecture du nom de grandes différences entre les quatre traducteurs. Il est dit de Ninip-Pal-loukin qu'il organisa le pays d'Assour et y créa le premier une forte armée.

De nombreux souverains, cependant, avaient régné avant lui. L'inscription en cite un, Chamchi-Ao (ou Chamas-Phal, comme lit M. Rawlinson), fils d'Ismidagan, qui avait élevé un temple aux grands dieux du pays, six cent quarante et un ans avant le temps d'Assourdayan, ce qui nous conduit aux environs de l'an 1800 avant l'ère chrétienne, conséquemment dans le cours de la dynastie khaldéenne à laquelle Bérose attribue une durée de 458 ans. Ce temple, qu'Assourdayan avait démoli, fut relevé par notre Tiglath-Pilésèr, qui y fit placer l'inscription à laquelle

Digitized by Google

nous devons de si précieux renseignements. Il était donc situé dans la localité même à laquelle les Arabes donnent aujourd'hui le nom de Kalah-Cherghat [1]; et il est permis d'espérer que ce site, très-incomplétement exploré, réserve encore de notables découvertes aux futurs investigateurs. Les briques d'Oum-Kir, de Ouarka et d'autres localités du bas Euphrate, qui toutes sont marquées du nom d'Ismidagan, fournissent cette notion importante que ce prince était souverain de la Babylonie, d'où il suit que la dynastie khaldéenne de Bérose régnait sur les royaumes réunis de Babylone et de Ninive.

Tel est l'ensemble d'informations contenues dans l'inscription de Tiglath-Pilésèr. Il serait inutile d'insister sur leur importance. Un nom, hier encore inconnu, réclame maintenant une place éminente dans les fastes du monde antique.

Avec Tiglath-Pilésèr (au moins dans l'état des notions actuelles) commence une période d'environ trois siècles qui fut l'époque la plus brillante de la monarchie assyrienne. C'est alors que l'empire s'élève à l'apogée de sa puissance. J'ai déjà fait remarquer — et il est nécessaire d'insister sur ce point capital — qu'aucun des monuments exhumés des sites assyriens n'est antérieur à cette glorieuse période. Les deux plus anciens jusqu'à présent connus, le palais nord-ouest de Nimroùd et le palais du centre, furent élevés le premier par Sardanapal, fils de Tiglath-Pilésèr, le second par Salmanasar, fils de Sardanapal. Les palais exhumés à Khorsabad et à Koïoundjik sont plus récents d'un siècle et demi et de deux siècles.

De nombreuses inscriptions dues aux fouilles de M. Layard dans le palais du nord-ouest fourniront, quand on en aura des traductions complètes et éprouvées, d'abondants renseignements pour l'histoire et surtout pour la géographie de l'Assyrie et des territoires environnants. Mais, à certains égards, les monuments de Salmanasar, dans le palais du centre, sont encore d'un intérêt supérieur. La stèle en basalte noir, maintenant déposée au Musée britannique [2], contient, gravée sur ses quatre faces, la chronique des trente et une premières années du roi, accompagnée de plusieurs rangées de curieux bas-reliefs représentant les tributs des contrées étrangères que reçoit le monarque conquérant. La traduction abrégée et savamment commentée qu'en a donnée le premier, il y a dix ans, le colonel Rawlinson [3]

[1] Kalah-Cherghat, ainsi que je l'ai déjà dit, est sur la rive droite ou occidentale du Tigre à trois journées (environ vingt-cinq heures) au-dessous de Mossoul et du site de Ninive.

[2] Il y en a une copie au Musée assyrien du Louvre.

[3] Au XIIe volume du Journal de la Société asiatique de Londres, 1850.

Digitized by Google

suffit pour en montrer l'extrême intérêt, mais non malheureusement pour lui donner son rang parmi les monuments historiques, à cause de l'incertitude qui régnait encore dans l'interprétation de beaucoup de passages, et surtout d'un grand nombre de noms propres. Les expéditions qui se succèdent d'année en année sont dirigées, comme celles de son aïeul Tiglath-Pilésèr, tantôt au nord-ouest et au nord, dans l'intérieur de l'Arménie (qui est désignée sous le nom d'Hararat), tantôt à l'orient et au sud-est, vers la Médie et les tribus montagnardes de la région intermédiaire, tantôt à l'ouest vers les pays syriens et la contrée de Khamâna (ainsi que M. Rawlinson transcrit le nom qui se lit Koumani dans l'inscription de Tiglath-Pilésèr). C'est surtout dans cette dernière direction qu'ont lieu les expéditions les plus fréquentes. Je vais transcrire seulement deux ou trois paragraphes à titre de spécimens :

« Dans la onzième année (de mon règne), dit le roi, je sortis de la ville de Nineveh, et, pour la neuvième fois, je traversai l'Euphrate. Je pris les quatre-vingt-sept villes appartenant à Araloura, et cent villes appartenant à Arama, et je les livrai au pillage. Je réglai ce qui regardait le pays de Khamâna, et, passant par le pays de Yéri, je descendis aux villes de Hamath et je pris la ville d'Esdimak avec quatre-vingt-neuf villes qui en dépendent, exterminant les ennemis d'Assour et enlevant les trésors. Hémithra roi d'Atesch, Arhouléna roi de Hamath, et les douze rois de Khéta, qui étaient en alliance avec eux, se levèrent contre moi et réunirent leurs forces. Je les combattis, je les défis, je leur tuai dix mille de leurs hommes, et j'emmenai en esclavage leurs capitaines, leurs chefs et leurs hommes de guerre. Je montai ensuite à la ville de Habbaril, une des cités principales appartenant à Arama (d'Hararat), et j'y reçus le tribut de Berbaranda, roi de Chétina (ou Sebtina), en or, en argent, en chevaux, en moutons, en bœufs, etc. Je revins au pays de Khamâna, où je fondai des palais et des villes. »

Un peu plus loin, sous la quatorzième année, il est dit : « Je levai et réunis une grande armée. Avec cent vingt mille soldats je traversai l'Euphrate. Il arriva alors que Hémithra roi d'Atesch, Arhouléna roi de Hamath, et les douze rois des tribus du haut et du bas pays (de Khéta), réunirent leurs forces et vinrent m'offrir la bataille. Je les battis et je chargeai de chaînes leurs chefs, leurs capitaines et leurs hommes de guerre. »

Et sous la quinzième année : « Je descendis vers les plaines de Lanbouna, je dévastai les villes d'Arama roi d'Hararat, et tout le pays

Digitized by Google

qui avoisine les eaux supérieures de l'Euphrate. Je séjournai dans le pays voisin des rivières qui forment l'Euphrate, j'y élevai des autels aux dieux suprêmes, et je laissai des prêtres dans le pays pour surveiller le culte... »

Parmi les princes mentionnés comme payant le tribut, on voit figurer Jéhu roi d'Israël (qui régna de 884 à 856), et le roi du pays de Misr. Cette dernière indication doit se rattacher à la conquête de Tiglath-Pilésèr, car aucune des expéditions de Salmanasar lui-même ne paraît avoir été poussée jusqu'au Nil.

Ces extraits suffisent pour montrer quelle moisson d'informations on pourra puiser dans ces documents pour la reconstitution politique et géographique de l'Asie antérieure, quand les derniers progrès des études cunéiformes leur auront donné la certitude et assuré la confiance dont les matériaux de l'histoire veulent avant tout être entourés.

J'omets, pour abréger, bien des particularités intéressantes; je me borne à relever les faits caractéristiques. Une inscription trouvée à Nimroûd en 1854 par M. Loftus en fournit un d'une haute importance. Cette inscription, gravée sur la poitrine d'une statue du dieu Nébo, contient une dédicace de la statue « à Phalloukha, roi d'Assyrie [1], et à son épouse impériale Sammouramit, reine du palais. » Une autre inscription du même prince fait connaître qu'il était le petit-fils du roi Salmanasar dont les annales sont gravées sur l'obélisque qui vient d'être mentionné. Plusieurs synchronismes indubitables, déjà signalés par sir Rawlinson, ressortent nécessairement de cette place que Phalloukha prend ici dans la série des rois assyriens. D'abord ce prince n'est pas différent du Phoul dont la Bible mentionne une double expédition en Syrie et en Israël à dix ans d'intervalle, vers 774 et 764, selon la chronologie du livre saint; mais ce qui éveille surtout notre vif intérêt, c'est de retrouver ici le grand nom de la reine Sémiramis: — non la Sémiramis légendaire de Ctésias et des traditions mèdes, qui se perd dans la nuit des origines, mais la Sémiramis d'Hérodote, à laquelle sont attribués les premiers embellissements de Babylone, et que l'historien fait vivre cinq générations avant la mère du prince sous lequel Babylone fut prise par Cyrus, ce qui nous conduit vers le milieu du VIIIe siècle, à l'époque même de Phalloukha. Une autre conséquence de cet ensemble de rapprochements, qui se fortifient mutuellement, c'est la parfaite convenance de la date de 747,

[1] Le nom est lu par M. Oppert, Houlikkhous.

Digitized by Google

où commence l'ère célèbre de Nabonassar, avec l'époque de la prise de Ninive par Arbacès et Bélésis, date qui ressort déjà, ainsi que je l'ai fait voir au début de ce travail, de la seule considération des données de Bérose. Nonobstant les difficultés secondaires que la nature fragmentaire de nos matériaux peut laisser encore dans le détail de la chronologie, ce sont là de fermes et sûrs jalons dont l'historien désormais ne devra plus s'écarter.

## XIV

Les souvenirs consacrés par les monuments de Nimroûd viennent de nous faire parcourir la période la plus florissante de la monarchie ninivite, et la plus glorieuse. Les rois d'Assyrie règnent sur toute l'Asie occidentale. La Babylonie, la Médie, la Mésopotamie, sont des provinces de leur empire ; l'Arménie et la Syrie sont leurs tributaires ; ils ont donné des princes à l'Égypte, qui leur rend hommage. Les édifices antiques de Ninive, de Babylone et des autres grandes cités, dégradés par le temps ou par des mains ennemies, ont été relevés ; plusieurs générations de princes luttent de splendeur dans leurs monuments. Qui aurait pu prévoir alors que cette grandeur allait s'abîmer dans une terrible catastrophe? Le jour marqué pour la ruine de l'empire était proche, cependant; la chute fut aussi soudaine que l'élévation avait été rapide.

Elle fut amenée, nous le savons, par le soulèvement combiné de la Médie et de Babylone, qui reprirent leur indépendance et eurent depuis lors leurs propres rois. Le royaume d'Assyrie se trouva réduit (en 747) à ses limites anciennes. Le premier prince qui régna à Ninive après le morcellement de la monarchie est encore un Tiglath-Pilésèr ; il y a des raisons de croire, malgré cette identité de nom (ou plutôt de titre royal) avec plusieurs des rois ses prédécesseurs, qu'il n'appartenait pas à la lignée du dernier prince, et qu'avec lui une nouvelle famille arrivait au trône.

On n'a trouvé jusqu'à présent aucun monument de son règne; mais son expédition contre Samarie, amenée sans doute par la nécessité de raffermir l'autorité assyrienne ébranlée dans les provinces de l'ouest, est connue par les annales du peuple hébreu. Cette expédition, qui eut pour résultat la captivité d'une partie des dix tribus d'Israël, tombe aux environs de l'année 740, d'après la chronologie du canon juif, sept ans après la prise de Ninive et le démembrement du royaume. Salma-

Digitized by Google

nasar, le second roi de la nouvelle monarchie, n'est également connu que par les livres juifs; c'est lui qui prit Samarie en 721, et envoya en captivité, dans les provinces intérieures de l'empire, le reste des dix tribus. Mais, avec Sargon (ou Sargoûn), successeur de Salmanasar commence une nouvelle série de monuments historiques. Les ruines enfouies sous le village de Khorsabad, et dont les richesses archéologiques ont été mises au jour par les fouilles de M. Botta, appartiennent, ainsi que le palais qui en est la partie principale, à une ville fondée par ce prince et à laquelle il donna son nom. « Dans la vallée, près de l'origine des montagnes au-dessus de Ninive, j'ai construit une ville et je l'ai nommée Hisri-Sargon. » Ceci se lit dans une grande et très-importante inscription de l'intérieur du palais, qui contient les annales des quinze premières années du règne de Sargon. Cette quinzième année, qui est celle de la fondation de l'édifice, doit répondre à peu près à l'an 706 avant l'ère chrétienne. Je dis à peu près, parce qu'avec nos moyens de contrôle pour cette dernière période de la chronique assyrienne, il y aurait quelque présomption à garantir, à un ou deux ans près, et plus même pour quelques-unes d'entre elles, la rigueur absolue d'une date. L'inscription de Sargon est précieuse, en ce qu'elle nous fait assister à la reconstitution de l'empire de Ninive après la catastrophe de 747 [1]. Sauf la Médie, que le roi d'Assyrie ne paraît pas songer encore à reconquérir, — ses successeurs ne l'essayeront que trop tôt, pour le salut de la monarchie, — ses efforts, presque partout heureux, se sont portés vers toutes les provinces de l'ancien empire qui avaient repris ou tenté de reprendre leur autonomie. Babylone elle-même dut subir de nouveau, au moins pendant un certain temps, le joug de son antique suzeraine; et, à vrai dire, l'histoire de la Babylonie durant tout un siècle, jusqu'à la ruine définitive de Ninive, semble n'avoir été qu'une lutte incessante et une longue alternative d'indépendance et de soumission. Sur tous les autres points, en Elam, en Arménie, dans la haute Mésopotamie, en Syrie, sur la côte phénicienne, en Cilicie, dans la basse Égypte et jusque dans l'île de Cypre, les armes assyriennes reprirent ou conservèrent leur suprématie. Au total, et même en faisant la part de l'amplification que comportent ces sortes de documents, le règne de Sargon dut marquer une époque glorieuse dans la monarchie reconstituée.

[1] On en a deux traductions plus ou moins intégrales, l'une de M. Rawlinson, l'autre de M. Oppert; mais il est évident que l'une et l'autre laissent beaucoup à désirer quant à la sûreté des lectures. Les deux versions suffisent néanmoins à l'intelligence générale du document.

Digitized by Google

Aux informations partielles que l'Écriture et les écrivains grecs nous donnent sur les règnes suivants, les monuments ajoutent beaucoup d'informations nouvelles. Ils sont surtout abondants pour les premières années de Sennakhérib, fils de Sargon. On y trouve mentionnée, à la troisième année de son règne, la campagne contre la Syrie et l'Égypte, dont Hérodote a dit quelques mots. Cette tentative des armes assyriennes contre l'Égypte est la seule que l'historien d'Halicarnasse ait connue, tandis que les inscriptions cunéiformes nous révèlent, on l'a vu, non-seulement un grand nombre d'incursions antérieures, mais une suprématie d'une longue durée. C'est tout un chapitre inédit que nos monuments assyriens ajoutent à l'histoire si tristement mutilée de la décadence du royaume des Pharaons. On croit pouvoir rapporter à cette campagne de Sennakhérib le bas-relief assyrien qu'on voit sculpté près de l'embouchure du Nahr-el-Kelb, sur les rochers de la côte phénicienne, à côté d'une tablette de Sésostris que le temps a presque effacée. Le palais déblayé par M. Layard à Koïoundjik, le quartier royal de Ninive, fut commencé par ce prince et achevé par son fils Sardanapal; c'est un des plus beaux restes de l'architecture assyrienne. On y lit, dans une des inscriptions de Sennakhérib : « J'ai agrandi tous les édifices de Ninive, ma royale cité. J'ai reconstruit ses rues anciennes, j'ai élargi les plus étroites, j'ai fait de la ville entière une cité brillante comme le soleil. » C'est dans une des salles du palais qu'a été trouvée cette précieuse collection de briques inscrites, qui semble avoir été tout à la fois un dépôt d'archives publiques et une bibliothèque, — une bibliothèque dont chaque volume, ou plutôt dont chaque page est une tablette ou un cylindre d'argile cuite couvert d'une fine écriture cunéiforme; singulier répertoire où se trouvait consigné tout ce qui composait la science assyrienne, souvenirs historiques, astronomie, astrologie, théogonie, grammaire, et jusqu'à des vocabulaires comparés, où l'assyrien, selon M. Oppert, explique une langue inconnue. L'étude de cet inestimable répertoire, dont le Musée de Londres possède de nombreuses parties, est jusqu'à présent à peine entamée. Généralement les briques portent au bas le nom de « Sardanapal, fils de Sennakhérib, fils de Sargon. » Sur une des tablettes, M. Oppert a lu cette inscription :

« Palais de Sardanapal, roi du monde, roi d'Assour, à qui le dieu Nébo et la déesse de l'instruction ont donné des oreilles pour entendre et ouvert les yeux pour voir, ce qui est la base du gouvernement. Ils ont révélé aux rois mes prédécesseurs cette écriture (cunéiforme). La manifestation du dieu Nébo, du dieu de l'intelligence suprême, je l'ai écrite sur des tablettes, j'y ai inscrit mon nom,

Digitized by Google

je l'ai disposée par ordre, je l'ai placée au milieu de mon palais pour l'instruction de mes sujets. »

Les Assyriens n'étaient cependant pas étrangers à une autre manière d'écrire, car dans un bas-relief de Koïoundjik on voit représentés des scribes inscrivant sur un rouleau de papier ou de peau, comme dans les peintures égyptiennes, les dépouilles et le nombre de têtes coupées à la suite d'un combat. Mais l'usage des briques était, à ce qu'il semble, beaucoup plus habituel, surtout pour les documents dont on voulait assurer la durée. Et puisque j'ai touché ce sujet, j'ajouterai qu'outre le système cunéiforme, qui était l'écriture monumentale par excellence, l'écriture des inscriptions, on employait aussi, à Ninive et à Babylone, une écriture cursive dont on trouve des spécimens sur beaucoup de briques, conjointement avec les cunéiformes, et qui ne diffère pas du phénicien archaïque tel que nous le font connaître les plus anciens monuments.

La fatalité qui une fois déjà avait frappé l'ancienne monarchie ninivite dans le temps même où une suite de règnes glorieux semblait avoir assis sa puissance sur d'inébranlables bases, cette fatalité va l'atteindre encore, et d'un coup bien autrement funeste, au moment où de nombreuses victoires ont rendu à l'empire l'éclat des anciens jours. C'est quand Sennakhérib et son fils Sardanapal se glorifient d'avoir fait de Ninive une cité resplendissante, que la grande capitale va tomber une seconde fois, ensevelie sous ses ruines, devant une nouvelle coalition des rois de Médie et de Babylone. Cet immense désastre, qui changea la face de l'Asie, n'est rappelé sur aucun monument connu; ce sont les restes à demi-consumés de la ville de Sennakhérib qui seuls nous racontent aujourd'hui la catastrophe. Et, par un singulier accord, qui serait inexplicable si nous ne savions combien d'écrivains ont péri dans le naufrage de l'antiquité, un des plus grands événements de l'histoire n'y a, pour ainsi dire, pas laissé de trace. Ni Diodore, l'abréviateur de Ctésias, ni Justin, l'abréviateur de Trogue Pompée, n'en font la moindre mention, comme si tous deux avaient confondu, ainsi que l'a fait Strabon, la seconde prise et la ruine de Ninive en 608 avec la chute du premier empire en 747. Hérodote, exact ici comme toujours, en dit un seul mot, mais en se référant à son Histoire des Assyriens, qui n'est pas arrivée jusqu'à nous. Un prophète hébreu, dans une page toute remplie du sourd frémissement des haines nationales, nous a seul renvoyé l'écho du coup terrible qui frappait la ville maudite :

« L'ennemi fera marcher ses plus vaillants hommes; ils iront à l'attaque d'une

Digitized by Google

course précipitée. Ils se hâteront de monter sur la muraille, et ils prépareront des machines où ils seront à couvert.

» Enfin les portes sont ouvertes par l'inondation des fleuves; le temple de Ninive est détruit jusqu'aux fondements.

» Tous ses gens de guerre sont pris, ses femmes sont emmenées captives, gémissant comme des colombes et dévorant leurs plaintes au fond du cœur.

» Ninive est couverte d'eau comme un grand étang. Ses habitants prennent la fuite. Elle crie : Au combat! au combat! mais personne ne retourne.

» Pillez l'argent, pillez l'or! ses richesses sont infinies. Ses vases et ses meubles précieux sont inépuisables.

» Ninive est détruite; elle est renversée, elle est déchirée. On n'y voit que des hommes dont le cœur sèche d'effroi, dont les genoux tremblent, dont le corps tombe en défaillance, dont le visage paraît tout noir et défiguré.

» Où est maintenant cette caverne de lions? Où sont ces pâturages de lionceaux, cette caverne où le lion se retirait avec ses petits sans que personne les y vînt troubler?

» Où le lion apportait les bêtes toutes sanglantes qu'il avait égorgées pour en nourrir ses lionnes et ses lionceaux, remplissant son antre de sa proie et ses cavernes de ses rapines?...

» Le feu vous consumera; l'épée vous exterminera et vous dévorera comme les insectes mangent les arbres...

» O roi d'Assour! vos pasteurs et vos gardes se sont endormis, vos princes ont été ensevelis dans le sommeil, votre peuple s'est allé cacher dans les montagnes.

» Votre ruine exposée aux yeux de tous. Votre plaie est mortelle. Tous ceux qui ont appris ce qui vous est arrivé ont applaudi à vos maux [1]... »

L'empire démembré passa aux mains du roi des Mèdes et du roi de Babylone. Nabukhodonosor arriva au trône vingt ans seulement après la destruction de Ninive. Le long règne de ce prince, qui donna à Babylone la suprématie que Ninive avait eue sur l'Asie sémitique, dut inscrire ses fastes sur de nombreux monuments; jusqu'à présent on n'en a trouvé aucun d'un caractère historique. Nous en avons dit la raison en racontant les fouilles de M. Fresnel et de ses prédécesseurs. Tous les palais, tous les édifices de Babylone sont encore ensevelis en grande partie sous des alluvions d'une épaisseur énorme, dont on n'a guère entamé que la surface. La seule inscription importante de Nabukhodonosor que l'on ait rencontrée jusqu'à présent est l'inscription de Borsippa, qui n'est, on l'a vu, qu'une sorte de médaille commémorative de la reconstruction du temple de Bel. L'avenir, sans doute, nous ménage d'autres découvertes.

Vingt-trois ans après la mort de Nabukhodonosor, Babylone tombait aux mains de Cyrus (538), et toute l'Asie occidentale ne reconnaissait

[1] Nahum, c. II et III.

Digitized by Google

plus qu'une domination, celle des Perses. Les faits, à dater de cette époque, nous sont bien connus, et nous deviennent de plus en plus familiers par les récits des auteurs grecs. Mais, indépendamment de cette source d'informations, nous retrouvons, à partir de Cyrus, les témoignages contemporains fournis par les inscriptions. C'est au règne de Darius, environ cinq cents ans avant l'ère chrétienne, qu'appartient la plus considérable de ces inscriptions, celle de Bisoutoun; elle mérite que nous nous y arrêtions encore un instant avant de clore cette longue étude, non-seulement à cause de son importance propre, mais aussi pour l'éclatant témoignage qu'elle nous apporte de l'excellence des renseignements recueillis par Hérodote sur cette période de l'histoire asiatique.

Je trouve là aussi l'occasion de toucher en passant une question d'origines que je n'ai pas jusqu'ici voulu aborder, mais qu'il n'est pas permis à la critique de passer sous silence.

## XV

Parmi les faits ethnographiques qui ressortent des inscriptions cunéiformes, un des plus considérables, sans contredit, est la consanguinité touranienne — en laissant à ce terme sa signification un peu vague — que l'on a pu reconnaître (quoique d'une manière encore bien incomplète) dans la langue qui se cache sous l'écriture de la deuxième espèce des inscriptions trilingues. La première annonce de ce fait a pu causer d'abord quelque surprise; cependant, je l'ai déjà dit, non-seulement il est dans l'ordre des possibilités historiques, mais, bien plus, il est en parfait accord avec ce qui existe aujourd'hui en Perse, où la partie pastorale de la population est à peu près exclusivement d'origine turkomane. Jusque-là, rien de mieux; on est sur la trace d'une découverte intéressante, qu'il ne s'agit plus que de poursuivre par une étude approfondie des éléments grammaticaux et du vocabulaire de cette langue encore indéterminée. L'impatience de deux assyriologues éminents ne s'en est pas tenue à cette marche prudente. Sir Rawlinson, dans un mémoire écrit en 1854 et publié en 1855 au XV^e volume du Journal de la Société asiatique de Londres [1], cherche à démontrer qu'à une époque antérieure aux plus anciens souvenirs de l'histoire, tout le midi de l'Asie fut occupé par une population dominante, qu'il désigne sous le nom de

[1] *Notes on the early History of Babylonia.*



Digitized by Google

Scythes, et qui se serait rattachée par son origine aux tribus turques et finnoises de l'Asie altaïque et de la région ouralienne. M. Rawlinson développe cette donnée par les identifications les plus singulières et les rapprochements les plus inattendus. Pour lui, les Hamites, et les Kouschites par conséquent, sont des Scythes, c'est-à-dire des Turks ou des Samoïèdes : les Hymiarites, Scythes ; les Cananéens et les Phéniciens, Scythes ; les Egyptiens et les Berbers, Scythes. Nemrod, enfin, est un Scythe, et les Babyloniens primitifs, antérieurs aux Sémites, sont également une race scythique. Il est à peu près inutile d'ajouter que cet étrange système, qui nous ramène, vingt ans après les études de Bopp, aux beaux jours de Goropius Beccanus et d'Olaüs Rudbeck, est étayé non de preuves ou même d'inductions d'une nature réellement scientifique, — quelles preuves sérieuses pourraient appuyer de semblables conceptions ? — mais uniquement d'hypothèses sans base et d'assertions gratuites, avec une confusion déplorable des choses et des faits les plus disparates. Tout cela, véritablement, ne mérite pas une réfutation sérieuse. Je crains d'autant moins de m'exprimer librement sur une pareille aberration, que nul plus que moi, les pages de ce travail en portent témoignage, ne rend un complet et sincère hommage à la riche érudition, au zèle ardent, aux infatigables recherches du colonel Rawlinson, à ses rares et précieuses qualités, en un mot, qui depuis vingt ans et plus ont tant fait pour les progrès de la paléographie cunéiforme. Un paradoxe regrettable ne diminuera pas le mérite de tant de travaux excellents.

Je regrette sincèrement de rencontrer M. Oppert sur un pareil terrain. M. Jules Oppert, qui dans cette carrière difficile a déployé et déploie chaque jour une science philologique si vaste et si profonde, M. Oppert, à son tour, reprend la thèse du savant explorateur anglais (ou même il en revendique courageusement la priorité), et non-seulement il reprend cette thèse aventureuse, mais il en porte plus loin encore les conséquences. M. Rawlinson avait déjà dit, au sujet de la Babylonie et de l'Assyrie primitive, que « les Scythes ou Hamites semblent avoir été les principaux agents du grand œuvre de l'organisation sociale; » M. Oppert croit pouvoir définir et préciser cette œuvre. Il n'admet pas la confusion des fils de Ham avec la race scythique; mais, quant aux Scythes, il agrandit singulièrement leur rôle. Ce qui n'était pour M. Rawlinson qu'une possibilité et un doute est pour M. Oppert une certitude. La civilisation primordiale de l'Iran et de l'Asie sémitique est l'œuvre des Scythes. Ce sont les Scythes, c'est-à-dire les Tartares, — la synonymie est de

Digitized by Google

M. Oppert lui-même, — qui ont apporté de leur désert du nord les premières lumières de la vie morale et de l'organisation politique dans les chauds climats du midi; l'écriture elle-même, ce sont les Scythes qui en ont doté les Sémites. Les Scythes sont les inventeurs de l'écriture cunéiforme. Et ceci n'est pas un de ces paradoxes que parfois, dans une heure de faiblesse, la pensée d'un érudit accueille et caresse un instant, comme pour montrer qu'au milieu des études les plus graves il y a toujours un coin laissé à la fantaisie et à l'imagination; pour le savant allemand, rien n'est plus sérieux. Déjà posé dans un premier travail de 1856, ce système a été reproduit et développé dans la relation de l'expédition de Mésopotamie, qui est presque un monument officiel, et il y est devenu la pierre angulaire de la théorie de M. Oppert sur l'origine des écritures cunéiformes. Les idées de Bailly sur son peuple hyperboréen, créateur de toutes les sciences de l'ancien monde, les voilà ravivées et remises en honneur. De quelque nom nouveau qu'on la décore, de quelque érudition qu'on l'entoure, la nouvelle théorie n'est toujours qu'un réchauffé du peuple primitif enfanté par le célèbre auteur des *Lettres sur l'origine des sciences*. Il faut espérer que le *système scythe* ne sera pas aussi pernicieux à ceux qui l'ont imaginé ou accepté, que les idées de Bailly, encore en honneur il y a soixante ans, l'ont été aux savants qui les impatronisèrent dans la géographie critique et dans la chronologie.

S'il s'agissait d'une question de pure philologie, quelque contraire qu'un résultat annoncé pût être aux idées reçues, il ne me resterait, à moi profane, qu'à m'incliner devant le grand savoir de M. Oppert et à décliner ma compétence. Mais il s'agit d'une question de critique historique, c'est-à-dire d'une question qui repose en définitive sur la comparaison des faits, sur l'appréciation des autorités et sur leur application; d'une question, en un mot, justiciable du bon sens et de la raison commune autant que de la compétence scientifique. Je crois pouvoir retenir la cause.

Or je le demande, qui pourra croire, sans faire violence à l'instinct même de la possibilité historique, que des hordes turkomanes ou finnoises, c'est-à-dire des populations qui dans leurs contrées natales sont restées éternellement vouées à la barbarie nomade, ou qui ne sont sorties de leurs landes, à toutes les époques connues de l'histoire, que pour chercher de meilleurs pâturages sous des climats plus doux, et porter chez les nations sédentaires la désolation et le pillage, qui pourra croire que ce soient de telles hordes qui dans les premiers âges du monde aient apporté la civilisation au sein des contrées du midi?

Digitized by Google

A-t-on, du moins, je ne dirai pas une preuve, mais un indice historique, moins encore, une présomption tant soit peu sérieuse? Pas la moindre. Sur quoi donc appuie-t-on une allégation qui choque à ce point toutes les notions du connu, du possible ou du probable? uniquement sur quelques considérations philologiques de la nature la plus incertaine. On croit reconnaître que le système général des cunéiformes de la troisième espèce s'accorde difficilement avec le génie des langues sémitiques; donc l'invention des cunéiformes appartient à un peuple autre que les Sémites. On croit retrouver un certain nombre de racines touraniennes cachées sous les signes idéographiques de l'écriture assyrienne: donc les inventeurs de cette écriture furent des Touraniens, — des Scythes, comme on dit. C'est là, certes, une base bien précaire pour une conclusion aussi large. Alors même que les faits que l'on allègue seraient aussi clairs, aussi positifs, aussi certains qu'ils le sont peu dans l'état des notions actuelles, il faudrait encore examiner si l'on n'en pourrait pas donner une explication plus naturelle et plus vraisemblable. On cite le passage bien connu de Justin: « L'Asie, tributaire des Scythes depuis quinze cents ans, fut affranchie par Ninus, roi d'Assyrie, » et l'on tire de là comme conséquence la preuve d'une antique domination de ces Scythes primitifs, domination qui par le fait même de sa durée dut être accompagnée, dit-on, « d'une puissante civilisation. » La phrase de l'abréviateur latin ne dit pas tant de choses. En admettant que le fait indiqué repose sur des autorités bien justifiées, il ne s'ensuit nullement que les Scythes, le peuple dominateur, aient été la race civilisatrice, et que les Ariens ou les Sémites, le peuple tributaire, aient été les barbares de ces temps ignorés, c'est-à-dire précisément l'inverse de ce que nous montrent toutes les époques connues de l'histoire. Un passage analogue d'Hérodote, qui nous dit qu'au temps de Cyaxare, roi des Mèdes, les Scythes se rendirent maîtres « de l'Asie, » et en conservèrent « l'empire » durant vingt-huit ans, montre assez dans quelle mesure se doivent prendre de telles expressions. « Les Scythes, ajoute Hérodote, ruinèrent tout par leur violence et leur incurie. Outre les tributs ordinaires, ils exigeaient encore de chaque particulier un impôt arbitraire; et, indépendamment de ces contributions, ils parcouraient tout le pays, pillant et enlevant à chacun ce qui lui appartenait. » Voilà la civilisation scythe.

Ce n'est pas tout. Dans les extraits qu'Eusèbe et d'autres chronographes chrétiens nous ont conservés du livre perdu de Bérose, on voit figurer une ancienne dynastie, la troisième dans l'ordre des temps, dont

Digitized by Google

l'historien de Babylone ne spécifie pas la nationalité, et à laquelle il donne une durée de quarante-huit ans. M. Oppert en fait une dynastie touranienne; et comme les quarante-huit années ne suffiraient pas au développement de la civilisation que sans doute on leur attribue, on change arbitrairement (et cela contre les exigences mêmes de la chronologie de Bérose) le chiffre 48 en 208. Ce sont là encore des procédés de restitution qu'on approuvera difficilement.

J'ai hâte de sortir de ce rôle déplaisant de redresseur de torts vis-à-vis d'un savant qui a tant fait déjà et qui peut tant faire encore pour l'avancement des études cunéiformes; je n'ai pu supprimer, cependant, des observations que je crois justes, et qui peut-être ne seront pas absolument inutiles à ceux-là mêmes dont elles pourraient froisser un moment la susceptibilité scientifique.

Les idées que M. Oppert s'est faites du point de départ des cunéiformes l'ont conduit, si je l'ai bien compris, à en placer l'origine chez les Scythes de la Médie. Ce serait de la Médie qu'ils seraient descendus en Assyrie et en Babylonie. Je ne sais si cette filiation est bien d'accord avec l'existence des faits. Il serait beaucoup plus logique, à ce qu'il semble, d'en renverser l'ordre. Que le système des cunéiformes soit né en Babylonie, c'est ce qui résulte de toutes les données naturelles. Par son climat et la disposition du pays, la Babylonie a dû voir naître et se développer la plus ancienne civilisation de cette région de l'Asie; les traditions sémitiques de la Genèse sont d'ailleurs formelles à cet égard. C'est aussi en Babylonie que l'on a trouvé les plus anciennes formes de l'écriture assyrienne, les formes que M. Oppert lui-même qualifie d'archaïques. Dès lors cette écriture, encore à demi-figurative, est passée, en remontant les fleuves, de la Babylonie en Assyrie, comme Assour est parti de Babel. L'écriture de Ninive est la même que celle de Babylone, seulement avec un premier degré de simplification déjà sensible; il en est de même de l'écriture médique, ou de la seconde espèce, par rapport à l'écriture assyrienne. C'est le même fond, seulement très-simplifié dans l'agencement des signes. Du système médique au système persépolitain, la progression se poursuit dans le même sens; seulement la simplification est telle dans les cunéiformes perses (qui sont devenus tout à fait alphabétiques), qu'ils ont pris un aspect tout nouveau et constituent véritablement un système d'écriture à part. Il y a donc une filiation et une transmission continues, de Babylone à Ninive, de Ninive en Médie, de la Médie en Perse. Et il faut bien remar-

Digitized by Google

quer que, d'après toutes les données connues, la marche de la civilisation a été précisément la même, le foyer primitif étant à Babylone et le dernier terme à Persépolis.

## XVI

La monarchie mède qui s'éleva à Ecbatane en 747, après le soulèvement d'Arbacès et la prise de Ninive, n'a pas laissé de monuments qui soient arrivés jusqu'à nous; il est cependant plus que probable que depuis longtemps à cette époque l'écriture assyrienne avait été introduite en Médie, où elle subit sa première transformation, et qu'elle y était d'un usage habituel. On sait d'ailleurs par Bérose que très-anciennement, plus de 2,000 ans avant l'ère chrétienne, une dynastie mède (une dynastie conquérante par conséquent), avait régné à Babylone. Les premiers rapports datent de là, sans doute; mais toutes les inscriptions cunéiformes trouvées jusqu'à présent dans le haut pays iranien sont perses, et appartiennent à la famille des akhéménides. La plus ancienne est de Cyrus lui-même, le chef de cette illustre dynastie et le fondateur de la monarchie perse; elle est postérieure de deux siècles à Arbacès. Cette inscription existe à Mourghab, sur la route d'Istakhar à Ispahan; elle est gravée dans les trois écritures de l'empire, et ne contient que ces mots: « Je suis le roi Cyrus, Akhéménide. » Si le règne glorieux de ce prince, qui fit passer aux Perses la domination de l'Asie, laissa quelqu'une de ces grandes inscriptions historiques dont les anciens rois des provinces sémitiques lui donnaient l'exemple, ces monuments ont été détruits ou gisent ensevelis sous des ruines inexplorées.

Il n'en est pas ainsi du règne de Darius. Ce prince, qui arriva au trône huit ans après la mort de Cyrus (il régna de 521 à 486), est l'auteur de toutes les grandes inscriptions qui se sont conservées en Perse et en Médie. Ce ne sont ni des tablettes de pierre ni de fragiles colonnes qui ont reçu ces inscriptions, au moins les plus importantes; elles furent gravées sur des rochers, et ont ainsi traversé les siècles. La plus fameuse est celle de Bisoutoun, entre Kirmanchah et Hamadan. Je ne reviendrai pas sur ce que j'ai dit de cette inscription mémorable dans un paragraphe précédent, et sur la rapide analyse que j'en ai donnée. Sa grande valeur pour nous, je l'ai dit, est moins encore dans les détails qu'elle nous fournit sur les guerres intérieures

Digitized by Google

qui suivirent l'avénement de Darius au trône et sur les nombreux compétiteurs dont il eut à étouffer les soulèvements, que dans le contrôle qu'elle nous apporte des récits d'Hérodote, et dans la mesure qu'elle nous donne de la confiance que nous pouvons accorder aux informations de l'historien sur ces époques et ces contrées lointaines.

L'inscription gravée sur le tombeau du même prince, à Persépolis, est aussi d'un grand intérêt par le catalogue qu'elle contient des provinces de l'empire. Deux noms qui s'y trouvent, le Gandara et l'Inde, prouvent que dans le cours de son règne Darius avait étendu la limite orientale de l'empire jusqu'à l'Indus, et peut-être même au delà du fleuve sur une partie de la contrée que nous nommons aujourd'hui le Pendjab. On sait d'ailleurs que vers l'année 509 Darius fit reconnaître par Scylax de Caryanda, un Grec de l'Asie Mineure, le cours de l'Indus et les mers du Midi; cette reconnaissance précéda la conquête, et la prépara sans doute. Ici encore nos anciens textes et les inscriptions se fortifient et se complètent.

On a encore un certain nombre d'inscriptions de quelques-uns des successeurs de Darius; mais elles sont courtes et n'ont pas d'importance historique. Ces monuments sont d'ailleurs les derniers où se montrent les caractères cunéiformes. Après la conquête d'Alexandre et l'avénement des Séleucides, on cessa d'employer cette écriture bizarre qui a préparé tant d'énigmes à nos philologues, mais qui renferme néanmoins, sous son enveloppe informe, tant de faits d'une haute valeur pour l'ancienne histoire de l'Asie.

## XVII

Résumons dans un dernier coup d'œil les résultats de notre longue étude.

Les inscriptions en caractères cunéiformes qui jusqu'à présent ont été lues et traduites d'une manière plus ou moins sûre, plus ou moins complète, et dont on a pu tirer des renseignements historiques, se classent, selon leur ordre d'ancienneté, sous trois catégories : les inscriptions assyriennes, les inscriptions babyloniennes, et les inscriptions perses de la dynastie akhéménide.

La plus ancienne de ces inscriptions est, selon toute probabilité, de la première moitié du x^e^ siècle avant notre ère; les plus récentes, celles de Darius Hystaspès, sont de la fin du vi^e^ siècle et du commencement du v^e^, c'est-à-dire des environs de l'an 500. Les

Digitized by Google

inscriptions *historiques* se renferment ainsi dans une période de quatre siècles et demi environ.

Elles n'atteignent pas, conséquemment, aux époques reculées de la monarchie assyro-babylonienne, ou, si elles y touchent, c'est seulement par quelques vagues indications généalogiques, qui ne peuvent ni remplir les cadres tracés par Bérose, ni éclairer les obscures traditions de Ctésias. Elles restent de même fort en deçà d'une période où elles auraient pu apporter une lumière bien précieuse, je veux dire la longue période des expéditions égyptiennes, qui commencent avec Thouthmès III, de la dix-huitième dynastie, dans le cours du XVII^e siècle avant l'ère chrétienne, et se continuent jusqu'à Ramessès le Grand (le Sésostris des Grecs), au commencement du XV^e siècle. Ces temps reculés de la monarchie ninivite n'eurent-ils pas de monuments commémoratifs, ou bien ces monuments antiques furent-ils détruits par le temps et les révolutions? C'est ce que nul ne saurait dire.

Sans remonter jusqu'à ces phases lointaines de l'histoire d'Assyrie, les inscriptions n'en touchent pas moins à des périodes importantes des annales du monde. Sur plusieurs points elles y apportent de précieuses informations. Les temps auxquels elles appartiennent coïncident, d'une part, avec les rapports, presque toujours hostiles, qui mirent l'Assyrie et Babylone en contact avec les pays syriens et les Juifs, après Salomon, et d'une autre part, elles nous conduisent aux événements qui préparèrent le formidable conflit de la Grèce et du Grand Roi.

Elles nous donnent, d'un côté, la contre-partie des annales juives, et de l'autre, elles mettent quelques-uns des récits d'Hérodote en regard de documents d'un caractère hautement officiel.

De part et d'autre, elles ajoutent beaucoup aux notions fournies par les livres saints et par l'historien grec, en même temps qu'elles appuient d'un témoignage irrécusable l'exactitude de ces deux sources vénérables de l'ancienne histoire.

Malgré les lacunes qu'elles laissent encore dans les fastes de la monarchie assyrienne, elles éclairent d'un jour tout nouveau les temps qui ont précédé immédiatement et ceux qui ont suivi la première chute de Ninive et le démembrement de l'empire au milieu du VIII^e siècle. Elles nous font assister, sous plusieurs règnes glorieux antérieurs à 747, aux conquêtes extérieures qui donnèrent à la monarchie ninivite son immense étendue. Elles rendent à l'histoire des noms jusqu'à présent ignorés ou à peine entrevus, qui ont joué un grand rôle dans les événements de ces temps reculés.

Digitized by Google

Enfin, elles jettent une lumière inattendue sur un des chapitres les plus obscurs des annales de l'Égypte, sur l'histoire de la vingt-deuxième dynastie. Elles révèlent pour la première fois des faits et des rapports qui font pressentir, si elles ne le donnent pas entièrement, le mot d'une grande énigme historique.

Ce sont là, sans doute, de sérieux résultats ; ce ne sont pas les seuls, à beaucoup près, qu'aient donnés jusqu'à présent les explorations assyriennes et les études cunéiformes. Sans nous initier à la vie assyrienne aussi profondément que les peintures égyptiennes nous font pénétrer dans la société des temps pharaoniques, les bas-reliefs de Ninive ne laissent pas de nous révéler bien des particularités intéressantes d'habitudes et de mœurs. Ce sont comme autant de textes vivants que nous pouvons maintenant rapprocher des textes classiques d'un Hérodote, d'un Ctésias, d'un Xénophon. Les représentations figurées, en même temps que les invocations qui ouvrent la plupart des inscriptions ou qui les terminent, sont des matériaux, encore incomplets quoique déjà nombreux, pour la reconstruction du panthéon assyrien. L'industrie dans ses applications variées, le costume, les armes, les formes de l'apparat royal et religieux, et enfin l'art dan ses diverses manifestations, dans la peinture, dans la sculpture, dans l'architecture, dans les détails d'ornementation, revivent là tout entiers, et nous rendent dans leur aspect extérieur les siècles de Sémiramis et de Nabukhodonosor.

Il est un côté important et d'une extrême richesse dans les inscriptions cunéiformes : c'est le détail géographique. Si tous les noms que les inscriptions renferment pouvaient être identifiés et fixés à leur vraie place, nous aurions dès à présent la carte restituée de l'Asie occidentale pour les temps compris entre le x^e siècle et l'époque d'Hérodote, avec ses villes, ses rivières, ses nombreuses tribus, ses nations et ses États. Bien des noms restent encore inappliqués ; beaucoup, cependant, se reconnaissent déjà d'une manière certaine. Aucune étude sérieuse sur cette branche difficile de la géographie comparée n'a été tentée jusqu'à présent ; le moment n'en est pas encore tout à fait venu. Mais à mesure que l'hésitation et le doute qui embarrassent encore la lecture d'un grand nombre de noms propres se dissiperont devant le progrès croissant de l'étude des textes, et que la critique pourra ainsi marcher d'un pas plus ferme sur un terrain mieux assis, ce côté important de la science historique s'enrichira de plus en plus, et, du même coup, les inscriptions elles-mêmes prendront un sens plus clair et une plus grande signification.

Digitized by Google

Et puis, tout est loin d'être dit en fait de découvertes. Bien des localités archéologiques sont encore à trouver ou à explorer, et là même où les recherches ont été poussées le plus avant, il s'en faut bien que les fouilles soient épuisées. Le site de Ninive est à peine entamé. Un seul tumulus, celui de Koïoundjik, y a été ouvert; mais c'est à peine si jusqu'à présent la pioche a pu attaquer le tumulus de Nébi-Younas, et le reste de l'immense enceinte est encore intact. Qui peut dire ce que ce sol historique réserve à l'avenir?

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

Digitized by Google

# LA SITUATION A ROME

## LE PEUPLE ROMAIN. — LA MAJORITÉ PATRIOTE. LA MINORITÉ SANFÉDISTE.

### I

L'état d'hostilité où se trouvent le gouvernement pontifical et les Romains n'est point une nouveauté. Depuis que le saint-siége s'est laissé faire le funeste présent de plusieurs provinces, depuis que le pouvoir temporel existe, ceux qui y sont soumis se sont révoltés soixante-dix-neuf fois. Ce serait une curieuse et bien instructive histoire que celle de ces révoltes sans cesse renouvelées, malgré l'insuccès et la sanglante répression des précédentes. Mais nous ne prendrons pas si haut notre point de départ. Remontons seulement, et rien que pour un instant, à l'année 1831. On connaît cette insurrection des Romagnes dans laquelle périt le frère aîné de Napoléon III. Les puissances européennes avaient reconnu, dans une certaine mesure, la légitimité des griefs qu'alléguaient ces provinces, puisqu'elles adressèrent collectivement un *memorandum* au pape Grégoire XVI, pour obtenir de lui le redressement d'une partie de ces griefs. Elles ne purent rien obtenir : la papauté triompha à la fin par cette résistance passive à laquelle sa faiblesse donne tant de force. Triomphe pire pour le saint-siége qu'une défaite, puisque les populations déçues dans leurs justes espérances, et d'autant plus irritées, perdirent chaque jour davantage ce qui pouvait leur rester d'affection ou d'obéissance

Digitized by Google

volontaire, et ne songèrent plus qu'à préparer de nouveaux et lointains soulèvements. Un moment toutefois, il sembla que de beaux jours pouvaient luire encore pour la papauté : ce fut quand Pie IX, poussé à la tête du mouvement italien plus qu'il ne s'y était mis lui-même, passa pour un pontife patriote et libéral. Le rêve fut de courte durée. On affecte de dire que si son ministre, M. Rossi, n'eût point été assassiné, le nouveau pape aurait continué de marcher dans la voie que lui montrait l'enthousiasme populaire; c'est être vraiment trop oublieux des dates et des faits. A peine avait-il accordé une consulte à ses sujets, qu'il se croyait au terme des concessions et des réformes : « Je ne veux pas me damner, disait-il, pour plaire à messieurs les libéraux. » Le refus formel qu'il fit de s'associer à la guerre d'indépendance, est du 29 avril 1848; et déjà auparavant Pie IX avait exilé le père Gavazzi, pour avoir demandé publiquement une rupture avec l'Autriche; or, M. Rossi ne fut frappé que le 15 novembre suivant.

Il suffisait de cette résistance au principal vœu des populations pour faire perdre au souverain pontife sa popularité des premiers jours. Son départ pour Gaëte, justifié ou non, peu importe, par les agitations de la place publique, et surtout son retour à la suite des baïonnettes françaises, achevèrent de lui aliéner le cœur de ses sujets. Plus les espérances chimériques contre lesquelles avait protesté presque seul le grand et regrettable poëte Niccolini, avaient été ardentes, plus la réaction eut de violences. Un règne réparateur aurait pu faire qu'elle n'eût qu'une courte durée : la mauvaise fortune de Pie IX voulut que l'occupation indéfiniment prolongée de Rome, par l'armée française, parût nécessaire à lui-même, à ses ministres, à son entourage, à ses partisans, ou du moins que le prince puissant de qui dépendait seul le séjour ou le départ de cette armée, ne jugeât pas à propos de céder à l'Autriche la capitale du monde chrétien. Cette occupation a peut-être été le salut de la papauté; mais elle est très-certainement son malheur; car, tandis que les Romains trouvaient dans le séjour des Français à Rome un motif, ou si l'on veut, un prétexte, pour se montrer mécontents, ceux qui conduisaient les affaires profitaient de la sécurité qui leur était faite, pour commettre, à l'ombre de notre drapeau, d'incessants et incroyables abus.

En déclarant qu'il ne resterait pas une heure à Rome, s'il devait s'y trouver face à face avec ses sujets, sans la protection de l'Autriche ou de la France, Pie IX faisait du moins bien voir qu'il n'avait pas d'illusions. On a parlé d'excitations piémontaises; mais c'est un argument bon tout au plus pour ces dernières années : au désastreux

Digitized by Google

lendemain de Novare, le Piémont écrasé avait à sauver sa liberté intérieure, qu'il eût perdue, sans la ferme loyauté du nouveau roi : ni Victor-Emmanuel, ni ses ministres, ni son peuple ne songeaient alors à regarder au delà de leurs frontières. Les sentiments des Romains éclatèrent d'eux-mêmes, sans provocations, et par leurs efforts pour se défendre contre notre armée à l'époque du siége, et, dans la défaite même, par la constance énergique de leurs manifestations. Les régiments français qui entrèrent par la brèche dans Rome pourraient témoigner de l'accueil qu'ils y reçurent. Ils se sentaient bien en pays ennemi. Des imprécations se faisaient entendre, et des clameurs désormais séditieuses ne cessaient que lorsque les chefs de corps, exaspérés de tant d'outrages, faisaient le commandement de halte à leurs soldats et leur ordonnaient d'ouvrir le feu au premier cri. Sept ou huit prêtres ayant osé saluer nos troupes de cette acclamation : *Vivent nos libérateurs!* tombèrent à l'instant même sous les coups de leurs concitoyens. Il est encore de notoriété publique que la population romaine a conservé pendant dix ans cette attitude hostile qui a été en Toscane et en Lombardie, qui est encore en Vénétie le châtiment des Autrichiens. Nos officiers n'étaient point admis dans la bonne société, on évitait de leur parler, de s'asseoir à leur côté dans les cafés. Nos soldats n'étaient jamais qu'entre eux.

En même temps les Romains cherchaient à montrer par des manifestations qui ne fussent plus seulement négatives, que les années n'apaisaient point les ressentiments. En 1850 et 1851, Rome contribua pour une large part à l'emprunt de Mazzini, qui passait encore à cette époque pour le principal représentant de l'idée nationale ; plus tard, les habitants de la ville éternelle souscrivirent aux cent canons d'Alexandrie, aux offrandes pour les blessés de Crimée, à la médaille qu'on offrit à M. Jules Favre, pour le remercier des paroles qu'il avait prononcées au Corps législatif en faveur de l'Italie ; ils en firent frapper une à leurs frais en l'honneur de M. de Cavour.

Par leur nombre, ces manifestations devenaient significatives. On y objectait bien qu'elles pouvaient n'émaner que de peu de personnes ; mais cette objection n'a pas, au fond, beaucoup de valeur. Quiconque connaît les États romains sait que les grandes fortunes qui auraient pu, par le chiffre élevé des offrandes, faire illusion sur le petit nombre des souscripteurs, s'abstenaient systématiquement, soit parce que les princes romains sont favorables au gouvernement pontifical, soit parce qu'ils manquent de courage civil. On sait, en outre, que la bourgeoisie, le *mezzo ceto*, comme on l'appelle à Rome, ne forme point un corps considérable ni par le nombre ni par la richesse; en sorte

Digitized by Google

que les sommes recueillies dans cette partie de la population ont, par cette considération, une importance toute particulière. Mais le moment était venu où l'on verrait clairement, puisqu'on affectait d'en douter encore, de quel côté était l'immense majorité du peuple romain.

On était en 1859. Le Piémont avait fait, en dix ans et par la liberté, le miracle de réparer ses pertes, de faire reconnaître en lui la tête de l'Italie, la seule force organisée qui pût propager, soutenir un nouveau mouvement et préserver la péninsule de désastres tels que ceux de 1848. Comme les provinces du Nord et du Centre, Rome regarda vers Turin : encore mazzinienne de cœur, peut-être, elle se fit piémontaise par raison. Mais, tandis que les autres cités n'avaient qu'à suivre l'impulsion de leur patriotisme et à ceindre leurs reins pour une nouvelle guerre d'indépendance, Rome avait lieu de se demander si la domination d'un souverain au maintien duquel trente-neuf millions de catholiques se disent intéressés, et surtout si la présence d'une armée française n'imposaient pas au parti national une grande réserve et le devoir de ne rien prendre sur lui. Avec cette gravité et ce sens politique qui les caractérisent, les Romains décidèrent d'en référer à l'homme illustre qui était l'âme du nouveau mouvement, à M. de Cavour. En conséquence, ils envoyèrent à Turin deux de leurs compatriotes, M. Caraffa et M. Lopez, aujourd'hui colonel du 44e de ligne dans l'armée italienne. Les Romains faisaient savoir à M. de Cavour qu'ils étaient prêts à tout, mais qu'afin d'éviter les inconvénients d'une action isolée, ils désiraient savoir quelle part les villes soumises au saint-siége devaient prendre à la grande révolution qui s'annonçait. Bologne et Ancône, averties à temps de cette démarche, avaient aussi envoyé leurs délégués à Turin. M. de Cavour fut très-explicite : il dit que Bologne, Ancône, les villes de l'Ombrie devraient évidemment se soulever quand le moment serait venu, mais que la présence d'une armée française à Rome condamnait la ville éternelle à l'inaction jusqu'à nouvel ordre ; car il ne fallait pas, par un soulèvement intempestif, provoquer Napoléon III à revenir sur ses pas. Rome avait assez de patriotisme pour faire ce sacrifice, dont elle se consolerait en venant en aide à la cause nationale par tous les moyens en son pouvoir, excepté par une insurrection. M. de Cavour demanda aux Romains entre autres services, de traiter désormais en amis les officiers et soldats du corps d'occupation, dès qu'un régiment français aurait franchi les Alpes pour descendre en Italie.

Les Romains entendirent ce langage et obéirent avec cette discipline qui a été, qui est encore une des merveilles de la révolution italienne,

Digitized by Google

et, pour les amis de ce peuple, une des raisons qui font espérer son entier et prochain affranchissement. Il existe à Rome un comité, dit national, composé de personnes que la police n'est point parvenue à connaître, malgré mille recherches, et que, pourtant, tout le monde connait dans la ville. Ce comité exerce une puissance dont on se ferait à peine une idée; le gouvernement pontifical s'estimerait heureux de pouvoir commander aux Romains avec autant de certitude d'être obéi. Les membres de ce corps insaisissable fixèrent le jour de Pâques pour la réconciliation solennelle de la population romaine avec l'armée française. A l'heure des *sagre funzioni*, c'est-à-dire des offices, l'élite des citoyens se rendit à Saint-Pierre, et là, devant cette splendide basilique, en présence des sbires pontificaux, ils saluèrent de leurs acclamations le général de Goyon, commandant en chef du corps d'occupation, et M. de Gramont, notre ambassadeur, fort étonnés sans doute de cet accueil inattendu. A partir de ce moment, officiers et soldats furent l'objet des démonstrations les plus amicales : on leur fit comprendre que le passé était oublié en considération du présent. Les Romains, quoique encore sous le joug, pardonnèrent à leurs vainqueurs, à cause du service que nos armes rendaient au Piémont et à la Lombardie. Et cette réconciliation n'eut point lieu seulement du bout des lèvres; toutes les portes s'ouvrirent devant les Français; nos officiers pénétrèrent dans les familles et y prirent peu à peu, sans s'en douter, les sentiments qu'on a vus dans un article précédent [1]. Quant à nos soldats, s'ils restèrent relativement plus isolés, c'est qu'ils ne parlaient pas l'italien et que la partie de la population avec laquelle ils auraient pu se lier ne parle pas le français; mais ils burent, aux frais de leurs nouveaux amis, le canon international de l'amitié, avec les sobres Trastévérins, devenus buveurs et peut-être ivrognes pour la circonstance.

En même temps on recueillait de l'argent pour la guerre, on préparait tout pour le départ des jeunes volontaires que Rome était heureuse et fière d'y envoyer. Aucun orage, à cette époque, ne semblait encore menacer la papauté; il ne s'agissait que de combattre l'Autriche et de « chasser les barbares. » Cependant la police reçut les ordres les plus rigoureux pour s'opposer au départ des volontaires. Ainsi le saint-siége renouvelait, à dix ans de distance, la faute grave qu'il avait déjà commise en 1848, de montrer sa partialité antinationale pour l'Autriche. Une planche de salut s'offrait à lui pour la dernière fois; il ne voulut

[1] Voyez la *Revue germanique*, nº du 15 janvier 1862.

Digitized by Google

pas ou ne sut pas la saisir. Malgré une foule d'obstacles, six mille volontaires parvinrent à se réunir par petites bandes hors de Rome et à échapper aux gendarmes pontificaux. La plupart de ces jeunes gens sont encore aujourd'hui dans l'armée italienne : le comité national les fit suivre de soixante chevaux et de cinquante caisses de charpie que les dames avaient faite ostensiblement dans leurs salons. Ceux qui n'étaient point partis se consolaient de l'inaction, que l'âge ou leur condition sociale et domestique leur imposait, en multipliant les marques de reconnaissance ou d'enthousiasme pour la France. Deux soirs de suite, toutes les rues de Rome s'illuminèrent pour célébrer la bataille de Magenta. Rien n'arrêta ces manifestations; ni la paix de Villafranca, ni même les massacres de Pérouse, devant lesquels l'armée française resta, par ordre, immobile et indifférente en apparence, quoiqu'elle frémît, du fond de l'âme, de tant d'atrocités.

On comprend que le gouvernement pontifical, déjà irrité de la guerre, ne pouvait voir de bon œil qu'elle eût servi en outre à faire cesser l'antagonisme, si sensible jusqu'alors, entre les Romains et les Français. L'alliance de ses ennemis et des soldats chargés de le défendre ne pouvait que porter ombrage au saint-siége, trop italien, depuis bien des siècles, pour ne pas professer la maxime machiavélique : *Diviser pour régner*. Il ne faut pas demander aux gouvernements plus qu'aux hommes de favoriser ce qui nuit à leurs intérêts; le cabinet du Vatican devait souhaiter qu'une brouille, qu'une rupture définitive succédât à ces éternelles démonstrations d'amitié. Il fallait donc attendre, ou mieux encore, faire naître l'occasion de mécontenter les Romains et de les amener à une manifestation tumultueuse, où les autorités françaises seraient assez intéressées pour qu'on pût, au dernier moment, s'effacer derrière elles et leur laisser le soin de la répression. Rien cependant n'était possible, si l'on ne pouvait compter sur le chef de l'armée française; mais M. de Goyon semblait avoir été créé et mis au monde pour la situation.

Nous n'étonnerons sans doute, et, il faut l'espérer, nous n'offenserons personne en disant que la politique française en Italie est soumise à un double courant, et qu'elle cherche à respecter les vœux manifestes des Italiens, tout en protégeant la papauté. Or comme la papauté est, à cette heure, infiniment plus menacée que l'indépendance de la péninsule, du moins pour ce qui concerne le pouvoir temporel, unique objet des préoccupations actuelles du Vatican, il en résulte qu'on parle plus haut et plus souvent en faveur de celui des deux adversaires qui paraît le plus compromis. Le général de Goyon n'entend donc, dans

Digitized by Google

toutes les instructions qui lui sont données, que des recommandations énergiques de veiller à la sûreté du souverain pontife et à l'intégrité du territoire qu'il possède encore. Le dévouement du général à Napoléon III, qui l'a comblé d'honneurs, appelé au Sénat, attaché à sa personne en qualité d'aide de camp, sa foi ardente à la religion catholique le disposaient d'avance à recevoir ces instructions et à mettre tout son zèle dans l'exécution des ordres reçus. S'il eût été un politique, il eût compris que la lettre tue, que l'esprit seul vivifie ; mais militaire, il ne connaît que sa consigne, et il l'exécute loyalement, rigoureusement, comme ce brave soldat qui, voyant entrer naguère le roi Victor-Emmanuel à l'exposition de Florence, un cigare à la bouche, lui disait, en lui barrant le passage : « Majesté, il est défendu de fumer. » Nous sommes convaincu qu'aux Tuileries on n'a que des éloges pour cette ponctualité de l'honorable général, si propre à inspirer au saint-père une sorte de sécurité. Ajoutons qu'il y a à Rome un préfet de police français, M. Mangin, qui porte dans les détails de tous les jours, ce zèle exalté que M. de Goyon manifeste seulement dans les grandes occasions.

De cette confiance que les dispositions connues du général et du préfet inspiraient à la cour pontificale, devait naître et naquit une plus grande hardiesse à réprimer des manifestations inoffensives sans doute, mais que leur fréquence rendait importunes. C'est ainsi qu'un jour, au mois de mars 1860, la foule ayant suivi les soldats qui sonnaient la retraite depuis la place Colonne, d'où ils partent, jusqu'à leur caserne, le lendemain il y eut cinquante personnes arrêtées ; le gouvernement obtint même de M. de Goyon une proclamation par laquelle toute démonstration, de quelque nature qu'elle fût, était désormais interdite. Il était clair que cette défense inattendue n'aurait point d'efficacité, et que le peuple, semblable en cette occasion à des écoliers, voudrait savoir jusqu'où irait la tolérance des autorités françaises. En effet, le 19 mars, pour un motif insignifiant, des gendarmes pontificaux ayant arrêté deux citoyens, la foule voulut les délivrer, par haine des gendarmes, qu'elle flétrit du nom de sbires, malgré le chapeau à cornes, emprunté aux Français ; mais des officiers de notre armée interviennent, et à leur voix, les Romains se retirent laissant les sbires emmener leur proie. Par malheur, au moment où ils passaient sur la place Colonne, quelques sifflets se firent entendre. Encore aujourd'hui, les patriotes sont convaincus et affirment hautement que ces sifflets provenaient d'agents provocateurs mêlés à la multitude. Nous n'en voulons rien croire : c'est une accusation qu'on porte contre



Digitized by Google

tous les gouvernements, sans pouvoir jamais fournir de preuves. Est-il donc si invraisemblable que parmi tant d'hommes irrités il s'en soit trouvé quelques-uns incapables de se contenir? Ce qui donne toutefois quelque apparence aux assertions des libéraux, c'est le rapport suivant, émané d'une des nombreuses polices spéciales qui se partagent la surveillance de Rome : nous l'avons copié nous-même sur l'original :

« Le 2 juillet, un conciliabule a été tenu au Quirinal entre Merenda, napolitain, Mazza, ancien directeur de la police de Naples, Pignatelli, napolitain, Pasqualoni, directeur de la haute police de Rome et Pelagallo, son secrétaire. Ils sont restés trois heures en séance et il a été convenu que des mazziniens seraient enrôlés pour insulter la gendarmerie et les patrouilles françaises à la première occasion, afin de compromettre la population. Alors les gendarmes pontificaux sortiraient de leurs casernes et agiraient. L'idée était de Mgr de Mérode et le projet a été approuvé. »

Quoiqu'il en soit, à ce bruit malsonnant, du palais de Monte-Citorio, où réside la police, et qui est situé justement derrière la place Colonne, sort une nuée de gendarmes qui se jettent, sabre en main, sur la population agglomérée, mais inoffensive. Celle-ci surprise, indignée, se défend, et comme le nombre, qui était de son côté, pouvait lui assurer la victoire, le poste français de la place Colonne, ayant sans doute reçu des ordres et voulant éviter un échec aux autorités pontificales, vint en aide aux gendarmes et chargea à la baïonnette. Qu'allaient faire les Romains? Se défendre aussi contre les Français? Verser le sang des soldats dont les frères n'avaient pas épargné le leur à Montebello, à Palestro, à Magenta, à Marignan, à Solferino? Dans le premier moment de colère, les couteaux et les stylets étant déjà tirés, on eût frappé sans doute, sauf à s'en repentir le lendemain; mais tout à coup, une voix forte, dominant le tumulte, se fait entendre, qui ordonne aux citoyens de ne point résister et de se retirer immédiatement chez eux. Cette voix fut sans doute reconnue, car aussitôt les couteaux rentrèrent dans les poches et la foule se dispersa, pleine de douleur, en voyant que la France combattait à Rome la cause qu'elle venait de soutenir sur le Mincio.

Devant cet acte de subordination héroïque, il semble que toute colère devait tomber. En effet, les soldats français rentrèrent immédiatement au poste, heureux de n'avoir pas à accomplir jusqu'au bout une tâche qui leur répugnait. Mais il n'en fut pas de même des gendarmes pontificaux : s'élançant sur le *Corso*, ils frappèrent à droite et

Digitized by Google

à gauche quiconque se trouvait sur leur passage, même des personnes qui, venant de la place du Peuple ou de celle de Venise, ne pouvaient être responsables de ce qui s'était passé sur la place Colonne, ni peut-être le savoir. Dans leur fureur aveugle, ils frappent jusqu'à des soldats et des officiers français. Ceux-ci portèrent plainte, dès le lendemain, à l'état-major ; mais, à leur grande surprise, le général de Goyon répondit et fit savoir, par l'intermédiaire du *Journal de Rome*, que les gendarmes pontificaux avaient agi d'après ses ordres et que les faits déplorables qui avaient eu lieu étaient les résultats d'une indignation naturelle chez des militaires offensés. Après une telle preuve de dévouement au saint-siége, en prenant sur lui des actes odieux qu'au fond du cœur, nous n'en doutons pas, il regrettait tout le premier, le général de Goyon déchirait tous les voiles et ne pouvait plus, aux yeux de la population romaine, être réputé impartial. Lui si jaloux de faire respecter son armée et d'en assurer la sécurité, il négligeait des plaintes trop légitimes, pour ne pas donner tort à la police romaine ; pouvait-il pousser plus loin l'abnégation ? Dans ces dispositions évidentes et nouvelles de son esprit, il faisait craindre qu'à la première occasion il ne s'engageât entre le peuple romain et l'armée française quelque lutte qui aurait de nouveau creusé un abîme entre eux, et qu'à tout prix les patriotes intelligents voulaient éviter. C'est pourquoi le comité national interdit toute démonstration ultérieure et donna l'ordre de se soumettre, les yeux fermés, à tout ce que les Français ordonneraient. Confiant dans l'intelligence des Romains, il leur fit connaître ses motifs, et il n'eut pas tort, car il fut religieusement obéi. « Ainsi, dit fièrement un mémoire manuscrit que nous résumons en ce moment, la collision qu'on voulait amener n'a pas eu et n'aura pas lieu. »

On a eu, dans ces derniers temps, des exemples incroyables de la soumission des Romains. Le 15 août, par exemple, à l'occasion de la fête de l'empereur, le général de Goyon, craignant des manifestations bruyantes, avait défendu de faire entendre aucun autre cri que celui de : Vive Pie IX ! Dans la soirée, il vint rendre visite aux officiers réunis à leur cercle, sur la place Colonne. A travers les flots pressés de la foule, il eut de la peine à se frayer un passage ; les officiers, aussitôt qu'ils eurent aperçu leur chef, oubliant leur consigne, s'écrièrent d'une commune voix : *Vive l'empereur !* Les Romains auraient voulu suivre cet exemple ; mais ils se rappelèrent la défense, et, plus maîtres d'eux, ne s'associèrent que silencieusement à cette démonstration ; ils levèrent tous le chapeau en l'air, mais aucun cri ne sortit de leurs rangs. Un autre jour, nous ne savons plus pour quel motif, plusieurs

Digitized by Google

centaines de Romains s'étaient emparés de quatre gendarmes pontificaux et les menaient au Tibre, dans le dessein de les y noyer. Une âme charitable accourut chez le prévôt de la gendarmerie française, M. Belot de la Digne, lui fit connaître ce qui se passait et l'invita à prendre des mesures pour éviter un malheur. Le prévôt, sans se déranger davantage, ordonna à son planton Carrière de se rendre sur les lieux et de dégager les gendarmes menacés. Le planton partit comme pour l'entreprise la plus facile du monde. Arrivé seul au milieu de cette foule, il dit ces simples paroles : « Allons, mes enfants, laissez ces hommes tranquilles et que chacun de vous aille à ses affaires. » Et tout le monde à l'instant de se disperser, les uns en serrant la main au gendarme Carrière, les autres en criant : *Vive la France!*

Voilà ce que le comité obtient de cette population énergique, ardente, irritée. La France, quoique redoutée par la force de ses armes, rencontrerait sans lui des résistances dont elle n'aurait raison souvent que par une répression violente. Il y a trois gouvernements à Rome : celui du pape, qui se sentant soutenu, peut tout se permettre ; celui du général en chef de l'armée française, qui ne saurait avoir moins de pouvoir que celui qu'il protège, mais dont l'autorité dépend de la conviction où sont les Italiens qu'ils ne pourraient vaincre la France ; enfin celui du comité, qui commande seul aux âmes et aux volontés. En conduisant les Romains, en réglant leurs manifestations, en les empêchant d'en faire d'inconsidérées et de n'en pas faire du tout, il rend à la cause nationale, avec plus de modération et de sens, un service analogue à celui que Mazzini rendait jadis à l'Italie en l'agitant pendant vingt années, et qui permit à M. de Cavour de dire au congrès de Paris que depuis 1820 l'Italie se tordait sur son lit de douleur.

C'est un danger, en effet, pour tout peuple mécontent et malheureux que de rester paisible. Que demandez-vous pour lui ? s'écrie-t-on alors ; il ne se plaint point, il est satisfait. Pour ôter cet argument aux ennemis de la cause italienne, le comité ne tarda pas à ordonner aux Romains de secouer leur apparente léthargie. Mais il donna par là une nouvelle et bien remarquable preuve de force, car en autorisant de nouveau les manifestations, il sut toujours les contenir dans les limites qu'il avait fixées d'avance. On se rappelle l'accueil fait à M. de la Minerve, ministre du Piémont, quand il reçut ses passe-ports ; cette démonstration, quoique interdite par M. de Goyon, s'accomplit sans donner lieu à l'intervention de la force armée, tant les Romains y mirent de prudence. Il en fut à peu près de même le 13 février, à la nouvelle de la prise de Gaëte : vingt mille citoyens accourus sur le *Corso*

Digitized by Google

firent éclater la joie publique; mais sur l'invitation toute paternelle du prévôt de la gendarmerie française, envoyé par le général en chef, ils se retirèrent sans la moindre protestation. Le lendemain, M. de Goyon crut devoir qualifier cette manifestation d'escapade puérile, dans un de ces ordres du jour dont il se montre peut-être un peu prodigue. S'il avait raison, pourquoi exila-t-on à ce sujet dix-sept pères de famille, tous hommes considérables? Pourquoi M. de Goyon lui-même, pendant trois soirées consécutives, tint-il un bataillon — d'autres disent un régiment — en bataille sur la place Colonne? Pourquoi fit-il parcourir le *Corso* par des patrouilles d'une compagnie entière?

Les Romains se montraient prêts à tous les sacrifices. Quand les troupes italiennes durent entrer dans les Marches et dans l'Ombrie, c'est-à-dire au mois de septembre de l'année dernière, les chefs du parti national pensèrent qu'il convenait que quelques centaines de citoyens se rendissent à Orvieto, pour montrer que la population romaine s'associait de cœur à l'expédition; il y eut bientôt plus de mille inscrits sur ces listes qui ne pouvaient être dressées que secrètement. Un télégramme de Turin ayant enjoint de ne pas laisser partir cette jeunesse, on eut cette fois toutes les peines du monde à la contenir: et il fallut permettre à quelques-uns de s'enrôler parmi les volontaires du colonel Masi, tandis que d'autres s'acheminaient vers la Toscane, et, de là, s'embarquaient pour la Sicile avec Garibaldi. S'agit-il de sacrifices pécuniaires? Après tant de souscriptions, dont quelques-unes ont été indiquées plus haut, le comité trouva 10,000 francs pour aider à l'expédition de Sicile; il en eut bientôt réalisé 40,000 pour élever une statue à M. de Cavour après sa mort, sans compter des engagements pour une somme équivalente. Il faut savoir gré aux Romains de vider si volontiers leur bourse, car la condition économique du pays et la situation présente de l'Italie les mettent à la gêne, et les excuser s'ils se montrent plus rétifs à donner leur signature. Afin d'attirer sur Rome l'attention de l'étranger, le comité national imagina de rédiger deux adresses, l'une à Victor-Emmanuel pour l'inviter à venir prendre possession de sa capitale, l'autre à Napoléon III, pour le prier de respecter le principe de non-intervention à Rome, comme il le respectait et le faisait respecter partout ailleurs. Neuf mille cinq cent quatre-vingt-six signatures furent recueillies. C'est peu, si l'on considère que la ville éternelle a cent soixante-dix mille habitants, et que les opposants se flattent d'être de beaucoup les plus nombreux; mais c'est beaucoup, eu égard à la difficulté qu'il y avait de faire circuler les

Digitized by Google

feuilles, la police ayant promis un prix de 2,000 fr. à qui lui en rapporterait une seule. Ainsi parmi ces dix mille personnes qui avaient donné leur signature, et tant d'autres qui la refusèrent par crainte de se compromettre, il ne se trouva pas un traître; le même fait avait été déjà remarqué lorsque Félix Orsini, échappé des prisons de Mantoue, demeura caché pendant trois mois chez des paysans de la province, et rien ne saurait faire plus d'honneur au patriotisme des Italiens. Ajoutons, pour expliquer comment les signatures ne furent pas plus nombreuses, qu'on avait exclu toutes les personnes qui ne savaient pas écrire, ou comme on dit en Italie, les *inalfabeti*, entre lesquels quatre mille vinrent expressément donner leur adhésion; que la ville de Rome a dans l'exil cinq mille de ses citoyens qui auraient tous signé du premier au dernier; qu'enfin tout le monde n'a pas assez de courage civil pour s'exposer de gaieté de cœur à la prison, au bannissement, à une destitution certaine. Accourir sur la place publique, le couteau dans la poche, paraît aux Romains chose plus faisable que d'apposer son nom au bas d'une feuille de papier. C'est qu'en effet des hommes soumis à l'arbitraire doivent chercher avant tout à ne point fournir de preuves à leurs ennemis; ils ne peuvent nier leur signature, tandis qu'ils se flattent toujours de se perdre dans la foule. Or c'est la police qui règne à Rome, et non la loi. La loi ne donne à la police l'autorisation d'envoyer personne en exil, et la police y envoie qui elle veut; la loi exige, même à Rome, qu'un citoyen arrêté soit renvoyé dans les vingt-quatre heures devant le tribunal compétent; et la police arrête les gens, les retient plusieurs mois en prison, les délivre sans procès, refuse de leur dire pourquoi ils ont été incarcérés et pourquoi élargis, les condamne enfin au *precetto*, c'est-à-dire à ne point sortir des murs de la ville, à ne parler à aucune personne suspecte, dans la rue, à ne point aller au spectacle et à être rentrés chez eux avant l'*Ave Maria*; la loi interdit de prolonger le *precetto* au delà d'une année, et la police le fait durer tant qu'il lui plaît; les institutions de Benoît XIV défendent sous des peines très-sévères de destituer des employés sans leur avoir auparavant communiqué les accusations dont ils sont l'objet, et néanmoins le gouvernement destitue sur information secrète, ou plus souvent encore par un simple et soudain effet de sa volonté. C'est ainsi que des centaines de familles sont dans la misère depuis 1849, par suite de destitutions prononcées à cette époque, et dont on n'a jamais fait connaître les motifs. On les devine toutefois : au lendemain de la restauration pontificale par les armes de la France, la cour du Vatican ne voulut plus compter au nombre de ses serviteurs des hommes qui, même dans

Digitized by Google

les emplois subalternes, avaient continué de servir l'État sous la République.

Nous espérons que les détails qui précèdent suffisent pour établir l'opinion qu'ont les Romains sur les graves événements qui se déroulent, depuis quelques années en Italie. Ceux qui douteraient encore, pourraient faire appel aux voyageurs de bonne foi : est-il vrai, oui ou non, qu'il suffit de se promener une demi-heure dans les rues de Rome pour entendre chanter ou siffler l'hymne de Garibaldi? Est-il vrai, oui ou non, qu'une foule de citoyens portent la barbe à la manière du roi Victor-Emmanuel? Est-il vrai, oui ou non, que les Romains ne laissent échapper aucune occasion de manifester leurs sentiments? Ils ne vont guère à l'église; mais on les y voit accourir en foule le jour où parmi les paroles de la liturgie se trouvent celles-ci : *Emmanuel rex et legifer noster*, etc. Ils n'aiment guère M. de Mérode; mais, si par hasard le programme du concert militaire qu'on exécute chaque dimanche sous les fenêtres de ce ministre, contient le *Miserere* du *Trovatore*, les Romains accourent en foule, écoutent en silence tous les autres morceaux et applaudissent celui-là à tout rompre, parce que le *Miserere* est le psaume des morts et des agonisants. On sait qu'au théâtre les moindres allusions sont saisies, saluées avec enthousiasme, et il y en a tous les jours de nouvelles. Nous sera-t-il permis à cet égard, de citer quelques souvenirs personnels? Nous nous trouvions à Rome dans un temps de chaleurs tropicales, qui eût ôté aux plus méridionaux des hommes le goût du théâtre. Une fois cependant nous nous risquâmes au mausolée d'Auguste, où du moins le spectacle a lieu en plein air; on jouait le drame célèbre et suranné de Fualdès, et le spectacle commençait à cinq heures du soir; dans ce pays de misère dramatique, ce n'est pas peu de chose que l'économie des lumières. Quand vint l'heure de l'*Ave Maria*, les mille cloches de Rome se mirent à carillonner et à troubler à qui mieux mieux la représentation. Aussitôt de toutes parts s'élevèrent de bruyantes clameurs, des sifflets se firent entendre, entremêlés d'imprécations très-claires et qui faisaient bien voir que l'interruption du spectacle était le moindre souci des spectateurs.

Un autre jour, l'atmosphère étant moins embrasée qu'à l'ordinaire, nous essayâmes d'entrer au théâtre *Valle*, pour entendre quelques phrases sortir de la bouche du fameux acteur Salvini, que nous avons eu, il y a trois ans, à Paris. Nous restâmes à peine quelques instants, l'allusion que nous ne cherchions point nous saisit au passage : « L'espérance, dit Salvini, est le dernier bien qui nous reste, et nous espérons toujours (drame intitulé *la Madre siciliana*). » De vifs applaudissements

Digitized by Google

saluèrent cette maxime qui répondait si bien à la secrète préoccupation des esprits. Les allusions manquent-elles? On a la ressource des bouquets à couleurs nationales avec la croix de Savoie, qu'on jette aux actrices; on applaudit les danseuses qui ont des rubans tricolores; il suffit même qu'elles aient du vert, du blanc et du rouge dans leur toilette, pour provoquer des acclamations; quelquefois on jette sur la scène des bouquets aux couleurs pontificales, dans le dessein manifeste de soulever un orage, et ces bouquets-là, bien entendu, sont les seuls que les femmes de théâtre ne ramassent jamais.

Les progrès de la hardiesse publique sont si grands et si sensibles que les Romains qui revoient Rome après plusieurs années d'absence, ont peine à reconnaître certains de leurs compatriotes, autrefois pleins de circonspection ou même dévoués au saint-siége, tant ils parlent avec liberté. De l'aveu des papalins, ou, comme le peuple les appelle, des Barbacani, — un nom dont la signification originelle nous échappe, mais qui, suivant un cocher que nous interpellions, signifie « mauvaises gens, » — les ennemis du saint-siége forment à Rome les deux tiers de la population. C'est faire encore la part belle aux partisans du gouvernement pontifical ; mais tenons-nous-en à cette évaluation: il est au moins permis de se demander comment est composé ce troisième tiers. Or si l'on considère qu'il y faut comprendre les moines et les prêtres, les domestiques des cardinaux et des prélats, une partie des employés qui vivent des abus plus que de leur place, enfin un petit nombre de nobles arriérés et de fanatiques de haut et de bas étage, on conviendra qu'il est bien difficile de respecter les principes de l'arithmétique et de ne pas soutenir que les trois tiers de ce tout-là ne sauraient être égaux. C'est ce qui fait que lorsque le peuple romain se passe la fantaisie d'une manifestation, il y va par vingt mille hommes, tandis que les démonstrations en l'honneur du pape, toutes préparées longtemps à l'avance [1], se composent à peine de quelques centaines de personnes, parmi lesquelles il faut compter les étrangers. Il faut quelquefois quinze jours d'embauchage pour aboutir à ce piètre résultat. Un des chefs du comité national s'engageait, un soir devant nous, à faire descendre, le lendemain matin, trente mille hommes dans la rue, si le général de Goyon voulait seulement promettre de ne pas les disperser par les armes.

Que le peuple romain ait tort ou non de ne point se trouver heu-

[1] Nous savions à Rome, dès le 20 août, qu'on préparait une démonstration pour le 8 septembre, fête de la Nativité de la Vierge, que le pape célèbre en se rendant dans une des églises de la place du Peuple.

Digitized by Google

reux sous le gouvernement temporel du pape, c'est une question qu'on peut discuter et que, pour notre part, nous croyons résolue; mais ce qu'on ne saurait nier, c'est qu'il ne sait pas connaître son bonheur. Si Pie IX pouvait compter sur la pluralité de ses sujets, il y aurait un moyen si simple de couper court à toutes les prétentions du gouvernement italien sur Rome! A l'ombre des baïonnettes françaises, avec les moyens d'influence, — nous ne voulons pas dire de corruption, — qu'une longue possession donne au saint-siége, qui empêche de faire un plébiscite, d'inviter les Romains à dire s'ils veulent ou non rester sous l'autorité paternelle du souverain pontife? Les Italiens auraient peut-être le droit de craindre que le suffrage du parti libéral ne fût pas entièrement libre; cependant ce parti accepte l'épreuve, il se déclare prêt à s'y soumettre, même dans les plus mauvaises conditions. Mais l'urne du scrutin ne sera point ouverte, et le gouvernement qui refuse d'imposer silence à ses ennemis en comptant les voix, peut être légitimement soupçonné de les avoir contre lui.

Ennemi du pouvoir temporel, le peuple romain l'est-il aussi du pouvoir spirituel, en d'autres termes de la religion catholique? Les avis sont partagés à cet égard. On dit, il y a longtemps, que de toutes les villes soumises à l'Église romaine, la moins croyante, la moins religieuse c'est Rome. Ceux qui parlent ainsi se laissent trop facilement aller, nous le pensons, au désir de faire une antithèse. Pour dire la vérité, Rome est encore catholique, mais elle l'est mal, elle n'a guère conservé de la religion que les formules, les pratiques, les superstitions, et grâce aux malheurs qui ont désolé l'Italie depuis cinquante ans, grâce surtout aux cruelles déceptions de ces dernières années, l'esprit d'incrédulité fait chaque jour de nouveaux progrès. Seulement ce n'est point par la raison, comme d'autres peuples, que les Romains arrivent ou arriveront à l'incrédulité, c'est par la haine. On se rappelle ce juif de Boccace qui, étant venu à Rome, s'y convertit à la religion catholique, parce que, pour subsister depuis des siècles, malgré tant d'abus et de turpitudes, il faut visiblement qu'elle soit divine. Les Romains font le raisonnement contraire, et nous ne nous chargeons pas de dire qui, d'eux ou de ce plaisant juif, raisonne le plus juste. Il est certain toutefois que la haine est mauvaise conseillère, que Rome, avec ses traditions et ses splendeurs, n'a rien à gagner au schisme ou à l'hérésie, à la proscription simultanée du trône et de l'autel; mais il ne faut pas demander aux peuples ces abstractions, dont les fortes têtes ou les consciences résolues sont seules capables. En voyant des prêtres, des élus de Dieu, mal gou-

Digitized by Google

verner à leur gré, comment de simples mortels ne seraient-ils pas amenés à douter de ce caractère sacré qu'on dit infaillible dans l'ordre spirituel et qui est si faillible dans l'ordre temporel ? Nous ne voulons pas tomber dans des déclamations vulgaires et nous ne dirons rien des désordres qui déshonorent une partie du clergé italien, de l'attitude mondaine, peu recueillie des prêtres et des moines à l'église ; mais ce que nous ne disons pas, d'autres le disent, le répètent, le commentent et il en résulte un dommage incalculable pour la religion. Les hommes de quarante ans se rappellent fort bien qu'au temps de leur jeunesse, tous les passants levaient le chapeau devant les madones qu'on rencontre dans des niches, au coin des rues, et faisaient la génuflexion devant les églises, devant les moindres chapelles. Que les temps sont changés ! Aujourd'hui ce n'est même plus faire acte d'opposition que de s'abstenir de ces marques de respect. Les uns ne pensent plus à les donner, les autres à trouver mauvais qu'on ne les donne pas. Ce n'est pas tout. Du plus loin que les Romains voient apparaître, dans la rue, le *santo*, c'est-à-dire le saint sacrement, le viatique, ou seulement une procession, ils prennent à la hâte par un autre côté, pour ne point risquer, en refusant l'adoration, d'être *empoignés* par la police ; car si la police tolère l'oubli des madones et des églises, elle ne plaisante pas au sujet du *santo*. Si, sur son passage, vous voyez quelques personnes agenouillées, ne vous hâtez pas de juger : ce sont infailliblement des Napolitains, venus à la suite de l'ex-roi de Naples ou à l'occasion des derniers événements. On sait en effet que les provinces napolitaines sont de toute l'Italie celles qui ont la religion la plus démonstrative, la plus prodigue en signes de croix et en génuflexions.

Même dans le menu peuple, on ne voit point à Rome comme à Naples ou à Messine, par exemple, des hommes, les uns en haillons, les autres bien vêtus, s'agenouiller dévotement devant le moindre autel de chaque église ; en baiser d'un air béat les marches, où, sans respect pour le lieu saint, prêtres et laïques crachent à l'envi ; multiplier les signes de croix, rouler les yeux, pousser des soupirs à renverser les murailles. Comparé à ces méridionaux, le Trastévérin est un libre penseur, il ne fourmille point dans les églises, même à l'heure des *funzioni*, et il a trop de gravité naturelle pour faire parade de sa religion, quand il en a.

Un fait toutefois semble contredire cette affirmation. Au fond d'une foule de boutiques on voit une madone en plâtre ou en papier grossièrement enluminé, qu'éclairent tantôt une, tantôt plusieurs chandelles,

Digitized by Google

quelquefois de petites lampes à l'huile ou même des becs de gaz, selon l'aisance ou la dévotion du boutiquier. Les libéraux donnent de ce culte de la madone domestique une explication qu'on peut contester, mais qui est trop caractéristique pour n'être pas rapportée. Un règlement de police ne permet pas que les boutiques restent ouvertes pendant les *sagre funzioni ;* mais comme il est avec la police des accommodements, on peut, si l'on est bien avec elle, laisser les portes entre-bâillées et ainsi ne pas interrompre entièrement son commerce. Or l'on n'est bien avec elle qu'autant qu'on a une madone en évidence, et l'on obtient d'autant plus ses faveurs qu'on brûle plus de suif ou d'huile devant cette protectrice du foyer. Quelques boutiquiers libres penseurs l'ayant voulu supprimer, ont été rigoureusement contraints de fermer leurs portes aux heures prescrites, et n'ont obtenu de nouveau quelque tolérance qu'en la recollant au mur ou la rétablissant sur son piédestal. Seule, une minorité courageuse a mieux aimé se soumettre aux prescriptions gênantes de la police, que d'acheter son bon vouloir par une capitulation de conscience; mais le nombre est bien faible de ces hommes résolus dans une classe profondément ignorante, à Rome surtout, et qui, faute de lumières, ne connaît d'autre loi que l'intérêt. Il est si tentant de ne point laisser un avantage commercial à des concurrents et d'acheter à si peu de frais, avec le droit d'avoir sa porte ouverte, la certitude d'échapper à mille vexations, à mille taquineries dont la police ne se fait pas faute envers les récalcitrants !

Cette raison du culte de la Madone est assurément curieuse à connaître, elle a même sa part de vérité ; mais, on ne saurait le nier, elle est insuffisante. Les Madones ne sont pas moins nombreuses à Naples, et là, cependant, on pourrait les supprimer sans crainte de déplaire au gouvernement italien. Si ce culte se perpétue à Rome, c'est pour des raisons très-diverses. Les uns, comme nous l'avons vu, n'ont d'autre motif que d'acheter la complaisance de la police ; les autres ont le goût de l'officiel et affichent une madone comme ailleurs on affiche le buste du prince régnant; ceux-ci sont sincèrement dévoués à la religion et au gouvernement; ceux-là séparent encore, par la pensée, le régime clérical, qu'ils détestent, et la religion de leurs pères, qu'ils continuent de respecter et de pratiquer; enfin, pour le plus grand nombre, le culte de la Madone est en quelque sorte instinctif; dans ces images, dans ces statuettes ils voient encore comme leurs dieux lares, renouvelant ainsi, exagérant même et dénaturant l'ancienne tradition de Rome païenne. En général, la

Digitized by Google

religion, dans la ville éternelle, tourne vite à la superstition, comme dans tous les pays méridionaux, et quand elle n'est pas de pures pratiques, elle ne tarde pas à disparaître sous la répulsion qu'inspire le gouvernement pontifical. C'est ainsi qu'il est essentiellement vrai de dire qu'à Rome du moins, sinon dans tout le reste du monde catholique, le plus grand service qu'on pût rendre à la religion, serait de supprimer au plus vite le pouvoir temporel.

On connaît maintenant la majorité libérale et patriote du peuple romain, retenue aux souvenirs du passé par d'anciennes habitudes, mais exaspérée contre ses maîtres; indépendante et fière au point que les mendiants eux-mêmes, si nombreux à Rome, tendent la main et demandent, mais s'éloignent sans insister dès qu'ils voient qu'on ne veut point leur donner; digne enfin de ses ancêtres par son énergie et sa bravoure, dont elle a donné des preuves si éclatantes en 1849, pendant le siége. C'est la mode, nous le savons, dans un certain parti, de soutenir que Rome a été défendue contre les Français par des révolutionnaires étrangers à cette ville; reproduisons donc les chiffres, puisque la calomnie ne se lasse pas. Sur dix-neuf mille hommes qui soutinrent les attaques de notre armée, il n'y avait que dix-huit cents personnes étrangères aux États pontificaux, et trois cent cinquante seulement étrangères à l'Italie. L'élément étranger entrait pour une plus grande part dans l'état-major, sans être pourtant très-considérable : sur vingt-deux officiers, sept étaient romains, sept italiens, huit étrangers. Laissons son honneur à ce peuple, puisque nous lui avons pris sa liberté, et n'oublions pas que les soldats romagnols, vainqueurs avec les volontaires vénitiens à Castelfidardo, sont au nombre des meilleures recrues de l'armée italienne.

## II

Si peu nombreux que soit à Rome le parti clérical, il existe, il se remue, il fait beaucoup de bruit; on ne saurait donc le passer sous silence. C'est de lui qu'on pourrait dire qu'il est surtout composé d'étrangers, car les Italiens, même les cardinaux et les prélats, sont toujours susceptibles de tempéraments. Ceux qui font de la politique à outrance, ce sont les hommes du Nord, très-impopulaires dans les États pontificaux, mais qui suivent la vraie voie du catholicisme cosmopolite, mécontent d'être lié aux questions italiennes. Ils forment

Digitized by Google

l'état-major de cette grande armée sanfédiste qui occupe toute l'Italie, toute l'Europe, mais qui tient à Rome son corps d'élite, sa réserve, dans laquelle, au milieu de beaucoup d'étrangers se trouve un certain nombre de Romains. C'est eux qui, placés dans les fonctions publiques, reçoivent congé les jours où le pape doit parcourir les rues, afin d'augmenter le nombre de ceux qui crient : *Vive le pape-roi!* sur son passage, suivant la formule récemment adoptée par les meneurs, malgré Pie IX lui-même, qui préférait, comme moins révolutionnaire, ce vivat des anciens temps : Saint-Père, donnez-nous la bénédiction (*Santo-Padre, dateci la benedizione*)! Voulez-vous observer le noyau de cette petite armée? Allez, le soir, dans une petite église située entre le *Corso* et le Collége romain : vous verrez arriver processionnellement, croix et prêtres en tête, une ou plusieurs bandes d'hommes vêtus de noir et la plupart armés d'une canne. Ils entrent dans l'église, marmottent des prières, écoutent ou font semblant d'écouter une prédication le plus souvent insignifiante, mais qui, dans les moments de lutte, prend un caractère politique, ce qui explique peut-être la présence des cannes. La prière finie, la bénédiction donnée, ils se retirent, à la nuit noire, par petits groupes d'une douzaine de personnes, les mains jointes, avec un air de componction qu'accuse leur démarche et qu'on surprend sur leurs visages, quand ils passent sous les réverbères; ils récitent à haute voix, sur le ton le plus monotone, le chapelet, des psaumes ou des litanies. Ce sont les membres d'une confrérie instituée, il y a cent ans environ, par le jésuite Caravita. Le vendredi, c'est jour de fête pour la confrérie : à un moment donné, toutes les lumières sont éteintes dans l'église; vous entendrez alors quelques-uns de ces pieuses gens confesser à haute voix un ou deux péchés assez véniels, qui pèsent sur leur conscience scrupuléuse, puis des coups violents retentissent : n'ayez peur, les confrères s'administrent à eux-mêmes la discipline. C'est un spectacle dont ceux des Romains qui sentent tant soit peu le fagot se montrent très-friands. D'aucuns disent qu'on n'éteint les lumières que pour frapper plus librement sur les bancs, sous prétexte de frapper sur les reins. Celui-ci verse une bouteille d'encre dans le bénitier, et les disciples du père Caravita se barbouillent le visage en sortant, pour faire avec l'eau bénite le signe de croix. Celui-là, non moins malin et plus audacieux, profite du moment où les lumières sont éteintes pour confesser une personne présente. Il la désigne clairement et s'accuse en son nom des plus énormes péchés. Le principal intéressé proteste, défend sa pudeur calomniée; mais avant qu'on ait rallumé les cierges, l'impudent

Digitized by Google

parpaillot a quitté adroitement sa place et, après un si grand scandale, ne peut plus être retrouvé.

On voit par ce qui précède ce que font les jésuites à robe courte et à courte vue, et, tout ensemble, les sentiments qu'ils inspirent : nul ne ferait de telles facéties à des gens qu'on prendrait au sérieux. C'est ce même parti qui entretient le commerce de l'église d'*Ara cœli*, située sur le Capitole. Il y a, comme on sait, dans la sacristie une petite poupée de bois, grossièrement sculptée, revêtue d'une robe d'enfant nouveau-né et toute couverte de pierreries. Dans un coin de la robe, on lit ces mots écrits dans un cercle : *Ex pannis et capillis*, ce qui veut dire qu'il y a là des cheveux de Jésus-Christ et un morceau de son vêtement. Cette poupée, qu'on appelle le *Bambino*, a la réputation de faire des cures miraculeuses : on l'apporte chez les malades, et ceux qui ne meurent pas attribuent au *bambin* leur guérison, ce qui augmente sa clientèle dans la ville, parmi ceux même qui n'ont conservé de la foi de leurs pères que des superstitions. Les moines d'*Ara cœli* montrent volontiers, moyennant quelque *piccola moneta*, cet objet de leur culte aux voyageurs curieux. Le frère de service commence par allumer des cierges, puis il ôte sa calotte, ouvre l'armoire, s'agenouille, fait le signe de la croix, prononce une petite prière, tire la caisse, la baise et la découvre enfin, exposant aux regards le bambin miraculeux. Ne faites pas de questions indiscrètes : il vous serait répondu qu'il est impie de douter des miracles et que les personnes guéries peuvent en faire foi. Dirigez-vous de là vers l'église Saint-Augustin : vous y verrez, près de la porte d'entrée, une madone de grandeur naturelle, aux pieds de laquelle brûlent beaucoup de lampions et sont prosternés de fervents adorateurs. Les croyants disent que cette statue est l'œuvre de Sansovino; les archéologues affirment qu'elle est d'un travail antique et représente Agrippine. Nous aimons à croire que les archéologues se trompent, car il faudrait admettre qu'Agrippine fait aussi des miracles. Seulement elle ne se transporte pas à domicile, comme le *Bambino* ; il faut venir chercher dans l'église la guérison, qui s'obtient en baisant le pied de la madone et en se frottant le front avec un peu de l'huile des lampions. Parmi ceux qui ont recours à ce genre de médecine, nous n'avons vu et il n'y a guère, assure-t-on, que des mendiants en haillons, ce qui s'explique, disent les Romains, par ce fait qu'on donne à ces fidèles du pain et des soupes. Nous ne nous portons point garant de cette assertion; ce qui est certain, du moins, c'est qu'on ne donne rien à ceux qui baisent le pied du saint Pierre de bronze qui est dans l'église dédiée à cet apôtre, et que ce pied est infiniment moins baisé.

Digitized by Google

Nous ne citons pas ces faits parce qu'ils sont extraordinaires : on en trouverait de semblables dans tous les pays catholiques, et nous n'avons pas à rappeler des noms de madone qui sont présents en France à toutes les mémoires; mais ne fallait-il pas montrer ce qu'est la religion à Rome, quand elle s'y montre? C'est la superstition dans ce qu'elle a de plus aveugle, attendu qu'elle est fondée sur une ignorance à laquelle celle d'aucun autre pays, si ce n'est Naples, ne saurait être comparée. La présence de l'armée italienne suffirait, pour commencer, à répandre bien des lumières, ou, du moins, à dissiper bien des ténèbres; et l'on comprend que le saint-siége ne veuille point exposer les Romains au contact de ces soldats du Nord qui, parlant leur langue, seraient infiniment plus dangereux pour le maintien des superstitions jugées nécessaires, que ne peuvent l'être les Français. Voyez en effet ce que font les officiers sardes sur les territoires jadis pontificaux qu'ils occupent. Il y avait, au mois d'août dernier, près de la nouvelle frontière, une madone établie dans le creux d'un arbre; elle paraissait par moments, puis disparaissait. Les paysans de crier au miracle; pleins de respect et d'effroi, ils apportaient des offrandes, qui disparaissaient comme la madone, mais, bien entendu, quand ils avaient eux-mêmes tourné les talons. Le capitaine Gusmarolli, voulant éclaircir ce mystère, donna l'ordre de monter sur l'arbre; il faillit être lapidé, tant était grande l'indignation dans tout le voisinage. Les soldats de la compagnie protégèrent heureusement leur chef et facilitèrent même l'exécution de l'ordre qu'il avait donné. On trouva l'arbre complétement creux jusqu'aux racines; là, il communiquait avec un souterrain long d'un quart de mille, qu'on suivit dans toute sa longueur, et au bout duquel on trouva un homme d'une cinquantaine d'années qui tirait la ficelle et vivait des offrandes. Ce fut le tour du bonhomme d'être menacé du sort de saint Étienne. Les féroces Piémontais le sauvèrent, et personne, aux alentours, ne croit plus à la madone du chêne. Combien faudrait-il d'histoires semblables pour ramener les contrées les plus superstitieuses à une religion mieux entendue?

Mais c'est assez nous occuper de cette foule aveugle, qui est l'armée du sanfédisme,—baïonnettes inintelligentes ou plutôt poignards inintelligents, s'il en fut,—plutôt qu'elle n'est le sanfédisme lui-même. L'état-major et la tête s'en trouvent dans le haut clergé et chez les jésuites. Nous ne parlerons point ici de leurs menées souterraines pour la propagation de leurs doctrines; il suffira de les montrer mêlés aux affaires présentes. Avant de savoir ce qu'ils font, voyons d'abord ce qu'ils pensent :

Digitized by Google

nous trouverons peut-être dans l'opinion qui a cours parmi eux quelques lumières sur les difficultés de la question romaine.

« L'avenir est à nous, disent-ils. L'Église a déjà souffert une quarantaine de persécutions, elle souffre maintenant la quarante-unième, elle en sortira victorieuse comme de toutes les autres. Ce n'est qu'un moment dur à passer. Nous ne nous faisons pas d'illusions : nous quitterons probablement Rome, nous aurons l'exil, sinon la captivité de Babylone; mais nous reviendrons infailliblement à la mort de Napoléon III. » *Patiens quia æternus*, voilà l'idée. Représentez-vous maintenant ce parti, résolu à attendre, à ne point attaquer ouvertement le premier, en face d'un prince patient, lui aussi, accoutumé à ne rien précipiter, à profiter des événements, sans essayer de leur faire violence, et vous comprendrez, sans qu'il soit besoin d'en dire davantage, pourquoi la solution désirée subit tant de retards. La France est à Rome en face du sanfédisme : elle ne veut point qu'il renouvelle les manœuvres qui aboutirent, en 1848, au départ de Pie IX pour Gaëte : elle ne veut point qu'on entraîne le pape vers la terre d'Autriche et qu'on l'abrite derrière les meurtrières et les canons de Vérone.

Quelques personnes, nous le savons, assurent que, malgré les apparences, cette fuite n'est point probable. Elles font remarquer qu'il faut un milliard pour nourrir la cour pontificale; que, par la force des habitudes, ce milliard est tout trouvé; qu'il vient régulièrement à Rome et s'y distribue à ceux qui en ont besoin pour rouler carrosse; qu'il prendrait peut-être moins facilement le chemin d'une autre ville; que, dans cette ville, il faudrait se faire des relations, et que la vie est courte... Ces considérations ont leur prix, mais nous ne les croyons pas concluantes. Elles ne s'appliquent qu'au parti italien du sacré collége et de la prélature, c'est-à-dire à ceux qui veulent que la papauté continue à se cramponner au Vatican comme l'huître à son rocher; mais les catholiques cosmopolites tiennent moins aux douceurs de la vie et plus aux émotions de la lutte : or dans un moment de crise, c'est eux infailliblement qui doivent prendre le dessus. Ce qui leur a nui jusqu'à présent, c'est leur violence : ils manquent de souplesse, et par là donnent à leurs adversaires des avantages dont leur bonheur veut que ceux-ci ne sachent pas profiter. Si les pontificaux italiens, à la tête desquels marche le cardinal Antonelli, savaient rester fidèles à leur devise, *Patiens quia æternus*, elle leur réussirait peut-être comme elle a réussi à Pie VII; mais cette patience dont on se vante, est bien plus dans les paroles que dans les actes. Les cosmopolites s'agitent en haine de ceux

Digitized by Google

à qui ils attribuent les malheurs de l'Église, et les autres entrent plus ou moins dans le complot, pour disputer la prépondérance et par crainte d'être amenés à cet abandon de Rome qui leur paraîtrait si cruel. Ainsi les deux factions qui entourent le pape, divisées sur tout le reste, s'accordent sur ce point que s'il est bien de se résigner aux maux inévitables, il est mieux de faire en sorte de n'avoir pas à se résigner. De là un travail souterrain, comme tout ce que font les sanfédistes, et qu'avec un peu d'attention l'on peut suivre facilement.

Descendez seulement à l'hôtel fameux de la Minerve : outre les prêtres que vous y verrez en grand nombre, vous remarquerez que chaque jour y amène des femmes seules, arrivant de France, d'Espagne, d'Allemagne, d'Irlande; femmes au regard oblique, soupçonneux, qui, dans chaque passant, dans chaque voisin, semblent craindre de rencontrer un ennemi. A peine débarquées, elles se font conduire chez le cardinal Antonelli, chez M. de Mérode, chez les jésuites. Elles apportent des nouvelles, des correspondances, des promesses, et même, assure-t-on, de l'argent. Serait-ce pour le denier de saint Pierre? Non, assurément, car le denier de saint Pierre se recueille à ciel ouvert, précaution bien utile pour stimuler la pieuse générosité des fidèles : n'a-t-on pas vu, dans ces derniers temps, les Augustins de Rome se faire tirer l'oreille, se laisser demander deux fois leur obole par le pape, et, poussés au pied du mur, vendre, tout riches qu'ils sont, plutôt que d'aliéner des rentes, un magnifique volume de leur bibliothèque pour quelques milliers de francs?

C'est donc pour les œuvres ténébreuses du sanfédisme que l'argent arrive par l'intermédiaire de ces femmes de bonne volonté. Quelles sont ces œuvres? Ici nous éprouvons un certain embarras à nous expliquer. S'il fallait s'en rapporter à l'opinion universellement accréditée à Rome, le sanfédisme ne nourrirait pas de projet plus caressé que d'attenter, au moment opportun, à la vie de Napoléon III. On ajoute même que la police française a recueilli des preuves et qu'elle les a mises sous les yeux du prince menacé. Nous n'avons aucun moyen de vérifier ces assertions injurieuses : si elles ne sont pas fondées, il serait bien désirable qu'elles fussent l'objet d'un démenti, soit de ceux qui ont fait, soit de ceux qui ont reçu la communication de ces preuves, car personne autre n'aurait qualité. Tout ce que le sanfédisme est admis à dire, c'est que, jusqu'à ce jour, rien dans les faits n'est venu confirmer les accusations dont il est l'objet.

Il ne sert à rien en effet de constater l'existence d'un comité qui tient ses séances au palais Braschi, et qui a pour président probable



Digitized by Google

le général napolitain Clary, pour secrétaire certain, un jeune prélat, Mgr Ricci, dont la haine pour le gouvernement français est bien connue. Ce comité existe, on n'en saurait douter, mais l'organisation et l'entretien du brigandage dans l'ancien royaume de Naples sont sa raison d'être : le général Clary est un serviteur zélé de François II, et Mgr Ricci n'a pas dédaigné, un moment, de se mettre lui-même à la tête des bandes organisées dans les États romains.

Pour suivre notre dessein qui est de montrer, dans les affaires de ce bas monde la main du sanfédisme, nous devons maintenant parler de ces efforts faits à Rome pour fomenter le brigandage sur la frontière napolitaine. On a vu dans l'article précédent ce qu'il faut penser des accusations qu'on porte à ce sujet contre le gouvernement pontifical ; il ne s'agit ici que des manœuvres du sanfédisme. Elles ne sauraient être contestées : un grand nombre de partisans du saint-siége les avouent, pour en décharger le Vatican. Elles sont d'autant plus importantes qu'elles se confondent avec le travail incessant de François II, de ses frères, de ses ministres, de ses affidés. Il y a association manifeste de ce prince avec le sanfédisme, mais non avec le gouvernement. Ne faut-il pas, en effet, que le cardinal Antonelli puisse répondre aux observations de la diplomatie qu'il ne sait rien de ce qui se passe dans cet ordre de choses, et qu'au surplus il a fait à la petite cour du Quirinal des représentations ?

Quand le sanfédisme, un peu en désarroi, fut assuré que le commandant en chef de l'armée française se croyait non-seulement le droit, mais encore le devoir de réprimer les mouvements populaires, ceux-là même qui ne menaçaient personne, le sanfédisme, sans perdre de temps, se réorganisa sous la protection de la police. Nous pourrions voir dans ce concours une première intervention du gouvernement romain ; mais comme à Rome, les royalistes sont plus royalistes que le roi, et que, dans une certaine mesure, l'action de la police est indépendante, nous passerons outre. Un Polonais, nommé Lubienski, le duc Salviati et le marquis Patrizi constituèrent un comité qui tint ses séances au palais Pamphili (*forum agonale*). La police mit à la disposition de ce comité sa caisse et les présidents des *Rioni* ou quartiers. Il eut dans le principe la mission d'enrôler des hommes robustes pour former un parti d'action, toujours prêt à se porter sur le passage du saint-père et à l'accueillir de vivats enthousiastes, et en même temps de dresser une liste des suspects. Il fallut renoncer à cette liste, car elle contint bientôt les trois quarts de Rome ; quant aux enrôlements, tout le zèle du monde n'en put procurer une centaine.

Digitized by Google

Le début, on le voit, n'était pas brillant. Pour cacher leur honte, les sanfédistes furent heureux de se perdre dans un comité rival que venait de fonder, sous les auspices de la légitimité, un certain comte Brunet, français et camérier d'honneur du pape. M. Brunet se mit en rapport avec le comité légitimiste de Marseille et en obtint la plupart de ces zouaves, auxquels l'escroc Gicquel et l'évêque de Poitiers viennent de donner une si réjouissante célébrité. On reprit en même temps la liste des suspects et l'on recommença de désigner à la police, qui sans doute paraissait tiède, les libéraux qu'il convenait d'envoyer en exil ou en prison. A l'arrivée de François II, sanfédistes et légitimistes subirent une nouvelle transformation et firent désormais partie d'un comité bourbonnien, présidé par le comte de Trapani, oncle du roi. Le secrétaire fut ce même général Clary, qu'on retrouve partout. Au nombre des membres les plus actifs furent dès le premier jour et sont encore aujourd'hui les abbés Ricci et Rocchetti ; le premier nous est connu, le second vit dans l'intimité du cardinal Antonelli. Ainsi, pour la deuxième fois, nous surprenons indirectement la main du gouvernement pontifical dans les manœuvres sanfédistes et bourbonniennes ; mais le secrétaire d'État ne peut-il pas dire qu'il s'en lave les mains et qu'il n'est pas responsable des faits et gestes de ses amis ? Quant au comte de Trapani, nous citerons une curieuse lettre de lui, datée de Frascati, le 30 juillet, surprise par les autorités françaises et remise au général de Goyon, le 1er août :

« Nous nous portons tous bien dans notre famille ; il en est de » même de nos affaires. La réaction fait beaucoup plus de progrès » dans les Calabres que partout ailleurs. Le baron Capitana en fait » partie ; il est un des plus riches du royaume et a à sa solde cinq » cents personnes armées pour garder ses propriétés. — J'apprends » que ces brigands de Français donnent la chasse à nos compagnons ; » mais ils en seront bientôt solennellement punis. Je vous raconterai » cela verbalement, ne pouvant le consigner ici. S... nous dit qu'il » apporte de bonnes nouvelles. L'empereur d'Autriche a fait connaître » au roi de ne pas quitter Rome, parce que bientôt une alliance offen- » sive et défensive va être conclue avec les peuples de l'Allemagne et » d'autres royaumes, après quoi la guerre sera déclarée. Il s'engage » en outre à continuer de prêter vie à la réaction napolitaine, de » même qu'il a conseillé au gouvernement pontifical de résister jus- » qu'à la dernière extrémité, et de semer dans ses provinces perdues » des germes de révolution. Espérons, mon cher ami, que Dieu châ- » tiera bientôt les assassins. Je vous recommande de me faire parve-

Digitized by Google

» nir les couronnes et les reliques dont je vous ai parlé. J'espère que » bientôt vous viendrez vous réunir aux amis.

» P. S. Présentez-vous au café de la Constance et tâchez d'y décou- » vrir si un certain Merenda a été arrêté. Dans l'affirmative, vous » m'en donneriez immédiatement connaissance. »

Ce Merenda, dont le comte de Trapani veut savoir le sort, était officier d'ordonnance ou aide de camp du général Clary, et au nombre des plus remuants fauteurs d'intrigues que François II eût à son service. Quelques personnes soutiennent cependant que ce prince est resté étranger à tout ce qui se fait en son nom, qu'il est au plus mal avec sa belle-mère et qu'il lui reproche amèrement de l'avoir mis où il est. Recourons donc aux documents qui nous apprendront ce que valent ces excuses, si contraires à l'axiome du droit : *Is fecit cui prodest.*

Le 27 juillet 1861, fut arrêté par la gendarmerie française le napolitain Giacomo Giorgi, âgé de cinquante ans, prévenu d'enrôlements clandestins. On trouva sur lui quatre-vingt-cinq napoléons, vingt et une pièces en or de la monnaie romaine et un écu romain, deux passeports, un du consul napolitain à Marseille, un de la police romaine, des listes de noms propres et enfin une instruction aux chefs de la réaction napolitaine. Il leur était recommandé, dans ce papier important, de se modeler sur Chiavone et de faire le plus de mal possible à l'ennemi. On leur proposait, au milieu de divers conseils de prudence militaire et de stratégie, les guérillas espagnols pour modèle. On les invitait à ne pas molester les gens inoffensifs, mais on ajoutait aussitôt : « Pour le moment, vous vous conformerez à ces instructions. Sous » peu vous recevrez de nouveaux ordres, relatifs à l'exécution des » grandes opérations qui se préparent, et jusqu'à nouvel ordre, vous » renoncerez à tout projet qui aurait pour but, soit la capitale, soit les » chefs-lieux des provinces. » Les différents chefs de l'insurrection sont, dans ce document, reconnus capitaines et les sergents-majors officiers, avec promesse formelle de la reconnaissance de ces grades, quand le roi sera remonté sur son trône. Celui qui écrit ces lignes, ajoute : « Adressez vos rapports à moi, sous le nom, pour le moment, » de Carlo Merlettini. Lorsque vous jugerez à propos de m'envoyer un » exprès, vous le dirigerez sur le palais du Quirinal, afin qu'on y puisse » apprendre où je demeure. »

Apparemment, la complicité du roi, niée à Rome et ailleurs, ne saurait être mieux établie. Qui donne ces instructions? La pièce où elles sont contenues ne porte pas de nom ; mais le procès-verbal d'arrestation de Giorgi le qualifie d'agent du général Clary. Dira-t-on que

Digitized by Google

cet officier, qui ne quitte pas le Quirinal, agit pour son propre compte et sans l'aveu de son maître? ce serait renouveler en matière grave la plaisanterie célèbre d'un théâtre du boulevard : « C'est la faute à Gringalet. » Ici, malgré tout notre désir de laisser, pour le moment, le saint-siége hors de cause, est-il possible de ne pas dire que le cardinal Antonelli protesta hautement contre l'arrestation de Giorgi? Il allégua que toute personne munie d'une carte de séjour était sous la protection du gouvernement, et que les Français n'y pouvaient toucher sans empiéter sur les droits du pape-roi. M. de Goyon s'empressa de reconnaître la justesse de ces observations, et, dès lors, le brigandage put s'organiser sans entraves. Giorgi, devenu impossible, à cause du bruit qu'avait fait son affaire, fut remplacé par l'éternel abbé Ricci et par un certain Arzilla, ex-major de carabiniers bourbonniens. Pour ne point revenir sur des faits dont tous les journaux ont retenti, il suffira de rappeler ici les instructions données à l'espagnol Borgès par le général Clary : nous ne croyons pas que depuis qu'elles ont été publiées, personne ait sérieusement contesté, comme on le faisait auparavant, la complicité de François II et des hommes de sa confiance dans le brigandage, dans ce que certaines feuilles appellent si audacieusement « l'insurrection nationale du royaume de Naples. » Il ne peut plus être question aujourd'hui que de justifier cette complicité, par la supériorité du droit des rois sur le droit des peuples.

Dès le premier jour, tous les comités, quels qu'ils fussent, séparés ou réunis, prirent à cœur d'organiser, d'alimenter des expéditions, d'abord dans les anciennes provinces des États romains, ensuite dans les Abruzzes. Les premières tentatives de ce genre aboutirent aux massacres de Carzoli, de Pereto, de Tagliacozzo, de la Sgurgola, de Collalto. A. Carzoli, notamment, les deux propriétaires Mavi et Delma furent tués dans la maison même de l'évêque Penna, fauteur notoire des brigands. Les chefs de ces bandes étaient, outre Giorgi, le fameux M. de Christen, aujourd'hui détenu à Naples et prévenu de tentative de complot pour restaurer les Bourbons et d'assassinat sur la personne du général Cialdini, un M. de Coutodon et un certain Louvera. Chassés par les troupes italiennes des territoires qu'elles occupaient, chefs et brigands furent reçus avec honneur dans les États pontificaux, d'où ils repartaient pour la frontière napolitaine, dès qu'ils avaient pu se fournir à nouveau d'armes, d'habits et d'argent. Dans les provinces napolitaines ils éprouvèrent tout d'abord d'autant moins de résistance, que le gouvernement de Turin avait fait la faute énorme de laisser se débander l'armée de François II, qu'il tenait sous sa main. Nous

Digitized by Google

n'insisterons pas sur le détail de ces faits : mieux vaut attendre le travail important que M. Marc Monnier prépare sur ce sujet. Ce qui appartient au nôtre, ce sont les efforts du sanfédisme pour embaucher les truands et les coquins dont il devait bientôt faire des héros. Voici, à cet égard, ce que nous trouvons dans un rapport de police à la date du 25 juillet :

« Quelques jours auparavant, des partisans du roi de Naples avaient acheté toutes les chemises rouges qui se trouvaient dans les magasins de Civita-Vecchia, puis ils les avaient expédiées à Naples pour faire de faux garibaldiens et provoquer une révolution. A Civita-Vecchia se trouvait, sous prétexte de prendre les bains, Mgr Borromeo, un des plus grands ennemis de la France, et, comme on sait, pourvu d'une charge de cour auprès de Pie IX. La maison de ce prélat était un conciliabule. Il y avait en même temps, dans la même ville, deux anciens journalistes français à Naples, MM. Danjou père et fils, qui feignaient de s'occuper d'affaires de chemins de fer, et n'étaient que des agents politiques. A Corneto, un nommé Ceccarelli était chargé des enrôlements : il promettait deux francs par jour et une prime de quarante francs au départ. On a surpris des déserteurs piémontais se rendant chez le général Bosco, etc. »

Ajoutons à ces précieux et positifs renseignements que le chevalier Giraffa tenait les enrôlements ouverts à Velletri. Dans Rome même le baron Trasmondo remplissait le même office à la Farnésine et le général Antonio Ulloa au palais Farnèse, propriété, comme le précédent, de François II. Durant toute cette campagne du brigandage, quiconque passait devant ces deux bureaux de recrutement, pouvait voir sur la porte, couchés ou debout, endormis ou éveillés, des campagnards qu'à leur costume on reconnaissait facilement pour des habitants de la frontière.

Ce travail de tous les jours aurait dû contenter l'activité des sanfédistes, mais il ne l'épuisait point. Ces partisans zélés trouvaient du temps pour inonder Rome et l'Italie de proclamations et de manifestes qui méritent bien un instant d'attention. Il y a quelquefois dans ces documents plus de violence que d'esprit, de justesse et d'à-propos: mais ils s'adressent à la passion, et la passion n'est pas difficile à contenter. Nous avons sous les yeux un manifeste aux puissances et aux nations de l'Europe, signé « les catholiques » et daté de Turin, 21 juillet 1861. Ce mot de Turin n'est mis là que pour donner le change. Toutes ces pièces sont imprimées à Rome, la plupart chez l'imprimeur Monaldi, adepte des jésuites. Les caractères sont partout

Digitized by Google

les mêmes et attestent l'uniformité d'origine. Les « catholiques » donc appellent les événements qui s'accomplissent en Italie, une comédie révolutionnaire, Victor-Emmanuel un voleur; ils distinguent la France, fidèle aux traités, de Napoléon III « qui les viole; » ils avertissent les princes que ce sont eux qui seront sacrifiés au dernier acte de la tragédie sanguinaire. Ils disent que « Cavour et son valet Garibaldi, de Nice (*sic*), ne sont que les émissaires de Napoléon. » Ils font un tableau des excès de la révolution qui, par une insigne maladresse, semble être mot pour mot l'exposé de la situation dans les États de l'Église. Ils accusent le gouvernement italien d'avoir enlevé les œuvres d'art des villes tombées en son pouvoir, pour les emporter à Turin, et de vouloir substituer le protestantisme au catholicisme. « Jetez les yeux, ajoutent-ils, sur les peuples de l'Italie centrale : habitués au régime paternel de leurs ducs légitimes, ils maudissent en ce moment le nom de liberté, ainsi que celui qui voulut faire à de si riantes contrées un don aussi funeste. » Ils affirment que le suffrage universel a parlé en faveur des princes dépossédés. Enfin ils reprochent à Napoléon III, qui a proclamé le principe de non-intervention, de le violer,... en restant à Rome? non certes, mais « en permettant à un petit nombre d'enfants dégénérés de la France, d'intervenir et de prêter main-forte à la révolution italienne. » Les « catholiques » oublient sans doute qu'il y a des français, même dégénérés, parmi les zouaves pontificaux.

Rendons justice aux sanfédistes : leurs manifestes ne sont pas toujours des monuments d'absurdité et de bêtise; ils en ont pour tous les goûts. Quelquefois la déclamation, dont ils ne savent s'affranchir, est plus sobre et plus sensée, comme dans les pièces dont il nous reste à parler. Le 24 août dernier, on nous remettait à Rome une proclamation intitulée : « Les Siciliens aux Napolitains, » et datée de Palerme *le 25 août*. Ce simple rapprochement de dates indique assez l'origine de ce factum. Un autre était adressé par « les Napolitains aux Siciliens » et était antérieur de trois jours au précédent. Le lecteur remarque sans doute l'antithèse des titres : à la simple inspection, il serait frappé de voir entre deux pièces soi-disant imprimées l'une à Palerme, l'autre à Naples, même qualité de papier, mêmes caractères d'imprimerie, mêmes entrelignes, mêmes marges, même format. Ces proclamations s'adressaient à ceux qu'on croyait susceptibles d'être facilement convertis à la restauration du roi légitime. A d'autres, supposés plus récalcitrants, on tenait un autre langage. On s'adressait « aux amis de l'Italie » *agli amici d'Italia :* on se bornait à demander la confédération, selon le traité de Villafranca. On comblait Napoléon III d'éloges, on

Digitized by Google

disait mille horreurs de Victor-Emmanuel, et, par une singulière absence de logique, on concluait à une confédération de trois souverains, le pape président, François II et ce même Victor-Emmanuel qu'on venait de mettre sous les pieds, mais que, pour le besoin de la cause, on se déclarait prêt à saluer comme allié. Cette étrange proclamation est datée de Gênes, le 22 août; et, en effet, les sanfédistes voudraient faire croire qu'ils ont formé dans cette ville un comité dit « de la confédération italienne, » sous les yeux mêmes du gouvernement unitaire; mais en réalité l'auteur de ce manifeste, ainsi que d'un autre daté de Gênes le 2 août et parti de Rome le 3 pour les villes de l'intérieur, est un certain Achille Ronchi, demeurant à Rome, sur la place d'Espagne, n° 31, où il fait des enrôlements pour l'insurrection napolitaine. Ce même personnage est nommé tout au long dans le procès récemment instruit à Spolète, contre des brigands partis de Rome pour troubler cette province.

Les agents, comme on voit, ne manquent pas au sanfédisme; mais toujours jaloux d'étendre son action, il en cherche constamment de nouveaux, surtout parmi les femmes. De même qu'il lui en faut pour le service international de ses correspondances et de sa caisse, il en a besoin pour pratiquer l'espionnage. Il les veut alors jolies, intelligentes, élégantes, ayant des relations. Le lecteur se souvient peut-être d'une modiste française, nommée Claudine Minart, qui fut, il y a quelques mois, blessée à Rome d'un coup de stylet. Claudine Minart avait paru aux meneurs remplir toutes les conditions requises. On l'avait donc choisie, et cela, chose étrange, quoiqu'elle passât pour avoir des sentiments favorables à l'affranchissement de l'Italie. Cet obstacle ne parut point insurmontable, et Claudine Minart ne dut le coup de stylet qu'à son peu de docilité. Ici, pas plus qu'ailleurs, nous n'inventons, nous ne supposons rien; nous avons les pièces en main. Claudine Minart fut poursuivie, au mois d'avril, de lettres anonymes qui l'avertissaient qu'elle courait de graves dangers, et qu'on ferait chez elle des perquisitions, parce qu'on la soupçonnait d'être un agent du gouvernement français. La raison était singulière, concernant un gouvernement ami. Quoi qu'il en soit, la perquisition eut lieu et les lettres anonymes continuèrent. Puis, quand on crut Claudine Minart suffisamment intimidée, on lui ménagea diverses rencontres avec un personnage d'abord vêtu en prêtre, ensuite en bourgeois très-élégant, qui l'engagea, au milieu d'un flux de phrases fastidieuses, qu'il nous sera permis de ne pas répéter, « à être des nôtres, » c'est-à-dire de ceux qui agissent dans l'intérêt, « non de la politique, mais de la religion. » La dernière

Digitized by Google

lettre déclarait sentencieusement que « le rôle d'une femme doit être de porter la paix et la consolation où règnent le trouble et le désordre; qu'en conséquence, on lui demandait, sans renoncer à ses opinions libérales, d'agir pour la religion *martyrisée* et en faveur du souverain pontife, pour lequel toute femme chrétienne a au cœur un sentiment d'amour. » On lui demandait un service de « frère en Jésus-Christ. » « Nous voulons, disait encore la lettre, une femme élégante et capable d'être présentée dans toute société. Nous vous choisissons. Après votre mission terminée, nous ne vous connaîtrons plus, donc nous ne vous compromettrons pas. » On ajoutait, qu'après tout, elle devait quelques remerciements, puisqu'on ne faisait pas contre elle ce qu'on aurait pu faire. — A quoi le précédent anonyme faisait-il allusion? Le voici. Dans une précédente lettre, il informait Claudine Minart qu'il avait reçu l'ordre de la conduire, sous un prétexte quelconque, vers une voiture qui les attendait, de lui bander les yeux et de l'amener dans un lieu où on l'aurait bien fait changer d'avis. Mais le galant homme n'avait pas voulu s'y prendre ainsi, « parce qu'il savait qu'on ne triomphe pas, par des menaces, d'une conviction profonde. » Les convictions d'une modiste française de vingt-trois ans! Le plaisant de la chose, c'est que le sire, en faisant les affaires de la congrégation, ne négligeait pas les siennes. Feignant de quitter Rome, il terminait sa troisième lettre par ces mots : « De Rome s'éloigne une personne qui est pour vous un ami, et il vous reste de nombreux ennemis, prenez garde à vous. Quant à moi, madame, j'emporte un regret : je vous ai connue trop ou trop peu. » Qui était ce galant? Nul ne le sait; mais Claudine Minart a affirmé qu'il parlait trop purement notre langue pour n'être pas Français. La quatrième lettre, toujours du même, — apparemment il n'était pas parti, — invitait la modiste à mettre des rubans jaunes à son chapeau, en signe d'acquiescement, et l'on ajoutait : « Ne faites jamais l'inconséquence de garder mes lettres; qui s'en servirait autre que vous, serait compromis irrévocablement, et vous savez quel parti nous tirons des gens qui nous embarrassent. Que cela vous tienne lieu d'avis. Notez une fois de plus que nous vous appelons au nom de la religion, et non comme politique, et puis parce que vous êtes Française. Si vous refusez, nous savons ce que nous avons à faire. Signé ✠... »

On le savait, en effet. Le loup avait cessé de faire patte de velours. Claudine Minart cependant, à l'heure fixée, mit bravement des rubans bleus. Sur le palier, en sortant de chez elle, elle aperçoit un homme, qui, après l'avoir regardée, crie : *Bleu!* Aussitôt une voix, partant du

Digitized by Google

bas de l'escalier, répond : Frappe! et Claudine reçoit un coup de stylet, dirigé vers le ventre, mais que sa crinoline détourne et qui ne l'atteint que légèrement à la cuisse. — Quand cette affaire fut connue, des amis prudents conseillèrent à la victime de quitter les États pontificaux, ce qu'elle fit sans retard. Il y avait certes matière à procès; mais Mgr Matteucci, gouverneur de Rome et par conséquent chargé de la police, a refusé d'instruire tant qu'il n'aurait pas en main les lettres originales. Elles étaient entre les mains de l'autorité française; celle-ci, sachant bien qu'on n'aurait eu rien de plus pressé que d'anéantir ces documents qui étaient la base de l'accusation, s'est refusée à les livrer, offrant d'en fournir des copies certifiées; Mgr Matteucci a fièrement refusé ce moyen terme, et, en dépit de la justice et de la morale, l'affaire a dû en rester là.

Nous n'ajouterons rien à ces détails. Nous espérons avoir montré que les sanfédistes compensent par une activité incroyable, mais peu scrupuleuse, ce qui leur manque du côté du nombre. S'ils n'ont obtenu aucun succès, la cause en est à l'impiété croissante du siècle, qui les isole et les affaiblit de plus en plus, à Rome comme ailleurs. S'ils paraissent une légion, c'est qu'ils sont maitres passés dans l'art de se grouper et de crier à pleins poumons, comme des gens qu'on égorge. Les partisans des idées libérales, du principe des nationalités, de l'indépendance des peuples n'ont qu'un tort : ils ne savent pas imiter la tactique de leurs bruyants et remuants adversaires. Confiants dans le progrès, dans l'avenir, les libéraux assistent avec le calme de la force et du droit au risible spectacle de cette fébrile agitation. C'est d'eux qu'il est légitime de dire : *Patiens quia æternus*. L'avenir sur lequel ils comptent ne saurait être lointain, car ils sont une majorité immense : M. Billault ne l'a-t-il pas implicitement reconnu, quand il a dit, au Corps législatif, qu'en vue d'un intérêt jugé plus considérable, le gouvernement français violait le droit évident des Romains? C'est là une situation anormale dont celui qui l'avoue, doit, plus que personne, souhaiter de sortir. Puisque la providence paraît appelée à jouer un si grand rôle dans cette affaire, on ne trouvera pas mauvais que nous ayons mis en pratique le plus moral des proverbes : Aide-toi, le ciel t'aidera. Laissons dire ceux qui s'impatientent d'entendre appeler Aristide le juste et qui estiment qu'on a trop parlé de la question romaine : on n'en a point assez parlé, puisqu'elle n'est pas encore résolue. Tâchons de n'être plus ces Welches frivoles, contre lesquels s'indignait Voltaire, parce qu'après quinze jours, ils ne pouvaient plus entendre parler de l'affaire Calas. C'est en attirant chaque jour l'atten-

Digitized by Google

tion sur Rome, sur le droit violé des Romains, que nous pouvons espérer de hâter la solution désirée. Nous avons déjà fait plusieurs pas dans cette direction : personne au Sénat, dans la session actuelle, n'a osé demander, comme dans la précédente, que le gouvernement français restituât au saint-siége les provinces qu'il a perdues, et l'an dernier, les ministres sans portefeuille n'avaient point, que nous sachions, proclamé le droit des Romains. Si nous sommes condamnés, suivant le précepte de Boileau, à « nous hâter lentement, » sachons du moins « ne pas perdre courage, » et montrons, en revenant sans cesse sur ce sujet capital, que toutes les lenteurs du monde ne sauraient nous lasser.

P. Brisset.

Digitized by Google

## DU ROLE

# DE L'ANTHROPOMORPHISME

## DANS L'ART RELIGIEUX

---

### I

De la hache de silex à la bêche du laboureur, de l'amulette du fétichiste à l'Athènè Parthénos, toute création plastique ou poétique du génie de l'homme est œuvre d'art. Mais cette création répond à des besoins d'ordre et d'élévation si divers, qu'on refuse en général le nom d'œuvre d'art aux objets d'un emploi vulgaire, aux essais primitifs de l'industrie naissante et aux premiers signes et symboles matériels du sentiment religieux. Et pourtant ces objets, ces signes et ces symboles sont aux yeux du critique et de l'historien, de véritables productions artistiques. M. G. Semper l'a, en effet, parfaitement démontré[1] dans son *Esthétique pratique:* les productions artistiques ont ceci de commun entre elles, que toutes naissent d'un besoin et d'une matière première qui imposent à l'artiste non-seulement la forme générale de son œuvre, mais encore un système de décoration.

Considérer l'ornementation comme arbitraire, méconnaître l'harmonie par laquelle elle se lie intimement à la forme générale des objets, nier sa dépendance absolue de la matière première et de l'instrument employés par l'artiste, c'est une erreur propre à une civilisation avancée

[1] Semper, Der Stil in den technischen und tektonischen Künsten oder Praktische Aesthetik, 1er Band, Brockhaus, 1859. — Ueber die formelle Gesetzmässigkeit des Schmuckes und dessen Bedeutung als Kunstsymbol. Zürich 1856.

Digitized by Google

telle que la nôtre, où la toute-puissance de l'industrie permet de prendre au hasard, sans égard à la destination spéciale d'un ouvrage, la matière première et l'instrument qui doivent servir à le créer.

Déclarer l'art ou la poésie inutile, les reconnaître nobles en raison de leur inutilité prétendue, c'est encore commettre une erreur, analogue à la première; c'est simplement avouer que l'on ne compte pas parmi les hommes à qui l'art et la poésie sont nécessaires.

Or si l'on veut arriver à une classification naturelle des productions techniques, il faut abandonner cette double erreur; il faut, avec l'éminent architecte allemand devenu esthéticien, étudier ces productions, premièrement comme répondant à un besoin et à un usage déterminés, secondement comme un résultat de la matière première et des procédés de travail.

Selon cette méthode, seule rationnelle et seule naturelle, nous reconnaissons que le Parthénon et l'image d'Athènè sont aussi nécessaires au citoyen d'Athènes, et surtout à la cité, que la bêche est nécessaire au laboureur; et que l'Athènè Parthénos est aussi supérieure au fétiche du nègre, par elle-même et par les pensées qu'elle suscite, que la charrue moderne est supérieure par sa construction et par le travail qu'elle exécute, au fragment de bois ou de pierre avec lequel le premier laboureur déchira un sol rebelle.

Une série graduée de créations esthétiques correspondant à une série de besoins individuels ou sociaux, tel est donc le tableau général que présente l'art dans l'ensemble de ses manifestions.

## II

De tous les besoins qui ont porté le génie de l'homme à inventer, le plus élevé, sans contredit, c'est le besoin d'un type absolu de perfection. La plus haute création de l'homme, c'est Dieu. L'art religieux, qui figure l'image de Dieu et lui construit une demeure, est donc l'œuvre d'art la plus élevée et la plus complète du génie de l'homme.

En effet, les êtres animés ou inanimés qui font partie de l'univers peuvent tous se rapporter à Dieu; ils remontent à lui comme à leur cause première et doivent même lui être consacrés. Tous les ouvrages que l'homme sait composer, tous les moyens de travail dont il dispose, ont leur emploi dans le temple qui, lorsqu'il répond bien à sa destination, concentre, embrasse et résume tous les arts.

Digitized by Google

L'art religieux monumental n'est pas compatible avec toutes les doctrines et tous les systèmes théologiques. Les Perses adorant en plein air le dieu qui refusait d'habiter un temple construit de la main des hommes, ne pouvaient avoir d'art religieux monumental. Le culte des Chinois, adorateurs du Ciel et de la Terre ou disciples de Confucius, ne comporte pas non plus de temples ou d'images de Dieu. Seul, un culte anthropomorphique d'origine étrangère, le bouddhisme, a des pagodes et des idoles en Chine[1]. De même, Jéhovah qui ne se laissait point figurer et se manifestait moins par des apparitions que par des prodiges, comme l'éclair ou la nuée, ne pouvait devenir le centre et le but du grand art. L'arche d'alliance ou le tabernacle, ne saurait être considéré comme un monument, non parce qu'il était portatif, mais à cause de son caractère essentiel. Les châsses et les reliquaires du moyen âge, de proportions bien moins considérables que le tabernacle de Moïse, méritent néanmoins le nom de monuments. Ce sont, en effet, les images réduites de monuments complets; ce sont des cathédrales en miniature qui enferment une relique vénérée mais désagréable aux yeux, sous une riche enveloppe qui charme la vue et produit la vive impression du beau. La châsse de sainte Ursule, d'Hemling, où se déploie toute la légende terrestre de l'héroïne, ainsi que son image transfigurée par la gloire céleste, est le chef-d'œuvre du genre; aussi cet abrégé des merveilles de l'art chrétien doit-il, en dépit de ses dimensions exiguës, prendre rang avec les églises de Sainte-Sophie et de Notre-Dame, comme répondant à une même pensée, à un même besoin d'art religieux, et comme atteignant un haut degré de perfection artistique.

L'arche d'alliance n'offre rien de semblable ; son nom seul le dirait, si les prescriptions de Moïse ne l'expliquaient plus clairement encore; l'arche d'alliance est un ouvrage industriel, un coffre, et de plus, un signe et un gage des promesses de Jéhovah, un symbole purement hiératique, qui ne prétend pas attirer l'admiration puisqu'il ne doit pas même

[1] « Sous nos trois fameuses dynasties, jamais on n'entendit parler de Fo (Bouddha); c'est depuis la dynastie des Han et des Weï que cette secte, *qui a introduit les statues*, a commencé à se répandre à la Chine. Dans les deux cours, dans toutes les villes, dans les montagnes, ce ne sont que bonzes des deux sexes, ouvriers occupés mal à propos à faire leurs statues. Nos anciens tenaient pour maxime, que s'il y avait un homme qui ne labourât point, et une femme qui ne s'occupât point aux soieries, quelqu'un s'en ressentirait dans l'État. Que sera-ce donc, aujourd'hui qu'un nombre infini de bonzes, hommes et femmes, vivent et s'habillent des sueurs d'autrui, et *occupent une infinité d'ouvriers à bâtir de tous côtés et à orner à grands frais de superbes édifices.* » Ce fragment cité par l'abbé Grosier, t. V, p. 51, est de l'empereur Wo-tsou, mort l'an 816 de notre ère.

P. Laffitte. *Considérations sur l'ensemble de la civilisation chinoise.* Paris 1861.

Digitized by Google

être vu du peuple. Dans le *Pavillon* est rassemblée une collection de meubles sacrés destinés au culte et conformes au plan minutieusement dicté par Dieu. Comme produits industriels, la table, le chandelier, l'autel, l'arche et les vêtements sacerdotaux d'Aaron peuvent présenter le double intérêt de l'habileté du travail et de la richesse des matériaux; mais aucun de ces objets, évidemment, n'est destiné à exprimer l'idée de Dieu. Jamais, dans la pensée de Moïse, l'arche ne fut le souvenir ou le plan d'un temple réduit et modifié en vue du voyage à travers le désert. La crainte de l'idolâtrie égyptienne dominait trop le législateur des Hébreux, pour qu'il permît à un homme de créer librement un ouvrage d'art religieux[1].

Lorsque Salomon, génie de poëte et d'artiste, obtint de Jéhovah la permission de lui vouer un temple, la foi mosaïque ne régnait pas dans toute sa pureté; les aptitudes esthétiques de la race des Hébreux s'étaient manifestées par de fréquents retours à l'idolâtrie, et Salomon lui-même, le moins juif d'entre les juifs, devait finir par sacrifier aux faux dieux. Remarquons d'ailleurs, que l'adoration d'un Dieu sans forme avait étouffé le germe du grand art en Palestine, si complétement que le fils de David ne trouva point d'architectes nationaux, mais dut faire venir de Tyr et de Sidon les constructeurs de son temple. Il fut plus fidèle et plus cher à Jéhovah le roi poëte et prophète qui, tour à tour chantait ses psaumes et dansait en s'accompagnant de la harpe, au devant de l'arche sainte.

La poésie lyrique et la musique sont en effet les seules manifestations de l'art religieux chez les peuples qui ont banni le culte des images.

## III

Ainsi, pour que l'art monumental se produise, il faut de toute nécessité que la religion admette la représentation matérielle de Dieu; et pour que cet art parvienne à son plus haut point de splendeur, il faut que Dieu prenne la figure d'un homme. Car l'homme ne connaît point d'être organisé supérieur à lui-même; lorsqu'il veut personnifier l'être infini, doué de toutes les perfections, il ne peut choisir une forme plus parfaite que la sienne propre. La plupart des philosophes ont été hostiles à l'anthropomorphisme; ils n'ont pas cru que le symbolisme fût

[1] *Exode* XXV, XXVI et suivants.

Digitized by Google

absolument nécessaire aux peuples et à leurs représentants, les poëtes et les artistes; ils n'ont pas vu que bannir le symbolisme humain, c'était fatalement retomber dans un symbolisme inférieur; et que, si l'on n'élève pas de temple à un dieu-homme, à Zeus, à Bouddha ou au Christ, on en élèvera à des dieux animaux ou bien à des dieux-monstres, tels que le dieu à plusieurs têtes qu'adorent les brahmanes. Or le temple, la maison de Dieu, ne sera le chef-d'œuvre du génie de l'homme que si elle est consacrée à l'homme.

Le temple du bœuf Apis ne sera jamais qu'une étable déguisée. La foi aveugle en la réalité divine du bœuf Apis permet seule de dédier un temple à ce dieu. Cette croyance superstitieuse vient-elle à faiblir, l'enthousiasme ne soutiendra pas l'architecte ou le statuaire; que si elle persiste à travers les siècles, une telle croyance condamne à une éternelle immobilité l'art religieux qu'elle inspire. Les Égyptiens célébraient avec des transports de douleur la mort d'un Apis, et bientôt après, avec des transports de joie, la précieuse découverte d'un nouvel Apis; mais quels actes de la vie de leur dieu auraient-ils pu célébrer? Quelles sont les bonnes ou les mauvaises passions du bœuf auxquelles l'homme s'intéresse? Évidemment, l'histoire d'un ruminant est un triste sujet de poëme, un thème d'une excessive monotonie pour les arts. On ne peut avec vraisemblance imaginer l'homme, adorateur et serviteur de l'animal qu'il sait domestiquer, dompter, apprivoiser ou détruire. Aussi, pour nous, les curieux dessins sur pierre du Musée égyptien, où l'on voit un homme agenouillé dévotement devant le dieu Apis, ces silhouettes, dépouillées du prestige de la foi, ne sont que des caricatures. Leur antiquité vénérable, leur précieuse valeur historique nous permettent seules de les regarder sérieusement. Mais si, par impossible, la vue réelle d'un homme dans cette humble posture nous frappait soudain, plus cet homme se montrerait fervent et convaincu, plus il nous semblerait ridicule. Heureusement pour l'art qui s'épanouit avec tant de majesté sur les rivages du Nil, le bœuf ne fut pas le seul symbole de la divinité chez les Égyptiens. Cependant ce peuple n'adopta point, comme les Grecs, un anthropomorphisme complet et franc; il aima toujours à emprunter aux règnes inférieurs des animaux et des végétaux quelques-uns des attributs divins. De là vient l'aspect peu animé de l'art égyptien où triomphe, non sans lutte, l'élément hiératique.

L'homme qui, par l'imagination, se met dans des rapports de subalternité avec un animal, un végétal ou l'un de ces dieux-monstres, en qui se combinent bizarrement le corps de l'homme et quelque partie du corps d'un animal inférieur, est dans le faux. Or le faux et l'art

Digitized by Google

ne peuvent vivre longtemps ensemble. L'art veut avant tout la vérité.

Si l'art religieux de la Grèce survit aux révolutions des siècles et paraît doué d'une beauté et d'une jeunesse éternelles, c'est qu'il est fondé sur l'éternelle vérité. Dans le temple grec rien n'est disparate ni étranger. Tout être animé ou inanimé y entre naturellement et sans contrainte, y trouvant, comme par un instinct, la place qui lui est propre. Il semble que chaque partie, que chaque détail possédant un libre discernement, acquiesce au plan général et consente à jouer son rôle dans une hiérarchie subordonnée à l'homme.

L'art monumental consacré à la glorification de l'homme est le seul art religieux vrai et par conséquent apte à une évolution, c'est-à-dire, à des variations et à des développements illimités. Voilà la clef des merveilles de l'art grec. En effet, soit que nous considérions la variété des temples construits avec le nombre restreint des formes architectoniques de l'antiquité hellène, depuis les enceintes sacrées d'Éleusis et d'Éphèse, vastes territoires couverts de monuments et de portiques, jusqu'aux petites chapelles votives; soit que nous observions l'étendue des pays illustrés par les chefs-d'œuvre de l'art grec, de Smyrne à Pestum, et d'Alexandrie au Bosphore; soit que nous remarquions la continuité sans décadence sensible des écoles de la Grèce, depuis Périclès jusqu'aux successeurs d'Alexandre; nous devons reconnaître que la beauté n'est pas la seule supériorité de cet art, et que cette supériorité même n'est pas l'œuvre du hasard. L'histoire de l'art ne nous montre pas deux fois un tel ensemble de perfection de formes, de fécondité d'invention et de fixité de principes. L'art hellène est un phénomène unique, mais indestructible, qui atteste la présence d'une loi permanente. Il ne fallut rien moins qu'un envahissement général de la barbarie pour amener la décadence de l'art athénien fondé sur la vérité.

## IV

L'homme, avons-nous dit, représente mieux que toute autre figure l'idée de Dieu ; cela ne signifie pas qu'il la représente parfaitement. Comment l'image de l'un de nos semblables deviendra-t-elle pour nous l'image de Dieu ? Si c'est au moyen d'attributs, ces signes convenus n'auront évidemment pas plus de valeur que le signe de l'animal ou du monstre, pour rappeler la notion, ou la présence de Dieu. Le langage des arts



Digitized by Google

n'exprime le mot Dieu que par symbolisme ; mais, encore une fois, la meilleure expression symbolique de Dieu, c'est l'homme. Les Grecs le comprirent bien, lorsque, pour transformer l'homme en dieu, ils se contentèrent de donner au corps humain des dimensions supérieures à la réalité. Non-seulement le centre et l'âme des temples de la Grèce, le but des cérémonies du culte, furent toujours la statue colossale d'un des fortunés olympiens, mais encore, dans les ornements accessoires tels que la frise du Parthénon, les dieux qui viennent prendre part aux fêtes des hommes, ont la taille de beaucoup plus grande que celle des mortels. Le goût attique sut trouver par l'arrangement des groupes, la conciliation entre la nécessité du symbolisme et la vraisemblance matérielle. Et d'ailleurs, de tous les efforts de l'imagination, le plus facile, sans contredit, est d'augmenter ou de diminuer la réalité. Les dieux de la frise du Parthénon, qui étant assis, ont la tête au même niveau que les hommes debout, ne choquent pas plus qu'un père au milieu de ses enfants ou qu'un maître auprès de ses jeunes écoliers. Grâce à cette simple et admirable conception, les attributs extérieurs perdent une partie de leur importance et contribuent bien moins que le type du visage et que les proportions du corps à exprimer le caractère spécial du dieu. Aussi les dieux du Parthénon ne sont-ils chargés d'aucun indice accessoire des fonctions auxquelles ils président. La suppression des attributs divins n'est pas un des moindres traits de génie de Phidias.

L'idée de sculpter des colosses humains ne vint pas subitement aux Grecs; cette idée remonte aux premières lueurs de l'histoire. Les Égyptiens et les Assyriens avaient de tout temps symbolisé la toute-puissance et la majesté royales, au moyen de statues colossales faites à l'image de leurs souverains. Les Grecs libres acceptèrent les idées, très-naturellement associées, de puissance, de noblesse et de grandeur matérielle; mais, n'acceptant pas l'idée fausse de la toute-puissance d'un mortel, ils réservèrent aux immortels la forme qui exprimait le mieux l'idée de domination. Ainsi, les Hellènes échappèrent au danger inhérent au culte de l'homme. Ils adorèrent leur semblable sans aliéner leur liberté, et sans que les vapeurs de l'encens pussent troubler le cerveau de leur divinité. Une statue ne fut jamais un tyran, et le serviteur d'une statue n'est point un esclave. L'anthropomorphisme complet de la religion, tel que l'a constitué l'épopée, puis l'art grec, est une de ces grandes découvertes de l'esprit humain qui, une fois accomplies, ne périssent jamais; de toutes les créations théologiques c'est la plus importante, puisqu'elle est la source unique et inépuisable de

Digitized by Google

l'art religieux libre, vrai et vivant. Que l'initiation à l'anthropomorphisme ait été une ou multiple, c'est ce que nous ne sommes pas en mesure de décider. Seulement, le polythéisme grec en Europe et en Asie le bouddhisme[1], qui a propagé l'art religieux jusqu'au sein de l'empire chinois si rebelle à ce développement, nous montrent jusqu'à l'évidence, la nécessité, la puissance, la beauté de l'idée anthropomorphique. Aussi, l'histoire non moins que la logique, nous permet-elle d'affirmer qu'il y aura toujours sur la terre une religion anthropomorphique ; ce qui ne signifie pas que l'art religieux doive atteindre constamment la perfection qu'il atteignit à Athènes.

Ce n'était pas assez d'un Phidias pour réaliser une telle perfection. Phidias ne pouvait naître sans Homère, et Homère ne pouvait prêter aux dieux les actes et les passions de l'humanité, si l'idée de l'incarnation, c'est-à-dire de Dieu prenant l'enveloppe de l'homme, n'eût été universellement acceptée.

La création des types divins n'est pas une invention individuelle, mais elle est bien plutôt l'inspiration spontanée du génie populaire. Nul ne peut, au gré de sa volonté, donner la vie à un dieu-homme ; car il ne suffit pas de quelques rares manifestations ou de quelques apparitions pour constituer une personnalité humaine, il faut une biographie légendaire complète.

Le génie grec, le génie athénien surtout, avait un tel besoin d'anthropomorphisme, qu'il métamorphosa en hommes les dieux étrangers de toute origine, que la politique ou la superstition populaire voulut invoquer. Néanmoins, la mythologie grecque pourrait nous fournir des exemples de dieux moins réalisés comme hommes que la plupart des Olympiens. Dans la religion chrétienne toutefois, nous trouvons un exemple à la fois plus connu et plus frappant de différents degrés dans l'anthropomorphisme divin et de l'impossibilité d'imposer aux peuples, sans leur concours, un être humain divinisé.

[1] La lumière n'est pas encore assez faite sur les deux questions suivantes, pour que nous ayons voulu prononcer incidemment un jugement définitif. 1° Quelles sont les traces de l'influence grecque sur les anciens temples bouddhiques de l'Inde encore existants? — 2° Le Bouddhisme a-t-il été la source unique de l'art religieux monumental aux Indes? — Plus le rôle de l'anthropomorphisme nous paraît dominant et même exclusif ici, plus nous devons mettre de réserve dans notre appel à des témoignages qui ne seraient pas incontestés. Il nous suffit pour le moment de relever un fait acquis : la concordance du culte anthropomorphique de Bouddha avec un développement subit et immense de l'art monumental religieux en Asie.

Quant à la valeur esthétique de l'art du Bouddhisme, bien qu'elle nous ait paru élevée, la rareté des monuments originaux conservés dans les musées de l'Europe, ne nous permet encore que des appréciations conjecturales.

Digitized by Google

Les images les plus anciennes de la Trinité, représentent chacune des trois personnes divines sous la forme humaine. Le Père est le vieillard adopté par l'iconographie chrétienne de tous les temps ; le Fils et le Saint-Esprit sont deux jeunes hommes qui ne se distinguent pas facilement l'un de l'autre, lorsque l'attribut de la croix manque au Fils [1]. Ce système ne pouvait se maintenir. Peu à peu, le Saint-Esprit reprend partout la figure de la colombe ; et, en effet, jamais dans l'Évangile, il ne s'est manifesté que sous la forme d'une colombe ou d'une langue de feu. Aussi l'artiste préfère en vain la figure humaine, il ne peut la faire accepter. Quant à Dieu le père, bien que ses manifestations dans la Bible soient rapides et voilées, il fait plusieurs fois entendre une voix humaine. Dans l'Évangile, au baptême du Christ, il proclame sa paternité divine ; voilà comment, bien qu'il ne se mêle point aux vicissitudes de l'existence terrestre, le motif de sa représentation anthropomorphique est donné aux arts. Il sera ce qu'est un père aux yeux de ses descendants, c'est-à-dire un vieillard, un homme qui ne jouit pas de toute la plénitude de la vie. Le Christ, au contraire, est vraiment homme ; de l'enfance à la mort, il traverse les phases ordinaires de l'existence humaine ; aussi dans le récit de sa vie terrestre comme dans les images, devient-il le centre de la Trinité et l'âme de l'art monumental du christianisme. Et ce qui montre l'affinité entre le culte d'un dieu-homme et l'art monumental, c'est qu'aucune église, que nous sachions, n'a été dédiée au Saint-Esprit seul. Dieu le père a cédé lui-même devant la réalité plus vivante de son Fils.

La vie du Christ et surtout le grand épisode final de sa Passion, voilà donc la légende épique où puise incessamment l'art monumental des peuples chrétiens.

La prédominance du Fils sur les deux autres personnes nous montre que ce n'est pas la conception d'une perfection divine plus accomplie qui rend l'art religieux plus parfait, mais la conception d'un ensemble de perfections plus humaines. Le Christ n'est pas plus dieu que le Père ou le Saint-Esprit ; il est plus homme, voilà pourquoi il est le seul Dieu des artistes chrétiens.

[1] On voit au musée de Cluny, sous le nº 2705, un haut relief en marbre figurant le *couronnement de la Vierge,* où les trois personnes de la Trinité sont hommes. Le Père occupe le sommet de la composition. Au-dessous de lui, à droite et à gauche, deux jeunes hommes couronnés posent la main sur la tête de la Vierge. Le personnage de droite a le torse découvert; celui de gauche tient dans la main gauche un globe, attribut qui ne désigne pas clairement le Fils ou le Saint-Esprit.

Pour d'autres exemples de Trinités anthropomorphiques, voir l'iconographie chrétienne de Didron.

Digitized by Google

## V

L'art, en s'adressant particulièrement à l'imagination, ne peut reproduire que très-approximativement l'idée de perfection, d'infini, d'absolu. Le langage parlé en dit plus de ce seul mot : *Dieu*, que le langage figuré lors même qu'il déploie toutes ses ressources. Il y a un point où Dieu et l'homme représentent deux tendances contraires. L'art religieux, lorsqu'il touche à ce point, est contraint d'opter, c'est-à-dire, d'exprimer plus fortement soit le caractère divin, soit le caractère humain.

Que devient l'idée de perfection absolue avec l'idée du mal ? Que devient le caractère essentiel de la perfection humaine, l'énergie active, si l'idée de mal doit être entièrement effacée de l'image de Dieu ?

Pascal a dit que l'homme n'est ni ange ni bête et que lorsqu'il veut trop faire l'ange il fait la bête. Ce jugement peut s'appliquer à l'art religieux qui, dès qu'il prétend s'élever au-dessus des conditions de l'humanité, ne tarde pas à tomber au-dessous d'elle. S'il essaie de suppléer aux imperfections de la représentation anthropomorphique de Dieu, il retourne fatalement à des symboles plus imparfaits encore. Accumuler les emblèmes et les attributs, ce n'est pas épurer ou spiritualiser l'idée de Dieu, c'est la rendre plus confuse et plus vague. Chaque pas que fait l'art religieux en dehors de l'anthropomorphisme, est un acheminement vers la décadence. Pour ne citer, parmi les dieux monstrueux, qu'un symbole emprunté uniquement aux organes et aux membres du corps humain, Vichnou, le dieu à plusieurs têtes serait vaincu, dans les luttes de la pensée, par le génie de Minerve ; et dans une lutte de forces matérielles, les six bras du dieu indou ne le sauveraient pas du bras d'Hercule armé de sa massue. Toujours vraie dans ses fictions, la poésie grecque avait proclamé que les Cyclopes, les Titans et tous les monstrueux enfants de la terre conjurés, ne prévaudraient point contre la puissance humaine des Olympiens.

Ce que l'art a trouvé de plus heureux pour combiner l'idéal divin avec les caractères essentiels de l'humanité, ce sont deux types de femme, Athènè et la Madone. Le type masculin offre à l'art religieux des difficultés plus grandes. C'est dans ce type que s'accuse spécialement l'antithèse entre Dieu et l'homme. La force virile dont il est doué, impose à l'homme le devoir de combattre, de détruire, de donner la mort pour se nourrir lui et les siens ou pour défendre sa

Digitized by Google

vie attaquée. Or un dieu qui lutte et verse un sang ennemi, ne répond ni à l'idée de toute-puissance, ni à l'idée de suprême bonté. Le type féminin, d'une énergie physique moindre, s'est mieux prêté à la divinisation.

La virginité de Pallas, d'Artémis, d'Hestia, de Marie, donne à l'art qui l'exprime, une pureté divine. A ce prestige se joint en Pallas le génie créateur, la sagesse, la force intelligente active et juste, l'amour de la patrie et de la liberté. Pallas est l'organisatrice, la patronne, la souveraine toujours clémente de la société la plus libre et de la plus belle civilisation qui ait encore existé. Marie, personnification moins brillante et moins héroïque, mais non moins aimable, règne sur des peuples plus barbares mais plus nombreux. La religion chrétienne n'a point comme l'antiquité mis la femme au rang des dieux, mais l'art italien a déifié dans la jeune madone au doux sourire et dans la *Mater dolorosa*, la famille, les joies et les souffrances maternelles, en un mot l'image du dévouement.

La Vierge-mère est la seule représentation anthropomorphique parfaite de l'art religieux du christianisme. Plus heureux, l'art des Hellènes créa de nombreux types d'immortels. Les déesses qui n'ont pas la beauté intellectuelle et morale d'Athènè, apparaissent fort majestueuses encore; et le type masculin lui-même fut divinisé avec succès par le génie grec. De l'aveu des plus grands esprits d'Athènes, le colosse de Jupiter à Olympie, réalisait complétement l'idéal homérique du maître des dieux et des hommes, qui d'un froncement de sourcil ébranle tout l'Olympe.

C'est, au contraire, une opinion généralement admise, que le Christ n'a jamais été très-bien représenté par les arts de la forme. Nous connaissons cependant de fort belles têtes de Christ; le *Baptême de Jésus*, par Hemling, et le *Christ à la monnaie*, de Titien, offrent assurément des caractères divins; mais il n'est pas moins vrai qu'aucun type de Christ ne s'est imposé aux écoles chrétiennes, comme l'Athènè et le Zeus de Phidias s'imposaient aux écoles du paganisme, et n'a été revêtu par le temps d'une autorité analogue à celle des textes sacrés ou même à celle du livre de *l'Imitation*.

Faut-il reconnaître que l'idéal du Christ est impossible à exprimer? Faut-il en croire une tradition d'après laquelle Léonard lui-même aurait renoncé volontairement à achever la tête du Christ dans son tableau de la Cène? Ce trait de modestie, de la part d'un Léonard, a lieu de surprendre. Quoi donc! le Fils de Dieu, c'est-à-dire un ensemble de perfections morales reflétées sur de nobles traits; la vertu illuminant un

Digitized by Google

beau visage de doux rayons intérieurs et lui donnant une inaltérable placidité avec une éternelle jeunesse, un tel type ne pourrait être exprimé par le peintre ou le statuaire? Mais la madone de Raphaël n'est-elle pas précisément l'expression de cette idée que l'on prétend irréalisable?

Non, si aucun temple chrétien n'a vu s'élever de Christ peint ou sculpté qui ait joui d'une aussi incontestable gloire que le Jupiter de Phidias, il en faut chercher une explication plus satisfaisante que cette prétendue impossibilité. La pureté morale immaculée du Christ constituait une difficulté et non pas une impossibilité. Mais les doctrines du monothéisme chrétien n'ont pas été aussi complétement anthropomorphiques que le polythéisme hellène; il en est résulté que le Dieu de l'Évangile n'a pas été symbolisé, dans le culte, exclusivement sous la figure de l'homme.

L'art religieux du christianisme présente une continuelle oscillation; tantôt la doctrine entraîne l'art dans un symbolisme hiératique, tantôt l'art entraîne la religion dans un culte anthropomorphique; tantôt l'élément judaïque en même temps que la lutte contre l'idolâtrie païenne, retient le christianisme dans son hostilité native contre le culte des images, tantôt l'éducation hellénique et le génie des nations qui adoptent le christianisme, le ramènent à la grande tradition de l'art religieux. La dernière phase de cette lutte intestine, la scission de Luther a porté un coup funeste, irréparable à l'art religieux des chrétiens de toute secte.

## VI

Les Byzantins avaient reçu des Grecs païens la tradition des images colossales de la divinité. Néanmoins, le Christ colossal des peintres de Byzance ne joua pas longtemps dans l'église le rôle dominant de Jupiter dans son temple. Le Dieu véritable du temple chrétien, ce n'est pas l'image peinte ou sculptée du Christ; l'âme du monument, c'est Dieu même, enfermé sous la forme de l'hostie dans le tabernacle. C'est devant l'Eucharistie que se prosterne le fidèle; c'est à un symbole dénué de toute valeur esthétique, c'est au pain consacré qu'il offre ses adorations; le crucifix, l'image du Christ, qu'elle soit due au génie de Michel-Ange, de Léonard ou de Raphaël, n'est qu'un souvenir effacé de la divinité, un ornement accessoire dans le temple. Pour constituer le

Digitized by Google

sanctuaire, pour accomplir les cérémonies du culte, il n'y a de strictement nécessaire que le pain et le vin.

Ainsi le dogme de la présence réelle de Dieu dans l'Eucharistie devait entraver l'essor de l'art religieux du christianisme. Ce dogme ne fut pas d'ailleurs la seule manifestation des tendances contraires à l'anthropomorphisme dans la nouvelle religion.

Parmi les combinaisons hétérogènes de symboles chrétiens et de symboles païens que l'on voit aux catacombes, un emblème qui avait l'avantage d'être un signe de ralliement incompris des persécuteurs et, par ce motif, à l'abri de leurs profanations et de leurs outrages, le poisson (ι-χ-θ-υ-σ) fut l'image mystique préférée pour désigner le Christ. Lorsque la persécution cessa, la vénération attachée à tout ce qui rappelait les martyrs de la primitive Église, pouvait consacrer le privilége qu'avait le poisson de figurer le Christ. Il n'en fut pas ainsi, mais le nouveau symbole qui surgit, lorsqu'avec les successeurs de Constantin le christianisme devint religion d'État, ne fut pas moins dangereux; car selon la juste remarque de M. Rio, « il menaça de découronner la peinture chrétienne à son début [1]. » C'était l'agneau apocalyptique, l'agneau de Dieu que l'on invoque à la messe, l'agneau sanglant que l'on voit retracé par la broderie sur les vêtements du prêtre officiant, et qui inspirant la peinture la sculpture, dès l'époque de Constantin, est représenté une dernière fois dans le chef-d'œuvre des frères Van-Eyck. Le démembrement et la dispersion de la célèbre *adoration de l'agneau* des maîtres Brugeois n'empêchent pas de reconnaître que la partie centrale est bien inférieure aux volets, et que cette infériorité tient précisément à ce qu'on voit au centre l'agneau adoré par des hommes, tandis que sur les volets, aujourd'hui séparés de leur centre, les saints, les fidèles, les anges élèvent l'âme par des chants et des louanges à une divinité invisible [2].

L'anthropomorphisme triompha du zoomorphisme représenté par le poisson et l'agneau; précieuse victoire qui fut le salut de la forme chrétienne de l'art religieux. Rendons-en grâces aux artistes grecs du Bas-Empire, qui infiniment plus habiles que les Latins, étaient appelés par ceux-ci à décorer les églises de l'Occident, et, dans tous les sanctuaires donnaient la place d'honneur à leur Christ colossal. Toutefois il ne fut pas au pouvoir des artistes Byzantins d'écarter le dogme de l'Eucharistie. En effet, indépendamment des circonstances accidentelles extérieures, telles que les persécutions qui portèrent les chrétiens à

[1] Rio. *De l'art chrétien*, introduction, XLIX.

[2] La composition centrale de l'adoration de l'Agneau par les frères Van Eyck, se voit à Gand. Les plus beaux volets sont conservés au musée de Berlin.

Digitized by Google

adopter des symboles divins d'ordre inférieur à l'homme, il y avait dans l'essence même du christianisme des obstacles intimes à l'épanouissement suprême de l'anthropomorphisme.

On considère en général l'opinion de la laideur physique du Christ qui faillit prévaloir dans l'Église comme l'un des obstacles les plus redoutables qui aient menacé le progrès de l'art chrétien. C'est là une erreur. La laideur du Christ ne pouvait devenir l'objet d'un dogme; en supposant qu'elle eût à la longue constitué une tradition obligatoire, elle n'entraînait pas la laideur des autres personnages sacrés ou profanes, elle n'entravait donc que fort médiocrement la liberté de l'artiste. La beauté d'une race n'est pas d'ailleurs absolument nécessaire au développement de l'art. Assurément les types d'Albert Dürer, d'Hemling, de Van-Eyck et d'Holbein sont loin d'être beaux, et ces maîtres se sont néanmoins élevés aux beautés les plus sublimes de l'expression religieuse, sans quitter la simplicité, sans fuir le détail aux apparences vulgaires.

La laideur de la figure principale n'altère pas la beauté de la composition, la vérité du dessin et du coloris. La laideur du Christ pouvait sans doute nuire à la sculpture, à la peinture; mais en aucun cas elle n'était un obstacle à la perfection de l'architecture.

Non, si l'art religieux du moyen âge et des temps modernes ne possède point l'unité, l'harmonie de l'art des Phidias, des Polyclète, des Ictinus et des Apelles, si l'Europe chrétienne n'a pas eu son Homère, cela tient encore au rôle de l'anthropomorphisme dans l'art.

Nous avons vu que le Christ a été le centre de l'art chrétien, parce qu'il était plus homme que les deux autres personnes divines, et que néanmoins il avait été symbolisé sous des formes inférieures. Il nous reste à examiner en quoi l'anthropomorphisme du Christ a été insuffisant au point de vue esthétique.

Comme victime expiatoire des péchés du monde, le Christ a un rôle passif qui se figure bien par l'immolation d'un animal pris pour type de l'innocence et de la candeur, l'agneau. L'agneau est l'idéal de la souffrance sans lutte et de la mort sans résistance. Si jamais l'homme devait renoncer à se nourrir de chair, ce serait en voyant égorger un agneau.

Comme prédicateur d'une loi morale révélée, comme sauveur du genre humain, comme fondateur d'une religion universelle, le Chrit s'élève au-dessus d'un grand nombre de rapports essentiellement humains et ne les personnifie point. Sujet romain, sans patrie, presque sans famille, puisqu'il n'eut d'autre lien avec notre race qu'une mère vierge, le

Digitized by Google

Christ n'a point pratiqué et ne devait point pratiquer les vertus du citoyen, du soldat et du père. Une existence si positive, si ordinaire, eût été contradictoire avec la mission du Fils de Dieu, avec sa perfection sans alternative de faiblesse et avec l'idée de la fraternité humaine que sa religion se proposait d'établir.

Le type divin du christianisme devait donc figurer la fraternité comme dominant tous les autres sentiments, toutes les passions, tous les devoirs. Le sacrement de l'Eucharistie, la communion satisfit symboliquement cette aspiration à la fraternité que l'art n'exprima point. Pour que les arts de la forme expriment une idée, il faut que cette idée soit réalisée; or la belle idée de la fraternité humaine, nous le savons, n'a jamais été réalisée.

Durant tout le règne du christianisme, les nations chrétiennes, les peuples de frères, ont porté l'un chez l'autre la guerre, la destruction et l'esclavage. La chrétienté sans doute a présenté un émouvant spectacle d'unité, le jour où elle se leva en masse contre les infidèles Sarrazins, mais ce n'est là qu'un épisode et les tableaux historiques du moyen âge qui reviennent incessamment sous nos yeux, ce sont des batailles où vainqueurs et vaincus poussent un même cri de guerre : Jésus et notre Dame! où le même *Te Deum* et les cloches des mêmes cathédrales célèbrent avec la même solennité pieuse et sincère l'extermination des adorateurs du même Dieu.

Ainsi, les vertus civiques, patriotiques et guerrières, toujours entachées, au moins légèrement, d'ambition, de gloire, ces vertus difficilement compatibles avec la notion de fraternité, et absolument incompatibles avec le type du Christ, furent toujours nécessaires dans les sociétés chrétiennes. Ces vertus nécessaires qui ne constituaient ni le caractère de la divinité, ni même le caractère de la plus haute sainteté, ne pouvaient occuper une place éminente dans le temple du Christ ; mais elles ne pouvaient non plus rester sans honneur. Le peuple n'abandonna pas les preux qui se vouaient à la mort en combattant pour lui. Les héros, les saints, vinrent combler une lacune laissée par l'idéal divin. D'une part, le peuple glorifia les Roland, les Pépin, les Charles-Martel ; d'autre part, il invoquait avec une plus grande confiance dans ses prières un saint qui avait vécu dans son pays, un patron local, un thaumaturge qui avait pour ses compatriotes une prédilection spéciale, que le grand Dieu qui règne sur le vaste univers. Il y eut d'abord confusion entre les héros et les saints. Le peuple déclara saints, les hommes dont la vie lui avait été utile. Mais peu à peu la dictinction s'établit. L'Allemand ou l'Italien ne pouvait avoir de

Digitized by Google

dévotion envers un saint champion de la nationalité française et réciproquement, un Français n'aimait point le patron de ses ennemis. La gloire temporelle et la sainteté devinrent donc presque antagonistes. Le guerrier fut un type opposé au type du martyr et du pieux confesseur. Une figure qui embrasse les deux idées est une rare exception. Saint Louis est peut-être la seule individualité qui présente réellement le double caractère du saint et du grand homme; encore fut-il un guerrier malheureux, un politique d'une habileté contestable, et un juste accessible aux tentations de la cruauté.

Dans la division qui s'opéra dans le domaine des vertus, les vertus sociales et temporelles cédèrent le pas aux vertus morales individuelles. En vain, Roland et l'archevêque Turpin, les plus purs des héros chrétiens, mouraient en combattant les Maures, ils étaient trop souillés de sang pour obtenir les honneurs de la canonisation. L'instinct populaire glorifia seul dans ses chants poétiques les Roland, les Turpin, les Arthur. Il n'imposa à l'Église chrétienne qu'un seul héros, Charlemagne. L'Église n'osa repousser le grand homme, mais en le proclamant un saint homme, elle ne prétendit pas approuver sa vie privée; elle l'oublia en faveur de sa vie publique. Encore saint Charlemagne n'a-t-il jamais eu comme saint, dans l'Église catholique, une importance comparable à sa gloire temporelle et profane.

Les peuples cependant ne se contentèrent qu'à la longue de donner à leurs élus la gloire et l'immortalité mondaines. C'était pour eux un besoin religieux d'élever au rang des dieux leurs bienfaiteurs terrestres. Le monothéisme ne fut jamais entièrement accepté des masses; et il est difficile, en effet, qu'une seule individualité divine embrasse tous les caractères de l'humanité et soit, par conséquent, le centre unique de l'art religieux. Le polythéisme grec avait à cet égard sur le christianisme un avantage signalé; chacun de ses dieux pouvait avoir des temples sans offenser la suprématie de Jupiter. Ces dieux, ne formant qu'une famille, assistaient volontiers aux fêtes célébrées en l'honneur de l'un d'entre eux; les légendes se pénétraient l'une l'autre et se combinaient entre elles; les bas-reliefs des frises ou les peintures de la cella représentaient les olympiens jouant un rôle incident auprès du dieu à qui appartenait le temple et qui, chez lui, ayant la préséance, recevait les hommages principaux des mortels. Sa propre histoire se déroulait sur les parois de l'édifice et entourait l'image colossale au pied de laquelle s'offraient les sacrifices.

Le monothéisme chrétien, au contraire, ne permet pas que le saint à qui la dévotion populaire dédie une église soit l'hôte unique, ou, à

Digitized by Google

proprement parler, soit l'hôte du monument. Un temple chrétien est toujours la maison de Dieu. Toujours le Christ en est le seul héros, c'est toujours à lui que s'offre l'unique sacrifice. La légende du saint, qui n'a jamais d'ailleurs qu'un lien moral très-faible avec la vie du Christ, ne peut servir de base à l'ornementation entière du temple, mais elle est limitée à une chapelle, comme le culte du saint est laissé facultativement à la dévotion du fidèle. Que l'église reçoive le nom de Saint-Etienne, de Saint-Paul ou de Saint-Marc, elle est en réalité l'église du Christ. L'autel, le tabernacle, le crucifix, l'image de la Vierge, passent hiérarchiquement avant le saint, patron de l'église; et, s'il n'en était pas ainsi, cette église cesserait d'être le monument d'une religion universelle, pour n'être que le monument d'un culte national. Une église dédiée à un saint pèche donc grièvement contre la loi d'unité qui est la base de toute œuvre d'art. Les temples construits en l'honneur de la Trinité, du Christ, de Notre-Dame et de Tous-les-Saints, échappent à ce défaut, puisqu'ils embrassent l'ensemble de l'iconographie et de la théodicée chrétiennes. Néanmoins l'unité fut toujours plus faible dans l'art religieux du christianisme que dans l'art des Hellènes, comme l'anthropomorphisme y fut plus indécis. D'une part, le type du Christ se prête à un symbolisme étranger à la forme humaine et cette disposition s'est fixée dans le dogme de l'Eucharistie; d'autre part, cet anthropomorphisme incomplet tend à se compléter par le culte des saints, qui sont plus hommes parce qu'ils sont moins parfaits que le Christ. Mais le culte des saints ne suffit pas à satisfaire au besoin de glorifier toutes les faces de l'activité humaine, et c'est contre cette insuffisance que se débat vainement l'art chrétien. Dans le temple, comme dans la doctrine, subsiste la scission entre le bien et le mal, entre l'ange et le diable, entre Dieu et l'homme, entre les vertus célestes et les vertus terrestres, entre le sacré et le profane, entre les laïques et le clergé. Partout un double pôle, nulle part un centre unique d'attraction. La faiblesse de l'unité a introduit dans l'architecture chrétienne la multiplicité des systèmes, chacun d'entre eux n'exprimant qu'un des aspects de la religion. Il n'y a pas un monument qui soit le type de l'art chrétien, comme il n'y a pas chez les nations chrétiennes un poëme épique populaire et national. La Grèce a son Iliade, l'Allemagne a ses Nibelungen. Les chants patriotiques de la France et de l'Espagne n'ont jamais pu se coordonner en prenant un caractère sacré, et ce que nous appelons l'épopée du Dante a été nommé par son auteur, *Comédie*. En effet, il n'y a qu'un sujet possible d'épopée dans le christianisme, la vie de Jésus ; et le poëme de la

Digitized by Google

*Messiade*, qui date d'hier, n'a pas été transformé par l'assentiment populaire en une œuvre collective et nationale.

## VII

L'art religieux du christianisme s'est constamment efforcé d'atteindre à l'unité suprême de l'art grec. Il a toujours cherché, il a toujours senti qu'il ne trouvait pas, et cette inquiétude incessante est considérée de nos jours encore, par quelques-uns, comme supérieure à la majesté calme et sereine d'un art qui se sent en possession de la vérité. Sans penser de la sorte, nous reconnaissons que l'effort des nations chrétiennes vers l'unité de l'art religieux est sublime, et que les témoignages les plus saisissants de cette tendance unitaire, c'est-à-dire l'art byzantin, l'architecture ogivale française et la madone des peintres italiens ont d'imprescriptibles droits à l'admiration des hommes.

L'architecture byzantine a conservé la symétrie antique. Au-dessus de l'autel, la coupole entr'ouvre aux élus le paradis; au-dessous la crypte plonge au sein de la terre, et garde les restes corporels des bienheureux; ainsi s'unissent le culte des saints et le culte de Dieu, la terre des vivants et la terre des morts, le purgatoire et le ciel, le passé, le présent et l'avenir. En même temps les lois de la polychromie antique, qui donnent à l'ornementation une intarissable richesse, permettent à l'artiste de faire converger la création tout entière aux pieds du Christ, qui remplit par son imposante stature tout l'intérieur du monument et maintient la suprématie incontestée de Dieu. L'art byzantin qui appartenait à une civilisation avancée, se répandit chez toutes les nations chrétiennes encore barbares; cependant l'élément clérical et despotique y dominait trop; si cet art a pu se perpétuer jusqu'au XIX^e siècle, c'est dans l'autocratique Russie; mais notre Occident, notre France éprouva dès le moyen âge le besoin de faire une plus large part à la vie laïque et civile. L'art ogival, né parmi nous, veut prendre sous sa tutelle le progrès et le mouvement social, non moins que le salut individuel. Non contente de multiplier les chapelles des saints, la cathédrale gothique s'ouvre pour recevoir la cendre des grands hommes. Les tombeaux devenus des monuments, se pressent dans un vaste monument. Cependant la nef grandit et s'élève pour admettre en son sein toute la communauté des fidèles, les invite à débattre dans

Digitized by Google

l'enceinte sacrée leurs intérêts profanes, et les convie même à se distraire de leurs labeurs et de leurs souffrances par des fêtes et des spectacles; car le drame, et dans une certaine mesure, *la farce* se jouent dans l'église; le clocher s'adjoint à l'édifice immense et devient le point de ralliement et comme le drapeau de la commune.

Peut-on dire toutefois que la cathédrale gothique unisse réellement ces éléments disparates? Non, l'église ogivale aux proportions gigantesques et toujours croissantes, reçoit les idées les plus inconciliables; elle ne les concilie pas. Sa tolérance pour les intérêts temporels est noble et hardie, mais en dernière analyse, ce n'est que de la tolérance; et cette tolérance ne peut être que transitoire.

Si l'on embrassait d'un seul coup d'œil tous les développements intérieurs d'une cathédrale gothique, on n'en recevrait qu'une impression confuse ou plutôt qu'une infinité d'impressions confuses; chacune des portions de l'édifice étant complète en soi, chante pour ainsi dire, sa propre mélodie; par bonheur toutes ces mélodies isolées se chantent assez loin l'une de l'autre pour ne point offenser l'ouïe. Les contrastes, les anomalies ne se découvrent que successivement. Nous ne prétendons pas assurément que les églises ogivales ne soient pas construites sur des plans régulièrement ordonnés; mais l'observation montre que le plan primitif a été rarement suivi. Presque toujours de nouveaux besoins l'ont modifié; l'unité voulue par le maître de l'œuvre ne s'est pas réalisée ou maintenue après lui. Ici, les chapelles, là, les cloîtres et les monuments funèbres s'adossent et s'agglutinent à la masse et la déforment. Ailleurs, en Italie, par exemple, les parties se détachent du tout. Le clocher, le baptistère, le *campo santo* quittent le corps de l'église, à laquelle ne les unissait qu'un lien factice, pour former chacun un édifice isolé. Dans le Nord, la cathédrale ne veut rien abandonner de son domaine; mais en vain ses proportions croissent avec les besoins de la vie publique; les forces humaines ont une limite. Elles ne peuvent achever le colosse de Cologne. Le diable de la légende a pour jamais arrêté le couronnement de la Babel chrétienne.

La plupart des chefs-d'œuvre de l'art gothique sont inachevés[1] comme si leurs auteurs avaient désespéré de les rendre uns, ou n'avaient pas jugé l'unité nécessaire à leur caractère. En Allemagne, les architectes gothiques renoncèrent franchement, en effet, à un plan unitaire. Au lieu de se contenter de construire des édifices symétriques de gauche à droite ou en largeur, ils les firent encore symétriques d'avant en

[1] Nous ne parlons pas de l'achèvement ultérieur que quelques cathédrales ont reçu après une longue interruption de travaux.

Digitized by Google

arrière ou en longueur [1]. La cathédrale de Bamberg et les églises de Nuremberg ont l'emplacement de deux chevets et de deux chœurs, et sont ainsi dépourvues de façades. On pénètre dans l'intérieur par les transepts, et à peine entré, l'on se trouve entre deux églises complètes.

En France, où l'art ogival n'est pas tombé dans la dualité du plan, et où il a produit ses chefs-d'œuvre les plus accomplis, en France même, disons-nous, la cathédrale gothique avec ses tombeaux de grands hommes, de princes, de seigneurs et de dignitaires ecclésiastiques, avec sa nef démocratique, avec ses chapelles des saints, son mystère de la Passion, son maître-autel et son sacrifice eucharistique, sa chaire, son orgue, son clocher et ses cloches communales, est une sublime anarchie.

On s'est demandé souvent pourquoi l'art ogival ne s'était pas implanté en Italie et l'on a donné des raisons de climat assez peu satisfaisantes à notre avis. Le génie de l'antique Rome, ce puissant génie d'organisation et de centralisation ne s'est jamais complétement éteint dans la péninsule. La présence de temples païens bien conservés, les traditions anthropomorphiques si conformes aux instincts du peuple d'Italie, n'ont point permis aux églises d'y revêtir un caractère vraiment religieux et chrétien. Ainsi que l'a fort bien remarqué un éminent écrivain, Saint-Pierre de Rome représente la papauté plutôt que l'Église [2].

Le besoin d'unité dans le temple existait chez les Italiens, et le temple chrétien ne comportait pas une parfaite unité; aux aspirations indéfinies des hommes du nord vers l'unité spirituelle et morale, les hommes du midi préférèrent l'unité matérielle. Aussi ne craignons-nous pas de l'avouer, l'architecture religieuse d'Italie ne nous semble pas comparable à l'architecture française et à l'architecture byzantine, Cependant c'est le génie italien qui a créé l'œuvre d'art la plus parfaite du christianisme, la Madone.

Par la création de la Madone, l'Italie tournait la difficulté que présentent à l'art, l'anthropomorphisme insuffisant du Christ et le monothéisme qui interdit le culte idolâtrique d'une créature. C'est en effet l'humanité qui domine dans le Fils de Marie, dans l'enfant Jésus, le Bambino se jouant sur le sein de sa mère, et c'est aussi le Christ-homme que ce cadavre descendu de la croix, et soutenu sur les genoux de la *Mater dolorosa*. Mais en même temps Marie unie à son divin fils, reçoit

[1] Sur les lois de la symétrie, voir dans la *Gazette des Beaux-Arts*, 1er février 1862, la *Grammaire des arts du dessin*, par Charles Blanc, aux mots *proportions, harmonie*.

[2] D. Stern, *Esquisses morales*, Techener, éditeur.

Digitized by Google

sa part des adorations des fidèles; comme mère de Dieu, elle est plus qu'une sainte femme, elle est presque déesse. Cette association dans un même culte, de la mère et du Fils, en constituant une sainte famille modèle de la famille terrestre, ramenait l'art à la vérité et à la naïveté antiques; et l'art toujours fidèle à sa mission, trouva pour exprimer une idée vraie le plus beau langage. Avec la madone italienne renaissait la beauté impérissable de l'art. Les siècles passeront, mais la beauté de la Vierge de Saint-Sixte ne passera point.

Cependant la madone italienne a entraîné la religion du Christ jusqu'à un degré d'anthropomorphisme qui répugne à sa nature. Mais au moment même où l'Italie fait ce pas décisif, Luther prêche la réforme.

Il y eut malheureusement dans les circonstances qui accompagnèrent la réforme, une réaction si radicale contre l'idolâtrie, qu'elle rappelait la réaction du christianisme contre le paganisme et qu'elle bannit l'art religieux. Résultat déplorable, car d'une part, le christianisme protestant qui repoussait l'Eucharistie, semblait destiné à créer le type du Christ comme personnification de la conscience et de la morale évangélique; et d'autre part, l'absence d'un art religieux devait nuire au développement des arts en général dans les pays protestants. C'est en vain, que pour donner satisfaction à son génie esthétique, l'Allemagne a, pour ainsi dire, créé la musique. Elle sent la nécessité de posséder un art religieux monumental et jusqu'ici le succès ne récompense pas ses efforts. Moins artistes, l'Angleterre et l'Amérique souffrent néanmoins de la privation d'un art religieux. Le besoin triomphera-t-il de la résistance que lui opposent quatre siècles de tradition? Nous voudrions l'espérer; nous le souhaitons d'autant plus, que depuis la rupture du protestantisme, l'art catholique, laissé seul, poussé par la lutte à exagérer ses tendances, et perdant par degrés son caractère chrétien primitif, est tombé dans un symbolisme hiératique servile, en substituant l'autorité des textes, et l'immobilité des formes à la liberté de l'interprétation.

De nos jours, il n'y a plus en Europe d'art religieux. Les chrétiens orientaux ont adopté et immobilisé l'art byzantin en décadence. Les protestants ne construisent pas de temple qui soit une œuvre d'art, parce qu'ils ne veulent pas d'images de Dieu; les églises catholiques ne sont plus des œuvres d'art, parce que l'imitation littérale et éclectique des formes y a remplacé la libre inspiration. Non-seulement, l'église contemporaine emprunte indifféremment les plans et les caractères généraux du style byzantin ou du style ogival, mais l'orthodoxie, intervenant jusque dans les moindres détails, impose à tout son empreinte. La

Digitized by Google

lampe de l'autel, le ciboire, le tabernacle, la crosse, la mitre, la croix et les vêtements sacerdotaux se rapportent à un petit nombre de modèles, dont l'artiste ou l'artisan ne doit point s'écarter. La musique, surtout chez les protestants, représente seule dans notre occident, l'art religieux ; quant aux arts de la forme, nuls chez les chrétiens non catholiques, ils n'ont qu'un caractère purement hiératique dans l'église romaine. Le catholique du XIXe siècle ne va pas chercher au temple une émotion esthétique ; il ne peut confondre, comme l'aurait confondu un ancien Hellène ou un Italien de la Renaissance, la piété envers Zeus ou la Madone avec l'enthousiasme du beau.

## VIII

On le voit, la décadence de l'idée anthropomorphique a entraîné la décadence de l'art religieux en Europe ; et puisque l'art religieux est la forme suprême de l'art, la décadence de nos écoles contemporaines se trouve naturellement expliquée.

Cette décadence se prolongera-t-elle indéfiniment ? Non, sans doute ; bien qu'en prévoir et en marquer la fin, ce soit s'aventurer dans la voie des conjectures, on ne peut admettre l'idée de la décadence permanente des arts. Une telle idée est en contradiction flagrante avec notre génie et nos plus nobles instincts, non moins qu'avec la vue de la civilisation contemporaine et avec l'étude historique de l'art grec.

En présence du progrès constant des arts techniques inférieurs, de la richesse et du perfectionnement croissants des matériaux et des instruments de travail mis aux mains de l'artiste, quand nous sentons que les instincts destructeurs faiblissent parmi nous et que les besoins de plus en plus généraux et civilisateurs qui unissent les sociétés, succèdent à l'individualisme et à la barbarie qui divisent, tout proteste contre cette idée de décadence trop facilement acceptée par de bons esprits.

Non, le beau spectacle de l'art grec, si religieux, si complet, si humain, si stable dans ses lois, si varié dans ses manifestations, si libre dans ses développements individuels, si persistant à travers ses métamorphoses ; non, le spectacle d'un art qui anima l'Asie, rajeunit l'antique Égypte, et peu satisfait de civiliser les barbares, accomplit la mission plus difficile d'adoucir les mœurs des Romains de la déca-



Digitized by Google

dence, non, un tel spectacle n'est pas destiné à laisser à l'humanité un éternel regret.

Il suffirait d'ailleurs de ces regrets, fondés évidemment sur une connaissance plus approfondie qu'on ne l'eut avant nous de l'art grec pour le renouveler un jour. Sans doute le moment n'est pas venu où l'art religieux est appelé à refleurir, mais le moment serait aussi mal choisi pour nier son avenir. Ce qui manque aujourd'hui à l'éclosion de l'art monumental religieux, ce sont moins ses conditions essentielles que des circonstances extérieures toujours modifiables.

Déjà l'action continue et simultanée des philosophes et des sectes protestantes a fait perdre au mot « foi » son acception catholique étroite et offensante pour la raison et pour la liberté ; déjà les besoins religieux se manifestent individuellement, il est vrai, et non pas d'une manière générale encore, mais avec une force qui étonne à une époque si rapprochée de la tyrannie théologique ; et pour exprimer ce besoin d'un art religieux conforme à nos mœurs, nous possédons, nous venons de retrouver le langage le plus riche et le plus flexible, le langage traditionnel de l'art grec. Désormais, bien compris, ce langage vivant pour nous, se prêtera par ses combinaisons infinies à la réalisation de toutes les idées nouvelles. L'art romain, l'art gréco-égyptien du temps des Ptolémées, l'art byzantin, la renaissance italienne et française (sans parler de plusieurs exemples contemporains), témoignent éloquemment de l'inépuisable force de création inhérente à l'art grec. Lorsque les conjonctures seront propices, l'art religieux de la Grèce sera égalé, nous le croyons, mais il ne sera jamais surpassé. Prométhée vaincu a lu dans l'avenir la fin du règne de Jupiter; nul prophète n'a eu et n'aura jamais la témérité de prédire la fin du règne d'Homère, de Sophocle et de Phidias.

C. DE SAULT.

Digitized by Google

# LE JOURNAL

# DE CHARLES-AUGUSTE VARNHAGEN D'ENSE

---

SUITE ET FIN [1]

— « Dimanche, 2 janvier 1842. — Le roi est tout plein de son voyage prochain en Angleterre. On a correspondu avec M. de Bulow, à Francfort-sur-le-Mein, pour obtenir quelques renseignements sur les us et coutumes, sur le costume; Bulow se rendra à Cologne et escortera le roi jusqu'à Ostende pour s'informer de plusieurs détails...

Schelling ne se fait pas de partisans à l'Université. On répand toutes sortes d'anecdotes sur son compte. Dernièrement il a demandé à un étudiant suisse du nom de Tschudi s'il était fils de l'historien; le jeune homme fut embarrassé d'abord, puis il se remit et dit avec malice : « Non, mais son cousin. » Il a raconté l'historiette pour dévoiler l'ignorance de Schelling; et de fait, pour adresser une demande pareille, il faut qu'il n'ait jamais jeté les yeux sur le livre de Jean Muller.

X... me racontait, en haussant les épaules, que Schelling avait dit que, pour comprendre sa nouvelle philosophie, il fallait avoir intelligence et bonne volonté. C'est singulier, car il peut dire de tous ceux qui ne le comprennent pas, qu'ils ont mauvaise volonté. »

— « Vendredi, 14 janvier 1842. — Les malices sur le roi recom-

[1] Voir la livraison du 15 février 1862.

Digitized by Google

mencent à circuler. Il va à Londres, dit-on, pour s'assurer si les boutiques sont fermées le dimanche. — « Ses deux favoris, Bunsen et Radowitz sont deux étrangers. » — « Il sait parler, dit-on; mais il sait aussi promettre et ne pas tenir! » (On se plaint en effet beaucoup de ce qu'il n'obéisse qu'à la minute, et qu'il oublie aujourd'hui ce qu'il a accordé hier).

Le ministre général de Thile voudrait entraver ou du moins limiter la publication des œuvres de Frédéric le Grand. « Moins on en imprimera, » dit-il, « mieux cela vaudra. » Le ministre comte Stolberg est du même avis. Qui sait ce qu'ils pourront obtenir du roi. — Le ministre Eichhorn est aveuglément zélé pour les idées du roi, quelles qu'elles soient; par conséquent il est aujourd'hui pour la publication. Malgré le mécontentement universel il voit tout en rose et trouve que tout va à merveille. »

— « Vendredi, 21 janvier 1842. — Le *Journal littéraire* de Duncker devient semi-officiel et devra, entre autre, critiquer les brochures politiques, défendre la cause prussienne, etc. etc. Les 1,200 écus accordés autrefois au *Journal politique hebdomadaire* sont retombés au *Journal littéraire* et constituent les appointements de son rédacteur, le docteur Brandes. On dit que, par cette mesure, le ministre Eichhorn espérait faire tort aux *Annales de critique scientifique* auxquelles il n'ose pas retirer la subvention accordée par Altenstein, son prédécesseur. On leur a déjà fait assez de tort et j'ai donné le conseil de les laisser s'éteindre. La censure et toutes les réserves qu'elle impose ont dès longtemps détruit cette excellente publication. Et ces gens feignent encore de désirer la liberté de la presse, d'en être les promoteurs!

Nous faisons chez nous l'expérience qu'on a tant faite en France et pour laquelle on a tant attaqué les Français, à savoir que les gens deviennent tout autres du moment qu'ils sont revêtus de hautes fonctions. Eichhorn, jadis suspect comme libéral, est aujourd'hui servile entre les serviles, et pense que tout va bien parce que Thile lui sourit et que Rochow le souffre.

On a établi un parallèle entre le roi de Prusse et le roi de Bavière; il n'est flatteur ni pour l'un ni pour l'autre, car tous deux sont représentés comme des êtres fantasques, brouillons; mais il est encore très à l'avantage du roi de Bavière, auquel on concède un esprit clair, un goût sûr, et beaucoup d'ordre. Le parallèle est d'autant plus blessant que l'on sait partout, que le prince héréditaire et son entourage

Digitized by Google

se sont jadis beaucoup moqués du roi de Bavière et ne lui ont pas épargné les critiques les plus mordantes. »

— « Vendredi, 4 février 1842. Chez les Olfus, hier soir. — J'y ai enfin revu Schelling ! Lui et sa femme se souvinrent de la soirée que j'ai passée à Landshut avec eux. Il m'a fait une moins bonne impression qu'alors ; ses traits ont grossi, son regard est à la fois plus dur et plus terne ; il semble, au milieu de toute son amabilité, pouvoir devenir grossier à tout instant ; son visage n'est pas agréable, il est carré, flétri, quelque peu vulgaire ; sa bouche est grande et dépourvue de finesse ; ses yeux fixes et investigateurs sont sans profondeur. Il parle avec esprit, gaieté, animation et décision ; beaucoup mieux, en somme, que je ne m'y étais attendu. Cependant, en le considérant dans son ensemble, j'eus peine à croire que c'était là l'homme destiné à réformer notre vie intellectuelle.

Récriminations diverses contre Bunsen. On dit entre autres, que s'il devenait ministre ici, tous les autres ministres donneraient leur démission ; et encore, qu'il avait gagné le roi par des flagorneries inouïes, honteuses ; par une approbation et une admiration constantes et sans foi ; qu'il était un intrigant, un hypocrite, rien de plus. Puis encore, que le roi regardait avec mépris le favori de Wittgenstein, le misérable Tzschoppe ; mais qu'est donc Bunsen, sinon le Tzschoppe du roi ? Aucun des deux ne saurait rappeler le moindre service, et ainsi de suite. Je crains seulement que la plus grande partie des gens qui parlent ainsi ne se rallie à M. de Bunsen dès qu'il sera ministre. On lui fait tort pour ce qui est des affaires, il n'est pas aussi responsable de la question romaine qu'on le dit. »

— « Samedi, 13 février 1842. — Les prières et les génuflexions du roi avec miss Fry, à Londres, déplaisent unanimement ici ; on réprouve ces oraisons en public, données en spectacle, et l'on dit dérisoirement : « A présent, ce n'est plus : Quand tu veux prier, retire-toi et cache-toi ! mais bien : Va en Angleterre et montre-toi au monde ! »

Goûts de nos rois : Frédéric-Guillaume Ier était Hollandais ; Frédéric le Grand, Français ; Frédéric-Guillaume III, Russe ; le roi actuel est Anglais ; on pourrait dire de Frédéric-Guillaume II qu'il était *émigrantiste*, mais on peut bien aussi le sauter. »

— « Mardi, 15 février 1842. — Le nouvel état se confond peu à peu avec le précédent, les anciennes préoccupations arrivent en foule,

Digitized by Google

visites, lettres, journaux, livres, les intérêts sociaux et littéraires se rassemblent autour de mon lit, je vois la solitude de mon esprit rompue, je la vois disparaître. Et pourtant j'avais de bonnes pensées dans cette solitude, j'en avais maintes fois, bien que je me plaignisse de n'en point avoir. J'avais pour mon for intérieur un fondement sûr; j'avais atteint la tranquillité et la confiance, le contentement dénué de complaisance vis-à-vis de soi. La mort s'était transformée à mes yeux; selon ma pensée, le véritable être commençait seulement quand il était disparu; le passé était le complément, le parachèvement de l'être, la garantie de sa pureté : donc la mort était une apothéose. Cette pensée avait cela de bon qu'elle m'éclairait sur le domaine de la plus haute pensée et de l'histoire.

Discours de lord Brougham dans la Chambre des lords; éloge du roi de Prusse, suivi de l'espoir qu'après avoir vu la liberté de l'Angleterre, il accorderait à son peuple une constitution libérale, et remplirait ainsi la promesse faite par son père.

C'est ainsi que cette chose poursuit le roi jusqu'au delà des mers! Des rappels de ce genre se sont réitérés en Angleterre. — Quelques journaux là-bas n'ont pas épargné le roi, et les mots d'*idiot*, d'*hypocrite*, d'*espion*, sont tombés. — Le roi, paraîtrait-il, aurait plu à beaucoup, mais pas en tout, pas toujours, et à beaucoup il n'aurait pas plu du tout »

— « Jeudi, 17 février 1842. — Hier le roi est revenu d'Angleterre. Il a été reçu avec fête officielle, mais le peuple est demeuré tiède, indifférent. On n'a aucune confiance dans ce que le roi projette : ses idées religieuses ne trouvent point d'écho.

Humboldt se plaint des génuflexions en Angleterre; le conseiller intime Muller dit aussi qu'il n'y avait pu tenir. Humboldt raconte en riant que les voix avaient été divisées sur le chapitre des génuflexions, quelques-uns chaleureusement pour, d'autres contre très-vivement; mais quelques voix n'avaient pas pu compter, par exemple, celle du maréchal de cour Meyerinck, parce qu'il était partie intéressée : son pantalon était déchiré jusqu'aux genoux! Puis, d'un ton attristé et sérieux, Humboldt raconte que l'impression produite par le roi n'a été bonne qu'à demi, sa tenue avait été contradictoire et peu appropriée; d'une part la dévotion la plus *ostentieuse*, de l'autre le laisser-aller le plus immodéré, les facéties berlinoises que nous connaissons, et qui étaient fort déplacées là-bas. »

Digitized by Google

— « Samedi, 19 février 1842. — Bettina d'Arnim est venue me voir et me lire un fragment de son livre *au roi*, composition admirable dans laquelle elle fait dire à la mère de Gœthe, sur les cours et les princes, sur l'Église et la foi, sur le gouvernement et le peuple, les choses les plus profondes, les plus hardies, les plus frappantes, le tout exprimé avec la verve la plus heureuse. Pour la première fois, elle m'a avoué qu'il y avait là mélange de fiction et de vérité, et qu'elle ne prétendait pas à l'authenticité mot pour mot. Si elle avait fait de même pour sa première publication, que de tracas et de contradictions elle aurait évités ! J'avoue m'être trop arrêté à cette prétention à l'authenticité, j'aurais dû la laisser inaperçue. Il est vrai qu'à moi, en particulier, elle a mis le pistolet sur la gorge, et m'a forcé, en m'invoquant sans cesse, à y réfléchir constamment et à nier. Le fragment qu'elle m'a lu, a, au milieu et vers la fin, le défaut originel de toutes les œuvres Arnim-Brentano : des longueurs, des excroissances, exubérance et manque de proportions. »

— « Jeudi, 24 février 1842. — Le général de Ruhle m'a parlé aujourd'hui des cours de Schelling. Ils deviennent piteux ; scolastique vieillie, mythisme pauvre. « Dieu se crée d'abord, mais il est aveugle; quand il a créé le monde et l'homme, alors seulement il voit. » Grande contrariété ! Ainsi Dieu est aveugle un temps donné tout comme les jeunes chiens ! « Dieu conçoit le Fils, et avec le Fils le Saint-Esprit. » Expressions choquantes. Et tout cela pour gagner les théologiens ; ce à quoi on ne réussit pas. »

— « Vendredi, 25 février 1842. — Bunsen s'est aliéné tout l'entourage du roi à Londres. Le ministre comte Stolberg lui dit un jour en confidence de ne pas pousser davantage le roi dans la voie de la dévotion, que cela nuisait beaucoup au roi dans son pays. Bunsen écarta brusquement le conseil, et dit au comte que n'ayant pas reçu d'éducation scientifique, il ne savait pas juger de ces choses. Le comte le regarda de haut en bas et lui dit, qu'il ne lui convenait pas de discuter sur son éducation, mais qu'il avait ce qui paraissait manquer à M. de Bunsen, à savoir l'entendement de l'esprit de son pays et l'amour de sa patrie. — Un des généraux du roi que Bunsen prétendait précéder et refouler à je ne sais quelle occasion, le saisit par le bras, le repoussa, et lui dit que cela ne se passait pas ainsi. — Le fin fond de la chose, c'est que personne ne lui pardonne la faveur du roi, et il en serait ainsi quand il la mériterait le plus.

Tous les hommes en arrivent aux mêmes considérations sur la

Digitized by Google

vieillesse. Mais il me semble qu'elle pourrait être employée avec plus de fruit qu'il n'arrive en général. Le sol est en friche, il s'agit de le labourer. Mais on préfère en détourner les yeux comme si c'était un triste objet. Un peu de curiosité nous aiderait, Guillaume de Humboldt était curieux de la mort. La réponse que, dans Platon, Sophocle donne à une certaine question, se pourrait appliquer ici : « Les privations et les impuissances de l'âge peuvent être considérées comme des délivrances. »

— « Dimanche, 27 février 1842. — Le roi a dit des Berlinois, qu'à son avénement ils l'auraient voulu dévorer dans leur enthousiasme, et que maintenant ils regrettaient de ne l'avoir point fait.

M. de Kamptz est remplacé par Savigny; Bettina dit de son beau-frère que, maintenant qu'il était ministre d'État, il perdrait les quelques idées qu'il avait eues, et se perdrait dans la contemplation du haut personnage qu'il était !

Liszt est parti; la place du château, la rue Royale, etc. etc., étaient encombrées comme lors de l'intronisation; tout le monde voulait assister à ce départ; jusqu'à l'embarcadère, il y avait des voitures et la foule; des *vivats* innombrables ont retenti. Le roi et la reine sont sortis pour voir cet enthousiasme. On dit que la cour et la noblesse sont exaspérées qu'un musicien soit fêté comme un roi, qu'il l'éclipse même ! »

— « Jeudi, 8 mars 1842. — On critique la nomination de Savigny : « Encore un avancement obtenu par un homme au moment où il est vieilli et émoussé. » « L'évêché de Jérusalem, — l'érection d'une cathédrale, — il ne manque plus que les croisades ! » Pourquoi pas, nous n'en sommes pas si éloignés; seulement aujourd'hui on ne les exécute pas avec la force armée, mais à l'aide de la diplomatie.

Calcul singulier : Frédéric-Guillaume III, trois quarts soldat, un quart calotin ; Frédéric-Guillaume IV, un quart soldat, un quart calotin, un quart amateur d'art, un quart de tout. »

— « 16 mars 1842. — La comtesse X... me raconte que peu de jours avant de recevoir sa démission, M. de Kamptz avait dit au roi qu'il se sentait mieux que jamais, qu'il travaillait avec entrain, prenait plaisir à tout, à son jardin, à sa maison, etc. etc.; là-dessus le roi lui aurait tendu la main et lui aurait dit : « J'en suis charmé, et je souhaite que vous jouissiez longtemps encore de toutes ces choses. » Kamptz

Digitized by Google

aurait répété ces mots à sa femme en ajoutant : « Il est sûr à présent que le roi me laisse mes fonctions. » Peu de jours après s'effectua la démission. Je trouve que la perfidie est ici plus apparente qu'essentielle. Elle provient des rapports non de la personne, elle est presque obligatoire. Feu le roi a fait de même avec Beyrue, l'empereur François, le grand duc de Bade également. Mais il est certain que ce n'est pas beau, que c'est même fort laid. »

— « Jeudi, 17 mars 1842. — Billet de Humboldt. Il est vaillant comme toujours. Tout ce qu'il y a de bon dans l'État repose sur les hommes qui adhèrent encore aux principes et aux tendances du XVIIIe siècle, à l'humanité, au développement des lumières, à la liberté et à l'égalité. Voilà longtemps que j'observe cela ; les gens venus plus tard n'apportent que l'obscurité, la confusion, le malheur.

Ce que le général de Ruhle me raconte de Schelling me confond et me stupéfait. Schelling professe la foi en la Bible, ne permet pas d'attaquer les miracles, et avec cela, il se démène dans la sphère biblique comme un possédé, fait les interprétations les plus hasardées, les plus forcées, au grand effroi des philologues et des théologiens. Comme philosophe, il a fait banqueroute. *Piteux, bête,* telles sont les épithètes que ne lui ménagent pas les étudiants. On s'attendait à des erreurs et des incertitudes scientifiques, mais pas à ce galimatias. Et le ministre Eichhorn prône cela et pense contre-balancer avec cela tout l'or de Hegel ! — Cette misère trône à l'Université et dans l'État ! — Attendez un peu, vous m'en direz des nouvelles. — On dit que Schelling avait été singulièrement habile et fin dans la construction de sa nouvelle philosophie, qu'il procédait avec astuce et ruse, et qu'il n'avait pas d'égal dans l'art de jeter de la poudre aux yeux des gens. S'il en est ainsi, je ne puis que redire qu'il est frappant combien la ruse et la sottise sont étroitement liées ! Mais ce qui trouble ici, c'est que Schelling, en dépit de son charlatanisme et de ses sophismes, dénote une puissance intellectuelle qui le porte et le maintient, et en fait un adversaire digne de considération. Werder, entre autres, affirme que maint filon d'or parcourt ces pétrifications, et que Schelling marque avec justesse les points d'où la philosophie se développera.

Le roi a défendu les investigations de la police. Depuis lors, le nombre des agents secrets a doublé, dit-on ; on a joint aux vieux espions les nouveaux, qui espionnent si l'on espionne. C'est ainsi que les Berlinois se moquent de tout.

Le général de Ofuël me raconte l'anecdote suivante : Deux amis se

Digitized by Google

rencontrent ; l'un malade, abattu, crie misère. « Cher ami, lui dit l'autre, permettez-moi une question sérieuse : cherchez-vous votre secours en haut, priez-vous ? — Oh ! oui, mais sans résultat. — Mais comment priez-vous, et à qui ? — Comme on prie, j'adresse une supplique au bon Dieu. — Ah ! voilà ; de cette façon vous n'obtiendrez pas de secours, vous ne vous êtes pas bien adressé. Allez au Sauveur, lui seul peut vous assister. » (Schelling enseigne de même que Dieu ne s'inquiète plus du monde dont il a remis ses destinées dans les mains du Fils ; quand la terre et l'humanité auront atteint le but qui leur est marqué, alors seulement il reprendra les rênes du gouvernement. Que n'a-t-il confié le monde à Schelling, puisque celui-ci est si bien renseigné.) »

— « Samedi, 19 mars 1842. — La publication des œuvres de Frédéric le Grand a couru les dangers les plus sérieux ; les dévots avaient fait naître dans l'esprit du roi des scrupules à cause des grandes dépenses qu'elle occasionnait, ils n'avaient pas dévoilé leurs mobiles. On avait proposé de ne publier que les œuvres historiques. Humboldt a emporté la chose à force de courage et d'habileté : il a eu avec le roi une entrevue sérieuse qui a fini par un grand attendrissement et qui a décidé de la question. Ces sortes de victoires ne devraient pas être nécessaires. »

— « Samedi, 20 mars 1842. — Entretien sur la publication des œuvres de Frédéric, sur les cabales et les intrigues qui l'accompagnent. Eichhorn joue encore le rôle le plus misérable : il est vain, impudent, timoré, faible, et se laisse dire par Boekh et d'autres les choses les plus dures ; l'Académie ne lui accorde pas le droit d'intervenir dans ses décisions. Alors que le roi parla de ne publier que les œuvres historiques, Eichhorn acquiesça vivement, et l'Académie voulut se retirer : Humboldt intervint, Eichhorn apprit que le roi revenait à ses intentions premières et s'empressa de voter pour la publication complète, comme s'il n'avait point eu d'autre opinion. Ranke est son affidé et participe à toutes les tergiversations.

On dit que le roi est d'une inégalité d'humeur frappante, par moments d'une vivacité et d'une effervescence inqualifiables, puis d'une mollesse et d'une sensibilité incroyables, le tout par accès, entre lesquels il est distrait, indifférent, s'abandonne à une muette rêverie pour ensuite éclater de rire et se livrer à toutes sortes de facéties et de drôleries,

Digitized by Google

On dit qu'il mange énormément et qu'après il est en proie à une paresse excessive. »

— « 12 avril 1842. — Bassesses dévotes; on fait attention aux gens qui vont rarement à l'église, ou n'y vont point, et l'on parle bien ou mal de ceux qui la fréquentent, suivant qu'ils préfèrent tel ou tel prédicateur. Dans certaines familles, on a peur de la surveillance des domestiques. Les dévots ont leur police à eux, et le clergé a toujours un penchant à l'inquisition. Il est étrange que la bigoterie reprenne le dessus, non pas en Prusse, mais en France, en Angleterre, dans le reste de l'Allemagne, et que les gouvernements favorisent cette tendance. Quelques vagues révolutionnaires, et tout cela sera balayé!

Le roi de Hanovre redit dernièrement son mot favori : « Des professeurs, des filles et des danseuses, on en a toujours plus qu'on en veut. » Et cette fois, il l'adressa à Humboldt; alors notre roi dit à celui de Hanovre : « Parlez-lui plus grossièrement, il ne comprend pas quand le langage est si fin. » Humboldt ajouta : « Je suis moi-même une sorte de professeur; quant aux autres classes, je ne les connais pas. » Il dit encore à ses voisins maintes choses mordantes et satiriques, et le roi de Hanovre tira peu d'honneur de son interpellation brutale. « La brutalité est encore ce qu'il y a de meilleur, de plus humain en lui, » dis-je à Bettina d'Arnim; et, en effet, c'est par ce côté-là qu'il est en communication avec son peuple, qui prend plaisir à ses grossièretés où se montre souvent du naturel et de l'esprit, et qui chasserait à coup sûr ce roi despotique et arbitraire s'il était élégant et fin. »

— « 18 avril 1842. — A Brandebourg, où le régiment de l'empereur Nicolas célébrait un anniversaire, le roi a tenu un discours aux officiers, dans lequel il a parlé de ce que l'empereur avait fait pour l'Allemagne. Cela n'a pas fait bonne impression; l'on se demande en vain ce qu'il a fait. Les Prussiens sont mortifiés par la facilité avec laquelle leur roi les abaisse à l'étranger, et l'on se ressouvient des mots que Frédéric-Guillaume IV a dit à lord Aberdeen en lui serrant la main : « Je vous recommande l'Allemagne. » Encore s'il avait dit la Prusse, mais l'Allemagne! Et cela à Aberdeen, ce sot, ce suffisant! »

— « Mardi, 17 mai 1842. — Le roi, qui s'aperçoit fort bien que ses intentions ne se réalisent pas, et combien ses injonctions sont peu efficaces, tient ses employés pour le plus grand obstacle; il aime à les entendre attaquer; et cependant, lorsqu'on fait cela, on attaque en

Digitized by Google

même temps l'autorité royale. C'est pourquoi on dit que le roi est le seul révolutionnaire de son pays, qu'il crée les malcontents, qu'il excite les gens contre les fonctionnaires. Il est en effet très-difficile d'être bon et loyal sujet à présent, le sujet n'a plus sa place définie.

Le soir, *société de critique*. Flemming, Marheinecke, Dove, Bopp, Benang, etc. etc. Sur la conception immaculée de la Vierge : les catholiques affirment qu'elle est demeurée vierge même après la naissance de Jésus; les dominicains d'Espagne contestèrent ce dogme, les jésuites le défendirent et le pape donna raison aux derniers. De nous tous, Marheinecke était le seul au courant de la question, et encore et encore. « Si je crois qu'elle a conçu en restant vierge, il ne m'est pas difficile de croire qu'elle le soit demeurée après la naissance de son fils. »

Nous nous excusons de notre ignorance, depuis cinquante ans ce thème important n'a point été traité! Patience! « on le traitera! » Croyez-vous? Oui! si nous n'avions pas de chemins de fer! »

— « Mardi, 14 juin 1842. — Je pense depuis quelque temps, que si les choses continuent de ce train, elles nous amèneront infailliblement une grande révolution ; l'Allemagne est en fermentation ; chaque jour elle apprend à se connaître davantage, ses forces croissent, son unité se développe : les gouvernements activent cela tant qu'ils peuvent.

C'est certainement très-bon; mais, ce qui est funeste, c'est le mécontentement croissant, la passion de la nouveauté, le rejet de tout ce qui est autorité et coutume.

On assure de nouveau et très-sérieusement, que la reine a des scrupules de conscience sur son apostasie, et que le roi penche toujours plus du côté de la religion catholique, et qu'il suffirait d'une intrigue bien nouée pour opérer une conversion en règle. Radowitz est catholique; Bunsen devrait le devenir. Ce serait le plus grand triomphe de l'école romantique! — Toute doctrine parvient au trône : l'école Tieck-Schlegel dans la personne de notre roi ; le scepticisme dans celle de Frédéric le Grand; la libre-pensée dans celle de Joseph II; le saint-simonisme y parviendra un jour, j'en suis sûr, si au profit de la cause, cela fait question. »

— « Mercredi, 22 juin 1842. — Le roi dit qu'il n'emmène pas Humboldt à Saint-Pétersbourg pour faire une politesse à l'empereur de Russie. Le roi se complaît à ce bon mot et le répète. »

Digitized by Google

— « Berlin, samedi, le 13 août 1542. — Berlin est désert, les rues ont un air de cimetière. La disposition du public me paraît surexcitée et épuisée en même temps; il n'y a ni élan ni volonté; l'esprit de parti se développe. Il y a beaucoup de fermentation et elle n'est que légèrement recouverte; l'hypocrisie, le mensonge, l'indécision, la ruse et la tromperie jouent sur la surface sous toutes sortes de masques; mais l'esprit public est aux aguets, et un esprit âpre, tranchant, qui n'attend que l'occasion pour disperser toute cette canaille.

Le roi part pour la Suisse, on dit aussi qu'il se rendra à Paris et en Italie. Les gens en parlent diversement, et l'on va jusqu'à dire qu'il ne devrait pas révéler le secret qu'un roi n'est pas nécessaire à son pays. »

— « Vendredi, 9 septembre 1842. — Voici venir le temps que j'ai attendu depuis longtemps et presque aussitôt la mort de Gœthe, le temps où son nom s'obscurcit en Allemagne, où on le comprend de moins en moins, où l'on regimbe contre lui, où même on le lit moins. C'est un miracle que son étoile ait pu luire encore durant ces dix dernières années. Maintenant survient l'éclipse. La haine secrète des romantiques, des Tielk, des Schlegel, la haine ouverte des prêtres, n'ont rien pu contre lui, de même que les injures de Börne et de la jeune Allemagne. Mais voici une nouvelle direction politico-poético-philosophique germanisante, voici Gervinus et ses faux jugements, qui ont leur poids de pédantisme scientifique et font école, et ces épais nuages de fumée obscurcissent la haute lumière. — Ils prétendent tout régler, disséquer, baser historiquement, on abuse du mot historique comme naguère du mot philosophique; ils veulent tout construire, déduire, fonder. Et combien leur manière de procéder est pauvre et souvent puérile.

Le temps écartera et détruira tout cela, et l'étoile de Gœthe luira plus radieuse que jamais. J'en suis certain, et je ne suis pas inquiet pour lui! — Somme toute, je laisse la jacasserie critique s'ébattre dehors, je ne lui permets pas de pénétrer chez moi, dans ce qui constitue mon for intérieur. Je prends sous le bras les Évangiles, Homère, Shakespeare, Gœthe, et Mirabeau, et Rousseau et Voltaire même, je les porte avec soin et force, et ne laisse rien prendre ni gâter de mon trésor.

Cependant je ne cache pas que j'aimerais à voir réduire en poussière une fausse autorité comme Gervinus. Il faudrait pour accomplir cela un

Digitized by Google

combattant qui fût avant tout philosophe, et puis érudit. Cela viendra. Quelle décadence depuis la mort de Gœthe et de Hegel. »

— « 25 octobre 1842. — On a demandé au roi ce qu'il voulait faire des juifs? Il répondit : « Je leur veux tout le bien possible, mais je veux qu'ils sentent qu'ils sont juifs. » Ces mots donnent la clé de bien des choses. — On me demande ce que les juifs veulent? Je réponds, « qu'on leur laisse le temps de devenir chrétiens. »

Le roi a supprimé la censure pour tous les imprimés qui ne comportent pas moins de vingt feuilles. Que ce soit peu ou beaucoup, que les résultats soient minces, n'importe, de la part du roi c'est un grand acte de courage et de libéralisme que pas d'autres auraient accompli. On est surpris comme par un miracle, on en croit à peine ses yeux, d'être délivré de tant d'abaissement et d'esclavage. Cependant le roi récoltera peu de gratitude, et c'est naturel; les exigences sont bien plus grandes et son présent ne paraît que le paiement d'une partie de la grande dette. Bien peu se rendent compte de ce que c'est de sa part et pour lui.

Inauguration du chemin de fer de Francfort. Grand événement! Mordez-y bigots et aristocrates! »

— « Jeudi, 22 décembre 1842. — Bulow me raconte les détails suivants sur la vie de Humboldt à Paris : il se lève avant six heures et travaille immédiatement avec Arago à l'Observatoire ; vers huit heures ils déjeunent tous deux dans un café voisin; Humboldt prend une tasse de café noir, sans rien manger, puis il se rend à la Bibliothèque royale où il a un cabinet à lui, il n'y reçoit personne et travaille jusqu'à six heures du soir, alors il va dîner; le soir et une partie de la nuit sont consacrés au monde et à la causerie. Il se porte à merveille, le travail est sa plus grande jouissance.

Bulow vient à parler des événements du jour. Le roi fait la vie dure à ses ministres; il exige les travaux les plus considérables dans le plus court laps de temps; il interrompt et brouille le travail commencé en faisant passer à autre chose; puis, il se contredit et soutient qu'on l'a mal compris. On en a un exemple à présent au sujet de la liberté de la presse: le roi lit les journaux, et il est blessé et indigné chaque jour de l'impudence avec laquelle on attaque tout, de la voie qu'on poursuit hardiment : il la désapprouve complétement et demande qu'on remédie. Personne ne sait comment accorder une certaine liberté à la presse et empêcher qu'elle ne dise rien de contrariant ; des conférences sans fin

Digitized by Google

ont lieu. L'ire tombera d'abord sur le journal de Leipzick, qui s'est fait la verge du gouvernement prussien. — Le roi dit qu'il veut qu'on parle librement dans les livres, mais non dans les journaux ; paraît le livre de Zimmermann, et il faut intervenir. Le roi ne veut pas de constitution, mais tout le monde la demande. Le manifeste que le roi avait voulu publier, au moment des séances de la commission des États, a été heureusement écarté. Le roi avait rédigé l'écrit lui-même. M. d'Usdom et le docteur Zinkeisen devaient en corriger le style; le roi y disait que la Prusse n'avait nul besoin d'une constitution et n'en aurait jamais; puis il y lançait des attaques contre les pays constitutionnels, contre la Bavière, le Wurtemberg, le Badois, la France, l'Angleterre; si l'on avait imprimé cela, nous aurions eu un scandale effroyable, chacun aurait reconnu la main du roi, personne n'ayant ici le droit de parler ainsi. »

— « Dimanche, 8 janvier 1843. — Il est bien étrange que les personnages les plus haut placés nourrissent une grande hostilité contre le roi; ils sont mécontents de sa conduite, les aristocrates le trouvent trop libéral, les bigots le voudraient plus pieux, les libéraux ont perdu tout espoir. « De tous côtés il a promis, et il ne satisfait personne. Il a trompé tout le monde. » On redit les choses les plus dures; la visite de Herwegh ne lui sera jamais pardonnée ; on l'oublierait s'il consentait à faire pénitence d'avoir mandé auprès de lui « ce *va-nu-pieds.* » « Qui d'entre nous » disait un courtisan, « est sûr de ses fonctions et de son rang, si des modes pareilles s'introduisaient. » Le feu roi a pourtant fait de même, il a mandé chez lui le poëte Gottlieb Hiller qui s'est entretenu avec lui et la reine, aussi familièrement que Herwegh. — Feu le roi — était feu le roi, il pouvait faire ce que bon lui semblait, cela ne gâtait rien, et d'ailleurs quand il allait trop loin, ses ministres le rappelaient à l'ordre; demandez un peu au général de W.! Et Gottlieb Hiller! Combien innocent en comparaison de Herwegh! Mais le roi est puni, il a été obligé de bannir Herwegh, par conséquent de se rétracter, ce qui lui donne aux yeux du monde l'air d'un homme châtié. »

— « Vendredi, 13 janvier 1843. — J'éprouve le besoin d'être actif ; mais il n'y a pas à songer pour moi à une activité féconde et efficace, dans les circonstances actuelles. On m'a demandé de renforcer, d'éclairer et de dépeindre le côté libéral de notre gouvernement ; cette tâche me paraît vague, nébuleuse; les parties dont se compose

Digitized by Google

notre mouvement, ne sont séparées ni séparables; dans leur fermentation trouble elles se croisent et se mêlent, et ce qui vient de paraître au jour disparaît aussitôt dans le fond ténébreux. L'autre côté n'est pas plus clair, je n'y vois que la cohue déplaisante de personnalités mesquines. Et cependant les difficultés ne me détourneraient pas de la tâche. Ce qui me retient, c'est que la lumière loin d'être ici bienfaisante, ne pourrait que nuire! Mainte chose doit croître à l'ombre pour paraître forte ensuite à la lumière du jour. — Ainsi je n'ai qu'à me taire. — Réflexion: les jours tranquilles sont-ils perdus? Nullement! chaque jour est un vase qu'il dépend de nous de remplir des matières les plus précieuses; nous avons un si vaste royaume intérieur à régler, à éclairer, à administrer, que l'occupation ne saurait nous manquer. Il est vrai que la plupart du temps nous préférons pratiquer nos talents que nos devoirs. »

— « Samedi, 14 janvier 1843. — Les nos 5 et 6 du *Magasin de littérature étrangère* contiennent la description d'un hôpital des aveugles dans le nord de l'Amérique, par Dickens, et en particulier l'histoire de Laura Bridgman, jeune fille sourde-muette et aveugle, que le docteur Howe est parvenu à instruire. Je n'ai rien lu de plus émouvant. L'exposé de Dickens est un chef-d'œuvre dans sa simplicité, et son âme pure et noble se reflète dans ses paroles tranquilles. Je fus forcé de suspendre la lecture et je pleurai à chaudes larmes, c'était l'explosion de la plus ardente compassion, le cri de la parenté que la nature a établie entre toutes les créatures; je priai passionnément à Dieu: « Rends-lui la vie, il faut qu'elle voie, tout-puissant! Ouvre ses yeux, ses oreilles! Fais-là mourir, afin qu'elle parvienne à toi! La plus éclatante rémunération doit l'attendre, mets fin à ces cruelles ténèbres! » — Et en est-il autrement de chaque âme? La plus richement douée n'est-elle pas enfermée, entravée, condamnée à un labeur ténébreux? Les plus hautes considérations religieuses se rangent en consolatrices à ces pensées! »

— « Samedi, 28 janvier 1843. — Le fragment du troisième volume d'Eckermann, imprimé dans la *Gazette universelle*, contient un éloge de notre roi, que Gœthe vit alors qu'il était prince héréditaire, qui lui sembla très-distingué, et dont il pensa qu'il discernerait et utiliserait les talents; mais Gœthe voulait les jeunes talents, et jusqu'à présent, notre roi n'a recherché que les vieux, les usés. — Frédéric le Grand écrivait à d'Alembert: « Si dans un pays l'on pouvait découvrir tous

Digitized by Google

les talents que la nature se plaît à distribuer au hasard et qu'on pût employer chacun dans son genre, ce pays deviendrait bientôt le premier de l'Europe. »

— « Dimanche, 12 février 1843. — L'*Achilléide* de Gœthe (que je ne parviens pas à goûter, mais à laquelle je reviens de temps à autre), me mena à l'Iliade dont je lus un bon fragment ; la curiosité me fit prendre la continuation de l'Iliade par Quintus Smyrnaus, et, à ma grande stupéfaction, je trouvai les chants agréables et d'une lecture plaisante. Pas comparables à l'Iliade naturellement, car pour elle, elle demeure pour le temps et l'éternité une œuvre unique complète, à laquelle rien ne se peut comparer. Et pourtant, quelques passages du poëme épique postérieur ne seraient peut-être pas indignes de l'Iliade, tant par la forme que par le fond ; la mort de Penthésilée, celle d'Achille, le récit du cheval de bois, le sacrifice de Polyxène et d'autres fragments sont d'un beau mouvement et dénotent un poëte habile ; mais ils ne sont pas dans l'Iliade, par conséquent ils ne sauraient prétendre à la même valeur historique. Et c'est ici que l'on peut voir que cette valeur ne provient pas seulement de l'œuvre elle-même, mais qu'elle se compose encore de ce que des nations et des générations y ont greffé de pensées et de sentiments ; la vie qu'elles ont infusée à ce livre ne saurait s'en extraire, et y demeurera éternellement, et ce livre en a été digne, parce qu'il a suscité et supporté cette vie. Ceci s'applique à Homère et à la Bible, et à tout ce qui a fait la joie, la passion, le salut et la consolation de l'humanité. Même à l'incrédule, la Bible ne saurait être un livre ordinaire, de même qu'Hercule ne saurait être un simple guerrier, de même que Frédéric le Grand et Henri IV ne sauraient rien perdre de leur prestige. La valeur, quand elle est de ce calibre, s'accroît par l'histoire, et c'est pourquoi les anciens avaient raison de dire que les héros croissaient après leur mort. »

— « Lundi, 6 mars 1843. — La comtesse Rossi est ici (M^lle^ Sontag); à Pétersbourg on l'a portée aux nues, ici on l'a reçue avec froideur, et les femmes de la cour, hautaines comme elles sont, voient toujours la chanteuse dans l'ambassadrice. Quelques sottes se sont déclarées ouvertement contre elle, et l'on pense qu'elle aura de la peine à se maintenir ; qu'elle sera forcée de tenir maison et d'appeler son chant à son aide. Honteuse coterie féminine ; elles étalent sans pudeur leurs vices fardés, et chacun sait bien comme, au dedans et au dehors, tout est ignoble, tout est faux.



Digitized by Google

L'amitié dure moins encore que l'amour; mais son nom se maintient plus longtemps, parce que rien n'empêche de garder les apparences de la chose, lors même que la chose a disparu depuis longtemps. »

— « Jeudi, 18 mai 1843. — J'ai lu dans Lessing; le dégoût et l'abattement de ses dernières années font une impression terrible! Son zèle et le résultat de son zèle inspirent aussi une douloureuse compassion. Il manquait alors aux Allemands ce qui leur manque encore aujourd'hui, une action publique libre, ils étouffaient dans leur érudition; quand ils sortaient de la poussière des livres et des rues, ils devaient se battre. Il en est de même chez nous. »

— « Mercredi, 25 juin 1843. — Le général Ruhle me raconte que Gœthe lui-même dit que Schelling lui avait donné la première idée des affinités électives. Gœthe dit un jour à Ruhle : « Moi, païen? Mais j'ai fait assez exécuter Gretchen et mourir de faim Ottilie : n'est-ce pas chrétien? Que veulent donc les gens de plus chrétien? » Ces mots rappellent la réponse indignée qu'il fit à Knebel, lequel avait des scrupules de moralité au sujet des affinités électives : « Aussi je ne les ai pas écrites pour vous, mais pour les jeunes filles. » Peut-on dire plus clairement à un vieil ami, d'ordinaire sagace, mais ici stupide : « Tu es un âne. »

Un individu avait quémandé des titres de noblesse, le roi avait refusé à double reprise; un des conseillers engagea l'individu à revenir à la charge et lui répondit du succès. A la suite d'un compte et après avoir obtenu plusieurs signatures, le conseiller dit au roi : « Voici encore une pétition au sujet de la demande que Votre Majesté a refusée deux fois, j'ai aussitôt rédigé le refus. » « Quoi? » s'écria le roi, « et que savez-vous de ma décision? C'est moi qui règne, c'est moi qui règne : vous n'avez rien à refuser, c'est à moi de le faire, c'est à moi de le faire; je suis roi, je suis roi; c'est moi qui fais les nobles et non vous; j'anoblis cet homme, il est noble, il l'est. » c'est ainsi que la chose fut emportée. »

— « Kissingen, jeudi 13 juillet 1843. — Chez Tettenbom. M. de Z. parle du cardinal archevêque de Salzbourg, prince de Schwarzemberg, qui est devenu un cafard et un fanatique; il veut réinstaller les jésuites et s'irrite de ce qu'on ne se rend pas à sa volonté à Vienne. Dernièrement, il a repoussé à la confirmation une honnête bourgeoise parce

Digitized by Google

qu'il la trouvait trop parée, et elle s'était mise en frais parce qu'il lui avait montré que la circonstance le comportait. Les habitants de la ville étaient pour la femme et très-irrités contre le cardinal. — Cet austère prélat a des enfants naturels. »

— « Vendredi, 11 août 1843. — Aujourd'hui, chez Mme d'Olfers. — M. de Grusheim raconta un singulier incident survenu à Potsdam. Le comte d'Arnim, ministre de l'intérieur, présenta au roi le plan du quartier que l'on veut bâtir de l'autre côté de la Sprée ; le roi examina le plan avec étonnement, avec mécontentement, et déclara que tout était de travers, que rien n'était suivant sa volonté, ses ordres, ses dispositions. Confondu, le ministre en appela aux injonctions que le roi lui avait en partie données et en partie fait donner par le directeur Lennée. « Non, ce n'est pas vrai, » dit le roi ; « jamais je n'ai rien ordonné, rien arrangé de tout cela ; tout est faux, tout devait être autrement. » Nouvelles protestations du ministre, auxquelles répond un démenti plus formel encore ; le ministre est cruellement embarrassé, et demande enfin que Lennée, qui attendait dehors, soit introduit. Celui-ci soutient de même au roi qu'il a ordonné le plan. Le roi répliqua de nouveau : « Non, ce n'est pas vrai ; j'ai voulu le contraire ! » Alors Lennée lui rappelle peu à peu leurs conversations privées ; le roi nie toujours ; mais enfin vaincu, sinon convaincu, il dit en haussant les épaules : « Mon Dieu ! tout est possible, c'est possible ! » Puis il ajoute : « Malgré tout, je veux que cela soit autrement : la caserne doit être ici ; ici la prison, etc. etc. » Les préparatifs sont déjà faits, un million de pierres ont été charriées, etc. Il faut défaire tout cela. Voilà un échantillon de la manière dont se font les affaires. »

— « Samedi, 24 septembre 1843. — Le duc de Bordeaux arrivé céans vendredi dernier, déplaît à tout le monde. Le roi qui se faisait fête de cette visite est effrayé de la médiocrité, de la gaucherie de cet homme sans animation et sans esprit. Maladroit, paresseux, au parler lent, il joue un rôle piteux. On ne sait pas à Sans-Souci ce que l'on en doit faire. On reconnaît qu'un tel prétendant n'a aucune chance. Il semble qu'une fatalité particulière pèse sur cette catégorie de gens ; le chevalier de Saint-Georges, le prince de Wasa, don Carlos, ils sont tous aussi d'un même calibre. »

— « 6 novembre 1843. — Quand on contemple le passé et l'étudie, il

Digitized by Google

faut toujours que ce soit à l'avantage du présent, sans quoi l'on se fait mort parmi les morts.

Quand on songe qu'un roi est un homme dont les moindres faiblesses et les penchants pervers sont épiés par des centaines d'empressés qui les veulent renforcer, satisfaire, exploiter à leur bénéfice, insoucieux du tort qu'ils font à la personne royale; quand on songe à cela, dis-je, on est tenté de considérer la destinée d'un roi comme une condamnation, comme l'épreuve du feu de l'homme moral.

L'irritation d'un roi contre son entourage ne provient souvent que du dégoût qu'il éprouve à voir ses propres fragilités agrandies et enracinées. »

— « Mardi, 5 mars 1843. — Il court le bruit inquiétant que le roi par son nouveau service divin, imité du rite anglais, ne veut qu'opérer une transition vers le catholicisme, pour lequel il éprouve la plus grande prédilection. Encore une preuve de son amour pour ce qui est éteint, usé, de son éloignement pour ce qui est vivace, jeune, efficace. Cela se voit en petit et en grand dans Schelling et Tieck, comme dans la conduite de l'État et de l'Église ; l'Église anglicane est encore plus morte que l'Église grecque; c'est pour cela qu'on s'en rapproche, le vieux est commode, ce qui est vivant agite et dérange. — Ainsi ce serait son ambition d'être un fondateur en religion? Oh ! il le pourrait ! cette gloire est acquérable, et ces voies sont ouvertes ! Il n'a qu'à relier ensemble les tendances intellectuelles qui traversent notre époque, à accorder avec fermeté aux exigences du présent les résultats incontestables du développement général, à marcher avec courage au-devant des promesses de l'avenir, et la nouvelle religion est faite et l'exaltera comme peu de princes ont été célébrés. — Tout cela n'est rien ! Le monde ne marche pas ainsi. Il faut d'abord que la terre soit labourée avant qu'on y jette les semences. Le roi laboure son pays. En 1806, l'étranger le labourait pour son père. »

— « Mardi, 3 avril 1844. — M. Bunsen s'est présenté chez le prince de Prusse, en habit; là-dessus le prince a écrit au ministre de Bulow pour le prier de rappeler M. Bunsen à l'ordre, et lui dire que dorénavant il eût à paraître en uniforme devant lui, ainsi qu'il convenait. Bulow s'est chargé de cette commission avec plaisir. »

— « Hombourg, samedi 27 juillet 1844. — Il m'est venu des pensées politiques qui n'étaient pas sérieuses. Le plus beau temps de la liberté

Digitized by Google

fut sans contredit 1789, alors qu'elle était dans sa première fleur : plus tard on la conquit avec plus de certitude, mais on eut la conscience de beaucoup de sacrifices et de désillusions. Les Français ont eu cette première fleur, ils ont goûté l'enivrement de la première mousse ; nous autres Allemands, nous ne le connaîtrons pas, voilà longtemps que nous en sommes à la lie. Cependant nous conquerrons à la longue tout ce que les Français ont déjà; notre génie, notre culture nous le permettent. Mais combien nous sommes loin du but, et quels temps nous aurons à traverser, que de choses aujourd'hui sacrées, indispensables, que nous ne pouvons nous figurer absentes seront renversées. L'histoire du monde vit à grands traits, et elle tient en réserve ce qu'elle a de meilleur.

M. Rubens me communique une nouvelle. On a tiré sur le roi à l'embarcadère de Francfort, alors que le roi et la reine se disposaient à partir. Cette nouvelle m'a bouleversé. Je me plais à espérer que cet acte impie a été commis par un aliéné ! C'est chez nous un événement inoui ! Notre terrain n'est pas fait pour ces sortes de coups ! C'est fort ! On accuse tout d'abord les pauvres Polonais. »

— « Mardi, 30 juillet 1844. — Le prince de Prusse a dit à plusieurs personnes à propos de l'attentat de Berlin : « Oui, oui, bien des choses doivent changer, c'est ce que l'on voit à présent. » Nul ne sait ce qu'il entend par là. Je me figure qu'il entend par là que le roi est trop doux, trop libéral et qu'on devait tenir les gens plus court.

J'ai vu l'électeur de Hesse en activité dans la salle de jeu, il joue toute la journée, il est assis, couché sur des cartes et il fait rouler l'or : c'est un aspect ignoble que celui de ce prince allemand parmi les joueurs, gaspillant sans pudeur, une seconde fois avec cet or, le sang de ses sujets. »

— « Hombourg, vendredi 2 août 1844. — L'électeur de Hesse a reçu un soufflet à la roulette, et chacun en est content ! Il avait abandonné sa place à la table ; après un laps de temps assez long, un autre joueur s'était mis à cette place, revient l'électeur ; il voit la place occupée et s'assied à côté, mais pousse le joueur du coude, et au lieu de s'excuser le regarde fixement avec insolence. Le joueur le mesure des yeux, fait du revers de la main un geste d'impatience qui se termine par un soufflet sur la joue de l'électeur ! Grand émoi, mais nulle intervention. L'électeur se lève en grommelant et s'éloigne ; l'étranger — on le dit

Digitized by Google

français, — se retire également et c'est la fin de l'histoire que tout le monde raconte, mais que les journaux ne publieront pas. »

— « Extrait des communications de Humboldt. — Dans les derniers temps de son séjour à Berlin, Bunsen a fait en particulier des travaux relatifs à la constitution, il en a jeté les bases, et elles sont plus libérales qu'on ne l'aurait cru : des États du royaume divisés en deux chambres, sans États provinciaux, et dotés de tous les attributs de la vie constitutionnelle. Le roi a discuté sur tous ces sujets avec lui, comme jadis il a discuté sur des matières semblables avec Canitz et Radowitz, puis il a invité le ministre de l'intérieur (comte d'Arnim) à exprimer son opinion, ce qui valut un plan lourd, gauche, étroit; là-dessus le roi esquissa les traits principaux de sa propre pensée; mais Humboldt n'a pas vu ce brouillon royal. Bunsen croyait avoir tout obtenu lorsque le roi abandonna le tout. Le roi jouera souvent encore ce jeu, sans penser le moins du monde à s'occuper sérieusement de la chose; il est fait ainsi. Cependant il viendra un moment décisif, celui où Bunsen sera nommé ici ; pour l'heure il ne le désire pas, parce qu'il fait de grosses épargnes à Londres, où il a 40,000 thalers par an.

Nous avons décidément ici un double ministère ; des ministres directeurs dans le cabinet du roi, des ministres administrateurs à la tête de leurs départements respectifs: ceux-là ont la haute main, sont les initiés, ceux-ci point; ceux-là forment une véritable Camarilla. Mais quand viendront les États, les administrateurs seront les seuls à valoir.

Après que le roi eut nommé M. de Flottwell ministre des finances, il lui demanda : « Eh! bien comment vous arrangez-vous avec les autres ministres? » Flotwell répliqua : « fort mal avec le comte d'Arnim, car il est trop aristocrate; mais plus mal encore avec Eichhorn auquel je suis absolument opposé, qui poursuit les voies les plus mauvaises, et qui a attiré bien de la haine sur le gouvernement de Votre Majesté. « Comme le roi ne peut pas souffrir le comte d'Arnim, il ne le défendit pas, mais parla d'autant plus vivement pour Eichhorn, duquel il était très-satisfait, qui lui témoignait la fidélité la plus zélée, et auquel on faisait grand tort. A la fin de l'entrevue le roi dit encore : « Je vois bien que dans le ministère d'État vous ne pouvez compter pour vos tendances libérales que sur Bunsen et moi. » Quelles contradictions!

Le roi dit au comte de Redern : « Bunsen m'a parlé d'un vieil organiste nommé Nicolai, et vivant ici; découvrez-le, je veux le faire

Digitized by Google

employer à la cathédrale. » — « Mais alors Mendelssohn donnera sa démission. » — « Oh! non, pas encore. » — « Une autre fois, je voudrais faire composer les chœurs de l'*Athalie* par Meyerbeer. » — « Mais sire, Mendelssohn les a commencés par ordre de Votre Majesté; cela ferait une guerre effroyable. » — « Oui, oui, il faut que Meyerbeer les compose. »

Le duc de Lévis a passé ici, et naturellement il fut beaucoup question des fables de son origine, de sa parenté avec Jésus. Quand il fut parti, quelques voix s'élevèrent contre lui. « Il m'a déplu aussi, » dit le roi; là-dessus chacun fit sa critique; l'un remarqua qu'il avait les cheveux roux. « Oh! il tient cela de la Vierge, » s'écria gaiement le roi. Quelles contradictions! Humboldt disait que cette saillie rappelait l'époque de Frédéric le Grand!

A la suite de l'attentat, décret emphatique, dans lequel on s'abîme dans la pensée d'avoir reçu une nouvelle consécration, par la protection visible de la Providence; promesse de terminer l'œuvre commencée, que personne ne connaît, mauvaise sentimentalité en une si grave occasion. »

— « Mardi, 3 septembre 1844. — Il se répand mystérieusement le bruit que Tschech a été poussé à son attentat par un sentiment de vengeance personnelle. Il aurait poursuivi le roi de suppliques; impatienté, le roi l'aurait renvoyé non-seulement par des paroles blessantes, mais par des voies de fait; Tschech aurait juré de se venger. Si ce bruit était fondé, toute l'affaire prendrait une autre couleur et serait très-compréhensible. (Annotation postérieure) Pas un mot de tout cela n'est vrai. »

— « Lundi, 23 septembre 1844. — Sur les tendances artistiques qui règnent ici, du goût problématique du roi, les constructions à Cologne; on y lave le bariolage, parce que tout le monde a crié. Le roi avait commandé, par l'entremise du comte Redern, huit tableaux pour la nouvelle salle de l'Opéra; on s'était adressé aux peintres les plus considérés, lesquels n'avaient consenti que par complaisance, le roi ayant désiré avoir les tableaux à vil prix; tout à coup le roi trouve que les tableaux ne sont pas nécessaires, et qu'on pourrait économiser cela; on le dit aux artistes, à celui-ci plus tôt, à celui-là plus tard, quelques-uns d'entre eux s'étaient déjà mis à l'œuvre, mais personne ne s'en inquiète. »

Digitized by Google

— « Dimanche, 29 septembre 1844. — Le comte Kleist-Losz vint me voir; il avait été la veille chez le général de Thile, et y avait entendu soutenir au général de Gerlach avec impétuosité, que le roi ne devait pas gracier Tschech, en exprimant simultanément la crainte que les attentats ne se réitèrent. Un prêtre était présent et adhérait entièrement. Après le comte Kleist, arriva Bettina très-excitée; elle raconta beaucoup. Le général de Gerlach avait encore été la veille chez Savigny, et y avait parlé contre la grâce. Les Savigny aussi vociféraient contre Tschech, dont la condamnation était prononcée en première instance. Bettina voudrait le défendre et prier le roi de le faire venir et de lui parler; une relation profondément psychique s'étant établie entre eux, il devait importer au roi d'éclaircir cette relation; la grâce serait inévitable ensuite, mais Bettina va jusqu'à désirer la libération, l'exil en Amérique. Elle se figure le roi autre qu'il n'est; il ne prend pas la chose de si haut, et ne voit pas dans Tschech qu'un malfaiteur en démence. Mais il le gràciera indubitablement. — Dans le peuple il s'élève des voix en faveur du condamné et son exécution ferait une impression néfaste. Les courtisans eux-mêmes la désapprouveraient après coup. »

— « Mardi, 1er octobre 1844. — Le prédicateur Gerlach (frère du général), a maltraité sa bonne, lui a écrasé les seins, l'a battue à outrance, l'a blessée de toutes parts, si bien qu'elle a du être portée à la Charité et qu'elle y est morte. Le pasteur, en dépit de la faveur et de la considération dont il jouit, a été condamné à un an de forteresse; mais il ne portera même pas cette peine, minime en comparaison de la faute; il se démet de ses fonctions de prédicateur et va voyager avec sa famille.

Ce matin en me réveillant, je fus assailli par une foule de pensées, entre autres celle-ci, que s'il n'y a pas de durée après la mort, si la vie terrestre ne tient pas à une autre existence plus large, il n'en résulte aucun désavantage moral; bien au contraire, l'âme devrait reculer bien plus devant un crime pour lequel il n'y a pas d'expiation. Il est évident que la pensée d'une direction suprême et d'une rénumération suivant nos mérites, amoindrit l'effroi de mal agir. Nous ne connaissons pas suffisamment les lois de la conscience. »

— « 16 octobre 1844. — J'ai lu dans les lettres de Voltaire. Il écrit à d'Alembert, le 7 septembre 1764 : « Figurez-vous que neuf à dix philosophes, qui à peine se connaissent, vinrent ces jours passés souper

Digitized by Google

chez moi. L'un d'eux, en regardant la compagnie, dit : « Messieurs, je crois que le Christ se trouvera mal de cette séance. Ils saisirent tous ce texte. » Cela sonne bien mal; cependant comme le Christ ne saurait tenir à son nom (qui encore n'est pas son nom, mais un titre déféré dans une langue étrangère) plus qu'à son esprit, cela ne le blesse pas; bien plus il a dû sourire de joie en voyant des amis de la lumière combattre les ténèbres et les abus honteusement amoncelés sur son nom. Le Christianisme, tel qu'il s'est constitué de nos jours, me rappelle ce fils de l'Évangile, dont Jésus dit qu'il avait toujours répondu oui aux injonctions de son père, mais ne s'y était jamais conformé; les libres-penseurs au contraire sont comme le fils qui dit non, mais qui obéit.

Le prince Frédéric de Prusse a envoyé l'un de ses fils à l'université de Bonn, ce dont se moque le prince X..., qui affirme qu'un prince de Prusse n'a qu'à être bon soldat. Le prince Frédéric fait observer combien les temps sont mauvais, et combien il est difficile de faire valoir sa qualité de prince, alors que tout le monde avance et que l'on reste en arrière; à l'université on ne s'instruisait pas seulement, mais on y voyait les hommes de près et sans fard, et y nouait des relations qui dans la suite pouvaient devenir très-utiles. Tout cela est fort sage, mais on voit combien la peur est grande, la peur d'un inévitable revirement des choses. »

— « Samedi, 14 décembre 1844. — Ce matin, on a lu avec stupéfaction un placard imprimé aux coins des rues; ce placard contenait l'annonce judiciaire, rédigée en forme d'avertissement, que l'ex-bourgmestre Tschech, pour avoir tiré sur le roi, devait être roué, mais que cette peine avait été commuée en celle de la mort par la hache; l'exécution avait eu lieu à Spandau. La surprise fut énorme, on n'avait pas cru à la possibilité de cette exécution; la rapidité et le mystère qui y ont présidé, font le plus mauvais effet, même sur les gens qui adhéraient à la condamnation. La majorité était pour la grâce; on est épouvanté que le roi n'ait pas été clément, qu'il ne se soit pas montré au niveau de Louis-Philippe et de la reine Victoria; on trouve cela laid pour lui, laid pour la Prusse, on dit qu'il est ensanglanté, on le plaint! — Le roi est allé passer quatre jours à Postdam, afin d'être loin du triste dénoûment, afin de ne pas voir passer le pauvre criminel près du château de Charlottenbourg. — Hier, on fit part de la sentence à Tschech, et on laissa sa fille entrer chez lui. — On dit — peu y croient — qu'on l'a engagé à demander grâce en assurant qu'elle lui serait accordée, mais qu'il n'avait pas voulu en entendre parler. A sept heures et demie, avant le point du jour, Tschech monta à l'écha-

Digitized by Google

faud avec fermeté et courage, il se déshabilla seul, leva les bras vers le ciel, prononça quelques paroles qui ne furent point entendues, mit de lui-même la tête sur le billot et attendit le coup fatal. Un témoin oculaire m'a dit ces détails. Peu de témoins; à Spandau aussi, l'exécution a surpris tout le monde. Les ministres, les juges, les courtisans, les flatteurs triomphent ; ils sont ravis du secret bien gardé et de la surprise réussie. Le peuple est loin de les vanter; la classe brutale se voit lésée d'un spectacle; les plus intelligents riaient avec dédain de la terreur qui a eu recours au mystère. J'entendis dire à un domestique : « Mais c'est de la lâcheté, ce sont les façons de faire espagnoles. » Il est vrai qu'on entend, parmi les groupes attroupés autour des placards, des gens crier : « C'est bien fait. » Mais on a remarqué qu'un même homme s'était arrêté devant trois ou quatre placards comme s'il lisait la chose pour la première fois, et il avait réitéré cette exclamation avec vivacité; le peuple se retournait de tous côtés, il flairait la police. Ce qui appartient à la cour affecte le plus grand contentement; le petit comte X... interpella ma bonne, Mine, sur l'escalier, et lui demanda si elle savait? Le tout d'un air joyeux et gai, comme s'il venait de recevoir ses étrennes ; il a cela de son père. Le prince de Prusse est de cette humeur aussi ; lui qui à Hombourg tenait la condamnation à mort pour impossible, y a le plus contribué, dit-on.

Sur la fête de l'inauguration de l'Opéra, sur les plaisirs de la cour, sur tout l'éclat de la vie de cet hiver, il tombe un reflet sombre, un reflet de sang! Les gens se demandent ce qu'éprouve le roi, ce qu'éprouve la reine, ces deux personnes si pieuses? Les tisserands fouettés en Silésie, Tschech exécuté, tout cela n'est pas d'accord avec les espérances de l'avénement. On s'attend à pis encore. Vers le soir Bettina vint; elle avait passé la journée dans les larmes, la douleur, l'irritation. « Comment le roi a-t-il pu se souiller ainsi? » s'écrie-t-elle dans son indignation. J'entends prononcer ces mots : « On aurait dû s'attendre à la condamnation; le roi a toujours avancé dans la voie du malheur, jamais encore il n'a reculé d'un pas. »

Détails nombreux sur Tschech; la mauvaise impression se propage. Des gens du peuple disent qu'ils n'auraient pas attendu cela du roi, qui était si pieux; la dévote reine aurait dû empêcher cela. — Je dis que par l'exécution le coup de Tschech avait porté. — La hâte et le mystère de l'exécution révoltent. — Parmi les groupes qui lisaient le placard, il se montrait parfois des gendarmes; alors le peuple se taisait, mais cette lecture muette, suivie d'un écoulement silencieux, avait quelque chose d'effrayant. »

Digitized by Google

— « Mercredi, 18 décembre 1844. — Le mécontentement se déclare de plus en plus. Le roi et la reine sont gravement attaqués à cause de l'exécution de Tschech.

La fille de Tschech était venue trouver son père le matin de l'événement, et elle retarda sa mort d'une demi-heure par ses supplications. Elle savait pourquoi on l'avait appelée et était vêtue de noir. Au demeurant, le père et la fille furent très-fermes. »

— « Vendredi, 20 décembre 1844. — Bal chez X... Le comte Hermann Lottum s'assied près de moi ; il condamne franchement l'exécution de Tschech et assure que tout le monde en voulait au roi, à l'exception de quelques courtisans sanguinaires ; qu'il n'y avait qu'une voix dans le peuple ; cet acte souillait le gouvernement, rendait la piété du roi suspecte, lui préparait des reproches et des remords qui le jetteraient plus avant dans le piétisme ; le roi avait dit qu'il ne voulait pas gracier Tschech, mais qu'il voulait prier pour lui !... »

— « Dimanche, 22 décembre 1844. — Communications sur Tschech. Comme il parut à l'échafaud, un Berlinois, qui en était près, ôta son cigare de la bouche et cria : « Bravo, Tschech ! » Celui-ci le regarda, le salua, et lui dit amicalement : « Je vous remercie. » Lorsque Tschech voulut parler, le tambour battit. — Les paroles de Tschech, lorsqu'on lui lut sa sentence, et la demande qu'il fit de parler au roi, firent une telle impression que les juges en référèrent aussitôt au ministre de la justice Uhden, qui partit la nuit même par express pour Postdam ; le roi dit, après l'exposé de la situation, qu'il ne se trouvait pas en devoir de faire survenir un changement. — On dit que la dureté et la froideur du président de Kleist furent cause que Tschech ne demanda pas grâce, et que celui-ci s'était plaint de ce monstre qui n'avait pas été son juge, mais d'avance son bourreau. Kleist est parti pour la Silésie ; il était mal à l'aise ; ainsi disent tous ceux qui l'ont vu. »

— « Mardi, 31 décembre 1844. — La *Gazette d'Augsbourg* contient un article sur la condamnation, la *non-grâce* et l'exécution de Tschech, d'après lequel il est presque évident que le président Kleist a empêché la demande en grâce de Tschech par sa dureté ; car il était le plus en mesure de l'engager à cette démarche et de le stimuler au repentir. Au demeurant, il n'a pas rendu un bon service au roi par cette dureté, et le peuple loue Tschech pour être mort en héros ; cela n'est pas d'un bon effet non plus, qu'on soit obligé de convenir qu'il n'ait pas témoigné de repentir, qu'il ait soutenu son action jusqu'au bout ; la grâce l'aurait anéanti, l'exécution lui donne vie et importance. » E. Franz.

Digitized by Google

# VIE DE FIBEL[1]

## AUTEUR DU FIBEL BIENRODIEN

---

### XVII

#### CHAPITRE DE JUDAS. — NOCES. — PELZ

Fibel avait fêté le dimanche avant le samedi ; il avait eu le ciel avant les limbes. — En un mot, son jour de noces, — bien qu'il ne le cédât en rien aux anciennes noces princières, où on avalait les moutons par troupeaux, les épices par quintaux, et les bouteilles par tonneaux, — ne fut pas à la hauteur de ce jour de fiançailles, où l'air de la chambre s'était transformé en un éther céleste, dans lequel les atômes de poussière se jouaient comme des soleils ; — ce jour, enfin, que je décrirais volontiers une seconde fois, si je trouvais des lecteurs.

Au mois de juillet 1704, Fibel fut marié ; il échangea son anneau, et Dorothée son nom. De tout le jour il ne put comprendre que pour un homme seul, tant de choses fussent mises en mouvement, — pasteur, — maître d'école, — cloches, — orgues, — chanteurs, — beau-père, — invités, — plats, — et il se montra aussi modeste que paré. — Qu'eut-ce été, grand Dieu ! s'il avait pu s'élever encore plus haut, et porter sur sa poitrine quelque chaîne ou quelque croix bien pesante ? Mais j'excuse cette faiblesse chez un homme auquel tout un village fit si rarement attention (c'était la première fois qu'on s'occupait de lui).

Indépendamment de sa jeune épouse, le jeune marié devait ce jour-là

[1] Voir la *Revue germanique* des 15 mars et 1er avril 1862.

Digitized by Google

introduire dans le domicile conjugal une seconde déesse de la fortune et *maîtresse des plaisirs*[1]. Pendant le repas, on entendit un son de cor indiquant l'arrivée d'une chaise de poste. Une heure après, le fils de l'aubergiste annonçait la visite d'un magister Pelz, venu on ne sait d'où. Il était à l'auberge, entouré des paysans qu'il mettait hors d'eux-mêmes en leur racontant les plus petits détails des procès qu'ils avaient eus. En même temps Pelz entrait; c'était un homme encore jeune (style romain), c'est-à-dire qu'il avait quarante-cinq ans; avec une longue rapière, un large chapeau, une grande balafre sur un visage décidé, le nez de travers et démesurément long. Il était, disait-il, le cousin de l'imprimeur auquel M. Fibel avait acheté une presse de poche. — Celui-ci lui avait dit que M. Fibel devait imprimer un ouvrage excellent sur l'A b c d; il venait lui proposer ses services; il avait été prote pendant six mois; il lui apportait comme échantillons des épreuves. — Fibel, bien qu'au milieu de l'ivresse nuptiale, examina minutieusement et froidement les épreuves allemandes, latines, grecques; il fut forcé de les déclarer bonnes. — A la vérité, il était permis de supposer que Pelz avait tranquillement arraché ses échantillons à quelques livres. — Fibel, au premier coup-d'œil, se dit tout bas : « On reconnaît bien là l'homme de parole; il débute par le fait; mais peut-on s'en rapporter à lui seul? »

« Pas un savant, ajouta Pelz pendant l'examen des épreuves, ne cuit l'encre d'imprimerie comme moi; c'est pourtant bien difficile, et j'aimerais autant couler une cloche dans le moule, que faire bouillir l'encre d'imprimerie dans le bassin : le succès tient tout à l'air, et Dieu sait à quoi encore. »

« — Monsieur le magister Pelz, — dit enfin le jeune marié, — vous m'avez manqué jusqu'à présent, et nous pouvons, pardieu, commencer l'ouvrage si vous restez ici. L'argent, les manuscrits, les presses ne nous feront pas défaut. »

« — J'en suis bien aise, » reprit Pelz. — La jeune femme le regardait très-attentivement (il la regardait aussi) et ne disait rien; elle ne voulait pas, dès le début de sa lune de miel, entrer en lutte contre son mari.

Le magister déposa sa rapière et demanda un verre, en ajoutant :

« Il y a quelquefois une fatalité pour un savant; mais il se tire toujours d'affaire. Je me suis battu à l'Université pour tous ceux qui le voulaient. Je suis vieux et rassasié *quantum satis*. Croyez-moi, chère

[1] En français dans le texte.

Digitized by Google

demoiselle, » continua-t-il en s'adressant à la jeune femme, « il n'est pas bon de se faire taillader trois ou quatre fois le nez, surtout quand il est gros. — Avec ce nez-là, j'ai songé une fois à la guerre, mais il n'y en avait pas de raisonnable dans le moment. — Un magister - *legens* est bien embarrassé, quand il lui faut vivre dans les académies, en soignant toute sorte de têtes, polir et nettoyer des têtes humaines, en qualité de cure-pipes, ou culotter, comme je l'ai fait, des têtes de pipes d'écume de mer, pour les revendre ensuite comme amateur. — Je me suis rendu plus tard chez mon cousin l'imprimeur, pour l'aider, et surtout pour m'aider moi-même. — L'imprimerie est un art prodigieusement noble, à tel point que des pays entiers se disputent l'honneur de son invention. A Paris, on l'attribue à Nicolas Gerson, à Rome, à Olrico Gallo, à Harlem, à Lorenz Jansen, — et toutes ces villes devraient savoir que c'est le strasbourgeois Jean Mœntelin qui l'a découverte réellement ; le mayençais Guttemberg l'inventa beaucoup plus tard. — Enfin, j'ai rempli un joli petit sac de têtes de moineaux, — il semble que les têtes soient toujours destinées à me faire vivre, — et je me suis mis à chercher ma nourriture de village en village, en vendant ces têtes aux paysans, qui les remettaient à leurs baillis. Je suis arrivé heureusement ici, n'ayant plus d'autre tête que la mienne. »

« Il fallait, dit la jeune femme, que le sac de monsieur fut bien plein de têtes; car les chaises de poste sont très-chères chez nous. »

« Demoiselle, répliqua-t-il (et il tira de sa poche une feuille d'arbre), voilà mon cor. Avec cela je roucoule comme un postillon. Il ne manque que les roues et les chevaux. »

Helf était ravi de la franchise de cet homme. Il allait d'un invité à l'autre, faisant à chacun, et surtout au veneur, l'éloge du nouvel arrivé. Pelz lui demanda son manuscrit. Helf lui en apporta quatre ou cinq proprement écrits. Dans la crainte de perdre son ouvrage, il lui semblait n'en avoir jamais assez d'exemplaires. Pelz les parcourut avec la plus grande attention ; en les lisant, sans s'en apercevoir, il ne cessait pas de boire. Puis il se leva, saisit la main de Fibel, la secoua fortement, et dit après une pause : « Chef-d'œuvre d'un habile auteur ! — Je consens à avaler aujourd'hui un bassin d'encre d'imprimerie, si cet ouvrage n'est pas un de ceux qui nous manquaient encore — et des plus excellents. — Vraiment, les manuscrits (et il s'interrompit pour boire) m'ont proprement grisé. » — Fibel était devenu pourpre, il était prêt à pleurer de joie. Cet éloge si franc, le premier qu'il entendit ; cet éloge, que le Voigtland, la Franconie répétèrent plus bruyamment encore, à l'apparition de l'ouvrage, fit vraiment à Fibel

Digitized by Google

l'effet d'une bourse de musc respirée, effet délicieux, mais étourdissant. — Rappelons-nous tous, nous autres auteurs, la toute-puissance de la première admiration que nous avons excitée, pour comprendre l'étourdissement balsamique de Fibel. Le premier éloge est souvent le plus beau, parce qu'il est aussi le dernier : un bon écrit, surtout lorsqu'il est original, ressemble à un éternuement : au premier, chacun s'incline et vous dit : « Dieu vous bénisse ! » Mais si l'on continue à éternuer, le fit-on cent fois de suite, personne ne fait plus attention à votre nez. Aussi, un écrivain n'oublie jamais son premier panégyriste; quant au dixième, au centième, au millionième, il en garde à peine le souvenir, pendant un nombre égal de secondes.

Après avoir lu les vers de l'A b c d, Pelz demanda brusquement à Fibel, pourquoi au-dessus des lignes :

« Le singe est très-grotesque,
» Surtout quand il mange la pomme. »

il n'avait pas mis une gravure représentant le singe et la pomme.

« Je sais bien graver sur bois, murmura Fibel ivre de joie, — j'ai déjà gravé, — et c'était d'abord ma pensée. » — Pelz venait d'ouvrir brusquement devant lui la porte d'un jardin de roses.

« Vous pourriez graver les êtres vivants; moi, qui m'y entends un peu moins, je graverais les choses mortes : — Vous feriez l'âne, et moi l'aune, — vous la grenouille, moi le fléau, — vous l'oie, moi la fourchette, — vous le lièvre, moi le marteau, » continua le magister; et Fibel s'échauffait de plus en plus.

Il avait une couronne de roses sur la tête; il buvait du sirop à longs traits : « Ah ! c'est trop beau, monsieur le magister, » dit-il.

« Oui, reprit le magister s'animant aussi, l'ouvrage atteindrait un degré de perfection incroyable, si l'on ne s'arrêtait pas en chemin ; si l'on achetait une boîte de couleurs, et que l'on coloriât et enluminât proprement les animaux et les instruments ! »

« Au nom du ciel ! — Paix ! monsieur Pelz ! — Je ne sais plus que dire ! » — reprit Fibel ; un bassin d'huile de rose tombait sur sa tête ; un Eden de roses s'évaporait autour de lui.

« Il est alors plus sage que j'ajourne provisoirement un certain conseil définitif et fondamental, dit Pelz ; — c'est la chose sublime, qui vous fera remporter une victoire telle, que tous les hommes deviendront fous de vous, les uns après les autres. »

« Ah ! bon Dieu ! » s'écria Helf et il se mit à danser avec madame Flegler. Il aurait mieux aimé valser avec Pelz. « Allons, dit-il, j'attends

Digitized by Google

le conseil fondamental. » — « Pas aujourd'hui, » répondit Pelz. — « Dieu! s'écria Fibel, qu'il sera magnifique à entendre! »

Quelle soirée! Auteur et mari! — Il pouvait à peine attendre l'instant où il raconterait plus en détail à sa mère courte et mince, à sa femme, grande et grosse, sa félicité, qu'il voulait partager avec elles, de manière à ne garder que le tiers tout au plus de l'argent et des lauriers.

Enfin les invités se retirèrent lentement. Il goûta le bonheur d'avoir devant lui sa femme et sa mère seulement, de leur dire quelle lune de miel longue et brillante les attendait tous trois. Quand il souhaita une bonne nuit à sa mère, il sembla à celle-ci qu'elle célébrait ses noces d'argent [1], elle croyait les deux auteurs de l'A b c d sur parole. Quant à la jeune femme, elle se souciait si peu de celui des deux qui lui était suspect et qui s'était éloigné, qu'elle se regardait déjà comme assez heureuse auprès de celui qui était resté. — Mère, fille et fils ne pouvaient s'arracher des bras les uns des autres.

Il y avait donc enfin cette fois trois innocents, que le destin enrichissait au lieu de les dépouiller. — Je devrais peut-être démentir ici le début de ce chapitre de Judas, qui mettait les fiançailles au-dessus des noces. — Ma foi! que l'on en juge!

## XIX

### CHAPITRE DE JUDAS. — LUNE DE MIEL

La porte rosée de l'avenir était ouverte. Fibel la franchit au bras de Pelz. En quelques jours, celui-ci avait préparé l'importante liqueur : l'encre d'imprimerie, — puis en habile prote, il avait composé la première page du nouvel ouvrage, — il avait imprimé cette page en habile imprimeur, — enfin il pouvait la présenter à l'auteur, habile correcteur.

Ta première page imprimée! mon Fibel! — Ce plat de sucreries des écrivains — cette *bellevue* [2] sur papier! Tu la tenais en main! Quelle sensation! Laissons, pour l'exprimer, la parole à l'auteur de l'ouvrage! Mais non. Nous autres auteurs, nous connaissons de longue date cette jouissance céleste, et quant aux lecteurs, qui n'ont pas au

[1] Noces jubilaires qu'on célèbre après vingt-cinq ans de mariage.
[2] En français dans le texte.

Digitized by Google

moins fait imprimer une ou deux lettres de faire part, avec les recommandations d'usage, il n'est pas possible de la leur décrire.

Que fut-ce, quand Fibel prit ses trois couleurs — rouge, jaune et vert — et qu'il enlumina et tatoua lentement et magnifiquement les gravures? Quand il fit la toilette de ses bêtes, et étendit sur les sombres figures un arc-en-ciel étincelant? Une chose pourtant pouvait se comparer à ces joies de coloriste; c'était l'accord parfait dans les enivrements et les jouissances de ce trio d'âmes (le mari, la femme, la mère). La mère, gâtée et choyée par sa belle-fille, menait une douce vie; il ne lui manquait qu'un peu de travail. Elle dévorait avidement les témoignages d'amour de Dorothée. Cette créature énergique lui rappelait son brave Siegwart. La ressemblance lui déplaisait seulement en un point: c'est que Dorothée n'avait pas plus de goût que le muet oiseleur, pour bavarder avec les femmes. Parfois, le magister (tant étaient tendres alors les grimaces de ce bretteur, de ce Goliath universitaire!) faisait mine de vouloir épouser la veuve Engeltrut; mais il faut renvoyer ce fait en sa place, — c'est-à-dire en l'autre monde, leur domicile actuel à tous deux; car en celui-ci, le projet n'aboutit à rien.

Fibel, quoique marié, restait aussi soumis à sa mère que s'il n'eût pas vieilli. Dorothée voyait en lui, par devoir, un petit bout de père et de veneur; elle lui demandait sa volonté dans les plus petites choses, bien qu'elle sut, que, plongé dans ses travaux scientifiques, il lui laissait toujours faire la sienne: mais elle disait: « Il faut qu'un homme marié conserve ses droits. »

Ainsi se dressait devant Fibel l'arbre de la vie, chargé de fleurs, de fruits et d'oiseaux chanteurs. — Une seule plume sortait un peu sa pointe de l'édredon conjugal, et pouvait piquer les deux époux. Cette plume, c'était Pelz. Dès le commencement de la lune de miel, la clairvoyante Dorothée avait observé attentivement les faits et gestes du magister, qui lui plaisait toujours moins le lundi que le dimanche, et le mercredi que le mardi. Mais la lune de miel, ce passage des mains d'un père aux mains d'un époux, engendre une condescendance silencieuse chez la jeune femme, qui reste longtemps encore jeune fille, avant de devenir épouse. On pourrait affirmer que l'innocente enfant n'est émancipée du pouvoir paternel, et par suite du pouvoir marital, que lorsqu'elle porte dans son sein un enfant plus innocent encore, et que deux cœurs battent tout à coup pour le mari.

Bien que cette émancipation ne se fût pas encore produite chez Dorothée, elle prit la liberté de dire à son mari qu'elle ne savait que



Digitized by Google

penser de Pelz : ce qui signifiait que c'était un charlatan, ou qu'il lui semblait être dans la maison à l'égard de Fibel, ce qu'est dans l'arche d'alliance la verge d'Aaron à l'égard de la manne. Fibel se mit à rire en secouant la tête : « Tout n'allait-il pas merveilleusement bien ? Pelz n'avait-il pas promis son conseil définitif et fondamental ? Dès qu'il y aurait trois exemplaires de tirés, il devait le donner. Il fallait attendre ce conseil fondamental, si l'on ne voulait pas être un homme et un auteur déraisonnable. »

En un mot, ce mari si docile d'habitude, ne céda pas cette fois-là. — Il n'y a pas plus d'esclave parfait que de maître parfait. Il n'y a pas d'homme qui, assis aux pieds de sa femme, n'ait pas encore un membre ou deux de libres. — Je connaissais un excellent mari qui, par force et par amour, et non par faiblesse, n'avait jamais d'autre volonté que celle de sa femme ; celle-ci avait pourtant à lui reprocher un défaut opiniâtre dont il ne pouvait se défaire : le matin, au lit, il crachait toujours sur le mur, au lieu de se retourner pour cracher dans la chambre. — La composition de l'A b c d, c'était chez Fibel cette mauvaise habitude de cracher. Il était bon fils, bon époux, bon homme ; mais il était aussi auteur. Semblable aux aéronautes, il jetait son argent comme du lest, pour s'élever plus haut et plus vite.

Si Dorothée venait parfois le troubler au milieu des célestes jouissances de l'étude, par ses doutes au sujet de Pelz, je prie les lecteurs qui prennent intérêt à la chose, de remarquer qu'elle avait grandi sur la mousse des bois, dans une condition misérable, et que pour elle, le baiser dans le mariage était ce becquetage des tourterelles, qui, Bechstein l'a démontré dans son histoire naturelle des oiseaux, n'est pas seulement un baiser, mais encore une alimentation réciproque.

Fibel s'en tenait obstinément à la réponse du magister : « Quand il y aura trois exemplaires d'imprimés, je ferai connaître mon conseil fondamental, et alors nous verrons. »

Dans le chapitre suivant, nous serons instruits de tout cela, aussi bien que Fibel lui-même.

## XX

### CHAPITRE DE PELZ. — LE CONSEIL DÉFINITIF ET FONDAMENTAL

Pelz donna enfin ce fameux conseil définitif et fondamental : « Fibel

Digitized by Google

devait dédier verbalement son livre au margrave, et en présenter, en très-soumis et très-respectueux sujet, trois exemplaires pour les trois jeunes margraves, *ad usum Delphini.* »

— Il n'est pas en mon pouvoir de peindre le frémissement de Fibel ; je continue donc avec Pelz.

« Puis il faudra demander à Son Altesse un édit en règle, un bon privilége, qui prescrive l'usage de cet A b c d pour apprendre à épeler et à lire à tous les enfants du Margraviat. Puis, que nous faut-il encore ? »

— Même remarque que ci-dessus, au sujet du frémissement, plus doux il est vrai, de Fibel.

« Il nous faut encore une chose importante — un homme qui relie proprement nos trois exemplaires, et les dore de tous côtés, sur la couverture, le dos, le titre, la tranche — et cet homme, nous l'avons sous la main dans la capitale ; il se nomme *Pompier* [1], c'est un *réfugié* [2] ; mais il sait ce que c'est que dorer. »

Fibel semblait nager en plein ciel, et son espérance y flottait comme un soleil. Il répondit : « Saisissons bien vite cet homme, cher Pelz. »

Il fut vite saisi en effet. On vit arriver un homme long, voûté, couvert d'une vaste perruque. La main du temps avait enlevé la poussière brillante des ailes de papillon de son habit de soie ; mais ses manchettes de papier avaient encore leur couleur. Il y avait en sa personne, ou plutôt sur sa personne quelque chose d'honorable. Chacun de ses membres semblait exécuter un solo de danse ; et leur propriétaire voltigeait très-habilement autour des corps étrangers.

Helf avait reçu bien des politesses en sa vie, mais jamais d'aussi grandes. A cette époque, on traitait le français de rampant ; mais on était aussi injuste que lorsqu'au moyen âge on traitait de ver le dragon courageux.

Pompier assura qu'il était ravi de cette occasion de pouvoir témoigner par son talent de *chrysographe* [3], quelques attentions à Son Altesse le Margrave et à monsieur Fibel — — — « Chrysographe ? »

— Sans doute. Après les femmes et les titres, il n'est rien que les Français aiment tant que les mots grecs. Ces sortes de *grecs*, qui jouent d'une langue étrangère, ont plus de motifs de le faire que nous. Nous pouvons faire des emprunts à la langue latine ; mais les Français, qui sont déjà surabondamment pourvus de mots latins dans leur propre

[1] En français dans le texte.

[2] En français dans le texte.

[3] On appelait chrysographes, les artistes qui peignaient en or les premières lettres des ouvrages. (*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

langue, aiment mieux s'adresser à la grand'mère, la langue grecque. Deux faits historiques[1] expliquent ce penchant des franco-grecs : les Français descendent des Troyens survivants qui ont pu s'échapper, et ils ont servi sous Philippe et Alexandre contre les Grecs. En tout cas, ils témoignent bien leur vieille antipathie contre eux, en singeant et parodiant leurs expressions.

A peine Pompier eut-il fait les premières politesses — ce n'étaient pas les dernières — qu'il termina assez grossièrement, en fixant ce qu'il entendait recevoir pour son travail. Cette polarisation toute française du pôle poli ou attractif avec le pôle égoïste ou répulsif ne semblera inexplicable qu'aux personnes qui ignorent quelle indifférence profonde pour les autres hommes il y a entre ces deux pôles.

Ce personnage déplaisait à Dorothée, moins pourtant que le magister, parce que ce dernier, comme elle s'en plaignit sur l'oreiller, lui avait amené deux mangeurs de pain successivement. Mais Fibel tenait à la gloire en quelques jours, le Français sans hésitation égoïste, eut achevé de relier et de dorer les trois premiers exemplaires destinés à être présentés au Margrave. Ce fut pour Pompier, qui tenait à ce que la chose fut bien faite, une affaire de cœur que de recommander à Fibel de faire une profonde génuflexion en remettant les livres. Comme il serait lui-même tombé de bon cœur aux pieds du prince ! « Pourquoi, se dit-il à lui-même, n'ai-je pas la chance de franchir, à la place de ce niais, les marches du trône, et à la dernière tomber à genoux pour me relever gracieusement ? Ce lourdeau de village saura-t-il dire au Margrave la moitié des douceurs que je lui aurais débitées ? Je suis curieux de le voir. »

La visite à la cour devint l'affaire sérieuse de la maison. On se mit à acheter, coudre, brosser, peigner et broder tout ce qu'il fallait au maître de la maison pour paraître devant le prince.

Helf pensa que ce serait choquer les bienséances que d'aller à pied et par le sentier des paysans, trouver son souverain ; il courut la veille à la ville, et commanda une chaise qui devait de grand matin l'emmener du village avec ses trois A b c d à dédier.

Son cortége triomphal (la nouvelle était arrivée jusqu'aux maisons les plus reculées du nid) attend encore un pinceau biographique plus digne que le mien. En deux mots, Fibel était assis sur les coussins, à moitié couronné, souriant chaque fois que la chaise allait plus vite, ou

[1] Leibnitz cite ces deux faits, pour les réfuter, il est vrai, dans son Essai sur l'origine des Français.

Digitized by Google

que quelqu'un passait à côté de lui; et si j'avais été assis là dedans, j'aurais souri avec lui. Il songeait qu'au lieu de commencer comme Pestalozzi par enseigner sa nouvelle méthode de lecture aux petits mendiants, il débutait en prenant des princes comme pierres de touche de son livre. Un livre d'éducation, du moment qu'il réussit à améliorer les petits princes, qui s'habituent si difficilement aux livres, doit agir bien plus efficacement sur le bas peuple des enfants, pour qui le travail est une seconde nature.

Enfin Fibel aperçut les fenêtres et les balcons du château; il franchit avec fracas le pont-levis — son Rubicon, — puis la portière de sa chaise — ses Alpes. — Une fois sur le pavé de la cour, il perdit en descendant de sa chaise, tout ce courage de César et d'Annibal qu'il avait en y montant, et qui lui faisait prendre une attitude si imposante sur les coussins. A mesure qu'il avançait, le prince prenait pour lui des proportions gigantesques; ce n'était plus un homme; il n'osait lui supposer des parties cachées, des épaules, des tibias, des intestins, un nombril, comme tout le monde : ce n'était qu'un visage avec une paire de mains.

En montant les marches usées du grand escalier du château, il laissa tomber à chacune un morceau de son cœur, si bien qu'à la dernière, il ne lui en restait plus rien.

Enfin, dans un long corridor, les portraits de famille lui apparurent si bien armés, qu'il déposa les armes. Il ne resta plus qu'un faible sujet du Margrave, qui ressemblait à une tête couronnée, comme (la comparaison ne me semble pas très-autorisée) le disque du soleil à une rotule [1] ou comme une tête de Christ à une gargouille. Les hommes cherchent Dieu au haut des cieux; comme si le ciel ne s'étendait pas aussi bien horizontalement autour d'eux, et verticalement au-dessous : par une erreur analogue, Fibel chercha tout en haut son Dieu, le Margrave. Il monta tant d'escaliers, qu'il aurait pu à la fin rencontrer et troubler quelque savant de gouttière. — Confusion bizarre des hauteurs et des Altesses, d'après laquelle on ne devrait chercher les empereurs que sur les tours de Babel, ou les pyramides de Cestius.

Dans cette ascension, Fibel rencontra quatre ou cinq faux ou pseudo-margraves, ornés de tresses et d'aiguillettes en or; presque aussi nombreux que les pseudo-hérons (comme on disait autrefois, car depuis il y a eu des hérons bien authentiques), si bien qu'à chaque escalier il faisait une génuflexion : semblable à d'autres

[1] En allemand, *Kniescheibe*, disque du genou.

Digitized by Google

courtisans, il montait, pour ainsi dire, par une série de chutes bruyantes. — Il vit enfin venir derrière lui le hussard du Margrave, tout galonné d'or; cette fois il faillit faire une génuflexion en arrière qui lui eût fait redescendre tout l'escalier. Il erra ainsi par tout le château. C'était justement l'heure du dîner, et tous ces margraves fantastiques avaient à servir des choses autrement savoureuses que l'auteur de l'A b c d. Dans tout cela, personne n'eut plus à souffrir que son chapeau. Conformément au cérémonial des coiffeurs, il le déposait, comme un enfant trouvé, devant chaque porte qu'il ouvrait. C'était un chapeau des plus neufs et des plus beaux, mais aussi des plus étroits. En route il l'avait bien enfoncé sur sa tête, parce qu'il voulait l'élargir afin de l'ôter plus aisément ; si bien que le chapeau lui avait tracé sur le front une jolie auréole, un sillon rouge. Cette ferronnière royale lui allait assez mal. Après le dîner, il arriva affamé dans la bibliothèque. Là il trouva un homme âgé, sans tresses et sans aiguillettes, qui faisait la sieste. Au lieu de s'incliner, Fibel poussa l'homme pour le faire lever, comptant en obtenir quelques renseignements. « Quel est le maudit animal qui vient troubler mon sommeil? — Qui diable t'a laissé entrer? » s'écria le Margrave. Fibel, en vrai courtisan, avait témoigné plus d'égards pour les serviteurs que pour le maître, de même que les musiciens mettent plus d'expression sur la note tactée que sur la note principale. Il fit alors, plus par effroi que par respect, sa sixième génuflexion et plongea ses mains dans ses poches, pour chercher ses A b c d. Il resta là, à genoux, interdit, consterné, avec son sillon rouge sur le front, comme un homme frappé d'apoplexie, incapable d'ôter ses mains de ses poches, à plus forte raison d'en tirer quelque chose avec elles. Quand le prince, après la première détonation du réveil, vit cet homme grotesque à genoux, marqué au front comme par un maître de poste, il se leva brusquement en riant à gorge déployée. Nous savons que c'était un vieux seigneur fort enjoué.

L'usage de se prosterner devant les princes n'a rien de ridicule en soi. Il est au contraire fort bien inventé : soit que l'on se jette à terre, comme on le fait au moment d'un coup de simoun ou d'un éclair pour en éviter un second; soit que l'on s'incline, comme Bucéphale pour se soumettre à Alexandre, ou comme les Romains pour recevoir la bénédiction du pape. — Fibel fut un peu remis par l'éclat de rire du Margrave; il semblait que le prince l'eût ainsi rapproché de lui, comme un Dieu qui rit. Fibel s'enhardit au point d'ouvrir la bouche et de dire, en tirant les trois livres de sa poche : « Altesse! » — Pour s'expliquer plus clairement, il ajouta qu'il vou-

Digitized by Google

lait dédier très-humblement ces trois livres écrits et enluminés par lui à Leurs Altesses les trois petits Margraves. Le prince fit alors ce que firent plus tard des pays entiers, et d'autant plus volontiers que Fibel lui semblait fort drôle. Il accepta l'ouvrage, d'ailleurs fort bon. Il le déclara tel, après avoir parcouru le prémier exemplaire. Puis il fit appeler les trois petits princes, et leur remit les trois livres. Ceux-ci sortirent en courant, tout joyeux de ce cadeau.

« Quelle grâce, demandez-vous ? » dit le prince. — De toutes les questions des princes, il n'en est pas à laquelle il soit plus difficile de répondre. Cette question vous montre et vous ouvre tout à coup les tontines et les urnes de loteries des désirs, toutes les raffineries et les sucreries des jouissances, les buffets et les mines d'argent des splendeurs. On n'aurait vraiment qu'à allonger la main et saisir ce qui vous plaît, si, pressé et surpris, l'on savait ce qui plaît. Fibel, lui, le savait, car sa réponse avait quelques jours de plus que la question du prince. Il répondit donc qu'il demandait la grâce que ses livres fussent introduits et mis en vente dans toutes les provinces et les villes de son Altesse, à la place des vieux A b c d. Aussi prompt que jovial et sans façon, le prince décida sur-le-champ qu'il céderait à Fibel trois chambres inoccupées du vieux château d'Heiligengut, où il imprimerait autant de livres qu'il pourrait, et qu'il ordonnerait à son consistoire de prescrire, par une circulaire, à toutes les écoles du pays, l'emploi de l'A b c d perfectionné.

Par parenthèse, un consistoire qui peut ouvrir tout un pays, comme un hospice d'enfants trouvés, à une tête aussi féconde (comme le fit, par exemple, celui de Beyreuth pour les ouvrages religieux de Seiler), ne devrait-il pas venir plus souvent en aide à des pasteurs pauvres d'esprit, au moyen de ces ordres d'importation qui sont en quelque sorte des emprunts forcés de lecteurs, plus nécessaires aux pauvres d'esprit qu'aux riches, qui s'introduisent et se paient eux-mêmes.

L'étonnement de Fibel fut tel, qu'il n'y en avait pas eu de semblable depuis la chute d'Adam ; peut-être même plus grand que celui d'Adam, car Fibel s'élevait et Adam n'en faisait pas autant. — Enchanté des transports et des gambades de joie de Fibel, de sa danse maladroite au milieu des œufs non couvés de son avenir, le prince le retint à souper. Il soupait habituellement sans dames et sans étiquette, avec quelques joyeux compagnons dont faisait partie le *rector magnificus* de l'Université. Du reste, sa joviale humeur s'accommodait fort bien qu'un de ses convives se montrât sous

Digitized by Google

un jour grotesque sans autre aide que lui-même. Fibel dut à cette bonhomie la liberté de se produire seul et de divertir toute l'assistance à ses dépens; comme une jeune vierge innocente et hardie qui n'a pas conscience de sa valeur, il put raconter à son seigneur sa vie passée, sans remarquer quel concert de rires unanimes il provoquait dans cette chambre pleine des grosses têtes du pays.

Mais le diable ne tolère jamais tant de joie chez un simple mortel. Cette fois encore Satan se souvint de son vieux naturel qui le porte à placer à côté de chaque salle d'Apollon, une maison d'arrêt ou une morgue; à côté de chaque temple de la joie, une chapelle funéraire.— A cette époque, les margraves, les ducs, ainsi que les *rector magnifici*, fumaient. Le margrave présenta des pipes à l'étudiant et au *rector magnificus*. Fibel devait s'en trouver fort mal; il n'avait jamais fumé. Malgré cela, il emboucha assez gaiement la pipe; il aurait regardé comme un crime de lèse-majesté de ne pas suivre l'exemple de son souverain, de ne pas fumer avec lui. Mais à peine eut-il aspiré dix ou douze bouffées, qu'il sentit surgir dans sa tête, dans son cœur, dans son estomac, des choses étranges.

L'excellent Margrave, habile physionomiste, surtout quand il fumait comme un volcan, demanda à Fibel s'il n'avait pas l'habitude de fumer un autre tabac; l'étudiant fumeur répondit avec assurance qu'il n'en connaissait pas de meilleur que celui du Margrave.

Au bout de quelques instants, la tabagie vit la lutte devenir de plus en plus ardente sur le visage de notre héros, qui cherchait à retenir son bien, — prétention plus honnête que celle de prendre le bien d'autrui. — Enfin le prince fit signe à son hussard de conduire le vaillant lutteur dans sa bibliothèque.

Fibel obéit au prince et suivit le hussard.

Lorsqu'ils furent entrés dans la bibliothèque, le hussard fit signe à Fibel de s'asseoir, en lui montrant un des plus gros in-folios que l'on puisse voir. Mais ni les mouvements de rumination de son estomac, ni les tourbillons cartésiens de sa tête ne firent comprendre à Fibel le signe du hussard. Ses idées prirent un tout autre cours; et il pensa que, puisque un in-folio était le plus gros ouvrage qu'on pût écrire, — celui-là, plus gros que tous les autres, était vraiment monstrueux. Il lut sur le dos du livre ce titre : « Petite bibliothèque *compendieuse*[1] et Repertorium de faits scientifiques. » — Pouvait-il raisonnablement s'imaginer que cet in-folio était l'ennemi de tous les

[1] En français dans le texte.

Digitized by Google

in-folios? — L'écueil de mainte immortalité qui y venait échouer? La cour de cassation des critiques les plus douces? — Un musée d'anatomie plein de squelettes théologiques et philosophiques? — Le cimetière juif des actes? — L'enfer des tailleurs des dépêches? — En un mot, que le susdit in-folio n'était qu'une petite bibliothèque générale allemande, un journal littéraire que ne dévorent que les compagnons d'Ulysse? — Enfin le hussard, voyant que Fibel ne devinait pas la chose, découvrit ce qu'il était nécessaire de voir pour l'intelligence de l'in-folio, et sortit, abandonnant Fibel à ses propres lumières.

Dégrisé, soulagé, mais aussi pâle que s'il avait vu des apparitions infernales, Fibel rentra dans la joyeuse chambre, et tout fortifié, acheva sa pipe. Pendant tout le reste de la soirée, il se comporta en homme qui sait vivre, au point que, sachant qu'un invité doit éviter toute fatigue à son hôte, il moucha les chandelles avec soin.

Lorsqu'enfin, le prince lui eut remis l'acte d'installation dans les trois chambres du vieux château, scellé et signé, Fibel prit congé de lui et courut à pied jusqu'à sa maison. — Un cheval lui aurait fait l'effet d'un limaçon. — Quels trésors de joie et de félicité il apporta chez lui! On aurait pu encore le constater à trois heures du matin. La maison resta illuminée jusqu'à cette heure; des chandelles brûlaient partout; il y en avait une dans chaque chambre. — Pelz et Pompier dansèrent un menuet; et Pelz dit qu'il dirait encore quelque chose le lendemain. — La mère pleurait de joie en songeant à son défunt qui avait vu jadis le Margrave. — Dorothée contemplait le sceau de l'ordre adressé à l'intendant du château. — Seul, Fibel était maître de lui-même.

## XXI

### CHAPITRE DE JUDAS. — LES GRANDES AFFAIRES

Quelques mois après le chapitre précédent, si l'on se fut dressé sur la pointe des pieds, et que l'on eût regardé dans les trois chambres alphabétiques, concédées par le Margrave, on y eut vu quatre hommes au travail. — Fibel, le pinceau à la main, — Pelz écrivant pour commander du papier, — Pompier occupé à relier et couvert de feuilles

Digitized by Google

d'or — et un quatrième personnage, nommé Fuhrmann, qui ne nous a pas encore été présenté, maniant la presse.

Ce dernier, imprimeur à moitié affamé et aux trois quarts évaporé, avait été proposé par Pelz, comme principal levier de la presse, à l'époque où l'affaire marchait déjà bien, et où il s'agissait de nourrir tous les pays et tous les siècles à ce ratelier. Fuhrmann, mandé de la ville, accourut exactement, apportant sur ses épaules une tête loyale, une figure laborieuse, sur laquelle on lisait que le livre de sa vie n'avait été jusque-là qu'une longue lettre d'affaires, sa vie, un jour de travail infiniment prolongé. Bonne pâte d'homme, qui ne s'arrangeait pas du repos du dimanche, encore moins de trois jours de fête à la file. En arrivant, il demanda tout d'abord des outils; il pria « Monsieur l'imprimeur » (Fibel) de le laisser à la presse après minuit.

Au commencement de l'année ecclésiastique, à l'époque où les enfants des villages quittent les prés pour l'école, et vont paître au lieu de mener paître, il devait, conformément aux ordres du Margrave, y avoir de nouveaux A b c d de prêts, pour qu'on pût en expédier dans toutes les écoles du pays. Le nombre fixé était atteint et même dépassé trois semaines avant le terme assigné: il y avait encore beaucoup d'exemplaires de reste, à la disposition des parents qui voulaient les donner à Noël à leurs enfants.

Les trois collaborateurs, ces trois corps du géant Géryon (Fibel en était l'âme) travaillaient et résidaient dans les trois chambres du château, qui formaient comme une île de la Sainte-Trinité. On en vint peu à peu dans le village à appeler ce rez-de-chaussée si animé la Fibelerie: de là, vinrent ensuite les expressions: gens, chiens, etc. — de la Fibelerie.

A peine quatre cents exemplaires furent-ils expédiés et distribués dans le pays (on n'oublia pas le village natal), que les libraires les plus estimés des villes du Bayreuth, du Voigtland, de la Saxe, par exemple du Bayreuth, Munchberg, Hof, Plauen, Schleiz, firent des commandes considérables. On ne pouvait imprimer et colorier assez vite. Ce fut bien pis, quand l'imprimeur Fuhrmann dut se mettre en route avec une brouette chargée d'A b c d, et brouetter les ouvrages dans les villes correspondantes.

Ce résultat fit grand effet dans toute la maison, dans le Ferney de notre petit Voltaire; on le connaissait déjà dans tous les environs, on venait le voir, et le pasteur lui faisait faire ses compliments.

Habitué à une continuelle misère, supportée gaiement; accoutumé à la fente étroite de son tronc des pauvres, par laquelle l'argent sor-

Digitized by Google

tait aussi difficilement qu'il y entrait, Fibel ne parvenait pas à comprendre comment il pouvait changer ses minces chandelles d'autrefois, contre de plus grosses, — ses ficelles contre des jarretières, — ses cuillers en bois contre des cuillers en fer-blanc, — son bois ramassé dans un panier, contre du bois apporté dans une charrette. — Ce flux de richesse l'étourdit d'abord ; mais sa mère, en qualité de dame extra de la cour de Dresde, était bien aise de renouveler les splendeurs d'autrefois. Dorothée aimait mieux acheter en gros qu'en détail, prendre, par exemple, une livre de café au lieu d'une demi-once. Enfin, comme il n'y avait pas en lui une seule veine d'avare et d'intéressé, une molécule de chercheur d'or ou de tourmaline — (ici se place une sentence que je renvoie dans une note pour ne pas déranger ma période[1]) — et comme c'était la complaisance en personne, il se décida sans trop de peine au milieu de tant d'éclat, et à force d'exhortations, à boire de la bière au lieu de covent, à manger de la viande plusieurs fois par semaine, à mener enfin, presque aussi grand train que le pasteur.

Le bruit de sa richesse n'arriva-t-il pas au juif néo-chrétien Judas ? Ne vint-il pas chercher le prix des culottes de peluche que nous connaissons, prix qu'il déterminait d'après l'état de la fortune actuelle de Fibel ? — Mais ce qui valut surtout à Fibel le surnom d'heureux, que porta aussi Scylla, ce fut la gloire qu'il acquit, non pas en tranchant les têtes, comme celui-ci, mais en les éclairant. N'était-il pas honoré du prince, de tout le pays, — des écoliers qui passaient, et dont chacun était comme une colonne ambulante érigée en son honneur, une image de ses descendants portée devant lui, comme chez les Romains, — du veneur tout ébahi — du Français, qui depuis la visite rendue au prince, osait à peine s'élever jusqu'aux clous des talons de bottes de Fibel, — de tout le monde enfin ? Pelz, comme un habile verrier, prit un tube, et, à force de souffler obtint un Fibel, fluide, transparent sous la forme d'un grand homme. Il ressemblait en cela aux courtisans qui gonflent les princes — comme les cuisinières les pigeons — pour les mieux plumer. Il se distingua pourtant à son avantage des faiseurs d'oraisons funèbres princières, qui, semblables aux Égyptiens, embaument des crocodiles morts. Si bien, que lorsqu'ils parlent, on sait exacte-

[1] La plupart des hommes dans l'été de la vie remplissent par prévoyance des glacières pour leur hiver ; mais la vieillesse ou la tombe ne sont aussi que des glacières. Et dans la vieillesse les souvenirs des joies passées, conviennent peut-être mieux au cœur calmé que des joies présentes. Le vieillard vit dans le passé, comme le jeune homme dans l'avenir ; et le rendez-vous de l'un et de l'autre est toujours dans un autre monde, en dehors du présent.

Digitized by Google

ment l'heure de la matinée où se débitent les plus gros mensonges de tout le pays : ce mensonge théologique fort usité par exemple : que les sujets, par leurs péchés, ont mérité la mort de leurs princes, quand c'est bien plutôt sa vie qu'ils auraient méritée.

Pelz appliqua de son mieux le susdit procédé à Fibel ; et il réussit en somme assez bien. Cependant à l'extérieur, Fibel ne semblait pas assez gonflé ; sa gloire, longtemps attendue, loin de le rendre fier et froid, augmentait sa modestie et sa chaleur à l'égard de tous ceux qui l'entouraient. Il lui semblait que tous les siens s'étaient élevés avec lui, et qu'il devait des remerciements à la moitié de ce village dans lequel il était né et avait grandi. C'était le plus doux et le plus modeste des hommes, le travailleur le plus actif, le fils et l'époux le plus tendre.

Intérieurement, le gonflement réussissait beaucoup mieux. Helf songeait qu'il avait eu bien raison de se regarder dès son enfance comme un grand homme, et un homme grand, et que sa prévision s'était entièrement réalisée sous ces deux rapports. — Grand Dieu ! combien est excusable l'orgueil d'un homme qui s'élève tout à coup ! Sans s'en douter, il se voit subitement et à sa grande surprise, englobé dans sa grandeur, comme les villages autour de Londres, se sont trouvés tout à coup renfermés dans Londres même : il ne sait plus distinguer sa position ; il se prend pour une rue née dans la capitale et ne se souvient plus qu'il a été village.

Cependant Fibel réfléchissait que sa gloire était plus considérable que ses œuvres, qui ne formaient qu'un petit volume : il se comparait aux autres savants qui n'ont acquis une gloire semblable, qu'en écrivant des douzaines d'in-folios sur parchemin, avec index, et considérait comme un devoir de faire autre chose. Il acheta donc, à des ventes à l'enchère, des livres de toute espèce, de tout format, de toute langue, qui ne portaient pas de noms d'auteur, et il imprima habilement le sien sur les titres. — Ce fait jette la lumière sur ma préface, et sur la surprise que j'éprouvai en trouvant à la vente du juif Judas, les livres que j'ai déjà cités ; par exemple :

« Fibel. Repos de l'Europe moderne, démontré par le recueil des traités de paix, depuis celui d'Utrecht jusqu'à 1726. Cobourg, 1726. »

« Villa Borghèse, di Fibel, 8, in Roma, 1700. »

« Tale of a tube, from Fibel, Lond. 1700. »

« Pensées libres sur la Religion, à La Haye, par Fibel, 1723. » et bien d'autres enfants-trouvés encore, quelques-uns impies ou lascifs, qu'il n'adopta que par ignorance. Il pouvait publier les ouvrages les plus difficiles, dès qu'il s'était informé auprès de Pelz de la langue dans

Digitized by Google

laquelle ils étaient écrits. Il imprimait alors ces mots : « par Fibel, » transformant simplement le par en *di*, en *from* ou en *autore*. Un jour, dans son ravissement d'avoir écrit un in-folio, il se laissa aller à mettre son nom sur un ouvrage publié quelques dizaines d'années avant sa naissance, en 1631.

Du reste, tous les hommes impartiaux reconnaissent que nous faisons presque tous autant et même pis que Fibel. Nous ne nous contentons pas de mettre notre nom sur les pensées anonymes d'un seul auteur; nous le mettons sur les innombrables pensées de quelques millions d'hommes de tous les siècles, de tous les pays, sous ce titre : « Notre haute instruction » et nous volons ainsi jusqu'aux plagiaires.

Cependant cet homme si doux avait un ennemi à Heiligengut. Cet ennemi, c'était Flegler, le maître d'école que nous connaissons déjà, qui, après la réception du décret du consistoire prescrivant l'emploi de l'A b c d de Fibel, fut quelques jours sans pouvoir avaler sa soupe — et encore bien moins le décret. Un fils d'oiseleur lui donnait des lois, et chassait ce coq peint qui tient un bâton sous sa patte, à la dernière page des anciens A b c d! — C'était, on le comprend, sans avoir besoin de lire ce 21e chapitre, une noix aussi dure à casser qu'un diamant, pour un maître d'école en possession de sa chaire depuis de longues années. — Flegler en eut la jaunisse.

Il renvoya dédaigneusement les dix exemplaires de luxe de l'A b c d, que l'auteur lui avait adressés, et conserva son A b c d et son coq. Au cabaret, Flegler se moquait publiquement de l'ouvrage; il disait que l'auteur ne savait pas l'orthographe, et il citait les mots : Trache et Yude [1]. Il osait, lui, Flegler, un vrai profane en peinture, critiquer les gravures de Fibel; il déclarait que la plupart étaient manquées, que la queue du bœuf était trop longue, celle de l'âne trop mince; il demandait aux paysans s'ils avaient vu ailleurs que dans l'A b c d un blaireau vert, un chat rouge. — Il alla même, — et ceci est bien triste, — jusqu'à répéter ces critiques en pleine chaire, devant ses élèves, et fit un tort considérable à Fibel sur les bancs de l'école. En un mot, de même qu'Attila fut jadis le knout des peuples, Flegler était une *Fibeliomastix*.

[1] Drache et Jude.

Digitized by Google

## XXII

### MESURE DE TAILLEUR. — L'ACADÉMIE BIOGRAPHIQUE.

Les enfants du tailleur d'Heiligengut m'apportèrent ce 22e chapitre ; leur père l'avait détaché avec ses ciseaux de la biographie de Fibel, pour en faire une belle et longue mesure, destinée à un homme de six pieds. Il semble qu'il ait voulu prendre mesure au grand Fibel, pour un habit d'honneur.

Voici ce que raconte cette bande de papier :

Maître Pelz n'avait pas eu besoin d'une année ecclésiastique ou civile pour comprendre que, lorsqu'il y aurait trop d'exemplaires, il serait lui-même de trop, et n'aurait plus à espérer d'autre argent que celui qu'on lui donnerait pour se mettre en route. Ce qui le soutenait pourtant, c'était de voir que Fibel était incapable de renvoyer personne, pas même un mendiant — (de nos jours, avec la loi qui inflige une amende pour une aumône faite par hasard, il aurait été bien vite réduit à passer lui-même à la caisse des indigents). — Son bottier pouvait lui livrer une paire de bottes qui, chaque jour, faisaient éclore un nouveau cor sur ses dix doigts. Fibel ne la refusait pas, il portait gaiement ses bottes et leur pression. Du reste, comme tout homme heureux dans son ménage, il aimait à voir chaque chose en ordre et à sa place. Lui enlever une des trois têtes de ses collaborateurs, c'eut été couper à Cerbère une des siennes.

Mais, — et c'est ce qui désolait Pelz, — Dorothée était là, et d'un moment à l'autre, elle pouvait étendre le bras, et avec le bras le doigt, pour lui montrer la porte. Les impressions lentes des femmes sont aussi terribles que les sensations brusques des hommes. — Cette crainte suggéra une idée à Pelz.

Les hommes qui sont, comme Fibel, en crédit auprès d'un prince, sont habitués à se prendre pour quelque chose. Dans le fait, le nom de Fibel n'étincelait-il pas avec ses 24 lettres rouges sur un arc de triomphe?

Pelz pouvait aisément tambouriner sur la peau de ce pauvre agneau de Fibel, ses victoires et ses *Te Deum*, et lui donner à entendre qu'il était un homme extraordinairement grand. — On était au jour de l'anniversaire de la naissance du pasteur. Il y avait au presbytère une telle cour de collègues, d'esclaves noirs, que la cheminée fumait encore

Digitized by Google

deux heures après le commencement du repas, et que la fumée du rôti allait s'abattre jusque sur les maisons les plus éloignées du village. Seulement, là, l'habit à manger le rôti se transformait en habit à manger la soupe des pauvres. — Pelz et Helf, assis au haut d'une montagne, sur une souche d'arbre abattu, regardaient l'encens qui s'élevait du presbytère, et pensaient à la gloire que les hommes peuvent acquérir sur la terre. — Si j'étais le pasteur, dit Pelz, j'aurais voulu inviter un homme comme vous. — « Mais il y a là, monsieur le maître, reprit Fibel, des pasteurs qui ont publié chacun leur volume d'oraisons funèbres, avec un abrégé de leur vie, et des panégyriques latins au commencement. »

Pelz pouvait ouvrir ses écluses. — « Hélas, c'est vrai, dit-il, mais que sert d'être un homme célèbre en maint pays, si ces pays ignorent jusqu'aux moindres détails de votre vie, votre manière de tousser, de ronfler, d'éternuer? Il faudrait vraiment que l'on connût tous les faits et gestes d'un grand homme, le nombre de dents qui manquent à sa mâchoire et à son peigne, comme l'on connaît n'importe quelle lacune des vieux manuscrits. Seize sermons furent prononcés et publiés anno 1541, rien que pour retracer la vie de Luther. — Monsieur, vous devriez aussi faire imprimer quelque chose sur vous-même! »

— « Que dois-je donc faire de plus que mon A b c d? » dit Fibel.

— « Vous? rien — reprit Pelz. — C'est nous autres qui ferions? — Songez donc, monsieur Fibel, si je prenais la plume pour écrire toute votre vie, depuis son début, sans rien omettre, et que nous nous missions tous trois à tirer cela chaque semaine, volume par volume? »

— « Et cela marcherait? » demanda Fibel, et dans sa joie, il tournait, suivant son habitude, un bouton de son pantalon.

— « J'obligerais Fuhrmann et Pompier, continua Pelz à me rapporter chaque semaine tous les détails biographiques qu'ils auraient recueillis; et je serais moi-même sans cesse derrière vous. »

— « Si vous étiez là tous trois après moi, dit Fibel — et que je parusse tout imprimé — et que vous fussiez à flairer, à fureter partout. — » D'émotion il arracha le bouton en le tournant, et le jeta au bas de la montagne. « J'y songe, continua Pelz, si je suivais l'exemple des grands biographes; si je prenais pour modèle *Paravicini singularia de viris claris*, ou l'autobiographie de Montaigne, ou de cent autres, qui tous ont lancé, imprimées, dans le monde, les moindres particularités relatives aux grands savants, que ce fut d'eux-mêmes ou des autres qu'il s'agit; qui ont fait connaître leur extérieur, leurs selles (comme Montaigne), la pointure de leurs chaussures, leur écriture, leurs blasphèmes, leurs fourberies! »

Digitized by Google

— « Diantre ! si tout cela allait aussi bien, » — dit Helf et il jeta un deuxième bouton. — « Et on parlerait là de mon père, comme il le mérite, j'espère? »

— « Comment donc? De votre aïeul, de votre bisaïeul. Nous irions aussi loin que nos renseignements nous permettraient de remonter. — Mais, si nous faisions la chose en grand : si Fuhrmann, Pompier et moi, nous tenions chaque dimanche une séance d'académie biographique dans la Fibelerie : vous assisteriez à la séance ; je lirais, avant de les imprimer, tous les documents que j'aurais recueillis. »

— « Oh! mon sublime maître Pelz!! » dit Fibel arrachant et jetant ses boutons, « je ne sais plus où j'en suis, et en songeant à tout cela, je suis si... Oh! cher et excellent Dieu! »

« Mais je songe à une chose, dit Pelz; il faudrait, dans tout cela, nous y prendre finement, bien régler notre académie biographique. Jusqu'à présent, dans les académies, on n'a fait l'éloge que des membres décédés. Si nous vous considérions comme un membre défunt... ou plutôt comme feu le fondateur de l'Académie? Je pourrais ainsi dire bien des choses, qui autrement choqueraient votre modestie. »

— « Naturellement, je serais là, vivant : j'écouterais tout ; mais je n'en aurais pas l'air » dit Fibel, perdant la tête.

— « Certainement. — Et si je présentais à la Fibelerie, dans sa nudité ridicule, ce misérable butor de Flegler, qui nous attaque tous les dimanches, l'après-midi, au cabaret? Le lundi et le mardi, je le présenterais imprimé au monde civilisé — et je le rendrais ridicule, d'ici jusqu'au faubourg, de la cour au Voigtland. — D'un autre côté, il est bon d'avoir un ennemi ; sans cela les discussions savantes, si nécessaires dans les biographies, nous feraient défaut. — Puis quand on aurait terminé tout cela, si...»

Ici, Helf en signe de joie et de reconnaissance, frappa un grand coup sur la cuisse de Pelz, en disant : « Et tout le cabaret serait mis à la raison. — Mais, mon Dieu, excellent magister, vous alliez dire quelque chose, et vous commenciez : « si... »

— « Non, reprit Pelz ; car c'est tout. — Que la foudre m'écrase, si je ne donne pas chaque semaine de vos nouvelles biographiques, fussent-elles des plus mauvaises! En continuant ainsi, vous et moi, votre vie, elle aura enfin le poids des conversations in-quarto dans le royaume des mots de Fassmann. Votre *biographia Fibeliana* aura autant de volumes que la *biographia Britannica*, bien que celle-ci renferme les vies de plusieurs personnages. »

— « Dieu! Pelz! » reprit Fibel, saisi de vertige, et tenant à la main

Digitized by Google

un arbuste qu'il venait de déraciner. « C'est trop d'honneur pour moi, fils d'un pauvre oiseleur de village! Mais je me comporterai humblement; je me tiendrai pour un sac à vers sous le regard de Dieu, si vous faites les volumes en question, et dites tant de choses à ma louange. — Et croyez-moi, très-cher, je serai fier des éloges d'un homme tel que vous. »

En redescendant au village, Fibel (il tenait toujours son arbuste déraciné) eut bien de la peine à cacher avec ses cinq doigts libres la place des trois boutons de devant qu'il avait arrachés. Ces trois boutons retenaient tout; car à cette époque, on ne connaissait pas encore la mode actuelle des cinq boutons. — Enfin il jeta son arbuste, et put faire une entrée décente dans le village, où siégeait sa future académie biographique. Par une idée plaisante, le destin lui fit rencontrer une recrue qu'on venait de reprendre; et à laquelle les recruteurs avaient arraché ses boutons pour l'empêcher de s'enfuir de nouveau. « Voyez, disait le destin, comme ces deux recrues de l'immortalité se croisent dans une tenue identique, sur le chemin de la gloire! »

*Traduit par* CHARLES GUILLEMOT.

(*La suite à un prochain numéro.*)



Digitized by Google

# COURRIER D'ALLEMAGNE

Berlin, 10 avril 1862.

Le revirement complet des choses politiques n'a été prévu par presque personne, à l'exception de ceux qui l'avaient prémédité, et des pessimistes, qui ne croyant pas au développement organique de la liberté en Prusse, pressentent constamment, réaction, révolution ou intervention étrangère. Il y eut même des naïfs qui, le jour de la dissolution des Chambres, crurent à des concessions, et répandirent des promesses de réformes provenues de je ne sais quel coin. Après des maladresses consécutives et stupéfiantes, le ministère a suivi la Chambre qu'il a eu la sottise de dissoudre, attirant ainsi sur lui l'odieux d'une mesure qui devait le faire tomber, et qu'il aurait dû laisser accomplir à son successeur. Après avoir ainsi perdu jusqu'au dernier vestige de popularité, MM. d'Auerswald, de Schevrin, de Bethmann, de Patow firent place à un ministère, auquel je ne saurais donner d'autre épithète que celle d'*inqualifiable*. Le prince de Hohenzollern a suivi les hommes qu'il avait choisis et un régime dont il avait été le soutien et le principal représentant. On fut saisi d'étonnement lorsqu'on lut qu'il avait été remplacé par le prince de Hohenlohe, depuis longues années président de la Chambre des pairs ou des seigneurs.

Les mauvaises langues affirment que ce prince fut plus surpris que tout autre du pesant honneur qui venait charger sa personnalité inoffensive, et qu'il conjura le roi de ne pas lui retirer la paisible présidence de la Chambre pour lui donner la présidence plus importante du ministère. L'homme qui est aujourd'hui à la tête du gouvernement prussien fait l'effet d'un *brave homme*, dans toute la force du terme, avec tout ce qu'il implique d'honnêteté et de simplicité. Le prince Hohenlohe est obèse et de taille moyenne. Rien dans sa tenue et son air n'indique des préjugés de caste ; son front et son regard ne révèlent ni étendue de pensée, ni perspicacité quelconque. Un facétieux anonyme a publié une anthologie des discours du prince-président ; et ce n'est qu'une ample paraphrase des allocutions de M. Prud'homme, du *sabre le plus beau jour de la vie*, du *char de l'État qui navigue sur un volcan* ; on serait tenté de croire que les machinistes occultes du mécanisme politique actuel ont tenu à placer au poste élevé de la présidence

Digitized by Google

ministérielle une incapacité honnête qui ne pût gêner ni par la pénétration, ni par des vues personnelles; en un mot, un mannequin titré qui ratifierait tout parce qu'il ne comprendrait rien. A la place de M. Bethmann, qui a clos son séjour au ministère des cultes par une sortie désastreuse contre les juifs, on a nommé M. de Mühler, dans la personne duquel le piétisme revient à flot; il a publié dans sa jeunesse des chansons grivoises que l'on se plait à rappeler et à remettre en circulation, maintenant qu'il se fait le porte-drapeau du bigotisme et qu'il rappelle M. de Raumer, qui fut quelque peu Tartufe. M. de Jagow, ministre de l'intérieur à la place du comte Scheverin, a débuté par une circulaire au sujet des élections, dans laquelle la mauvaise foi le disputait à la sottise. Elle annonçait que le gouvernement avait rompu définitivement avec la démocratie, laquelle voulait contre-miner la royauté, que *cependant* il désirait que les élections fussent libres, *mais* qu'il engageait les autorités provinciales à peser sur elles, à les influencer de tout leur pouvoir, et qu'il enjoignait presque aux employés de choisir des députés selon son désir. Le *Kladderadatsch*, notre *Charivari*, a commenté cette circulaire de la façon suivante: *Le père au fils*: « Tiens, Mathan, voici un gros, achètes-en ce que tu voudras, mais si tu as le malheur de ne pas acheter du pain, tu verras la volée de coups que tu recevras! » Le comte de Lippe, procureur du roi, est le seul, dit-on, qui ait consenti à se charger du portefeuille de la justice en remplacement de M. de Bernuth. Pourquoi? Voilà le *hic*. L'organisateur du mouvement réactionnaire, qui a toujours pesé sur l'horizon politique intérieur comme un grain noir, c'est M. Heydt, autrefois banquier de la ville d'Elberfeld, qu'une fantaisie malencontreuse du roi Frédéric-Guillaume IV appela au ministère du commerce, qui surnagea dans deux naufrages ministériels (le naufrage Manteuffel et le naufrage Auerswald), et qui est la cheville ouvrière de ce mouvement de recul. Habile, actif, il possède, assure-t-on, toute la confiance du roi, auquel il a promis des réformes financières extraordinaires, et qui l'a chargé des deux portefeuilles des finances et du commerce. Impérieux et brutal, maintenant qu'il a la haute main, il ne souffre auprès de lui que des collègues qui sont ses créatures: voilà ce qui explique pourquoi l'on n'a pas choisi dans le parti réactionnaire les capacités qui s'y trouvent et qui n'auraient pas exposé le gouvernement à la risée des peuples étrangers. — Il est certain que l'on va entraver et corrompre les élections autant que possible; cependant il est présumable que l'on ne viendra pas à bout des grandes villes, et que la Chambre sera aussi libérale au moins que celle que l'on vient de dissoudre. Il faudrait donc la dissoudre à nouveaux frais; et puis après? Il adviendra qu'on aura, à force de perfidie dans les intentions et de maladresse dans l'exécution, surexcité le peuple dans la personne de ses représentants. On aura mis la haine et la pensée de la vengeance dans l'esprit de gens encore assez mal habiles au maniement du parlementarisme, gens turbulents un peu à la façon des enfants, qui demandaient la reconnaissance du royaume d'Italie comme ceux-ci demandent la lune dans leur assiette, et auxquels on aurait dû répondre en leur donnant le change, comme on donne aux marmots des œufs sur le plat en guise de lune; mais gens pacifiques, somme toute, venus avec les meilleures inten-

Digitized by Google

tions, qui ont accueilli la nouvelle de leur dissolution par les cris de : *vive le roi*! et qu'il aurait été plus aisé de contenter qu'il ne le sera plus tard de les réprimer. Dans un discours, d'ailleurs assez médiocre, sur la question Hessoise, M. Schultze-Delitsch a exprimé une pensée que l'on aurait dû remarquer et comprendre en haut-lieu. « Loin d'être ennemie de la royauté, avait-il dit, la démocratie en est comme la soupape ; par son esprit organisateur elle procure un certain bien-être au peuple et l'empêche ainsi de murmurer contre le gouvernement qui ne peut pas faire toujours autant qu'il voudrait; au lieu de la traiter en adversaire, la royauté devrait s'en faire une auxiliaire. » L'homme qui a fondé les associations d'ouvriers par toute l'Allemagne, bienfait pour le peuple, sécurité pour les gouvernements, avait le droit de parler ainsi, et il est triste que ces paroles sensées n'aient pas suffi à dissiper les terreurs puériles créées par la malignité et l'ineptie. Le ministère précédent s'est trop alarmé des manœuvres inexpérimentées, des coups de tête irrépressibles, des motions intempestives de la Chambre ; il fallait laisser ce parlement encore enfant jeter sa gourme; mais inhabile à trouver le régime convenable, le ministère a essayé des répressifs; comme ils n'ont pas réussi, on a appliqué la discipline à l'enfant, et on l'a renvoyé à son village. En agissant ainsi, les ministres ont obéi à leur insu aux machinistes occultes dont je parlais tout à l'heure, et qui ayant intérêt à grossir les dangers et à sonner le tocsin, ont accompli cette seconde journée des dupes qui s'appelle la dissolution des Chambres. Et je ne crois pas dire trop en avançant que le roi lui-même est dupe, ses conseillers lui ont prouvé que le peuple avait commis un crime de lèse-majesté, en élisant des représentants libéraux, que la démocratie épiait le moment de lui enlever sa couronne, qu'il pouvait fort bien tenir ses promesses, tout en avertissant le peuple de se mieux conduire ; et voilà que nous assistons de nouveau au triste spectacle d'un roi isolé de son peuple par la perfidie de son entourage, qui n'a pas plus d'amour pour lui que de pitié pour le pauvre monde et de respect pour l'intelligence, et qui voit sans émotions les tiraillements de la vie publique, la dépopularisation du roi et la déconsidération du royaume.

On fait sonner 1848 aux oreilles du roi, on lui montre des ennemis là où il aurait pu trouver des appuis, on lui met de l'amertume au cœur pour son peuple, peut-être le plus dévoué, le plus fidèle, le plus débonnaire qu'il y ait. Cependant on aura de la peine, je le crois, à triompher de la conscience du roi ; on obscurcira son esprit, on troublera ses yeux, il n'entendra plus rien aux choses, il ne comprendra plus les hommes, mais il gardera le respect de sa parole et c'est là la seule garantie contre le débordement de la réaction ; de là aussi des contradictions qui rendent notre état piteux, dérisoire. On raconte qu'au moment du changement de ministère, il manda l'un des partisans les plus invétérés de la réaction et lui déclara qu'il se proposait de l'investir du portefeuille de l'intérieur : « Si Votre Majesté daigne m'honorer de sa confiance, répondit le baron ***, je saurai m'en rendre digne en faisant en sorte que les élections soient telles que les désire Votre Majesté. » « Influencer les élections! s'écria le roi, mais avez-vous oublié ce que j'ai promis ; allez, vous n'êtes pas le ministre qui me convient. » Un autre fera la chose sans la dire et le roi croira avoir été fidèle à sa parole! On ne saurait

Digitized by Google

se figurer un état d'anarchie plus complet que celui qui règne ici. D'une part, la réaction boiteuse et ailée comme le temps, qui se traine en attendant qu'elle puisse fondre sur nous; de l'autre, la plus grande liberté de la presse; ici, les promesses d'or du ministre Heydt; là, les récriminations des financiers qui sont décidés à lui mettre des bâtons dans les roues et à lui gâter tout son jeu; loyauté aveugle du roi, déloyauté de son entourage; alliance du parti catholique avec le gouvernement, mécontentement des employés qui se trouvent insultés par la circulaire du ministre de l'intérieur. Le comte Bernstoff, après avoir sonné la retraite de tous côtés par ses notes, murmure les mots de rupture avec la France, pensant ainsi regagner pour la Prusse la popularité perdue en Allemagne par ses pas de clerc et ceux de ses collègues. Cet état est si incompréhensible, si inexplicable, que j'entendis dire à quelqu'un qui voit en noir, qu'il nous était octroyé par l'Autriche, laquelle comptait sur d'autres voisins pour l'aider à nous gober lorsque le moment serait venu; pour moi, je crois au triomphe de la force des choses sur la faiblesse des gens, et j'espère encore que la Prusse traversera cette phase comme un mal aigu; seulement, je le crains, la force des choses ne saurait plus être que brutale chez nous, et nous ne parviendrons pas de longtemps *au doux mouvement des institutions libérales*, pour me servir de la phrase naïve de M. le duc d'Aumale.

Il est assez singulier que le mot de révolution ne se soit pas élevé de ce conflit de mesures arbitraires et d'habitudes libérales; mais un autre plus nouveau, plus effrayant peut-être, celui d'abdication a été prononcé et répété; d'où est-il provenu? Je serais presque tenté de croire qu'il est sorti de ces cercles qui enlacent le roi, qui lui pardonnent avec difficulté les concessions de son avénement, et craignent la ténacité de sa loyauté. Le roi expie cruellement aujourd'hui l'opposition qu'il a faite jadis à son frère, au sujet de la constitution, et les entraves qu'il a suscitées en 1846 et en 1847, se dressent de toutes parts autour de lui, le circonviennent, l'irritent, l'aigrissent, l'isolent du peuple et le conduisent à des manifestations des plus déplacées. A deux revues déjà, comme quelques gens parmi le peuple ne se découvraient pas en sa présence, il les a rappelés à l'ordre, se faisant ainsi son propre sergent de ville, et témoignant d'une irritation intérieure qui ne fait pas une bonne impression, le peuple n'étant coupable de rien. Ces sorties, qui rappellent celles de son frère, lesquelles ont fait faire tant de mauvais sang, font malheureusement oublier ce que le roi a fait de bon et de noble depuis sa régence; on ne songe plus par exemple à la publication de la seconde partie du journal de M. de Varnhagen, publication qui, je le crois, n'aurait pu s'effectuer dans aucun pays, et dont on n'a pas su assez gré au roi. Ce n'est pas un acte de petite valeur morale que de se livrer ainsi, soi, sa femme, son fils, au jugement public, de dire: « Tenez, moi et les miens, nous sommes vilipendés ici, lisez et jugez par vous-mêmes si nous ne sommes pas transformés, et si ces révélations peuvent nuire à votre confiance en nous. » C'était comme la reconnaissance de la souveraineté du peuple, et c'est peut-être le seul fait heureux qu'il y ait à signaler en Prusse, en ce moment, que cette publication; elle n'a pas été nuisible au roi, et cela aurait dû frapper le roi et le fortifier dans la tendance qu'il avait manifestée. Générosité et habileté sont plus proches parentes qu'on ne le

Digitized by Google

veut croire, et les intrigues les mieux menées et les mieux gardées, ne feront pas la sécurité autour d'un monarque comme un acte de confiance. Il est vrai qu'il est nécessaire que cet acte soit conséquent. Quelle imprudence, par exemple, de laisser courir ces deux derniers volumes de Varnhagen et de tenter de museler l'opinion publique; sans cette queue de poisson attachée à un beau mouvement, on aurait dit : « C'est exagéré jusqu'à la fausseté, M. de Varnhagen s'est laissé abuser par des propos de mécontents. » Maintenant, on dit : « Il est donc vrai? c'est notre roi qui s'est le plus opposé à la constitution, c'est lui qui a épouvanté son frère, c'est lui qui a le plus honni le peuple, oh, alors!... » La fête du roi s'est passée sans démonstrations populaires d'aucune sorte; indifférence et défiance, tels sont les sentiments qu'on a développés, sentiments qui ne se convertissent guère autrement qu'en haine. Plaise au ciel que le moment du dessillement ne soit pas éloigné, et que le triste « *trop tard* » ne se répète en Prusse.

En attendant, l'on se distrait et se divertit comme l'on peut; Mme Ristori est venue apporter à la cour le contingent d'émotion que celle-ci peut supporter, et il y a eu enthousiasme d'élégance. Le public qui, en général, ne comprend pas l'italien, n'a pas afflué, et l'on peut dire que la salle était vide; mais le beau monde était ravi et il est convenu que la célèbre italienne a dit le dernier mot de l'art dramatique. Pour moi, qui ne suis pas plus d'accord avec le public, des premières qu'avec celui du paradis, j'ai trouvé Mme Ristori plus exagérée que jamais et aussi dépourvue de chaleur que de mesure. Elle me choque toujours; elle ne m'a pas ému une fois, et plus elle criait, plus elle se démenait, plus les gens trépignaient, plus je me faisais de glace. Cependant il est incontestable qu'elle possède une éminente virtuosité de gestes, d'organe, de poses, et même d'accents; tout y est, tendresse, colère, ironie, coquetterie, haine, mais ce qui manque, c'est l'intensité; l'intensité, cette pierre de touche du génie qui fait qu'un mot, dit en apparence avec la plus grande simplicité, vous ébranle comme par une commotion électrique. A part quelques exubérances de mauvais goût qu'il faut rejeter sur son origine, tout ce qu'elle fait est bien, mais c'est fait, ce n'est pas créé; certes le génie travaille autant que le talent, mais la différence entre ces deux labeurs c'est précisément que l'un crée, que l'autre fait; l'un donne la vie, l'autre tout au plus le mouvement; l'un échappe à la critique qu'il effarouche par ses prétendus défauts et ses prétendues qualités, qui sont tout autre chose, et n'en appelle qu'à l'enthousiasme qui est l'éveil momentané du génie dans la foule et comme le dédoublement du génie de l'individu; le talent se laisse contrôler par la critique, à lui l'admiration. Mme Ristori est un talent. D'ailleurs elle était ici dans une situation extrêmement désavantageuse; elle sentait bien que son public qui l'applaudissait ne la comprenait pas; il l'applaudissait à faux et laissait passer les nuances les plus fines de son jeu, par ignorance de la langue; elle était aussi encouragée que si elle eût joué devant des sourds-muets, et tous les ravissements de convention ne pouvaient lui enlever la préoccupation constante de ne pas être comprise.

A l'un des petits théâtres, nous avons eu M. Dawison, qui s'est arrêté sur son passage (il se rend à Pétersbourg) et a donné ici une vingtaine de représenta-

Digitized by Google

tions. M. Dawison est sans contredit le premier acteur de l'Allemagne ; malheureusement il ne peut jouer sur le théâtre aucun des rôles dignes de son talent, comme Hamlet, Richard III, Méphisto, etc. etc., et le public a dû se contenter de ce qu'on appelle des rôles d'effet, je ne sais trop pourquoi ; ces rôles, M. Dawison les joue avec la plus grande *maestria*, mais ils ne valent pas la peine d'être analysés, c'est tout au plus s'ils valent celle d'être vus ; quand une pièce est absolument et banalement mauvaise, tout le talent d'un acteur ne sert qu'à en faire ressortir la trivialité, et, loin de rehausser l'œuvre par sa coopération, il fait qu'on se demande avec quelque humeur si un grand artiste est autorisé à se fourvoyer ainsi.

Je vous ai annoncé, je crois, la biographie de Gluck ; il en a paru quatre premières livraisons. Le nom du professeur Marx, célèbre à plusieurs et justes titres, garantissait un ouvrage aux grandes proportions, aux vues larges, au style noble. Le premier chapitre, intitulé : *De l'artiste et de sa mission*, est un bel exposé de la consécration de l'artiste par la Providence, de ce qu'elle lui accorde, de ce qu'elle lui refuse de dons, pour le rendre apte à révéler telle ou telle vérité. Certes, c'est une belle pensée que celle de cette investiture mystérieuse, belle et trop peu familière aux esprits ; quand on considérera les artistes comme les volontaires de Dieu, quand on apportera du recueillement au lieu de la dissipation aux œuvres d'art et que l'on en attendra édification et non distraction, quand les révélations du beau seront considérées comme des révélations de la Divinité, alors un grand pas aura été fait. Nous en sommes loin, c'est pourquoi il faut savoir gré à tous ceux qui prennent la chose de si haut, et qui, en nous parlant d'un grand artiste, commencent, non par des dates et des petits faits minutieux, mais par un examen de l'ensemble de sa mission. Gluck avait pour mission de fonder le drame musical, de le substituer à l'opéra agréable et amusant, M. Marx nous le dit. J'aurais voulu qu'il indiquât que Gluck n'avait jeté qu'un fondement, et qu'il étendît les considérations générales, jusqu'à notre époque moderne afin de montrer comment l'œuvre de Gluck avait été développée et parachevée. Je voudrais qu'on ne fouillât jamais dans le passé sans montrer ses relations avec le présent. Ce travail vivifie l'admiration pour les morts et facilite la compréhension des vivants.

Le père de Gluck, forestier du comte Kiusky, et plus tard du prince Lobkowitz, ne songea à donner à son fils Christophe qu'une éducation primaire solide, afin qu'il pût plus tard lui succéder dans ses fonctions et lui faire honneur. Après avoir passé par quatre écoles de village, Christophe Gluck fut envoyé au collége des jésuites à Kommettau. Livré à lui-même à la sortie du collége (son père avait cinq autres enfants), Gluck eut l'idée de mettre à profit les leçons de musique qu'il avait reçues chez les jésuites, et se mit à enseigner, à jouer *tout*, on peut le dire ; chant, violoncelle, violon, orgue, il s'accommodait à chaque instrument ; pédagogue durant la semaine, organiste à l'église le dimanche et les fêtes ; le soir, musicien ambulant, il faisait danser au son du violon ou il égayait les guinguettes par ses chansons ; musicien improvisé avant d'être musicien inspiré. Ce vagabondage actif développa son talent ; bientôt il put

Digitized by Google

hasarder un concert et jouer en public avec succès et bénéfice. En 1736, à l'âge de vingt-deux ans, Gluck se rendit à Vienne, où il gagna l'aristocratie et en particulier le prince Lobkowitz et le Melgi, qui lui firent enseigner l'harmonie et le contre-point et l'envoyèrent à Milan recevoir le dernier coup de rabot de la main du célèbre Sanmartini.

Mis en présence de l'opéra italien et de ses principaux représentants, Gluck ne songea d'abord qu'à marcher dans leur voie, et il composa plusieurs opéras qui eurent un grand succès, et qui étaient tout aussi ridicules de texte, aussi surchargés de colifichets musicaux, de tendresse poudrée, de vertus à paniers, d'innocence à mouches, que les œuvres de tous ses devanciers. Après ses triomphes italiens, il se rendit en France et en Angleterre, où deux personnalités puissantes marquèrent les jalons de son développement; ce furent Rameau et Hændel. M. Marx consacre un chapitre à Rameau et nous le montre d'abord musicien ambulant à la manière de Rousseau, puis organiste, puis théoricien, puis (à l'âge de cinquante ans!) compositeur d'opéras; puis il se détourne, avec l'impétuosité de sa nature, de l'opéra, et retourne à ses ouvrages théoriques, désolé de les avoir abandonnés pour des *billevesées*.

« Rameau a-t-il eu une influence sur le développement de Gluck? » demande M. Marx. « Cela n'est point avéré, mais c'est probable. Les opéras de Rameau avaient une tout autre allure que les opéras italiens: le nœud dramatique en était plus serré, la musique s'adaptait mieux aux situations et surtout aux paroles, le chœur et le ballet faisaient partie intégrale de l'action, chose rare en Italie. Gluck dut être frappé aussi de l'importance accordée à la déclamation et de l'accentuation extrême du chant, qualité française que Rameau poussait jusqu'à l'exagération. » Hændel avait soixante-deux ans lorsque Gluck se présenta chez lui, à la suite d'un *fiasco* éprouvé à Londres; on avait donné la *Chute des Titans*, et, en dépit de la réputation de Gluck, son œuvre tomba à plat. Hændel, qui avait dit quelque temps auparavant: « Gluck sait de contre-point juste autant que mon cuisinier Waltz, » Hændel le recevant après son insuccès, lui dit avec bienveillance: « Vous vous êtes donné trop de mal, ce n'est point à sa place céans; pour les Anglais avisez toujours à quelque chose de bruyant, qui agisse sur le tympan. » M. Marx voit dans cette sortie le conseil brusquement donné d'entrer dans la voie qu'il avait frayée, la voie des chœurs tonnants, des masses vocales puissantes; pour moi, sans vouloir ergoter, j'y vois l'ironie et l'amertume d'un grand artiste contre le pays qu'il habite; si l'on me répond que Hændel était fêté comme nul autre chez les Anglais, je répliquerai que pour l'homme de pensées, le succès est aussi plein de déboires que la chute, le public admire juste par hasard et non par instinct, comme on se plaît à le répéter, c'est ce que comprend vite celui qui est admiré! Quoi qu'il en soit de cette parole, la vue de Hændel encouragea et fortifia Gluck, et, jusqu'à sa mort, il eut au chevet de son lit le portrait de cet homme qu'il étudia toujours, comme la légende de l'art raconte que Michel-Ange étudia le torse antique. La quatrième livraison nous montre Gluck maître de chapelle à Dresde, puis décoré et anobli par le pape, et enfin préoccupé de sa réformation du théâtre et l'inaugurant par *Orphée*, représenté le 5 octobre 1762 sur le

Digitized by Google

théâtre impérial de Vienne. Il va sans dire que ce ne fut un succès qu'après la cinquième ou la sixième représentation; c'était un commencement; tant que le génie est chrysalide, il trouve chez les contemporains assentiment, admiration; lorsqu'il s'est fait papillon et qu'il vole vers l'Empyrée, bien peu le peuvent suivre des yeux et ceux qui goûtaient la chrysalide dénigrent le papillon. La cinquième livraison de l'ouvrage de M. Marx n'ayant point encore paru, je m'interromps et je saute sur le domaine de l'histoire.

*Tilly et la guerre de Trente ans :* tel est le titre d'un livre par lequel M. Onno Klopp essaye de redresser l'opinion qui, depuis le tableau de Schiller, s'est répandue sur l'une des plus grandes calamités qui aient affligé l'Allemagne. On peut fabriquer l'opinion de la postérité tout aussi bien que celle du monde contemporain; mais il y a cette différence que l'individu qui voit le juste et veut le vrai peut mieux réagir contre les erreurs de la postérité que contre les autres. M. Onno Klopp vient, à la suite de plusieurs historiens trop peu écoutés, réhabiliter la mémoire de Tilly. Il établit qu'il n'était pas une bête fauve comme on l'a dit, répété, rabâché jusqu'à ce que croyance s'en soit suivie; il apprend à l'Allemagne que Gustave-Adolphe n'a pas été son libérateur, et que cette guerre fut pour le pays une toile d'araignée filée par les puissances étrangères. A cette époque, dit un compte rendu de ce livre, on jouait avec l'Allemagne comme de nos jours on a voulu jouer avec la Turquie. M. Klopp base sa réhabilitation de Tilly sur des lettres de ce général, sur des rapports officiels avant et après les batailles, sur sa conduite au moment du triomphe, dans les négociations avec les fonctionnaires hanovrais au sujet des provisions à livrer et des troupes à héberger, et surtout au moment où les persécutés du roi de Danemark et de Wallenstein et les habitants d'Osnabruck ont recours à lui; d'après cela, loin de trouver en lui le farouche élève des jésuites, enflammé d'ire contre tout ce qui est protestant, nous le reconnaissons pour un homme pieux et honnête, qui ne faisait pas camper ses troupes dans les paroisses et les écoles afin que la crainte de Dieu ne s'affaiblit pas, qui interdisait également l'entrée des moulins à ses soldats, afin que le pain ne vînt pas à manquer; pour un administrateur fidèle des pays ravagés par la guerre, qui sauve et ménage le plus qu'il peut, qui est continuellement en pourparlers avec les employés des frontières afin qu'ils n'excitent pas les soldats, et qui punit impitoyablement le brigandage et le pillage : en tout l'opposé de Wallenstein et de Mansfeld. Pour le résumé du livre, je traduis un fragment de l'article que j'ai cité plus haut : « Il y est établi que l'on doit chercher le germe de la désastreuse guerre dans le traité de Passau et celui d'Augsbourg; il y fut, entre autres, adopté la réserve religieuse (*reservatum ecclesiasticum*) par laquelle tous les évêchés et toutes les abbayes réformées jusqu'en 1555 devaient être abandonnés; mais qu'à partir de là tout abbé, tout évêque ou archevêque qui passerait à la réformation, perdrait sa prébende et devrait être remplacé par un catholique; c'est d'après cette clause que se jugeaient les procès advenant en ces matières. Cependant cette clause du traité n'eût point été aussi funeste, si le principe de droit public *Cujus regio, ejus religio*, n'avait généralement été appliqué, et que l'on eût en pratique reconnu au monarque le droit de décider de la religion dans son pays, si bien

Digitized by Google

que l'opposant n'avait qu'à vendre ses biens et à se rendre là où sa foi était tolérée. C'est en raison de cela que nous voyons, après la victoire de la Montagne blanche, l'empereur Ferdinand expulser tous les prédicateurs réformés d'abord, et puis tous les prédicateurs luthériens, tandis que l'électeur Jean-George de Saxe fait subir dans la Lusace le même sort aux prêtres catholiques. Voilà pourquoi aussitôt après la paix d'Augsbourg, il y eut dans le nord de l'Allemagne une course et une chasse des cours après les couvents et les abbayes, auxquels elles extorquaient la nomination de leurs cadets. La lutte s'aggravait encore de ceci : un paragraphe de ce même traité d'Augsbourg établissait que seuls les affiliés de la confession d'Augsbourg étaient compris dans ce traité; les réformés en étaient exclus, ensuite de quoi les trois maisons du Palatinat, d'Anhalt et de Hesse-Cassel, qui avaient adopté le catéchisme de Heidelberg, se trouvaient comme hors la loi. De là l'agitation constante de ces trois maisons, leur activité à inquiéter l'empereur, leurs appels réitérés faits aux étrangers, qu'ils désiraient introduire dans le pays pour s'agrandir et se fortifier avec leur aide. Les deux préoccupations, — au nord de l'Allemagne, la crainte d'avoir à rendre les abbayes, crainte qui s'alliait au respect de l'empereur et à la haine de l'intervention, — au centre et au sud-ouest, la crainte de se voir décrété hors l'empire, — avaient, bien avant la défénestration de Prague, semé la dissension et le trouble; la guerre couvait dans l'ombre.

« Cet état d'anarchie intérieure (qu'aucun prince allemand n'était capable de redresser, parce qu'ils étaient tous médiocres) se déclara à un moment où l'étranger était riche en capacités diplomatiques. Aussi, nous le voyons soudoyer des gens de tous côtés, ourdir des intrigues, semer l'ivraie à pleines mains. Henri IV de France débute par son alliance avec l'Union; le couteau de Ravaillac interrompt son œuvre, que reprennent les Hollandais, soutenus par Jacques Ier d'Angleterre, lequel aurait voulu ravoir le Palatinat pour ses petits-fils. Mansfeld se met à leur service, et, après que l'Allemagne a été affaiblie, dévastée, ravagée par eux, par les Danois, par Wallenstein et ses troupes, paraissent le cardinal et les Suédois, qui fondent sur ce malheureux empire et lui arrachent, à Munster et à Osnabruck, ses plus belles provinces. Nous nous détournons avec tristesse de ce spectacle de la désunion, de l'hésitation, de l'égoïsme et du mensonge en Allemagne; réjouissons-nous seulement qu'elle ait pu devenir, du plus riche, le plus pauvre des pays et ne pas perdre sa culture intellectuelle, et espérons que l'histoire de cette guerre sera un avertissement, un rappel à l'union! »

On ne saurait être plus éloigné de la musique; cependant j'y reviens sans transition apparente; je vous dirai tout à l'heure la filiation de mes idées. Il est arrivé à Berlin un violoniste hongrois du nom de Remingi Ede (Edouard Remingi); s'il n'avait qu'une belle virtuosité, qu'un hardi coup d'archet, qu'un son plein et ample, je le passerais peut-être sous silence et j'aurais effectué un autre saut; ce qui fait que j'en parle, c'est qu'en lui c'est une nation qui joue, et plus qu'une nation, une race. Il est plus Hongrois que musicien, plus Bohémien que Hongrois; la Hongrie, c'est la serre chaude où s'épanouit l'art des Bohémiens, qui dépérirait ailleurs; Remingi est né dans cette serre; il a aspiré les parfums enivrants, contemplé les couleurs éclatantes de la plante; il a inhalé l'atmosphère de feu, et

Digitized by Google

puis il vient dépeindre sur son violon, aux peuples étrangers, la double patrie qu'il a, la patrie errante, sonore, et la patrie stable où les sons s'élèvent et vivent.

Êtes-vous curieux de l'enchaînement de mes idées? le voici : tout à l'heure, en transcrivant le résumé de la guerre civile, politique et religieuse, tout ce que je me représentais se convertissait en sons, sons vagues et confus d'abord, puis distincts, puis connus; c'était le Ragoczy qui se détachait de ces pensées de patrie perdue, arrachée, reconquise. Cette marche, Remingi l'a jouée dernièrement, et son souvenir me hante, comme s'il y avait quelque chose de prophétique dans ces cris sauvages de la liberté. C'était d'abord comme le brandissement fougueux de l'épée par le guerrier qui s'arme et s'élance, comme l'embrassement farouche entre l'homme et son sabre, puis le rassemblement des héros, la joie du combat, le battement des éperons, cliquetis de la liberté, le scintillement des lances sur lesquelles viennent danser les esprits de la guerre, le mot de *patrie* qui brille sur les fronts, l'allégresse fauve du triomphe qui se compose de toutes les souffrances endurées et des pressentiments de la mort; puis c'était la foule qui arrive de loin, qui monte lentement; non une armée, une foule fière, sauvage, déguenillée, menaçante, qui a le coutelas en main, le rire sur les lèvres; une foule qui murmure comme le vent, qui se meut comme la mer, dont les yeux sont autant d'étoiles fixes, dont la peau est noire comme la chevelure d'Ayraël, l'ange de la mort, qui semble la conduire. Un cri, et tout est confondu, mêlé, chef et foule; un cri, et tout est rangé, et l'armée de la délivrance défile à la victoire! Voilà ce que m'ont dit Remingi et le Ragoczy; je doute que Tyrtée ait si bien chanté.

E. Franz.

Digitized by Google

# BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE

## BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE

### THÉOLOGIE

*Paroles de Jésus, précédées d'un Essai sur le christianisme.* Paris, Joel Cherbuliez, 1862.

Cet opuscule a paru sans nom d'auteur. Est-ce parce qu'il a trop d'importance, ou parce qu'il en a trop peu ? Question que l'on peut se poser, mais que chaque lecteur résoudra pour lui-même.

Les lecteurs de la *Revue germanique* n'ignorent pas le mouvement profond qui s'est accompli et qui se prolonge en Allemagne au sein du protestantisme. Le mouvement existe également en France, mais il s'appuie en grande partie sur les recherches critiques de nos voisins. La meilleure preuve de ce fait, c'est la prépondérance incontestable et incontestée de la Faculté de théologie de Strasbourg. Strasbourg participe à la hardiesse d'interprétation qui caractérise les plus récents et les plus importants travaux de l'Allemagne, et surtout ceux de l'école de Tubingue. L'école de Tubingue a remanié la critique biblique de fond en comble, non pas, à la manière du XVIIIe siècle, avec les armes d'un scepticisme agressif, superficiel et railleur, mais patiemment, et comme fait le laboureur qui remue un champ menacé de stérilité, le creuse, le bouleverse pour l'exciter à des moissons nouvelles. La religion était isolée et se pétrifiait dans le miracle. L'école de Tubingue et son illustre chef, C. Baur, naguère enlevé à ses travaux, ont introduit dans l'étude des livres juifs et chrétiens, sans quitter les régions de la théologie, le sentiment de l'histoire : sentiment non hostile, mais désintéressé, qui devait conduire à cette conviction que l'Ancien et le Nouveau Testament ne sont pas tombés du ciel ; qu'ils ont été préparés de longue date, et qu'au moment opportun ils sont nés de l'histoire et de la conscience du genre humain. Le miracle a été évincé, non par une simple négation du rationalisme, mais par la voie laborieuse et sûre d'une étude faite sur les documents, d'une exégèse qui s'est ingéniée à remonter aussi haut que possible vers les origines. Le miracle éliminé, la Bible ne peut plus être considérée comme une dictée immédiate du Saint-Esprit ; il faut alors évidemment la considérer sous un nouveau jour. Il fau-

Digitized by Google

l'interpréter d'un côté à la lumière de l'histoire, de l'autre à la lumière de la conscience.

Faire rentrer le christianisme dans l'histoire et dans la conscience, voilà la double portée du mouvement théologique *avancé* en Allemagne. Il va sans dire que ce mouvement a provoqué un recul chez le parti qui s'intitule orthodoxe, et qui place encore le christianisme sur la base fragile du merveilleux et de la légende.

L'auteur du présent Essai n'est pas orthodoxe ; son but a été de prouver, par un très-grand nombre d'extraits empruntés au Nouveau Testament, que rien n'est moins orthodoxe, moins chrétien que le parti qui prétend à l'orthodoxie. On verra s'il a réussi. Quant à nous, nous sommes fort à l'aise en un pareil sujet, car nous n'avons à tenter aucune transaction. L'auteur des *Paroles de Jésus* va fort loin dans son interprétation, pas assez loin pour se transporter tout à fait sur le terrain de la philosophie, trop loin peut-être pour rester sur celui du protestantisme. Le protestantisme et la philosophie se touchent de fort près ; cependant ils ne se confondent pas. Le protestant, en effet, est maître de l'interprétation, mais il accepte l'autorité du texte. Qu'il accepte le texte des Évangiles en tout ou en partie, il est certain que ce qu'il en rejette, il le rejette parce qu'il a des raisons de croire que la parole de Jésus ne s'y trouve pas exactement recueillie ; ce qu'il en admet, au contraire, il l'accepte comme renfermant cette parole. Dans le texte admis comme authentique, il recherche la pensée exacte. Sur ce point comme sur le précédent, il est souverain et l'on ne peut exiger de lui que la sincérité. Celle-ci le couvre pleinement, elle est son orthodoxie. Voilà, ce me semble, le protestantisme dans son double caractère : recherche libre de ce qui peut-être considéré comme reproduisant la parole de Jésus-Christ ; recherche libre, dans le texte regardé comme authentique, de la pensée véritable de Jésus-Christ. Double travail qui a pour but de fixer, en premier lieu, l'authenticité historique du document ; en second lieu, son authenticité morale, son sens juste et vrai.

On voit par là qu'il n'est pas facile d'être protestant.

Tel est, ce me semble, le protestantisme, aussi bien le plus restreint que le plus étendu : l'orthodoxie qui les unit, c'est, on ne saurait le répéter assez, la sincérité de l'interprétation individuelle, qui ne peut exister sans la souveraineté de l'interprétation individuelle. Du moment qu'on se soumet à autrui dans une question de texte ou de dogme, on est, qu'on le veuille ou non, sur la pente du catholicisme.

On voit par là qu'il n'est pas difficile d'être catholique.

Nous tenons l'auteur des *Paroles de Jésus* pour un homme convaincu. Il ne doute pas qu'il n'ait trié sans erreur les paroles du maître, au milieu des documents qui passent pour nous l'avoir transmise ; il ne doute pas davantage qu'il n'interprète cette parole selon la pensée même de Jésus-Christ ; car la pensée du Christ est l'essence du *Christianisme*, et l'auteur se proclame chrétien. L'auteur a cherché à résoudre la double tâche qui incombe à tout protestant. C'est à lui de justifier son choix, de dire pourquoi il rejette tel Évangile, ou tel passage dans tel

Digitized by Google

Évangile comme altéré ou interpolé par la tradition ; pourquoi, au contraire, il accepte l'authenticité de tel autre passage. C'est à lui, ce choix justifié, de motiver encore, à l'encontre des chrétiens protestants qui pensent autrement que lui, pourquoi il donne à tel passage telle interprétation, comme plus conforme que telle autre à la pensée de Jésus. S'il se confiait en lui-même, il n'aurait nul compte de ce genre à rendre à personne. Dès qu'il publie son sentiment, son opinion, il appelle la controverse : il doit ses preuves, car il veut convaincre.

En ce qui nous concerne, et si nous n'étions pas de ceux qui mettent au-dessus de tout la conscience humaine, nous ferions une chicane à l'auteur et nous tenterions de lui démontrer que Jésus n'a pu entendre certaines paroles qu'il lui attribue comme il les entend lui-même, d'une façon aussi philosophique et aussi moderne, parce que cette interprétation comporte des éléments que la civilisation n'a apportés que depuis Jésus-Christ dans l'esprit de l'homme ; et qu'il est impossible que Jésus ait eu les pensées qu'un homme du XIXe siècle peut seul avoir.

Quoi qu'il en soit, et quelle que soit la prétention de l'auteur de prouver avec les « paroles de Jésus » qu'il est chrétien et protestant plus et mieux que personne, il faut accorder qu'il a fait de louables efforts pour démontrer, en *commentant* les paroles de Jésus-Christ, que celui-ci ne croyait pas à l'enfer, au paradis et à quelques autres bagatelles, si ce n'est comme son interprète lui-même, symboliquement et à la façon d'un professeur allemand. Pour nous, la chose importante consiste à réinstaller le christianisme au sein de l'histoire et de la conscience. L'auteur y contribue pour sa part et à sa façon; mais Jésus serait apparemment fort étonné de se trouver aussi libre penseur, s'il revenait au milieu de nous. Il est vrai que, selon toute apparence, ayant pris connaissance de tout ce qui s'est passé, fait, écrit, pensé et dit depuis dix-huit siècles, il se convertirait également à une interprétation philosophique de sa parole, et qu'il serait le premier à absoudre, par son exemple, ceux qui s'enhardissent jusqu'à ne plus le prendre à la lettre.

C. D.

---

## SCIENCES PHYSIQUES

*Voyage scientifique autour de ma chambre*, par M. Arthur Mangin, avec une *préface-anecdote*, par M. Pitre-Chevalier. (Paris, bureau du *Musée des familles*, 1862, in-8.)

On sait le rôle singulier que joue d'ordinaire la France dans les inventions scientifiques et industrielles : elle trouve les premières idées, fait, comme on dit, lever le lièvre, et ne sait pas aller plus loin et appliquer en grand. D'autres peuples s'en chargent. Ainsi Papin invente la chaudière à vapeur, ou bien c'est Ampère qui, en passant, indique l'application de l'électricité à la télégraphie ; mais il faut

Digitized by Google

un Watt, un Morse pour les développements pratiques, et la France reçoit ensuite comme des importations ces grandes inventions qui sont nées chez elle.

Il en est de même pour le genre de littérature auquel appartient le *Voyage scientifique autour de ma chambre*. La vulgarisation des sciences physiques a été inaugurée, il y a près de deux siècles, par Fontenelle, dans ses *Entretiens sur la pluralité des mondes*, dont la première édition est de 1686. S'il ne trouva pas du premier coup le ton juste, — le sien est trop galant et pastoral, — il marqua le but à atteindre, le point où la science ne serait « ni trop sèche pour les gens du monde, ni trop badine pour les savants. » Mais son exemple ne fut pas suivi, soit qu'on fût effrayé de s'exposer comme lui aux épigrammes d'un J. B. Rousseau, et d'être accusé de « traiter galamment les grands sujets en style de ruelle, » soit plutôt que la frivolité des gens du monde fût alors si incurable, que c'était peine perdue que de chercher à les instruire en n'importe quel style. Toujours est-il que Fontenelle n'eut pas d'imitateurs, au moins parmi ceux qui savaient quelque chose, car ceux qui ne savaient rien s'en donnèrent à cœur joie de parler physique et histoire naturelle à tort et à travers. Mais pour la lecture de ceux qui voulaient s'instruire, sans avoir le temps d'étudier à fond, il n'y avait pas de milieu entre les traités en us d'un côté, et de l'autre les niaiseries à l'usage de l'enfance; et encore ces dernières ne datent-elles pas chez nous de bien haut.

L'idée féconde de Fontenelle, après avoir longtemps sommeillé, a été reprise de nos jours en Allemagne et en Angleterre, pays réfléchis et religieux, qui ont cherché à mettre les sciences physiques et naturelles à la portée du grand nombre, comme arguments en faveur de la théologie déiste. On sait à quels ouvrages lucides et intéressants a donné lieu ce qu'on nomme en Angleterre « la fondation Bridgewater, » legs d'un évêque en faveur des ouvrages qui démontrent l'existence de Dieu par le plan de l'univers. On connaît moins les excellentes publications du même genre, entreprises récemment en Allemagne par la librairie Otto Spamer; la *Revue* ne manquera pas d'en entretenir ses lecteurs. Le succès de ces livres est assuré dans les pays germaniques à cause de l'habitude des lectures de famille, dont les sujets doivent convenir à la jeunesse sans ennuyer l'âge mûr. Cette habitude est peu répandue en France, et c'est pourquoi les ouvrages de ce genre s'y sont propagés lentement et n'ont guère dépassé l'astronomie, la physique et la chimie, popularisées jusqu'à un certain point par Arago et par MM. J. Girardin et Louis Figuier. Les sciences naturelles, qui offriraient encore plus de ressources à l'intérêt, attendent toujours leur vulgarisateur.

Le titre du *Voyage scientifique autour de ma chambre* suffit à en indiquer le plan. — Un savant reçoit chez lui un jeune homme qui a des préjugés contre les sciences physiques, et rien qu'en faisant avec lui, en quelques heures, le tour de son cabinet et l'inspection des objets qu'il contient, il parvient à l'intéresser et à lui faire passer en revue une série variée de questions, depuis la chaleur, à propos du feu qui brûle dans la cheminée, jusqu'à la vapeur, à propos d'une cafetière qui bout devant le feu, et à l'astronomie, à propos du ciel qu'on découvre du

Digitized by Google

balcon. Tout cela se passe en conversations assaisonnées d'une indépendance d'esprit qui plait, et sans aucune puérilité.

La physique et la chimie occupent la plus grande partie du livre. Il n'y a pas d'inconvénient; c'est par là qu'il faut commencer. M. Arthur Mangin fait aussi quelques pointes heureuses dans la zoologie, mais malheureuses dans la botanique, contre la nomenclature de laquelle il partage les préjugés vulgaires, la nommant, d'après un mauvais plaisant, l'art d'injurier les plantes en latin. Quand il voudra bien y regarder de plus près, il verra que cette nomenclature est tout bonnement un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain, et que, par le double nom qu'elle impose à chaque plante, elle réalise la synthèse parfaite, qui réunit et distingue à la fois. Quant à la barbarie des noms, il se convaincra qu'elle tient à l'universalité même de la botanique, qui n'est pas cultivée seulement par des Français, mais par des savants de toutes les nations civilisées : c'est pourquoi elle se sert du latin et du grec, qui sont des langues universelles. D'ailleurs les noms vulgaires ne peuvent suffire à bien nommer les plantes, car ils confondent sans cesse ce qui doit être distingué, et, de plus, ils varient de canton à canton. On a donc pris, pour les remplacer, tantôt des mots grecs, et tantôt, par une pieuse coutume, les noms des savants botanistes qu'on a immortalisés de cette manière. C'est ainsi que Robin, Magnol, Dahl, ont laissé leur souvenir dans le *robinia*, le *magnolia*, le *dahlia*. Mais, précisément à cause de cette universalité, qui est un des titres de gloire de la botanique, il s'introduit ainsi des noms étrangers qui déplaisent aux oreilles françaises, et, croyez-le bien, des noms français qui peuvent aussi déplaire aux oreilles étrangères. Mais ce très-mince inconvénient, inévitable du moment que la science n'était pas cantonnée dans un seul pays, n'eût pas été esquivé, même en s'abstenant de noms propres. Ainsi, dans un cas où le latin n'a fait que donner une terminaison au nom vulgaire, M. Mangin s'écrie, d'assez mauvaise humeur : « Le café s'appelle *coffea arabica*. Pourquoi *coffea* et non *caffea*, et pourquoi deux *f* au lieu d'un ? me demanderez-vous. Adressez-vous aux botanistes. » La réponse est bien simple : c'est que Linné n'a pas pris le nom français de la plante, mais son nom anglais et suédois, qui est *coffee*. S'il eût agi autrement, les Anglais auraient pu s'écrier à leur tour : « Pourquoi *cafea* et non *coffea?* » Il ne pouvait donc pas contenter tout le monde. On voit le peu de sérieux de ces reproches ; mais ils auront l'inconvénient de dégoûter par avance de la botanique les jeunes gens qui liront ce livre, et ainsi ne leur rendront pas un bon service.

Cette critique est la seule que nous ayons à faire. Du reste, le *Voyage scientifique autour de ma chambre* ne nous paraît mériter que des éloges, comme conception générale, comme correction scientifique et comme fond de pensée indépendant et libéral. Il est écrit fort agréablement, avec une clarté animée, et il atteindra bien le but, qui ne peut être d'instruire sous un si petit volume et avec ce plan à bâtons rompus, mais d'éveiller la curiosité et de servir d'introduction aux sciences physiques. Peut-être la mise en scène est-elle un peu prodiguée, mais les bords du vase n'ont jamais trop de miel, quand il s'agit de faire goûter la science à des gens du monde, surtout quand ils sont Français. Seulement, j'y reviens encore,

Digitized by Google

ce but étant donné, l'auteur ferait bien de s'abstenir de toute critique, fût-elle la plus juste du monde, sur les sciences dont il parle, car il produirait ainsi l'effet opposé à celui qu'il cherche. Il faut présenter la critique des sciences aux savants, les seuls qui en puissent juger et profiter. Espérons donc que, dans sa prochaine édition, M. Mangin retouchera ses malencontreux passages relatifs à la botanique, et tout alors sera pour le mieux, surtout s'il supprime en même temps certaine « préface-anecdote » dont on a cru embellir son livre, mais qui n'est pas digne d'y figurer.

F. BAUDRY.

---

## BIBLIOGRAPHIE ALLEMANDE

### PÉRIODIQUES ALLEMANDS

*Etudes critiques et théologiques* (Theologische Studien und Kritiken), publiées par C. ULLMANN et R. ROTHE. 1862, 1er et 2e cahiers.

BŒHR. *Le sacerdoce universel comme principe et fondement de la constitution de l'Eglise évangélique.* — ULLMANN, *Encore un mot sur la signification et l'importance du sacerdoce universel pour la constitution de l'Eglise évangélique.* — M. Bœhr, qui ne semble pas plus partisan de la démocratie au sein de l'Eglise que de l'Etat (p. 28 sq.), combat la doctrine du sacerdoce universel en tant qu'excluant, selon l'opinion commune des protestants, toute distinction essentielle entre le clergé et le laïcisme, en tant qu'attribuant à tous les fidèles un même caractère et une même autorité. La doctrine du sacerdoce universel doit s'entendre, d'après lui, comme dans I. *Corinthiens* XII, 12-30 et *Ephésiens* IV, 4-16, simplement de l'activité générale de tous les membres du corps, opérant chacun à sa place spéciale et dans les limites de ses pouvoirs respectifs. Cette manière de voir nous semble ne plus rien avoir de propre au protestantisme, et s'allierait tout aussi bien, en théorie du moins, comme Bordas-Dumoulin nous en a fourni récemment la preuve dans son remarquable livre sur les *Pouvoirs constitutifs de l'Eglise*, avec les principes les plus absolus de la hiérarchie catholique. C'est aussi ce que fait observer M. Ullmann, qui tient à conserver, dans toute la rigueur et le sens strict du mot, l'universalité du sacerdoce, comme seul moyen de protéger efficacement l'Eglise protestante contre les tendances hiérarchiques. Quoi qu'il en soit, du reste, une telle controverse au sein du parti religieux que les *Studien* représentent, n'en est pas moins un des signes du temps les plus remarquables.

GUMLICH. *L'Enigme de la résurrection de Lazare ; Etude sur Jean* XI, 1-46. (Deux articles.) Le travail de M. Gumlich ne nous paraît remarquable que par les prétentions qu'il affiche. C'est un parfait modèle de ce genre solennel et affecté, de cette argumentation vide et pompeuse, de ce style enflé et prolixe à l'aide desquels la jeune école orthodoxe croit pouvoir triompher des *impiétés de la critique.* Puisque les *Studien und Kritiken* n'ont pas reculé devant la publication de cette fastidieuse et interminable élucubration, — elle ne compte pas moins de 135 pages ! — on voudra bien nous permettre d'en extraire à notre tour quelques lignes, à titre de spécimen. C'est d'un comique achevé !



Digitized by Google

Il s'agit d'expliquer les paroles suivantes : « Lorsque Jésus vit Marie pleurant, et les Juifs qui l'accompagnaient pleurant également, il frémit au fond de son esprit et s'agita. » Voici le commentaire de l'auteur et la forme sous laquelle il l'a présenté :

« Verset 33. *D'abord :* ἐμβριμᾶσθαι *du Seigneur.*
A. *Description de l'agitation.*

Trois choses sont mises en relief à ce propos :

I. La cause externe : ὡς εἶδεν — κλαίοντας;

II. La nature intime du trouble, d'abord en général : ἐνεβριμήσατο;

III. Enfin, la nature particulière de cet ἐμβριμᾶσθαι, et la façon dont l'émotion se manifeste dans son cours successif.

Cette marche progressive se révèle, en général, par rapport à l'accroissement et à la diminution de la force de l'agitation, comme rétrograde, et par rapport à sa direction, comme allant de l'intérieur à l'extérieur.

En particulier, on y remarque, même par la construction de la phrase καὶ — καί, trois moments principaux, qui se tiennent et se suivent :

1) Début et point de départ du mécontentement (aussi une première indication relative à son caractère moral) : le πνεῦμα de Jésus,, — ἐνεβριμήσατο τῷ πνεύματι.

2) Sa continuation :

*a*) D'une part, rayonnement dans toute la personne de Jésus, et violence de l'effet opéré par là en lui et sur lui : c'est un ταράσσειν;

*b*) D'autre part et en même temps, caractère de sainteté constante du mécontentement : l'extension et la force du mécontentement sont le résultat d'un acte libre et raisonné de celui qui l'éprouve : ἐτάραξεν ἑαυτόν.

3) Sa fin relative :

*a*) Le sentiment éclate en paroles : εἶπε, puis par la question : ποῦ τεθείκατε αὐτόν;

*b*) La réponse est écoutée et reçue par le silence.

De cette façon, la voie suivie par le mécontentement se trouve mesurée dans le sens de la longueur. Sortant des profondeurs du πνεῦμα, le lieu où il a pris naissance (premier moment), il se communique à l'homme entier, à toute la personne de Jésus, esprit, âme et corps, la troublant et l'ébranlant dans ses replis les plus intimes, puis se montrant visible à l'œil, dans le tremblement des membres (deuxième moment). De là, se séparant de la personne et s'incorporant dans des paroles, il se produit, perceptible aussi pour l'oreille, dans le monde extérieur (troisième moment). Enfin, lorsqu'il a trouvé, dans la question adressée aux entours, son expression et la réponse convenable, l'ouragan mugissant s'apaise et le calme renaît à la surface des flots soulevés : le Christ se tait. — Le saint mécontentement du Fils de Dieu est brisé dans sa première impétuosité. L'émotion qui demeure se retire à l'intérieur, ne se montre plus active, mais passive, et se transforme en une autre, en une seconde impression principale : tristesse, pitié profonde et intime de l'homme Jésus pour la douleur qui l'environne, etc. etc. »

Et voilà comment s'explique l'*énigme* de la résurrection de Lazare ! O *études et critiques*, jusqu'où êtes-vous tombées !

Digitized by Google

KOSTER. *Explications de l'Écriture sainte, tirées des classiques* (deux articles). Ces articles, dont le titre nous semble bien quelque peu ambitieux, se composent d'une série de paragraphes du genre suivant : « *Idolâtrie sous des arbres verts.* » — On sait combien cette espèce d'idolâtrie, dont les prophètes se plaignent si fréquemment (*Jérémie*, II, 20; *Ezéchiel*, VI, 13, etc.), fut commune en Israël. Les arbres, objets de ce culte, étaient choisis généralement sur les hauteurs, de même que les Perses aimaient à adorer leurs dieux au sommet des montagnes (ἄκρα, Hérodote, I, 131; Xénophon, *Cyrop.*, 8, 7, 3). C'est pour cela que les hauts lieux (*bamoth*) sont si souvent désignés dans la Bible comme le siége de l'idolâtrie. Celle dont nous nous occupons ici cessa de se montrer publiquement, il est vrai, à partir de la fin de la captivité; mais il est probable qu'elle continua à être pratiquée en secret. Des femmes juives, guidées par l'appât du gain, la portèrent jusqu'à Rome du temps des empereurs. Juvénal s'indigne de ce que les bosquets et le sanctuaire de la fontaine sacrée soient loués à des Juifs, — *sacri fontis nemus et delubra locantur Judæis* (*Sat.* III, 13), — et il reproche aux femmes romaines de se laisser séduire par une Juive, grande prêtresse de l'arbre, — *magna sacerdos arboris* (*Sat.* VI, 544).

KRUMMACHER. *Du sujet dans le septième chapitre de l'Épître aux Romains.* Il s'agit ici de savoir, question très-importante et très-controversée, si l'état de l'âme décrit dans les versets 14-25 est celui qui précède ou qui suit la régénération chrétienne; s'il y est parlé de l'homme dans l'ordre de la nature ou dans l'ordre de la grâce. L'auteur se prononce pour la seconde alternative; la première nous semble au contraire pouvoir seule s'accorder avec l'ensemble de la doctrine de l'Épître (Cp. Baur, *Theol. Jahrbücher*, t. XVI, p. 82 sqq.; et parmi les commentateurs catholiques, Beelen, *Comment. in epist. ad Romanos*, p. 215 sqq.).

AUBERLEN. *Le discours eschatologique de Jésus-Christ, chapitre* XXIV *et* XXV *de l'Évangile de Matthieu.* L'auteur s'efforce spécialement de prouver que la venue glorieuse ou la *parousie* du Fils de l'homme (XXIV, 29) n'est pas annoncée comme devant suivre immédiatement la ruine de Jérusalem (vers. 15); mais qu'entre ces deux événements se place une longue suite de siècles marquée par la grande tribulation (θλῖψις μεγάλη) du vingt et unième verset. Or nous croyons tellement évident, pour notre part, que les tribulations annoncées dans les versets 16 et suivants se rapportent à la guerre des Juifs sous Titus, et que le chapitre XXIV de *Matthieu* ne contient que l'expression fidèle de cette foi à l'avénement prochain du Christ qui animait tous les premiers chrétiens et dont le Nouveau Testament porte des traces si profondes (*Matthieu*, XXIV, 33, 34; *Philippiens*, IV, 5; I. *Thessaloniciens*, IV, 17; II. *Thessalon.*, II, 1; *Hébreux*, X, 37; *Jacques*, V, 8; I. *Pierre*, IV, 5; II. *Pierre*, III, 3 sqq.; *Apocalypse*, I, 3; VII, 12, 22); nous croyons ce fait trop évident par lui-même et trop bien établi par la critique pour qu'aucune subtilité puisse l'obscurcir.

ULLMANN. *Quelques observations nouvelles sur le cantique de Frédéric III inséré dans un des précédents cahiers de ce recueil et indication d'un manuscrit remarquable de la bibliothèque Palatine.*

*Analyses et critiques*, par divers. A. ST.

Digitized by Google

# CHRONIQUE POLITIQUE

En quoi, je vous prie, M. Julien Florian Félix Desprez, archevêque de Toulouse et primat de la Gaule narbonnaise, ressemble-t-il à Mgr Myriel, que les *Misérables* viennent de nous faire connaître? A coup sûr, l'analogie n'est pas frappante. Dès lors, on peut se demander lequel des deux est, non pas dans la vérité chrétienne, ni même dans la vérité humaine, mais dans l'esprit et dans la tradition du catholicisme et de l'Église. Hélas! nous le craignons fort : c'est Mgr Myriel qui a tort ici pour avoir trop raison. Mgr Myriel est tout ce que l'on voudra, il n'est pas évêque, il ne l'a jamais été et jamais ne le sera. Il est la tolérance même ; l'Église doit le rejeter, car il détruirait l'Église, si les primats de la Gaule narbonnaise ou de la Gaule séquanaise allaient tout à coup le prendre pour modèle. Étant donnée l'Église catholique, Mgr Myriel est une conception très-noble et très-généreuse, mais de pure fantaisie. Mgr Myriel peut convertir un Valjean, il ne convertira jamais l'Église. Celle-là n'est pas tolérante, elle ne saurait l'être. Sa racine est l'intolérance; son esprit, son souffle, son histoire, l'intolérance. Il faut qu'elle soit intolérante, ou bien qu'elle cesse d'être. L'Église a brûlé et massacré en grand et en petit; ne pouvant plus massacrer, ni brûler, elle institue des jubilés qui glorifient les massacres : elle soufflette le XIXe siècle, dans la patrie même de Voltaire. Heureusement l'État l'a réduite à des intolérances platoniques. Beaucoup de personnes s'imaginent naïvement qu'elle a pour cela renoncé à son génie. Ces âmes vraiment pieuses, et moins catholiques qu'elles ne pensent, seraient bien vite détrompées si l'Église retrouvait comme auxiliaire de son intolérance constitutive la force matérielle du bras séculier. L'Église aujourd'hui se contente de la damnation et des feux dans l'autre monde; c'est que dans ce monde-ci, elle a perdu l'assistance ou, pour mieux dire, la soumission du pouvoir séculier. On ne saurait en bonne justice lui imputer une mansuétude qu'elle subit comme un joug, comme une atteinte à la souveraineté que le ciel lui a conférée.

Le primat de la Gaule narbonnaise est dans le vrai. L'Église catholique est bâtie sur l'infaillibilité; le fruit de l'infaillibilité, c'est l'intolérance, et l'intolérance active est la persécution. « La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère? » Mgr Florian Desprez fait ce qu'il peut, et ce n'est pas sa faute s'il s'arrête à mi-chemin de la logique du catholicisme. A l'impossible nul n'est tenu. Mgr Florian

Digitized by Google

Desprez en sait plus long que Mgr Myriel. Être tolérant, c'est reconnaître la liberté religieuse en autrui; mais la liberté religieuse admise par les évêques ferait voler en éclats l'Église infaillible. Et c'est pourquoi l'Église se doit l'intolérance, qu'elle se doit la persécution passive, à défaut de l'intolérance active dont elle a été dépouillée à jamais. Toutes ses ressources, elle doit les employer pour combattre son mortel ennemi. L'individu moral et religieux lui appartient. Elle ne le déclare libre que dans la servitude. L'intolérance est le génie même du catholicisme, et quand l'Église se prononce sincèrement, elle se charge toujours de le dire. Il y a dans la société pas mal de sectes, de petits embryons de catholicisme qui ne demanderaient pas mieux que de croître, d'envahir, de s'installer à la place de cette grande institution d'intolérance. Elles n'y réussiront pas; le passé a fait l'existence du catholicisme, l'avenir ne reconnaîtra que l'association libre des consciences libres.

Mais qu'importe, en attendant, que l'Église, par la bouche de ses primats, parle son vrai langage, le langage qu'elle peut dissimuler, mais qu'elle ne peut abolir? Elle ne saurait être intolérante qu'en pensée et en paroles, et cette intolérance est son affaire. L'Église renfermée dans le culte doit être laissée parfaitement libre de se démolir elle-même, et si elle y met tant de zèle, ce n'est pas nous qui nous en plaindrons.

Le malheur du catholicisme, c'est de ne pouvoir exister que par l'intolérance, au milieu d'un siècle dont l'esprit tend de plus en plus à devenir la tolérance même. La tolérance dissoudra l'Église; il n'est besoin que de l'opposer à l'Église pour la combattre. Toute mesure de rigueur, qui opposerait l'intolérance de l'État à l'intolérance de l'Église, ne ferait que combattre un mal par un autre, en mettant le catholicisme laïque à la place du catholicisme religieux. La liberté pour tous, et l'État comme garant de cette liberté! voilà ce que nous réclamons contre de maladroits adversaires de l'Église. Laissez celle-ci parler à son aise; les violences de son langage se retournent contre elle fatalement; et ce qui n'est pas moins fatal, elle ne peut ainsi que s'affirmer de plus en plus dans sa nature invariable, à mesure qu'autour d'elle augmente l'esprit de liberté, qu'elle contribue à augmenter par une réaction légitime de la conscience humaine, définitivement sortie des limbes du moyen âge. Le rôle de l'État, le devoir du gouvernement nous paraît clair en de pareilles occurrences : il faut laisser à l'opinion le soin de juger des faits qui relèvent de l'opinion. Si des paroles on tentait de passer aux actes, la prompte intervention de l'État serait nécessairement indiquée [1]. Mais nous n'en sommes pas là, grâce à Dieu! il y a en France assez de bon sens et de justice pour que de pareilles abominations tombent sous le seul mépris des honnêtes gens. Que l'Église déchire ses voiles, et que l'on voie à nu son esprit et sa tradition! Rendons grâce à Mgr Desprez de sa franchise, et que tous les primats de la Gaule nous proposent de fêter des Saint-Barthélemy : cette franchise servira

[1] La décision ministérielle sur la célébration *extérieure* du jubilé de Toulouse est, selon nous, conforme au rôle de l'État en pareille circonstance. Une procession hors de l'église eût été une provocation véritable. Le gouvernement a dû l'interdire dans l'intérêt évident de la paix publique. C. D.

Digitized by Google

mieux la grande cause de la tolérance que ne le feront jamais tous les philosophes de la création. Nous marcherons plus vite ainsi, non pas à la lutte entre l'Église et l'État, mais à l'indépendance de l'État et de l'Église, c'est-à-dire à la libre manifestation de toutes les opinions religieuses, de tous les cultes, sous l'égide et la sanction du droit commun.

La séparation de l'Église et de l'État, du spirituel et du temporel, est un fait aux trois quarts accompli. Quand nous aurons rendu cette séparation complète, nous aurons pris pied tout à fait sur le terrain du XIXe siècle. L'Église sera libre alors, mais comme tout le monde; on ne lui devra que la justice, parce qu'on ne lui demandera que la justice et que la liberté. On n'exigera pas d'elle plus qu'on n'exige de tout autre culte, parce qu'on ne lui fera pas non plus de concessions particulières. Ce ne sera plus un contrat d'alliance ou de défiance, mais le contrat de la loi commune qui régira de mutuels rapports, rendus si épineux jusqu'ici par des compromis incapables de satisfaire aucune des deux parties. L'Église est en train de prouver que les concordats ont fait leur temps; rendons grâce à l'Église et à ses valeureux champions de l'œuvre qu'elle prépare.

Les évêques ont partagé avec les vaisseaux cuirassés les honneurs de cette quinzaine. Le choc du *Monitor* et de son rival le *Merrimac* a ébranlé le cerveau des hommes d'État au delà de la Manche. Une révolution dans la guerre maritime! tout est à changer! se sont écriés nos voisins. Vite, bardons de fer nos navires, ou nous sommes perdus. La *Monitorerie* s'est inscrite à l'ordre du jour. C'est encore de la tolérance, — une sorte de catholicisme international. Pauvre congrès de la paix qui voit apparaître à l'horizon de ses rêves des *Léviathan* de fer! L'âge de Vulcain va donc revenir. La mer portera d'énormes chevaliers flottants. Ainsi le veut la fraternité des peuples!... Et les constitutions, va-t-on également les barder de fer?

Les signes sont mauvais en apparence; mais, au fond, le monde vaut mieux qu'il ne voudrait le faire croire. Il se calomnie. C'est, après tout, vers la paix et la conciliation que nous marchons à travers les épreuves. En Amérique, la liberté seule et l'humanité résoudront le problème. En Italie, c'est de la délivrance d'un peuple, c'est encore de l'abolition de l'esclavage qu'il s'agit. Partout où s'amoncelle l'orage, c'est la liberté qui souffle. Si l'Europe est travaillée, tourmentée, anxieuse, elle l'est par le besoin d'enfanter partout l'indépendance et la sécurité des peuples, et chez les peuples la liberté et la sécurité des individus. Tout passe, sauf cet opiniâtre et généreux effort, qui durera plus que les jubilés, plus même que les *Monitor*, parce que, s'il cessait d'être, l'homme et la civilisation cesseraient avec lui.

CHARLES DOLLFUS.

Digitized by Google

# TABLE DES MATIÈRES

DU

# TOME VINGTIÈME

## Première livraison.

1er MARS 1862.


La Science dans ses notions fondamentales, par *M. Michel Nicolas* ..... 5

Vie, gestes et guerres privées du chevalier Goetz de Berlichingen, surnommé à la Main de fer, écrits par lui-même (première partie) ..... 25

Lettres d'un voyageur, par *Félix Mendelssohn Bartholdy* ..... 46

Histoire d'un curé et d'un âne, par *Raphaël Podesta* ..... 82

Bulletin bibliographique et critique ..... 110

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE. Histoire : *Hamel*, Marie la Sanglante; Lettres de Mme de Sévigné, publiées par *M. Ad. Regnier*. — Astronomie : Revue des sciences. — Périodiques français.

BIBLIOGRAPHIE ALLEMANDE. Théologie : *Knobel*, Manuel exégétique de l'Ancien Testament. — Poésie : *Fr. Otte*, Poésies alsaciennes. — Géographie et voyages : le fleuve Blanc et ses habitants. — Périodiques allemands.

BIBLIOGRAPHIE ANGLAISE. Biographie : Autobiographie de miss Knight. — Périodiques anglais.

BIBLIOGRAPHIE ESPAGNOLE. Littérature : *Don Antonio de Treuba*, les Récits champêtres.

Chronique littéraire d'Allemagne, par *M. A. Maillard* ..... 130

Chronique politique, par *M. Ch. Dollfus* ..... 147


## Deuxième livraison.

15 MARS 1862.


Du pouvoir ministériel, par *M. Eugène Maron* ..... 153

Études sur l'Allemagne au XVIIIe siècle (premier article) : les deux Églises, par *M. Arnold Boscowitz* ..... 177

Récits d'une Paysanne : le Moulin Gervais, par *Juliette Lamber* ..... 193

Vie de Fibel (premier article), traduit de l'allemand par *M. Charles Guillemot* ..... 206

Gœthe, sa vie et ses œuvres (cinquième article), par M. *Alfred Hédouin* ..... 237

Bulletin bibliographique et critique ..... 251

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE. Philosophie politique : *Mlle Daubié*, Du progrès dans l'enseignement primaire. — Littérature politique : *L. Veuillot*, le Parfum de Rome. — Littérature : le dernier volume des Œuvres de Voltaire.

BIBLIOGRAPHIE ALLEMANDE. Théologie : *Ullmann et Rothe*, Études et critiques théologiques. — Économie politique : *Hübner*, Annuaire d'économie politique. — Géographie et voyages : *J. Schmidt*, Géographie physique de la Grèce. — Chimie : *Schœbein*, Sur la nitrification. — Périodiques allemands.

BIBLIOGRAPHIE ANGLAISE. Romans : *Ch. Reade*, le Cloître et le Foyer; *Ch. Dickens*, Une histoire dans deux villes; De grandes espérances; *Ch. Lever*, L'un d'eux; *Th. Hugues*, Tom Brown à Oxford.

BIBLIOGRAPHIE ESPAGNOLE. Périodiques espagnols : la Revue ibérique.


Digitized by Google

Chronique musicale : la Reine de Sabba, de M. Charles Gounod, par *M. J. G. Bertrand.* 277
Courrier d'Allemagne, par *M. E. Seinguerlet*..... 288
Chronique politique, par *M. A. Nefftzer*..... 301

**Troisième livraison.**

1er AVRIL 1862.

De l'instruction primaire, par *M. Louis de Ronchaud*..... 305
Monologues philosophiques (troisième article), par *M. Charles Dollfus*..... 330
Exposé des travaux modernes sur l'histoire de la numération (premier article), par *M. Camille Dareste*..... 357
Vie, gestes et guerres privées du chevalier Gœtz de Berlichingen, surnommé à la Main de fer, écrits par lui-même (deuxième article)..... 382
Vie de Fibel (deuxième article), traduit de l'allemand par *M. Charles Guillemot*..... 407
Bulletin bibliographique et critique..... 439
BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE. Théologie : *J. Salvador*, Histoire des institutions de Moïse et du peuple hébreu ; *de Pressensé*, Histoire des trois premiers siècles de l'Église chrétienne. — Histoire : *A. Bougeart*, Danton. — Littérature : *P. J. Stahl*, les Bonnes Fortunes parisiennes. — Astronomie : *Faye*, Sur la figure de la grande comète de 1861. — Périodiques français.
BIBLIOGRAPHIE ALLEMANDE. Histoire : *Léopold Coutzen*, les Migrations des Celtes. — Périodiques allemands.
Chronique politique, par *M. Ch. Dollfus*..... 453

**Quatrième livraison.**

15 AVRIL 1862.

Les Fouilles de l'Assyrie et leurs résultats pour l'histoire (troisième article), par *M. Vivien de Saint-Martin*..... 457
La Situation à Rome : Le peuple romain. — La majorité patriote. — La minorité sanfédiste, par *M. P. Brisset*..... 483
Du rôle de l'anthropomorphisme dans l'art religieux, par *M. C. de Sault*..... 516
Le Journal de Charles Auguste-Varnhagen d'Ense (suite et fin), par *M. E. Franz*..... 539
Vie de Fibel (troisième article), traduit de l'allemand par *M. Charles Guillemot*..... 564
Courrier d'Allemagne, par *M. E. Franz*..... 586
Bulletin bibliographique et critique..... 596
BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE. Théologie : Paroles de Jésus, précédées d'un Essai sur le Christianisme. — Sciences physiques : *Arthur Mangin*, Voyage scientifique autour de ma chambre.
BIBLIOGRAPHIE ALLEMANDE. Périodiques allemands.
Chronique politique, par *M. C. Dollfus*..... 604

CHARLES DOLLFUS,
*Directeur, gérant responsable.*

IMP. DE L. TOINON ET Cie, A SAINT-GERMAIN.

SS

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

form 469

IBRARY
NT

nces to be
d

Digitized by Google